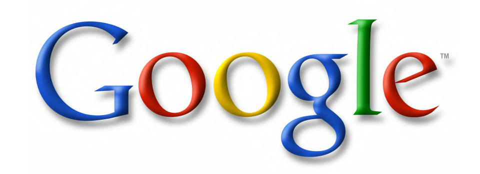
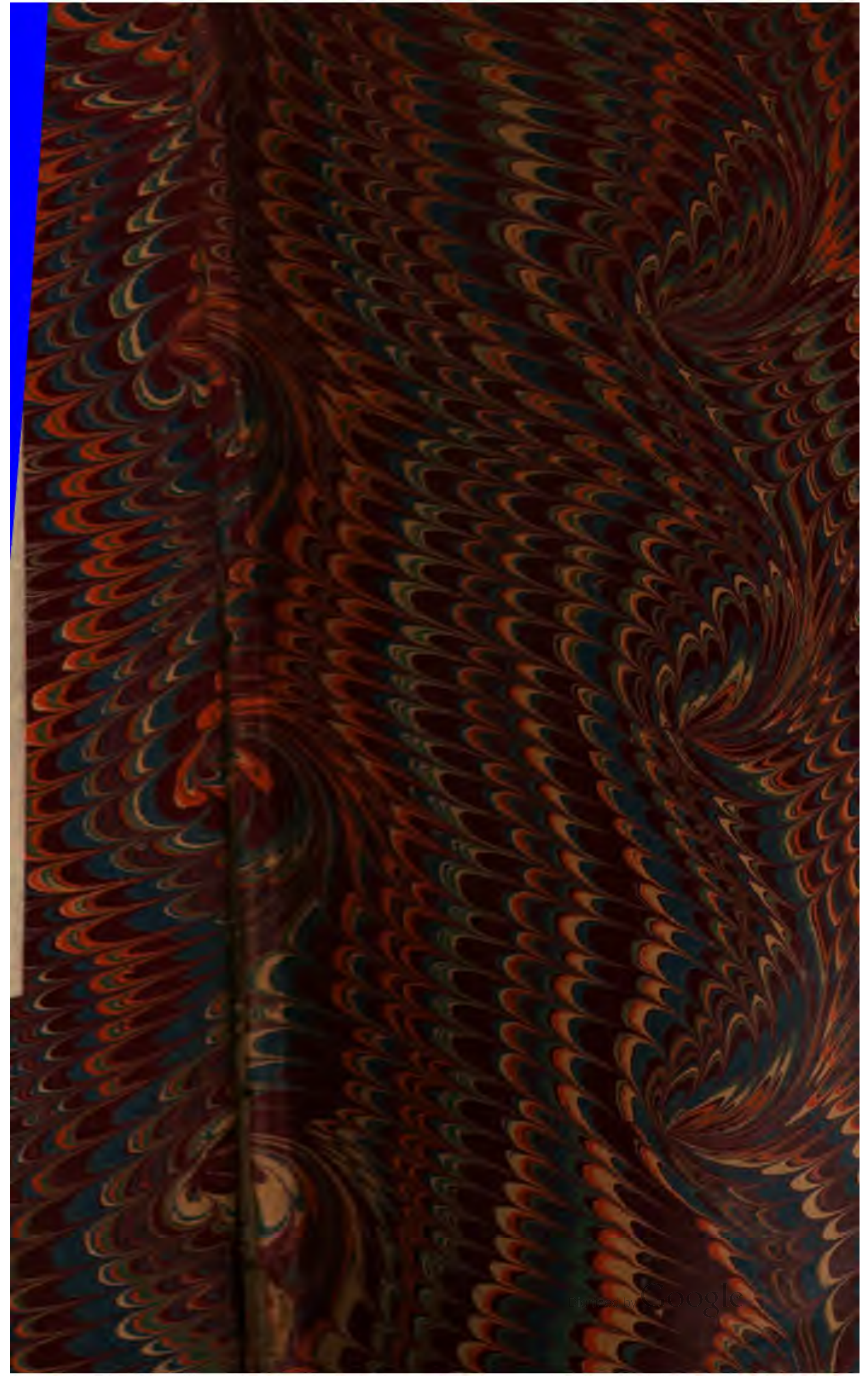



UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST




UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST



# ŒVVRES

DE

# P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

*Avec une Notice biographique et des Notes*

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME TROISIÈME




PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

M DCCC XC

# LA

# PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a éte tirée à 248 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande.

18 — sur papier de Chine.

N° 228.

# ŒEVVRES

DE

# P. DE RONSARD

GENTILHOMME VANDOMOIS

*Avec une Notice biographique et des Notes*

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME TROISIÈME




PARIS

ALPHONSE LEMERRE, EDITEUR

M DCCC XC

# LES QVATRE PREMIERS LIVRES DE LA FRANCIADE.

*AV ROY TRES-CHRESTIEN, CHARLES*

NEVFIESME DE CE NOM.



## L'AVTHEVR PARLE.

*Vn liſt ce liure pour apprendre,*
*L'autre le liſt comme enuieux :*
*Il eſt aiſé de me reprendre,*
*Mais malaiſé de faire mieux.*

## DE LVY-MESME.

*Les François qui ces vers liront,*
*S'ils ne ſont & Grecs & Romains,*
*En lieu de mon liure ils n'auront*
*Qu'vn peſant faix entre les mains.*



# ARGVMENS DES LIVRES

## DE LA FRANCIADE

## DE PIERRE DE RONSARD,

Par Amadis Iamin, Secretaire de la Chambre du Roy.

---

## ARGVMENT DV PREMIER LIVRE.

En ce laborieux ouurage de la Franciade, l'Autheur s'eſt propoſé la façon d'eſcrire des Anciens, & ſur tous du diuin Homere : combien qu'en ce premier liure il ait principalement imité Homere & Virgile, ſi eſt-ce que l'embarquement de Francus eſt à l'imitation d'Apolloine Rhodien. Il reſemble à l'abeille, laquelle tire ſon profit de toutes fleurs pour en faire ſon miel : auſſi ſans iurer en l'imitation d'vn des Anciens plus que des autres, il conſidere ce qui eſt en eux de meilleur,



dequoy il enrichit (comme toufiours il a efté heureux) noftre langue Françoife. Or pour venir à ce premier liure, qui eft comme le fondement & proiect du refte du baftiment, l'argument eft tel. Apres que Francus fut retourné du long voyage, où fon oncle Helenin l'auoit enuoyé en diuerfes nations pour en apprendre les mœurs & façons, & par telle cognoiffance fe rendre fage, ruzé & pratiq Capitaine, ce qu'Helenin auoit fait, ne voulant qu'il fuft recognu pour enfant d'Hector entre les Grecs, lefquels penfoyent pour certain que Pyrrhe fils d'Achille l'euft fait mourir, le precipitant du fefte d'vne tour : Iupiter qui l'auoit fauué du fac de Troye, & en lieu du corps vray auoit baillé vne feinte de luy à fes ennemis, fe refouuenant du deftin, pour lequel il l'auoit garenti de fi cruelle mort, & fe repentant de la deftruction de Troye, enuoye Mercure meffager des Dieux vers Helenin, oncle paternel dudit Francus, à fin qu'il l'aduertiffe quelles font les deftinées de Francion fon neueu, lequel depuis vn an laiffoit éneruer fa ieuneffe d'oifiueté, fans fouci de releuer fus l'honneur de fes ayeuls. Helenin apres auoir ouy le commandement de Iupiter (auffi que fon efprit prophetique auoit preuoyance des deftins, & prefageoit la grandeur de fon neueu fils d'Hector) luy fit equipper quelque nombre de nauires, dans lefquelles il s'embarqua, laiffant Buthrote ville d'Epire, où il faifoit fa demeure auec fon oncle & fa mere Andromache. Le Poete luy donne compagnie d'hommes guerriers par vne belle & gentille inuention : car le iour du mandement de Iupiter, tous les Troyens banis eftoient affemblez par le congé des Princes de la Grece, defquels

ils eſtoient eſclaues, pour choumer la feſte de Cybele leur Déeſſe, tous equippez d'armes telles que ſouloient porter les Corybantes & Curetes, quand ils celebroient les honneurs de la Mere des Dieux. Iunon ſe courrouce, voyant que la gloire des Phrygiens doit reflorir. Cybele & Mars fauoriſoient Francion, & luy enflament le cœur du deſir de louange & de vertu. Helenin luy enſeigne ſommairement quel chemin il doit tenir ſur la mer pour venir de Crete à l'emboucheure du Danube.

## ARGVMENT DV SECOND LIVRE.

Neptune gardant encor ſon courroux contre les Troyens, à raiſon du pariure Laomedon, employe (outre ſes forces) la puiſſance de Iunon, d'Iris, & d'Eole, pour ſe vanger ſur Francus, voulant enſeuelir luy & ſes deſtins ſouz la mer. Francion tourmenté des tempeſtes, & ayant perdu tous ſes vaiſſeaux, fut pouſſé contre des rochers de l'iſle de Crete, en laquelle vn Roy nommé Dicee le reçoit auec toute courtoiſe liberalité. Ce Roy courant vn cerf, rencontre d'auenture ces Troyens endormis ſur le riuage, recreuz de trauail & laſſitude. Cybele auoit enuoyé à ce Roy le Dieu du Somne en ſonge, pour luy donner enuie d'aller à la chaſſe ce meſme iour. Francion fait entendre à Dicée ſon nom, ſon pays & ſa ville, & l'occaſion de ſon nauigage, & ſon naufrage. Les fantaumes

de ſes compagnons, que la tempeſte auoit engloutis, ſe preſentent à luy la nuict ſuiuante : auſquels il dreſſe des tombeaux vuides, appellez κενοτάφια, & leur fait des obſeques. Apres il ſupplie la Déeſſe Venus qu'elle le vueille garder & fauoriſer. Venus enuoye ſon enfant Amour pour bleſſer & rendre amoureuſes les deux filles du Roy Dicée, nommées l'vne Clymene, & l'autre Hyante, au meſme inſtant que Francion arriueroit au chaſteau. Il ſe fait vn feſtin, où Terpin chantre treſ-excellent chante vn bel Hymne d'amour. Dicée triſte conte à Francion la cauſe de ſa triſteſſe, & comme ſon fils Orée eſt detenu priſonnier ſouz la tyrannie du Gean Phouére. Francion s'offre à combattre le Gean : ce qu'il fait de ſi magnanime courage, & auec telleároueſſe & dexterité, qu'il le tue, & retire Orée de ſa captiuité. Dicée bien ioyeux embraſſe le veinqueur, & chante ſon honneur.

## ARGVMENT DV TROISIESME LIVRE.

Ce liure contient les amours d'Hyante & de Clymene. Clymene, au commencement par grand artifice, & par belles & comme iuſtes remonſtrances s'efforce d'arracher l'affection amoureuſe du cueur d'Hyante ſa ſœur, afin que toute ſeule elle puiſſe iouyr de l'amour du Prince Troyen. Ces deux ſœurs vont au temple pour ſacrifier aux Dieux, afin qu'ils deſtournent toute mauuaiſe paſſion de leurs eſprits. Le fils

d'Hector va fur le riuage de la mer, où il adreffe fa priere à Apollon. Leucothoé fille de Protée luy prophetife fes fortunes à venir, & Dicée offre au feigneur Troien fa fille Hyante en mariage, lequel le remercie, s'excufant fur le deftin. Orée fils du Roy immole vne hecatombe aux Dieux. Terpin chante vn bel Hymne à la Deeffe Victoire. Venus changée en la vieille preftreffe d'Hecate, vient au cheuet d'Hyante, & enuironne le lict de fa ceinture pleine d'eftrange vertu. Francus celebre les funerailles d'vn Capitaine fon cher amy. Clymene furieufe, par le confeil de fa nourrice, tafche de flechir Francion par vne lettre amoureufe. Cybele transformée en Turnien, compaignon de Francus, l'admonnefte de courtizer Hyante magicienne, pour apprendre & fçauoir d'elle les Roys, lefquels doiuent fortir de fon fang : la mefme Deeffe s'en-vole apres en l'antre de la Ialoufie. La Ialoufie infecte de fon venin la poitrine de Clymene. En fin Clymene pourfuiuant fon faux Demon transformé en la figure d'vn fanglier, s'eflance dedans le goufre de la mer. Les Dieux en font vne Deeffe marine.

## ARGVMENT DV QVATRIESME LIVRE.

Dicée fe courrouce, fçachant la mort de fa fille Clymene, & penfe comme il doit punir Francion, qu'il foupçonnoit en eftre caufe. Ce Prince Phrygien fait entendre à Hyante l'amour qu'il luy porte. Hyante &

Francus vont le lendemain au temple : vne Corneille parle, & aduertit Amblois de n'accompaigner Francion. Ce Prince ſupplie Hyante de luy monſtrer les Roys qui ſortiront de ſon eſtoc. Hyante diſcourt ſi elle doit aimer ou non. Elle commande à Francion d'appreſter vn ſacrifice aux eſprits des enfers, & ſe parfumer d'encens maſle, & autres ſemblables ſuffumigations. Il obeit à ce commandement. Le Poëte deſcrit vne foſſe & horrible deſcente aux enfers. Apres que Francus a immolé la victime, & inuoqué toutes les puiſſances de l'empire de Pluton, Hyante vient toute tremblante & folle de fureur, laquelle prophetiſe audit Francus ſon voyage és Gaules. Elle predit le ſonge du fantoſme qui doit apparoiſtre à Marcomire, & ce que fera Marcomire ayant en ſon armée trois cens Capitaines. Apres elle diſcourt comme les ames viennent & reuont en nouueaux corps, & dequoy tout ce qui eſt viuant en ce monde, prend ſa naiſſance : Que deuiennent les ames le corps mourant, quelle punition elles endurent aux enfers pour leurs pechez, & comment elles s'en purgent, & par quel eſpace de temps. Francion ſacrifie de rechef aux Deitez infernales, & les ames ſortent incontinent pour boire du ſang de la victime. Lors il demande à Hyante, qui ſont ceux qu'il voit : & par ce moyen apprend ſommairement l'vn apres l'autre les noms des Rois de France, les actes infames des vicieux, & les geſtes magnanimes des vertueux. Bref, ce liure eſt des plus beaux, pour eſtre diuiſé en quatre parties : La premiere eſt d'Amour, la ſeconde de Magie, la troiſiéme de la Philoſophie Pythagorique, dite μετεμψύχωσις. L'Autheur ſe ſert expres de ceſte faulſe opinion, à fin que

cela luy ſoit comme vn chemin & argument plus facile pour faire venir les eſprits de nos Roys en nouueaux corps : car ſans telle inuention, il euſt fallu ſe monſtrer pluſtoſt Hiſtoriographe que Poëte. La quatriéme partie conſiſte au narré de la premiere generation des Monarques de France iuſques à Pepin, duquel commence la ſeconde generation.






*Tu n'as, Ronsard, composé cest ouurage,*
*Il est forgé d'vne royale main :*
CHARLES *sçauant, victorieux & sage*
*En est l'Autheur, tu n'es que l'escriuain.*





# LE PREMIER LIVRE

## DE LA FRANCIADE.

---

## AV ROY TRES-CHRESTIEN, CHARLES

### NEVFIESME DE CE NOM.

*Muſe, l'honneur des ſommets de Parnaſſe,*
*Guide ma langue & me chante la race*
*Des* ROIS FRANÇOIS *yſſus de Francion*
*Enfant d'Hector Troyen de nation,*
*Qu'on appelloit en ſa ieuneſſe tendre*
*Aſtyanax & du nom de Scamandre.*
*De ce Troyen conte moy les trauaux,*
*Guerres, conſeils, & combien ſur les eaux*
*Il a de fois (en deſpit de Neptune*
*Et de Iunon) ſurmonté la Fortune,*
*Et ſur la terre eſchappé de peris*
*Ains que baſtir les grans murs de Paris.*

CHARLES *mon Prince enflez-moy le courage,*
*Pour voſtre honneur i'entrepren cet ouurage:*
*Soyez mon phare & gardez d'abyſmer*
*Ma nef qui flotte en ſi profonde mer.*
*Deſia vingt ans auoyent franchi carriere*
*Depuis le iour que la Grece guerriere*
*Auoit brulé le mur Neptunien:*
*Quand du haut ciel le grand Saturnien*
*Baiſſa les yeux & vit Troye deſerte,*
*De meinte tombe & meint buiſſon couuerte,*
*Se courrouçant ſa perruque esbranla,*
*Puis au conſeil tous les Dieux appella.*
*Du ciel d'airain les fondemens tremblerent*
*Deſſous le pied des Dieux qui s'aſſemblerent*
*Tous marchans d'ordre en leur ſiege appreſté:*
*Lors Iupiter pompeux de maieſté,*
*Les ſurmontant de puiſſance & de gloire,*
*Se vint aſſoir en ſon throne d'yuoire*
*Le ſceptre au poing, puis fronçant le ſourci,*
*Renfrongné d'ire, aux Dieux parloit ainſi.*
*Iamais au cœur ie n'eu telle triſteſſe*
*Ny pour mortel pour Dieu ny pour Deeſſe,*
*Que i'eu la nuict qu'on bruloit Ilion:*
*Quand le cheual preignant d'vn million*
*D'hommes guerriers, de ſa voûte fermée*
*Verſa dans Troye vne moiſſon armée*
*D'eſpieux d'eſcus de lances & de dars*
*Branlez és mains des Argiues ſoudars.*
*Non ſeulement les Dolopes gendarmes*
*Paſſoyent les corps par le tranchant des armes,*
*Mais nos maiſons, ſacrileges, pilloyent*
*Et de leurs Dieux les autels deſpouilloyent,*
*Qui reuerez par la ville Troyenne*
*Fumoyent touſiours d'vne odeur Sabéenne.*

*Là forcenoyent deux tygres ſans merci*
*Le grand Atride & le petit auſſi*
*Ioyeux de ſang: le carnacier Tydide,*
*Et le ſuperbe heritier d'Eacide:*
*Là l'Ithaquois chargé du grand bouclair*
*Qui ne fut ſien brillant comme vn eſclair*
*Qui çà qui là s'eſclatte de la nue,*
*Gros de vengeance enſanglantoit la rue*
*D'vn peuple au lict ſurprins & déueſtu,*
*Du fer enſemble & du feu combatu.*
*Ainſi qu'on voit vne fiere lionne,*
*Que la fureur & la faim eſpoinçonne,*
*Aſſaſſiner le debile troupeau:*
*Entre les dents ſanglante en eſt la peau,*
*Qui pend encore en ſa machoire teinte:*
*Le paſteur fuit qui ſe paſme de crainte!*
*Ainſi les Grecs detailloyent & briſoyent*
*Le peuple nu: Les feux qui reluiſoyent*
*Sur les maiſons à flames enfumées,*
*Donnoyent lumiere aux Princes des armées*
*Au meurtre au ſang: vn ſi cruel effort*
*Monſtroit par tout l'image de la mort.*
*Et toy Iunon deſſus la porte aſſiſe,*
*Haſtois les Grecs ardans à l'entrepriſe*
*Auec Pallas, qui ſur le haut ſommet*
*Du premier mur (horrible en ſon armet*
*Que la Gorgone aſpriſt de mainte eſcaille)*
*A coups de pique esbranloit la muraille*
*Bouffante d'ire, & d'vne forte vois*
*Comme vn tonnerre appelloit les Gregeois,*
*Les animant à la vengeance pronte:*
*Eſprits malins, qui n'auez point de honte*
*D'auoir deſtruit vn royaume ſi beau,*
*Fait qu'Ilion n'eſt plus qu'vn grand tombeau,*

*Et que Priam Monarque de l'Asie,*
*Piteux spectacle! a respandu sa vie*
*Sur ses enfans, qui auoit surmonté*
*Tous les mortels en iustice & bonté.*
*Ce Roy pleurant son estat miserable*
*En cheueux gris en barbe venerable,*
*Du cruel Pyrrhe extremement pressé,*
*Sur mon autel me tenoit embrassé:*
*Quand il receut en sa gorge frappée*
*De l'Achillin le tranchant de l'espée,*
*Qui d'vn grand coup le chef luy decolla:*
*Bien loin la teste en sautelant alla!*
*Le corps sans nom sans chaleur & sans face*
*Comme vn grand tronc broncha dessus la place.*
*Cet arrogant qui les Dieux despitoit,*
*Qui de fureur son pere surmontoit,*
*Non seulement d'vne fureur maistresse*
*Le fer au poing tuoit la tourbe épesse,*
*Mais outrageoit le sexe feminin*
*Qui de nature est courtois & benin.*
*Il poursuiuoit au trauers de la flame,*
*Du preux Hector Andromache la femme,*
*Qui déplorant pour-neant son destin,*
*Escheuelée, auoit à son tetin*
*Pressé son fils, en qui le vray image*
*Du pere sien estoit peint au visage.*
*D'entre ses bras ie desrobay le fils:*
*Lors en sa place vne feinte ie fis,*
*Que ie formay poitrissant vne nue,*
*Qui fut des Grecs en son lieu recognuë*
*Du tout semblable à l'heritier d'Hector,*
*Mesmes cheueux crespelus de fin or,*
*Les mesmes yeux le front mesme & la taille:*
*Puis cette feinte à la mere ie baille*

*Pour la donner à Pyrrhe : & tout ſoudain*
*Cachant l'enfant dans les plis de mon ſein,*
*Ie le ſauuay de l'eſpée homicide :*
*Le vain ſans plus fut proye d'Æacide!*
*Ie l'aduerti d'aller trouuer apres*
*Son fils au temple, où deux cheualiers Grecs*
*L'vne ſur l'autre amonceloyent la proye,*
*Tout l'or captif de Priam & de Troye,*
*Femmes enfans & vieillars enchainez,*
*De leurs maiſons par les cheueux trainez :*
*Et qu'il auroit pour merque manifeſte*
*L'ardant eſclair d'vne flame celeſte*
*Au haut du chef, vray ſigne qu'il ſeroit*
*Paſteur de peuple, & qu'vn iour il feroit*
*Naiſtre des Rois, à qui la deſtinée*
*Auoit la terre en partage donnée.*
*Ie n'auois dit, que tout ſoudain voici*
*Pyrrhe venir, qui rauit tout ainſi*
*L'image feint hors des bras de la mere,*
*Qu'vn loup le fan d'vne biche legere.*
*Il le porta ſur le haut d'vne tour,*
*D'où le roüant & tournant de maint tour*
*En tourbillons, d'vn bras armé le rue*
*Pied contre-mont au trauers de la rue.*
*Ainſi tomba par trançons decoupé*
*Le vain abus dont le Grec fut trompé :*
*Car Francus vit & maugré toute enuie*
*De ſes poumons va reſpirant la vie*
*Dedans Buthrote, en ces champs où la vois*
*Vit prophetique és cheſnes Dodonois,*
*Pres Helenin & ſa mere Andromache*
*Qui ſans honneur par les tourbes le cache.*
*Deſia la fleur de ſon âge croiſſant*
*Va d'vn poil d'or ſon menton iauniſſant,*

*Et tout ſon cœur bouillonne de ieuneſſe:*
*Ie ne veux plus qu'il languiſſe en pareſſe*
*Comme incognu ſans ſceptre & ſans honneur,*
*Mais tout rempli de force & de bon-heur,*
*Ie veux qu'il aille où ſon deſtin l'appelle*
*Tige futur d'vne race ſi belle:*
*Sans plus en vain conſommer ſon loiſir*
*Parte de là: tel eſt noſtre plaiſir.*
*Il diſt ainſi: les Dieux qui s'eleuerent,*
*Tous d'vn accord ſa parole approuuerent*
*En murmurant comme flots de la mer*
*De qui le front commence à ſe calmer,*
*Quand Aquilon aſſoupit ſon orage,*
*Et l'onde bruit doucement au riuage.*
*Au departir Mercure il appella:*
*Pour obeïr Mercure s'en-alla,*
*Prompt meſſager à la plante legere,*
*Deuant le thrône où l'appelloit ſon pere.*
*Vole, mon fils, où Francus eſt nourri,*
*Huche les vents: dy que ie ſuis marri*
*Contre ſa mere & ceux qui ſans louange*
*Trompent ſon âge en vne terre eſtrange.*
*Ie ne l'ay pas du maſſacre ſauué*
*Pour eſtre oiſif de pareſſe agraué,*
*Vn fay-neant en la fleur de ſon âge:*
*Mais i'eſperoy que d'vn maſle courage*
*Iroit vn iour des Gaules ſurmonter*
*Le peuple rude & faſcheux à donter,*
*Chaud à la guerre & ardant à la proye,*
*Pour y fonder vne nouuelle Troye.*
*Pource deſloge, & le fais en-aller.*
*« Le temps perdu ne ſe peut r'appeller.*
*A peine eut dit que Mercure s'appreſte,*
*Sa capeline affubla ſur ſa teſte,*

*De talonniers ses talons assortit,*
*D'vn mandillon son espaule vestit,*
*Prist sa houssine à deux serpens ailée;*
*Puis à chef bas enfonçant sa volée,*
*Ores à poincte, ores d'vn grand contour*
*Hachoit menu tout le ciel d'alentour:*
*Ainsi qu'on voit aux riues de Meandre*
*L'aigle * foudrier au haut de l'air se pendre,*
*Puis auisant sa proye entre les joncs,*
*Canars Herons & Cygnes aux cols longs,*
*Raude à l'entour, & tournoyant ombrage*
*D'vn corps plumeux tout le hault du riuage.*
*Apres qu'il eut de ciel en ciel volé*
*Viste courrier de son talon ailé,*
*Se vint planter au pied d'vne vallée,*
*Où Andromache estoit ce iour allée*
*Auec son fils, pour repaistre ses yeux*
*Des jeux sacrez à la mere des Dieux.*
*Ce iour estoit la feste solennelle*
*Que tous les ans on choumoit à Cybelle*
*Au mois d'Auril, saison où la rigueur*
*De son Atys luy eschauffa le cueur,*
*Que les Troyens auoyent en reuerance,*
*De fils en fils l'honorant par vsance.*
*Or' ces captifs par la Grece espandus,*
*De tous costez aux jeux s'estoyent rendus*
*Par le congé des Princes de la Grece,*
*Pour celebrer le iour de leur Deesse.*
*Eux equippez de bouclairs & de dars*
*Contre-imitoyent les antiques soudars*
*Les Corybans qui d'vne espesse bande*
*Dansoyent autour de Cybelle la grande.*
*Là les vieillars d'vn baston secourus,*
*Là les garçons estoyent tous accourus,*

* Foudrier, qui porte la foudre: comme Harquebusier, qui porte la harquebuse: Archer, qui porte l'arc.

*Femmes, maris, leur ſouuenant encore*
*D'Ide & de Troye, où la Mere on adore.*
*A l'impourueu Mercure eſt arriué,*
*Qui Helenin diſcourant a trouué*
*(Bien loin du bal pres le riuage humide)*
*Sur les deſtins de Francus Hectoride.*
*Le reſueillant d'vn profond penſement*
*Ce Dieu luy dit: Oy le commandement*
*De Iupiter, qui courroucé m'enuoye*
*Parler à toy par la celeſte voye.*
*Va (m'a-til dit) où Francus eſt nourri:*
** Huche les vents: dy que ie ſuis marri*
*Contre ſa mere, & ceux qui ſans louange*
*Cachent ce Prince en vne terre eſtrange.*
*Ie n'ay Francus du maſſacre ſauué*
*Pour eſtre ainſi de pareſſe agraué,*
*Vn ſay-neant en la fleur de ſon âge:*
*Mais i'eſperoy que d'vn maſle courage*
*Iroit vn iour des Gaules ſurmonter*
*Le peuple rude & faſcheux à donter,*
*Chaud à la guerre, & ardant à la proye,*
*Pour y fonder vne nouuelle Troye,*
*Dont la memoire en tous temps floriroit,*
*Et par le feu iamais ne periroit.*
*Pource Helenin, & toy mere Andromache,*
*N'amolliſſez en pareſſe ſi lâche*
*L'enfant d'Hector, à qui les cieux amis*
*Ont tant d'honneur & de ſceptres promis:*
*Qui doit hauſſer la race Priamide,*
*Doit abaiſſer la grandeur Æzonide,*
*Doit veincre tout, & qui doit vne fois*
*Eſtre l'eſtoc de tant de Rois François,*
*Et par ſus tous d'vn* CHARLES, *qui du monde*
*Doit en la main porter la pomme ronde.*

* Huche, vieil mot François, qui ſignifie appeller. De là vient vn Huchet, c'eſt vn cornet, duquel on appelle les chiens & les oiſeaux à la chaſſe.

*Fay-le equipper d'hommes & de vaisseaux,*
*Fay-le marcher sur l'eschine des eaux*
*Aux lieux promis, où son destin le meine.*
*« L'honneur s'achepte aux despens de la peine!*
*Il n'auoit dit, que plustost qu'vn esclair,*
*Porté du vent s'esuanouist en l'air,*
*Et se meslant dans l'obscur de la nüe,*
*Laissa la mere en esmoy detenüe,*
*Et son mary de frayeur tout transi,*
*Voyant vn Dieu qui les tançoit ainsi.*
*En-ce-pendant la ieunesse Troyenne*
*Haut inuoquant la Berecynthienne,*
*D'encens fumeux honoroit son autel,*
*Chantant maint hymne à son nom immortel.*
*Les vns auoyent leurs perruques couuertes*
*De nouueau pampre aux larges fueilles vertes,*
*A longs cheueux des Zephyres soufflez:*
*Les vns battoyent les tabourins enflez,*
*Les vns au son de la flute percée*
*Baloyent armez vne danse insensée,*
*Et rechantans des hynnes tour-à-tour*
*Faisoyent sonner les riues d'alentour.*
*Les bons vieillars à testes grisonnées,*
*Les iouuenceaux aux plaisantes années,*
*De pieds de mains & de voix respondoyent,*
*Et leurs chansons aux flutes accordoyent.*
*Le Prestre orné d'vne Sotane blanche,*
*Ceint d'vne boucle au dessus de la hanche,*
*Mitré de pin la troupe deuançoit*
*Et les honneurs de Cybelle dansoit.*
*Enten du ciel tes loüanges, Cybelle,*
*Mere des Dieux, Berecynthe la belle,*
*Qui as le chef de citez attourné,*
*Qui as ton char en triomphe tourné*

*Par deux lions, quand toy Mere honorée*
*Montès au ciel à la voûte dorée,*
*Pour aller voir tes fils & tes neueux,*
*Et t'abreuuer du Nectar auec eux.*
*Sois nous propice ô tres-grande Deesse,*
*Romps de tes mains le lien qui nous presse,*
*Et de captifs mets nous en liberté:*
*Ia par vingt ans ton peuple est arresté*
*Serf sous les pieds de ceste Argiue audace.*
*Donne qu'vn iour quelcun de nostre race*
*Refonde Troye, & qu'il repousse encor*
*Au ciel natal le noble sang d'Hector:*
*Redonne nous vn Royaume & r'assemble*
*En vn monceau tous les Troyens ensemble:*
*A fin qu'aimez du destin le plus fort*
*Nous reuiuions heureux de nostre mort.*
*Ainsi priant fist redoubler la dance:*
*Le peuple suit le Prestre à la cadance!*
*Le temple en bruit! Cybelle qui ouist*
*La voix Troyenne au ciel s'en resiouist.*
*Pendant ce fait la prompte Renommée*
*Au front de vierge à l'eschine emplumée,*
*A voix ferrée, auoit ja respandu*
*Que Mercure est du haut ciel descendu,*
*Et qu'il auoit d'vne voix courroucée*
*Par Iupiter Andromache tancée,*
*Et par sus tous Helenin qui sçauoit*
*L'arrest certain que le destin auoit*
*Escrit au ciel pour celuy qu'on appelle*
*Astyanax, qui sans honneur recelle*
*Son âge en vain sur le bord estranger,*
*Sans du malheur les Troyens reuanger.*
*Ceste Deesse à bouche bien ouuerte,*
*D'oreilles d'yeux & de plumes couuerte,*

*Semoit par tout qu'Astyanax estoit*
*Enfant d'Hector, & qu'on luy apprestoit*
*Mainte nauire au combat ordonnée,*
*Pour aller suiure ailleurs sa destinée,*
*Prince fatal, & que sa main feroit*
*Que le Troyen du Grec triompheroit:*
*Et qu'il falloit que la ieunesse actiue,*
*Qui par la Grece est maintenant captiue,*
*Suiuist Francus futur pere des Rois,*
*Qui s'en alloit dedans le camp Gaulois*
*Replanter Troye & la race Hectorée,*
*Pour y regner d'eternelle durée.*
*Ainsi disoit la Fame: ce-pendant*
*Helenin fut songeant & regardant*
*Au mandement que Iupiter luy donne:*
*De cent discours en soy-mesme raisonne*
*Or' plein de ioye, ores plein de douleur:*
*Mais ce conseil luy sembla le meilleur.*
*C'est d'obeïr au grand Pere celeste,*
*Donner Francus au destin: & au reste*
*Faire apprester & nauires & gens*
*Sur terre & mer actifs & diligens,*
*Non engourdis de paresse ocieuse,*
*Mais qui poussez d'vne ame industrieuse,*
*Sçauront prudens les perils euiter,*
*Et par trauail louange meriter.*
*Comme il pensoit, auisa d'auenture*
*En l'air serain le bon-heur d'vn augure*
*S'offrant à luy pour signe tres-heureux.*
*Fut le combat d'vn Faucon genereux,*
*Qu'vn grand Vautour prouoquant à la guerre*
*Plus fort de bec, d'estomac & de serre,*
*Qui çà qui là par le ciel le battoit,*
*Tournoit, viroit, suiuoit & tourmentoit,*

*Ne luy donnant ny repos ny haleine*
*De s'eſchapper par la celeſte plaine.*
*Luy pour-neant au combat s'animoit:*
*Car le vautour deſia le déplumoit,*
*Quand Iupiter, miracle, le transforme*
*Incontinent en la hagarde forme*
*D'vn aigle noir d'audace reueſtu.*
*Comme vn raſoir luy fit le bec pointu,*
*Aigu courbé, & ſes ſerres tortues*
*Plus que deuant fit dures & pointues.*
*Lors ombrageant d'vn grand ombre les champs,*
*Priſt en ſes pieds aiguiſez & trenchans*
*Le grand vautour qu'en ſes ongles il tue,*
*Et fait veinqueur s'en-vola ſus la nue.*
*Le bon augure auenu dextrement*
*Fut du Profete entendu promptement:*
*Si que ſoudain en eſprit delibere,*
*Prenant l'aduis d'Andromache la mere,*
*Et des Deuins & des Peres griſons,*
*Luy appreſter des venteuſes maiſons*
*Pour nauiguer à rames meſurées*
*Deſſus le dos des ondes azurées,*
*Et s'en aller au gré de Iupiter.*
*« Contre le ciel on ne peut reſiſter!*
*Incontinent par toute Chaonie*
*Se reſpandit vne tourbe infinie*
*De bucherons, pour renuerſer à bas*
*Maint cheſne vieil toffu de large bras.*
*Par les foreſts s'eſcarte ceſte bande,*
*Qui ore vn pin ore vn ſapin demande,*
*Guignant de l'œil les arbres les plus beaux,*
*Et plus duiſans à tourner en vaiſſeaux.*
*Contre le tronc ſonne mainte congnée*
*D'vn bras nerueux à l'œuure embeſongnee,*

*Qui mainte playe & mainte redoublant*
*Coup deſſus coup contre l'arbre tremblant,*
*A chef branlé d'vne longue trauerſe*
*Le fait tomber tout plat à la renuerſe*
*Auec grand bruit. Le bois eſtant bronché*
*Fut par le fer artizan detranché,*
*Fer bien denté bien aigu qui par force*
*A grands eſclats fit enleuer l'eſcorce*
*Du tronc du pin ſur la terre eſtendu,*
*En longs carreaux & en poutres fendu.*
*Pleine de bois la charrette attellée*
*Va haut & bas par mont & par vallée,*
*Qui gemiſſant enroüé ſous l'effort*
*Du peſant faix le verſoit ſur le bord.*
*Le manouurier ayant matiere preſte,*
*Or' ſon compas, ore ſa ligne appreſte*
*Songneux de l'œuure, & congnant à grands coups*
*Dedans les aiz vne ſuitte de clous,*
*D'vn art maiſtrier les vieux ſapins transforme,*
*Et de vaiſſeaux leur fait prendre la forme*
*Au ventre creux, & d'artifice pront*
*D'vn bec de fer leur aguiſe le front.*
*L'vn allongeant le chanure à toute force*
*Pli deſſus pli entorſe ſus entorſe,*
*Menant la main ores haut ores bas*
*Fait le cordage, & l'autre pend au mas*
*A double ranc des ailes bien-venteuſes*
*Pour mieux voler ſus les vagues douteuſes,*
*Et pour paſſer ſur l'échine de l'eau*
*Pluſtoſt que l'air n'eſt coupé d'vn oiſeau.*
*Incontinent qu'accompli fut l'ouurage,*
*Deuant la proüe on beche le riuage*
*Comme vn foſſé large & creux pour paſſer*
*Les nefs qu'on veut dans le haure pouſſer.*

*Là maints rouleaux à la courſe gliſſante*
*Ioints l'vn à l'autre au milieu de la ſente*
*Sont eſtendus, afin qu'en ſe ſuiuant*
*Les grands vaiſſeaux gliſſaſſent en auant*
*Deſur le bois qui craquetant ſe vire*
*En rond, chargé du faix de la nauire.*
*Les matelots à la peine indontez,*
*Deçà delà rangez des deux coſtez*
*En trepignant du pied contre la place,*
*De mains de bras d'eſpaules & de face*
*Pouſſoient les nefs pour les faire rouler.*
*Vne ſueur ne ceſſe de couler*
*Du front moiteux: vne pantoiſe haleine*
*Bat leurs poumons, tant ils auoient de peine*
*A toute force en hurtant d'esbranler*
*Ces gros fardeaux pareſſeux à couler.*
*Mais à la fin les nauires poiſſées*
*Dedans la mer tomberent eſlancées:*
*La mer ſon ventre en s'ouurant leur preſta,*
*Puis l'anchre croche au bord les arreſta.*
*Il eſtoit nuict, & le charme du ſomme*
*Silloit par tout les paupieres de l'homme,*
*Qui demy mort par le repos lié*
*Auoit du iour le trauail oublié.*
*Tous animaux, ceux qui dans l'air ſe pendent,*
*Ceux qui la mer à coups d'échine fendent,*
*Ceux que les monts & les bois enfermoient,*
*Pris du ſommeil à chef baiſſé dormoient.*
*Mais Helenin, qui diſcourant ne ceſſe*
*De repenſer, pour le ſomme n'abaiſſe*
*L'œil au dormir, ains veillant & reſuant,*
*Or' ſe couchant & ores ſe leuant*
*Mille diſcours diſcourt en ſa penſée.*
*Du Dieu courrier la parole annoncée*

*Le presse tant qu'à toute heure en tous lieux*
*Il a Mercure au deuant de ses yeux,*
*Et en l'esprit la belle destinée,*
*Qui pour Francus au ciel est ordonnée,*
*De qui le sang & Troyen & Germain*
*Doit enserrer le monde dans sa main.*
*Incontinent que l'Aube aux doits de roses*
*Eut du grand Ciel les barrieres décloses*
*Prompt hors du lit ce bon Prince sortit,*
*Sa camisole & son pourpoint vestit,*
*Puis son sayon puis sa cape a tracée*
*A fils d'argent sur l'espaule troussée,*
*Prist son espée au pommeau cizelé.*
*Ainsi vestu hors la porte est allé*
*Le dard au poing commandant qu'on assemble*
*Grans & petits au conseil tous ensemble.*
*Lors les Heraux claire-voix ont sonné*
*De toutes parts le conseil ordonné:*
*Le peuple né pour nouuelles apprendre*
*Droit en la place à foule se vint rendre:*
*Luy de son sceptre au milieu s'appuya,*
*Puis de tels mots sa langue deslia.*
*Peuple Troyen, Dardanienne race,*
*Ce iouuenceau qui par la populace*
*Vit sans honneur Astyanax nommé,*
*Est fils d'Hector que tant auez aimé,*
*Qui magnanime en si longues batailles*
*Dix ans entiers a gardé vos murailles,*
*Qui le rampart contre terre rua*
*Des Grecs tremblans, qui Patrocle tua,*
*Et retourna pompeux dedans la ville*
*Le dos vestu du corselet d'Achille.*
*Or ce grand Roy qui seul commande aux Dieux,*
*Qui honora Hector & nos ayeux,*

*La nuit que Troye eſtoit vn grand carnage,*
*Sauua l'enfant par vne feinte image :*
*Sans maieſté, priué ie l'ay tenu*
*De peur qu'il fuſt des Gregeois recognu.*
*Ie l'ay tranſmis par vne lõgue voye*
*Tantoſt vers Thebe', & tantoſt deuers Troye,*
*Voir le tombeau de ſon pere & auſſi*
*Les noirs enfans de Memnon, qui d'ici*
*Sont eſlongnez, noble race Hectorée,*
*Et de l'Aurore habitent la contrée.*
*En maint païs ie l'ay fait voyager :*
*Il a cognu maint peuple & maint danger,*
*Cognu les mœurs des hommes pour ſe faire*
*Guerrier pratiq' en toute grande affaire.*
*Depuis vn an ce Prince eſt de retour*
*Sans action mangeant en vain le iour,*
*Vn fait-neant déuoyé de la trace*
*De ſa treſ-noble & vertueuſe race,*
*Bien qu'il ſoit braue & ſous bon aſtre né,*
*Et pour hauts faits hautement deſtiné.*
*Touſiours pour luy ce grand Prince me tance,*
*Prince de l'air qui les foudres eſlance,*
*Dequoy ſi tard ie le retiens ici*
*Sans de ſon bien auoir autre ſouci :*
*Encor hier (ſa puiſſance i'atteſte)*
*Que par le Ciel en clairté manifeſte*
*Ie vy Mercure arriuer deuers moy,*
*Qui me tança de la part de ſon Roy.*
*Si tu n'as ſoin, dit-il, de ta lignée,*
*Si la vertu de l'heur accompagnée*
*N'eſmeut ton cœur à voyager plus loin,*
*Au moins conçoy en l'eſprit quelque ſoin*
*De ton neueu, & n'eſtouffe perduë*
*Sa ieune gloire à qui la Gaule eſt deuë,*

*De qui doit naistre vn million de Rois,*
*Grands Empereurs & Monarques François.*
*Pource, Troyens de race magnanime,*
*Si la vertu natale vous anime,*
*Suiuez ce Duc du destin attiré.*
*Voici le iour tant de fois desiré,*
*Où vous romprez le seruage si rude*
*Qui vostre col serre de seruitude :*
*Courage amis : c'est maintenant qu'il faut*
*(Vous dont le sang est genereux & chaud)*
*Accompaigner ceste belle entreprise*
*Que le destin dextrement fauorise.*
*C'est plus d'honneur en liberté mourir,*
*Et par son sang la franchise acquerir,*
*Que de languir en honte si vilaine.*
*« Vn beau mourir orne la vie humaine!*
*Il dist ainsi : puis se leuant de là*
*Pressé du peuple en son palais alla.*
*Mars qui aimoit Hector durant sa vie,*
*De secourir Francion eut enuie :*
*En sa faueur fit son coche atteler,*
*Puis fouëttant ses cheuaux parmi l'air,*
*Qui à bouillons souffloyent de leurs narines*
*Flames de feu ardantes & diuines,*
*Vint s'abaisser sous le pied d'vn rocher*
*Pres du riuage, où faisant destacher*
*Ses beaux coursiers le long d'vne verdure,*
*Trefle & sain-foin leur donna pour pasture.*
*Puis comme vn trait roidement s'eslança*
*Dedans Buthrote où sa forme laissa,*
*Et prist le corps l'alleure & le visage*
*D'vn vieil Troyen qu'on estimoit tressage,*
*Lequel suiuoit en sa ieunesse Hector.*
*Celuy portoit la grande targe d'or*

*De ceſt Hêros, quand pour garder ſa terre*
*Sa main eſtoit plus crainte qu'vn tonnerre.*
*Or ce vieillard auoit touſiours eſté*
*Par les Troyens en grande authorité.*
*En ſon ſemblant ce Dieu guerrier ſe change,*
*Autour du front des cheueux blancs arrange,*
*Se laboura de rides tout le front,*
*Marche au baſton comme les vieillars ſont,*
*Et d'vne voix toute caduque & rance*
*Francus aborde & en ce poinct le tance.*
*Vraye Troyenne & non Troyen, as-tu*
*Deſia d'Hector oublié la vertu,*
*Qui t'engendra pour eſtre l'exemplaire*
*Comme il eſtoit, du labeur militaire?*
*Futur honneur des peuples & des Rois?*
*As-tu, coüard, oublié ton harnois*
*Pour (alleché d'ocieuſes plaiſances)*
*Vſer ta vie en feſtins & en danſes?*
*Faire l'amour, & tout le iour en vain*
*Pleines tourner les coupes en la main?*
*Honte & vergongne, où eſtes-vous allées!*
*Ne vois-tu pas que les ondes ſalées*
*Pour t'en-mener ſe couurent de vaiſſeaux?*
*Dreſſe l'oreille, enten les iouuenceaux*
*Qui bande à bande au riuage ſe rendent,*
*Et tous armez Capitaine t'attendent.*
*Toy ſang trop froid pour vn ieune guerrier,*
*Tout engourdi demeures le dernier*
*Serf de ta mere, & te fraudes toy-meſmes*
*Du haut eſpoir de tant de diadêmes,*
*Et du deſtin qui t'appelle aux honneurs*
*Pour commander aux plus braues Seigneurs.*
*« Rien n'eſt ſi laid que la froide ieuneſſe*
*« D'vn fils de Roy, qui ſe roüille en pareſſe.*

*Tel n'estoit pas Hector le pere tien,*
*Qui des Troyens fut iadis le soutien:*
*Armes, cheuaux, & toute guerre actiue*
*Furent ses jeux, & non la vie oisiue,*
*Qui te charmant d'vn somme t'a lié,*
*Ayant ta ville & ton pere oublié,*
*Que la vertu, la vaillance & la gloire*
*Ont illustré d'eternelle memoire.*
*Monstre à ce peuple au cœur morne & peureux,*
*Que tu es fils d'vn pere genereux.*
*« L'homme ne peut seignaler sa noblesse,*
*« S'il n'a le sang eschaufé de prouësse!*
*Disant ainsi ce grand Dieu belliqueur*
*De Francion enflama tout le cueur,*
*Luy arracha le bandeau d'ignorance,*
*Et le remplit d'audace & d'asseurance.*
*Puis il luy souffle vn horreur sur le front,*
*Plus que dauant aux armes le fist pront,*
*Et tellement sa ieunesse r'allume,*
*Qu'il apparut plus grand que de coustume:*
*Si que marchant au milieu des plus forts,*
*Haut releué de la teste & du corps*
*Les surpassoit, comme ce Dieu surpasse*
*Sur le bord d'Hebre, ou sur les monts de Thrace*
*Tous les soldats, quand d'ardeur animé*
*Parmi la presse apparoist tout armé,*
*Couuert de poudre, & se plante à l'encontre*
*D'vn meschant Roy, que sa lance rencontre*
*Pour le punir d'auoir contre equité*
*Vendu les loix & trahi sa cité.*
*Tel fut Francus: apres ce Dieu se mesle*
*Par les Troyens amassez pesle-mesle,*
*Et les tançant dans le cœur leur poussoit*
*Vn aiguillon mordant qui les pressoit,*

*A la vertu r'eſchauſoit leur courage.*
*Quoy, voulez-vous en vergongneux ſeruage*
*Viure touſiours, & ſans langue & ſans cœurs*
*Touſiours ſouffrir l'orgueil de ces veinqueurs ?*
*Rompez froiſſez d'vne allegreſſe preſte*
*Le ioug cruel qui vous preſſe la teſte,*
*Sans plus ſeruir de paſſetemps ici*
*A ces Seigneurs qui vous brauent ainſi.*
*Reſſentez-vous par vne belle audace*
*Du premier ſang de voſtre noble race :*
*Enflez-vous d'ire, & vous ſouuienne encor'*
*Des faicts guerriers du magnanime Hector,*
*Qui fut iadis la crainte des plus braues*
*De ces Gregeois qui vous tiennent eſclaues :*
*Vn ſeul de vous en vaille vn million,*
*Et par la mer emportez Ilion.*
*Encore Dieu qui regarde vos peines,*
*Dieu qui a ſoin des affaires humaines,*
*Comme les Grecs ne vous eſt outrageux :*
*« La fortune aide aux hommes courageux.*
*Tel aiguillon leur verſa dedans l'ame*
*Vne fureur vne ardeur vne flame*
*De liberté de vaincre & de s'armer,*
*Et d'emporter Ilion par la mer.*
*Tandis maint peuple en armes effroyables*
*(Auſſi eſpais que neiges innombrables*
*Que l'air glueux à bas fait trebucher,*
*Venant nos champs de farine cacher)*
*Va fremiſſant au bord de la marine.*
*Deſſous le pas du peuple qui chemine*
*Vole vne poudre, & ſous le pied qui fuit*
*Pour s'embarquer la terre fait vn bruit :*
*Fils ne maiſons ces hommes ne retardent :*
*Triſtes de loin les femmes les regardent !*

*Ils s'assembloyent d'vn pied ferme rangez,*
*De dards d'escus & de piques chargez,*
*Faisant vn bruit sur les riues chenues,*
*Ainsi qu'on voit les bien-volantes Grues*
*Crier aigu quand passer il leur faut*
*La mer pour viure en vn païs plus chaud.*
*Autant qu'on voit d'oiseaus de tous plumages*
*Au mois d'Auril hostes des marescages*
*S'amonceler pour pondre & pour couuer :*
*L'vn à fleur d'eau ses plumes vient lauer,*
*L'autre sous l'eau tient ses ailes plongées,*
*Et l'autre pesche à friandes gorgées,*
*Et l'autre tourne à l'entour de son ny,*
*Peuple emplumé innombrable infini,*
*Qui en volant sur les riues cognües*
*Se presse ensemble aussi espais que nües :*
*Autant venoyent le corselet au corps*
*D'hommes à foule au premier front des bords.*
*La terre tremble & les flancs qui emmurent*
*Les flots salez dessous le pied murmurent*
*De tant de gens au riuage arrestez,*
*Tous herissez de morions crestez.*
*Comme vn pasteur du bout de sa houlette,*
*Sous la clairté de Vesper la brunette*
*Au premier soir, separe les cheureaux*
*Des boucs cornus, des beliers les aigneaux :*
*Ainsi Francus d'vne prompte allegresse*
*Trioit à part la gaillarde ieunesse*
*Au sang hardy, & laissoit d'autre part*
*Vieilles vieillards & enfans à l'escart,*
*Qui froids n'auoyent ny teste ny poitrine*
*Pour supporter la guerre & la marine,*
*Peuple sans nerfs & sans ardeur que Mars*
*N'enrolle plus au rang des bons soldars.*

*Francus vestu d'armes toutes dorées*
*Des mains d'vn maistre artizan labourées,*
*Comme le feu d'vn tonnerre luisoit,*
*Et si grand peuple en ordre conduisoit,*
*Monstrant guerrier sa taille bien formée,*
*Tel qu'on voit Mars au milieu d'vne armée.*
*Les morions les piques des soldars,*
*Et les harnois fourbis de toutes pars,*
*Et l'emery des lames acerées,*
*Frappez menu des flames etherées,*
*Et du rebat du Soleil radieux,*
*Vne lumiere enuoyoient dans les cieux,*
*De qui l'esclair d'étincelles menües*
*En tremblottant s'esclattoit dans les nües,*
*Ainsi que luit sous l'ardente clairté*
*Mainte bluette au plus clair de l'esté.*
*Adonc Francus qui seul maistre commande*
*En se brauant au milieu de sa bande,*
*Voulant sa main d'vne lance charger,*
*D'Astyanax en Francus fit changer*
*Son premier nom en signe de vaillance,*
*Et des soldats fut nommé porte-lance,*
*Pheré-enchos, nom des peuples vaincus*
*Mal prononcé, & dit depuis Francus:*
*Lance qui fut à nos François commune*
*Depuis le temps que la bonne fortune*
*Fit aborder en Gaule ce Troyen*
*Pour y fonder le mur Parisien.*
*Comme il estoit sur le bord de la riue*
*Tout esclatant d'vne lumiere viue,*
*Ainsi qu'vn astre au rayon esclairci,*
*Voici venir Andromache, & aussi*
*L'oncle Helenin, qui Augure & Profete*
*Estoit des Dieux veritable interprete.*

*Cette Andromache, à qui l'estomac fend*
*D'aise & de crainte, accolloit son enfant*
*A plis serrez comme fait le lierre*
*Qui bras sur bras les murailles enserre.*
*Mon fils, disoit, que tout seul i'ay conceu,*
*Autre que toy conceuoir ie n'ay sceu*
*Du grand Hector : Ilithye odieuse*
*De maint enfant m'a esté enuieuse.*
*Pource le soin que mere ie deuois*
*Mettre en plusieurs en toy seul ie l'auois,*
*Ie te pendoy petit à ma mammelle,*
*Ie t'ourdissoy quelque robe nouuelle,*
*Seul tu estois mon plaisir & ma peur,*
*Enfant, mary, seul mon frere & ma sœur,*
*Seul pere & mere, & voyant la semence*
*De tous les miens germer en ton enfance,*
*Me consoloy de t'auoir enfanté*
*Me restant seul de toute parenté.*
*Du Grec veinqueur la furieuse guerre*
*Toute ma race a mise sous la terre.*
*Pour toy la vie & le iour me plaisoit :*
*Si quelque ennuy lamenter me faisoit,*
*En te voyant i'allegeoy ma tristesse,*
*Comme soutien de ma foible vieillesse.*
*Las ! ie pensoy qu'au iour de mon trespas,*
*Quand l'esprit vole, & le corps va là bas,*
*Que tu ferois mes obseques funebres,*
*Cloüant mes yeux enfermez de tenebres,*
*Me lauerois le corps froid de tiede eau,*
*Et de gazons me ferois vn tombeau*
*Pour m'enterrer au bord de ce riuage,*
*Car aux bannis il n'en faut d'auantage,*
*Serrant ensemble en vn mesme repos*
*De mon mary les cendres & les os.*

*O Iupiter ſi la pitié demeure*
*Là haut au ciel, ne permets que ie meure*
*Ains qu'il ſe face en armes vn grand Roy,*
*Et que le bruit en vole iuſqu'à moy!*
*Donne, grand Dieu, qu'au milieu de la guerre,*
*Puiſſe ruer ſes ennemis par terre*
*Mordants la poudre à chef bas renuerſez*
*D'vne grand playe en l'eſtomac perſez:*
*Que des citez la puiſſante muraille*
*Trebuche à bas en quelque part qu'il aille,*
*Soit à cheual ſoit à pied guerroyant,*
*Et que quelqu'vn s'eſcrie en le voyant*
*(Fauoriſé de fortune proſpere)*
*Le fils vaut mieux aux armes que le pere.*
*Diſant ainſi, pour preſent luy donna*
*Vn riche habit que ſa main façonna,*
*Où fut portraite au vif la grande Troye*
*En filets d'or ioints à filets de ſoye,*
*Auec ſes murs ſes rampars & ſes forts.*
*Là Xanthe erroit paſſementant les bords*
*Des plis tortus de ſa lente riuiere.*
*Là s'eſleuoit la cyme foreſtiere*
*D'Ide pineuſe, où ſourçant ſauteloit*
*Maint vif ruiſſeau qui en la mer couloit.*
*Au pied du mont fut en riche peinture*
*Le beau Troyen, qui chaſſoit d'auenture*
*Vn cerf au bois où Iupiter le vit,*
*Qui par ſon aigle en proye le rauit.*
*Ce ieune enfant emporté dans les nuës*
*Tendoit en vain vers Troye les mains nues.*
*Ses chiens en l'air qui pendu le voyoient,*
*L'ombre de l'aigle & les vents aboyoient.*
*Hector auoit ceſte robe portée*
*Le iour qu'Helene en triomphe abordée*

*Entra dans Troye, & depuis ne l'auoit*
*Mise : sans plus de parade seruoit*
*Au cabinet, où les plus cheres choses*
*De ce grand Prince estoient toutes encloses.*
*La luy donnant, Prenez, dit-ell', mon fils,*
*Ce beau present que de mes mains ie fis,*
*Pour gage seur d'amitié maternelle,*
*Ayant de moy souuenance eternelle.*
*Ainsi pleurant, Francus elle accolla.*
*Le corps tout seul au logis s'en alla,*
*L'ame demeure en son fils attachée :*
*Puis sur vn lict ses seruans l'ont couchée*
*Pour la donner au sommeil adoucy*
*Qui des mortels enchante le soucy.*
*En ce pendant Helenin prend la corne*
*D'vn grand toreau au col pesant & morne,*
*Au large front, & sans aucun effort*
*De son bon gré l'amenoit sur le bort :*
*Puis vn grand coup de maillet luy desserre*
*Entre les yeux : le toreau tombe à terre*
*Sur les genoux à chef bas estendu !*
*Il l'esgorgea : le sang s'est respandu*
*A longs filets dans le creux d'vne tasse :*
*Parmy le sang qu'à bouillons il amasse,*
*Mesla du vin, par trois fois l'escoula*
*Dessus la mer, puis Neptune appella.*
*Pere Neptun', Saturnien lignage,*
*A qui par sort la mer vint en partage,*
*Que le Soleil n'a peu iamais tarir*
*Pour te laisser toutes choses nourrir,*
*Enten ma voix : donne que la nauire*
*De ce Troyen sillonne ton empire*
*Sous ta faueur, & cesse le courroux*
*Que dés long temps tu gardes contre nous.*

*Neptune ouyt la Troyenne priere*
*A chef haussé sur l'onde mariniere,*
*Et se plaignant encore d'Ilion,*
*Vne partie ottroye, & l'autre non.*
*Il ottroya que la flotte Troyenne*
*Pourroit aller dessus l'onde Egéenne:*
*Mais ne voulut l'autre part ottroyer*
*D'y seiourner long temps sans la noyer.*
*Lors Helenin adresse sa parole*
*A son neueu, & ainsi le console.*
*Courage, Prince, il te faut endurer:*
*Tu dois long temps maint sillon mesurer*
*De la grand' mer, auant que tu arriues*
*Fatalement aux Pannoniques riues.*
*Tous n'irez pas: c'est l'arrest du destin.*
*Mais pour cela ne fauls à ton chemin,*
*Que ie te veux non tout du long apprendre,*
*De peur qu'vn Dieu ne m'en vienne reprendre.*
*Sortant du port, gaigne la grande mer,*
*Fay ta galere à tour de bras ramer*
*(Ta main ne soit du labeur affoiblie)*
*Entre Coryce & l'isle Aegialie.*
*Quand tu seras au flot Laconien*
*Pren à main dextre, & sage auise bien*
*De ne heurter au rocher de Malée,*
*Où l'onde en l'onde est asprement meslée.*
*Là maint serpent & maint grand chien marin*
*Mange les nefs, & d'vn gosier malin*
*Hume la mer, que beant il reiette*
*Plus roide au ciel qu'vne viste sagette:*
*Par tourbillons la vague qui se suit,*
*Contre les bords abaye d'vn grand bruit.*
*De là poussant tes nauires armées*
*Outre la mer des Cyclades semées,*

*Reuoirras Troye & les funebres lieux*
*Pleins des tombeaux de tes nobles ayeux.*
*De là singlant à rames vagabondes*
*Par le destroit des homicides ondes,*
*Voirras le Pas où se noya la Sœur*
*Penduë aux crins de son belier mal-seur.*
*Tu feras voile au Thracian Bosphore,*
*Où l'Inachide estant vestue encore*
*D'vn poil de bœuf, à coups d'ongles passa*
*En lieu de rame, & son nom luy laissa.*
*Puis approchant du grand Danube large,*
*Qui par sept huiz en la mer se descharge,*
*Viendras à l'isle, à laquelle les Pins*
*Donnent le nom : là sçauras tes destins*
*L'vn apres l'autre, hoste de la riuiere*
*De qui la corne est si braue & si fiere.*
*Ce fleuue ayant sur la teste vn rouzeau,*
*Et sous l'aisselle vn vase remply d'eau,*
*Et du menton versant vne fontaine,*
*Te dira tout d'vne bouche certaine.*
*A tant se teut : Iunon qui descendit,*
*En le tançant la voix luy defendit.*
*Tandis la troupe au trauail non oisiue,*
*Le toreau mort renuerse sur la riue :*
*Ils ont le cuir en tirant escorché,*
*Puis estripé, puis menu déhaché*
*A morceaux crus : ils ont d'vne partie*
*Sur les charbons fait de la chair rostie,*
*Embroché l'autre, & cuite peu à peu*
*De tous costez à la chaleur du feu,*
*L'ont débrochée, en des paniers l'ont mise,*
*L'ont decoupée, & sur la table assise,*
*Ont pris leur siege, ont detranché le pain,*
*Ont fait tourner le vin de main en main,*

*Boiuant de rang à taſſes couronnées*
*D'vn cœur ioyeux l'vn à l'autre données.*
*Apres qu'ils ont du boire & du manger*
*Oſté la faim, ils s'allerent loger*
*Au premier front de la riue mouillée*
*Sur des lits faits d'herbes & de fueillée,*
*Où toute nuit iouyrent du repos*
*Ronflant le ſomme au murmure des flos.*
*Au découcher de l'Aurore nouuelle*
*Le vieil Vandois du ſiflet les appelle*
*(Qui ſeul eſtoit le Pilote ordonné)*
*Voyant le vent en poupe bien tourné.*
*Vn bruit ſe fait par les bancs du nauire,*
*Puis à ſa taſche vn chacun ſe retire.*
*Soudain Francus le ſiflet entendit:*
*Lors tout armé ſa main dextre eſtendit*
*Deſſus la terre, & ſes yeux vers la nuë*
*Eſtant debout deſſus la riue nuë*
*Prioit ainſi: O grand Patarean,*
*A l'arc d'argent, tire-loin, Thymbrean,*
*Garde, Apollon, entiere ceſte troupe,*
*Dieu d'embarquage, & permets que ie coupe*
*Sous heureux ſort la * commande qui tient*
*Ma nef au bord. A peine eut dit, qu'il vient*
*Hors du fourreau tirer ſa large eſpée:*
*Du coup la corde en deux parts fut coupée,*
*Qui la nauire au riuage arreſtoit*
*Ferme attachée à vn tronq, qui eſtoit*
*D'vn cheſne vieil foudroyé du tonnerre*
*De quatre pieds eſleué ſur la terre:*
*Puis vers le vent adreſſa ſon parler.*
*Vent, le balay des ondes & de l'air,*
*Qui de la nue en cent ſortes te ioues,*
*Qui ce grand Tout éuentes & ſecoues,*

* Commande, eſt la groſſe corde qui tient le bateau.

*Qui peux cent bras & cent bouches armer,*
*Vien-t'en poupier ton haleine enfermer*
*Dedans ma voile, afin que ſous ta guide*
*I'aille tenter ce grand Royaume humide.*
*Dieu qui le ciel regis de ton ſourcy,*
*Si des humains ta nature a ſoucy,*
*Enten ma voix : Donne, pere celeſte,*
*En ma faueur vn ſigne manifeſte :*
*Tu le peux faire : on dit que quelquefois*
*Tu fis voler deux pigeons par ces bois :*
*L'vn fut donné à Iaſon pour eſcorte :*
*Donne moy l'autre, afin qu'heureux ie porte*
*De mon ſalut le ſigne treſ-certain,*
*Eſtant couuert du ſecours de ta main.*
*Comme il prioit, des Dieux le pere & maiſtre*
*Fit par trois fois tonner à main ſeneſtre :*
*Et ce pendant les rudes matelots,*
*Peuple farouche, ennemy du repos,*
*D'vn cry naual hors du riuage proche*
*Démaroient l'ancre à la machoire croche,*
*Guindoient le maſt à cordes bien tendu.*
*Chaque ſoldat en ſon banc s'eſt rendu*
*Eſcheu par ſort : de bras & de poitrine*
*Ils s'efforçoient : la nauire chemine !*
*Les cris les pleurs dedans le ciel voloient*
*Deſſous l'adieu de ceux qui s'en alloient !*
*A tant Francus s'embarque en ſon nauire,*
*Les auirons à double ranc on tire :*
*Le vent poupier qui fortement ſoufla*
*Dedans la voile à plein ventre l'enfla,*
*Faiſant ſifler antennes & cordage :*
*La nef bien loin s'eſcarte du riuage !*
*L'eau ſous la poupe aboyant fait vn bruit,*
*Qu'vn train d'eſcume en tournoyant pourſuit.*

*Qui vit iamais la brigade en la danse*
*Frapper des pieds la terre à la cadance*
*D'vn ordre egal d'vn pas iuste & conté,*
*Sans point faillir d'vn ni d'autre costé,*
*Quand la ieunesse aux danses bien apprise*
*De quelque Dieu la feste solennise :*
*Il a peu voir les auirons egaux*
*Frapper d'accord la campagne des eaux.*
*Ceste nauire egalement tirée*
*S'alloit trainant dessus l'onde azurée*
*A dos rompu, ainsi que par les bois*
*(Sur le printemps au retour des beaux mois)*
*Va la chenille errante à toute force*
*Auec cent pieds sur les plis d'vne escorce.*
*Ainsi qu'on voit la troupe des cheureaux*
*A petits bonds suyure les pastoureaux*
*Deuers le soir au son de la Musette:*
*Ainsi les nefs d'vne assez longue traitte*
*Suiuoient la nef de Francus, qui deuant*
*Coupoit la mer sous la faueur du vent*
*A large voile à my-cercle entonnée,*
*Ayant de fleurs la poupe couronnée.*
*L'eau se blanchist sous les coups d'auirons:*
*L'onde tortue ondoye aux enuirons*
*De la carene, & autour de la prouë*
*Maint tourbillon en escumant se rouë:*
*La terre fuit, seulement à leurs yeux*
*Paroist la mer & la voute des cieux.*

FIN DV PREMIER LIVRE.





# LE SECOND LIVRE

## DE LA FRANCIADE.

*Des puiſſans Dieux la plus gaillarde troupe*
*Eſtoit plantée au ſommet de la croupe*
*Du mont Olympe, où Vulcan à l'eſcart*
*Fit de chacun le beau palais à part,*
*Qui contemploient la Troyenne ieuneſſe*
*Fendre la mer d'vne prompte alegreſſe:*
*Flot deſſus flot la nauire voloit*
*Vn trac d'eſcume à bouillons ſe rouloit*
*Sous l'auiron qui les vagues entame:*
*L'eau fait vn bruit luitant contre la rame!*
*Tout le troupeau des Nymphes aux yeux pers*
*Menant le bal deſſus les ſillons vers,*
*A chef dreſſé regardoient eſtonnées*
*Les pins ſauter ſur les vagues tournées:*
*Vn ſeul Neptun' couuoit au fons du cueur*
*Contre Ilion vne vieille rancueur*
*Gros de deſpit, du iour que mercenaire*
*(Dieu fait maçon) demanda ſon ſalaire*

*A Lomedon Prince de nulle foy.*
*Il demandoit iustement à ce Roy*
*L'argent promis d'auoir de sa truelle*
*Fait des Troyens la muraille nouuelle,*
*Quand se rouloient d'eux mesmes les cailloux*
*Sous son marteau : le Roy plein de courroux*
*Luy denia sa promesse, & pariure*
*En le frappant le paya d'vne iniure.*
*Pource Neptune en rage se tournoit*
*D'ire boufi quand il s'en souuenoit :*
*Or' voyant Troye en ces eaux eslancée*
*Disoit tels mots furieux de pensée.*
*Hà pauure Dieu vaincu par les mortels !*
*Dequoy me sert la pompe des autels*
*Frere à Iupin, race Saturnienne,*
*Si malgré moy la cendre Phrygienne,*
*Le demourant d'Achille est triomphant,*
*Et, qui plus est, conduit par vn enfant*
*Qui me défie, & sans craindre mon ire*
*De ses bateaux sillonne mon empire?*
*Dequoy me sert le trident en la main,*
*Auoir l'Egide armure de mon sein,*
*Tel qu'a mon frere, auoir pour heritage*
*La grande mer du Tout second partage,*
*Si ie ne puis d'vn mortel me venger?*
*Il ne faut plus me laisser outrager*
*Sans chastier ceste race infidelle.*
*« La vieille iniure appelle la nouuelle.*
*Le ciel vengeur a banny sur mes eaux*
*Ces Phrygiens coupables des trauaux*
*Que ie receu, quand au port de Sigée*
*Les Grecs pressoient leur muraille assiegée,*
*Et qu'Ilion par le cours de dix ans*
*Fournit de meurtre aux freres Atreans,*

*Ie m'efforçay d'vne brigue contraire*
*De fond en comble à les vouloir desfaire:*
*Mais le destin ne le voulut souffrir,*
*Qui maintenant ces bannis vient offrir*
*A ma puissance & changé me conuie*
*De me venger aux despens de leur vie.*
*Disant ainsi, fit son char atteler,*
*Que deux dauphins font vistement rouler*
*A dos courbé, à queuës tortillées,*
*Fendant du sein les vagues esmaillées.*
*Luy dessus l'onde en son siege porté*
*Comme vn grand Prince orné de maiesté,*
*Guide son char : le char qui va sans peine,*
*Fier de son Roy sur les vagues le meine :*
*Triton le suit, & l'amoureux troupeau*
*Des Nymphes sœurs qui dansent à fleur d'eau:*
*Lors du Troyen deuançant la nauire,*
*Les vents appelle, & ainsi leur va dire.*
*Vents, la terreur des cieux & de la mer,*
*Ce n'est pas moy qui vous fis enfermer*
*En voz rochers, où detenus en crainte*
*Dessous vn Roy languissez par contrainte:*
*Vn seul Iupin le fit contre mon sçeu :*
*A son pouuoir resister ie n'ay peu,*
*Car c'est vn Dieu de puissance inuincible:*
*Ainsi que luy ie ne vous suis terrible,*
*Vous caressant & prestant ma maison,*
*Quand dechaisnez sortez hors de prison,*
*Non à vn seul, mais à tous quatre ensemble,*
*La renuersant ainsi que bon vous semble.*
*Pource, Aquilon, ne souffre plus parmy*
*Mon flot salé ce bagage ennemy,*
*Mais d'vn grand vol retourne vers Eole:*
*Dy luy qu'il tienne auiourd'huy sa parole,*

*Et le ferment qu'en la dextre il me fit,*
*Quand par mon aide* Hercule il desconfit.*
*Que de son sceptre il face vne ouuerture*
*Aux vents enclos en leur cauerne obscure :*
*Qu'il les destache, & portez d'vn grand bruit*
*Chargez d'esclair de tempeste & de nuit,*
*Par tourbillons enflent la mer de rage,*
*Et ces Troyens accablent d'vn orage :*
*Dy luy qu'il rompe au trauers des rochers,*
*Pour me venger, nauires & nochers.*
*Ah, digne n'est telle gent pariurée*
*De voir longtemps la lumiere etherée :*
*Assez & trop malgré nous a vescu*
*Ce sang maudit par tant de fois veincu.*
*A peine eut dit, qu'il vit la messagere*
*Iris voler d'vne plume legere*
*Sortant de l'eau, laquelle reuenoit*
*De voir Tethys, & au ciel retournoit*
*Grosse d'humeurs. Ce Dieu s'approcha d'elle,*
*Luy tend la main, la caresse & l'appelle.*
*Honneur de l'air, va conter à Iunon*
*Que les Troyens ennemis de son nom*
*Frappent la mer à rames retournées,*
*Ensorcelez de fausses destinées.*
*Si le courroux boult encor' en son cueur,*
*Si le despit d'vne vieille rancueur*
*Son estomac encores espoinçonne,*
*C'est maintenant que le destin luy donne*
*De se venger le temps & le moyen,*
*Perdant Francus & tout le nom Troyen.*
*Dy que soudain mette la main à l'œuure,*
*Que sa puissance en l'air elle descœure,*
*Brassant contre eux vn amas pluuieux.*
*A tant se teut : Iris remonte aux cieux,*

* Hercule, n'est autre chose que le Soleil, que les vents semblent desconfire, quand espessissant l'air de nuées ils offusquent sa clarté.

*Tirant vn arc deſſus les ondes perſes*
*Tout bigarré de cent couleurs diuerſes:*
*Puis ſous le troſne à Iunon ſe coucha,*
*Et de biais à ſes pieds ſe pancha*
*Ainſi qu'vn chien, qui craintif & fidelle*
*Oyant aux bois le veneur qui l'appelle,*
*(Cerfs & ſanglers & buiſſons oubliez)*
*Vient à ſon maiſtre, & s'endort à ſes pieds.*
*Incontinent maintes troupes de nuës*
*Sont peſle-meſle à leur Royne venues,*
*Comme troupeaux qui bêlent à l'entour*
*De leur paſteur, quand la poincte du iour*
*Et la roſée aux herbes les conuie.*
*Et lors Iunon d'vn tel amas ſuiuie*
*Les preſſe enſemble, & en ſon giron preſt*
*Leur forme vn corps tout ainſi qu'il luy plaiſt:*
*L'vne elle enfloit de monſtrueux images,*
*L'autre de pluye & de venteux orages:*
*L'autre en bruyant ſur l'autre ſe rouloit,*
*L'autre blafarde & noiraſtre couloit*
*Ayant d'azur la robe entre-ſemée,*
*Et l'autre eſtoit de feu toute allumée.*
*Tandis les vents auoient gaigné la mer,*
*Qu'à gros bouillons ils faiſoient eſcumer,*
*La renuerſant du fond iuſques au feſte:*
*Vne importune outrageuſe tempeſte*
*Sifflant bruyant grondant & s'eſleuant*
*A monts boſſus ſous le ſouffler du vent,*
*Branle ſur branle & onde deſſus onde,*
*Entre-ouuroit l'eau d'vne abyſme profonde:*
*Tantoſt enflée aux aſtres eſcumoit,*
*Tantoſt baiſſée aux enfers s'abyſmoit,*
*Et forcenant d'vne eſcumeuſe rage*
*De flots armez couuroit tout le riuage:*

*Vn ſifflement de cordes & vn bruit*
*D'hommes s'eſleue: vne effroyable nuit*
*Cachant la mer d'vne poiſſeuſe robe,*
*Et iour & mer aux matelots deſrobe.*
*L'air ſe creua de foudres & d'eſclairs,*
*A longue poincte eſtincelans & clairs,*
*Drus & menus, & les pluyes tortues*
*Par cent pertuis ſe creuerent des nuës.*
*Maint gros tonnerre enſoufré s'eſclattoit,*
*De tous coſtez la mort ſe preſentoit*
*A ces Troyens: lors d'vne froide crainte*
*En tel danger Francus eut l'ame attainte:*
*De larges pleurs il arroſa ſes yeux,*
*Puis gemiſſant tendit les mains aux cieux.*
*S'il te ſouuient de nos humains ſeruices,*
*Grand Iupiter, n'oubli' les ſacrifices*
*Du pere mien, qui ſus tous les mortels*
*De boucs ſanglants a chargé tes autels.*
*Hà tu deuois en la Troyenne guerre*
*Faire couler mon cerueau contre terre,*
*Sans me ſauuer par vne feinte ainſi*
*Pour me trahir à ce cruel ſouci!*
*I'euſſe eu ma part aux tombeaux de mes peres,*
*Où ie n'atten que ces vagues ameres*
*Pour mon ſepulchre, abuſé de l'eſpoir*
*Que tes deſtins me firent conceuoir.*
*Comme il diſoit, les tempeſtes troublées*
*Ont contre luy leurs forces redoublées:*
*L'air creuaſſé d'vn tonnerre grondant*
*Et d'vne pluye en tortis deſcendant,*
*Suiuy d'eſclairs tombez de l'air en preſſe*
*Lechoit la mer d'vne lumiere eſpeſſe*
*A feu menu qui ſur l'eau s'eſlançoit,*
*Et des nochers les yeux esblouiſſoit:*

*Des vieux patrons la parole espandue*
*Sans estre ouye en l'air estoit perdue :*
*L'vn court icy, l'autre court d'autre part,*
*Mais pour neant : le mal surmonte l'art !*
*Si estonnez qu'ils n'ont pour toutes armes*
*Que les sanglots, les souspirs & les larmes,*
*Les tristes vœux, extreme reconfort*
*Des mal-heureux attendus de la mort.*
*Aucunefois vne bourrasche fiere*
*Heurte la prouë, & la tourne en arriere :*
*Aucunefois la tempeste du vent*
*Single la poupe & la pousse en auant,*
*Rompt la carene, & de forte secousse*
*En l'eschouant à costé la repousse*
*Auec grand bruit : le vaisseau souflеté*
*Dissoult, se créue où le vent l'a heurté.*
*Entre les feux, le tonnerre & la pluye,*
*La nuit, la gresle, vne ardente furie*
*D'orage emporte à l'abandon de l'eau*
*Six grands vaisseaux eslongnez du troupeau.*
*Mais à la fin la bonasse fortune*
*(Tousiours ne vit le courroux de Neptune)*
*Loin les aborde au riuage incognu*
*De la Prouence, où le Rhosne cornu*
*Entre rochers roulant sa viste charge*
*Pres Aigue-morte en la mer se descharge.*
*Là ces Troyens sur le sable arriuez*
*Furent long temps d'hostelage priuez*
*Sans maçonner vne muraille neuue :*
*Touchez apres de la beauté du fleuue,*
*Loing d'Ilion planterent à Tournon*
*De leur patron les armes & le nom,*
*Braue guerrier, qui gros de renommée*
*Ioignit depuis à Francus son armée.*

*Sept autres nefs contraintes par l'effort*
*Des souflemens impetueux du Nort,*
*Pirouëtant dessus la vague perse*
*Du haut en bas sentent à la renuerse*
*Tomber le mast: l'antenne qui le suit,*
*Broncha dessus: les cordes font vn bruit*
*Comme vn pin tombe auecques ses racines,*
*Quand vn torrent des montaignes voisines*
*Le fait broncher, fracassant & courbant*
*Tous les buissons qu'il rencontre en tombant.*
*Deux tourbillons en ont deux aualées*
*A gorge ouuerte en leurs ondes salées,*
*Piteux regard! Pallas branlant és mains*
*Ses feux, terreur des Dieux & des humains,*
*Lance vn esclair dedans l'autre nauire:*
*Le feu mangeard qui se tourne & se vire*
*En tourbillons, courant de part en part,*
*De banc en banc de rampart en rampart,*
*Prist le Pilot, le massacre & le tuë,*
*Et my-brulé sur les vagues le ruë,*
*Ayant encor' le timon dans le poing,*
*Tant en mourant de son art il eut soing.*
*L'autre nauire opposant l'artifice,*
*De la tempeste euitoit la malice,*
*De toutes parts en doute resistant.*
*Ainsi qu'on voit vn hardi combatant*
*Dessus le mur de la ville assiegée*
*Se planter ferme en sa place rangée*
*Pour l'ennemy du rampart décrucher,*
*En fin luy-mesme est contraint de broncher,*
*De ses genoux les forces luy defaillent:*
*Car entre mille & mille qui l'assaillent,*
*Vn par sur tous le plus brusque & gaillard*
*Tout armé saute au dessus du rampart*

*L'enſeigne au poing, & en donnant paſſage*
*A ſes ſoldats leur donne auſſi courage.*
*Ainſi de mille & mille flots voutez,*
*Qui aſſailloient la nef de tous coſtez*
*Vn le plus haut & le plus fort s'auance,*
*Et d'vn grand heurt ſur le tillac s'eſlance*
*Victorieux, puis les autres eſpais*
*Qui çà qui là l'entre-ſuiuant de pres,*
*Rompent les bords, les bancs & la carene,*
*Et la nauire enfondrent ſous l'arene.*
*L'vn vers le ciel pour ſecours de ſon mal*
*Tendoit les mains, l'autre comme à cheual*
*Flottoit deſſus vne antenne caſſée:*
*Là des Troyens la richeſſe amaſſée*
*Par tant de Rois, ſur les ondes roüoit,*
*Seruant aux vents & aux flots de iouët:*
*Armes, bouclairs, robes de riche ouurage*
*Nageoient ſur l'eau, la proye du naufrage.*
*Trois fois la Lune, & trois fois le Soleil*
*S'eſtoient couchez, que l'hyuer nompareil*
*Armé d'eſclairs & de vagues profondes*
*N'auoit ceſſé de tourmenter les ondes:*
*Sans plus la nef de Francus reſiſtoit*
*Haute ſur l'eau, qui encores s'eſtoit*
*Seule ſauuée & des eaux & des flames,*
*Ayant perdu ſes voiles & ſes rames,*
*Quand vn fort vent ſuiuy de tourbillons,*
*Et de l'horreur des humides ſillons,*
*En la ſinglant d'vne bien longue traite*
*La chaſſe au bord du riuage de Crete.*
*Vn banc eſtoit de ſablon amaſſé*
*Voiſin du bord où Francus fut chaſſé,*
*Haut de falaize & de bourbe attrainée:*
*Là pour mourir la fiere deſtinée*

*L'auoit conduit : de tous costez le bort,*
*Le banc, la mer luy presentoient la mort.*
*Comme il pleuroit sur le haut de la poupe,*
*Il s'aduisa d'eslire de sa troupe*
*Vint cheualiers qui depuis ont esté*
*(Ainsi estoit dans le ciel arresté)*
*Tiges & chefs des familles de France :*
*Les choisissant tout le dernier s'eslance*
*Dedans l'esquif, aimant trop mieux perir*
*Au bord, qu'en mer vilainement mourir.*
*Leurs pieds n'estoient à peine en la nacelle,*
*Que le courroux d'vne vague cruelle*
*Les fit par force au riuage approcher,*
*Et leur nacelle empreint contre vn rocher,*
*Rocher qui dur espineux & sauuage*
*De son grand dos ramparoit le riuage,*
*Ayant du vent tousiours le chef batu,*
*Les pieds du flot aboyant & tortu.*
*Là le Demon qui preside à la vie,*
*En tel danger leur fit naistre vne enuie*
*De s'attacher à ces rochers bossus,*
*Et s'efforcer à gaigner le dessus.*
*Comme ils vouloient auecques la main croche*
*D'ongles aigus grimper contre la roche,*
*Le premier flot qui les auoit lancez,*
*Les recula en arriere poussez*
*S'en retournant : la mer qui se courrouce,*
*D'vn flot second encores les repousse*
*Contre les bords raboteux & trenchans.*
*Là ces Troyens aux cailloux s'accrochans*
*De pieds de mains s'aheurtent & se bandent,*
*Et en grimpant contre le roc se pendent,*
*Se deschirans les longues peaux des dois :*
*L'vn s'attachoit aux racines d'vn bois,*

*L'autre essayoit d'empoigner vne branche,*
*Puis main sur main, & hanche desur hanche,*
*Coude sur coude, en haletant d'effort*
*Par les cailloux montoient contre le bord.*
*L'eau de la mer des cheueux goute à goute*
*Depuis le front iusqu'au pied leur degoute*
*Blanche d'escume, & leurs membres souflez*
*De tant de vents, se boufirent enflez:*
*Les flots salez de la gorge vomirent,*
*Esuanouis leurs esprits se perdirent*
*De tant de maux debiles & laschez*
*Comme corps morts sur la riue couchez*
*Sans respirer, sans parler: mais à l'heure*
*Que le toreau qui tout le iour labeure,*
*Franc du collier retourne à la maison,*
*Ces corps sortis de longue pamaison*
*Baisent la terre & la riue venteuse.*
*Quiconque sois, Terre, sois nous heureuse,*
*(Ce disoient-ils) & loin de tous dangers*
*Sauue en ton sein ces pauures estrangers,*
*Qui ont souffert mainte dure fortune*
*Par le courroux des vents & de Neptune.*
*Comme ils prioient, le dormir ocieux*
*Chasse-soucy leur vint siller les yeux,*
*Et l'vne à l'autre attachant la paupiere*
*Leur desroba le soin & la lumiere.*
*Tandis Cybelle en son courage ardoit*
*Dequoy Neptun' son Francus retardoit:*
*Car elle aimoit (comme estant Phrygienne)*
*L'enfant d'Hector & la race Troyenne:*
*Pource soudain son char elle attela,*
*Bat ses lions, & vers le Somne alla.*
*Le Dieu vieillard qui aux songes preside,*
*Morne habitoit dans vne grotte humide:*

*Deuant ſon huis maint pauot fleuriſſoit,*
*Mainte herbe à laict que la nuit choiſiſſoit*
*Pour en verſer le ius deſſus la terre,*
*Quand de ſes bras tout le monde elle enſerre.*
*Du haut d'vn Roc vn ruiſſeau s'eſcouloit*
*Remply d'oubly qui rompu ſe rouloit*
*Par les cailloux, dont le rauque murmure*
*Des yeux flatez reſſerroit l'ouuerture.*
*Somne, dit ell', le doux ſorcier des yeux,*
*Le cher mignon des hommes & des Dieux,*
*Par qui le mal tant ſoit mordant s'oublie,*
*Par qui l'eſprit loin du corps ſe deſlie,*
*Va (ie le veux) en ceſte iſle où ſouloient*
*Iadis ſauter les hommes qui baloient*
*Au ſon du ciſtre, & de cliquantes armes*
*S'entre-choquant, auantureux gendarmes,*
*D'œil vigilant en l'antre Dictéen*
*Gardoient le* bers du grand Saturnien,*
*Terre fertile, anciennes retraites*
*Des Corybans, Dactyles & Curétes:*
*Là de leur race eſt encor auiourd'huy*
*Vn Coryban le ſoutien & l'appuy*
*De tout honneur, de ſcience ſemblable*
*Au vieil Chiron Centaure venerable.*
*Quand il auoit le ſang plus genereux,*
*En ſa ieuneſſe il deuint amoureux:*
*Si qu'en preſſant à ſa chere poitrine*
*Par amitié vne Nymphe marine,*
*D'elle conceut deux filles & vn fils.*
*Les filles ſont ainſi que deux beaux lis,*
*En la maiſon de leur pere croiſſantes,*
*En âge, en grace, en beauté floriſſantes.*
*Le fils captif languit depuis vn an*
*En la priſon d'vn barbare Gean,*

* Bers, Berceau, mot Vendomois.

*Qui les mortels à son Dieu sacrifie,*
*Et d'vn maillet leur desrobe la vie :*
*Puis sur sa porte, où distille le sang,*
*Le test des morts il attache de rang.*
*Ce Roy remply d'honneur & de richesse*
*Tient sa maison ouuerte de largesse*
*Aux estrangers, tant il a grand desir*
*Entre vn millier d'en pouuoir vn choisir*
*Qui le reuanche, & son fils luy redonne*
*Seul heritier de sa noble couronne.*
*Va-t'en vers luy, & en te transformant*
*Presente luy quand il sera dormant,*
*Autour du lit cent formes espandues,*
*Piqueurs veneurs trompes au col pendues,*
*Lesses & chiens bocages & forests,*
*Larges espieux, cordages & filets,*
*Limiers ardans, cerfs suiuis à la trace,*
*Et tout le meuble ordonné pour la chasse :*
*Presente luy des hommes incognus*
*En longs habits à sa riue venus,*
*Sous qui son fils les armes doit apprendre,*
*Et par leurs mains sa liberté reprendre.*
*D'vn mesme vol affublé de la nuit,*
*Fantaume vain, porte toy sur le lit*
*Où va dormant l'vne & l'autre pucelle :*
*Fay leur sembler qu'vne estoile nouuelle*
*Viue d'esclairs, d'vn voyage lointain*
*Passant la mer vient loger en leur sein,*
*Et rayonnée en flames bien esprises*
*Baise leur chair sans ardre leurs chemises.*
*Va-t'en apres au bord où les Troyens*
*Dorment recreus des flots Neptuniens :*
*Dessus leur teste arreste ta volée,*
*Leur ame soit en songeant consolée*

*Sans auoir peur des habitans du lieu :*
*Car ia Mercure enuoyé du grand Dieu,*
*Des citoyens a flechy le courage*
*Pour en bon-heur conuertir leur dommage.*
*A tant ſe teut, & le Roy du ſommeil*
*Tout chaſſieux ennemy du reſueil,*
*D'vn chef panché que lentement il cline,*
*Et du menton refrappant ſa poitrine,*
*Se reſecouë, & ſorty de ſon lit*
*Le mandement de Cybelle accomplit.*
*Incontinent que l'Aube aux doits de roſes*
*Eut du grand ciel les barrieres décloſes,*
*Le Roy Dicé' (de tel nom ſe nommoit*
*Ce Coryban qui la iuſtice aimoit)*
*Riche d'honneur, de terres & de race,*
*Dreſſe l'appreſt d'vne aboyante chaſſe :*
*Son palefroy à gros bouillons fumeux*
*Remaſchant l'or de ſon frein eſcumeux*
*Eſt à la porte, où à foule ſe rendent*
*Ieunes piqueurs qui deuiſant l'attendent :*
*Maint chien courant couple à couple les ſuit :*
*De tous coſtez la meute fait vn bruit !*
*Par bois fueillus, par monts & par valée,*
*Pleine de cris ceſte chaſſe eſt allée.*
*Maint gros ſangler de dents croches armé,*
*Maint cerf craintif au large front ramé*
*Eſtoit ia mort, quand au vueil de Cybelle*
*Vn cerf pouſſé par embuſche nouuelle*
*Tournant, virant, haletant & mourant*
*De ſoif pantoiſe, alla viſte courant*
*Vers le riuage : & le pere Dicée*
*Suiuant ſes pas par la poudre tracée,*
*Comme le cerf à la riue aborda,*
*Où ces grands corps incognus regarda.*

*Lors les Troyens en ſurſault s'eſueillerent,*
*Qui de le voir au cueur s'eſmerueillerent:*
*Luy plein d'effroy en paſmaiſon deuint,*
*Et de ſon ſonge à l'heure luy ſouuint.*
*D'où eſtes-vous (dit-il) de quelle place,*
*Quels ſont vos noms, & quelle eſt voſtre race?*
*Quelle fortune, ou quelle mer ſans foy*
*Vous a trahis? hoſtes reſpondez moy.*
*Car à vous voir (bien que pleins de miſeres)*
*N'eſtes mauuais, ny fils de mauuais peres.*
*Alors Francus baignant ſes yeux de pleurs,*
*Et ſouſpirant aigrement ſes douleurs*
*Luy reſpondit: Si iamais les merueilles*
*Des Phrygiens ont frappé tes oreilles,*
*La longue guerre & les dix ans d'aſſaux,*
*Le fier Achille autheur de tant de maux,*
*Le ſac, la priſe & la flame funeſte*
*Du brazier Grec, nous en ſommes le reſte.*
*Là pour ſauuer maiſons, temples & Dieux,*
*Femmes, enfans, moururent nos ayeux,*
*L'vn ſur le mur, l'autre au milieu des armes.*
*Hector honneur des valeureux gendarmes*
*Qui m'engendra, ayant cent mille fois*
*Trempé le ſable au meurtre des Gregeois,*
*Gardant ſon pere & ſa mere & ſa ville,*
*Y fut tué par la traiſon d'Achille.*
*Comme vn ſapin par le fer abatu,*
*Son corps broncha de ſes armes veſtu,*
*Faiſant vn bruit ſur la poudre Troyenne:*
*Où du veinqueur la rouë Aemonienne*
*(Acte vilain & plein d'impieté)*
*Trois fois le traine autour de la cité.*
*Ie fus ſauué de la flame cruelle*
*(Miracle grand!) pendant à la mammelle:*

I'ay du veinqueur flechi dessous la loy,
Nourry sans nom, bien que germe de Roy.
Ceux que tu vois d'vn visage si blesme
Couchez icy, ont eu fortune mesme,
De mesme ville, issus de mesme part,
Mes alliez de sang & de hazart.
Quand sans honneur sans grandeur sans enuie
D'estre cognu, i'allois trainant ma vie
En Chaonie aux pieds de mes parens,
Voicy d'enhaut des signes apparens :
Voicy Mercure enuoyé du grand Pere
Tancer mon oncle & menacer ma mere,
Dequoy forçant le ciel & la saison
Ils enfermoient ma gloire en la maison,
Et que des Dieux les hautes destinées
Auoient pour moy les Gaules ordonnées,
Ia dans le ciel pere des Roys receu :
Mais le destin & les Dieux m'ont deceu.
Croyant en vain leur promesse menteuse,
Prompt ie me donne à la vague venteuse,
Armant en mer quatorze grands vaisseaux,
De viures pleins & de forts iouuenceaux,
Dont i'esperois d'vne braue entreprise
Donter sous moy ceste Gaule promise.
« Malheureux est qui desdaigne le sien
« Pour l'estranger : en lieu de tant de bien,
Couronne, sceptre & royal mariage,
I'ay la mer seule & les vents en partage,
Qui d'esperance & de biens m'ont cassé,
Et de quatorze vn vaisseau m'ont laissé
Qui pres ce bord sans mast & sans antene
Demy-rompu s'embourbe sous l'arene,
Où tout mon bien i'auois fait enfermer,
« Si c'est du bien ce qui flotte en la mer.

*« Du bout du haure on doit veoir la marine:*
*« Malheureux eſt qui ſur la mer chemine.*
*Apres auoir trois iours entiers erré,*
*D'aſtres certains & de voye eſgaré,*
*Touſiours pendu ſur la vague meurtriere,*
*Vn bon Demon eſmeu de ma priere*
*Me ſecourant d'hommes & d'armes nu,*
*M'a fait grimper à ce bord incognu,*
*Proye des loups & des beſtes ſauuages:*
*Nous ignorons les mœurs & les courages*
*Des habitans, ſi apres les dangers*
*Ils ont le cueur piteux aux eſtrangers,*
*S'ils craignent Dieu, s'ils aiment la iuſtice,*
*Ou s'ils ſont pleins de ſang & de malice:*
*Pource, benin aye pitié de nous.*
*Sois homme ou Dieu, i'embraſſe tes genous:*
*Si tu es Dieu, tu ſçais bien noſtre peine:*
*Si tu es homme, vne douceur humaine*
*Doit eſmouuoir ton cueur à paſſion,*
*Ayant horreur de noſtre affliction.*
*Il dit ainſi: le vertueux Dicée*
*Contre-reſpond: Ceſte terre embraſſée*
*Des flots marins, comme tu vois icy,*
*Porte vn bon peuple & vn mauuais auſſi:*
*Mais à ce coup ta fortune meilleure*
*T'a fait ſurgir où la vertu demeure:*
*Pource tu ſois, hoſte, le bien-venu.*
*Qui eſt celuy qui par bruit n'a cognu*
*L'honneur Troyen, & pour garder ſa terre*
*Les faits d'Hector vn foudre de la guerre?*
*Il me ſouuient qu'vn iour Idomené*
*Me diſcouroit, de nouueau retourné*
*(Il retournoit nouuellement de Troye*
*Chargé d'honneur, de vaillance & de proye)*

*Qu'apres qu'Hector les Grecques nauz brusla,*
*Que vers Priam ambassadeur alla*
*Traiter la paix, mais il ne la peut faire,*
*Ayant Pâris capital aduersaire:*
*Par courtoisie il logea chez Hector,*
*Qui l'honora d'vne grand' coupe d'or,*
*Riche present, où viuoit entaillée*
*Sous le burin la Baleine escaillée*
*A gueule ouuerte, & maistresse des bors*
*Faisoit semblant de deuorer le corps*
*De la pucelle Hesione attachée*
*Contre vn rocher: la mer estoit couchée*
*Au pied du roc, qui de flots repliez*
*De la captiue alloit baignant les pieds.*
*Persée estoit sur le haut de la roche,*
*Ayant au poing sa Cimeterre croche,*
*Pendu en l'air, qui l'Ourque menassoit,*
*Et des liens l'Infante delassoit.*
*Idomené me donna ceste coupe,*
*Que ie tien chere entre vne riche troupe*
*D'autres vaisseaux, dont ie cheris mes yeux,*
*Quand ie banquete aux festes de nos Dieux.*
*Il estimoit d'Hector la courtoisie,*
*Les vaillans faits, les vertus & la vie,*
*Et ennemy son honneur n'abaissoit,*
*Ains iusqu'au ciel ses louanges poussoit.*
*Pource ie croy que vostre bien-venue*
*Est par le vueil des bons Dieux auenue,*
*Et que le ciel qui de nous a soucy,*
*Pour mon support le permettoit ainsi.*
*Vous ne pressez vne terre estrangere:*
*C'est, ô Troyens, vostre ancienne mere*
*Créte, dont Teucre autrefois est issu,*
*De qui le nom pour tiltre auez receu:*

*Encore Ida la montagne Troyenne*
*S'esleue icy, la demeure ancienne*
*De vos ayeux, & pource ostez du cueur*
*Comme asseurez, le soupson & la peur,*
*Et desormais r'appellez l'esperance*
*Surgis au lieu qui fut vostre naissance.*
*De peu de gens ce Prince enuironné*
*En son palais pensif est retourné :*
*D'où liberal il enuoye au riuage*
*Douze moutons, vn bœuf de grand corsage*
*Gras bien charnu, & six barraux de vin,*
*Coupes habits & chemises de lin,*
*Pour festoyer & couurir ceste bande*
*A qui la faim outrageuse commande.*
*« Rien n'est meilleur pour l'homme soulager*
*« Apres le mal, que le boire & manger!*
*Eux affamez ces viandes rauirent,*
*Qui d'vne autre ame au besoin leur seruirent*
*Rauigorant la force de leurs corps.*
*« Car le manger rend les hommes plus forts!*
*Tandis la nuit à la robe estoilée*
*Auoit la terre espaissement voilée*
*D'vn manteau noir ombreux & paresseux,*
*Lors que voicy les fantaumes de ceux*
*Dont la grand mer en vagues departie*
*Auoit les corps & la vie engloutie,*
*Enflez, boufis, escumeux & ondeux,*
*Aux nez mangez, aux visages hideux,*
*Qui pepiant d'vne voix longue & lente*
*(Comme poulets cherchans leur mere absente)*
*De mains, de pieds figurans leur mechef,*
*De Francion enuironnoient le chef.*
*Enfant d'Hector (disoient-ils) nous ne sommes*
*Plus ces corps vifs, mais feinte de ces hommes,*

*Que bien armez & prompts à tous hazars,*
*En tes vaiſſeaux tu choiſis pour ſoldars,*
*Sur qui les vents au fort de la tempeſte*
*Ont renuerſé cent gouffres ſur la teſte:*
*Nos corps flotans apaſtent les poiſſons,*
*Nos eſprits (las!) en cent mille façons*
*Déprisonnez de l'humaine cloſture,*
*Deſſus les flots errent à l'auenture:*
*Fay nous au moins ſur le bord de ces eaux*
*Le triſte appreſt de quelques vains tombeaux:*
*Ne permets plus qu'abſens de ſepulture,*
*Sans pleurs, ſans tombe errions à l'auenture,*
*Ains pour auoir Caron plus adoucy,*
*Fay nous honneur deſſus ce bord icy,*
*En attendant que les eaux poiſſonneuſes*
*Repouſſeront aux riues ſablonneuſes*
*De nos corps morts le vieil moule défait*
*Pour leur baſtir vn ſepulcre parfait.*
*A tant s'enfuit la troupe naufragiere*
*Ainſi qu'on voit vne poudre legiere*
*S'eſuanouir, tournoyant & ſuiuant*
*Les tourbillons qui annoncent le vent.*
*Si toſt que l'Aube à la face roſine*
*Eut le Soleil tiré de l'eau marine,*
*Francus s'eſleue, & prenant des gazons*
*Fit des tombeaux, funerales maiſons:*
*Puis reſpandant vne fiole pleine*
*De ſang ſacré en leur demeure vaine,*
*Haut appelloit les ames qui venoient,*
*Et ſur l'obſeque eſpaiſſes ſe tenoient,*
*Faiſant tel bruit, que font en leur nichée*
*Les arondeaux attendans la bechée:*
*Et tels qu'on voit au milieu de l'eſté*
*Sous la plus viue & brulante clarté*

*Errer espais des moucherons ensemble,*
*Et tournoyer d'vn escadron qui tremble,*
*Greste, menu, volant de lieux en lieux,*
*Et si petits qu'ils nous trompent les yeux.*
*Bien que vos corps (disoit Francus aux ames)*
*Ne soient enclos sous ces herbeuses lámes,*
*En attendant vn tombeau plus certain,*
*Contentez-vous de cest office vain,*
*Et frequentez en longue patience*
*Ces logis pleins de nuit & de silence.*
*Esprits malins, ne nous suiuez iamais*
*Ou soit en guerre, ou soit en temps de paix:*
*Ne nous troublez de peurs ny de mensonges,*
*N'effroyez point de fantaumes nos songes,*
*Ne nous donnez ny terreur ny soucy,*
*Et sans nous suiure arrestez vous icy.*
*Disant ces mots, plein d'vn soin qui le presse,*
*Seul sur la riue eslongné de la presse,*
*Poussant du cœur vn long souspir amer*
*Prioit ainsi la fille de la mer.*
*Enten ma voix, Paphienne Erycine,*
*Si tu nasquis de l'escume marine,*
*Ne souffre plus que tes flots maternels*
*Me soient autheurs de tourmens eternels.*
*Alme Venus, mets en ta fantasie*
*Le souuenir de ceste courtoisie*
*Dont l'oncle mien te preferant vsa*
*Lors que la pomme à Pallas refusa,*
*Et à Iunon qui encores dolente*
*D'vn tel refus en tous lieux nous tourmente:*
*Et s'il est vray qu'autrefois as laissé*
*Le ciel vouté du pied des Dieux pressé,*
*Et les citez sous ton pouuoir gardées*
*Pour habiter les montagnes Idées,*

*Prise d'amour d'vn pasteur Phrygien,*
*Aye pitié du mesme sang Troyen:*
*Tu gardas bien & Iason & Thesée,*
*Cueurs desireux d'affaire mal-aisée,*
*Et s'ils n'auoient (les sauuant de peris)*
*Tant fait pour toy que mon oncle Pâris:*
*Comme eux ie trace vne affaire bien haute,*
*Et si ie faux au destin soit la faute,*
*Et non à moy de rien ambitieux,*
*Qui n'ay suiuy que l'oracle des Dieux.*
*Priant ainsi, Venus la mariniere*
*D'oreille prompte entendit la priere:*
*Elle vestit ses somptueux habis,*
*Orna son chef flamboyant de rubis,*
*Prist ses aneaux de superbe engraueure,*
*Haussa le front composa son alleure,*
*Se parfuma s'oignit & se leua:*
*Puis vers Amour son cher mignon s'en-va.*
*L'enfant Amour escarté de la presse*
*Des autres Dieux, sous vne treille espesse*
*Dans le iardin de Iupiter estoit*
*Où Ganymede aux eschets combatoit.*
*Venus de loin commence à luy sou-rire,*
*Flata sa iouë & ainsi luy va dire.*
*Mon fils ma vie, Amour mon petit Roy,*
*Tu es mon tout, ie ne puis rien sans toy,*
*Mais quand nos traits sont alliez ensemble,*
*Il n'y a Dieu si puissant qui ne tremble:*
*Laisse tout seul iouër ton compaignon,*
*Embrasse moy, baise moy mon mignon,*
*Pens à mon col: mon fils, ie te pardonne*
*Tous les tourmens que ta fleche me donne,*
*Et de nouueau tous les maux infinis*
*Que i'ay receu pour l'amour d'Adonis.*

*Si de ton trait tu blesses la pensée,*
*L'ame & le cueur des filles de Dicée,*
*Pour Francion, Troyen digne d'auoir,*
*Tant il est beau, faueur de ton pouuoir :*
*Ie te donray pour te seruir de page*
*Le Ieu mignard qui te resemble d'âge,*
*Fin comme toy, de qui les petits doits*
*Tous enfantins porteront ton carquois,*
*Et ton bel arc qui le monde conqueste :*
*Il sera tien si tu fais ma requeste.*
*Adonc Venus le mit en son giron,*
*Roses & lis espanche à l'enuiron*
*De sa perruque, & l'endort en sa robe :*
*Puis doucement de son fils se desrobe.*
*S'en-vole en Cypre, où d'encens Sabéens*
*Fument tousiours ses autels Paphiens.*
*A tant Amour du sommeil se secouë,*
*Ses blonds cheueux arrangea sur sa iouë,*
*Vne double aile à son dos attacha,*
*Son beau carquois pendillant décrocha*
*Du prochain myrte, il empoigne en la dextre*
*L'arc & des Dieux & des hommes le maistre :*
*Puis s'eslançant hors la porte des cieux,*
*Petites mains, petits pieds, petits yeux,*
*Se rue en l'air : le ciel, l'onde & la terre*
*Luy font honneur : Zephyre qui desserre*
*Sa douce haleine odorante à l'entour,*
*Tout amoureux va conuoyant Amour.*
*Or cest enfant qui trompe la ceruelle*
*Des plus rusez, prist semblance nouuelle,*
*Se herissant en la forme d'vn Tan*
*(Fier animal) qui au retour de l'an*
*Quand le printemps rameine ses delices,*
*Parmi les prez fait courir les genices :*

*Il se fit tel qu'homme ne le peut voir,*
*Corps inuisible, & puis alla s'assoir*
*Au haut sommet de la porte, où Dicée*
*Superbe auoit sa demeure dressée.*
*Tandis Francus secoüant en la main*
*Vn iauelot à la pointe d'airain,*
*Ayant au col sa targue à mainte houpe,*
*Vers le chasteau mena sa ieune troupe.*
*Venus la belle au departir des bords*
*Songneuse d'eux emmantela leurs corps*
*D'vne nueuse & obscure couronne*
*Pour n'estre veus ny cognus de personne.*
*Quand au palais Francion arriua,*
*Loin de leurs corps l'air espais se creua,*
*Et leur figure est propre reuenue*
*Comme astres clairs déuestus d'vne nuë.*
*Ce iour Francus à merueille estoit beau,*
*Son ieune corps sembloit vn renouueau,*
*Lequel estend sa robe bien pourprée*
*Dessus les fleurs d'vne gemmeuse prée:*
*La Grace estoit à l'entour de ses yeux,*
*De front de taille egal aux demy-dieux.*
*Deuant la porte estoit vn long espace*
*D'vne quarrée & spacieuse place,*
*Où la ieunesse aux armes s'esbatoit,*
*Piquoit cheuaux voltigeoit & lutoit,*
*Sautoit couroit defendoit la barriere:*
*Haut dans le ciel en voloit la poussiere!*
*En ce-pendant que d'œil prompt & ardant*
*Francus alloit le palais regardant,*
*Frizes festons guillochis & ouales,*
*Dicée orné de dignitez royales*
*Accompaigné de deux cens iouuenceaux*
*D'âge pareils aux mentons damoiseaux,*

*Au doux accueil, d'vne courtoiſe ſorte*
*Vint careſſer Francus outre la porte*
*Le bien-veignant, & d'vn viſage humain*
*Le tient, l'embraſſe & luy ſerre la main.*
*Pres de ce Prince en robes ſolennelles*
*Eſtoit ſa femme & ſes filles pucelles,*
*A qui fuzeaux & fil tout à la fois*
*Eſtoyent de haſte eſcoulez de leurs doits,*
*Tant ell' auoyent vn chaud deſir en l'ame*
*De voir Francus : mainte amoureuſe flame,*
*Qui de leurs yeux à trauerſes voloit,*
*Comme venin dans le ſang s'eſcouloit.*
*Tandis le Dieu qui les cœurs nous deſrobe,*
*Laiſſa la porte, & ſe miſt ſous la robe*
*De Francion : puis décochant deux traits,*
*L'vn plein d'amour, de graces & d'attraits,*
*Qui doucement gaigne la fantaſie,*
*Et l'autre plein d'ardante ialouſie,*
*Tirez des yeux du Troyen les pouſſa,*
*Et leur raiſon enſemble renuerſa,*
*Troublant leur ſang, & rempliſſant leurs veines,*
*Foye & poumons de ſouſpirs & de peines :*
*Puis en riant & ſautelant, de là*
*Ce faux garçon dans le ciel s'en-vola.*
*Deſſous le cœur de ces deux damoiſelles*
*Fumoit la playe à mornes étincelles,*
*Les conſommant & fondant peu à peu*
*Comme vne cire à la chaleur du feu :*
*De toute choſe ont perdu ſouuenance,*
*Perdu raiſon, parole & contenance,*
*Et leur eſprit de merueille esblouy*
*Bien loin du corps erroit eſuanouy.*
*De ces deux ſœurs l'vne auoit nom Hyante,*
*L'autre Clymene : Hyante eſtoit ſçauante*

*En l'art Magic' : mais Amour le plus ſort,*
*Qui n'a ſouci de charmes ny de ſort,*
*De toutes deux auoit l'ame eſchauffée,*
*Et de leurs cœurs auoit ſait ſon trofée.*
*Elles bruloyent à petit feu couuert*
*Comme vne eſtoupe, ou comme vn rameau verd*
*Qu'vne artizane au poinct du iour allume :*
*Tout en vn coup il entre-brule & fume*
*D'vn feu caché qui luit obſcurement.*
*Ainſi Amour coulé ſecrettement*
*Dedans l'eſprit de ces Dames bleſſées,*
*Les eſtouffoit de ſecrettes penſées :*
*Tantoſt leur ioüe en tremblant rougiſſoit,*
*Palle tantoſt, & tantoſt blanchiſſoit,*
*Tantoſt eſtoit de taches toute pleine,*
*Et par la face elles monſtroyent leur peine.*
*A tant Francus entra dans le chaſteau,*
*Son iauelot poſa contre vn rateau*
*Où mainte pique en ſon long eſtendue*
*Contre le mur au croc eſtoit pendue.*
*En ce chaſteau par bande fremiſſoyent*
*Prompts ſeruiteurs, dont les vns tapiſſoyent*
*D'ouurages d'or les ſuperbes murailles,*
*Portraits tracez d'anciennes batailles :*
*Autres de rang ſur la place apportoyent*
*Tapis ouurez, les autres appreſtoyent*
*Les lits enflez de couuertes velües,*
*Autres dreſſoyent les viandes eſleües,*
*Autres chargeoyent les hauts buffets dorez*
*De grans vaiſſeaux d'hiſtoires decorez.*
*Sur vne eſguiere en raboteuſe trace*
*Des Corybans eſtoit peinte la race :*
*Comme Briare en amour furieux,*
*Deſeſperé de ſa Nymphe aux beaux yeux,*

*Alloit tout ſeul par mont & par bocage*
*Iettant vn cri comme vn lion ſauuage,*
*Et fantaſtique errant par les buiſſons*
*Changeoit ſon corps en cent mille façons,*
*Tant en amour forcenoit ſa folie*
*Pour mieux iouyr de ſa Cymopolie:*
*Mais à la fin ſe changeant en ſerpent,*
*A dos rompu ſur le ventre rampant,*
*La tinſt ſerrée, & l'ayant embraſſée*
*D'elle conceut les ayeux de Dicée.*
*Sur vn baſſin Saturne eſtoit graué,*
*En cheueux blancs, de vieilleſſe agraué,*
*A la grand' faulx, qui auoit la machoire*
*Du ſang des ſiens toute relente & noire:*
*Sa femme Rhée à l'autre bord eſtoit,*
*Qui pour ſon fils vn caillou preſentoit*
*A ce vieillard, les appas de ſon ventre:*
*Deſſous ſes pieds ſe heriſſoit vn antre,*
*Ou Iupiter viuoit emmaillotté*
*Du laict diuin de la chéure alaitté,*
*Craignant Saturne affamé de nature*
*Qui ſes enfans deuore pour paſture.*
*Quand tout fut preſt, ce Prince pour mieux voir*
*Son eſtranger, à table le fiſt ſeoir*
*Droit deuant luy aupres de ſes deux filles*
*Aux yeux armez d'amoureuſes ſcintilles:*
*Puis ſelon l'ordre & l'âge & les honneurs,*
*Qui haut qui bas s'aſſirent les Seigneurs.*
*D'vn cœur ioyeux ceſte gaillarde bande*
*Mit promptement les mains à la viande,*
*Et feſtoyant le Troyen eſtranger,*
*Le conuioyent doucement à manger.*
*Incontinent que la ſoif fut oſtée,*
*Et de la faim la fureur ſurmontée,*

*Ayant le Roy pour office diuin*
*A Iupiter versé le dernier vin*
*A plein hanap, inuoquant sa puissance,*
*Toute debout se leua l'assistance*
*Loin de la table, enuieuse d'aller*
*Apres souper deuiser & baller.*
*Vn bruit se fait: la gaillarde ieunesse*
*Prenant la main d'vne belle maistresse,*
*S'offre à danser : maint flambeau qui reluit*
*Du plancher d'or, vainc l'ombre de la nuit!*
*Le vieil Terpin qui de fleurs se couronne,*
*Son dos appuye au flanc d'vne colonne*
*La lyre au poing, & ioignant à la vois*
*Les nerfs frapez par l'accord de ses doits,*
*D'vn plaisant son les inuite à la danse:*
*Le pied certain rencontre la cadance!*
*Dieu (disoit-il) qui tiens l'arc en la main,*
*Fils de Venus hoste du sang humain,*
*Qui dans nos cœurs tes royaumes habites,*
*Qui çà qui là de tes ailes petites*
*Voles par tout iusqu'au fond de la mer,*
*Faisant d'amour les dauphins allumer,*
*Dont l'aspre trait a feru la poitrine*
*Des Dieux là haut là bas de Proserpine,*
*Pere germeux, genial, & qui fais*
*Comme il te plaist les guerres & la paix,*
*Démon & Dieu nourricier de ce monde,*
*Qui du chaos la cauerne profonde*
*Ouuris premier, & paroissant armé*
*De traits de feu, Phanete fus nommé:*
*Double, iumeau, emplumé de vistesse,*
*Porte-brandon, archer que la ieunesse*
*Au sang gaillard courtise pour son Roy:*
*O grand Démon, grand maistre, escoute-moy,*

*Soit que tu ſois au milieu de la bande*
*Des plus grans Dieux où ta fleche commande,*
*Soit qu'il te plaiſe habiter ton Paphos,*
*Soit que ton chef tu laues dans les flos*
*De la fontaine Erycine, ou que vuide*
*De tout ſouci, de tes vergiers de Gnide*
*Entre les fleurs habites la verdeur,*
*Vien allumer nos cœurs de ton ardeur:*
*De ceſte danſe eſchauffe le courage,*
*Braſſant ſous main quelque bon mariage.*
*Ainſi chantoit Terpin le bon vieillard:*
*Les balladins hauſſans le cri gaillard,*
*Les derniers vers du chantre recouperent,*
*Et de leurs voix les ſoliueaux frapperent.*
*Seul à l'eſcart appuyé contre vn coin,*
*Veuf de plaiſir, plein d'angoiſſe & de ſoin,*
*A ſourci bas à poitrine pouſſée*
*De longs ſanglots, eſtoit le bon Dicée:*
*Vn fleuue eſpais de ſes yeux s'eſcoula:*
*Francus l'auiſe, & ainſi luy parla.*
*C'eſt à moy, Prince, à pleurer & à traire*
*Tant de ſanglots à qui tout eſt contraire,*
*A qui la mer l'air la terre & les cieux*
*Sont obſtinez ennemis enuieux,*
*Qui m'ont trompé deſſous belle apparance.*
*« Il n'eſt rien pire aux mortels qu'eſperance!*
*Mais toy Seigneur ſi ſage & ſi prudent,*
*En biens citez & peuples abondant,*
*Riche d'honneur & de terre fertile,*
*Riche de femme & de belle famille,*
*Ne deurois eſtre en ce poinct langoureux,*
*Ains les ſouſpirs laiſſer aux malheureux.*
*Dicé reſpond, Las! ſi ie n'eſtois pere,*
*Hoſte Troyen, ie ſerois ſans miſere:*

*Vn mien ſeul fils a cauſé mon tourment,*
*Et s'il te plaiſt ie te diray comment.*
*Dedans ceſte iſle habite de fortune*
*Vn fier Tyran la race de Neptune,*
*Horrible & grand, mais homme en cruauté*
*Tant ſoit cruel ne l'a point ſurmonté:*
*Il fait meurdrir tous ceux qu'il prend en guerre,*
*Ceux que la mer iette contre ſa terre,*
*Deſſus l'autel de ſon pere, & de ſang*
*Honnit le temple: il attache de rang,*
*Piteux regard! ſur la porte les teſtes*
*Des aſſommez, miſerables conqueſtes.*
*Le fer ne peut endommager ſa peau:*
*Il rebondiſt comme fait vn marteau*
*Deſſus l'enclume: en vne ſeule veine*
*Pres le talon eſt ſa Parque & ſa peine.*
*Mille eſtoyent morts par ſa cruelle main,*
*Quand moy touché d'vn naturel humain*
*Luy fis ſçauoir que les beſtes ſauuages,*
*Tigres, lions enuenimez de rages,*
*Qui ſans raiſon viuent parmi les bois*
*Gros animaux ſans pitié ny ſans lois*
*S'entre-tuoyent & mangeoyent leur ſemblable:*
*Mais l'homme né d'vn eſprit raiſonnable,*
*Enfant du ciel ne doit faire mourir*
*L'homme ſon frere ainçois le ſecourir.*
*Ce grand Gean oyant ceſte nouuelle,*
*Enfla ſon fiel de colere cruelle,*
*Et bouillonnant eſcumant & grondant,*
*Sans m'aduertir de ſon courroux ardant,*
*Vint de furie au pied de ma muraille*
*Me desfier en plein camp de bataille.*
*En telle peur ſoudain armer ie fis*
*Mon ieune Orée (ainſi a nom mon fils)*

*L'accompagnant de bien peu de gendarmes*
*Mieux equippez de courage que d'armes.*
*Ce iouuenceau à qui le blond coton*
*Premiere fleur sort encor du menton,*
*Fort & hardi fit auancer sa trope,*
*Et le premier assaillit le Cyclope*
*Le grand Phouére (helas! on nomme ainsi*
*Ce fier Tyran aux playes endurci)*
*Mais pour neant ce ieune enfant s'efforce:*
*Car du Gean la monstrueuse force*
*Le prist captif au beau milieu des siens,*
*Puis attachant de vergongneux liens*
*Sa troupe & luy, de son baston les meine*
*Comme vn pasteur ses moutons en la plaine.*
*Depuis le temps ce malheureux cruel*
*De iour en iour a tué sur l'autel*
*L'vn des captifs pour offrande funeste:*
*Ils sont tous morts: hà, ie meurs! & ne reste*
*Sinon mon fils qui sentira demain*
*La pesanteur de sa cruelle main.*
*Ainsi disoit versant sous sa paupiere*
*De tiedes pleurs vne large riuiere,*
*A gros sanglots entre-rompant sa voix:*
*Lors que Francus le tige de nos Rois,*
*Meu de pitié le console & le flate,*
*Et luy respond: I'aurois vne ame ingrate,*
*Né d'vn rocher ou d'vn tigre conceu,*
*Si mesurant le bien que i'ay receu*
*De toy Seigneur, à ma douleur extresme,*
*Pour te sauuer ie ne t'offrois moy-mesme,*
*Et ceste dextre & ce glaiue trenchant*
*Assez pointu pour punir vn mechant.*
*Fay moy, grand Prince, apprester sur la place*
*Armes cheuaux: ains que demain se passe*

*Il cognoiſtra qu'vn pere valeureux*
*A ſon malheur m'engendra vigoureux,*
*Pour ne ſouffrir regner vne malice*
*Sans que mon bras vangeur ne la puniſſe.*
*·A tant Francus à ſon parler mit fin,*
*Puis l'eſchançon ayant verſé du vin*
*A longs filets à l'honneur de Mercure,*
*Eſtant la nuict & profonde & obſcure,*
*Ia les Trions commençans à pancher*
*Chacun ſe leue & s'en-alla coucher.*
*Incontinent que l'Aube iour-apporte*
*Du grand Olympe eut desbarré la porte,*
*Et le Soleil par les heures preſſé*
*Eut ſon baudrier en biais retrouſſé*
*Traçant du Ciel la voye couſtumiere,*
*Au chef coifé d'éclatante lumiere,*
*Ce fier Tyran à la muraille alla:*
*Vn cheualier au combat appella*
*La lance au poing, le morrion en teſte,*
*Qui bien creſté brilloit comme tempeſte*
*Que Iupiter elance au mois d'eſté*
*Sur le ſommet d'vne iniuſte cité.*
*Pour ſon deſtrier preſſoit la forte échine*
*D'vne cauale: elle auoit la poitrine*
*Blanche & le front, le reſte de la peau*
*Hors le pied gauche, eſtoit de poil moreau,*
*Qu'vne Harpye en amour eſchaufée*
*Conceut du vent deſſus le mont Rifée.*
*Il ſe mocquoit en fronçant le ſourci*
*Du bon Dicée, & luy diſoit ainſi.*
*Pour champion ta ſottiſe m'appreſte,*
*Vieil radoté, la Phrygienne teſte*
*D'vn iouuenceau qui ſçauroit mieux ramer*
*Comme vn forçat, qu'aux batailles s'armer.*

*Pour le loyer d'vne telle entreprise*
*Tu as ta fille à ce Troyen promise,*
*Pauure chetif : ce fer dont il mourra,*
*Pour son doüaire vn tombeau luy donra.*
*Encor dit-on que ce banni se vante*
*Que le destin les Gaules luy presente,*
*Voire & qu'il erre où le ciel le conduit :*
*Le pauure sot des oracles seduit,*
*Qui ne sçait pas que sus les choses nées*
*Ne peuuent rien les vaines destinées !*
*Créte est sa Gaule, & mes braues fureurs*
*Seront le but de ses longues erreurs.*
*En moy ne soit la mort renouuellée*
*De mon ayeul le superbe Talée,*
*Qu'vne Medée en sauuant des dangers*
*Ie ne sçay quels pirates estrangers,*
*Ensorcela d'vn magique murmure.*
*Des vains destins de Francus ie n'ay cure :*
*Tels sots abus ne me viennent piper :*
*Le fer tranchant ne me sçauroit couper,*
*Ny Iupiter tuer de son tonnerre :*
*S'il regne au ciel ie regne en ceste terre.*
*De tels propos comme il s'alloit brauant,*
*A large pas Francus vint au deuant :*
*Ie suis celuy que ton orgueil mesprise*
*Ieune Troyen autheur de l'entreprise,*
*Qui te veux faire auant le soir sentir*
*A ton malheur que peut vn repentir.*
*Approche donc, vien essayer la dextre*
*De ce Troyen destiné pour ton maistre :*
*Quoy que tu sois au combat dangereux,*
*Si seras-tu, Phouére, bien-heureux*
*D'aller victime à l'onde Acherontide*
*Tué des mains d'vn si ieune Hectoride.*

*Il dist ainsi : Le cruel d'autre part*
*Le mesuroit d'vn terrible regard*
*Le desdaignant, comme fait en sa voye*
*Vn grand lion vne petite proye,*
*Ne le voyant de corps massif ny fort,*
*De fier visage ou d'effroyable port,*
*De front seuere aux ioustes bien à craindre,*
*Ains d'vn poil blond qui commençoit à poindre,*
*De gresle taille, & d'œil serain & beau,*
*De main douillette & de mignonne peau,*
*Et d'vn regard qui les graces surmonte :*
*Il eut le front tout allumé de honte,*
*Retint la bride & le tançoit ainsi.*
*Ieune garçon, on ne combat ici*
*Pour remporter à sa mere la gloire*
*D'vn verd laurier : le prix de la victoire*
*N'est ny Trepied ny Cheual ny Escu,*
*Mais bien la vie & le sang du veincu,*
*Et la ceruelle en la place espandue,*
*Les os semez & la teste pendue,*
*Pour estonner par si piteux effroy*
*Ceux qui voudroyent combatre contre moy.*
*Si de mourir tu conçois vne enuie*
*Comme ennuyé des malheurs de ta vie,*
*« Tu es trompé, le temps viste en son tour*
*« Fait & défait la fortune en vn iour :*
*Il faut souffrir l'vne & l'autre fortune,*
*Demain la blanche & auiourd'huy la brune.*
*Mais l'homme né d'vn courage vaillant*
*Doit acheuer sa fin en bataillant.*
*Donc s'il te plaist d'vne braue escriture*
*Et d'vn beau tiltre orner ta sepulture,*
*Vien au combat, tu n'auras à desdain*
*Quand tu mourras d'vne si braue main.*

*Tandis Francus qui le combat desire,*
*Songneux dés l'aube auoit de sa nauire*
*Fait apporter le harnois que vestoit*
*Troïle à Troye, alors qu'il combatoit*
*Contre Pelide, imitant la vaillance*
*Du bon Hector, & non pas la puissance,*
*Que pour present Helenin luy donna*
*Le iour qu'au vent sa voile abandonna,*
*Et le pria de garder telle armeure,*
*Contre la mort asseurance tresseure.*
*Quand le Troyen au combat animé*
*De teste en pied fut richement armé,*
*Le bon Dicée en secret le conseille,*
*Et loin à part luy sacoute en l'oreille.*
*Si de fortune, hoste Troyen, les cieux*
*De ce mechant te font victorieux,*
*Et qu'à tes pieds tu l'abates à terre,*
*Tranche luy tost la veine qui luy serre*
*Le mol talon: de telle veine sort*
*Non d'autre lieu la scurce de sa mort.*
*Tandis là haut Iupiter qui ordonne*
*Les faits humains, la victoire te donne:*
*Ia dans le Ciel est filé par Clothon*
*Qui de vous deux doit aller chez Pluton.*
*Ces Champions enflamez de colere,*
*Ici Francus, de l'autre part Phouére,*
*D'armes de taille & de courage grans,*
*Donnans l'esprit aux cheuaux par les flancs,*
*D'vn masle cœur l'vn sur l'autre coucherent,*
*Et leurs pauois rudement embrocherent:*
*Du coup donné le riuage trembla,*
*Le mont fremit, le fleuue se troubla:*
*Et par esclats les lances acerées*
*Furent toucher les voûtes etherées.*

*Dedans les mains leur restoit le tronçon,*
*Qu'eux bien fermez & roides en l'arçon*
*De recourir encores s'auiserent,*
*Et leurs escus par le milieu briserent :*
*A iour ouuert la targe se cassa :*
*Comme vn glaçon le tronçon se froissa,*
*Et d'vn tel heurt leurs eschines courberent*
*Que les destriers sur la croupe tomberent,*
*Tant d'un grand coup ils s'allerent choquant :*
*Puis iusqu'au sang leurs cheuaux repiquant,*
*Haussant la bride, en fin les releuerent,*
*Et de la main leurs coutelas trouuerent*
*Bien aiguisez, qui de l'arçon pendoyent,*
*Et de leur trempe vn harnois pourfendoyent.*
*Dessous le fer sifflant comme tempeste*
*Ores leur ioüe, ores sonnoit leur teste,*
*Ore la temple : vn coup qui l'autre suit,*
*Gresle menu descendoit d'vn grand bruit,*
*Comme les fleaux qui resonnent en l'aire,*
*Frappans les dons de nostre antique mere.*
*Eux tournoyans & se suiuans de pres,*
*Versoyent des coups plus que la gresle espés,*
*Qui ne tomboyent soit de pointe ou de taille,*
*Sans donner ample ouuerture à la maille,*
*La desnoüant, rompant & descrochant :*
*Acier ne fer à leur glaiue trenchant*
*Ne peut durer, ny boucle ny couraye,*
*Tant de leur main est horrible la playe.*
*Du bon Troyen le cheual fut adroit,*
*Qui sans frayeur tournoit en tout endroit :*
*Et la cauale en crainte estoit frapée*
*Oyant l'effroy du sifflant de l'espée.*
*L'vn resembloit à ce flot * dizenier,*
*Boufi des vents, horreur du marinier,*

* Dizenier. Les Latins l'appellent *Vnda decumana* : c'est la diziesme vague, la plus horrible & dangereuse de toutes.

*Qui d'vn grand branle en menaçant ſe vire*
*Impetueux ſur le bord du nauire:*
*L'autre ſembloit au bon Pilote expert,*
*Qui plus d'eſprit que de force ſe ſert,*
*Ores la proüe ores la poupe il tourne,*
*Et vigilant en vn lieu ne ſeiourne,*
*Ains adiouſtant l'experience à l'art*
*D'vn œil prudent euite le hazard.*
*Ce fier Tyran enorgueilli d'audace,*
*Qui de Francus la ieuneſſe menace,*
*Se roidiſſant ſur les eſtriers, frappa*
*Le fin armet du Troyen qu'il coupa*
*Deux doigts auant, & l'eſtonna de ſorte*
*Que le tomber d'vne enclume bien forte*
*Seroit legier au prix de ce coup là,*
*Qui des arçons chancellé l'esbranla.*
*Car il fut tel, que la grand' coutelace*
*Fendant l'armet alla deſſus la place*
*En maint eſclat de flames allumé,*
*Laiſſant le poing du Tyran deſarmé.*
*Francus troublé de paſmaiſon extréme*
*Perdit la force en ſe perdant ſoy-meſme;*
*Perdit raiſon contenance & couleur,*
*Grinçant les dents de rage & de douleur:*
*Et ce-pendant ſon cheual le promeine*
*Comme il luy plaiſt au trauers de la plaine.*
*Ce fier Gean, qui Francus regardoit,*
*Sans ſe bouger riant le brocardoit.*
*Lors la palleur qui s'enfante de crainte,*
*Des regardans auoit la face peinte,*
*Et le ſang froid qui au cœur s'aſſembla,*
*Fit que Dicée en ſouſpirant trembla.*
*Mais tout ainſi qu'on voit deux colombelles*
*Fremir de peur & trembloter des ailes*

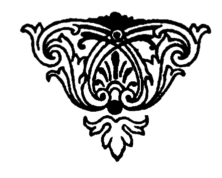
*Sous l'esperuier aux ongles bien trenchans,*
*Qui de leurs nids s'en-volent par les champs*
*Cueillir de l'orge & de l'auoine, à paistre*
*Leurs doux enfans qui ne sont que de naistre.*
*Ainsi trembloit en l'estomac de peur*
*Le cœur transi de l'vne & l'autre sœur,*
*Qu'amour bruloit d'vne viue flameche,*
*Et en leur sang tenoit teinte sa fleche.*
*Tandis Francus en armes eut loisir*
*De se refaire, & la place choisir*
*Pour se venger, où le fer le plus rare*
*Entre-serroit la gorge du Barbare.*
*Trois quatre fois son cheual repiqua,*
*Et d'vn grand heurt son ennemi choqua,*
*Tout furieux de colere & d'audace.*
*Puis desgainant sa courbe coutelace,*
*Droit contre luy sa face retourna,*
*Et de la pointe vn estoc luy donna*
*Contre la gorge, où la boucle ferrée*
*Du gorgerin laschement fut serrée,*
*Et my-pasmé sur l'arçon l'abatit.*
*Auec le sang l'escume luy sortit*
*Loin de la gueule à gros flots ondoyante.*
*Francus le prend, le presse & le tourmente:*
*Et tellement le courage luy vient,*
*Que d'vne main & de l'autre le tient,*
*Pousse & repousse, & d'vn tel nœud le serre,*
*Que des arçons tous deux tombent à terre*
*Entre-accrochez, tant la fureur les suit:*
*Dessus leurs dos le harnois fait vn bruit!*
*Mais aussi tost que la terre ils presserent,*
*Plus que deuant au combat s'eslancerent*
*Comme lions de puissance indontez:*
*Le fer trenchant sacquent de leurs costez,*

*Qui ſe cachoit en leur gaine yuoirine,*
*Et forcenez s'entament la poitrine.*
*Entre l'ardeur, la haine & les efforts*
*Vne fureur leur reſchauffa le corps.*
*Ici la rage, ici la chaude honte*
*Des champions le courage ſurmonte,*
*Perd leur raiſon, ſi bien qu'à toutes mains,*
*A vuides coups, à coups fermes & pleins,*
*De pointe taille & de trauers ruerent,*
*Et leurs plaſtrons en cent lieux déclouerent,*
*Si que le camp eſtoit par tout ſemé*
*Du fer jalli de leurs corps deſarmé.*
*Mais à la fin tous deux prennent haleine*
*Mattez de coups, de ſueur & de peine:*
*Puis tout ſoudain comme deux toreaux font,*
*R'entrent de pieds & de bras & de front*
*L'vn contre l'autre: vne horreur, vne rage,*
*Vn fier deſpit flamboye en leur viſage:*
*Tantoſt petits, tantoſt ils ſe font grands,*
*Tantoſt courbez, tantoſt à demy-flancs,*
*Deſſus la iambe ores gauche ore dextre*
*Contre-auiſoyent où le coup pouuoit eſtre*
*Mieux aſſené, mais point ne ſe trompoyent:*
*Car tout d'vn coup ils paroyent & frappoyent,*
*Tous deux grauant au fond de leur memoire*
*Le chaud deſir de gaigner la victoire.*
*Francus voyant que le iour luy failloit,*
*Et que ſa main pour neant trauailloit,*
*Comme vn Gerfaut qui de roideur ſe laiſſe*
*Caler à bas ouurant la nuë eſpaiſſe*
*Deſſus vn Cygne amuſé ſur le bord:*
*Ainſi doublant effort deſſus effort,*
*Sur le grand corps s'eſlance de rudeſſe,*
*Adiouſtant l'art auecques la prouëſſe:*

*Sous luy se rue, & de pres l'attacha :*
*La gauche main à son col accrocha,*
*Et de la dextre en-contre bas le tire :*
*Il le tourmente, il le tourne, il le vire,*
*Le choque, heurte, & d'vn bras bien tendu*
*Le tient en l'air longuement suspendu :*
*Puis du genou les iambes luy trauerse,*
*Et le fist cheoir tout plat à la renuerse.*
*Phouére imprime en tombant de son long*
*La poudre molle : ainsi tombe le tronc,*
*Qu'vn vent abat du haut de la montagne,*
*Qui tout à plat s'estend sur la campagne.*
*De bras de teste & d'ongles bien crochus*
*Cent fois essaye à se remettre sus,*
*Se debatant, mais en vain il s'efforce :*
*Car du Troyen la vigoureuse force*
*Tient le genou, comme victorieux,*
*Sur l'estomac, le poignard sur les yeux.*
*Trois quatre fois de toute sa puissance*
*L'auoit frappé, quand il eut souuenance*
*Que le trespas de ce cruel felon*
*Estoit enclos aux veines du talon :*
*Pource il se tourne, & promptement assene*
*L'endroit certain où tressailloit la veine :*
*Du fer poignant coup sur coup la chercha,*
*Et veine & vie ensemble luy trancha.*
*Le sang qui sort d'vne rouge secousse,*
*Bien loin du corps rendit la terre rousse*
*A longs filets : ainsi que d'vn conduit*
*S'eschappe l'eau qui iallissant se fuit,*
*Et d'vne longue & filante rousée*
*Baigne la terre à l'entour arrousée :*
*Ainsi le sang bouillonnant s'en-alla,*
*Et par le sang son ame s'escoula,*

*D'horreur de rage & de chagrin ſuiuie,*
*De perdre ainſi la ieuneſſe & la vie.*
*Ce corps tout froid & affreux ſe roidit :*
*Comme vn glaçon l'eſtomac luy froidit,*
*Et de ſes yeux l'vne & l'autre prunelle*
*Ferma ſon iour d'vne nuict eternelle,*
*N'eſtant plus rien de Phouére, ſinon*
*Qu'vn tronc bronché, ſans face ny ſans nom.*
*A tant Dicé d'vne face ioyeuſe*
*Vint ſaluer la main victorieuſe,*
*Baiſa Francus, le couronna de fleurs :*
*Tu as (diſoit) effacé mes douleurs,*
*Vray heritier de la gloire Hectorée,*
*Tuant Phouére, & ſauuant mon Orée :*
*Le bon Démon qui de nous a ſouci,*
*Pour mon ſupport t'a bien conduit ici,*
*Noble Troyen de proüeſſe l'exemple,*
*En corps mortel digne d'auoir vn temple,*
*Et comme Hercule adoré des humains,*
*Tant a d'honneur la force de tes mains.*
*Comme il chantoit ceſt Hymne de victoire,*
*Voici la nuict à la courtine noire*
*Qui vint aux yeux le ſommeil eſpancher :*
*Le bal fini chacun s'alla coucher.*

FIN DV SECOND LIVRE.





# LE TROISIESME LIVRE

## DE LA FRANCIADE.

*L'humide nuict qui d'vn sommeil enserre*
*Les Dieux au Ciel les hommes en la terre,*
*Laissant couler lentement sur les yeux*
*Vne vapeur du fleuue Stygieux,*
*Des animaux engluoit les paupieres,*
*Trompant le soin des peines iournalieres.*
*Mais le dormir qui tient les yeux sillez,*
*Glissant n'auoit ses presens distilez*
*Dessus le chef des deux sœurs esueillées,*
*D'espoir de crainte & d'amour trauaillées.*
*Adonc Hyante à sa sœur parle ainsi.*
*D'où vient, ma sœur, que ie suis en souci:*
*Que ma raison a perdu sa puissance,*
*Que mon penser d'vn autre prend naissance:*
*Que ie m'esgare & qu'vn nouuel esmoy*
*Me rauit toute & m'en-vole de moy?*
*Ie ne tiens plus de mon cœur que l'escorce:*
*En moy se loge vne puissante force*

*Que ie ne puis ny ſçauoir ny nommer,*
*Si ce n'eſtoit le mal qu'on dit aimer.*
*En mes diſcours ie m'efforce à comprendre*
*D'où vient ma peine, & ſi ne puis l'entendre:*
*Bref ie n'ay peu ny boire ny manger*
*Depuis le iour que i'ay veu l'eſtranger,*
*Touſiours pendue en ſa blonde ieuneſſe*
*D'œil ou d'eſprit: maugré moy ie confeſſe*
*N'auoir iamais ſenti' telle douleur,*
*Qui me fait perdre & ſommeil & couleur.*
*Depuis vn iour ie ſuis toute eſperdue,*
*Me conſommant comme neige fondue.*
*Ah ie me meurs! mon mal pourtant me plaiſt,*
*Et ne puis dire en quelle part il eſt:*
*Sans s'arreſter mon eſprit eſt volage:*
*De ce Troyen touſiours le beau viſage,*
*L'honneur la grace en l'ame me reuient:*
*Touſiours touſiours & touſiours me ſouuient*
*De ſon combat, & de ſa main guerriere*
*Qui l'accompagne en ſa barbe premiere.*
*Pere des Dieux, quelle aimable vertu!*
*Quel port il a! comme il s'eſt combatu*
*Pour le ſecours de noſtre frere Orée!*
*Il eſt vrayment de la race Hectorée!*
*Sa main ſa force & ſon cœur genereux*
*Monſtrent aſſez qu'il eſt du ſang des Preux.*
*Si i'eſtois libre, & ſi i'auois puiſſance*
*De viure à moy, ie ferois alliance*
*Par mariage à ce ieune Troyen.*
*Pluſtoſt le feu du grand Saturnien*
*Tombé menu ſur mon chef me foudroye,*
*Pluſtoſt la terre en ſe creuant m'enuoye*
*Sous les enfers ma demeure choiſir,*
*Que mon honneur ſoit trompé d'vn plaiſir,*

*Et que peu ſage ainſi ie me marie*
*Sans le congé de ceux qui m'ont nourrie.*
*A tant ſe teut : Le cœur luy eſt failli,*
*Comme ruiſſeaux les larmes ont ſailli*
*De ſes beaux yeux, preſages de ſa peine,*
*Quand d'autre part luy reſpondit Clymene,*
*Qui moins n'ardoit de ſecrette langueur*
*Pour le Troyen qui luy bruloit le cœur.*
*Mais plus que l'autre elle eſtoit auiſée,*
*Qui ne vouloit vne amour diuiſée,*
*Ains vouloit ſeule en toute affection*
*Dame iouyr du cueur de Francion :*
*Pource en mentant par vn grand artifice*
*Luy conſeilla que l'amour eſtoit vice :*
*Ainſi ſon mal par fraude elle cacha,*
*Et l'inconſtance à ſa ſœur reprocha.*
*Où ſont, ma ſœur, ces reſponſes hautaines*
*Que tu rendois à tant de Capitaines,*
*Princes & Rois, que pour ſes gouuerneurs*
*Créte nourrit en pompes & honneurs ?*
*Qui trauaillez d'vne amoureuſe flame*
*Tous à l'enui te courtiſoyent pour femme ?*
*Quoy ? ſeulement d'vn courage endurci*
*Ne deſdaignois ces maris, mais auſſi*
*Tu meſpriſois les hommes dont l'audace*
*Eſt trop cruelle encontre noſtre race.*
*Quoy ? diſois-tu : comme vn ſuperbe Roy*
*L'homme contraint les femmes à ſa loy :*
*Non ſeulement les eſtime inutiles*
*A gouuerner les ſceptres & les villes,*
*Mais ſans honneurs & ſans point commander*
*Les fait filer, les laines eſcarder,*
*Ourdir & coudre, & de paroles braues*
*En ſon foyer les tance comme eſclaues.*

*Qu'heureuse fut Lemnos au temps passé,*
*Où le pouuoir des hommes fut cassé*
*Par la finesse & prouësse des femmes,*
*Si que les noms des hommes estoyent blâmes !*
*A labourer les terres ils seruoyent*
*Sans autre charge, & les Dames auoyent*
*Entre leurs mains le fait de la police,*
*Le magistrat, les loix, & la iustice.*
*Où sont ces mots? où est ce cœur si haut?*
*A ton besoin le courage te faut,*
*Qui maintenant à la premiere veuë*
*D'vn estranger as l'ame toute esmeuë,*
*Et veux ton nom sans raison diffamer*
*Pour vn pirate vn corsaire de mer*
*Qui va cherchant par les ondes sa proye*
*Sous faux-semblant de refaire vne Troye:*
*Et par amour espiant la saison*
*De desbaucher les filles de maison,*
*Au premier vent loin d'amis les emmene*
*Pour les laisser sur quelque froide arene:*
*Car estant soul de son premier plaisir,*
*Et ne voulant que changer & choisir,*
*Les abandonne & sans tenir promesse*
*Marche fuitif où l'orage le presse.*
*De tel malheur l'exemple encore vit*
*En ce païs, d'Ariadne qui suiuit*
*Maugré Minos, le pariure Thesée,*
*Tant elle fut à prendre bien aisée.*
*Mais tout soudain ce pirate mechant*
*De son serment & d'elle se faschant,*
*La quitta seule au matin endormie,*
*Proye des loups au riuage de Die.*
*Pource, ma sœur, d'vn soin prudent & pront*
*L'honneste honte attache sur le front,*

*Et ſans toy laiſſe errer à l'auanture*
*Des eſtrangers la teſte trop pariure.*
*Ainſi diſoit diſſimulant, à fin*
*De la tromper : mais Amour le plus fin*
*Qui ne ſe trompe, & qui paſſoit en elle*
*De nerfs en nerfs, de mouëlle en mouëlle,*
*La faiſoit caute en ſon mal nompareil,*
*Qui ne vouloit ny raiſon ny conſeil.*
*A tant du iour la lumiere ſacrée*
*Dedans la chambre eſtoit par tout entrée,*
*Quand ces deux ſœurs, ainçois deux beaus printemps*
*Sortent du lict : ils demeurent long temps*
*A ſe peigner, s'atiffer, & à faire*
*Par le miroir vn viſage pour plaire :*
*En cent façons ils tordent leurs cheueux*
*Ondez creſpez entre-friſez de nœuds,*
*Et d'vn long art mille beautez s'attachent :*
*Puis tout le chef d'vn guimple elles ſe cachent,*
*Qui bien pliſſé iuſqu'aux pieds leur pendoit,*
*Et vn parfum par la chambre eſpandoit.*
*Ces belles ſœurs en ce poinct habillées,*
*D'vn pas ſuperbe au temple ſont allées*
*Pour conſulter à l'oracle des Dieux*
*Sur la ſanté de leur mal ennuyeux :*
*Ou s'ils vouloyent d'vne main fauorable*
*Guarir leur playe aux hommes incurable,*
*Ou s'ils vouloyent meſpriſer ſans ſecours*
*Leurs paſſions diuerſes en amours,*
*Et ſans eſpoir entretenir leurs flames.*
*De toutes parts vne ſuite de Dames*
*Les entournoit : elles marchoyent d'vn train*
*Tel qu'Artemis Deeſſe au large ſein,*
*A qui la trouſſe & le bel arc enſemble*
*Chargent le dos, lors que ſa feſte aſſemble*

*Vn grand monceau de Nymphes en vn rond*
*L'accompaignant : d'espaules & de front*
*Elle apparoist plus haute que sa troupe,*
*Menant le bal sur la pineuse croupe*
*Du mont Taigete, ou sur l'esmail d'vn pré*
*Du fleuue Eurote à son frere sacré.*
*Or' ces deux sœurs malades & peu sages*
*Dedans le temple au deuant des images*
*Des puissans Dieux tristes se pourmenoyent :*
*Ores les yeux fichez elles tenoyent*
*Sur la victime, & courbes & béantes*
*Prenoyent conseil des entrailles tremblantes,*
*Or' les gesiers decoupez regardoyent,*
*Et l'aduenir aux Deuins demandoyent.*
*Hà pauures sœurs mal-saines de pensées !*
*Ny pleurs ny vœux ny offrandes laissées,*
*Ny tournoyer des autels à l'entour*
*Ne guarit point le mal que fait amour !*
*La belle Hyante auoit en sa main blanche*
*Vn vase d'or plein de vin, qu'elle espanche*
*Au beau milieu des cornes & du front*
*De la victime : & Clymene qui tond*
*Le poil sacré de la beste le iette*
*Dedans le feu : Comme ce poil craquette,*
*Ce disoit-elle, & brule tout en soy,*
*Ainsi Francus puisse bruler de moy.*
*Mais pour-neant ces deux sœurs abusées*
*Prioyent au temple en leurs vœux amusées :*
*Les Dieux malins leurs priers n'escoutoyent,*
*Ains sans effect les vents les emportoyent.*
*Adonc Francus que le souci resueille,*
*S'estoit leué deuant l'Aube vermeille :*
*Du cuir pelu d'vn Ours il se vestit :*
*Le dard au poing de la chambre sortit*

*A front baiſſé. Vandois, d'où vint la race*
*Des Vandomois, le ſuiuoit à la trace.*
*Lors ſe laiſſant en larmes conſumer,*
*S'alla planter ſur le bord de la mer:*
*Et iettant l'œil ſur les eaux Tethyennes,*
*Il regardoit ſi les barques Troyennes*
*Venoyent à bord: puis voyant le vaiſſeau*
*Qui le portoit *échoüé deſſous l'eau* * Mot de marinier.
*Demi-couuert de ſalaize & de bourbe,*
*Les yeux au ciel ſur le riuage courbe*
*Pouſſant du cœur maints ſanglots en auant,*
*Parloit ainſi aux ondes & au vent.*
*Heureux trois fois les hommes, que la terre*
*En ſon giron, mere commune, enſerre*
*D'vn eternel & paiſible ſommeil:*
*Si comme nous ils n'ont part au Soleil,*
*Ils n'ont auſſi le ſoin qui nous martire,*
*Ny le deſir de grandeur ny d'empire.*
*Ce piquant ſoin, dont le deſir me ſuit,*
*Me fait chercher la Gaule qui me fuit,*
*Terre eſtrangere, & qui ne veut m'attendre,*
*Que du ſeul nom i'ay priſe ſans la prendre.*
*Ie ſuis (ie croy) la maudiſſon des Dieux,*
*Sans demeurance errant de lieux en lieux,*
*De flot en flot, de naufrage en naufrage,*
*Ayant le vent & la mer en partage,*
*Comme vn plongeon, qui en toute ſaiſon*
*A ſeulement les vagues pour maiſon,*
*Des flots ſalez il prend ſa nourriture,*
*Puis vn ſablon luy ſert de ſepulture.*
*Donne Apollon, maiſtreſſe Deité*
*De ceux qui vont baſtir vne cité,*
*Quelque bon ſigne, à fin que tu m'ottroyes*
*Des murs certains apres ſi longues voyes.*

*Si ie ne puis les Gaules conquerir,*
*Sans plus errer puiſſé-ici mourir*
*Enuelopé d'vne horrible tempeſte :*
*Aux Dieux marins victime ſoit ma teſte*
*Pour ſacrifice agreable à la mort,*
*D'vn peu de ſable en-tombé ſur ce bord.*
*Il diſt ainſi, quand hors des flots humides*
*Sortit le Chœur des cinquante Phorcydes,*
*Et tout le front de Glauque & Melicert,*
*Et Palémon à l'habillement verd,*
*Le vieil Triton à la perruque bleüe,*
*Homme d'enhaut & poiſſon par la queüe,*
*Tenant ès mains pour ſceptres leurs tridens,*
*Pouſſent la nef de Francus au dedans*
*Du prochain port : la nauire pouſſée*
*Ayant la proüe & la poupe froiſſée*
*Alloit à force : ainſi que le ſerpent*
*Qui ſur le ventre à peine va rampant,*
*Quand vn paſſant du coup d'vne houſſine*
*Luy entre-rompt les reſſorts de l'eſchine,*
*Plis deſſus plis en cent ondes retors*
*Retraine tire & retourne ſon corps,*
*Il ſifle aigu, ſon venin il remaſche,*
*Et renoüer enſemble ſe retaſche :*
*Mais pour-neant : car ſon dos eſt perclus.*
*Ainſi marchoit le bateau de Francus.*
*Hors du troupeau bien loin s'eſt eſcartée*
*Leucothoé la fille de Protée,*
*A qui Phebus pour mieux l'authoriſer,*
*Donna iadis l'art de prophetiſer :*
*Ses longs cheueux erroyent ſur la marine :*
*Haute à fleur d'eau elle auoit ſa poitrine :*
*Puis regardant le Troyen tout tranſi,*
*De luy s'approche, & le conſole ainſi.*

*Enfant royal, qui dois donner naiſſance*
*« A tant de Rois, la ſeule patience*
*« Rompt la fortune, & mal ne peut s'offrir*
*« Qui ne ſoit doux quand on le veut ſouffrir.*
*« Sois courageux : toute rude auanture*
*« Par trait de temps eſt douce s'on l'endure :*
*Pour endurer Hercule ſe fit Dieu.*
*Tu planteras ta muraille au milieu*
*Des bras de Seine, où la Gaule fertile*
*Te doit donner vne iſle pour ta ville,*
*Gaule abondante en peuples redoutez,*
*Peuples guerriers, aux armes indontez,*
*Que telle terre & plantureuſe & belle*
*Riche nourrit d'vne graſſe mammelle.*
*Or puis qu'Amour te veut fauoriſer,*
*Son beau ſecours tu ne dois meſpriſer :*
*Va courtiſer la iouuencelle Hyante*
*Fille du Roy, qu'Hecate la puiſſante*
*A fait preſtreſſe en ſon temple ſacré.*
*Amour qui fait toute choſe à ſon gré,*
*La maiſtriſant luy naure le courage*
*D'vn poignant trait tiré de ton viſage.*
*Par ſa magie elle peut attirer*
*La Lune en bas, le Ciel faire virer*
*A reculons, & des fleuues les courſes*
*Encontre-mont rebrouſſer à leurs ſources :*
*D'vn clair midi elle fait vne nuit,*
*Deſſous ſes pieds la terre fait vn bruit*
*Quand il luy plaiſt, & ſon charme commande*
*Aux infernaux, & à toute la bande*
*De ces eſprits qui deſdaignans les bords*
*De l'eau d'Oubli, re-vont en nouueaux corps.*
*Elle qui vit de ton amour gaignée,*
*Te fera voir ta future lignée,*

*Et tous les Rois qui ſortiront de toy*
*Forts à la guerre & prudens à la loy,*
*Qui d'vn long ordre en extreme puiſſance*
*Tiendront vn iour le beau ſceptre de France.*
*Mais ce-pendant que tu pleures en vain*
*Rongeant ton cœur d'vn genereux deſdain*
*Sur ceſte riue eſcumeuſe & deſerte,*
*Ah! malheureux tu as fait vne perte*
*D'vn cher ami qui touſiours te ſuiuoit,*
*Et dans ſon cœur le tien meſme viuoit*
*Seur compagnon de ta fortune amere.*
*Las! il n'eſt plus: Iunon par ſa colere*
*L'a fait mourir d'eſtrange mort, à fin*
*Qu'elle empeſchaſt le cours de ton deſtin,*
*Mais elle en vain ſe roüille de rancune.*
*« La deſtinée eſt plus que la fortune.*
*Va d'vn pied viſte, & le fais enterrer:*
*Son libre eſprit ne laiſſe plus errer*
*Deſſus le corps ſans auoir ſepulture,*
*Qu'il ne te ſoit vn malheureux augure.*
*Serf ſous ta main tout le monde il euſt mis,*
*Si la Deeſſe enuieuſe euſt permis*
*Qu'il euſt en Gaule ordonné ton armée.*
*« L'homme n'eſt rien qu'vne vaine fumée!*
*A tant la Nymphe en parlant deuala*
*Son chef ſous l'eau: l'onde qui çà qui là*
*Flot deſſus flot en ſe ridant grommelle,*
*D'vn long tortis l'engloutit deſſous elle.*
*Tandis Dicé que le ſoin tient raui,*
*De Fracion les pas auoit ſuiui:*
*Deux grans lêuriers yſſus de bonne race,*
*(Fidelle guet) le ſuiuoyent à la trace.*
*En l'abordant d'vn viſage adouci,*
*Luy priſt la dextre & le ſalue ainſi.*

*Prince Troyen, dont la vertu premiere*
*Du pere tien efface la lumiere,*
*Quand mon païs en deux ie partirois,*
*Et d'vne part honoré ie t'aurois,*
*Encor' beaucoup ie ſerois redeuable*
*A ta vertu, qui n'a point de ſemblable.*
*Tu as ſauué mon enfant du danger :*
*Seul tu as peu du Tyran me vanger,*
*Monſtre cruel, engeance de malice,*
*Mocqueur des Dieux, meſpriſeur de iuſtice,*
*Qui m'ahontant de toute indignité,*
*De ſon harnois eſtonnoit ma cité.*
*Ie t'offrirois en lieu de ta proüeſſe*
*Vn grand amas de pompeuſe richeſſe*
*Bagues, lingots, coupes d'or & vaiſſeaux :*
*Mais tu ne veux, ô fleur des iouuenceaux,*
*Ta vertu vendre à ſi freſle deſpenſe :*
*Le ſeul honneur te plaiſt pour recompenſe.*
*Le ſeul honneur en l'antique ſaiſon*
*Aſſiſt Theſée, Hercules & Iaſon*
*Dedans le Ciel, & ie t'oſe promettre*
*Que ta proüeſſe encores te doit mettre*
*Nouuelle eſtoile aupres de tes ayeux*
*Que la vertu enrolle entre les Dieux.*
*Pource, eſtranger, la richeſſe meſpriſe,*
*Ne roüille point ton cœur de conuoitiſe,*
*Et comme Prince aux armes bien appris,*
*De tes labeurs louange ſoit le prix.*
*Entre les biens que fortune labile*
*M'a concedez, i'ay vne chere fille,*
*Qui de beauté ne fait place à Venus,*
*Dont ja les ans accomplis ſont venus*
*Qu'elle doit eſtre en fleur d'âge menée*
*Deſſous la loy du nopcier Hymenée.*

*Si ſon printemps ne te vient à deſdain,*
*Ioins par ſerment ta main dedans ſa main,*
*Et de vous deux alliance ſe face.*
*De tel accord pourra naiſtre vne race*
*Grande en honneurs, de ceſte terre Rois,*
*D'où tes ayeux ſont iſſus autrefois:*
*Car ſi on croit à noſtre vieille annale,*
*Crete de Teucre eſt la terre natale.*
*Ainſi Dicée en le tentant luy dit,*
*Quand Francion luy contre-reſpondit.*
*Prince Cretois, qui à bon droit te vantes*
*D'eſtre ſorti de ces vieux Corybantes,*
*Qui par la loy, ame de la cité,*
*Gardoyent leur ſceptre en tranquille vnité:*
*Puis qu'il t'a pleu breuement me ſemondre,*
*En peu de mots il me faut te reſpondre.*
*Vn ſouuenir viura touſiours en moy*
*Pour tant de biens que i'ay receus de toy,*
*Qui pauure & nud, le iouët du naufrage,*
*Ne m'as permis ſeulement ton riuage,*
*Mais aſſeurant ma fortune & mon cours,*
*M'as preſenté ta fille & ton ſecours.*
*Or ſi i'auois puiſſance ſur ma vie,*
*Si du deſtin elle n'eſtoit rauie,*
*Et ſi i'eſtois porté de mon plaiſir,*
*Ie ne voudrois ton royaume choiſir:*
*Mais au contraire impatient de ioye*
*I'irois chercher encor ma vieille Troye,*
*Et me plairoit entre les vieux tombeaux*
*De mes ayeux baſtir des murs nouueaux,*
*Et r'habiter la cendre de mes peres:*
*Mais les deſtins autheurs de mes miſeres*
*Contre mon gré me trainent, & me font*
*Enfoncer l'œil & abaiſſer le front,*

*Et ſans gronder ſouffrir à bouche cloſe*
*Tous les malheurs que le ciel me propoſe!*
*Ce fier deſtin la Gaule me promet,*
*Qui ſeulement marier me permet*
*En Germanie, & non en autre place:*
*Du ſang Troyen meſlé parmi la race*
*Du ſang Germain, des Rois doiuent ſortir,*
*Qu'on me promet le monde aſſuiettir,*
*Dont les vertus, triomphes & victoires*
*Tout l'vniuers rempliront de leurs gloires.*
*Donne ſans plus à ce Prince Troyen*
*Des charpentiers, du bois, & le moyen*
*De rebaſtir vne flotte nouuelle*
*Pour retenter la fortune cruelle,*
*Par qui ie ſuis maugré moy ſurmonté,*
*Faute de force, & non de volonté.*
*Il diſt ainſi: Dicée qui prend garde*
*A ſon maintien, tout eſtonné regarde*
*D'yeux & d'eſprit ce Troyen qui parloit,*
*Et l'admirant pour gendre le vouloit.*
*Comme ils diſoyent, voici venir Orée,*
*Qui pour pomper la victoire honorée,*
*Et pour aux Dieux s'acquiter de ſes vœus,*
*Dedans vn parc auoit choiſi cent bœufs*
*Au large front, agreables offrandes,*
*Entiers & ſains, victimes les plus grandes:*
*Et pres la ville en vn bocage ſaint*
*Manoir des Dieux, religieux & craint,*
*Les amena (on dit qu'en ceſte place*
*Minos parloit à Iupin face à face,*
*Quand il prenoit les loix de ce grand Dieu:)*
*Il mit de rang les cent bœufs au milieu*
*Du verd bocage, & de gazons il dreſſe*
*A la Victoire vn autel d'allegreſſe.*

*Puis d'vn pied libre errant en diuers lieux*
*Il amusoit son esprit & ses yeux*
*A regarder s'il verroit d'auanture*
*Quelque grand arbre esgayé de verdure.*
*Non gueres loin sur le tertre prochain*
*Vit à l'escart vn chesne au large sein,*
*Aux larges bras, dont les branches fueillues*
*D'vn chef superbe alloyent iusques aux nues,*
*De ses rameaux tout le chesne esbrancha,*
*Et sur la cyme en trophée attacha*
*Du mort Gean les armes despouillées,*
*Cuissots sanglans, gréues de sang mouillées,*
*Maille, plastron, gantelets & brassars,*
*Les esperons, le poignard & les dars,*
*La dure espée, & l'effroyable creste*
*Du morion gardien de la teste.*
*Deuant l'autel les bœufs il assomma :*
*Le sang qui sort à gros bouillons fuma*
*Sous le couteau meurtrier de la poitrine :*
*L'vn la peau crue arrache de l'eschine,*
*L'vn les estrippe, & l'autre peu à peu*
*Pour les rostir allumoit vn grand feu :*
*Dedans le ciel en voloit la fumée!*
*Quand par le feu l'humeur fut consumée,*
*D'ordre en son rang vn chacun s'approcha,*
*Et pour manger sur l'herbe se coucha :*
*Le vin se verse, & l'escumeuse coupe*
*De main en main erre parmi la troupe,*
*Que de bon cœur s'inuitant receuoyent,*
*Et la moustache en la tasse lauoyent.*
*De la cité les Dames honorables*
*Sortans dehors en robes venerables,*
*Et serenans le ciel de leurs regars,*
*Les mains ensemble à petits bons gaillars*

*Menoient le bal : Terpin qui les deuance,*
*Tout le premier accordoit la cadance,*
*Chantant cest Hynne, & mariant sa vois*
*Au luth poussé du trembler de ses doits.*
*Fille du ciel inuincible Victoire,*
*Dont les habits sont pourfilez de gloire,*
*D'honneur de pompe, & dont le front guerrier*
*Est illustré de palme & de laurier :*
*Qui dauant toy fais broncher les murailles,*
*Qui pens douteuse au milieu des batailles,*
*Que la frayeur & l'esperance suit,*
*Qui tout le monde estonnes de ton bruit,*
*Quand le Renom aux ailes emplumées*
*Seme par tout l'effroy de tes armées,*
*Lors que chacun en tremblotant du cœur*
*Attend suspens qui sera le veinqueur.*
*Le sang, la mort, la cholere acharnée,*
*Et des soldats la licence effrenée,*
*Et le mespris des grands Dieux immortels*
*Suiuent ton char : ce neantmoins tu es*
*Mere des Rois des sceptres & des villes :*
*Tu fais germer les campagnes fertilles,*
*Et foisonner les coutaux de raisins,*
*Honneur des tiens crainte de tes voisins.*
*Deuant ton char que la Crainte enuironne,*
*Marche Enyon & la fiere Bellonne,*
*Et la Ieunesse au sang chaud & vermeil,*
*Et le Peril qui n'a point de conseil.*
*Sans ton secours Mars ne pourroit rien faire,*
*Des fiers Titans tu fus seule aduersaire,*
*Lors que ta mere vn harnois te donna :*
*Pource Iupin d'honneur la couronna,*
*Et ne voulut par promesse asseurée*
*Que desormais son eau fust pariurée.*

*Escoute moy vieille race des Dieux :*
*Du bon Francus les faits laborieux*
*Engraue au ciel à lettres immortelles :*
*En sa fauueur romp le vol de tes ailes,*
*Et le sauuant de honte & de meschef,*
*Suy-le tousiours, & luy pens sur le chef.*
*Il dist ainsi : la ioyeuse assemblée*
*A iusqu'au ciel la chanson redoublée :*
*Tous les coutaux & les bords d'alentour*
*Ne resonnoient qu'alegresse & qu'amour.*
*Finis les vœux qu'on rendoit à Victoire,*
*Voicy Venus à la paupiere noire,*
*Qui du haut ciel precipitant la nuit,*
*Vint des deux sœurs enuironner le lit.*
*Elle se change en la vieille prestresse*
*Qui sous-ministre auoit de la Déesse*
*Autels & temple en venerable soin :*
*Tousiours au guet elle escoutoit de loin*
*L'abboy des chiens, qui d'Hecate cornue*
*Es carrefours annonçoient la venue,*
*Quand à trois fronts affreuse elle arriuoit*
*Dedans son temple, où l'effroy la suiuoit.*
*En se couchant sur le cheuet d'Hyante*
*Luy dist ainsi : D'vn chesne d'Erymante*
*Ou d'vn rocher le rampart de la mer,*
*Daignes-tu bien ta poitrine enfermer ?*
*As-tu succé des ourses la mammelle ?*
*As-tu le cueur d'vne louue cruelle,*
*Cueur sans amour, sans grace ny mercy ?*
*Qui du Troyen n'as pitié ny soucy,*
*Pauure Troyen qui a laissé sa terre,*
*Non comme il dit pour les Gaules conquerre,*
*Mais tout rauy du bruit de ta beauté,*
*A de la mer veincu la cruauté*

*Pour voir ta face, & s'il estoit possible,*
*Se ioindre à toy d'vn lien inuincible:*
*Et toutefois fiere de son ennuy*
*Tu vois sa playe & te moques de luy.*
*Disant ainsi, de sa belle ceinture*
*Du lict d'Hyante encerna la closture.*
*Ceste ceinture estrangement pouuoit,*
*Que la Nature en se ioüant auoit*
*De sa main propre à filets d'or tissue:*
*Et d'elle en don Venus l'auoit receue,*
*Quand le boiteux Lemnien tant osa*
*Que pour sa femme au ciel il l'espousa,*
*Dont est sorty tout l'estre de ce monde:*
*Tout ce qui nouë au plus profond de l'onde,*
*Ceux qui d'vne aile en l'air se font vn train,*
*Tout ce qui paist la terre au large sein,*
*Tout animal cazanier & sauuage*
*Fut enfanté de ce grand mariage.*
*Quand la ceinture eut versé sa vertu*
*Dessus le lit, le feu qui n'auoit eu*
*Entier effect au cueur des damoiselles,*
*Se r'enforça de larges estincelles,*
*De nerfs en nerfs, d'os en os prist vigueur,*
*Puis tout soudain se fit roy de leur cueur.*
*Incontinent que la belle iournée*
*Chassant la nuict au ciel fut retournée,*
*Le bon Troyen souspirant sans confort*
*Feit apprester les obseques du mort.*
*Il se frappoit de regret la poitrine,*
*Se souuenant que la Nymphe marine*
*L'auoit enioint dés le iour enterrer*
*Son cher amy, & ne laisser errer*
*Dessus le corps l'esprit à l'auanture,*
*Qu'il ne seruist de malheureux augure.*

*« L'esprit humain qui son hoste a laissé,*
*« N'est pas heureux si Styx il n'a passé :*
*« L'honneur du corps dont la vie est cassée,*
*« Est & l'obseque, & la terre amassée*
*« Sur le tombeau qui finit les douleurs,*
*« Et des amis les regrets & les pleurs.*
*Premierement on explane vne place*
*Large en quarré de cent coudes d'espace,*
*Où au milieu on assemble vn bucher,*
*Puis sur la cyme vn lit pour le coucher.*
*Par les forests d'vne penible traite*
*Va haut & bas mainte large charette,*
*Qui gemissant sous le faix, apportoit*
*Le bois coupé que le fer abatoit :*
*Auec les coins le chesne bon à fendre*
*Trebuche icy : on laisse là descendre*
*Auec grand bruit de la cyme des monts*
*Trembles ormeaux & tils aux larges fronts :*
*Le sapin tombe & le pin plus vtile*
*Pour veoir la mer : puis on dresse vne pile*
*Haute de bois nourrissons des forests.*
*Tous les costez sont parez de cyprés,*
*Le bas de Tede, & de chesne le feste :*
*Dedans le ciel le bucher a la teste !*
*Sur ceste pile au plus haut du sommet*
*Plein de parfums, en larmoyant on met*
*Le corps du mort, office charitable !*
*Tout ce qu'il eut en sa vie agreable*
*Y fut ietté, sa rame & son escu,*
*Outils de l'art dont il auoit vescu.*
*Francus qui tient vne torche fumeuse,*
*Boute le feu : la flameche gommeuse*
*D'vn pied tortu rampant à petit saut*
*En se suiuant s'en-vole iusqu'au haut :*

*Le bois craquette, & la pile allumée*
*Tomba ſous elle en cendres conſumée,*
*Le vent ſouflant du ſoir iuſqu'au matin.*
*Incontinent le vieil preſtre Myſtin,*
*Qui du corps mort ſoigneux auoit la garde,*
*Laue la braiſe & la cendre boiuarde,*
*Choiſit les os & les enferme au ſein*
*(Sacré repos) d'vn vaſe fait d'airain :*
*Puis arrouſa par grand' ceremonie*
*D'vne ſainte eau trois fois la compagnie :*
*Les derniers mots de l'obſeque acheua,*
*A tant ſe teut, & le peuple s'en-va.*
*Francus qui veut ſous les ombres deſcendre,*
*Tond ſes cheueux, les iette ſur la cendre*
*Du treſpaſſé, cent fois la rebaiſant:*
*Cher compaignon, pren de moy ce preſent,*
*Triſte teſmoin de ma fatale perte.*
*Puis à plein poing la cruche il a couuerte*
*De ſes cheueux qu'il auoit autrefois*
*Vouez au Dieu qui baigne les François,*
*Blaſmant la mort d'vne plainte profonde,*
*Qui rien de bon ne laiſſe viure au monde.*
*Tandis les ſœurs d'vn regard tout rauy*
*Iettoient les yeux & le cœur à l'enuy*
*Sur ce Troyen, dont les larmes iettées*
*Auoient beaucoup les graces augmentées.*
*Bref le voyant ſi charitable & fort,*
*Plus que deuant Amour gaigna le fort*
*De leur raiſon, & ſa fleche laſchée*
*Non plus aux yeux, ains au cueur fut cachée.*
*Mais plus Clymene au ſang elle touchoit,*
*D'autant que plus ſa flame elle cachoit.*
*De toute choſe elle perd la memoire :*
*Son eſprit plein d'vne triſteſſe noire*

*L'effaroucha d'imaginations,*
*Troublant ſon ſang d'eſtranges paſſions.*
*D'vn feu couuert elle eſcoule ſes peines*
*Aux nerfs, aux os, aux muſcles & aux veines,*
*Et dans le foye, où la playe ſe fait*
*Grande en douleur, quand Amour de ſon trait*
*Bleſſe vn amant: ſi que depuis la plante*
*Iuſqu'à la nuque, vn ſoucy la tourmente*
*Point frape bat. Elle qui ſent parmy*
*Ses propres os loger ſon ennemy,*
*Penſe & repenſe & diſcourt en ſa teſte:*
*Son penſer vole & iamais ne s'arreſte,*
*Deçà delà virant & tournoyant*
*Comme l'eſclair du Soleil flamboyant*
*Qui rebat l'onde à lumiere eſlancée*
*Dans le giron d'vne cuue verſée:*
*Ce prompt eſclair ore bas ores haut*
*Par la maiſon ſautelle de maint ſaut,*
*Et bond ſur bond aux ſoliueaux ondoye*
*Pirouëtant d'vne incertaine voye*
*Ioyeux de voir ſes longs rayons eſpars*
*De place en place errer de toutes pars.*
*Ainſi diſcourt ſans arreſt de penſée*
*De trop d'amour la pucelle offenſée:*
*Sur vn penſer vn autre redoubla,*
*Mais ceſtuy-cy le meilleur luy ſembla:*
*Ce fut de prendre vne chambre ſegrette,*
*Et loin à part pleurer toute ſeulette.*
*Deſſus vn coffre à bouche ſe coucha:*
*Puis quand ſous l'eau le Soleil ſe cacha,*
*Se iette au lit: le ſommeil qui la preſſe,*
*Fit pour vn temps à ſon mal prendre ceſſe,*
*Mais pour-neant: car le ſonge trompeur*
*Entre-meſlant l'eſperance en la peur*

*Vint l'effroyer, comme il a de coustume*
*D'effroyer ceux de qui la playe fume*
*Dessous le cueur, quand le mal chaleureux*
*Par le sang traine vn vlcere amoureux.*
*Elle songeoit pleine d'amour extresme*
*Entre-dormant, que Francus de soy-mesme*
*Auoit pris bord en Créte pour oser*
*Prier son pere afin de l'espouser,*
*Et que la dextre en la dextre ayant mise*
*De l'estranger, la luy auoit promise :*
*Que par courroux desdit il s'en estoit :*
*Que le Troyen pour elle combatoit*
*A toute force, & que tout bouillant d'ire*
*La trainoit seule en sa creuse nauire*
*Bien loin de Créte en la profonde mer,*
*Et que son pere ardant faisoit armer*
*Mille vaisseaux afin de la poursuiure,*
*Et le larron ne laisser ainsi viure :*
*Que le riuage estoit remply de feus,*
*D'armes de nauz & de peuples esmeus,*
*Faisant grand bruit, & ce bruit la resueille.*
*Or comme Amour traistrement la conseille,*
*Deuant le iour hors du lict se leua,*
*Et de sa chambre à tastons elle va*
*Touchant les murs d'vne main incertaine,*
*Et r'amassa son esprit à grand' peine,*
*Que le sommeil du corps luy destacha :*
*Puis de rechef au lict se recoucha,*
*D'amour, de peur & de rage frapée,*
*Où de rechef le songe l'a trompée.*
*Tousiours au cueur Francus luy reuenoit,*
*Et le maintien qu'en parlant il tenoit,*
*Quel geste il eut, quel port & quelle face,*
*Et quelle fut la douceur de sa grace,*

*Quelle sa robe, & quel fut son parler,*
*Ses doux regards sa taille & son aller,*
*Son menton crespe & sa perruque blonde :*
*Elle pensoit qu'il n'y eust Prince au monde*
*Pareil à luy : tousiours sa douce voix,*
*Ses doux propos & ses deuis courtois,*
*Comme pasmée & pleine de merueille,*
*Coup dessus coup luy refrappoient l'oreille.*
*Aucunefois elle songeoit errer*
*Par les deserts, & seule s'esgarer*
*Entre rochers, riuieres & bocages*
*Sans compagnie entre bestes sauuages,*
*Et que Francus amoureux estranger*
*Le fer au poing la sauuoit du danger.*
*Aucunefois apres l'auoir vangée*
*L'offroit aux loups, afin d'estre mangée,*
*Puis derechef de leurs dents la sauuoit,*
*Et son secours luy nuisoit & seruoit.*
*Toute en sursault elle s'est resueillée :*
*Nuds pieds, sans robe, affreuse, escheuelée,*
*Puis s'acoudant à la reigle d'vn banc,*
*Mille souspirs repoussa de son flanc.*
*Pauurette moy ! comme toute esmayée*
*M'ont ceste nuit les songes effrayée !*
*L'ame m'en tremble, & le cueur m'en debat :*
*Crainte & amour me font vn grand combat.*
*Certes ie suis toute autre deuenue*
*Que ie n'estois : ie crain que la venue*
*De ce Troyen ne m'apporte malheur*
*Autant qu'il fait en songeant de douleur !*
*Tousiours i'y pense ! heureuse & plus qu'heureuse*
*Si forcenant ie n'estois amoureuse,*
*Et si iamais pour euiter la mort*
*Le fils d'Hector n'eust touché nostre bort.*

*Comme au printemps on voit vne genice*
*Qui n'a le col courbé ſous le ſeruice*
*A bonds gaillards courir parmy les champs,*
*A qui le Tan aux aiguillons tranchans*
*Pique la peau & la pouſſe en furie:*
*Ny les ruiſſeaux hoſtes de la prairie,*
*Foreſt ny fleurs, bocage ny rocher*
*Ne la ſçauroient engarder de moucher*
*De toutes parts vagabonde & courante:*
*Ainſi Clymene en ſon eſprit errante*
*Court & recourt, ſans voir iamais oſté*
*Le poignant trait qui naure ſon coſté.*
*Que dois-ie faire? où iray-ie? dit-elle.*
*Pour me guarir perſonne ne m'appelle!*
*Ie meurs ſans aide, & ſi ie ne veux pas*
*Que ſœur ny frere entende mon treſpas.*
*Faut-il qu'en pleurs ie diſtille ma vie?*
*Que de ma ſœur ainſi ie me desfie*
*Qui ſeule fut mon conſeil autrefois,*
*Qui m'aimoit ſeule & que ſeule i'aimois?*
*Helas il faut que mon mal ie luy conte!*
*Et quoy Clymene, auras-tu point de honte*
*De confeſſer qu'Amour ſoit ton veinqueur,*
*Que tu voulois luy arracher du cueur,*
*Quand l'autre iour par vn fin artifice*
*Tu luy prouuois que l'amour eſtoit vice?*
*Il ne m'en chaut elle aura ſon retour,*
*La charité doit ſurmonter l'amour:*
*Et ſi elle eſt de Francus amoureuſe,*
*Me fera lieu me voyant langoureuſe.*
*Pauure abuzée! hé ne ſçais-tu pas bien*
*Que les parens deſrobent noſtre bien?*
*Et que pour eux entier ils le deſirent,*
*Ioyeux au cueur quand les autres ſouſpirent?*

*Ce n'eſt qu'vn ſang de ma ſœur & de moy,*
*Elle prendra pitié de mon eſmoy!*
*« Foy ny pitié ne regnent plus en terre,*
*« Et le parent au parent fait la guerre!*
*Las! que feray-ie? il vaut mieux la tenter:*
*L'homme eſt guary qui peut ſe lamenter.*
*Il n'y a beſte aux foreſts tant ſoit fiere,*
*Qui ne ſoit douce aux pleurs d'vne priere:*
*Helas on dit en prouerbe ſouuent,*
*« Priere & pleurs ſe perdent comme vent!*
*Vray, ſi lon prie vne ame inexorable:*
*Mais ma ſœur eſt & douce & pitoyable:*
*Au pis aller ie ne ſçaurois ſentir*
*En l'eſſayant que honte & repentir.*
*En la façon qu'elle eſtoit habillee*
*Nuds pieds ſans robe affreuſe eſcheuelee,*
*Delibera contre le mal d'amours*
*De voir ſa ſœur & demander ſecours.*
*Elle courut comme ſon pied la porte,*
*Mais auſſi toſt qu'elle fut à la porte*
*Se recula: comme le pelerin*
*Qui de fortune a trouué par chemin*
*Vn long ſerpent horrible d'vne creſte,*
*Qui ſifle eſcume & s'enfle de la teſte,*
*Faiſant mourir les herbes du toucher:*
*Il ſe recule & n'oſe en approcher.*
*Ainſi tourna la pucelle en arriere:*
*Deſſus la langue elle auoit la priere,*
*La larme à l'œil, le ſoucy ſur le front,*
*Dedans l'eſprit vn penſement profond,*
*Et maint ſanglot ſe creuoit en ſa bouche,*
*Quand trop d'amour qui la touche & retouche,*
*Qui compagnon ſes pas alloit ſuiuant,*
*Fit auancer ſes iambes en auant,*

*Et derechef la honte les recule,*
*Honte la gele & le desir la brule.*
*Trois fois Amour la voulut faire entrer,*
*Honte trois fois ses pieds vint rencontrer,*
*Trois fois reuint & trois fois s'en retourne:*
*Son pas douteux qui maintenant seiourne,*
*Maintenant va comme Amour le seduit,*
*Porté d'ardeur derechef la conduit,*
*Et derechef la honte la repousse.*
*Ce Dieu qui bat d'vne forte secousse*
*Son cueur douteux, si bien la foruoya,*
*Que dans la chambre en fin la conuoya*
*Pleurant en vain: comme vne fiancée*
*Qui dez long temps a donné sa pensée*
*Au iouuenceau qui premier qu'appaiser*
*Sa flame, est mort auant que l'espouser,*
*Elle de dueil & d'amour allumée*
*Lamente seule en sa chambre enfermée*
*En se cachant, de peur que ses regrets*
*Ne soient ouis des voisins indiscrets*
*Qui de brocards piqueroient la pauurette:*
*Tousiours au cueur son fiancé regrette.*
*D'vn cry muet, à bouche close, ainsi*
*Pleuroit Clymene, & cachoit son souci.*
*Pour raconter sa douleur qui n'a tréue,*
*Ores au bout de sa langue s'esleue*
*La voix poussée, & aux léures luy pend,*
*Ores tombée aux poumons redescend*
*Sans nul effect: car le son qui ne touche*
*Qu'vn peu les dents, ne desserroit sa bouche:*
*Ainsi qu'on voit les fantaumes de nuit*
*Ouurir la bouche & ne faire aucun bruit.*
*Or comme Amour en fureur l'importune,*
*Sans declarer à sa sœur sa fortune*

*Seule en ſa chambre en haſte s'en re-va,*
*Où de longs pleurs ſa poitrine laua.*
*A ſes ſouſpirs la bride elle deſtache,*
*Rompt ſes habits, ſes cheueux elle arrache,*
*Eſgratignée, & d'vn eſprit tranſi*
*Penſoit douteuſe & repenſoit ainſi.*
*Que dois-ie faire? helas en quelle peine*
*Me tient Amour! hà chetiue Clymene*
*Tu vis ſans vie, & folle tu n'as ſoin*
*(Cruelle à toy) de toy-meſme au beſoin!*
*Las! puis qu'Amour ta part ne fauoriſe,*
*Par la fureur conduy ton entrepriſe.*
*« Quand la fortune en ſe iouant nous pert,*
*« Pour la raiſon ſouuent la fureur ſert.*
*Dois-ie prier vn homme qui peut eſtre*
*Ne ſçait mon mal? ſi ie luy fay paroiſtre*
*Il trahiroit mon amour ſans guerdon.*
*Il eſt yſſu du Roy Laomedon*
*Prince ſans foy, & qui prendroit à gloire*
*D'auoir, trompeur, d'vne femme victoire.*
*Dois-ie me plaindre & ma ſœur retenter?*
*Cela feroit ſon ardeur augmenter.*
*Car ie ſçay bien (Amour m'a fait ſçauante)*
*Que Francion eſt amoureux d'Hyante,*
*Et que ma ſœur ce Troyen aime mieux*
*Que ſes poumons, ſon foye, ny ſes yeux :*
*Ie n'en ſçay rien, ſeulement ie m'en doute:*
*« L'amant douteux toute parole eſcoute.*
*Dois-ie par fraude & par dol controuuer*
*Qu'au fond du cueur ma ſœur laiſſe couuer*
*Vn feu peu chaſte & le dire à mon frere?*
*En le diſant il me ſeroit contraire:*
*Pour vn ſoupçon ne voudroit vn diſcord*
*Contre celuy qui l'a ſauué de mort.*

*Ie souffre trop sans donner cognoissance*
*De mon travail: la seule patience*
*« Est le remede : vn feu souuentefois*
*« Meurt de son gré quand il n'a plus de bois:*
*Pensers & pleurs apprestent la matiere*
*A mon brazier : il faut que toute entiere*
*En liberté ie me redonne à moy:*
*Vn amoureux sur luy n'a point de loy!*
*Plus fil à fil ses liens il desserre,*
*Et plus Amour à la chaine l'enferre.*
*A tous venans diray-ie mon malheur?*
*« Dire son mal allege la douleur.*
*Non: ny mon sang, mon honneur, ny ma race*
*Ne veulent point que fable ie me face,*
*Et que chacun d'vn cueur dissimulant*
*Flatte mon mal, & puis en s'en-allant*
*Me deshonore, & tançant sa famille*
*Par mon malheur face sage sa fille.*
*Donq que feray-ie? iray-ie en autre part*
*Comme banie? Amour qui tient le dard*
*Dedans mon cueur en si profonde playe,*
*Ne permet point qu'autre païs i'essaye:*
*Puis pour passer maint fleuue & maint rocher*
*Ie ne sçaurois de mon flanc arracher*
*Ce trait qui met la tristesse en mes veines,*
*Mon cueur en feu, & mes yeux en fonteines:*
*Pour le meilleur, Clymene, il faut mourir,*
*Et par la mort ton amour secourir.*
*Comme en son cueur elle pensoit la sorte*
*De se tuer, ou d'vne sangle forte*
*Pendre son col au bout d'vn soliueau,*
*Ou se ietter à chef baissé sous l'eau,*
*Et s'estoufer au plus profond des ondes,*
*Ou s'en-aller par les forests profondes,*

*Par les deserts des rochers enfermez*
*Seruir de proye aux lions affamez:*
*Vne poison luy sembla la meilleure*
*Pour destacher son ame tout à l'heure*
*Loin de son corps, & du corps le souci.*
*D'vn pesant pas & d'vn pesant sourci*
*Melancholique, en passions outrée,*
*Elle est pleurant au cabinet entrée,*
*Où tout le bien que plus cher elle auoit,*
*D'vn soin de femme en garde reseruoit.*
*Sur ses genoux elle mit vne quesse,*
*Puis mist la clef en la serrure espesse,*
*La clef tourna, la serrure s'ouvrit.*
*Là, choisissant, entre mille elle prit*
*Vne poison qu'on dit que Promethée*
*A de son sang autrefois enfantée,*
*Quand le vautour tout herissé de faim*
*A coups de bec luy deschiroit le sein:*
*Le sang coula dessus la terre mere,*
*Le Soleil chaud qui toute chose esclaire,*
*Luy donna l'estre, accroissance & vigueur:*
*Elle a de tige vn coude de longueur,*
*Rouge la fleur, la fueille vn peu noirastre,*
*Que la sorciere & la fausse marastre*
*Sçauent cueillir de leurs ongles tranchans,*
*Disant dessus des mots qui sont meschans:*
*Et n'est poison qui si prompte deliure*
*Loin de son ame vn corps fasché de viure.*
*Quand elle vit telle forte poison,*
*S'esuanouyt de longue pamoison,*
*Roüant les yeux, & horriblant la face,*
*Et de ses pieds trepigna sur la place:*
*Vn spasme auoit tous ses nerfs estendus,*
*Elle cria: ses cris sont entendus*

*De ſa nourrice, à qui dez ſon enfance*
*Elle portoit honneur & reuerence.*
*Or' de fortune à l'huis elle eſcoutoit:*
*Car la pucelle vn peu dauant s'eſtoit*
*A ſa nourrice en ſegret deſcouuerte.*
*Ceſte nourrice en doute de ſa perte,*
*Touſiours en peur de ſa fille viuoit,*
*Et pas à pas ſoigneuſe la ſuiuoit.*
*D'vn coup de pied la porte elle a pouſſée,*
*Puis en voyant la pucelle preſſée*
*Des traits de mort, d'vn parler redouté*
*Luy a l'eſpoir dans le cueur rebouté*
*La conſeillant:* O *Princeſſe bien née,*
*En quel malheur ta vie as-tu tournée?*
*Suy la raiſon: le deſtin ne peut rien*
« *Sur l'homme auteur de ſon mal & ſon bien:*
« *Nous ſommes ſeuls maiſtres de nos fortunes:*
« *Comme il nous plaiſt ell' ſont blanches & brunes,*
« *Et le grand Dieu bon pere des humains*
« *Le franc arbitre a mis entre nos mains.*
« *La deſtinee à force ne nous meine,*
« *Qui ne peut rien ſur la prudence humaine*
« *Sinon d'autant qu'elle luy donne lieu:*
« *Le franc vouloir à l'homme ſert de Dieu.*
*Ie ne dy pas que le ſort n'ait puiſſance*
*Sur tout cela qui çà bas prend naiſſance,*
*Mais on le peut corriger par conſeil,*
*Et à la playe appoſer l'appareil:*
*Chacun y ſert à ſoy-meſme de guide.*
*Amour reſemble au ſcorpion homicide*
*Qui bleſſe, & puis à la playe qu'il fait,*
*Luy-meſme ſert de remede parfait.*
*Donq ne crain point ton malheur faire entendre*
*Au beau Troyen bien facile à ſurprendre,*

*Et qui de race à l'amour eſt appris,*
*Comme neueu de l'amoureux Pâris,*
*Iuge courtois, qui vuidant la querelle*
*Donna la pomme à Venus la plus belle.*
*Tous ſes ayeux grands Princes genereux*
*Furent iadis des beautez amoureux,*
*Troë, Dardan & le beau Ganymede.*
*Contre l'amour on trouue aſſez remede,*
*Quand la raiſon ſe veut eſuertuer,*
*Et non ainſi laſchement ſe tuer.*
« *L'ame couarde & vilaine s'offenſe,*
« *Touſiours la bonne au mal fait reſiſtance.*
« *L'homme eſt bien ſot qui tombe en deſeſpoir:*
« *Rien n'eſt perdu qu'on ne puiſſe r'auoir:*
« *Champs & maiſons & bagues bien ouurées*
« *A force d'or ſont touſiours recouurées:*
« *Par la fortune on perd le bien mondain,*
« *Par elle meſme on le r'aquiert ſoudain:*
« *Mais nos threſors ne rachetent la vie*
« *Quand vne fois la Parque l'a rauie.*
*Quand elle dort en vn tombeau reclus,*
*C'eſt fait, les Sœurs ne la refilent plus:*
*Il faut deſcendre aux bords Acherontides*
*Voir Rhadamanthe & les trois Eumenides,*
*Et le palais du frere du Sommeil.*
*Donques iouis des rayons du Soleil,*
*Et ſans deſcendre en l'abyſme profonde*
*Demeure viue hoſteſſe de ce monde.*
*Tu es, Clymene, encore en ton printemps,*
*Tu n'as d'amour ſenty les paſſetemps*
*Ny les plaiſirs du chaſte mariage.*
*Garde toy donq pour vn meilleur vſage:*
*Tente Francus & fay luy par eſcrit*
*Sçauoir le mal qui lime ton eſprit.*

*De tels propos la fille elle admonneste.*
*Prompte au conseil la pucelle fut preste :*
*Trois fois la plume elle prist en ses dois,*
*Et de la main luy tomba par trois fois :*
*Trois fois elle eut la bouche ouuerte & close,*
*Puis soupirant ceste lettre compose,*
*Et la voulut de tels mots ordonner.*
*Salut à toy qui me le peux donner :*
*L'aueugle Archer m'a tellement blessee*
*De ton amour le cœur & la pensee,*
*Que ie mourray, si guarir tu ne veux*
*D'vn prompt secours le mal dont ie me deulx :*
*Ce Dieu m'a fait en ce papier t'escrire*
*Ce que l'honneur me defendoit de dire,*
*Et i'ay ma bouche ouuerte mille fois,*
*Mais la vergongne a resserré ma vois.*
*A cet escrit vueilles donques permettre*
*Ta blanche main : l'ennemy list la lettre*
*De l'ennemy, la mienne vient d'aimer*
*Qui de pitié te deuroit enflamer.*
*Si tu t'enquiers en quoy le temps ie passe,*
*Songer, resuer, repenser en ta grace,*
*Te rechercher, t'engager mon desir,*
*Est mon seul bien, mon tout & mon plaisir.*
*Soit que le iour de l'Orient retourne,*
*Soit qu'à midy dessus nous il seiourne,*
*Soit que la mer le reçoiue à coucher,*
*Ie pense en toy : & si n'ay rien plus cher*
*Que de me paistre en ta belle figure.*
*Ainsi pour toy cent passions i'endure,*
*Et sans pouuoir ny veiller ny dormir*
*Seule en mon lit ie ne fais que gemir.*
*Ie ne vy plus tant mon ame affollee*
*Laissant mon corps en la tienne est allee.*

*Ie ſuis perdue, & ne me puis trouuer :*
*I'ay beau les ſorts des ſorciers eſprouuer,*
*Rien ne me ſert ny herbe ny racine:*
*Tu es mon mal, tu es ma medecine,*
*Tu es mon roy, de toy ſeul ie depens.*
*Ie meurs pour toy, & ſi ne m'en repens.*
*Aye pitié d'vne fille amoureuſe :*
*Des voluptez la plus delicieuſe*
*C'eſt de cueillir vne premiere fleur,*
*Non vn bouton qui n'a plus de couleur.*
*Tu me diras que ie ſuis indiſcrete*
*Comme nourrie en ceſte iſle de Créte,*
*Où Iupiter de tant d'amours épris*
*Le premier laict de ſa nourrice a pris,*
*Et que ie ſuis d'Ariadne parente*
*Fille à Minos, qui d'amour violente*
*Oſa ſon pere & ſon pays changer*
*Pour vn Theſée, vn pariure eſtranger.*
*Certes ce n'eſt ma terre ny ma race*
*Qui me contraint, c'eſt ſeulement ta face,*
*Et ta ieuneſſe & ton œil nompareil.*
*Malheureux eſt qui ne voit le Soleil*
*Quand il eſclaire, & ſon œil tourne arriere*
*Pour ne iouyr de ſi belle lumiere!*
*Oſte ton front, oſte moy tes beaux yeux,*
*Oſte ta taille egale aux demy-Dieux,*
*Ton entretien, ton maintien, ta parole,*
*Et qui plus eſt, ta vertu qui m'affolle,*
*Tu eſteindras de mon cueur le flambeau :*
*Mais te voyant ſi vertueux & beau,*
*Ie t'aimeray d'ardeur inſatiable,*
*Et ſi ie faux, tu en es puniſſable.*
*Ie ne crains point comme les Dames font,*
*De m'appeller femme d'vn vagabond,*

*Pauure fuitif, qui n'a maison ny Troye:*
*Il ne m'en chaut, te suiuant, que ie soye,*
*Pourueu qu'il plaise à ton cueur de m'aimer,*
*Soit que tu vueille' espouse me nommer,*
*Soit ton esclaue, & deussé-ie amusée*
*Tourner ton fil autour d'vne fusée.*
*Labeurs presens & futurs ie reçoy,*
*Pourueu, Troyen, que ie puisse estre à toy.*
*Ie ne craindray tes perilleux voyages,*
*Terres ny mers tempestes ny orages:*
*Ou si i'ay peur, i'auray peur seulement*
*De toy mon tout, & non de mon tourment:*
*Si ie peris, au moins en ta presence*
*Ie periray: ou ta cruelle absence*
*(Si tu ne veux pour tienne m'acquerir)*
*Cent fois le iour me tu'ra sans mourir.*
*De tels vers fut son epistre acheuée,*
*Puis la seella d'vne agathe engrauée:*
*La mit au sein de la nourrice, & lors*
*Vne sueur ruissela de son corps:*
*Auec la lettre encor' luy bailla l'ame*
*Pour luy porter, & my-morte se pâme.*
*Tandis Cybelle auoit changé de peau,*
*Et transformé son vieil corps en vn beau,*
*Prenant la face & la voix & la taille*
*De Turnien (qui depuis la muraille*
*Bastit de Tours, & la ville fonda)*
*Lors de tels mots Francion aborda.*
*Iusques à quand, fils d'Hector, sans rien faire*
*Nous tiendras-tu sur ce bord solitaire,*
*Acagnardez en paresseux seiour,*
*A boire, à rire, à demener l'amour?*
*A perdre en vain nos iours par les bocages*
*Suiuant les cerfs & les bestes sauuages?*

*Que ne fais-tu (ſans le temps conſommer)*
*Ce que t'a dit la Nymphe de la mer?*
*Courtiſe Hyante, afin qu'elle te face*
*Voir ces grands Rois qui viendront de ta race:*
*Puis donne voile, & ſans plus t'allecher*
*Va-t'en ailleurs ta fortune chercher.*
*Ce Turnien auoit la face belle,*
*Les yeux le front, compagnon tres-fidelle*
*De Francion, qu'à part il eſcoutoit,*
*Et ſes ſegrets en priué luy contoit.*
*Il eſtoit fils de la Nymphe Ariſtine,*
*Qu'Hector auoit ſous ſa maſle poitrine*
*Preſſée au bord du fleuue Simoïs:*
*Ses chers parens en furent reſiouïs,*
*Enorgueillis de voir leur fille pleine*
*Du fruit yſſu d'vn ſi grand Capitaine.*
*Elle accoucha deſſus le bord herbeux*
*Du fleuue meſme, en regardant ſes bœufs*
*Qui bien cornus paiſſoient par le riuage:*
*D'vn Prince tel il auoit ſon lignage.*
*Ceſte Déeſſe en s'en-volant de là,*
*Bien loin du peuple à l'eſcart s'en alla*
*Voir la maiſon toute rance & moiſie*
*Où croupiſſoit la vieille Ialouſie.*
*C'eſtoit vn antre à l'entour tapiſſé*
*D'vn gros halier d'eſpines heriſſé:*
*Iamais clarté n'y flamboit allumée,*
*Et toutefois ce n'eſtoit que fumée:*
*Elle eſtoit louche, & auoit le regard,*
*Parlant à vous, tourné d'vne autre part:*
*Sa dent rouillée & ſon viſage bleſme*
*Monſtroient aſſez qu'elle mangeoit ſoy-meſme,*
*Rongeant ſon cœur de haine & de ſoucy.*
*D'elle s'approche, & luy a dit ainſi.*

*Vieille debout: marche en Créte, & te haste:*
*Pren tes serpens, & de Clymene gaste*
*Par ta poison les veines & le cueur:*
*Dans l'estomac iette luy la rancueur,*
*Le desespoir, la fureur & la rage,*
*Mesle son sang & trouble son courage:*
*Tu le peux faire, & ie veux qu'il soit fait.*
*A tant s'en vole, & laisse l'autre infait.*
*Quand Ialousie eut la parole ouye*
*De la Déesse elle en fut resiouye:*
*Puis en frizant de serpens ses cheueux,*
*Et s'appuyant d'vn baston espineux,*
*Alla trouuer en Créte la pucelle*
*Que le sommeil couuoit dessous son aile,*
*Et dont le cueur qui de dueil se fendoit,*
*Entre-dormant nouuelles attendoit.*
*Incontinent ceste vieille maline*
*De la pucelle assiegea la poitrine,*
*D'vn froid venin ses léures elle enfla,*
*Et la poison haletant luy soufla*
*Aux yeux au cueur: & en l'ame renuerse*
*Vn long serpent, qui en glissant luy perse*
*Foye & poumons: & puis en desnoüant*
*Ses cheueux tors, elle alla secouant*
*Mille lezars au sein de la pauurette,*
*Qui la suçoient d'vne langue segrette,*
*Et lentement les membres luy mordoient,*
*Et par les os leur venin espandoient.*
*A tant s'en-va: ce pendant la nourrice*
*Espiant l'heure & la saison propice,*
*A Francion la lettre presenta,*
*Et de parole encores le tenta.*
*Francus la prist, & apres l'auoir leuë,*
*De honte espris baisse en terre la veue:*

*Le sang vermeil sur le front luy saillit,*
*Presque la voix aux poumons luy faillit:*
*Puis à la fin d'vne langue estonnée*
*Telle response à la vieille a donnée.*
*Vieille desloge, ou par le fer tranchant*
*Ie puniray ton acte trop meschant,*
*Ou ie feray chastier par le pere*
*Vn fait si plein d'horrible vitupere.*
*Ie ne suis pas en ceste isle venu*
*Pour tromper ceux à qui ie suis tenu.*
*Le beau Pâris pour Helene rauie*
*De mille nauz vit sa faute suiuie,*
*Tuer son pere, Ilion embraser,*
*Et iusqu'au fond ses murailles raser.*
*Ie crain des Dieux la vengeance homicide,*
*Et Iupiter hostelier qui preside*
*Au cueur d'vn Roy qui benin veut loger*
*Sans le cognoistre vn fuitif estranger.*
*« Quand l'hoste faut, il voit tousiours sa teste*
*« S'escarbouiller d'vne iuste tempeste:*
*« Car du meschant le payment est contant.*
*Or si i'estois de nature inconstant,*
*Prompt au plaisir où Venus nous appelle,*
*I'aimerois mieux sa sœur Hyante qu'elle:*
*« Elle est modeste, & plus que la beauté*
*« L'homme en la femme aime l'honnesteté.*
*Il dit ainsi: vne froide gelée*
*S'est par les os de la vieille escoulée*
*Tremblant de peur: à la fin elle va*
*D'vn pied si prompt que Clymene trouua*
*Encore au lict du sommeil assommée:*
*Resueille toy ma fille mieux aimée,*
*Ce beau Troyen de ta sœur abusé*
*A ton escrit & ton cueur refusé.*

*Toute en surfaut, oyant telle parole*
*Se resueilla: son esprit qui s'en-vole*
*Vers l'estranger emporté du penser,*
*Luy fit ainsi ses plaintes commencer.*
*Donques ma lettre a serui de risée!*
*Ha pauure moy! i'estois mal-auisée*
*Folle d'amour, d'enuoyer vn escrit*
*A ce banni, vn rocher sans esprit,*
*Qui n'a sceu prendre aux cheueux la fortune!*
*C'est vn niais que la mer importune*
*Comme il merite, & qui sottement pert*
*Le bien qu'Amour luy a sans peine offert,*
*N'osant cueillir pour crainte de l'espine*
*Le beau bouton de la rose pourprine!*
*Puis il se vante, ô le braue Empereur!*
*Que de la Gaule il sera conquereur,*
*Qui n'a sceu veincre vne fille veincue!*
*I'ay de sa honte & l'ame toute esmeuë*
*Et tout le cueur: il n'est du sang des preux,*
*Mais d'vn pasteur ou d'vn piqueur de beufs.*
*Son front, ses yeux, son parler & sa grace,*
*Son port royal qui les autres surpasse,*
*Sont, ô Venus, indignes de son corps,*
*Laid par dedans & beau par le dehors:*
*Ame couarde en vn beau corps logée,*
*Que ciel, que terre, & que la mer Aegée*
*Vont tourmentant: car vray-semblable il est*
*Que ta sottise à Iupiter desplaist.*
*Du beau Pâris, dont tu mens ta lignée,*
*La beauté fut d'amour accompagnée:*
*Helene à luy de bon cueur se rendit,*
*Et par combats dix ans la defendit*
*Plein de sueur de guerres & de peines,*
*Cueur genereux, qui valoit cent Heleines.*

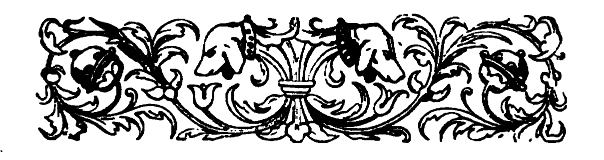
*Mais tu ne vaux, ieune brigand de mer,*
*Qu'à bien ramer, & non à bien aimer.*
*Puiſſe auenir que ma ſœur ſoit trompée,*
*Et ſans eſpoir en ſes larmes trampée,*
*Soit delaiſſée au front de quelque bort,*
*Et qu'elle pleure aux vagues ſans confort.*
*Quand ce banni par honneſte cautelle*
*Aura tiré le plaiſir qu'il veut d'elle,*
*D'vn cueur pariure oubli'ra ſa beauté:*
*Car l'œil ſeneſtre en vain ne m'eſt ſauté.*
*Si le deſtin les Gaules luy ordonne,*
*Qu'en ma faueur cent guerres il luy donne*
*Ains que baſtir les rampars de Paris:*
*Voye à ſes yeux ſes alliez peris,*
*Qu'il ſoit chaſſé, & que de terre en terre*
*En ſuppliant ſecours il aille querre:*
*Puis par les ſiens ſurpris en trahiſon,*
*Soit membre à membre occis en ſa maiſon.*
*Diſant ainſi, de ſon chef elle arrache*
*Ses longs cheueux, qu'en pleurant elle attache*
*Contre ſon lict, ſigne de chaſteté,*
*Et que ſon corps n'auoit iamais eſté*
*Honni d'amour: puis ſa chambre elle baiſe.*
*Adieu maiſon, que i'eſtois à mon aiſe*
*Auparauant que ce traiſtre incognu*
*A noſtre bord naufrage fuſt venu!*
*Incontinent la fureur & la rage*
*De Ialouſie emplirent ſon courage,*
*Et tellement la douleur la ferut,*
*Que par les champs hurlante elle courut.*
*C'eſtoit le iour que les folles Euantes*
*Criant Bacchus ſeules alloient errantes*
*(Ayant les corps enuironnez de peaux)*
*Par les foreſts collines & coupeaux,*

*Rochers deserts campagnes & bocages,*
*Et sur le bord des sablonneux riuages.*
*L'air respondoit sous le bruit enroüé*
*D'Euan, d'Iach, de Bassar, d'Euoé.*
*Ce puissant Dieu qui blesse les pensées*
*De trop de vin, les auoit insensées:*
*En ses liens captiues les auoit,*
*Et la fureur de raison leur seruoit.*
*Ceste pucelle à qui l'erreur commande,*
*S'alla ietter au milieu de la bande*
*Escheuelée, & d'vn bras forcené*
*Branloit vn dard de pampre enuironné.*
*Qui la premiere en me suiuant, dit-elle,*
*De ce sangler respandra la ceruelle?*
*Et d'vn espieu la premiere en son flanc*
*Fera la playe, & s'yura de son sang?*
*Marchon couron suiuon comme tempeste*
*Les pas fourchus de ceste noire beste*
*Monstre hideux, qui s'enfuit deuant nous,*
*Armon nos mains & l'assommon de coups.*
*Son faux Démon auoit pour couuerture*
*Pris d'vn sangler la menteuse figure.*
*Elle pensant par fausse impression*
*Que le sangler fust le vray Francion,*
*Pour le tirer la premiere est courue,*
*Branlant au poing vne fourche cornue:*
*Et le sangler sans qu'on le peust toucher*
*Alla gaigner le feste d'vn rocher,*
*Qui sous ses pieds tenoit la mer suiette.*
*Là ce Demon à corps perdu se iette*
*Dedans le gouffre: elle qui s'auança*
*Pour l'enferrer en la mer se lança*
*Le poursuiuant: trois fois sous l'eau profonde*
*Son corps alla, trois fois reuint sur l'onde,*

*Trois fois le flot le reuint abyſmer.*
*Elle mouroit ſans les Dieux de la mer,*
*Qui ſouleuant la ialouſe tombée,*
*Luy ont du corps la Parque deſrobée,*
*Et luy perdant ſa figure & ſon nom*
*L'ont enrollée à la troupe d'Inon*
*Et du vieil Glauque à la double naiſſance:*
*Deſſus les eaux luy ont donné puiſſance*
*De faire enfler les vagues & le vent,*
*Nymphe de mer, qui depuis a ſouuent*
*Contre Francus pouſſé ſa freneſie,*
*Dedans la mer gardant ſa ialouſie.*

FIN DV TROISIESME LIVRE.





# LE QVATRIESME LIVRE

## DE LA FRANCIADE.

---

*Quand la nouuelle au pere fut venue,*
*D'ardeur & d'ire vne bouillante nue*
*Pressa son cueur qui menu sanglotoit:*
*De poings serrez l'estomac se battoit*
*Pensant songeant & discourant la sorte*
*Comme sa fille en la mer estoit morte:*
*Il souspiroit, & d'vn bourbier fangeux*
*Des-honoroit sa barbe & ses cheueux:*
*Il rompt sa robe, & tout priué de ioye,*
*Son fils Orée aux oracles enuoye:*
*Auquel (cherchant d'vn cueur deuotieux*
*Trois iours entiers la volonté des Dieux*
*Par mainte offrande en victime immolée)*
*Telle voix fut du Trepié reuelée.*
*Que le vieillard esteigne le tizon,*
*Et l'arondelle oste de sa maison.*
*Telle parole en doute responduë*
*Fut aisément de ce Prince entendue:*

*C'eſt de l'amour eſteindre le tizon,*
*Et l'eſtranger chaſſer de ſa maiſon,*
*Homme pariure infidelle & ſans ame,*
*Et du treſpas de ſa fille le blaſme.*
*« En nul pays la foy n'a plus de lieu,*
*Diſoit ce Prince, & Iupin le grand Dieu*
*N'a plus de ſoin de l'humaine malice,*
*Et le peché ne craint plus la iuſtice.*
*Ceſt eſtranger pauure chetif & nu,*
*Vn vif naufrage à ma riue venu,*
*Couuert d'eſcume & de bourbe & de ſable,*
*Ah! que i'ay fait compagnon de ma table,*
*Que i'ay voulu pour mon gendre choiſir,*
*Et luy partir ma terre à ſon plaiſir,*
*Moque mon ſceptre, & maſqué de feintiſe,*
*Ma vieille barbe & mes cheueux meſpriſe!*
*Et ſous couleur d'vn deſtin ne veut point*
*Par foy promiſe aux femmes eſtre ioint,*
*Second Pâris, pirate qui conſomme*
*Ses ans ſur l'eau: toutefois ce preud'homme*
*Fin artiſan de cauteleux moyens,*
*Comme heritier du malheur des Troyens,*
*En toute terre à l'impourueu ſe ruë,*
*Seduit des Rois les filles & les tue:*
*Puis en faiſant ſes galeres ramer,*
*Laue le meurdre és vagues de la mer,*
*Met voile au vent: le vent qui luy reſemble,*
*Pouſſe ſa voile & ſa foy tout enſemble:*
*Et tu le vois, ô Dieu, viure ça bas,*
*Tu le vois bien, & ne le punis pas!*
*Or pour ſouler par vengeance mon ire,*
*Ie le veux pendre au maſt de ſon nauire*
*Couuert de ſoufre & de ſalpeſtre ardant,*
*Afin qu'en l'air tournoyant & pendant*

*Vestu de flame, il sente consumée*
*Sa triste vie esteinte de fumée.*
*Que dis-ie? où suis-ie? en quelle folle erreur*
*Troublé d'esprit me pousse la fureur?*
*« Il ne faut pas qu'vn Prince debonnaire*
*« Du premier coup s'enflame de colere:*
*« Il ne doit croire aux flateurs de leger,*
*« Le commun bruit est tousiours mensonger:*
*« Il doit attendre & sagement cognoistre*
*« La verité que le temps fait paroistre:*
*« I'attendray donq: vn Roy ne doit sentir*
*« D'vn prompt courroux vn tardif repentir.*
*Tandis Francus qui la saison espie,*
*Aborde Hyante, & de tels mots la prie:*
*Vierge sans pair, dont la grace & les yeux*
*Peuuent tenter les hommes & les Dieux,*
*Qui sous tes pieds presses serue ma teste,*
*Qui de mon cueur remportes pour conqueste*
*L'orgueil premier, qui n'auoit point esté*
*D'vn autre amour que du tien surmonté:*
*Si la pitié, si l'humble courtoisie*
*Peut des humains gaigner la fantasie,*
*Soit de mes pleurs ton courage adoucy,*
*Guary ma playe, & me prens à mercy.*
*Quand ie touchay ton isle de ma dextre,*
*Ie ne vins pas en ton palais pour estre*
*Comme ie suis, miserable amoureux,*
*Ains pour chasser le peril dangereux*
*Qui menassoit ma teste du naufrage:*
*Mourir deuoy-ie au plus fort de l'orage,*
*Puis que sur terre Amour m'est plus amer*
*Que n'est Neptune au milieu de la mer!*
*« L'homme seroit heureux en toute chose,*
*« S'il ne cachoit au fond de l'ame enclose*

« *La passion que nous engendre Amour,*
« *Qui de la vie embrunit le beau iour,*
« *Et verse au cueur par mauuaise coustume*
« *Bien peu de miel & beaucoup d'amertume.*
*Heureux trois fois, voire quatre vn rocher,*
*Qui sans tendons, sans muscles & sans chair*
*Vit insensible, & qui n'a l'ame attainte*
*Ny de douleur ny d'amour ny de crainte:*
*Ie voudrois estre en quelque riue ainsi!*
*Ie viurois dur sans ame & sans souci,*
*Où maintenant par trop de cognoissance*
*Ie sens mon mal, & si ie n'ay puissance*
*D'admonester mon esprit affligé,*
*Tant ie me suis à tes yeux engagé.*
*Il dit ainsi: mainte larme roulée*
*Dessus la ioue en son sein est coulée.*
*Hyante alors souspirant d'autre part*
*Contre-respond: Troyen il est trop tard*
*Pour deuiser, & la nuict sommeilleuse*
*De noz propos est ce semble enuieuse,*
*Chacun nous voit & iette l'œil sur nous:*
« *Du fait d'autruy le vulgaire est ialous:*
*Allon dormir, la nuict nous le conseille,*
*Si le matin dez l'Aurore vermeille*
*Te plaist venir au bocage sacré*
*Où mes ayeux à costé d'vn beau pré*
*Ont fait bastir d'Hecate le grand temple,*
*Plus priuément en imitant l'exemple*
*Des amoureux, tu me diras ton soin,*
*Le temple sainct nous seruant de tesmoin.*
*Ainsi disant, les yeux ils abaisserent,*
*Et tous honteux à regret se laisserent:*
*Mais le souci ne laissa sans gemir*
*Les deux amans toute la nuict dormir.*

*Quand le Soleil perruqué de lumiere*
*Eut de Tethys sa vieille nourriciere*
*En se leuant abandonné les eaux,*
*Et fait grimper contre-mont ses cheuaux,*
*Et que l'Aurore à la main safranée*
*Eut annoncé la clarté retournée,*
*Le soin d'amour qui poignant trauailla*
*La belle Hyante, au matin l'esueilla,*
*Et pour aller au lieu de la promesse*
*Se reuestit d'vn habit de Princesse.*
*En cent façons son chef elle peigna,*
*D'eau de senteurs son visage baigna,*
*Prist vn collet ouuert à rare voye*
*Entre-broché de fils d'or & de soye,*
*Rare subtil, à replis bien tissus:*
*Puis vn beau guimple afubla par dessus*
*Prime dougé filé de main sçauante,*
*Qui la couuroit du chef iusqu'à la plante:*
*Son col d'iuoire enrichit d'vn carquan*
*Fait en serpent (ouurage de Vulcan)*
*D'or & d'esmail, merueille elabouree!*
*Qu'il fit iadis pour la Déesse Rhée,*
*Et Rhée à Nede en present le bailla.*
*De ce serpent tout le dos escailla*
*En arc-en-ciel, si bien que la facture*
*De l'artisan surmontoit la nature.*
*De Nede apres vn Corybante l'eut,*
*Puis à Dicée en partage il escheut,*
*Qui pour garder tel bien à sa famille,*
*L'auoit donné dés long temps à sa fille.*
*Hyante adonq fit son coche atteler,*
*D'ardeur de femme enuieuse d'aller*
*Au lieu promis: & lors douze pucelles*
*De ses segrets ministres plus fidelles,*

*Qui ſeules part en ſes graces auoient,*
*Et dez enfance en tous lieux la ſuiuoient,*
*D'vn pied leger dedans l'eſtable allerent,*
*Haſtent leurs mains, & le coche attelerent.*
*A chaque rouë ils entent vn moyeu,*
*Douze rayons font paſſer au milieu*
*Iuſqu'à la gente, & autour de la gente*
*Mettent d'airain vne bande peſante,*
*Eſpaiſſe & large, où des cloux argentez*
*A groſſe teſte en ordre eſtoient plantez.*
*Au limon d'or couple à couple ils attachent*
*Quatre iumens ſouple-iarrets, qui marchent*
*D'vn pas venteux, & font deſſous leurs piez*
*Voler menu les ſablons deliez.*
*Elle monta: vne main tient la bride,*
*L'autre le foüet: ſes iuments par le vuide*
*A bonds legers s'eſlançoient en auant:*
*Le char rouloit plus viſte que le vent!*
*Quand les iuments au temple l'ont rendue,*
*Soudain à bas du coche eſt deſcendue,*
*Oſta leur bride: elles non guiere loin*
*En haniſſant vont paiſtre le ſain-foin,*
*Et trefle & Thym: puis de manger faſchées*
*Se ſont ſur l'herbe au frais de l'eau couchées.*
*Le temple eſtoit d'vn bocage entourné,*
*De tous coſtez d'vn beau pré couronné,*
*Où l'amoureuſe apres le ſacrifice*
*D'vn art ſubtil controuue vne malice:*
*Ce fut s'aſſeoir, & faire d'vn grand tour*
*Comme elle aſſeoir ſes filles à l'entour.*
*Il n'eſt pas temps, cher troupeau que i'honore,*
*De retourner à la maiſon encore:*
*Sur l'herbe tendre il vaut mieux ſeiourner,*
*Au frais du iour nous pourrons retourner:*

*Chanton danſon, que chacune s'auance,*
*Et la carole elle meſme commence.*
*Mais ny le bal, ny autres paſſe-temps*
*Ne luy plaiſoient : ſes beaux yeux inconſtans*
*Touſiours au guet s'eſcartoient en arriere*
*Sur les chemins, pour voir ſi la pouſſiere*
*Deſſous Francus iroit point s'eſleuant.*
*A chaque bruit, à chaque flair de vent*
*Elle trembloit, & ſans eſtre aſſeurée*
*D'yeux & d'eſprit erroit toute eſgaree.*
*De bon matin Francus qui s'eſueilla,*
*De ſes habits luy-meſme s'habilla :*
*Priſt ſon eſpée à la gaine eſmaillée,*
*Qu'Hector auoit à ſon frere baillée*
*Par amitié : car ſur tous il l'aimoit,*
*Et ſa vaillance & ſon art eſtimoit.*
*Or Helenin luy donna ceſte eſpée,*
*Quand il partit, laquelle fut trempée*
*Dans les fourneaux du febure Lemnien :*
*Luy donne encore vn poignard Norien*
*Au pommeau d'or, à houpes bien perlées,*
*Que de ſes doigts Helene auoit filées.*
*Iamais enfant, iamais neueu des Dieux*
*N'eut le maintien, la bouche, ny les yeux*
*Si beaux qu'auoit Francus ceſte iournée :*
*Telle beauté du ciel luy fut donnée,*
*L'œil pour gaigner, la bouche pour ſçauoir*
*En diſcourant ſa maiſtreſſe eſmouuoir.*
*A ſon coſté menoit pour compagnie*
*Le vieil Amblois, dont l'ame eſtoit garnie*
*De prophetie, & outre il auoit ſoin*
*De conſeiller ſes amis au beſoin.*
*Pres le chemin ſur le bord d'vne plaine*
*Vn orme fut, dont la cyme eſtoit pleine*

*De mainte branche où les corbeaux au ſoir*
*Prenoient leur perche & ſe ſouloient aſſoir.*
*Là de fortune importun aux oreilles*
*Iazoit ſous l'ombre vn troupeau de corneilles :*
*L'vne ſe hauſſe, & comme en ſe ioüant*
*Coup deſſus coup ſes ailes ſecoüant,*
*Et heriſſant le noir de ſon plumage,*
*En voix humaine eſchangea ſon langage.*
*Ah! où vas-tu, vieil prophete inſenſé,*
*Faux deuineur, qui niais n'a penſé*
*(Bien que tu ſois prudent en toute choſe)*
*Que la pucelle aura la bouche cloſe,*
*Et tout le cueur reueſche & rechigné,*
*Si elle voit l'amant accompagné?*
*Maudit deuin, tourne le pas arriere,*
*Laiſſe le ſeul vſer de ſa priere,*
*Et leur deuis compagnon, ne deſens:*
*Tu ne ſçais pas cela que les enfans*
*N'ignorent point? va, iamais Cytherée*
*De ſa faueur n'a ton ame inſpirée.*
*Le vieil Amblois qui telle voix ouit,*
*Dedans le cueur ſoudain s'en reſiouit,*
*Et cognut bien que la * noire eſuantée*
*Auoit d'vn Dieu la parole empruntée.*
*Pource en tournant ſur le trac de ſes pas*
*Diſt à Francus: Prince amoureux, tu n'as*
*Beſoin de guide: vn Dieu qui te ſupporte,*
*En lieu de moy te ſert d'heureuſe eſcorte:*
*De tes ſouhaits ton cueur ſera content:*
*Sans nul refus la pucelle t'attend*
*Obeyſſante & preſte à te complaire,*
*Par doux propos commence ton affaire:*
*« Sois doux en tout: le deſdain genereux*
*« D'vne fille aime vn courtois amoureux.*

* La corneille.

*Francus luiſant de beautez & de grace*
*Luy apparut d'vne colline baſſe*
*Beau comme Amour: les rayons de ſes yeux*
*Eſtoient pareils à ceſt aſtre des cieux,*
*Qui bien nourry de l'humeur mariniere*
*Reſpand au ciel vne rouſſe lumiere,*
*Et de rayons redoutables & crains*
*Verſe la ſoif & la fiéure aux humains,*
*De ſa ſplendeur effaçant chaque eſtoile.*
*Elle qui tint deſſus ſa face vn voile,*
*Par le trauers du creſpe l'apperceut:*
*Adonq vn trait en l'ame elle receut,*
*Le cueur luy bat au fond de la poitrine:*
*Ses pieds tenus comme d'vne racine*
*Ne remuoient ny deçà ny delà:*
*Deſſus ſa ioue vne rougeur alla,*
*Et tout le corps comme fueille luy tremble.*
*Ils ſont long temps ſans deuiſer enſemble*
*Tous deux muets l'vn deuant l'autre aſſis.*
*Ainſi qu'on voit, quand l'air eſt bien raſſis,*
*Deux pins plantez aux deux bords du riuage*
*Ne remuer ny cyme ny fueillage*
*Cois & ſans bruit en attendant le vent:*
*Mais quand il ſoufle & les pouſſe en auant,*
*L'vn pres de l'autre en murmurant ſe iettent*
*Cyme ſur cyme, & enſemble caquettent:*
*Ainſi deuoient babiller à leur tour*
*Les deux amans deſſous le vent d'amour.*
*Francus venu, la compagnie attainte*
*De prompt effroy, ſe recula de crainte,*
*Et ſe cachant ſous le bocage ombreux*
*En leur deuis les laiſſerent tous deux.*
*L'amant cognut dez la premiere œillade*
*Que l'amoureuſe au cueur eſtoit malade:*

*Que ſon eſprit cherchoit de s'en-voler :*
*Pource il la flate, & commence à parler.*
*Chaſſe la peur & la rougeur qui monte*
*Deſſus ton front, tu ne dois auoir honte*
*De parler ſeule à moy ſeul eſtranger :*
*Ie ne vien pas, vierge, pour t'outrager,*
*Mais pour t'aimer : & mon humble courage*
*Ne ſemble point à ceux du premier âge*
*Ces rauiſſeurs, Hercules & Iaſon,*
*Qui deſroboient les filles de maiſon :*
*Telle inſolence au cueur n'eſt point entrée*
*D'vn qui n'a lieu ny terre ny contrée,*
*A qui le ciel tout bon-heur va niant.*
*Humble ie ſuis eſtranger & priant :*
*Le grand Iupin à telles gens preſide,*
*Et ſous ſa main les conſerue & les guide,*
*Pere commun les defend contre tous :*
*Pource au beſoin i'embraſſe tes genous :*
*Imitant Dieu, ſois vierge ſecourable*
*A moy fuitif priant & miſerable.*
*Iadis Ariadne en ce royaume icy*
*Priſe d'amour priſt Theſée à mercy :*
*Victorieux ſans danger le renuoye*
*Par vn filet qui conduiſoit ſa voye.*
*« Vn gentil cueur aide touſiours autruy !*
*Pour tel bienfait elle encore auiourd'huy*
*Eſt vn bel aſtre, & ſes feux manifeſtes*
*Roulent de nuict par les voutes celeſtes.*
*Ie ne requiers richeſſes ny threſors,*
*Ny grand empire enflé de larges bors :*
*Ie veux ſans plus que ta bonté me face*
*Voir ces grands Rois qui naiſtront de ma race,*
*Et par ſur tous vn* CHARLES DE VALOIS,
*Qui l'vniuers enuoira ſous ſes loix.*

*Ie baſtiray pour telle recompenſe*
*Maint temple fait de royale deſpenſe*
*En ton honneur : & ſi ie puis iamais*
*Aborder Seine, icy ie te promets*
*Par ton Hecate & par ſes triples teſtes,*
*Que tous les ans en ſolennelles feſtes*
*A iours certains ie te feray des jeux,*
*Où ſur la lyre à iamais noz neueux*
*Par vers chantez diront ta renommée :*
*Et s'il te plaiſt eſpouſe eſtre nommée*
*D'vn fugitif, ie te donne la foy*
*De n'eſpouſer autre femme que toy.*
*Ie te ſuppli' par ta belle lumiere,*
*Qui dans mon cueur flamboye la premiere,*
*Par ton regard, par ta ieune beauté,*
*Par ton beau port tout plein de royauté,*
*Par ton Orée, & par la vieille teſte*
*Du pere tien, d'accorder ma requeſte.*
*Ainſi diſoit Francus en la louant :*
*D'aiſe qu'ell' euſt, ſon cueur s'alloit iouant.*
*« Car volontiers toute femme douée*
*« De grand' beauté, deſire eſtre louée.*
*Tel qu'vn Soleil Francus luy paroiſſoit :*
*Mais rien au cueur ſi fort ne la preſſoit*
*Que le ſainct nom du promis mariage.*
*S'en ſouuenant elle ardoit d'auantage,*
*Et conſumoit ſa vigueur peu à peu*
*Comme la cire à la chaleur du feu.*
*Elle vouloit, tant le plaiſir l'affole,*
*Tout à la fois deſgorger ſa parole,*
*Et ne pouuoit ſa langue démeſler,*
*Tant tout d'vn coup elle vouloit parler.*
*Aucuneſois comme vn homme qui erre*
*D'eſprit troublé, deuant ſes pieds à terre*

*Fichoit les yeux demy-clos & honteux,*
*Aucunefois de larmes tous moiteux*
*Les re-haussoit leuant vn peu sa face,*
*Et rabaissoit soudain contre la place,*
*Puis d'vn souris & d'vn parlant sourcy*
*Sans dire mot tesmoignoit son soucy:*
*Mais à la fin en telle peine extreme*
*Honte la fit consulter à soy-mesme.*
*Vn mal au mien ne se trouue pareil,*
*En mon malheur i'ay perdu le conseil:*
*Vn nouueau soin tient mon ame engourdie:*
*« Rien n'est si fort que ceste maladie,*
*« Qu'on nomme aimer: ie me trauaille en vain*
*Et si ne puis l'arracher de mon sein.*
*D'vn puissant trait ma raison est forcée:*
*Oste du cœur la flame commencée*
*Si tu le peux, & constante defens*
*Que les braziers ne s'allument plus grans!*
*Ie guarirois si ie le pouuois faire!*
*Vn Dieu plus fort me repousse au contraire!*
*Du ciel me vient ce desastre fatal,*
*« Ie voy le bien, & ie choisis le mal!*
*Le traistre amour me conseille vne chose,*
*Et la raison vne autre me propose:*
*Sans me resoudre incertaine ie suis,*
*Tant ma raison chancelle en mes ennuis!*
*Pour mon espoux vn banni dois-ie suiure?*
*Et par les vents par les tempestes viure*
*Loin de mon pere aueq'vn estranger,*
*Qui n'a rien seur sinon que le danger?*
*Non, ceste terre où i'ay mon parentage,*
*Me peut donner vn riche mariage,*
*Et sans me perdre au gré de mon plaisir*
*Ie peux en Créte autre mari choisir*

*Riche de biens, de race noble & forte.*
*Ah! ie me trompe, & mon isle ne porte*
*Des fils d'Hector, & quand elle en auroit,*
*Nul egaler sa vertu ne pourroit*
*Ny sa beauté ny sa ieunesse tendre,*
*Armes d'amour, qui prise me font rendre.*
*Vaut-il pas mieux franche me deslier*
*De tant d'amour, que mon pere oublier*
*Pour vn fuitif qui n'a point de demeure?*
*O terre, ô ciel! mourir puissé-ie à l'heure*
*Qu'en destachant de honte le bandeau*
*Ie presseray de mes pieds son bateau,*
*Sans auoir soin des vergongneux diffames*
*Que les vieillars, les filles & les femmes*
*Me ietteroyent: Hyante pour n'auoir*
*Ny iugement ny raison ny sçauoir,*
*Brute lasciue amoureuse insensée*
*A ses amis & sa terre laissée*
*Pour vn banni qui n'a maison ny foy!*
*Ia par esprit prophete i'apperçoy*
*Qu'en tous endroits ira ma renommée*
*De bouche en bouche en vergongne semée.*
*Ie n'oseray par les danses baler:*
*Honte & despit retiendront mon parler,*
*Et par les lieux où sera l'assemblée*
*Des iouuenceaux, i'auray l'ame troublée,*
*Fable de tous, des tables le propos:*
*Et lors la terre engloutisse mes os!*
*Que dis-ie helas! il n'a pas la nature*
*D'homme mechant, & si la coniecture*
*En regardant son front ne me deçoit,*
*La cruauté son beau corps ne reçoit:*
*Au fond de l'ame vn rocher il ne porte,*
*Et ce penser mon trauail reconforte:*

*« Au pis aller, c'est vn plaisant malheur*
*« De secourir quelcun en sa douleur!*
*Ainsi pensoit d'amour toute affolée:*
*Francus vit bien qu'elle estoit esbranlée.*
*Pource en touchant son menton de rechef*
*Et ses genoux, l'adiura par le chef*
*De son Hecate, hostesse familiere*
*Des bas enfers, d'accorder sa priere.*
*Hyante songe à par-soy longuement*
*Comme vn qui resue & qui n'a sentiment,*
*Puis en sursaut de son destin pressée*
*Se resueilla d'vne longue pensée:*
*Lors de son front la honte s'en-alla,*
*Et prenant cœur ainsi elle parla*
*Chaude d'amour qui au sang luy commande.*
*Non seulement ie feray ta demande*
*Nouueau Pâris, & cognoistras par moy*
*Ces puissans Rois qui sortiront de toy:*
*Mais qui plus est si tu auois enuie*
*D'auoir mon sang mes poumons & ma vie,*
*Mon estomac en deux ie t'ouurirois,*
*Et pour present ie te les offrirois.*
*Or il te faut pour chose necessaire*
*Sçauoir deuant cela que tu dois faire,*
*A fin, Troyen, que les esprits d'embas*
*Fantosmes vains, ne t'espouuantent pas,*
*Et que ton ame en rien ne soit attainte*
*En les voyant, de frayeur ny de crainte.*
*Sorton d'ici à fin de te monstrer*
*Où les esprits te viendront rencontrer.*
*Leue les yeux, & regarde à main dextre,*
*Voy ce vallon tout desert & champestre:*
*Là tu viendras apres trois iours au soir*
*Quand le Soleil en l'eau se laisse choir:*

*Ie m'en iray par monts & par valées,*
*Par les foreſts par les eaux reculées*
*Trois iours entiers loin du regard humain*
*Couper à ieun d'vne ſerpe d'airain*
*Herbes & fleurs bois racines & plantes:*
*Puis inuoquant les Dëitez puiſſantes*
*Pluton, Cerbere, Hecate & tous les Dieux*
*Qui ſont ſeigneurs des manoirs ſtygieux.*
*Trois iours finis au ſoir ſur la veſprée*
*Dans le vallon en la place monſtrée*
*I'apparoiſtray: ſois diligent & caut*
*A preparer de ta part ce qu'il faut.*
*Premierement arreſte en ta memoire*
*De ne venir ſans mainte brebis noire*
*Qui ſoit ſterile: ameine à noire peau*
*Vaches & porcs les plus gras du troupeau:*
*Ta robe ſoit d'vne perſonne veuue:*
*Laue ton corps dans le courant d'vn fleuue*
*Par trois matins, & trois fois en priant*
*Et l'Occident regarde & l'Orient.*
*De maſle encens & de ſoufre qui fume*
*Puant au nez, tout le corps te parfume:*
*Aye le chef de pauot couronné,*
*Et tout le corps de veruene entourné:*
*Maſche du ſel, & pour quelque lumiere,*
*Qui s'obſcurciſſe eſpaiſſe de fumiere,*
*Ny pour les feux de ſalpeſtre fumeux,*
*Ny pour l'aboy des maſtins eſcumeux,*
*Ny pour le bruit des idoles menues*
*Qui ſortiront comme petites nues,*
*Ne ſois peureux, & ſans trembler d'effroy*
*Ne tourne point les yeux derriere toy:*
*Car ſi craintif tu retournes la face,*
*Tout eſt perdu: au milieu de la place*

9.

*Fais vne fosse assez large, où dedans*
*Le sang versé des victimes respans*
*Tiede & fumeux, & tout ensemble mesle*
*Du vin du laict & du miel pesle-mesle.*
*Quand tu verras que les esprits voudront*
*Boire le sang, & qu'espais se tiendront*
*Pres de la fosse au sang toute trempée,*
*Hors du fourreau tire ta large espée,*
*Et fay semblant de les vouloir trancher:*
*Car ils ont peur qu'on ne coupe leur chair.*
*Adonc ayant l'ame toute grossie*
*De la fureur qui vient de prophetie,*
*Ie te monstr'ay la plus grand' part de ceux*
*Qui sortiront enfans de tes neueux.*
*Ie te diray quelque peu de leurs gestes,*
*Et non pas tout: les puissances celestes*
*Ne veulent point qu'vne mortelle vois*
*Les faits humains chante tout à la fois.*
*Or ie sçay bien qu'apres t'auoir monstrée*
*Ta race helas! tu fuiras ma contrée,*
*Comme Thesée abandonnant ta foy:*
*A tout le moins Francus souuienne toy*
*De ton Hyante & de ta foy promise.*
*Quand ie serois entre les ombres mise,*
*Maugré la mort maugré toute rigueur*
*I'aurois tousiours ton portraict en mon cueur,*
*Et tes beautez dont prise tu me lies.*
*Et s'il aduient ingrat que tu m'oublies,*
*(Las ie sçay bien qu'vn iour tu m'oubliras,*
*Et qu'autre part espoux tu te liras!)*
*Puisse du Ciel la plus forte tempeste*
*En ma faueur t'escarbouiller la teste*
*Pour te punir de ta pariure foy*
*D'auoir trahi l'heritiere d'vn Roy.*

*Ainsi disant pressez s'entr'accolerent,*
*Puis au logis par deux chemins allerent:*
*Elle en son char monte sans y monter,*
*Son foible esprit se laissoit emporter*
*Apres Francus, & toute froide & blesme*
*En son logis retourna sans soy-mesme.*
*Au iour promis Francus ne faillit pas:*
*Il a choisi du troupeau le plus gras*
*Et le plus grand trois genices vestues*
*De noire peau, aux cornes bien tortues,*
*Au large front, à l'œil grand & ardant,*
*Et dont la queuë auoit le bout pendant*
*Iusques à terre, & sans coups les ameine:*
*Puis trois brebis grosses de noire laine,*
*A langue blanche, à qui l'œil tressailloit,*
*Offrande entiere où rien ne defailloit,*
*Que le belier n'auoit iamais cognues,*
*Grasses brebis bien noires & pelues:*
*Prist vn fuzil & frayant de maints coups*
*Le dos du fer encontre les caillous,*
*En fist jallir dessus des fueilles seiches*
*A pointe viue vn millier de flameches:*
*Puis en soufflant sur les fueilles vn peu,*
*De fort genéure allume vn petit feu*
*Qui deuint grand, prenant sa nourriture*
*Des pins gommeux qui sont secs de nature.*
*L'air d'alentour d'encens il parfuma,*
*De maint pauot & d'ache: il alluma*
*Trois feux en rond, faisant loin de leurs braises*
*Sortir vn flair dont les Démons sont aises:*
*Car ils ne vont ny mangeant ny beuuant,*
*Nourris en l'air de vapeur & de vent.*
*Sous le vallon s'eleuoit vn bocage*
*Branche sur branche espoissi de fueillage,*

*Dont les cheueux par le fer non tondus*
*S'entr'ombrageoyent l'vn ſur l'autre eſpandus:*
*Percez n'eſtoyent ny de l'Aube premiere*
*Ny du midi: vne chiche lumiere*
*D'vn iour blafard au dedans palliſſoit,*
*Et d'ombre triſte affreux ſe heriſſoit.*
*Pres ce bocage vne foſſe cauée*
*Eſtoit profonde en abyſme creuée,*
*Béante au ciel, ouuerte d'vn grand tour,*
*Qui corrompoit la lumiere du iour*
*D'vne vapeur noire, graſſe & puante,*
*Que nul oiſeau de ſon aile volante*
*N'euſt ſceu paſſer, tant le ciel ombrageux*
*S'eſpoiſiſſoit de cendres & de feux,*
*Et de vapeurs peſle-meſle allumées*
*A gros bouillons ondoyans de fumées.*
*De là maints cris, maints trainemens de fer,*
*Et maint feu ſort, le ſouſpirail d'Enfer.*
*Pres ceſt abyſme en horreur desbordée*
*Creuſa la place en haut d'vne coudée,*
*De quatre pieds l'eſlargiſſant en rond:*
*Puis la victime attirà par le front*
*Les yeux tournez vers l'Occident, & pouſſe*
*Les noirs toreaux ſur le bord de la ſouſſe*
*De la main gauche, & le poil qui veſtoit*
*Le front cornu des beſtes, il iettoit*
*Dedans le creux de la place, & reſpanche*
*Aueq' du laict, de la farine blanche,*
*Du vin, du miel, appellant par grans cris*
*Hyante, Hecate, & tous les bas eſpris.*
*Lors en tirant de ſa gaine yuoirine*
*Vn long couteau, le fourre en la poitrine*
*De la victime, & le cœur luy trencha.*
*Deſſus ſa playe à terre elle broncha*

*En trepignant, le ſang rouge il amaſſe*
*Dedans le rond d'vne profonde taſſe:*
*Puis le renuerſe: & s'inclinant le chef*
*Contre la foſſe, inuoqua de rechef*
*La Royne Hecate & toutes les familles*
*Du bas Enfer qui de la Nuict ſont filles:*
*Le froid Abyſme, & l'ardant Phlegethon,*
*Styx & Cocyt, Proſerpine & Pluton,*
*L'horreur, la peur, les ombres, le ſilence,*
*Et le Chaos qui fait ſa demeurance*
*Deſſous la terre en la profonde nuit,*
*Voiſin d'Erebe où le Soleil ne luit.*
*Il acheuoit, quand vn effroy luy ſerre*
*Tout l'eſtomac: vn tremblement de terre*
*Se creuaſſant par les champs ſe fendit:*
*Vn long abboy des maſtins s'entendit*
*Par le bocage, & Hyante eſt venue*
*Comme vn eſprit affublé d'vne nue.*
*Voici, diſoit, la Deeſſe venir:*
*Ie ſens Hecate horrible me tenir*
*Cœur ſang & foye, & ſa force puiſſante*
*Tout le cerueau me frappe & me tourmente.*
*Tant plus ie veux alenter ſon ardeur,*
*Plus d'aiguillons elle me lance au cœur*
*Me tranſportant, ſi bien que ie n'ay veine*
*Ny nerf ſur moy, ny ame qui ſoit ſaine:*
*Car mon eſprit qui le Démon reçoit,*
*Rien que fureur & horreur ne conçoit.*
*A tant retint ſa parole eſuolée*
*Donnant repos à ſon ame affolée:*
*Puis tout ſoudain le Démon luy reprit*
*Le ſang le cœur la ceruelle & l'eſprit:*
*Plus que deuant vne rage l'allume,*
*Elle apparut plus grand' que de couſtume:*

*De teste en pied le corps luy frissonnoit,*
*Et rien d'humain sa langue ne sonnoit.*
*Lors en roüant ses yeux à demi-morte*
*Deuers Francus luy dist en telle sorte.*
*Prince Troyen anobli de trauaux,*
*Qui sur la mer as souffert mille maux,*
*Et qui en dois par longue & longue guerre*
*Souffrir encor' de plus grans sur la terre,*
*En Gaule iras, mais tu ne voudrois pas*
*Y estre allé: mille & mille trespas,*
*Mille perils plus aigus que tempeste*
*Desia tous prests te pendent sur la teste.*
*Comme ton pere en defendant son Fort*
*Sentit d'Aiax & d'Achille l'effort,*
*L'vn d'eux fils d'homme, & l'autre de Déesse:*
*Ainsi couuert d'vne estrangere presse*
*Dois quelque iour sentir à ton malheur*
*Mille ennemis d'effroyable valeur:*
*Si que le cours de la Gauloise Seine*
*Du sang Troyen ondoyra toute pleine,*
*Et dans ses eaux pesle-mesle tombez*
*Voirra cheuaux & bouclairs embourbez.*
*Mais par sur tout garde toy que le fleuue*
*D'Aine en ses eaux pour iamais ne t'abreuue,*
*Et que Remus sous ombre de vouloir*
*Te marier, ne te face douloir.*
*« La gloire humaine en fin est perissante,*
*« Et tousiours meurt toute chose naissante.*
*« Pren cœur au reste: auecque la vertu*
*« Tu vaincras tout par le glaiue pointu!*
*Toy paruenu vers la froide partie*
*Où la Hongrie est iointe à la Scythie,*
*Tu bastiras pres le bord Istrien*
*Seiour des tiens, le mur Sicambrien,*

*Que tes enfans par long ſuccés de race*
*Tiendront apres pour leur royale place.*
*Le grand Soleil qui voit tout de ſes yeux,*
*Voirra tes fils les vns malicieux,*
*Les autres bons : la Nature n'aſſemble*
*Toutes vertus en vne race enſemble :*
*Mais en meſlant le bien aueq' le mal,*
*Tient la balance entre-deux à l'egal :*
*Tous neantmoins honorez de troſées*
*Auront de Mars les ames eſchauſées.*
*Par mainte guerre en maints lieux donteront*
*Huns, Gots, Alains, & au chef porteront*
*Mille lauriers en ſigne de victoire,*
*Que leurs voiſins feront place à leur gloire.*
*Ia deux mille ans auront fini leur tour,*
*Quand ta Sicambre & les champs d'alentour*
*Seront quittez de ta race Germaine*
*Conduite en ſort par vn grand Capitaine,*
*Qui ſous l'obſcur des ombres de la nuit*
*Verra dormant vn ſantoſme en ſon lit :*
*« (De Dieu certain çà bas viennent les ſonges,*
*« Et Dieu n'eſt pas artizan de menſonges.)*
*Ce grand ſantoſme aura trois chefs diuers,*
*L'vn de choüan aux yeux ardans & pers,*
*L'autre d'vn aigle, & l'autre la figure*
*D'vn grand lion à la machoire dure :*
*Puis tous ces trois en vn s'aſſembleront,*
*Et ces trois corps vn homme ſembleront,*
*Qui murmurant ſe voudra faire entendre :*
*Mais Marcomir' ne le pourra comprendre.*
*Lors amaſſant ſon peuple & le rangeant*
*Sous trois cens Ducs, hautain ira chargeant*
*L'ardeur des ſiens de guerrieres audaces,*
*Et tous leurs corps de fer & de cuiraces :*

*Mars en leurs cœurs ſera ſi bien entré,*
*Qu'ils laiſſeront leurs maiſons de bon gré,*
*Prenant congé des vieux Dieux de leur terre:*
*Loin deuant eux courra la triſte guerre!*
*Des laboureurs les champs abandonnez*
*Deſſous leurs pieds trembleront eſtonnez,*
*Et des ruiſſeaux les courſes azurées*
*N'eſtancheront leurs gorges alterées*
*Preſque eſpuiſez iuſqu'au profond des eaux*
*Ou ſoit par eux, ou ſoit par leurs cheuaux,*
*Peuple inuincible en toutes ſortes d'armes,*
*Vaillans pietons, cheualeureux gendarmes,*
*Fiers, courageux, au cœur gros & ardent,*
*Qui d'Orient iuſques à l'Occident*
*Victorieux eſpandront leurs armées.*
*Les champs de Tyr, les terres Idumées*
*Les cognoiſtront, & toy fleuue qui fuis*
*Dedans la mer deſgorgé par ſept huis:*
*Et d'Apollon la roche inacceſſible*
*Cognoiſtra d'eux la puiſſance inuincible:*
*Voire tous Rois ſe verront ſurmontez,*
*Si les Gaulois ne ſont de leurs coſtez.*
*Or à la fin de troupe plus eſpaiſſe*
*Que n'eſt la neige, ou la greſle que preſſe*
*Le vent d'hyuer, qui bond à bond ſe ſuit,*
*Et ſur le toict des maiſons fait vn bruit:*
*Et plus eſpais que fueilles d'vn bocage*
*Du Rhin venteux gaigneront le riuage:*
*Puis ſurmontant par l'effort du harnois*
*Phryſons, Gueldrois, Zelandois, Holandois,*
*Verront la Meuſe, & par forte puiſſance*
*De leurs voiſins prendront obeïſſance,*
*De toutes parts aimez & redoutez,*
*Comme guerriers aux armes indontez,*

*Terreur des Rois, & des fortes murailles.*
*Sous Marcomire auront longues batailles*
*A leurs voisins : & de ce Duc ie veux*
*De pere en fils te monstrer les neueux,*
*Et les enfans yssus de ta lignée,*
*Par qui la Gaule vn iour sera gaignée,*
*Et qui tiendront (sang Troyen & Germain)*
*Le sceptre entier laissé de main en main.*
*A tant la vierge vn petit se repose,*
*Et Francion luy demande autre chose.*
*Vierge l'honneur des Dames & de moy,*
*Toute diuine heureux germe de Roy,*
*Ie te suppli prophete veritable,*
*Sage en conseil, dy moy s'il est croyable*
*Que les esprits qui sont sortis dehors*
*De leurs vieus corps, r'entrent en nouueaus corps?*
*Quelle fureur? quelle maudite enuie*
*Les tient ainsi de retourner en vie?*
*Et d'où leur vient ce furieux amour*
*Que de reuoir encore vn coup le iour,*
*Se reuestant de muscles & de veines*
*Pour re-souffrir tant de nouuelles peines?*
*Et quand doit l'homme esperer vn repos,*
*Si despouillé de chair de nerfs & d'os,*
*Mesme au tombeau le repos il ne treuue,*
*Et d'vne peau en recherche vne neuue?*
*Donques la mort n'est la fin de nos maux,*
*Puisqu'en mourant de trauaux en trauaux*
*Nous reuiuons pour changer à toute heure*
*Errans sans fin, sans repos ny demeure!*
*A tant se teut. Elle qui l'entendit,*
*Haute en discours luy contre-respondit*
*D'vne voix sage. Apollon qui la laisse*
*En son bon sens pour vn temps ne la presse,*

*A fin de mieux par raiſon diſcourir*
*Des hauts ſegrets qu'elle vouloit ouurir.*
*Prince eſtranger, tout ce qui vit au monde*
*Eſt composé de la terre & de l'onde,*
*D'air & de feu (membres de l'Vniuers)*
*Et bien qu'ils ſoyent quatre elemens diuers*
*Ils ſont entre-eux liez de telle ſorte,*
*Que l'vn à l'autre enchainé ſe rapporte,*
*Et s'empruntant d'vn accord ſe refont,*
*Et changeant d'vn en l'autre s'en-reuont.*
*Or' tout ainſi que le corps ſans vne ame*
*(Ame ſurgeon de la diuine flame)*
*Ne pourroit viure, ains mourroit ſans auoir*
*Vn eſprit vif qui le corps fait mouuoir,*
*Et chaud & prompt par les membres a place:*
*Ainſi la grande vniuerſelle maſſe*
*Verroit mourir ſes membres diſcordans,*
*S'elle n'auoit vn eſprit au dedans*
*Infus par tout qui l'agite & remue,*
*Par qui ſa courſe en vie eſt maintenue,*
*Eſprit actif meſlé dans le grand Tout,*
*Qui n'a milieu, commencement ny bout.*
*Des elemens corruptible matiere,*
*Et du grand Dieu, dont l'eſſence eſt entiere,*
*Incorruptible, immortelle, & qui fait*
*Viure par luy tout ce monde parfait,*
*Vient noſtre genre, & les poiſſons qui noüent*
*Et les oiſeaux qui parmi l'air ſe ioüent,*
*Les habitans des bocages ombreux,*
*Et les ſerpens qui viuent en leurs creux,*
*Voire du Ciel les diuerſes puiſſances,*
*Tous les Démons & les intelligences*
*Vont de ces deux comme nous ſe formant,*
*De Dieu l'eſprit, le corps de l'element.*

*De là nous vient la triſteſſe & la crainte,*
*De là la ioye en nos cœurs eſt empreinte,*
*L'amour, la haine & les ambitions :*
*De là ſe ſont toutes nos paſſions.*
*Or de nos corps la qualité diuerſe*
*Empeſche & nuit que noſtre ame n'exerce*
*Sa viue force encloſe en la maiſon*
*De terre, ainçois en la morne priſon*
*Des membres froids qui la chargent & preſſent,*
*Et vers le Ciel retourner ne la laiſſent,*
*Tant le fardeau terreſtre & ocieux*
*Ne luy permet de reuoler aux cieux.*
*Elle d'enhaut noſtre hoſteſſe venue*
*Eſt par contrainte ici bas detenue,*
*Où n'employant ſa premiere vigueur,*
*Par habitude & par trait de longueur*
*Conſent au corps, & faut qu'en deſpit d'elle*
*S'eſtant infuſe en la chair corporelle*
*Elle ſe ſouille & honniſſe aux pechez*
*Dont les humains ont les corps entachez.*
*Or quand la mort aux hommes familiere*
*Diſſipe au vent noſtre douce lumiere,*
*L'ame pourtant apres le froid treſpas*
*Laiſſant ſon corps, ſon taq ne laiſſe pas*
*Ny ſa ſouilleure : elle emporte l'ordure*
*Empreinte en ſoy qui longuement luy dure :*
*Pource aux Enfers comme vn ſonge leger*
*Elle deualle, à fin de ſe purger*
*Et nettoyer ſa macule imprimée*
*Qu'elle receut dans le corps enfermée.*
*En l'air, en l'eau, par le feu, dans le vent*
*Vont expiant & purgeant & lauant*
*Les vieux delits de leurs fautes commiſes*
*A l'examen de Rhadamant' ſoumiſes.*

*En ces tourmens ardans & violans*
*L'vne est mille ans, & l'autre deux mil ans,*
*L'autre trois mil, & ne sont soulagées*
*Qu'elles ne soyent parfaitement purgées,*
*Et que la tache adherante ne soit*
*Nette au souffrir du mal qu'elle reçoit.*
*Quand vn long temps de siecles & d'années*
*L'vne sur l'autre à courses retournées*
*Ont nettoyé la macule, & ont fait*
*L'esprit diuin estre pur & parfait,*
*Et que le feu de tressimple nature*
*Ne tient plus rien de la terrestre ordure,*
*Tout aussi pur comme il estoit alors*
*Que pur & simple il vint en nostre corps,*
*Adonc Mercure à la verge d'yuoire*
*Les assemblant au fleuue les fait boire,*
*Fleuue qui fait toute chose oublier :*
*Car autrement ne se voudroyent lier*
*A nouueaux corps, & ne voudroyent plus estre*
*Pour r'aquerir du mal par tant renaistre.*
*Ainsi qu'aigneaux en troupes amassez*
*Par le baston de Mercure poussez*
*Les ames vont sur la riue guidées*
*Boire le fleuue à friandes ondées :*
*Puis à l'instant perdent tout souuenir.*
*Lors vn desir les prend de reuenir,*
*Et de reuoir leur liaison premiere,*
*Et du Soleil la celeste lumiere.*
*A tant se teut : Francion tout soudain*
*Prend de rechef vn couteau dans la main,*
*Et d'vne truye infertile & brehaigne*
*Ouure la gorge : en tombant elle saigne*
*A gros bouillons, dont le sang renuersé*
*Tiede fuma dans le creux du fossé.*



*Priant Mercure & les sœurs Eumenides,*
*Noms craints là bas, vouloir seruir de guides*
*A ces esprits qui deuoyent quelquefois*
*Venir aux corps des Monarques François.*
*Comme il disoit, entre soufres & flames*
*Voici venir de l'abysme les ames.*
*Vn tourbillon tournoyant & fumeux,*
*Vn feu de poix resineux & gommeux*
*Alloit deuant (qui de puante haleine*
*Infectoit l'air & les eaux de la plaine)*
*Auec grand son, comme vn tonnerre bruit*
*Brisant la nue espaisse d'vne nuit.*
*Adonc Francus ayant l'ame frappée*
*De froide peur, au poing saqua l'espée*
*Les menaçant : puis se tirant à part*
*Sur vn terreau qui pendoit à l'escart*
*Pour mieux pouuoir leurs visages cognoistre,*
*Sçauoir leurs noms, leurs formes & leur estre,*
*Les contemploit, & comme tout transi*
*Appelle Hyante, & luy demande ainsi.*
*Quel est celuy de royale apparance*
*Qui d'vn grand pas tous les autres deuance,*
*Et d'oliuier se couronne le front?*
*Elle respond, C'est le Roy Pharamont,*
*Qui des François abaissant vn peu l'ire*
*Et le desir conceu sous Marcomire*
*D'assuiettir les terres & les Rois,*
*Adoucira son peuple par les lois,*
*Et leur fierté Sicambroise & Scythique*
*Amollira par la douceur Salique,*
*Pour retirer du chaud amour de Mars*
*Le cœur felon de ses braues soudars.*
*Quel est ce Prince appuyé d'vne hache*
*Qui tout son chef ombrage d'vn panache,*

*Au front seuere, aux yeux gros & ardans,*
*A longue barbe, à longs cheueux pendans,*
*Qui rien qu'horreur ne monstre en son visage?*
*C'est Claudion, qui l'ocieux courage*
*Des vieux Germains aux armes refera,*
*Et leur paresse en guerre eschaufera,*
*D'ardeur nouuelle animant leurs poitrines*
*A conquerir les prouinces voisines.*
*Luy tout ardant du feu de guerroyer,*
*Enfant de Mars, doit vn iour foudroyer*
*L'orgueil Romain : puis d'vne vertu viue*
*Du Rhin Gaulois outrepasser la riue,*
*Et la forest Charbonniere percer.*
*A forte main doit vn iour renuerser*
*Les Turingeois, & la muraille ancienne*
*De Mont, Cambray, & de Valencienne,*
*Et de Tournay, & doit rougir les bors*
*De Somme tiede au carnage des mors :*
*Doit bien auant en Gaule faire entrée :*
*Nulle puissance en armes rencontrée*
*Son masle cœur supporter ne pourra :*
*Comme vne foudre en Bourgongne courra,*
*Vaincra Tholoze, & les Gots d'Aquitaine*
*Comme sapins estendra sur la plaine :*
*Puis en donnant exemple à ses neueux*
*De liberté portera longs cheueux,*
*S'esiouïssant pour remarque immortelle*
*Que Cheuelu toute Gaule l'appelle.*
*Quel est celuy qui marche le premier*
*Apres ces deux, au visage guerrier,*
*Qui tient la face aux astres eleuée?*
*C'est le vaillant & iuste Merouée,*
*Aspre ennemi des Huns, qui descendront*
*Plus dru que gresle, & par force prendront*

*Pillant brulant à flames enfumées*
*(Mars tout sanglant conduira leurs armées)*
*Treues, Coulongne, & mille forts chasteaux*
*Que le grand Rhin abreuue de ses eaux,*
*Et ru'ront Mets à l'egal de la terre:*
*Cruelle engeance, indontable à la guerre.*
*La mer ne iette aux bords tant de sablons,*
*Que de soldats hideux en cheueux blons*
*S'amasseront trope venant sur trope*
*Pour mettre à sac l'Occidentale Europe*
*Sous Atila cruel Prince inhumain,*
*Extreme fleau de l'Empire Romain.*
*Contre vn tel peuple espoinçonné de rage,*
*Tout acharné de meurdre & de carnage,*
*Craint comme foudre à trois pointes tortu,*
*Ce Merouée opposant sa vertu*
*Pres de Chalons abaissera l'audace*
*De ces felons: menu dessus la place*
*L'vn dessus l'autre adentez tomberont,*
*Si qu'espandus par les champs ils n'auront*
*Pour leur tombeau que les bestes sauuages*
*Soules du sang de leurs puants carnages.*
*Luy le premier suiui de ses Troyens,*
*Regaignera les bords Parisiens,*
*Sens, Orleans & la coste de Loire:*
*Puis de ton nom Francus ayant memoire,*
*Le nom de Gaule en France changera:*
*Ton sang versé par armes vangera,*
*Et nul des tiens chargé de tant de proye*
*Ne doit pousser si haut le nom de Troye,*
*Vaillant monarque, inuincible, inuaincu,*
*Victorieux: autour de son escu*
*(Frayeur, horreur des guerres eschaufées)*
*Naistront lauriers & palmes & trofées,*

*Et le premier ſera voir aux François*
*Que vaut l'honneur acquis par le harnois,*
*« Puis il mourra : car toute choſe née*
*« Eſt en naiſſant à la mort deſtinée.*
*De ſon grand nom les vieux Sicambriens*
*Seront long temps nommez Merouéens,*
*Et ſes vertus auront tant de louanges,*
*Qu'aimé des ſiens, redouté des eſtranges*
*Apres ſa mort d'inuiolable loy*
*Nul tant ſoit preux, n'aura l'honneur de Roy*
*Portant au chef la couronne eleuée,*
*S'il n'eſt yſſu de la gent Merouée.*
*L'autre qui vient baiſſant vn peu les yeux*
*Enſemble triſte & enſemble ioyeux*
*Eſt-il des miens ? dy le moy ie te prie.*
*C'eſt Childeric Roy de meſchante vie,*
*Ord de luxure, infet de volupté,*
*Au cœur paillard des vices ſurmonté,*
*Prince prodigue execrable en deſpenſes,*
*Qui pour fournir à ſes folles boubances*
*De ſes ſuiets rongera tous les os,*
*Boira le ſang, hauſſera les impos,*
*Tailles tributs, & de ſi orde iniure*
*Faite aux François nourrira ſa luxure.*
*Il rauira des pucelles la fleur,*
*(Honte aux parens des peres la douleur)*
*Et ſera plein de telle nonchalance,*
*Que deniant aux peuples audiance*
*Conſommera pour neant le Soleil*
*Sans voir iamais ny palais ny conſeil.*
*Pource la France à l'enui coniurée*
*Contre ſa vie ainſi deſmeſurée,*
*Le chaſſera de ſon throne royal :*
*Fuira banni vers ſon ami loyal*

*Roy d'Austrasie, où suiuant son vsage*
*Sans reuerer le sainct droit d'hostelage*
*Et Iupiter protecteur d'amitié,*
*Opiniastre en toute mauuaistié,*
*(Dieux destournez vn acte si infame*
*Du cueur des Rois!) luy honnira sa femme*
*Pour le loyer de l'auoir bien receu.*
*« L'homme de bien est volontiers deceu!*
*De Childeric esliront en la place*
*Le Duc Gillon d'Italienne race,*
*Qui regira les Romains à Soissons,*
*Pire que l'autre en cent mille façons.*
*La France adonc qui son Prince desire,*
*Plaignant le Roy chassé de son empire,*
*R'appellera Childeric son seigneur.*
*Luy se voyant en son premier honneur*
*Doit amender par vergongne ses fautes:*
*Si que vaillant, plein d'entreprinses hautes*
*(Pour effacer de ses pechez le nom)*
*Braue au combat ne taschera sinon*
*Que la vertu par les armes suiuie*
*Perde le bruit de sa premiere vie.*
*Adonc suiura Gillon son ennemi*
*Par les rochers, les forests & parmi*
*Les flots du Rhin: Gillon plein de vergongne*
*S'ira sauuer dans les murs de Coulongne,*
*Que Childeric (Prince guerrier & caut)*
*Le fer au poing emportera d'assaut:*
*Puis sans donner aux Romains nulles tréues*
*Fera broncher les murailles de Tréues,*
*Où ce Gillon vagabond s'enfuira.*
*Les fiers Saxons en bataille occira,*
*Il tu'ra Paul de nation Romaine,*
*Et d'Orleans tirant iusqu'au domaine*

*Du riche Anjou, hazardeux aux dangers*
*Se fera Roy victorieux d'Angers,*
*Et des Romains les armes estofées*
*Au Dieu de Loire appendra pour trofées.*
*Vois-tu Clouis grand honneur des Troyens?*
*Qui le premier abhorrant les Payens*
*Et des Gentils les menteuses escoles,*
*Pour suiure Christ laissera les idoles,*
*Donnant baptesme aux François desuoyez?*
*Et lors du ciel luy seront enuoyez*
*Vn Oriflame, estandart pour la crainte*
*De ses haineux, & l'Ampoulle tressainte*
*Huile sacrée onction de tes Rois.*
*Son escusson deshonnoré de trois*
*Crapaux boufis, en changeant de peinture,*
*Prendra les Lis à la blanche teinture,*
*Present du Ciel: Dieu qui le choisira,*
*D'honneur de force & de biens l'emplira!*
*Ne vois-tu pas comme son front assemble*
*La grauité & la douceur ensemble,*
*Ayant le bras armé sans estre armé,*
*Ensemble craint ensemble bien aimé?*
*Nul ne vaincra ce Roy de courtoisie:*
*Mais quand l'espée au poing aura saisie,*
*Nul conquerant tant soit braue de cœur,*
*De ce Clouis ne se dira veinqueur.*
*Il poursuiura d'vne ardante colere*
*Siagre fils de Gillon, qui son pere*
*Depossеda, & son camp assaudra*
*Si viuement que Soissons il prendra,*
*Perdant du tout la puissance Romaine:*
*Puis dés le Rhin iusqu'aux riues de Seine,*
*De Seine à Loire il sera conquereur,*
*Des Rois voisins le foudre & la terreur.*

*« La fortune est d'inconstance emplumée!*
*Luy conduisant vne gaillarde armée*
*Outre le Rhin contre les Alemans*
*Prompts aux combats, aux guerres vehemens,*
*Sera pressé d'vne si grande suite,*
*Que tout honteux de penser en la fuite*
*Aura recours tant seulement à Dieu:*
*Lors s'eslançant furieux au milieu*
*Des Alemans, de sa Françoise espée*
*Rendra de sang la campagne trempée,*
*Tu'ra leur Roy, & des peuples dontez*
*Tributs par an luy seront apportez.*
*Lors enrichi des despouilles conquises*
*Au nom de Christ bastira des Eglises.*
*Puis se chargeant (comme Prince inuaincu)*
*Le dos de fer & le bras de l'escu,*
*Ira de Vienne aborder le riuage.*
*Vn Cerf chassé monstrera le passage*
*Au camp François, grand miracle diuin!*
*Pres de Poitiers fera trembler le Clin*
*Dessous ses pieds, assaillant de furie*
*Alaric Roy des peuples de Gothie.*
*Desia le vent branle les estandars,*
*Pied contre pied se fichent les soudars*
*Ioyeux de sang: tout le cœur leur bouillonne,*
*Vne poussiere en rond les enuironne,*
*Et sans relasche au milieu des trauaux*
*Sont renuersez cheualiers & cheuaux.*
*Le Roy Clouis ardant à la conqueste,*
*Perçant son camp opposera sa teste*
*Contre Alaric: là d'vn cœur hazardeux*
*Ces puissans Rois s'affronteront tous deux*
*Braues, hautains, furieux comme foudres.*
*Sous leurs cheuaux deux tourbillons de poudres*

*Noirciront l'air, & sans auoir repos*
*Ici Clouis ici le Roy des Gots*
*Poussez tournez de fortune diuerse,*
*Seront portez tous deux à la renuerse.*
*Le mol sablon imprimera leurs corps :*
*Eux releuez plus ardans & plus forts*
*Cherchant la mort espandront sur la place*
*Gréues cuissots morions & cuirace,*
*Suant tous deux de colere & de coups :*
*Mais à la fin Clouis plein de courroux*
*Fera du Goth victime à Proserpine,*
*D'vne grand' playe enfondrant sa poitrine.*
*Ainsi Clouis Alaric occira :*
*L'ame Gothique aux enfers s'en ira!*
*Puis s'emparant des thresors de ce Prince,*
*Prendra Tholoze & toute la prouince*
*D'Alby, Rouargue, Auuergne & Limosin,*
*Et le païs de Garonne voisin.*
*De là pompeux d'vne si noble gloire,*
*Des Bourguignons rauira la victoire,*
*Les massacrant d'vn courage trop chaut*
*Pour le forfait de leur Roy Gondebaut.*
*Bref ce Clouis d'inuincible puissance*
*Doit bouter hors son empire d'enfance,*
*Le rendre masle, à fin que tous les Rois*
*Tremblent de peur aux armes des François.*
*De ses vertus l'acquise renommée*
*Sera si grande & si haute semée,*
*Que ses enfans ne seront maintenus*
*En leur grandeur, que pour estre venus*
*D'vn pere tel, lequel durant sa vie*
*Ne vaincra pas tant seulement l'enuie*
*Des Rois vassaux à son glaiue pointu,*
*Mais si au large estendra sa vertu,*

*Qu'ensueli dessous la terre sombre*
*Fera trembler les Princes de son ombre :*
*Tant vaut l'honneur d'vn Prince apres la mort,*
*Qui en viuant fut equitable & fort!*
*Or pour monstrer que telle creature*
*Se vestira de celeste nature,*
*Auant sa mort les feux presagieux,*
*Le tremble-terre & les foudres des cieux*
*Esbranleront sa royale demeure.*
*« Mais quoy? Troyen, il faut que l'homme meure!*
*« En son bateau Caron prend vn chacun,*
*« Et du tombeau le chemin est commun.*
*Voy Childebert & Clotaire son frere,*
*Qui tous ardans d'vne iuste colere*
*Que Gondebaut comme Prince cruel*
*Ait fait meurdrir leur oncle maternel,*
*Dessus son fils Sigismond de Bourgongne*
*De telle mort vangeront la vergongne.*
*Ces deux grands Rois à la guerre assemblez*
*Donnant bataille aux Bourguignons troublez,*
*Les meurdriront d'vne mort tres-amere,*
*Gratifiant aux larmes de leur mere,*
*Qui souspiroit de ne voir point vangé*
*Le corps royal de son pere outragé.*
*Ce Childebert & Clotaire grands Princes*
*Pour augmenter les bords de leurs prouinces*
*Rompant le droit, la nature & la loy,*
*« (Entre les Rois ne dure point la foy,*
*« Tant le desir de regner leur commande)*
*Freres germains suiuis d'vne grand'bande*
*D'hommes armez partiaux & mechans*
*Voudront helas! de leurs glaiues tranchans*
*S'entre-tuer, & rougir les batailles*
*Du sang tiré de leurs propres entrailles.*

*Mais ſur le point qu'ils voudront s'aſſaillir,*
*Voicy du iour la lumiere faillir :*
*Neiges & vents & tourbillons & greſle*
*Du ciel creué tomberont peſle-meſle*
*Entre-ſemez de foudres & d'eſclairs :*
*Hommes, cheuaux, morions & bouclairs*
*Seront frappez de pluye & de tonnerre.*
*Vn tel miracle appaiſera la guerre*
*De ces germains : le bon Dieu l'a permis :*
*Puis de haineux deuenus bons amis,*
*Freres de ſang & de cueur ſans rancune*
*Ramaſſeront leurs puiſſances en vne,*
*Fiers aux combats, inuaincus cheualiers :*
*Puis en pouſſant milliers deſſus milliers*
*D'hommes armez, par hautes deſtinées*
*Iront gaigner les cymes Pyrenées,*
*Princes guerriers, inuaincus de trauaux.*
*Les monts d'Eſpaigne au bruit de leurs cheuaux*
*Retentiront, & couuerts de gendarmes*
*Les champs luiront ſous l'eſclair de leurs armes.*
*Lors Almaric Roy des Gots, qui tiendra*
*Sous luy l'Eſpagne, ardant les aſſaudra*
*(Noueau fuzil de l'ancienne noiſe)*
*Mais pour neant : car la vertu Françoiſe*
*De pieds de mains & de teſte pouſſant*
*Ira des Goths la force renuerſant.*
*Ce Roy voyant ſa puiſſance coupée*
*Du fer Gaulois, ſçaura que vaut l'eſpée*
*De Childebert, qui luy perſant la peau,*
*Coſtes & cœur, ira iuſqu'au pommeau*
*D'vne grand' playe en la poitrine ouuerte :*
*Auec le ſang fuira l'ame deſerte*
*Du corps Gothiq, & franche de ſes os*
*Ira chercher là bas autre repos.*

*Ces freres Rois, ains frayeur des campagnes,*
*Ardront perdront pilleront les Espagnes,*
*Mettant à sac & peuples & seigneurs :*
*Lors tous enflez de butins & d'honneurs,*
*Et d'vne gloire aux François eternelle,*
*Viendront reuoir leur terre paternelle :*
*Puis sans enfans des vieillards le confort,*
*Comme tous Rois, seront pris de la mort.*
*Quel est cest autre eshonté de la face ?*
*C'est Aribert des-honneur de ta race,*
*Le nourrisson de toute volupté,*
*Qui pour ton fils ne doit estre conté.*
*L'autre d'apres qui tout morne se fasche,*
*Qui tient sa gorge & qui marchant remasche*
*Mainte menace & resue tout à soy ?*
*C'est Childeric indigne d'estre Roy,*
*Mange-suiet, tout rouillé d'auarice,*
*Cruel tyran, seruiteur de tout vice,*
*Lequel d'imposts son peuple destruira :*
*Ses citoyens en exil bannira*
*Affamé d'or, & par armes contraires*
*Voudra rauir la terre de ses freres,*
*N'aimant personne & de personne aimé :*
*Qui de putains vn serrail diffamé*
*Fera mener en quelque part qu'il aille,*
*Soit temps de paix ou soit temps de bataille :*
*En voluptez consommera le iour,*
*Et n'aura Dieu que le ventre & l'amour.*
*Les escoliers n'auront les benefices,*
*Les gens de bien ny honneurs ny offices :*
*Tout se fera par flateurs eshontez,*
*Et les vertus seront les voluptez.*
*Iamais d'enhaut la puissance celeste*
*Ne monstra tant son ire manifeste,*

*Et l'œil de Dieu qui nous regarde tous,*
*Ne monstra tant aux hommes son courrous.*
*Signes de sang de meurdres & de guerre,*
*De tous costez vn tremblement de terre,*
*Horrible peur des hommes agitez,*
*De fond en comble abatra les citez.*
*Iamais les vents la terre ne creuerent*
*En plus de lieux: iamais ne s'eleuerent*
*Plus longs cheueux de Cometes aux Cieux,*
*De son malheur signes presagieux.*
*Et toutesfois pour ces menaces hautes*
*Ce mechant Roy n'amendera ses fautes:*
*Mais tout superbe en vices endurci,*
*Contre le Ciel eleuant le sourci,*
*O cœur brulé d'infame paillardise!*
*Estouffera contre sa foy promise,*
*En honnissant le saint lict nuptial,*
*Sa propre espouse, espoux tresdesloyal.*
*Ny lict ny foy ny la nuict amoureuse*
*Ne defendront Galsonde malheureuse,*
*Qu'en luy pressant le gosier de sa main*
*Ne la suffoque, homicide inhumain:*
*Acte d'vn Scythe & non d'vn Roy de France,*
*Lequel deuoit s'opposer en defense*
*Pour la sauuer, & luy-mesmes s'offrir*
*Plustost cent fois à la mort, que souffrir*
*De voir sa femme ou captiue ou touchée:*
*Et toutesfois aupres de luy couchée,*
*Iointe à son flanc, le baisant en son lict,*
*Seure en ses bras, l'estranglera de nuict.*
*Cruel tyran! à qui dessus la teste*
*L'ire de Dieu pend desia toute preste:*
*Son propre sang son crime lauera,*
*Et sa putain sa femme vangera.*

*Apres la mort de sa femme Galsonde*
*Doit espouser sa garse Fredegonde,*
*Qui d'vn visage eshonté de regars*
*Et de maintiens lubriques & paillars,*
*Et d'vn parler entre l'humble & le graue,*
*Fera ce Roy de maistre son esclaue,*
*L'abestissant si bien à ses desirs,*
*Qu'il seruira valet de ses plaisirs :*
*Puis doit apprendre aux despens de sa vie*
*« Que l'homme est fol qui aux putains se fie.*
*Or elle ayant assoté son mari*
*Pour mieux iouïr de son ribaud Landri*
*Qui du Royaume auoit toute la charge,*
*Folle d'amour, à deux meurdriers encharge*
*A son retour de la chasse bien tard*
*De luy percer la gorge d'vn poignard.*
*Ainsi mourra par les mains de sa femme*
*Ce Chilperic des Princes le diffame.*
*Elle sans peur ny de Dieu ny de lois,*
*Toute effrontée, ayant encor les dois*
*Rouges du sang de son mari, pour taire*
*Par vn beau fait le meurdre & l'adultere,*
*Ira guerriere au milieu des combas,*
*Tiendra son fils de trois mois en ses bras,*
*Traistre pitié ! pendant à sa mammelle,*
*Dont son paillard aura pris la tutelle.*
*Puis ceste Roine abominable, ainçois*
*Ceste Furie execrable aux François,*
*De qui la teste attendoit le supplice,*
*Comme si Dieu fauorisoit le vice,*
*Viura sept ans en pompes & honneur*
*Auec Landri, des François gouuerneur :*
*Et qui pis est, morte on la fera Sainte.*
*« Ainsi tout va par fraudes & par sainte !*

*L'autre qui suit est Clotaire son fils,*
*Par qui seront les Saxons desconfis,*
*Ne souffrant viure en leur terre occupée*
*Masle debout plus grand que son espée,*
*Sage guerrier, victorieux & fort,*
*Qui pour l'honneur mesprisera la mort.*
*De Brunehaut Princesse miserable*
*Punira seul la malice execrable,*
*Le corps lié trainant à son cheual.*
*Ses vieux cheueux par montaigne & par val*
*Seront espars: si que d'elle tirée*
*Les chemins pleins de sa peau deschirée*
*Voirront saigner cuisses, iambes & flancs,*
*Et les buissons s'arrouser de leurs sangs.*
*Bien qu'vn grand Roy ne puisse auoir louange*
*Quand par la mort d'vne femme il se vange,*
*Pourtant Clotaire est absous des François*
*D'auoir vangé le sang de tant de Rois,*
*Que par poison, par glaiue & par cautelle*
*Auoit occis ceste Roine cruelle.*
*Les Lestrygons les Cyclopes qui n'ont*
*Au front qu'vn œil, en leurs rochers ne sont*
*Si cruels qu'elle à toute peste née,*
*Qui ourdissant menée sur menée,*
*Guerre sur guerre & debats sur debats,*
*Fera mourir la France par combats:*
*Mais à la fin sous les mains de Clotaire*
*Doit de ses maux receuoir le salaire.*
*Ce gentil Prince entre ses nobles faits*
*Voyant ses gens en bataille desfaits,*
*Et Dagobert son fils iusqu'à la taye*
*Couure-cerueau atteint d'vne grand' playe*
*Perdre le sang en longue pasmaison,*
*Reuestira son chauue poil grison*

*D'vn morion, armes de la ieunesse,*
*Et tout son corps refroidi de vieillesse*
*Reschaufera d'vn cœur ieune & gaillard:*
*Puis en brossant les flancs de son bayard*
*Chaud de colere & de menace fiere,*
*Passant à nou le fil d'vne riuiere*
*Ira trouuer le Roy sur l'autre bord*
*Qui se mocquoit de son fils demi-mort.*
*Alors ces Rois d'vn valeureux courage*
*Front contre front sur le premier riuage*
*S'acharneront comme loups au combat.*
*Le bon Clotaire à la renuerse abat*
*Son ennemi, & sa teste coupée*
*Embroche droite au bout de son espée,*
*Auec grans cris repassant vers les siens:*
*Acte Gaulois, & digne des Troyens,*
*De siecle en siecle à iamais memorable,*
*Tant vaut vn pere à son fils pitoyable!*
*L'autre qui vient en magnifique arroy,*
*Qui de maintien represente vn grand Roy,*
*Est-il des miens? dy-le moy ie te prie.*
*C'est Dagobert fleur de Cheualerie:*
*En sa ieunesse aura le cœur hautain,*
*Reuesche en mœurs, coupera de sa main*
*(Acte impiteux) la barbe de son maistre.*
*Puis par le temps venant son âge à croistre,*
*De Prince fier deuiendra gracieux,*
*Tant seulement en deux poincts vicieux,*
*L'vn de nourrir par trop de concubines,*
*L'autre de faire excessiues rapines*
*Sur mainte Eglise, à fin d'enrichir vn*
*Moustier à part du reuenu commun:*
*Au reste accort de bonnes mœurs & sage,*
*Qui craindra Dieu, qui punira l'outrage*

*Des orfelins, qui viura par conseil,*
*Qui n'aura point en armes son pareil,*
*Prudent guerrier, qui sera sans contrainte*
*L'amour des siens, de ses voisins la crainte:*
*Qui chassera les peuples circoncis*
*De ses païs, par qui seront occis*
*Les Esclauons, qui dessus la campagne*
*Estendra morts les peuples d'Allemagne,*
*Et les Lombars par guerres destruira:*
*Qui les Gascons rudement punira,*
*Et qui rendra la nation seruile*
*Des Poiteuins, & qui Poitiers leur ville*
*Saccagera par glaiues & par feux,*
*Et la fera labourer par des bœufs,*
*Semant du sel où furent ses murailles:*
*Qui destruira les Hongres par batailles*
*Tranchant au fer tant de peuples armez.*
*Des os des morts les champs seront semez*
*Et les cheuaux nageront iusqu'au ventre*
*Souillez de sang: la riuiere qui entre*
*Dedans la mer, à peine par ses bords*
*Pourra couler, tant elle aura de morts.*
*Luy tout enflé de gloire militaire*
*Rendra sous luy Bretaigne tributaire,*
*Et leur royaume en Duché changera.*
*Tout au contraire ami deschargera*
*(Aux vns hautain, aux autres debonnaire)*
*Les fiers Saxons surmontez par son pere,*
*De trois cens bœufs qu'ils deuoyent tous les ans:*
*Puis desliant de ses membres pesans*
*L'ame legere, apres mainte victoire*
*Rendra son nom d'eternelle memoire.*
*L'autre qui suit d'honneur enuironné,*
*Qui a le front de palme couronné,*

*Qui ja les Turcs menace de la guerre,*
*Sera Clouis lequel ira conquerre*
*Hierusalem & les Sceptres voisins*
*D'Egypte iointe aux peuples Sarrazins.*
*Outre la mer bien loin de sa patrie*
*Tiendra des Iuifs l'heureuse seigneurie,*
*Et son ost braue & luy braue à la main*
*Boiront sept ans les ondes du Iourdain:*
*Puis retourné pour quelque trouble en France,*
*De ses enfans punira l'arrogance,*
*Qui par flateurs par ieunes gens deceus*
*Vers celle ingrats qui les auoit conceus,*
*De tout honneur degraderont leur mere,*
*Et donneront la bataille à leur pere.*
*Leur mere adonc, ah! mere sans merci,*
*Fera bouillir leurs iambes, & ainsi*
*Tous mehaignez les doit ietter en Seine.*
*Sans guide iront où le fleuue les meine*
*A l'abandon des vagues & des vens:*
*Graue supplice! à fin que les enfans*
*Par tel exemple apprennent à ne faire*
*Chose qui soit à leurs parens contraire.*
*Bien que ce Roy soit magnanime & fort,*
*Soit aumosnier, des pauures le support,*
*Pourtant son ame aux vices inclinée,*
*De trop de vin se verra dominée.*
*L'amour la gueule & les plaisirs qui font*
*Rougir de honte vn Prince le feront*
*Esclaue Roy de vilaine luxure,*
*Trompant son nom, soy-mesme & la nature.*
*Vois-tu ceux-ci qui abaissent les yeux*
*Honteux de voir la lumiere des Cieux,*
*Qui ne deuroyent au monde iamais naistre,*
*Ny moins auoir Hector pour leur ancestre?*

*Clotaire est l'vn, & l'autre est Childeri,*
*Theodoric l'autre en delices nourri,*
*Trois fait-neants, grosses masses de terre,*
*Ny bons en paix, ny bons en temps de guerre,*
*La maudisson du peuple despité.*
*L'vn pour souiller son corps d'oisiueté,*
*Pour n'aller point au conseil, ny pour faire*
*Chose qui soit au Prince necessaire,*
*Pour ne donner audience à chacun,*
*Pour n'auoir soin de soy ny du commun,*
*Pour ne voir point ny Palais ny Iustice,*
*Mais pour roüiller sa vie entre le vice,*
*Traistre à son peuple & à soy desloyal,*
*Sans plus monter en son throne royal,*
*Ains le fraudant de son naturel guide,*
*A Esbrouin en laschera la bride,*
*Et le fera soit en guerre ou en paix*
*Chef du Conseil & Maire du Palais.*
*Cest Esbrouin aura soin des batailles,*
*De la finance & d'augmenter les tailles,*
*Et de respondre à tous Ambassadeurs:*
*Et son estat aura tant de grandeurs*
*Comme chargé d'vne peine honorable,*
*Qu'il deuiendra si craint & redoutable*
*(En ce-pendant que les Rois amusez*
*A bousonner, des femmes abusez,*
*Sans nul conseil, trahis de leur plaisance,*
*Sont Rois de nom, Esbrouin de puissance)*
*Qu'en peu de iours ces Maires approuuez*
*De tout le peuple, aux honneurs eleuez,*
*Puissans de faits de parolle & d'audace,*
*Des premiers Rois aboliront la race,*
*Et se feront d'autorité pourueus*
*Eux-mesmes Rois, leurs fils & leurs neueus.*

*Pource, Troyen, ne commets telle faute,*
*« N'eleue point en dignité trop haute*
*« Quelque vaſſal : ton dommage en depend.*
*« Quand vn Roy faut, trop tard il s'en repent.*
*L'autre ſecond de luxure tout palle*
*Perdra longtemps ſa dignité royale,*
*Et ſans egard à ſon ſang deſcendu*
*De tant de Rois, ſera Moyne tondu*
*Et r'enfermé dedans vn Monaſtere.*
*Le tiers qui vient penſif & ſolitaire,*
*De ſes ſuiets comme peſte hay,*
*A contre-cœur des Seigneurs obey,*
*Chaud de colere, à regner mal-habile,*
*Fera foëter le Cheualier Bodille*
*En lieu public lié contre vn poſteau*
*Tout deſchiré de veines & de peau.*
*Bodille plein d'vn valeureux courage,*
*Touſiours penſif en ſi vilain outrage,*
*Ne remaſchant que vengeance en ſon cœur,*
*Lairra couler quelque temps en longueur :*
*Puis ſans reſpect de Sceptre ou de Couronne*
*(Tant le deſpit furieux l'eſpoinçonne)*
*Tout allumé de honte & de fureur*
*Fera payer à ce Roy ſon erreur*
*Par ſon ſang propre, enrougiſſant ſa dextre*
*Dedans le cœur de ſon Prince & ſon maiſtre,*
*Et d'vn tel fiel ſa vengeance emplira,*
*Que le Roy mort, la Roine il occira*
*Et ſon enfant enclos en ſes entrailles.*
*« Il faut qu'vn Roy ſoit cruel aux batailles,*
*« Mais doux aux ſiens : il faut que la fierté*
*« Soit aux lions, aux Princes la bonté*
*« Comme mieux-nez & qui ont la nature*
*« Plus pres de Dieu que toute creature.*

*Ce Roy doit estre abusé par flateurs*
*Peste des Rois, courtizans & menteurs,*
*Qui des plus grans assiegeant les oreilles,*
*Font les discrets & leur content merueilles.*
*Pource, Francus, si le Ciel te fait Roy,*
*Sage entretiens des vieillars pres de toy,*
*Qui te diront leurs raisons sans feintise*
*En longs cheueux en longue barbe grise.*
*Ne vueilles point pour Conseillers choisir*
*Ces ieunes fols qui parlent à plaisir.*
*Le plus souuent les Princes s'abestissent*
*De deux ou trois que mignons ils choisissent,*
*Vrais ignorans qui font les suffisans,*
*Qui ne seroyent entre les artizans*
*Dignes d'honneur, grosses lames ferrées*
*Du peuple simple à grand tort honorées,*
*Qui viuent gras des imposts & des maux*
*Que les Rois font à leurs pauures vassaux :*
*Tant la faueur qui les fautes efface,*
*Fait que le sot pour habile homme passe!*
*Quelle fureur, qu'vn Roy pere commun*
*Doiue chasser tous les autres pour vn*
*Ou deux ou trois ? & blesser par audace*
*Vn masle cœur issu de noble race,*
*Sans regarder si le flateur dit vray ?*
*Ce Childeric doit cognoistre à l'essay*
*Le mal qui vient de croire à flaterie,*
*Perdant d'vn coup femme enfant & la vie.*
*Voy, Francion, ces autres Rois dontez*
*De vin d'amour de toutes voluptez,*
*Qui abestis en vn monceau se pressent,*
*Et le regard contre la terre baissent.*
*Vne grand' nue esparse sur le front*
*Les obscurcist : regarde comme ils vont*

*Effeminez, & d'vne alleure lente*
*Monſtrent au front vne ame nonchalante.*
*Ah malheureux! ils ſeront fils des tiens,*
*Germe maudit, Troyennes non Troyens:*
*Qui tant s'en faut qu'ils ſoyent en France dignes*
*D'auoir au chef les couronnes inſignes,*
*Qu'ils ne ſont pas, peſte du genre humain,*
*Dignes d'auoir l'aiguillon en la main,*
*Rois ſans honneur, ſans cœur, ſans entrepriſe,*
*Dont la vertu ſera la paillardiſe.*
*Leur beau royaume acquis par le harnois*
*De tant d'ayeux treſinuincibles Rois,*
*Par la ſueur de tant de Capitaines,*
*Par ſang par fer par diſcours & par peines,*
*Tout en vn iour par laſcheté de cœur*
*Perdra puiſſance accroiſſance & vigueur!*
*Ne vois-tu pas comme Clouis en pleure?*
*» Tay-toy grand Roy, rien ça-bas ne demeure*
*» En ſon entier : tant plus le Sceptre eſt haut,*
*» Et plus il tombe à terre d'vn grand ſaut.*
*Ces Rois hideux en longue barbe eſpeſſe,*
*En longs cheueux ornez preſſe ſur preſſe*
*De chaiſnes d'or & de carquans grauez,*
*Hauts dans vn char en triomphe eleuez*
*Vne fois l'an feront voir leur viſage:*
*Puis tout le reſte ils ſeront en ſeruage,*
*Laiſſant la bride aux Maires du Palais,*
*Dont ils ſeront eſclaues & valets,*
*Maſques de Rois, idoles animées,*
*Et non paſteurs ny Princes des armées,*
*Qui ſe verront honnis de voluptez,*
*De leurs vaſſaux à la fin ſurmontez.*
*Appren, Troyen, comme vn laſche courage*
*Perd en vn iour ſon Sceptre & ſon lignage.*

» Il ne faut eſtre aux affaires retif:
» La Royauté eſt vn meſtier actif.
Voy Chilperic le dernier de la race
De Pharamond, comme il baiſſe la face,
Moyne razé pour ſa lubricité,
Vn fait-neant moiſi d'oiſiueté,
Qui ja ce ſemble aux plaiſirs s'abandonne.
Ceſtuy perdra le Sceptre & la Couronne
Du grand Clouis, & ſon Maire Pepin
S'en ſera Roy par ne ſçay quel deſtin,
En transferant l'ancien diadeſme
De la maiſon de ſon maiſtre à ſoy-meſme.
Bien qu'à grand' peine ait quatre pieds de corps,
Bas de ſtature, & de membres peu forts,
Il aura l'ame actiue & vigoureuſe:
Et de conſeil & de prudence heureuſe
Il dontera la force des plus grans.
Pource, Francus, par tel exemple apprens
« Que tout Royaume augmente en accroiſſance
« Par la vertu, & non par la puiſſance:
« Et que Dieu ſeul qui toute choſe peut,
« Perd & maintient les Sceptres comme il veut.
« Pour les garder l'homme en vain ſe trauaille:
« Car c'eſt luy ſeul qui les oſte & les baille.
Qui ſont ces deux qui vont marchant à part?
Qui de la troupe eſlongnez à l'eſcart
Diſcourent ſeuls de grans propos enſemble?
A voir leur port l'vn & l'autre me ſemble
Sage guerrier, & nul ne s'eſt monſtré
De tant d'honneur ny de gloire illuſtré.
Celuy, Troyen, qui fait bruire ſes armes,
Grand Capitaine & paſteur de genſd'armes,
Qui ja ſa main ſur vne lance met,
Qui d'vn panache ombrage ſon armet

*Au fier maintien, au ſuperbe courage,*
*Qui rien que Mars ne monſtre en ſon viſage,*
*Sera Martel gouuerneur des François,*
*Non Roy de nom, mais le maiſtre des Rois.*
*Dedans le Ciel fera monter l'Empire*
*Du nom Gaulòis, & nul deuant ſon ire*
*N'oppoſera ny lance ny eſcu,*
*Qu'il ne ſoit pris ou fuitif ou veincu.*
*Voy quels Lauriers, marque de ſa conqueſte,*
*Vont plis ſur plis enuironnant ſa teſte!*
*Voy ſon maintien combien il eſt gaillard,*
*Et de quels yeux il enſonce vn regard!*
*Il occira par bataille cruelle*
*Des forts Saxons la nation rebelle:*
*Ceux de Bauiere à mort deſconfira:*
*Les Allemans tributaires fera*
*Iuſqu'au Danube, & la terre Frizonne*
*Rendra veinqueur, ſuiette à ſa Couronne:*
*Prendra d'aſſaut, inueincu Cheualier,*
*Niſmes, Marſeille, Arles & Montpelier,*
*Beziers, Narbonne, & toute la Prouence*
*Fera ſeruile à ſon obeïſſance:*
*Prendra Bordeaux, & Blaye, & tous les forts*
*Que la Gironde arrouſe de ſes bords.*
*Voicy comme Eude Empereur d'Aquitaine*
*Les Sarrazins peuple innombrable ameine*
*Contre Martel, à la guerre conduits*
*Par Abdirame antique ſang des Iuifs,*
*Qui d'Abraham & de Sarra ſa femme*
*Se vantera: ce cruel Abdirame,*
*Cruel de mœurs, de viſage & de cœur,*
*Des puiſſans Dieux & des hommes mocqueur,*
*Tout acharné de meurdre & de furie,*
*Enflé d'orgueil, enflé de vanterie,*

*Doit amasser les siens de toutes pars*
*Femmes, enfans, vieux & ieunes soudars,*
*Valets, bouuiers, marchans, à fin que l'onde*
*D'vn si grand ost effroye tout le monde.*
*Ces Sarrazins au trauail obstinez*
*Outre-passant les cloistres Pyrenez,*
*Et file à file espuisant toute Espagne,*
*Se planteront au pied de la campagne*
*Auec grands cris, tels que les grues font*
*Quand queuë à queuë en ordre s'en re-vont*
*Hautes au vent, & déhachant les nuës*
*Vont demeurer en leurs terres cognuës*
*Fuyant l'hyuer : vn cry tranchant & haut*
*Se fait en l'air, tout le ciel en tressaut!*
*La mer ne pousse aux riues tant d'areines,*
*De tant de feux les voutes ne sont pleines*
*Au ciel la nuict, que de peuples pressez*
*Dessous ce Roy se verront amassez.*
*Ils tariront le coulant des fontaines :*
*Dessous leurs pieds feront trembler les plaines,*
*Grands comme pins en hauteur esleuez :*
*Prendront Bordeaux & les peuples lauez*
*De la Gironde, & d'ardeur violante*
*Viendront puiser les eaux de la Charante,*
*Ne pardonnant à temples ny moutiers :*
*D'auares mains saccageront Poitiers,*
*Razant chasteaux & villes enfermées,*
*Et pres de Tours camperont leurs armées.*
*Là l'inuincible indontable Martel*
*Ne s'estonnant de voir vn nombre tel,*
*Mais d'autant plus ayant l'ame eschaufée*
*Qu'il verra grand le gain de son trofée,*
*Chaud de loüange & d'honneur hazardeux*
*Ira planter son camp au deuant d'eux*

*Les menaçant : la Déeſſe Bellonne*
*Courra deuant, & Mars qui aiguillonne*
*Le cœur des Rois, pour ſauuer de mechef*
*Ce vaillant Duc, luy pendra ſur le chef.*
*Ce iour Martel aura tant de courage,*
*Qu'apparoiſſant en hauteur d'auantage*
*Que de couſtume, on dira qu'vn grand Dieu*
*Veſtant ſon corps aura choiſi ſon lieu.*
*Luy tout horrible en armes flamboyantes,*
*Meſlant le fifre aux trompettes bruyantes,*
*Et de tabours rompant le ciel voiſin*
*Eſueillera le peuple Sarrazin,*
*Qui l'air d'autour emplira de vrlées.*
*Ainſi qu'on voit les torrens aux valées*
*Du haut des monts deſcendre d'vn grand bruit,*
*En eſcumant la rauine ſe ſuit*
*A gros bouillons, & maiſtriſant la plaine,*
*Gaſte des bœufs & des bouuiers la peine :*
*Ainſi courra de la fureur guidé*
*Auec grand bruit ce peuple desbordé.*
*Mais tout ainſi qu'alors qu'vne tempeſte*
*D'vn grand rocher vient arracher la teſte,*
*Puis la pouſſant & luy preſſant le pas,*
*La fait rouler du haut iuſques à bas :*
*Tour deſſus tour, bond deſſus bond ſe roule*
*Ce gros morceau qui rompt, fracaſſe & foule*
*Les bois tronquez, & d'vn bruit violant*
*Sans reſiſtance à bas ſe va boulant.*
*Mais quand ſa cheute en tournant eſt roulée*
*Iuſqu'au profond de la creuſe valée*
*S'arreſte coy : bondiſſant il ne peut*
*Courir plus outre, & d'autant plus qu'il veut*
*Rompre le bord, & plus il ſe courrouſſe,*
*Plus le rempart le preſſe & le repouſſe :*

*Ainsi leur camp en bandes diuisé*
*Ayant trouué le peuple baptisé,*
*Bien qu'acharné de meurdre & de tu'rie,*
*Sera contraint d'arrester sa furie.*
*Chacun de rang en son ordre se met,*
*Le pied le pied, l'armet touche l'armet,*
*La main la main, & la lance la lance,*
*Contre vn cheual l'autre cheual s'eslance,*
*Et le pieton l'autre pieton assaut.*
*Icy l'adresse, icy la force vaut,*
*Sort & vertu pesle-mesle s'assemblent:*
*Dessous les coups les armeures qui tremblent,*
*Font vn grand bruit: Victoire qui pendoit*
*Douteuse au ciel, les combats regardoit.*
*Au mois d'Esté quand la pauure famille*
*Du laboureur tient en main la faucille,*
*Et se courbant abat de son seigneur*
*Les espics meurs, des campagnes l'honneur:*
*Tant de moisson, tant de blonde iauelle*
*L'vne sur l'autre espais ne s'amoncelle*
*De tous costez esparses sur les champs,*
*Que de corps morts par les glaiues tranchans*
*Seront occis de la gent Sarrazine.*
*En moins d'vn iour hostes de Proserpine*
*Iront là bas trois cens mille tuez,*
*L'vn dessus l'autre en carnage ruez.*
*Mille ans apres les Tourangelles plaines*
*Seront encor' de carcasses si pleines*
*D'oz, de harnois, de vuides morions,*
*Que les bouuiers en traçant leurs sillons*
*N'oirront sonner sous la terre feruë*
*Que de grands oz hurtez de la charrue.*
*Tel au combat sera ce grand Martel:*
*Qui plein de gloire & d'honneur immortel*

*Perdra du tout par mille beaux trofées*
*Des Sarrazins les races estoufées,*
*Et des François le nom victorieux*
*Par sa proüesse enuoyra iusqu'aux cieux.*
*L'autre est Pepin heritier de son pere*
*Tant en vertu qu'en fortune prospere,*
*Qui mari'ra la Iustice au harnois,*
*Et regira les siens par bonnes lois.*
*Luy bas de corps, de cœur grand Capitaine,*
*Par neuf conflicts assaillant l'Aquitaine,*
*De Gaïfier occira les soudars :*
*Il rendra serf le Prince des Lombars*
*Dontant sous luy les forces d'Italie.*
*Rome qui fut tant de fois assaillie,*
*Sera remise en son premier honneur :*
*Par luy le Pape en deuiendra Seigneur,*
*Et des François prendra son accroissance:*
*Tant le bon zele aura lors de puissance !*
*Par cent combats, par cent mille façons*
*Doit renuerser le peuple des Saxons,*
*Peuple guerrier des François aduersaire,*
*Et sous sa main le rendra tributaire.*
*La loy pendra sur son glaiue pointu*
*Craint de chacun : tant vaudra sa vertu*
*De la fortune heureuse accompagnée !*
*Sous luy faudra de Clouis la lignée,*
*Si en perdant le sang tres-ancien*
*Des premiers Rois, fera naistre le sien,*
*Donnant lumiere à sa race nouuelle*
*Par les hauts faits de sa dextre immortelle.*
« *N'espere rien au monde de certain :*
« *Ainsi que vent tout coule de la main :*
« *Enfant d'Hector, tout se change & rechange :*
« *Le temps nous fait, le temps mesme nous mange :*

« *Princes & Rois & leurs races s'en-vont,*
« *De leurs trespas les autres se refont.*
« *Chose ne vit d'eternelle durée:*
« *La vertu seule au monde est asseurée!*

FIN DV QVATRIESME LIVRE
DE LA FRANCIADE.

---

## L'AVTHEVR PARLE.

*Si le Roy Charles eust vescu,*
*I'eusse acheué ce long ouurage:*
*Si tost que la mort l'eut veincu,*
*Sa mort me veinquit le courage.*





# ELEGIE SVR LE LIVRE DE LA CHASSE

## DV FEV ROY CHARLES IX. RECVEILLY

### & ramaſſé par la diligence de Monſeigneur de Villeroy.

*Soit que ce liure icy ne viue qu'vn Prin-temps,*
*Soit qu'il force la Parque, & viue plus long temps,*
*Par maint ſiecle endurcy contre la faux dentee*
*Des ans, dont toute choſe à la fin eſt domtée,*
*Iamais on ne pourroit (ſans ietter larmes d'œil)*
*Le lire, en le voyant ainſi veſtu de dueil,*
*Non comme vn orphelin qui a perdu ſon pere,*
*Mais comme vn auorton, à qui la main contraire*
*De Lucine a tranché le fil, ſans auoir ſçeu*
*Ny cognoiſtre ny voir celuy qui l'a conceu.*
*Tel enfant & ce liure ont pareille naiſſance,*
*Qui n'eurent de leur pere onques la cognoiſſance.*
*Toutefois vn chacun en contemplant le traict*
*De ſon corps imparfait, voit bien qu'il eſt extraict*
*De royale lignée & de hault parentage,*
*Rapportant de ſa race au front le teſmoignage.*
*Or ſon pere ne fut de ceux qui par les champs*
*Vont ouurant les ſillons de leurs coutres trenchans,*





*Ny de ceux qui gardant la troupe camusette*
*Des brebis, ont és mains la fluste & la houlette,*
*Mais Seigneur des François, en vertus nompareil,*
*En la terre aussi grand qu'au ciel est le Soleil,*
*Qui pour n'empoisonner les ans de sa ieunesse*
*D'amours ny de festins, de jeux ny de paresse,*
*Et pour tromper l'ennuy des ciuiles fureurs,*
*Aima chiens & cheuaux cognoisseurs & coureurs,*
*Et de meute & d'abbois par brusque violence,*
*Des forests & des cerfs resueiller le silence.*
*Il se feit si parfait en l'art de bien chasser,*
*Qu'aux heures de loisir il en voulut tracer*
*Le projet de ce liure, aimant la renommée*
*Qui s'aquiert par la plume & par l'encre animée*
*Mieux que le vain honneur de bastir des chasteaux,*
*Qui tombent à la fin morceaux dessus morceaux.*
*Car le temps qui renuerse & sceptres & Empires,*
*Egalement abbat & marbres & porphyres.*
*Mais la ialouse mort despite d'vn tel fait,*
*Ne luy permist de voir son ouurage parfaict.*
*Ainsi par la tempeste à terre on voit flestrie*
*La Rose Adonienne auant qu'estre fleurie.*
*O Charles, dont le front est vestu de laurier,*
*Tu te peux bien vanter que tu es le premier*
*Des Monarques François, qui rompant la coustume*
*Des Princes, t'es acquis loüange par la plume,*
*Allongeant au tombeau d'vn renom esclarcy*
*Les ans victorieux de ton age accourcy.*
*Toutesfois le labeur de ta plume estendue*
*Se fust esuanouy comme poudre perdue,*
*Si le tien Villeroy, des Muses le support,*
*N'eust arraché ton fils des griffes de la mort,*
*Et rauy de ta cendre. Ainsi la main fidele*
*De Silene sauua du ventre de Semele*

*Bacchus, germe imparfaict, par la foudre auorté.*
*Et si le sentiment là bas ne t'est osté,*
*Aggraué du sommeil, & de la tombe vaine,*
*Tu le remercieras d'vne si docte peine,*
*Qui a fait comme Hercule, en forceant le trespas,*
*Que toy mort ton labeur au monde ne meurt pas,*
*Monstrant par tel exemple aux nations de France,*
*Que iamais la vertu ne meurt sans recompense.*

## VERS DV ROY CHARLES IX.

### à Ronsard.

*Ronsard, ie cognois bien que si tu ne me vois,*
*Tu oublies soudain de ton grand Roy la vois:*
*Mais pour t'en souuenir, pense que ie n'oublie*
*Continuer tousiours d'apprendre en Poesie:*
*Et pource i'ay voulu t'enuoyer cest escrit*
*Pour enthousiazer ton phantastique esprit.*
*Donc ne t'amuse plus à faire ton mesnage,*
*Maintenant n'est plus temps de faire iardinage:*
*Il faut suiure ton Roy qui t'aime par-sus tous*
*Pour les vers qui de toy coulent braues & dous:*
*Et croy si tu ne viens me trouuer à Amboise,*
*Qu'entre nous aduiendra vne bien grande noise.*

## RESPONSE AVX VERS PRECEDENS

### du feu Roy Charles neufieme.

*Charles, en qui le ciel toutes graces inspire,*
*Qui as le cœur plus grand que n'est grand ton Empire,*

*Vne ame prompte & viue, vn esprit genereux,*
*De vertus, de science & d'honneur amoureux,*
*Qui passes tes ayeux d'vn aussi long espace*
*Que l'Aigle les Autours, dont l'aile ne se lasse*
*En volant outre l'air d'approcher le Soleil:*
*Ainsin entre les Rois tu n'as point de pareil*
*Que François ton grand-pere: & si l'honneste honte*
*Le vouloit, ie dirois que Charles le surmonte,*
*D'autant que nostre siecle est meilleur que le sien,*
*Et que le temps present vaut mieux que l'ancien,*
*Et d'autant qu'il fut docte au declin de vieillesse,*
*Et tu es tout sçauant en la fleur de ieunesse.*
*Car si ta Maiesté (apres le soin commun*
*Qu'elle prend du public, & d'escouter chacun,*
*Permettant à ton peuple vne facile entrée)*
*Soit en prose ou en vers pour plaisir se recrée,*
*Donnant quelque relasche à ton diuin esprit*
*Qui se monstre soymesme en monstrant son escrit,*
*Et rien s'il n'est parfait, ne medite ou compose,*
*Ronsard te cede en vers, & Amyot en prose:*
*Et suis marry d'auoir si longuement vescu*
*Au giron des neuf Sœurs, pour estre ainsi veincu.*
*N'estoit-ce pas assez de m'auoir en cent sortes*
*Monstré l'affection que maistre tu me portes,*
*Sans encor me vouloir desfier en mon art,*
*Et en ryme appeller au combat ton Ronsard,*
*Descouurant contre moy la fureur de ton stile?*
*Ainsi le grand Auguste escriuoit à Virgile:*
*Virgile qui l'esprit de son maistre suiuoit,*
*Pour luy donner plaisir luy contre-rescriuoit.*
*Tu m'as donné des vers, tres-magnanime Prince,*
*Afin qu'en imitant ton exemple, i'apprinse*
*Que peut vn cœur superbe, & pour auoir aussi*
*Tousiours l'esprit touché d'vn vertueux souci.*

*Toutesfois te ioüant, grand Monarque de France,*
*Tu as plus auancé que ta plume ne pense:*
*Car tes faits quelque iour par le temps periront:*
*En mon liure à iamais tes beaux vers se liront,*
*Que ie veux engrauer enuironnez de gloire*
*Sur l'autel le plus sainct du temple de Memoire,*
*Pour mieux faire cognoistre à la posterité*
*Que Ronsard a vescu regnant ta Maiesté,*
*Et que ta Maiesté dessous elle a veu naistre*
*Sa Muse qui se plaist de seruir vn tel maistre.*

## VERS DV ROY CHARLES IX.

### à Ronsard.

*Ronsard, si ton vieil corps ressembloit ton esprit,*
*Ie serois bien content d'auouër par escrit*
*Qu'il sympathiseroit en mal auec le mien,*
*Et qu'il seroit malade aussi bien que le tien.*
*Mais lors que ta vieillesse en comparaison ose*
*Regarder ma ieunesse, en vain elle propose*
*De se rendre pareille à mon ieune Printemps:*
*Car en ton froid Hyuer rien de verd n'est dedans.*
*Il ne te reste rien qu'vn esprit grand & haut,*
*Lequel comme immortel iamais ne te defaut.*
*Or donc ie te diray que bien-heureux serois*
*Si de ton bon esprit vn rayon ie tirois,*
*Ou bien que sans t'oster rien du tien si exquis,*
*Par estude & labeur vn tel m'estoit acquis.*
*Ton esprit est, Ronsard, plus gaillard que le mien:*
*Mais mon corps est plus ieune & plus fort que le tien.*
*Par ainsi ie conclu, qu'en sçauoir tu me passe',*
*D'autant que mon Printemps tes cheueux gris efface.*

# RESPONSE AVX VERS PRECEDENS

## dudit feu Roy Charles IX.

*Charles, tel que ie ſuis, vous ſerez quelque iour :*
*L'âge vole touſiours ſans eſpoir de retour.*
*Et comme hors des dents la parole ſortie*
*Ne retourne iamais apres qu'elle eſt partie :*
*Ainſi l'age qui fuit par les ſiecles caſſé,*
*Ne retourne iamais quand il nous a laiſſé.*
*Voyez au mois de May ſur l'eſpine la roſe,*
*Au matin vn bouton, à veſpre elle eſt eſcloſe,*
*Sur le ſoir elle meurt : ô belle fleur, ainſi*
*Vn iour eſt ta naiſſance & ton treſpas auſſi.*
*Si villes, ſi citez de marbres eſtofées,*
*Si Empires, ſi Rois, ſi ſuperbes trofées*
*Vieilliſſent, ie puis bien en imitant le cours*
*De nature decroiſtre, & voir vieillir mes iours.*
*Ie vous paſſe, mon Roy, de vingt & deux années :*
*Mais les voſtres ſeront ſi ſoudain retournées,*
*Qu'au prix du long ſeiour que fait l'Eternité,*
*Qui les ſiecles deuore en ſon infinité,*
*Vingt, trente, quarante ans accomparez reſſemblent*
*Vn grain pres d'vn monceau où tant de grains s'aſſemblent:*
*Et qui meurt ce iourd'huy, ſoit riche ou ſouffreteux,*
*Quant à l'Eternité, meurt à l'egal de ceux*
*Qu'engloutiſt le Deluge en l'eau deſmeſurée.*
*« Tout terme qui finiſt, n'a pas longue durée.*
*Et ſoit toſt ou ſoit tard, il faut voir le treſpas,*
*Et deſcendre au parquet des Iuges de là-bas.*

*Heureux trois fois heureux, si vous auiez mon âge,*
*Vous seriez deliuré de l'importune rage*
*Des chaudes passions, dont l'homme ne vit franc*
*Quand son gaillard printemps luy eschauffe le sang.*
*De là l'ambition, de là la conuoitise,*
*De là vient la chaleur que Venus nous attise,*
*Et l'ire qui abbat le Fort de la raison,*
*Ennemis incognuz du bon pere grison.*
*Vous verriez, mon grand Prince, en barbe venerable*
*Vostre race Royale autour de vostre table,*
*Comme ieunes Lauriers: & Monarque puissant,*
*Vous verriez dessous vous le peuple obeyssant,*
*Vostre espargne fournie, & vos villes Françoises,*
*Terres haures & ports loin de ciuiles noises,*
*Riches d'honneur, de paix & de biens plantureux,*
*Et vieillard vous seriez plus qu'en ieunesse heureux.*
*Il ne faut estimer que la mere Nature*
*Les saisons des humains ordonne à l'auanture,*
*Comme vn mechant Comique en son theatre fait*
*Le premier Acte bon, le dernier imparfait:*
*Elle compose tout d'vne meure sagesse:*
*Si la ieunesse est bonne, aussi est la vieillesse.*
*La ieunesse est gaillarde & discourt librement,*
*Vieillesse a la raison, esprit & iugement:*
*L'vne a l'opinion, & l'autre la prudence:*
*L'vne aime oiseaux & chiens, amour, cheuaux & dance:*
*L'autre aime le bon vin, le bon lict, le bon feu:*
*Ainsi toute saison differe de bien peu,*
*Et presque l'vne à l'autre à l'egal se r'apporte:*
*Chacune a son plaisir, mais de diuerse sorte.*
*Pourquoy en vous moquant me faittes vous ce tort*
*De m'appeller voisin des ombres de la mort,*
*Et de me peindre aux yeux vne fin si prochaine,*
*Quand de mon chaud Esté ie ne sors qu'à grand peine?*

*Ie n'entre qu'en Autonne, & ne peux arriuer*
*De quinze ou de ſeize ans aux iours de mon Hyuer:*
*Voire & puis (ſi le Ciel à ma vie eſt propice)*
*Faire encor' pour le moins vingt bons ans de ſeruice:*
*Et quand le corps ſeroit de trop d'âge donté,*
*L'âge ne peut forcer la bonne volonté.*
*De force & de vigueur mal-gré moy ie vous cede:*
*L'eſcorce au prix de vous, non la fleur ie poſſede:*
*Et ie vous cede encore en genereux eſprit*
*Qui m'appelle au combat par vn royal eſcrit.*
*Et bref, s'il vous plaiſoit vn peu prendre la peine*
*De courtiſer la Muſe, & boire en la fonteine*
*Fille de ce cheual qui fiſt ſourcer le mont,*
*Tout ſeul vous rauiriez les Lauriers de mon front*
*Vn ſecond Roy François: de là viendroit ma gloire.*
*« Eſtre veincu d'vn Roy c'eſt gaigner la victoire.*



# LE BOCAGE ROYAL

## DE P. DE RONSARD.

DEDIE'

A HENRY III. ROY DE FRANCE

ET DE POLOGNE.

12.




*Voicy du Roy* HENRY *troisiésme l'image,*
*Qui mesprisa sa vie ennemis & dangers,*
*Qui prattiqua les meurs des peuples estrangers,*
*Prince tout bon tout saint tout vaillant & tout sage.*



# LE BOCAGE ROYAL.

## *PANEGYRIQVE DE LA* RENOMMEE,

## A HENRY III. ROY DE FRANCE ET DE POLOGNE.

*Tout le cœur me debat d'vne frayeur nouuelle:*
*I'entens dessus Parnasse Apollon qui m'appelle,*
*I'oy sa lyre & son arc sonner à son costé.*
*Quelque part que mon pied vagabond soit porté*
*Ses Lauriers me font place, & sens ma fantasie*
*Errante entre les Dieux se souler d'Ambrosie.*
*Fuyez peuple fuyez: des Muses fauory*
*I'entre sacré poëte au palais de* HENRY
*Pour chanter ses honneurs: afin que dés l'Aurore,*
*De l'Occident, de l'Ourse, & du riuage More*
*Sa vertu soit cogneuë, & qu'on cognoisse aussi*
*Qu'vn si grand Prince auoit mes chansons en soucy.*

*I'ay les yeux esblouys, tout le cerueau me tremble,*
*I'ay l'estomac panthois, i'auise ce me semble*
*Sur le haut des citez vne femme debout,*
*Qui voit tout qui oyt tout & qui declare tout.*
*Elle a cent yeux au front cent oreilles en teste :*
*Dans les voutes du Ciel son visage elle arreste,*
*Et de ses pieds en terre elle presse les monts,*
*Vne trompette enflant de ses larges poumons.*
*Ie voy le peuple à foulle acourir aupres d'elle.*
*« Le peuple volontiers se paist d'vne nouuelle.*
*Elle va commencer, il m'en faut approcher :*
*« Le temps ne se doit perdre, il n'y a rien si cher.*
*Peuples qui m'escoutez penduz à ma parole,*
*N'estimez mes propos d'vne femme qui vole :*
*Mais que chacun y donne aussi ferme credit*
*Que si les chesnes vieux d'Epire l'auoient dit.*
*La Déesse ennemie aux testes trop superbes,*
*Qui les grandeurs egale à la basseur des herbes,*
*Qui dedaigne la pompe & le fard des humains,*
*A chastié l'orgueil des François par leurs mains.*
*Eux arrogans de voir leurs voiles trop enflées*
*Du vent de la Fortune heureusement soufflées,*
*D'abonder insolens en succez de bon-heur,*
*D'obscurcir leurs voisins d'Empires & d'honneur,*
*Geans contre le ciel, d'vne audace trop grande*
*Ne recognoissoient Dieu qui aux sceptres commande,*
*Ains contre sa grandeur obstinant le sourcy,*
*Auoient contre sa main le courage endurcy :*
*Quand la bonne Adrastie, en vengeant telle iniure*
*Citez contre citez de factions coniure,*
*Fit le soc & le coutre en armes transformer,*
*De leurs vaisseaux rompuz paua toute la mer,*
*Les plaines de leurs ôs, renuersa leurs murailles,*
*Et mit leur propre glaiue en leurs propres entrailles :*

*Si que leur ſang vingt ans aux meurtres a fourny,*
*Et Dauid ne vit onq ſon peuple ſi puny.*
*Maintenant la Déeſſe incline à leur priere*
*Douce ne iette plus leurs plaintes en arriere,*
*Ains pour guarir leurs maux, leur fait preſent d'vn Roy*
*Qu'en lieu de Iupiter le Ciel voudroit pour ſoy:*
*Qui par mille vertus en ſon ame logées,*
*Des Rois ſes deuanciers les fautes a purgées*
*Ainſi qu'vne victime expiant le forfaict*
*Que le peuple a commis, & qu'elle n'a pas fait.*
*Encor que la nature en naiſſant l'ait fait Prince*
*Monarque d'vne grande & fertile prouince,*
*Qu'il ait dés ſon enfance auec le laict ſucé*
*L'honneur qui ſon renom aux aſtres a pouſſé,*
*Voire & que ſa vertu qui la terre enuironne,*
*Luy mette ſur le front vne double Couronne:*
*Encor qu'en ſa ieuneſſe, auant que ſon menton*
*Se friſaſt de la fleur de ſon premier cotton,*
*Ait (chargé du harnois) deux batailles gaignées,*
*Remis ſur les autels les Meſſes dedaignées,*
*Rendu la reuerence aux Images briſez,*
*Aſſemblez en accord ſes peuples diuiſez,*
*Et ſans bouffir ſon cœur d'vne noire colere*
*A tous ſe ſoit monſtré non pas Prince, mais pere,*
*Il ne doit ſe faſcher ſi le publique ſon*
*De ma trompe luy chante encore vne chanſon.*
*Le Prince genereux doit les oreilles tendre,*
*Et d'ire ne s'enfler quand on le veut apprendre.*
*« Dieu ne ſe voit iamais par la faute aſſaillir:*
*« Le naturel de l'homme eſt ſouuent de faillir.*
*Au retour du pays où va ſoufflant Borée,*
*Il trouua ſa Couronne en ſectes ſeparée,*
*L'vn tenant ceſt article, & l'autre ceſtuy-là:*
*Mais ſi toſt que ſon front en France etincela*

*Rayonnant de vertu, chacun à ſon exemple*
*Embraſſa noſtre Egliſe & meſpriſa le temple,*
*Et ferme ne fut plus de ſectes curieux,*
*Par luy fait zelateur des loix de ſes ayeux.*
*Si toſt le gouuernal ne tourne la nauire*
*Errante au gré du vent, que le peuple ſe vire*
*Vers les mœurs de ſon Prince, & taſche d'imiter*
*Le Roy qui va deuant afin de l'inuiter.*
*Ny priſon, ny exil, ny la fiere menace*
*De la corde ou du feu, ny la loy ny la face*
*Du Senat empourpré ne pouſſent tant les cœurs*
*Du peuple à la vertu, que font les bonnes mœurs*
*Du Prince venerable, & quand le ſceptre egale*
*La bonne & iuſte vie à la force Royale.*
*Pour atteindre au ſommet d'vne telle equité*
*Il faut la pieté ioincte à la charité,*
*Et la religion dont reliez nous ſommes,*
*Tant elle eſt agreable & aux dieux & aux hommes!*
*La loy (toile d'areigne) eſt trop foible, & ne peut*
*Le Prince enuelopper, ſi ſon cœur ne le veut,*
*S'il ne croit que Dieu ſeul l'a pour nous approuuée,*
*Sans eſtre inuention par les hommes trouuée,*
*S'il ne la garantiſt, ſi premier ne la ſuit,*
*Si ſa deuotion ſur le peuple ne luit.*
*Quand le ieune Fenix ſur ſon eſpaule tendre*
*Porte le lict funebre & l'odoreuſe cendre,*
*Reliques de ſon pere, & plante ſans pareil*
*Le tombeau paternel au temple du Soleil:*
*Les oiſeaux esbahis en quelque part qu'il nage*
*De ſes ailes ramant, admirent ſon image,*
*Non pour luy voir le corps de mille couleurs peint,*
*Non pour le voir ſi beau, mais pource qu'il eſt ſaint,*
*Oiſeau religieux aux Manes de ſon pere,*
*Tant de la pieté Nature bonne mere*

*A planté dés le naiſtre en l'air & dans les eaux*
*La viuace ſemence és cœurs des animaux!*
*Donques le peuple ſuit les traces de ſon maiſtre:*
*Il pend de ſes façons, il imite & veut eſtre*
*Son diſciple, & touſiours pour exemple l'auoir,*
*Et ſe former en luy ainſi qu'en vn miroir.*
*Cela que les ſoudars aux eſpaules ferrées,*
*Que les cheuaux flanquez de bardes acerées*
*Ne peut faire par force, Amour le fait ſeulet*
*Sans aſſembler ny camp ny veſtir corcelet.*
*Les vaſſaux & les Rois de mutuels offices*
*Se combatent entre-eux, les vaſſaux par ſeruices,*
*Les Rois par la bonté: le peuple deſarmé*
*Aime touſiours ſon Roy quand il s'en voit aimé.*
*Il ſert d'vn franc vouloir, quand il n'eſt neceſſaire*
*Qu'on le face ſeruir: plus vn Roy debonnaire*
*Luy veut laſcher la bride & moins il eſt outré,*
*Plus luy meſmes la ſerre & ſert de ſon bon gré,*
*Se met la teſte au ioug ſous lequel il s'efforce,*
*Qu'il ſecou'roit du col s'on luy mettoit par force.*
*C'eſt alors que le Prince en vertus va deuant,*
*Qui monſtre le chemin au peuple le ſuiuant,*
*Qu'il fait ce qu'il commande, & de la loy ſupréme*
*Rend la rigueur plus douce obeyſſant luy-meſme,*
*Et tant il eſt d'honneur & de loüange epoinct,*
*Que pardonnant à tous ne ſe pardonne point.*
*Quel ſuiet ne ſeroit pieteux & charitable*
*Deſſous vn Roy deuot? quel ſuiet miſerable*
*Voudroit de ſes ayeux conſommer les threſors*
*Pour homme effeminer par delices ſon corps*
*D'or, d'argent & de ſoye, ou d'autre pompe vaine,*
*Quand le Prince n'auroit qu'vn veſtement de laine?*
*Et qu'il retrancheroit par edicts redoutez*
*Les fertiles moiſſons des ordes voluptez,*

*Couppant comme Hercules l'Hydre infame des vices*
*Par l'honneste sueur des poudreux exercices?*
*A forcer par les bois vn Cerf au front ramé,*
*Enferrer vn Sanglier de defenses armé,*
*Voir leureter le Liéure à la iambe peluë,*
*Voir pendre les Faucons au milieu de la nuë,*
*Faire d'vn pied legier poudroyer les sablons,*
*Voir bondir par les prez l'enflure des ballons,*
*A porter le harnois, à courir la campaigne,*
*A domter sous le frein vn beau genet d'Espaigne,*
*A saulter, à luitter d'vn bras fort & vouté,*
*Voilà les ferremens trenchants l'oisiueté.*
*Mais porter en son ame vne humble modestie*
*C'est à mon gré des Rois la meilleure partie.*
*Le Prince guerroyant doit par tout soudroyer:*
*Celuy qui se maintient, doit bien souuent ployer.*
*L'vn tient la rame au poing, l'autre espie à la hune:*
*En l'vn est la prudence, en l'autre est la fortune.*
*Tousiours l'humilité gaigne le cœur de tous:*
*Au contraire l'orgueil attize le courrous.*
*Ne vois-tu ces Rochers rempars de la marine?*
*Grondant contre leurs pieds tousiours le flot les mine,*
*Et d'vn bruit escumeux à l'entour aboyant,*
*Forcenant de courroux, en vagues tournoyant*
*Ne cesse de les battre, & d'obstinez murmures*
*S'opposer à l'effort de leurs plantes si dures,*
*S'irritant de les voir ne ceder à son eau.*
*Mais quand vn mol sablon par vn petit monceau*
*Se couche entre les deux, il flechit la rudesse*
*De la mer, & l'inuite ainsi que son hostesse*
*A loger en son sein: alors le flot qui voit*
*Que le bord luy faict place, en glissant se reçoit*
*Au giron de la terre, appaise son courage,*
*Et la lichant se iouë à l'entour du riuage.*

*La Vigne lentement de ses tendres rameaux*
*Grimpe s'insinuant aux festes des Ormeaux,*
*Et se plye à l'entour de l'estrangere escorce*
*Par amour seulement, & non pas par la force:*
*Puis mariez ensemble, & les deux n'estant qu'vn*
*Font à l'herbe voisine vn ombrage commun.*
*La peste des grands Rois sont les langues flateuses,*
*Esponges & corbeaux des terres souffreteuses:*
*Mais le mal le plus grand qu'vn Prince puisse auoir,*
*C'est quand il hait le liure, & ne veut rien sçauoir.*
*Le Roy dont ie vous parle & que le ciel approuue,*
*Iamais en sa maison l'ignorance ne trouue.*
*Ayant fait rechercher (d'vne belle ame espris)*
*Par tout en ses pays les hommes mieux appris,*
*Pres de luy les approche & les rend venerables,*
*S'honorant d'honorer les hommes honorables:*
*De parole il les louë, & d'honneurs auancez*
*Comme ils le meritoient les a recompensez.*
*Il a voulu sçauoir ce que peult la Nature,*
*Et de quel pas marchoit la premiere closture*
*Du Ciel, qui tournoyant se reffuit en son cours,*
*Et du Soleil qui faict le sien tout au rebours.*
*Il a voulu sçauoir des Planettes les dances,*
*Tours, aspects & vertus, demeures & distances:*
*Il a voulu sçauoir les cornes du Croissant,*
*Comme d'vn feu bastard il se va remplissant,*
*Second Endymion amoureux de la Lune.*
*Il a voulu sçauoir que c'estoit que Fortune,*
*Que c'estoit que Destin, & si les actions*
*Des Astres commandoient à nos complexions.*
*Puis descendant plus bas sous le second estage*
*Il a cogneu du Feu la nature volage,*
*Il a pratiqué l'Air combien il est subtil,*
*Comme il est nourrissier de ce monde fertil,*

*Comme il eſt imprimé de formes differentes.*
*Il a cogneu la Foudre & ſes fleches errantes*
*D'vn grand bruit par le vague, & ſi le Soleil peint*
*L'arc au ciel en ſubſtance, ou s'il apparoiſt feint.*
*Puis il a faict paſſer ſon eſprit ſous les ondes,*
*A cogneu de Thetis les abyſmes profondes,*
*Et du vieillard Protée a conté les troupeaux:*
*Il a cogneu le flot & le reflot des eaux:*
*Si la Lune a credit ſur l'element humide,*
*Ou ſi l'ame de l'Eau d'elle meſme ſe guide,*
*Eſlançant ſon eſprit des terres à l'entour*
*Pour ne viure en pareſſe & cropir en ſejour.*
*Puis venant ſur la terre a viſité les villes,*
*Les hommes & leurs meurs & leurs reigles ciuilles*
*Pour ſçauoir à ſon peuple vn ſoleil eſclairer,*
*Pour luy laſcher la bride ou pour la luy ſerrer,*
*Cognoiſſant par effect toutes vertus morales.*
*Puis entrant ſous la terre aux caues infernales*
*A cherché les metaux, & d'eſprit diligent*
*Sçeu les mines de plomb, de l'or & de l'argent,*
*Quelle humeur les engendre és veines de la terre,*
*Et le cuiure & le fer inſtrumens de la guerre.*
*Puis d'vn ſi haut trauail ſe voulant delaſſer,*
*Et d'vn braue Laurier ſon ſceptre entrelaſſer,*
*Prenant le Lut en main, que dextrement il guide,*
*Se va ſeul ſoulager en l'antre Pieride,*
*Toutes les fleurs d'Euterpe attachant à ſon front.*
*Apollon qui l'eſcoute, & les Muſes qui vont*
*Danſant autour de luy, l'inſpirent de leur grace,*
*Soit qu'il veille tourner vne chanſon d'Horace,*
*Soit qu'il veille chanter en accords plus parfaicts*
*Les geſtes martiaux que luy meſmes a faicts*
*Imitateur d'Achille, alors que l'ire outrée*
*L'enflammoit en ſa nef contre le fils d'Atrée,*

*Et que le Priamide arrengeant ses soudars*
*Rompoit d'vn grand caillou la porte des rempars.*
*Nul Prince n'eut iamais l'ame si valeureuse,*
*Ny si doüé du ciel d'vne memoire heureuse.*
*De miel en son berceau la Muse l'arrousa,*
*Pithon en l'allaittant sa bouche composa*
*D'vne docte eloquence, afin de faire croire*
*Ce qu'il veut aux soudars pour gaigner la victoire,*
*Ou pour prescher son peuple, & par graues douceurs*
*Leur tirer de sa voix par l'oreille les cœurs*
*Comme son deuancier Hercule, dont la langue*
*Enchesnoit les Gaulois du fil de sa harengue.*
*Nul Prince, tant soit grand, n'a le bruit auiourd'huy*
*De mieux recompenser ses seruiteurs que luy,*
*Ny faire tant d'honneur à leurs cendres funebres,*
*Les rappellant au iour en despit des tenebres:*
*Roy qui ne peult les siens ny viuans oublier,*
*Ny quand la mort les vient de leur corps deslier,*
*Fauorisant les vns de ses faueurs premieres,*
*Les autres d'oraisons, de vœuz & de prieres.*
*Quand la Parque ennemie aux Vallois nous rauit*
*Charles, Astre du ciel, par toute France on vit*
*Les Muses se cacher: Phœbus n'osoit rien dire,*
*Ny le Dieu voyageur inuenteur de la Lyre:*
*Les Lauriers estoient secs, sec le bord Pimplean,*
*Le silence effroyoit tout l'antre Cyrrhean:*
*De limon & de sable, & de bourbe estoupée*
*Claire ne couroit plus la source Aganippée.*
*Les Muses maintenant honorant son retour,*
*Couuertes de bouquets osent reuoir le iour:*
*Phœbus n'a plus la main ny la voix refroidie,*
*Et des Lauriers fanis la teste est reuerdie,*
*Voyant ce grand* HENRY *des peuples conquereur*
*Les aimer, & se plaire en leur douce fureur,*

*Et d'vne ame qui vit d'Apollon toute pleine,*
*Faire parler Thespie, & couler sa fontaine.*
*Nul poëte François des Muses seruiteur*
*Ne presenta iamais ouurage à sa hauteur,*
*Qu'il n'ait recompensé d'vn present magnifique,*
*Honorant le bel art que luy mesme il pratique,*
*Et ne l'ait caressé d'acollades ou d'yeux,*
*Inuitant l'artizan à faire encores mieux.*
*Tels estoient les bons Rois de l'âge plus fleurie,*
*Numa le Sacerdote instruit par Egerie :*
*Tel estoit Numitor & ces peres Romains*
*Qui auoient du labeur les empoulles és mains :*
*Tel Eufrate empalmé de son riuage humide*
*Vit Salomon regner sur le throne Isacide,*
*Dont les sceptres estoient des peuples redoutez*
*Par la loy que portoient leurs glaiues espointez,*
*Ayant en lieu du fer la douceur pour leur marque.*
*Tel fut le Roy François des lettres le Monarque,*
*Tel est ce bon* HENRY, *qui Prince tres-humain*
*Porte de ses subiects les cœurs dedans son sein.*
*Ny corcelets ferrez, ny targues, ny heaume,*
*Ny cheuaux, ny soudards, ne gardent son Royaume,*
*Ny fossez, ny rempars; mais sa seule vertu*
*Qui le peuple combat sans estre combatu.*
*Au contraire Alexandre affamé d'auarice,*
*Enflé d'ambition, qui reduit au seruice*
*Le sceptre de Cyrus, & qui fist son harnois*
*Luire comme vne foudre aux riuages Indois,*
*Et ces fiers Empereurs de la maistresse Romme*
*Qui couuroient vn aspic sous la forme d'vn homme*
*Estans Princes cruels eurent cruelle fin*
*Ou par le fer meurtrier, ou par le froid venin*
*Ont espanché leur vie, & morts sans sepulture*
*Ont esté des corbeaux & des chiens la pasture,*

*Sans auoir le loisir que leurs cheueux grisons*
*Honorassent leur teste en leurs propres maisons.*
*Le bon Prince Trajan & le bon Marc Aurelle*
*Ont vieillars accompli leur vie naturelle,*
*Ont veu pour leur trespas la Republique en pleurs,*
*Et leurs tombeaux couuerts de cheueux & de fleurs.*
*Nature qui peut tout, dont le ventre desserre*
*Toutes perfections, ne donne à nostre terre*
*Rien si parfait qu'vn Roy modeste & moderé,*
*Et au poids de vertu iustement mesuré.*
*Seul entre les humains il a peinte au visage*
*De Dieu la venerable & redoutable image:*
*Il en est le mirouër: si par vn vilain traict*
*De l'image qu'il porte, il souille le pourtrait,*
*Si quelqu'vn le diffame, empoisonne ou massacre,*
*Dieu ialoux de l'honneur de son saint simulacre*
*Punira le forfait, sans laisser inuangé*
*Quiconque aura mechant son portrait outragé*
*Et ne souffrant en terre vn seul pas de sa trace,*
*Perdra luy ses enfans sa maison & sa race.*
*Puis moy qui de ma langue annonce verité,*
*En chanteray l'histoire à la posterité.*
*Ainsi dist la Deesse, & de sa bouche ronde*
*Enuoya de* HENRY *les honneurs par le monde.*

## A luy-mesme.

*Si l'honneur de porter deux Sceptres en la main,*
*Commander aux François & au peuple Germain*
*Qui de l'Ourse Sarmate habite la contrée:*
*Si des Venitiens la magnifique entrée,*

*Si auoir tout le front ombragé de Lauriers,*
*Si auoir pratiqué tant de peuples guerriers,*
*Tant d'hommes tant de mœurs tant de façons estranges:*
*Si reuenir chargé de gloire & de louanges,*
*Si ja comme vn Cesar conceuoir l'Vniuers,*
*Vous a fait oublier le chantre de ces vers,*
*Roy dont l'honneur ne peut s'amoindrir ny s'accroistre,*
*Sans vous dire son nom vous le pourrez cognoistre.*
*C'est, Prince, c'est celuy qui d'vn cœur courageux*
*Grimpa dessus Parnasse en croupes ombrageux,*
*Importunant pour vous les filles de Memoire,*
*Quand Dieu pres de Iarnac vous donna la victoire,*
*Quand vostre bras armé fut le iour des François,*
*Quand la Charante, fleuue au peuple Sainctongeois,*
*Vous veit presque sans barbe, ainsi qu'vn ieune Achille,*
*Foudroyer l'ennemi sur sa riue fertile,*
*Remirant en ses eaux vos armes & l'esclair*
*De vostre morion & de vostre bouclair,*
*Qui flamboyent tout ainsi que fait vne Comete,*
*Qui glissant par le Ciel d'vne crineuse traite*
*Tombe dessus vn camp, & va signant les cieux*
*De cheueux rougissans d'vn feu presagieux.*
*Ce fut quand vostre main à craindre comme foudre,*
*Fist à la gent mutine ensanglanter la poudre:*
*Quand nos autels sacrez reuirent leurs bons Saincts,*
*Et quand mille estendars tous deschirez, & teints*
*De poussiere & de sang, pour immortels exemples*
*D'vn long ordre attachez pendirent à nos temples.*
*Encore qu'vn tel acte honoré de bon-heur,*
*Eust besoin de trouuer vn superbe sonneur*
*Qui d'vn bruit héroïque eust enflé les trompetes:*
*Si est-ce que la voix des plus braues Poëtes*
*De peur fut enroüée, & le vent de leur sein*
*Ne sortit pour enfler la trompette d'airain,*

*Chacun craignant sa vie en saison si douteuse :*
*Où celuy sans trembler d'vne crainte honteuse*
*Qui vous escrit ces vers, asseuré vous chanta :*
*Sur le haut d'Helicon vos trionfes planta :*
*Et si en combatant vostre lance sceut poindre,*
*Celebrant vos honneurs sa langue ne fut moindre,*
*Oeuure si agreable à vous Prince veinqueur,*
*Que vous louastes l'Hymne & l'appristes par cueur.*
*Mais quand toute la France à tromper bien-aisée*
*D'ardentes factions & de guerre embrasée*
*Estoit sous le razouer, & l'horrible mechef*
*Soustenu d'vn filet nous pendoit sur le chef,*
*Et la victoire neutre errant entre les armes*
*Partizanne esbranloit le cœur de nos gend'armes,*
*Incertains qui seroit par la faueur des Cieux*
*Des deux camps si puissans le seul victorieux :*
*Vous pour sauuer le Sceptre, & nos Saints tutelaires,*
*Nos autels, nos maisons, vous-mesmes & vos freres,*
*Et vostre mere, helas ! qui de peur fremissoit,*
*Et tout le Ciel pour vous d'oraisons emplissoit :*
*Vous, dy-ie, en-orgueilli de forces animées,*
*Aupres de Montcontour campastes vos armées,*
*Liurastes la bataille, où Dieu vous regardoit,*
*Où sa Croix dessus vous* JESUS-CHRIST *estendoit.*
*Là furent enuoyez par vos mains martiales*
*Seize mille mutins aux ombres infernales*
*Victime de Pluton : si que tout Moncontour,*
*La riuiere de Diue, & les champs d'alentour*
*Sonnoyent dessous vos coups, qui pauerent les places,*
*Champs, chemins & guerets, de puantes carcasses,*
*Et d'ossemens de morts l'vn sur l'autre arrangez.*
*Les sillons du païs en furent si chargez,*
*Voire si engraissez de charongneux carnages,*
*Et les ventres des chiens & des bestes sauuages*

*(Tombeau des ennemis) ſi gras & ſi refaits,*
*Qu'on le peuſt egaler ce moindre de vos faits*
*Au plus grand des Romains, tant merita de gloire*
*A l'extreme peril vne telle victoire.*
*Celuy qui la chanta, raui d'eſprit alla*
*Sur les eaux de Permeſſe, aux Muſes il parla,*
*Les entretint de vous, & vous fiſt vn tel hynne,*
*Que Daurat grand ſonneur de la lyre Latine*
*La daigna bien tourner, à fin qu'vn double vers*
*Semaſt voſtre renom par ce grand Vniuers.*
*Vn iour qu'il celebroit le feu Roy voſtre frere,*
*Son Charles ſon ſeigneur, Prince tout debonnaire,*
*Le tançant luy diſoit: N'eſcriuez point de moy,*
*Eſcriuez de mon frere, eſcriuez de ſa foy,*
*Et comme ſa vertu prodigue de prouëſſe*
*S'immolant en mon lieu le Sceptre me redreſſe.*
*Admirant telle amour qu'au monde on ne voit plus,*
*Il baſtit de Caſtor le temple & de Pollux,*
*Et vous le dedia pour remarque immortelle*
*D'vne rare amitié ſi ſainte & fraternelle.*
*C'eſt celuy qui pour vous en cent mille façons*
*Fit ſonnets & diſcours, eclogues & chanſons,*
*Maſcarades, tournois, & chiffres & deuiſes,*
*Et bref qui a chanté toutes vos entrepriſes.*
*Meſme à voſtre berceau quand encor vous pendiez*
*Dans les bras nourriciers, le iour que vous rendiez*
*Comme vn nouueau Soleil, l'empliſt de hardieſſe*
*De vous iouër vne Ode en ſi baſſe ieuneſſe,*
*Et faiſiez tout raui, la teſte ſou-leuant,*
*Semblant, ce luy ſembloit, de l'aller approuuant.*
*Quand vous fuſtes eſleu Monarque de Polongne,*
*Que Dieu ſur voſtre teſte en poſa la Couronne,*
*Et qu'il fallut partir d'entre les bras aimez*
*De vos plus chers parens en larmes conſumez:*

*Qu'il vous fallut laiſſer le doux air de la France,*
*Capitaines, ſoldats, amis & cognoiſſance,*
*Que chacun vous ſuiuoit d'vne humble affection,*
*Il ne chanta iamais de telle Election,*
*D'autant qu'elle emportoit des François la lumiere*
*Pour en pays eſtrange eſclairer la premiere.*
*Or' à voſtre retour, qui luiſt comme vn Soleil*
*Sortant de l'Ocean en flames nompareil,*
*Qui donne iour aux ſiens diſſipant les tenebres,*
*Et de noſtre feu Roy les complaintes funebres:*
*Il a gros d'Apollon celebré ce retour.*
*Les hommes volontiers honorent plus le iour*
*Que la nuict tenebreuſe, & Veſper n'eſt ſi belle*
*Que l'Aurore au matin qui ſort toute nouuelle:*
*Auſſi voſtre apparoiſtre aux François fait ſentir*
*Plus d'allegreſſe au cœur que voſtre departir.*
*Mais ainſi que le iour découure toutes choſes*
*Que l'ombre ſommeilleuſe en ſes bras tenoit cloſes,*
*Brigandages, larcins, & tout ce que la nuit*
*Recele de mauuais quand le Soleil ne luit:*
*Ainſi nous eſperons que les guerres ciuiles,*
*Licences de ſoldats, ſaccagemens de villes,*
*Qui regnoyent ſans frayeur de voſtre Maieſté,*
*S'enfuiront esblouis deuant voſtre clairté.*
*Chacun d'vn œil veillant vos actions contemple:*
*Vous eſtes la lumiere aſſiſe au front du Temple.*
*Si elle reluit bien, voſtre Sceptre luira:*
*Si elle reluit mal, le Sceptre perira.*
*« Il faut bien commencer: celuy qui bien commence,*
*« Son ouurage entrepris de beaucoup il auance.*
*Sire, commencez bien à voſtre aduenement,*
*De tout acte la fin ſuit le commencement.*
*Il faut bien enfourner: car telle qu'eſt l'entrée,*
*Volontiers telle fin s'eſt touſiours rencontrée.*

13.

*Vous ne venez en France à paſſer vne mer*
*Qui ſoit tranquille & calme & bonaſſe à ramer :*
*Elle eſt du haut en bas de factions enflée,*
*Et de religions diuerſement ſoufflée :*
*Elle a le cœur mutin, toutefois il ne faut*
*D'vn baſton violant corriger ſon defaut :*
*Il faut auec le temps en ſon ſens la reduire :*
*« D'vn chaſtiment forcé le mechant deuient pire.*
*Il faut vn bon timon pour ſe ſçauoir guider,*
*Bien calfeutrer ſa nef, ſa voile bien guinder :*
*La certaine Bourſolle eſt d'adoucir les tailles,*
*Eſtre amateur de paix, & non pas de batailles,*
*Auoir vn bon Conſeil, ſa Iuſtice ordonner,*
*Payer ſes creanciers, iamais ne maçonner,*
*Eſtre ſobre en habits, eſtre Prince accointable,*
*Et n'ouïr ny flateurs ny menteurs à la table.*
*On eſpere de vous comme d'vn bon marchand,*
*Qui gaillard & ruzé va les Indes cherchant,*
*Et retourne chargé d'vne treſ-riche proye,*
*Heureux par le trauail d'vne ſi longue voye :*
*Il r'apporte de l'or, & non pas de l'airain.*
*Auſſi vous auriez fait vn tel voyage en vain,*
*Veu le Rhin, le Danube, & la grande Allemaigne,*
*La Poulongne que Mars & l'Hyuer accompaigne,*
*Vienne qui au Ciel ſe braue de l'honneur*
*D'auoir ſceu repouſſer le camp du Grand-Seigneur,*
*Veniſe mariniere, & Ferrare la forte,*
*Thurin qui fut François, & Sauoye qui porte*
*Ainſi que fait Atlas, ſur ſa teſte les cieux :*
*En vain vous auriez veu tant d'hommes tant de lieux,*
*Si vuide de profit en vne barque vaine*
*Vous retourniez en France apres ſi longue peine.*
*Il faut faire, mon Prince, ainſi qu'Vlyſſe fit,*
*Qui des peuples cognus ſceut faire ſon profit,*

*Comme à voſtre retour ſoigneuſement vous faites,*
*Honorant voſtre Eſtat des loix les plus parfaites,*
*Ayant à vos François, apres mille dangers,*
*Enſeigné les vertus des peuples eſtrangers.*
*Mais quoy? Prince inueincu, le ſort ne m'a fait eſtre*
*Si docte que ie puiſſe enſeigner vn tel maiſtre:*
*En diſcours ſi hautains ie ne doy m'empeſcher,*
*Et ne veux faire ici l'office de preſcher.*
*Ma langue ſe taira: vos Sermons ordinaires,*
*La complainte du peuple, & vos propres affaires*
*Vous preſcheront aſſez: ce papier ſeulement*
*S'en-va vous ſaluer, & ſçauoir humblement*
*De voſtre Maieſté, ſi vous ſon nouueau maiſtre*
*Le pourrez par ſa Muſe encores recognoiſtre.*
*Il n'a pas l'Italie en poſte trauerſé*
*Sur vn cheual pouſſif, ſuant & haraſſé,*
*Qui a cent fois tombé ſon maiſtre par la courſe:*
*Il n'a vendu ſon bien à fin d'enfler ſa bourſe*
*Pour vous aller trouuer, & pour parler à vous,*
*Pour vous baiſer les mains, embraſſer vos genous,*
*Proſterner adorer: il ne le ſçauroit faire,*
*Son humeur fantaſtique eſt aux autres contraire:*
*Ceux qui n'ont que le corps ſont nez pour tels meſtiers:*
*Ceux qui n'ont que l'eſprit ne les font volontiers.*
*Toutefois ſans courir & ſans changer de place*
*Il eſt aſſeuré d'eſtre en voſtre bonne grace:*
*Encor le deſeſpoir ne l'a pas combatu,*
*L'honneur aime l'honneur, la vertu la vertu.*
*S'il vous plaiſt l'appeller, ſans farder vne excuſe*
*Il vous ira trouuer auec la meſme Muſe*
*Dont il chanta Henry, ſon Charles, & auſſi*
*Vous à preſent ſon Roy des Muſes le ſouci:*
*Ou ſi voſtre diſgrace à ce coup il eſſaye,*
*Il ſera cazanier comme vn vieil Morte-paye*

*Qui renferme sa vie en quelque vieil chasteau,*
*Paresseux, accrochant ses armes au rasteau,*
*Au païs inutile, & veincu de paresse*
*Pres de son vieil harnois confine sa vieillesse.*

## A luy-mesme.

*A vous race de Rois, Prince de tant de Princes,*
*Qui tenez dessous vous deux si grandes Prouinces,*
*Qui par toute l'Europe esclairez tout ainsi*
*Qu'vn beau Soleil d'Esté de flames esclarci,*
*Que l'estranger admire & le suiet honore,*
*Et dont la maiesté nostre siecle redore :*
*A vous qui auez tout, ie ne sçaurois donner*
*Present, tant soit-il grand, qui vous puisse estrener.*
*La terre est presque vostre, & dans le Ciel vous mettre,*
*Ie ne suis pas vn Dieu, ie ne puis le promettre,*
*C'est à faire au flateur : ie vous puis mon mestier*
*Promettre seulement de l'encre & du papier.*
*Ie ne suis Courtizan ny vendeur de fumées,*
*Ie n'ay d'ambition les veines allumées,*
*Ie ne sçaurois mentir, ie ne puis embrasser*
*Genoux, ny baiser mains, ny suiure ny presser,*
*Adorer bonneter, ie suis trop fantastique :*
*Mon humeur d'Escolier, ma liberté rustique*
*Me deuroyent excuser, si la simplicité*
*Trouuoit auiourd'huy place entre la vanité.*
*C'est à vous mon grand Prince à supporter ma faute,*
*Et me louër d'auoir l'ame superbe & haute,*
*Et l'esprit non seruil, comme ayant de Henry,*
*De Charles, de François trente ans esté nourri.*

*Vn gentil Cheualier qui aime de nature*
*A nourrir des harats, s'il treuue d'auanture*
*Vn Coursier genereux, qui courant des premiers*
*Couronne son seigneur de Palme & de Lauriers,*
*Et couuert de sueur d'escume & de poudriere*
*R'apporte à la maison le pris de la carriere :*
*Quand ses membres sont froids debiles & perclus,*
*Que vieillesse l'assaut que vieil il ne court plus,*
*N'ayant rien du passé que la monstre honorable,*
*Son bon maistre le loge au plus haut de l'estable,*
*Luy donne auoine & foin soigneux de le penser,*
*Et d'auoir bien serui le fait recompenser :*
*L'appelle par son nom, & si quelqu'vn arriue,*
*Dit : Voyez ce cheual qui d'haleine poussiue*
*Et d'ahan maintenant bat ses flancs à l'entour,*
*I'estois monté dessus au camp de Moncontour,*
*Ie l'auois à Iarnac, mais tout en fin se change :*
*Et lors le vieil Coursier qui entend sa louange,*
*Hannissant & frappant la terre, se sou-rit*
*Et benist son seigneur qui si bien le nourrit.*
*Vous aurez enuers moy (s'il vous plaist) tel courage,*
*Sinon à vous le blasme, & à moy le dommage :*
*Ie refue! vostre main me doit faire sentir*
*Que la maison des Rois ne loge vn repentir.*
*Mais ie suis importun, la personne importune*
*Ne rencontre iamais vne bonne fortune :*
*Laissons faire au destin qui nous donne la loy,*
*Le destin de grand Duc vous a fait vn grand Roy :*
*Puis il ne faut iamais ou parler à son maistre,*
*Ou faut de doux propos les oreilles luy paistre.*
Sire, *voici le mois où le peuple Romain*
*Qui tenoit tout le monde enclos dedans la main,*
*Donnoit aux seruiteurs, par maniere de rire,*
*Congé de raconter tout ce qu'ils vouloyent dire :*

*Donnez-moy (s'il vous plaiſt) vn ſemblable congé,*
*I'ay la langue de rongne & le palais mangé,*
*Il faut que ie les frotte, ou il faut que ie meure,*
*Tant le mal grateleux me demange à toute heure.*
*Puis voici le Printemps où ſe purge vn chacun,*
*Il faut que mon humeur ſe purge ſur quelcun :*
*Mais ie ne puis ſans vous ! ſans voſtre faueur,* SIRE,
*Ie n'oſe enuenimer ma langue à la Satyre.*
*Si eſt-ce que la rage & l'vlcere chancreux*
*Me tient de compoſer : le mal eſt dangereux,*
*Et ne plaiſt pas à tous : mais ſi ie vous puis plaire,*
*Il me plaiſt, vous plaiſant, d'eſcrire & de deſplaire.*
*Qui, bons Dieux, n'eſcriroit voyant ce temps ici !*
*Quand Apollon n'auroit mes chanſons en ſouci,*
*Quand ma langue ſeroit ſans Muſes, & muette,*
*Encores par deſpit ie deuiendrois Poëte.*
*C'eſt trop chanté d'Amour, & en trop de façon*
*La France ne cognoiſt que ce mauuais garçon,*
*Que ſes traits, que ſes feux : il faut qu'vne autre voye*
*Par ſentiers incognus ſur Parnaſſe m'enuoye,*
*Pour me ſerrer le front d'vn Laurier attaché,*
*D'autre main que la mienne encores non touché.*
*Apres que voſtre eſprit & vos mains diligentes*
*Seront laſſes du faix des affaires vrgentes,*
*Aux heures de plaiſir vous pourrez voſtre eſprit*
*Esbatre quelquefois en liſant mon eſcrit.*
*S'il y a quelque braue ou mutin qui ſe faſche,*
*Et qui entre ſes dents des menaces remaſche*
*Pour ſe voir ou de biens ou de faueur deſdit :*
*Si vn plus qu'il ne doit veut monter en credit,*
*Si quelqu'vn en faueur de ſa faueur abuſe,*
*S'il fait le Courtiſan & s'arme d'vne ruſe :*
*Si quelque viloteur aux Princes deuiſant*
*Contrefait le bouſon, le fat, ou le plaiſant :*

*Si nos Prelats de Cour ne vont à leurs Eglises,*
*Si quelque trafiqueur qui vit de marchandises,*
*Veut gouuerner l'Estat faisant de l'entendu :*
*Si quelqu'vn vient crier qu'il a tout despendu*
*En Polongne, & qu'il braue enflé d'vn tel voyage,*
*Et pour le sien accroistre à tous face dommage :*
*Si plus quelque valet de quelque bas mestier*
*Veut par force acquerir tous les biens d'vn cartier :*
*Si plus nos vieux corbeaux gourmandent vos Finances,*
*Si plus on se destruit d'habits & de despences,*
*Et si quelque affamé nouuellement venu*
*Veut manger en vn iour tout vostre reuenu,*
*Qu'il craigne ma fureur, d'vne encre la plus noire*
*Ie luy veux engrauer les faits de son histoire*
*D'vn long trait sur le front, puis aille où il pourra,*
*Tousiours entre les yeux ce trait luy demourra.*
*Ie feray comme vn Ours que le peuple aiguillonne,*
*Qui renuerse la tourbe & mord toute personne,*
*De grand ny de petit ne me donnant souci*
*Si l'œuure vous agrée, & qu'il vous plaise ainsi.*
*I'ay trop long temps suyui le mestier Heroique,*
*Lyrique, Elegiaq' : ie feray Satyrique,*
*Disoy-ie à vostre frere, à Charles mon Seigneur,*
*Charles qui fut mon tout, mon bien & mon honneur.*
*Ce bon Prince en m'oyant se prenoit à sourire,*
*Me prioit, m'enhortoit, me commandoit d'escrire,*
*D'estre tout Satyrique instamment me pressoit :*
*Lors tout enflé d'espoir qui de vent me paissoit,*
*Armé de sa faueur ie promettois de l'estre :*
*Ce-pendant i'ay perdu ma Satyre & mon maistre.*
*Adieu Charles adieu, sommeilles en repos :*
*Ce-pendant que tu dors ie suiuray mon propos.*
*Il n'y a ny Rheubarbe, Agaric, ny racine*
*Qui puisse mieux purger la malade poictrine*

*De quelque patient fiéureux ou furieux,*
*Que fait vne Satyre vn cerueau vicieux,*
*Pourueu qu'on la destrampe à la mode d'Horace,*
*Et non de Iuuenal qui trop aigrement passe:*
*Il faut la preparer si douce & si à point,*
*Qu'à l'heure qu'on l'aualle on ne la sente point,*
*Et que le mocqueur soit à moquer si adestre,*
*Que le moqué s'en rie, & ne pense pas l'estre.*
*O Prince mon support, heureux & malheureux:*
*Heureux d'auoir l'esprit si vif & genereux,*
*Et malheureux d'auoir dés la premiere entrée*
*Vostre France rebelle en armes rencontrée,*
*D'ouyr de tous costez resonner le harnois,*
*Violer la Iustice & mespriser les lois,*
*Et presque tout l'Estat tomber à la renuerse*
*Par vne destinée à la France peruerse:*
*Receuez s'il vous plaist, d'vn visage serain*
*Et d'vn front deridé mon escrit, que la main*
*De la Muse a dicté ceste nouuelle année,*
*Pour en vous estrenant se reuoir estrenée.*
*Ne la mesprisez pas, bien que soyez yssu*
*D'vne race & d'vn sang de tant de Rois conceu,*
*Et ne fermez aux vers l'oreille inexorable:*
*Minerue autant que Mars vous rendra venerable.*
*Homme ne pensez estre heureusement parfait:*
*De mesme peau que nous Nature vous a fait:*
*Dieu tout seul est heureux, nostre nature humaine*
*Misere sur misere en naissant nous ameine:*
*Et ne faut s'esbahir si nous auons icy*
*Pour partage eternel la peine & le soucy.*
*On dit que Promethée en paistrissant l'argile,*
*Dont il fit des humains l'essence trop fragile,*
*Pour donner origine à nos premiers malheurs,*
*En lieu d'eau la trempa de sueurs & de pleurs:*

*Car plus l'homme eſt heureux, plus Fortune l'eſpie.*
*A telle qualité nous trainons noſtre vie.*
*Mais c'eſt trop babillé, il ſe faut deſpeſcher,*
*Souuent en voulant plaire on ne fait que faſcher.*
*Quand Hercule ou Atlas ont chargé ſur l'eſchine*
*De ce grand Vniuers la peſante machine,*
*Que de col & de teſte & de bras bien nerueux*
*Se bandent ſous le faix qui tomberoit ſans eux :*
*Si quelque faſcheux ſot arriuoit d'auenture*
*Qui vint les amuſer d'vne longue eſcriture,*
*Ou d'vn maigre diſcours ſoit en proſe ou en vers,*
*Offenſeroit-il pas contre tout l'Vniuers ?*
*Malin i'offenſerois contre toute la France,*
*Dont vous portez le faix dés voſtre ieune enfance,*
*S'importun i'amuſois voſtre diuin eſprit*
*(Aux affaires bandé) par vn faſcheux eſcrit.*
*Dieu ne demande pas (car Dieu rien ne demande)*
*Qu'on charge ſes autels d'vne peſante offrande :*
*Il n'aime que le cœur, il regarde au vouloir,*
*La ſeule volonté l'offrande fait valoir.*
*Ainſi ſuyuant de Dieu la diuine nature,*
*Vous prendrez mon vouloir, & non mon eſcriture.*

## SONGE.

### A luy-meſme.

*Nos peres abuſez penſoyent que le ſonger*
*Du matin, n'eſtoit point ny faux ny menſonger.*
*Au contraire, mon Roy, ie penſe que tous ſonges*
*Sans rien ſignifier, ne ſont que des menſonges,*

*Et que Dieu ne voudroit (Dieu qui ne peut tromper)*
*De fantofmes confus noftre ame enueloper,*
*S'apparoiffant à nous, quand le fommeil commande*
*Au corps enfeuely de vin & de viande :*
*Mais pluftoft en plein iour, alors qu'il eft permis*
*De veiller, & d'auoir les fens non endormis,*
*Et fçauoir difcerner fi l'image legere*
*Qui pouffe noftre efprit, eft fauffe ou menfongere.*
*Or fans tant difcourir, ie vous diray le faict :*
*L'ouurage commencé s'en va demy-parfaict.*
*Ie fongeois l'autre nuict vn peu deuant l'Aurore,*
*Quand du Soleil naiffant les cheuaux font encore*
*En la mer, & leurs crins s'efpandent par les cieux,*
*Qu'vn buiffon efpineux fe monftroit à mes yeux,*
*De ronces remparé, fortifié d'eau viue*
*Et d'vn large foffé, dont la gliffante riue*
*Me monftroit que du bas iufqu'au plus haut du bord*
*Le paffage eftoit clos, tant le parc eftoit fort.*
*Dedans faifoit fa bauge vne befte fauuage,*
*Qui iamais autre part ne cherchoit fon gaignage,*
*S'auiandant de glands, qui fecs fe defroboyent*
*Des chefnes en Automne, & à terre tomboyent.*
*Les voifins du pays l'appelloyent La merueille :*
*Sa gueulle eftoit dentée, effroyable l'oreille,*
*Ventre large & panfu, la peau rude au toucher,*
*Et fon front fe dreffoit en pointe de clocher.*
*Il n'y auoit feigneur, marchant, ny gentilhomme,*
*Qui n'euft couru la befte, ainfi qu'on fait à Romme*
*Le Bufle par la ville, alors que les Romains*
*De traicts iettez fur luy fe defarment les mains.*
*Tranfporté d'vne forte & chaude frenaifie,*
*Apres tant de coureurs il me prift fantaifie*
*De les deuancer tous, & comme bon veneur,*
*Faire bien mon enceinte, & en auoir l'honneur.*

*Cela ne m'effroya, ny ne pallit ma face,*
*Voyant de mes voisins les chiens morts sur la place,*
*Et les autres blessez au logis reuenir:*
*Mais plustost irrita mon courroux à tenir*
*Fort contre le Sangler, suyuant mon entreprise,*
*Ou mourir au combat, ou voir la beste prise.*
*Ie descouplay mes chiens, & for-huant apres*
*Les nommant par leurs noms, il n'y eut ny forests,*
*Montaignes ny chemins, ny lande inhabitée*
*Qui ne fissent vn bruit sous ma chasse amutée.*
*Errant esgratigné de ronces par les bois,*
*Tantost d'vn tram de trompe, & tantost de la voix*
*Ie leur donnoy courage, & leur monstrois la voye:*
*Mais coüars sans la mordre ils aboyoient la proye*
*A gueule ouuerte, ainsi que de nuict en resuant*
*Ils mordent l'ombre aux dents, & abboyent le vent.*
*Ie fis sonner pour chiens: la trompe les assemble.*
*Coupables de leur faute ils se rendent ensemble*
*Tous craintifs à mes pieds d'vn visage abaissé,*
*Puis comme des poltrons ainsi ie les tancé.*
*Chiens indignes de suiure vne beste à la trace,*
*Chiens gris qui dementez vostre premiere race,*
*Dont le bon sainct Hubert par les forests cherchoit*
*Les sangliers, & leur hure à son huis attachoit:*
*Rendez-moy maintenant, rendez la recompense*
*Du soin que i'ay de vous, n'espargnant la despense*
*Ny le bon traitement pour vous faire nourrir,*
*A fin de surpasser les autres à courir.*
*Auant que le Soleil plonge en la mer sa teste,*
*Retournez au logis braues de la conqueste,*
*Le muffle ensanglanté, le corps nauré de coups,*
*Ou vous serez ce soir le carnage des loups.*
*Ainsi les menaçant ils monstroyent au visage,*
*Abboyant contre l'air, d'auoir meilleur courage.*

*Au plus fort du taillis vn gros hallier estoit,*
*Dedans pour reposer le sangler se mettoit,*
*Hallier que le Soleil de ses rayons ne perse,*
*Tant rameaux sur rameaux d'vne obscure trauerse*
*Ensemble entre-lacez le haut s'espessissoit,*
*Et le bas plein d'effroy d'ombres se noircissoit.*
*Au milieu cropissoit vne mare fangeuse,*
*Où souloit à midi ceste beste outrageuse*
*Fouiller, & tout son corps de bourbe reuestir.*
*Là ie pousse mes chiens pour la faire sortir :*
*Là l'espieu dans la main, courageux ie deuance*
*Ma chasse de vingt pas, ie la tance & retance,*
*Ie la presse & la hue allant tout-à-l'entour,*
*Mais en vain : car plustost ie vy faillir le iour,*
*Qu'elle osast approcher du Monstre pour le mordre :*
*Au contraire il s'élance, & les mit en desordre,*
*Massacrant la moitié, puis morts les secouant*
*Du groin les enleuoit, & s'en alloit iouant.*
*Trois fois recreu d'ahan, ie m'estens sur la place :*
*Trois fois reprenant cœur, mes armes & l'audace,*
*Ie retourne au combat, de fureur transporté,*
*Qu'vn sanglier sur mes chiens eust l'honneur emporté.*
*Il estoit desia nuict, & la Lune premiere*
*Doroit le haut des bois d'vne blonde lumiere,*
*Quand regardant son arc nouuellement plié*
*D'vne corne voutée, ainsi ie la prié :*
*Lune, l'œil de la nuict, qui reluis à trois faces,*
*Deesse des veneurs, des chemins & des chasses,*
*Tu as courbé trois fois tes voutes en vn rond,*
*Et trois fois replanté tes cornes à ton front,*
*Depuis le iour qu'errant par ces bois ie m'amuse*
*A suiure pour-neant vne beste qui ruse :*
*Guide ma main, Deesse, & m'enseigne le lieu*
*D'où ie pourray sanglant retirer mon espieu,*

*Et fais par ta faueur que mon souhait aduienne,*
*O des astres l'honneur vierge Latonienne.*
*Comme ainsi ie priois, la Lune m'entendit,*
*Qui soudain de son ciel en terre descendit :*
*Puis despouillant son front & sa corne argentine,*
*Prist la forme & l'habit d'vne mienne voisine,*
*Qu'on disoit toute nuict parler aux animaux,*
*Et par charmes tirer les esprits des tombeaux,*
*Ensorceler les bleds, & faire à contre-course*
*Les ruisseaux esbaïs retourner à leur source.*
*En me heurtant du coude ainsi me vint tanser :*
*Ah malheureux Veneur, tu es sot de penser*
*Qu'vn monstre si cruel soit né de la nature*
*Des autres animaux : quitte ton auanture,*
*Et cherche autre parti : ou bien sois diligent*
*De trouuer vn limier, & des chiens tous d'argent :*
*La beste ne se prend sinon en telle sorte.*
*A tant s'esuanouit : l'air venteux qui l'emporte,*
*Fist vn bruit par la nuict, & tout soudain la peur*
*Escoutant tels propos me vint glacer le cœur.*
*Comme ie m'estonnois de sa response obscure,*
*Ie vous vi, ce me semble, en vne clairté pure*
*Reluire autour de moy, mesme front, mesmes yeux*
*Que vous auez alors qu'entre les demi-dieux*
*De vostre saint Conseil administrez iustice,*
*Honnorant la vertu, & chastiant le vice.*
*Puis me distes ainsi : Quel sort te menaçant*
*Te tient si tard au bois à l'ombre du Croissant,*
*Quand les hommes lassez, & quand toute autre chose*
*Oubliant le trauail en son lict se repose ?*
*Conte moy ton mechef : c'est le faict d'vn bon Roy*
*D'aider à son suiet en peine comme toy.*
*O Prince, mais ô Dieu, dont la celeste face*
*Ne s'apparust iamais à nostre humaine race*

*Sinon pour faire bien, s'il vous plaist me prester*
*Vostre oreille, en deux mots ie vous le vais conter.*
*Six mois sont ja passez, que suant sous la peine*
*Ie pourchasse vn Sanglier d'vne esperance vaine.*
*Vne vieille m'a dit que ie sois diligent*
*De trouuer vn limier & des chiens tous d'argent,*
*Si ie veux telle beste en mes toiles surprendre:*
*Qu'autrement ie m'abuse, & ne faut m'y attendre.*
*Ie suis tout esbahi des propos qu'elle dit,*
*A qui la raison mesme & le sens contredit:*
*Car iamais chiens d'argent ne furent en nature:*
*C'est tout ce que peut feindre vne vaine peinture.*
*Vous respondistes lors: Dieu n'est iamais l'appuy*
*D'vn cœur qui se desfie & ne s'asseure en luy.*
*Les Princes & les Dieux ont pouuoir de tout faire:*
*Heretique est celuy qui pense le contraire.*
*Recouple-moy tes chiens, ie te puis asseurer*
*Que tu voirras bien tost ce miracle auerer.*
*En me disant tels mots, d'vne blanche houssine*
*Que vous auiez és mains, vous frappastes l'eschine*
*De mes chiens par trois fois, & soudain sans bouger*
*D'vne place, en argent ie les vy tous changer.*
*Leur voix estoit d'argent, leurs muffles & leur veüe,*
*Les oreilles, le front, les pattes & la queüe,*
*Et n'auez Tresorier tant soit ferme & constant,*
*Qui ne les eust bien pris pour bon argent contant.*
*O Prince, si Cerés, si Mars & si Neptune*
*Me commandoyent tous trois contre la loy commune:*
*L'vn de faire par l'air des nauires marcher,*
*L'autre d'ensemencer la pointe d'vn rocher,*
*Et l'autre sans soudars donner vne bataille,*
*Ie leur obeyrois: il ne faut que l'homme aille*
*Contre la Deité, & ne faut point auoir*
*De doute, que les Dieux nous vueillent deceuoir.*

*Ie m'en vais rechaffer deffous voftre parole*
*Qui iamais fans effect par le vent ne s'en-vole,*
*Et fous voftre promeffe, en laquelle douter*
*Ce feroit hors du Ciel les Dieux vouloir ofter.*
*Donques fouuenez-vous, fi la befte me donte,*
*Qu'à vous feul, non à moy, fera toute la honte:*
*Vous eftes le motif, ie ne fuis feulement*
*Que l'organe qui fert à voftre mandement.*
*Auffi fi ie la prens, tout au plus haut du fefte*
*De vos portaux facrez i'en appendray la tefte,*
*Pour donner vn exemple à vos peuples François*
*De ne douter iamais d'obeïr à leurs Rois.*
*Puis i'efcriray deffous, Ie celuy, qui les fonges*
*N'aguieres n'eftimois que fables & menfonges,*
*Ie les croy maintenant, tant vaut la verité*
*D'vn miracle en moy fait par vne Deïté.*

## DISCOVRS DE L'EQVITE' DES VIEVX GAVLOIS.

### A luy-mefme.

*La victime eftoit prefte, & mife fur l'autel,*
*Quand ce vaillant Gaulois de renom immortel,*
*Grand Prince, grand guerrier, grand pafteur des armées,*
*Qui auoit faccagé les plaines Idumées,*
*Et foudroyant les champs d'vn armé tourbillon*
*Auoit efpouuanté le rocher d'Apollon,*
*Commande à Glythymie: (ainfi s'appelloit celle*
*Qui fut à fon efpoux efpoufe mal-fidelle)*

*Prens le pied de l'aigneau, & fay pour ton renuoy*
*Aux bons Dieux voyageurs des vœus ainsi que moy.*
*Elle pour obeir prend le pied de la beste.*
*Lors en lieu de l'hostie il decolla la teste*
*De la femme perfide, & le sang qui iaillit,*
*Tout chaud contre le front de son mary saillit.*
*Ainsi de son forfait elle tomba victime,*
*Sans teste dans son sang lauant son propre crime.*
*Le mari spectateur d'vn acte si piteux,*
*Eut le sein & les yeux de larmes tous moiteux :*
*Vne horreur le saisit, il sanglotte son ame,*
*Et outré de douleur contre terre se pâme :*
*Puis à soy reuenu renfrongnant le sourci,*
*D'vne voix effrayée au Gaulois dist ainsi.*
*Quoy! est-ce là la foy que tu m'auois promise?*
*Est-ce là ton serment? est-ce la dextre mise*
*En la mienne, ô pariure? apres auoir receu*
*La rançon pour ma femme, ainsi m'as-tu deceu?*
*Du iour que le harnois sonna sur tes espaules,*
*Qu'espuisant la ieunesse & la force des Gaules,*
*Et qu'à ton camp nombreux les ondes des ruisseaux*
*Ne bastoyent à fournir breuuage à tes cheuaux,*
*Et que l'ambition que rien ne ressasie,*
*Te faisoit comme vn feu saccager nostre Asie,*
*Ie preuy mon malheur, & preuy que nos champs*
*Ne seroyent qu'vn tombeau par tes glaiues trenchans :*
*Mais ie le preuy mieux, oyant la renommée*
*Que ton camp assiegeoit nostre ville enfermée.*
*Pres les murs de Milete vn temple s'eleuoit,*
*Où Cerés ses honneurs & ses autels auoit,*
*Et ce iour de fortune on celebroit ses festes.*
*Nos femmes couronnant d'espics de bled leurs testes,*
*Et portant en leurs mains les premices des fruits*
*Que la Terre nourrice en son sein a produits,*

*Supplioyent la Deesse, & sa Semestre fille,*
*Leur donner bons maris, & planté de famille,*
*Santé, beauté, richesse, & la grace des Dieux.*
*Le parfum de l'encens fumoit iusques aux cieux :*
*Autour du Temple alloit la danse mesurée,*
*Quand voici comme Loups à la gorge alterée*
*Ou du sang des aigneaux, ou du sang des brebis,*
*Venir ton camp vestu de flamboyans habits,*
*Qui sans crainte du lieu les autels despouillerent,*
*Et sans respect d'honneur nos femmes violerent,*
*Autant que l'appetit veinqueur le permettoit,*
*Et la ieune fureur qui sans raison estoit.*
*On dit que de Cerés le venerable image*
*Fremissant & suant abaissa son visage :*
*Son autel en trembla, sa couleur en mua,*
*Et trois fois de despit la teste remua.*
*Soudain la Renommée à l'aile bien agile,*
*Dessus le mur rampée espouuanta la ville,*
*Annonçant aux maris d'vne effroyable vois,*
*Que leurs femmes estoyent la proye des Gaulois.*
*Le iour estoit sous l'onde, & la nuit estoilée*
*Auoit d'vn habit brun la terre emmantelée,*
*Quand la clameur se fist, & des enfans pleureux,*
*Et des peres priuez de leurs lits amoureux.*
*Non autrement de loin s'entendoit la complainte,*
*Que si desia la ville eust veu l'image peinte*
*De la mort en ses murs, & les feux indontez*
*Riblant par les maisons voler de tous costez.*
*En fin sur la minuict en la place s'assemblent,*
*Où de mille conseils les deux meilleurs leur semblent*
*De prier l'ennemi, & d'vn soin diligent*
*Apporter la rançon, & flechir par argent*
*(Poison des cœurs humains) l'arrogance barbare,*
*Qui de son naturel est tyrante & auare.*

*Le ſaufconduit venu ayans les pleurs à l'œil,*
*Et triſtement veſtus de noirs habits de dueil,*
*Au premier poinct du iour ſortirent de la porte.*
*Mercure alloit deuant, qui leur ſeruoit d'eſcorte,*
*D'vn air enueloppé. A la fin paruenus*
*En ton oſt, & voyant tes hommes incognus,*
*Harenguerent ainſi d'vne douce priere,*
*Pour amollir les cœurs de la troupe guerriere,*
*Qui braue en ſon harnois donnoit d'vne autre part*
*Aſſeurance aux prians d'vn paiſible regard.*
*Peuples enfans de Mars, heritiers de la guerre,*
*Qui courez noſtre Aſie, ainſi que le tonnerre*
*Court grondant parmi l'air, & à vos Dieux Gaulois*
*Appendez pour trofée & nous & nos harnois :*
*Ne vueillez point ſouiller, magnanimes gend'armes,*
*Vos honneurs illuſtrez par la ſplendeur des armes*
*Au ſang vil & couard de nos femmes, qui n'ont*
*Ny corſelets au dos, ny morions au front*
*Pour reuancher leur peau, de nature amuſées*
*A filer leur quenouille, & tourner leurs fuſées :*
*Ou bien, ſi meſpriſant les Dieux & les humains,*
*Viuez ainſi que Loups du meurtre de vos mains,*
*Tournez le fer trenchant en nos maſles poitrines,*
*Et courtois pardonnez aux ames feminines :*
*Ou ſi vous craignez Dieu protecteur de la loy,*
*Et la Fortune humaine inconſtante & ſans foy*
*(Croyant que vos voiſins peuuent rauir les voſtres*
*Ainſi qu'en ce païs vous rauiſſez les noſtres)*
*Vous contre-iniuriant de pareille façon :*
*Rendez-les s'il vous plaiſt, & prenez leur rançon,*
*A fin que deſormais exemptes du ſeruage,*
*Libres en nos maiſons facent noſtre meſnage,*
*Et ſans plus en voſtre oſt engager leurs beaux ans,*
*Aillent faire nos lits, & traiter nos enfans.*

*Ils parlerent ainſi. Ces guerriers de leur teſte*
*Firent ſigne aux prians d'accorder leur requeſte.*
*« Il n'eſt rien qui tant l'homme ameine à la raiſon,*
*« Que l'art perſuaſif d'vne douce oraiſon.*
*Les vnes par argent retournerent troquées :*
*Les autres qui s'eſtoyent deſia domeſtiquées*
*En l'amour des Gaulois, les penſans plus gaillars*
*Aux combats amoureus que leurs maris vieillars,*
*S'arreſterent au camp, meſpriſant leurs Penates,*
*Licts, enfans & maris, pour ſuiure les Galates.*
*Ma femme fut rauie. Ambaſſadeur alors*
*I'eſtois loin du païs, pour rompre les efforts*
*Et l'inſtante fureur d'vn Martial orage,*
*Qui deſia coniuroit contre noſtre riuage.*
*Si toſt qu'à mon retour l'hiſtoire i'entendi,*
*Tout le ſang me gela, de crainte refroidi :*
*La honte & le deſpit me fermerent la bouche,*
*A terre renuerſé comme vne froide ſouche,*
*Pleurant ma chere eſpouſe, & n'ayant pour confort*
*Remede plus certain que l'eſpoir de la mort.*
*En tous lieux que i'allois, où ie l'auois cognue,*
*Soit veillante ou dormante, ou ſoit en robbe, ou nue,*
*Au iardin, en la chambre, au cabinet ſegret,*
*Tout le cœur me creuoit de dueil & de regret.*
*D'vn pied mal-aſſeuré mille fois en vne heure*
*Ie changeois de logis, de place & de demeure :*
*Mais en vain : car tous lieux me sembloyent odieux,*
*Et touſiours ſa beauté venoit deuant mes yeux.*
*En ſonge toute nuict me reuenoit ma femme,*
*Et tout cela de doux qui nous chatouille l'ame,*
*Et dont le ſouuenir eſt plaiſant au penſer,*
*Qu'Amour me fait au cœur cent fois le iour paſſer.*
*La face qu'elle auoit quand elle fut rauie,*
*Touſiours me reuenoit : comme elle pourſuiuie*

*Couroit parmi le temple ambraſſant les autels*
*Et les images ſaints des hauts Dieux immortels,*
*Paſmée, eſcheuelée, & non plus femme viue,*
*Et s'eſchappant de l'vn, de l'autre eſtre captiue,*
*N'ayant autre confort en ſon peril ſinon*
*M'appeller, & d'auoir en ſa bouche mon nom:*
*Puis touſiours me ſembloit qu'elle me venoit tendre*
*Ses bras croizez en l'air à fin de la defendre.*
*Deux fils conceus de nous, germes de noſtre chair,*
*Vray gage d'amitié aux deux parens ſi cher,*
*Qui du tout reſembloyent au portraict de leur mere,*
*Aſſis ſur mes genoux redoubloyent ma miſere,*
*Et de leurs tendres mains touchant mon poil griſon,*
*Me prioyent de tirer leur mere de priſon.*
*« Affection d'enfans de nature eſt ſi grande,*
*« Qu'elle obtient de parens tout ce qu'elle demande.*
*Pour recouurer ma vie, & retrouuer mon cœur,*
*Sans qui ie viuotois en extreme langueur,*
*Ie vendi tout mon bien: que m'en ſeruoit l'vſage,*
*Quand mon meilleur treſor eſtoit ailleurs en gage?*
*Touſiours à chaque pas en ma femme reſuant,*
*Chargé de mon auoir ie mis la voile au vent.*
*• Le vent en ma faveur, qui poupier ſe reſueille,*
*Me pouſſa de Milete aux riues de Marſeille.*
*Du lieu de ta demeure aux voiſins ie m'enquis:*
*Mais l'honneur de tes faits par les armes acquis*
*M'enſeigna le chemin: car il n'y auoit trace*
*Qui n'euſt ouy ſonner le bruit de ta cuiraſſe.*
*Entrant en ton Palais d'elle ie fu cognu:*
*Puis t'enquerant de moy pourquoy i'eſtois venu,*
*Ainſi ie reſpondi. L'affection extreſme*
*Que ie porte à ma femme, helas! plus qu'à moy-meſme,*
*Les pleurs verſez pour elle, & les regrets amers*
*M'ont fait vendre mon bien, & paſſer tant de mers*

*A fin de racheter vne ſi chere choſe.*
*Puis tout ſoudain du prix auec toy ie compoſe,*
*Et le mis en ta main: mais ton cœur genereux,*
*Plus cent fois de l'honneur que de l'or amoureux,*
*Forçant ta nation qu'on eſtime ſi fiere,*
*Ne voulut accepter de moy la ſomme entiere:*
*Tu mis ceſte rançon en quatre lots à part,*
*Vne quarte à ma femme, & l'autre pour ma part,*
*L'autre pour nos enfans & l'autre pour toy maiſtre.*
*Tu me fis vn feſtin, tu m'aſſis à ta dextre,*
*Ie beu dedans ta coupe, & d'vn front adouci*
*Humainemeut traité tu m'oſtas le ſouci.*
*Quand le vin fut verſé en l'honneur de Mercure,*
*Et la Nuict fut venue à la courtine obſcure,*
*Tu me liuras ma femme, & me la fis toucher,*
*Puis en vn meſme lict enſemble nous coucher,*
*Sans plus retenir droit ny pouuoir deſſus elle.*
*Toutefois ô cruel, ô barbare infidelle,*
*Apres auoir long temps en ton Palais logé,*
*En ta coupe rebeu, à ta table mangé,*
*Apres mon or baillé, apres ta foy promiſe*
*Tu l'as deuant mes yeux cruellement occiſe.*
*Le Prince qui long temps ce diſcours entendit,*
*D'vn magnanime cœur luy contre-reſpondit.*
*Citoyen de Milete, eſtranger & mon hoſte,*
*A fin que hors du cœur l'impreſſion ie t'oſte*
*Qui pourroit à bon droit t'irriter contre moy,*
*Entens toute l'hiſtoire, & l'emporte chez toy.*
*Auſſi toſt que l'Aurore au matin fut venue,*
*Ta femme toute nuict entre tes bras tenue,*
*Qui t'appelloit ſon ſang, ſon cœur & ſon ſouci,*
*Ambraſſant mes genoux, me fiſt ſa plainte ainſi.*
*« Il eſt bien mal-aiſé de tromper vne amante!*
*Elle ayant comme femme vne ame desfiante*

*Et vn cœur soupçonneux (cela leur est fatal)*
*Auant qu'il fust venu, coniectura son mal.*
*Apres que par le fer tu m'as tienne rauie,*
*Que par terre & par mer tes armes i'ay suiuie*
*Compagne de ton lict : apres t'auoir aimé,*
*Apres t'auoir cent fois en te baizant armé,*
*Baillé ton morion, ta lance & ta rondache,*
*Et planté sur ton tymbre vn menaçant pennache :*
*Puis venu du combat, du trauail ennuyé,*
*Apres t'auoir cent fois tout le corps essuyé*
*Salle d'vne poussiere honneste & genereuse,*
*Et tes playes succé de ma léure amoureuse :*
*Apres auoir pensé de mes mains tes cheuaux,*
*Tes coursiers compagnons de tes nobles trauaux,*
*Les nommant par leur nom, qui souloyent recognoistre*
*Ma voix encor plustost que celle de leur maistre :*
*Peux-tu bien maintenant tes delices haïr,*
*Et pour vn peu de gain perfide me trahir ?*
*Hà ! ce n'est pas la foy, ny la dextre fidelle*
*Mise en la mienne, helas ! quand tremblante & rebelle*
*I'ambrassois les autels de Cerés, appellant*
*Les Dieux à mon secours contre toy me volant.*
*A la fin adioustant la priere à l'audace,*
*Par force & par amour ie t'accorday ma grace,*
*Pourueu que tu serois d'vne inuincible foy,*
*Tousiours mon defenseur, sans te fascher de moy.*
*Mais ie voy (desmentant ta promesse heroïque)*
*Qu'autant comme ton cœur ta parole est Gothique :*
*Pourrois-ie bien souffrir absente de tes yeux*
*Encore vne autre fois vn seruage ennuyeux ?*
*Le premier m'estoit doux, & le second en l'ame*
*Me seroit vne mort dont le penser me pasme.*
*Tu estois mon pays, mon pere & mon espous,*
*Et tous perdus en toy ie les retrouuois tous :*

*Seul tu estois mon tout, & pour vne parole*
*Maintenant dans le vent ta promesse s'en-vole.*
*Ne crains-tu point les Dieux? ne crains-tu que les bois,*
*Les rochers entournez de naturels effrois,*
*Les deserts remparez de longue solitude*
*Ne content aux passans ta fiere ingratitude?*
*Tu me deuois tuer quand ta main me rauit,*
*Et non trahir le cœur qui forcé te suiuit:*
*Le mourir de ta main valloit mieux que la vie,*
*Et rauie en ce poinct ie n'eusse esté rauie.*
*En tous lieux où le nom des hommes i'entendray,*
*Plustost par les forests aux loups ie me rendray*
*Qu'en leurs mechantes mains, croyant par coniecture*
*Qu'ils sont tous comme toy de mechante nature.*
*Or puis que mon malheur ne se peut reuancher*
*De toy cruel ingrat, que par le reprocher,*
*Ie te reprocheray ta semence germée,*
*Que tu as par amour en mon ventre semée:*
*Tu deuois pour le moins auant que me chasser,*
*Souffrir que ton enfant peust ton col embrasser,*
*Te rebaiser les mains, & t'appeller son pere.*
*Les larmes de l'enfant eussent sauué la mere!*
*Baille moy ton poignard pour nous tuer tous deux:*
*Ie te seray defuncte vn fantosme hideux,*
*Ie rompray ton sommeil, & contre toy marrie*
*Ie te suiuray tousiours importune Furie,*
*Te donnant à manger ton fils pour ton repas:*
*Ainsi doux (me vangeant) me sera le trespas!*
*Que dis-ie? mon amour ne merite vn supplice.*
*Viuons donc à tes pieds pour te faire seruice,*
*Et perdons mon mary ce causeur effronté,*
*Qui de tout nostre bien qu'il auoit apporté,*
*T'a baillé seulement la moitié de la somme,*
*Vray acte de larron, & non pas de preud'homme.*

*Elle me dist ainsi. Le sang froid s'assembla*
*Tout au-tour de mon cueur qui soudain me troubla,*
*Douteux si ie deuois l'enuoyer tout à l'heure*
*En ces lieux tenebreux où le Trespas demeure:*
*Ou bien si ie deuois mon courroux retarder,*
*Et te conter le fait, à fin de te garder.*
*I'ay feint ce sacrifice, & feint de te conduire*
*Pour immoler ta femme, & aussi pour te dire*
*Que vous estes deceus de blasmer les Gaulois,*
*Vous autres Asiens, comme peuples sans lois,*
*Barbares & cruels, transportez par le vice,*
*Ennemis d'equité, de droict & de iustice.*
*Dessous la loy escrite enseignez vous viuez,*
*Et doctes en papier le papier vous suiuez:*
*Nous autres nous n'auons que la Loy naturelle*
*Escrite dans nos cœurs par vne encre eternelle,*
*Que nous suiuons tousiours sans besoin d'autre escrit,*
*Comme portans nos loix en nostre propre esprit.*
*En-terre si tu veux, ou laisse aux chiens ta femme,*
*Ou la iette en la mer, ou la donne à la flame:*
*Vn corps tronqué de teste est vn fardeau pesant,*
*Ne remporte en ta ville vn si vilain present.*
*Or quant à la rançon que i'ay receu pour elle,*
*Et au reste du bien que ta dextre me celle,*
*Prens tout, ie n'en veux rien, à fin qu'en ton païs*
*Tu faces au retour tes voisins esbahis,*
*Leur contant nos vertus: va chercher ta demeure:*
*Adieu, donne la main, va-t'en à la bonne heure.*
HENRY, *dont le renom n'est seulement allé*
*Aux peuples estendus sous le Pole gelé,*
*Mais de l'Europe entiere a rempli tout l'espace,*
*Tu ne tiens seulement en la Gaule la place*
*Que tenoit ce guerrier, mais aussi l'equité,*
*Les vertus, les honneurs, & la fidelité.*

*Ie voudrois que ton peuple en armes redoutable*
*Se monſtraſt enuers toy ou autant equitable*
*Que tu es enuers luy, ou qu'il fuſt enuers toy*
*Auſſi fidele & bon que tu luy es bon Roy:*
*Les guerres tous les ans ne ſeroyent attendues,*
*Tes villes ſous ta main ſeroyent deſia rendues,*
*Les harnois ne ſeroyent vn faix à noſtre dos,*
*Et tes ſuiets viuroyent en paiſible repos.*
*Ce-pendant il te plaiſt en telle deffiance*
*Veincre non par le fer, mais par la patience:*
*Vy heureux ceſte année & cent autres encor,*
*Et en regnant vieillis autant que fiſt Neſtor,*
*Et m'eſtreine, grand Roy, ainſi que ie t'eſtreine.*
*Du labeur profitable agreable eſt la peine.*

# DISCOVRS OV DIALOGVE

## entre les Muſes deſlogées, & Ronſard.

*Leuant les yeux au ciel, & contemplant les nues,*
*I'auiſay l'autre iour vne troupe de Grues,*
*Qui d'vn ordre arrengé & d'vn vol bien ſerré*
*Repreſentoient en l'air vn bataillon carré,*
*D'auirons emplumez & de roides ſecouſſes*
*Cherchant en autre part autres terres plus douces,*
*Où touſiours le Soleil du rayon de ſes yeux*
*Rend la terre plus graſſe, & les champs plus ioyeux.*
*Ces oiſeaux rebatant les plaines rencontrées*
*De l'air, à grands coups d'aiſle alloient en leurs contrées,*
*Quitant noſtre païs & nos froides ſaiſons,*
*Pour refaire leur race & reuoir leurs maiſons.*

*Les regardant voller, ie disois en moy-mesme :*
*Ie voudrois bien, oiseaux, pouuoir faire de mesme*
*Et voir de ma maison la flame voltiger*
*De sur ma cheminée, & iamais n'en bouger,*
*Maintenant que ie porte iniurié par l'age,*
*Mes cheueux aussi gris comme est vostre plumage.*
*Adieu peuples ailez, hostes Strymoniens,*
*Qui volant de la Thrace aux Aethiopiens,*
*Sur le bord de la mer encontre les Pygmées*
*Menez, combat leger, vos plumeuses armées :*
*Allez en vos maisons. Ie voudrois faire ainsi.*
*« Vn homme sans fouyer vit tousiours en soucy.*
*Mais en vain ie parlois à l'escadron qui volle :*
*Car le vent emportoit comme luy, ma parole,*
*Remplissant de grands cris tout le ciel d'alentour,*
*Aize de retourner au lieu de son sejour.*
*De l'air abaissant l'œil le long d'vne valée,*
*Ie regarday venir vne troupe haslée*
*Lasse de long trauail, qui par mauuais destin*
*Auoit fait (ce sembloit) vn penible chemin.*
*Elle estoit mal en conche & pauurement vestue :*
*Son habit attaché d'vne espine poinctue*
*Luy pendoit à l'espaule, & son poil dédaigné*
*Erroit salle & poudreux, crasseux & mal peigné.*
*Toutefois de visage elle estoit assez belle :*
*Sa contenance estoit d'vne ieune pucelle,*
*Vne honte agreable estoit dessus son front,*
*Et son œil esclairoit comme les Astres font :*
*Quelque part qu'en marchant elle tournast la face,*
*La vertu la suyuoit, l'eloquence & la grace.*
*Monstrant en cent façons dés son premier regard,*
*Que sa race venoit d'vne royale part,*
*Si bien qu'en la voyant, toute ame genereuse*
*Se rechaufant d'amour en estoit amoureuse.*

*D'auant la troupe alloit vn ieune jouuenceau,*
*Qui portoit en Courrier des ailes au chapeau,*
*Vne houſſine en main de ſerpens tortillée,*
*Et deſſous pauure habit vne face éueillée :*
*Et monſtroit à ſon port quel ſang le conceuoit,*
*Tant la garbe de Prince au viſage il auoit.*
*Tout furieux d'eſprit ie marchay vers la bande,*
*Ie luy baiſe la main, puis ainſi luy demande*
*(Car l'ardeur me pouſſoit de ſon mal conſoler,*
*M'enquerir de ſon nom, & de l'ouyr parler.)*

Ronſard.

*Quel eſt voſtre païs, voſtre nom & la ville*
*Qui ſe vante de vous ?*
*L'vne la plus habile*
*De la bande reſpond.*

Muſes.

*Si tu-as iamais veu*
*Ce Dieu, qui de ſon char tout rayonné de feu*
*Briſe l'air en grondant, tu as veu noſtre pere :*
*Grece eſt noſtre pays, Memoire eſt noſtre mere.*
*Au temps que les mortels craignoient les Deïtez*
*Ils baſtirent pour nous & temples & citez :*
*Montaignes & rochers & fontaines & prées,*
*Et grottes & foreſts nous furent conſacrées.*
*Noſtre meſtier eſtoit d'honorer les grands Rois,*
*De rendre venerable & le peuple & les lois,*
*Faire que la vertu du monde fuſt aimée,*
*Et forcer le treſpas par longue renommée :*
*D'vne flame diuine allumer les eſprits,*
*Auoir d'vn cueur hautain le vulgaire à meſpris,*
*Ne priſer que l'honneur & la gloire cherchée,*
*Et touſiours dans le ciel auoir l'ame attachée.*

*Nous eusmes autrefois des habits precieux,*
*Mais le barbare Turc de tout victorieux,*
*Ayant vaincu l'Asie & l'Afrique, & d'Europe*
*La meilleure partie, a chassé nostre trope*
*De la Grece natale, & fuyant ses prisons*
*Errons, comme tu vois, sans biens & sans maisons,*
*Où le pied nous conduit, pour voir si sans excuses*
*Les peuples & les Rois auront pitié des Muses.*

Ronsard.

*Des Muses? di-je lors. Estes vous celles-là*
*Que iadis Helicon les neuf seurs appella?*
*Que Cirre & que Phocide auouoyent leurs maistresses,*
*Des vers & des chansons les sçauantes Déesses?*
*Vous regardant marcher nuds pieds & mal empoinct*
*I'ay le cueur de merueille & de frayeur espoint,*
*Et me repens d'auoir vostre danse suiuie,*
*Vsant à vos mestiers le meilleur de ma vie.*
*Ie pensois qu'Amalthée eust mis entre vos mains*
*L'abondance & le bien, l'autre ame des humains:*
*Maintenant ie cognois, vous voyant affamées,*
*Qu'en esprit vous paissez seulement de fumées,*
*Et d'vn titre venteux, antiquaire & moysi,*
*Que pour vn bien solide en vain auez choisi.*
*Pour suiure vos fureurs, miserables nous sommes.*
*Certes vous ressemblez aux pauures Gentilshommes,*
*Qui (quand tout est vendu) leuant la teste aux cieux,*
*N'ont plus d'autre recours qu'à vanter leurs ayeux.*
*Que vous sert Iupiter dont vous estes les filles?*
*Que seruent vos chansons, vos Temples & vos villes?*
*Ce n'est qu'vne parade, vn honneur contrefaict,*
*Riche de fantaisie, & non pas en effect.*

*Vertu, tu m'as trompé, te penſant quelque choſe!*
*Ie cognois maintenant que le malheur diſpoſe*
*De toy qui n'es que vent, puiſque tu n'as pouuoir*
*De conſeruer les tiens qui errent ſans auoir*
*Ny faueurs ny amis, vagabonds d'heure en heure*
*Sans feu, ſans lieu, ſans bien, ſans place ny demeure.*

Muſes.

*Hà que tu es ingrat de nous blaſmer ainſi!*
*Que fuſſes-tu ſans nous qu'vn eſprit endurcy,*
*Conſumant, caſanier, le plus beau de ton âge*
*En ta pauure maiſon, ou dans vn froid vilage,*
*Incogneu d'vn chacun! où t'ayant abreuué*
*De Nectar, & l'eſprit dans le Ciel eſleué,*
*T'auons faict deſireux d'honneur & de louanges,*
*Et ſemé ton renom par les terres eſtranges,*
*De tes Rois eſtimé, de ton peuple chery,*
*Ainſi que noſtre enfant en noſtre ſein nourry.*
*Dieu puniſt les ingrats: à tous coups que la foudre*
*Trebuchera de l'air, tu auras peur qu'en poudre*
*Tu ne ſentes ton corps, & ta teſte briſer*
*Pour la punition d'ainſi nous meſpriſer.*
*Pource adjoute creance à qui bien te conſeille:*
*Ayde nous maintenant, & nous rens la pareille.*

Ronſard.

*Que voulez vous de moy?*
*L'vne des ſœurs alors*
*Qui la bande paſſoit de la moitié du corps,*
*Me contre-reſpondit.*

Muſes.

*Nous auons ouy dire*
*Que le Prince qui tient maintenant voſtre Empire,*

*Et qui d'vn double sceptre honore sa grandeur,*
*Est dessus tous les Roys des lettres amateur,*
*Caresse les sçauans, & des liures fait conte,*
*Estimant l'ignorance estre vne grande honte :*
*Dy luy de nostre part qu'il luy plaise changer*
*En mieux nostre fortune, & nous donne à loger.*

Ronsard.

*Vous m'imposez au dos vne charge inegale :*
*I'ay peu de cognoissance à sa grandeur royale,*
*C'est vn Prince qui n'aime vn vulgaire propos,*
*Et qui ne veut souffrir qu'on trouble son repos,*
*Empesché tous les iours aux choses d'importance,*
*Soustenant presque seul tout le faix de sa France,*
*Meditant comme il doit son peuple gouuerner*
*Et faire dessous luy l'âge d'or retourner,*
*Honorer les Vertus & chastier le vice,*
*Deffenseur de la loy, protecteur de Iustice.*
*Ie n'oze l'aborder, ie crains sa Maiesté,*
*Tant ie suis esblouy des raiz de sa clairté :*
*Pource cerchez ailleurs vn autre qui vous meine.*
*Adieu docte troupeau, adieu belle neuuaine.*

## AV ROY CHARLES IX.

*Au grand Hercule animé de courage*
*Vous ressemblez : il auoit son lignage*
*De Iupiter, & le vostre est d'vn Roy,*
*Qui comme vn Dieu tint la France sous soy.*

*Dés le berceau de sa main enfantine*
*Il estouffa la race serpentine:*
*Vous dés enfance à la mort auez mis*
*La plus grand'part de vos fiers ennemis.*
*Vn puissant Roy contraignoit sa prouësse:*
*Necessité qui est grande Déesse,*
*Vous a contraint: il eut pour son confort*
*Vn ieune frere, & vous Prince tresfort*
*En auez deux, qui donnent esperance*
*D'estre sous vous les lumieres de France.*
*Hercule auoit pour habit le plus beau*
*Le rude cuir de l'effroyable peau*
*D'vn grand Lion, monstrant par vn tel signe*
*Qu'vn riche habit des Princes n'est pas digne,*
*Mais la vertu, qui iamais ne se pert,*
*Et qui de robbe en tout âge leur sert.*
*Vous comme luy, bien que soyez grand Prince,*
*Et riche Roy de si grande prouince,*
*Ayant vertu pour vostre habillement,*
*Allez tousiours acoustré simplement,*
*Blasmant l'orgueil des grands Rois d'Assyrie,*
*Qui tous chargez de riche orféuerie*
*D'argent & d'or, demy-Dieux se monstroient*
*Enflez de pompe à ceux qu'ils rencontroient,*
*Faisant estat de robbe somptueuse,*
*Et non d'auoir vne ame vertueuse:*
*Ainsi masquez reluisoient par-deuant,*
*Mais au dedans ce n'estoit que du vent.*
*Or cest Hercule à tous labeurs adextre*
*Vne massuë auoit dedans la dextre*
*Dont il frappoit les hommes deprauez:*
*Dedans la main le Sceptre vous auez*
*Dont vous domtez l'impudente malice,*
*Gouuernant tout d'vne egale police.*

*Hercule alloit la terre tournoyant,*
*De tous costez les Monstres guerroyant:*
*Et vous tournez vostre royaume, Sire,*
*Pour sainctement nettoyer vostre Empire*
*De tout erreur & des Monstres qui vont*
*Sans plus auoir la honte sur le front.*
*Hercule aimoit & l'arc & les sagettes:*
*Pour passe-temps si bon archer vous estes*
*Et si certain, que le trait eslancé*
*Frappe le but par vos yeux menacé.*
*Sa sœur Pallas Déesse forte & sage*
*Le conduisoit bien-heurant son voyage:*
*Et vous auez vostre mere qui fait*
*Vostre voyage heureusement parfait.*
*Apres sa mort Hercule magnanime*
*Au ciel monta de soy-mesme victime,*
*Estant purgé sur le mont OEtéen:*
*Vous despouillé du manteau terréen*
*Irez au Ciel à la gloire eternelle.*
*Et c'est pourquoy, Sire, ie vous appelle*
*Nostre Herculin, qui serez vne fois*
*Par vos vertus l'Hercule des François:*
*Car c'est à vous à qui le Ciel ordonne*
*Du monde entier le Sceptre & la Couronne.*
*Ainsi de vous l'a promis le destin*
*Inexorable, au fuseau aimantin,*
*Dur, aceré, d'inuincible puissance:*
*C'est que seriez en vostre adolescence,*
*Estant bien ieune orphelin demeuré,*
*Vn peu troublé: car rien n'est asseuré.*
*Mais aussi tost que la blonde ieunesse*
*Aura doré d'vne toison espesse*
*Vostre menton, & qu'aux guerres dispos*
*Le fort harnois bruira sur vostre dos,*

*Branlant au poing le hampe d'vne hache,*
*Et remuant les crestes du panache*
*D'vn morion reluisant tout ainsi*
*Qu'vn beau Soleil de flames esclarci,*
*Irez veinqueur des prouinces lointaines:*
*Où conduisant vos batailles certaines,*
*Et vos soldats sous le fer fremissans,*
*Et vos cheuaux au combat hanissans,*
*Le lis François planterez sur la riue*
*Où du Soleil le chariot arriue,*
*Quand vers le soir lassé de ses trauaux*
*Dans l'Ocean abreuue ses cheuaux*
*Fumans, suans & souflans des narines*
*Le iour tombé dans les ondes marines:*
*Et sur le bord où il sort hors de l'eau*
*Frais gaillard ieune ainsi qu'vn iouuenceau*
*Qui pour l'amour de sa belle guerriere*
*Monte à cheual, & passe vne carriere,*
*En ces deux mers le Ciel fera lauer*
*De vos harnois les poudres, & grauer*
*Du bout tranchant de vostre forte lance*
*Le nom sacré de Charles & de France,*
*Et de Henry, & de tous vos ayeux*
*Qui sont au Ciel à la table des Dieux.*
*Or ce destin qui tel bien vous desire,*
*N'a seulement designé vostre Empire,*
*Faicts vertueux, triomphes de bon-heur,*
*Villes, chasteaux, dont vous serez Seigneur,*
*Terres & mers: mais il a d'auantage*
*Depeint vos mœurs, vos yeux, vostre visage*
*Et vostre taille, afin qu'estant venu*
*Fussiez de tous par vos signes cognu:*
*Et pour remarque il a bien voulu mettre*
*De vostre nom la capitale lettre,*

*Vn C. fatal, lettre qui par neuf fois*
*A commencé le beau nom de nos Rois.*
*Ce Roy qui doit (ce dit la Destinée)*
*Tenir sous soy la terre dominée,*
*Aura le teint comme entre noir & blond,*
*Palle-vermeil, le visage vn peu long,*
*Les yeux chastains, la taille droitte & belle,*
*Posé maintien, la grace naturelle,*
*Vne voix douce, vn parler sage & pront,*
*Belle la grêue & la main & le front,*
*Ayant au corps vne ame genereuse,*
*Et la ieunesse actiue & vigoreuse.*
*Au reste humain, non trompeur, non moqueur,*
*Non renfrongné, non remply de bas cœur,*
*Non abuseur, non controuueur de ruses,*
*Et par-sur tout grand hostelier des Muses:*
*Qui de la main, en laquelle il aura*
*L'estoc sanglant, en sa tente escrira,*
*Comme vn Cesar, des liures, dont la gloire*
*Des ans veinqueurs combatront la victoire,*
*Portant au front deux replis de Laurier,*
*Pour estre ensemble & sçauant & guerrier:*
*Car pour bien faire il faut qu'vn Roy se serue*
*De l'vne & l'autre excellente Minerue.*
*Or en voyant tous ces signes en vous,*
*Ie suis certain (ainsi le croyons tous)*
*Qu'estes ce Roy de qui la Parque sage*
*A tant rendu par escrit tesmoignage,*
*Vous ordonnant tout ce grand Vniuers:*
*Et c'est pourquoy ie vous offre mes vers*
*Auec l'ouurier, qui bouillonne d'enuie*
*D'vser pour vous ses plumes & sa vie.*
*Doncq' aussi tost que la viue vertu*
*Vous armera du fort glaiue pointu,*

*Et qu'on orra pour l'honneur de vos Gaules*
*Le corſelet ſonner ſur vos eſpaules,*
*Ayant la fleur de la ieuneſſe attaint,*
*Des ennemis comme vne foudre craint:*
*Allez combatre, allez à la bonne heure*
*Conquerir tout ſous fortune meilleure,*
*Et fait veinqueur r'apportez à foiſon*
*Mille Lauriers dedans voſtre maiſon.*
*Moy plus armé de plumes que d'eſpée,*
*Suiuray du camp la victoire trempée*
*Au ſang veincu. Si quelque Cheualier*
*Fait vn beau coup entourné d'vn millier*
*Des ennemis, ie feray ſous ma plume*
*Sonner ſon coup comme vn fer ſur l'enclume,*
*Qu'vn noir Vulcan des deux hanches tortu*
*Bat au marteau de flames reueſtu.*
*I'ay d'vne ardante & bruſque fantaiſie*
*Dés la mammelle aimé la Poëſie,*
*Ainſi qu'on voit les hommes volontiers*
*Ou par deſtin ſuiure diuers meſtiers,*
*Ou par l'inſtinct de leur propre nature*
*L'vn la Muſique, & l'autre la Peinture,.*
*L'vn va du ciel les aſtres recherchant,*
*Et l'autre vit ou guerrier ou marchand.*
*Moy qui l'honneur plus que les biens eſtime,*
*Né d'vne race antique & magnanime,*
*Franc d'auarice & pur d'ambition,*
*Libre de toute humaine paſſion,*
*D'vn eſprit vif, ardant & volontaire,*
*Pour la vertu i'ay quitté le vulgaire,*
*Villes, chaſteaux, bourgades & marchez:*
*Et ſuis allé par les antres cachez,*
*Par les deſerts, riuages & montaignes,*
*Suiure les pas des neuf Muſes compagnes,*

*Qui toute nuict m'enseignent par les bois*
*A ne chercher autres maistres que Rois,*
*Et à pousser iusqu'aux troupes celestes*
*Ceux qui en guerre ont osé de beaux gestes,*
*Et qui d'vn cœur auantureux & fort*
*Vne loüange achetent par la mort.*
*Quiconque aura pour marque memorable*
*Dans l'estomac vne playe honorable,*
*S'en-vienne à moy: son coup si noble & beau*
*Priué d'honneur n'ira sous le tombeau.*
*Pource mon Roy, s'il vous plaist que ie face*
*La Franciade, œuure de long espace,*
*Oyez mes vœux: il seroit bien saison*
*Qu'eussiez esgard à mon cheueul grison,*
*Sur qui desia l'autonnale tempeste*
*A fait gresler quarante ans sur la teste:*
*Bien tost semblable au bon cheual guerrier*
*Qui souloit estre au combat le premier,*
*Et tout couuert d'vne belle poussiere*
*Gaignoit veinqueur le pris de la carriere*
*Le chef orné de roses, maintenant*
*Languit poussif à l'estable, prenant*
*Sans nul soucy de fleurs ny de bataille*
*Le peu de foin que son maistre luy baille.*
*Doncq s'il vous plaist, Sire, n'attendez plus*
*Que ie sois vieil, impotent & perclus,*
*Fascheux, hargneux, ayant l'ame estourdie*
*Et tout le corps de longue maladie.*
*Mais or' que i'ay tout l'esprit vigoureux,*
*Le genou fort, & le sang genereux,*
*Commandez moy, & m'aimez tout ensemble,*
*Et m'honorez: ces trois poincts (ce me semble)*
*Font le Poëte heureux & glorieux,*
*Le font gaillard, le poussent iusqu'aux cieux.*

*Car ſans honneur la Muſe conſommée*
*De long trauail s'alambique en fumée,*
*Et l'eſcriuain qui n'a le plus ſouuent*
*Qu'vne promeſſe auſſi froide que vent,*
*Deuient pouſſif & retif à l'ouurage:*
*Le ſeul honneur luy hauſſe le courage,*
*Quand il ſe voit d'vn Prince bien traité,*
*Comme ie ſuis de voſtre Majeſté.*

## A luy-meſme.

*Si les ſouhaits des hommes auoient lieu,*
*Et ſi les miens eſtoient ouys de Dieu,*
*Ie luy ferois vne requeſte, Sire,*
*De vous donner, non vn meilleur Empire,*
*Non plus de grace ou plus grande beauté,*
*Non plus de force ou plus de Royauté,*
*Ou plus d'honneur pour illuſtrer voſtre âge,*
*Mais vous donner ſix bons ans d'auantage.*
*D'où vient cela qu'au retour des beaux mois*
*On voit les fleurs, les herbes, & les bois*
*Croiſtre ſoudain, & les Rois de la terre*
*Qui deſſous Dieu ont le ſecond tonnerre,*
*Qui doiuent tant de Prouinces tenir,*
*Mettre en croiſſant ſi long temps à venir?*
*Alors qu'vn Prince a pleine cognoiſſance*
*De ſes ſuiets, il a plus de puiſſance.*
*Quand Iupiter dedans Crete habitoit,*
*Et qu'Amalthée en l'antre l'alaitoit,*
*Et que petit auecque ſa compagne*
*Nede rampoit ſur Ide la montagne,*

*Il n'estoit craint, bien que sa maiesté*
*Dessus son front monstrast mainte clairté.*
*Mais aussi tost qu'il gaigna le trophée*
*Du fort Briare, & du gean Typhée,*
*Et qu'il eut mis la foudre entre ses mains,*
*Lors il fut craint des Dieux & des humains.*
*Charles, c'est vous à qui le destin donne*
*Non seulement la superbe couronne*
*Que vos ayeux desur le chef portoient,*
*Et de leur nom les peuples surmontoient:*
*Le ciel amy de vos vertus, appelle*
*Vostre ieunesse à victoire plus belle.*
*Incontinent que vostre beau menton*
*Sera doré d'vn iaunissant cotton,*
*Comme Alexandre, aurez l'ame animée*
*Du chaud desir de conduire vne armée*
*Outre l'Europe, & d'assauts vehemens*
*Oster le Sceptre aux puissans Ottomans,*
*Qui sous leurs mains par armes ont saisie*
*Tout le meilleur d'Europe & de l'Asie,*
*Lesquels hardis d'hommes & de vaisseaux*
*Ont d'auirons ia couuertes les eaux*
*Qu'on voit flotter dessus la mer Tyrrhene:*
*Ont ia campé leurs soldars sur l'arene*
*De la Sicile & de Calabre, afin*
*Que nostre loy par le Turc prenne fin:*
*S'il ne vous plaist d'vn valeureux courage*
*Vostre puissance opposer à leur rage.*
*Et bien qu'ils soient hautains & glorieux*
*De tant de Rois les Rois victorieux,*
*Et que d'enflure ils aynt l'ame grossie,*
*Si craignent-ils pourtant la Prophetie.*
*C'est qu'vn grand Roy de France doit vn iour,*
*En les dontant & chassant du seiour*

*Que Conſtantin eſleut pour ſa demeure,*
*Rompre leur Sceptre, & d'vne foy meilleure*
*Gaigner les cœurs des peuples Aſiens,*
*De Circoncis en faire des Chreſtiens,*
*François d'habits, de mœurs, & de langage.*
*Ie me promets par ſigne & par preſage,*
*Et par augure & par ſort, que c'eſt vous*
*Qui les deuez abbatre à vos genous,*
*Et que vous ſeul en aurez la victoire,*
*Et de Mahom effacerez la gloire.*
*I'enten deſia vos ſoldars fremiſſans,*
*Et les cheuaux ſautans & henniſſans*
*Deſſous le faix de vos braues gend'armes:*
*Ie voy l'eſclair du bel acier des armes*
*Sous le Soleil s'eſclatter iuſqu'aux cieux:*
*Ie voy voſtre oſt conduit par les bons Dieux,*
*Sans que la peine ou la peur le ſurmonte,*
*Deſia campé ſur le bord d'Helleſponte.*
*Courage Prince! encor' n'eſtes-vous pas*
*Le premier Roy de France, qui les pas*
*Aura planté ſur la terre Payenne*
*Pour le ſouſtien de noſtre foy Chreſtienne!*
*Vn Roy Louys endoſſé du harnois*
*Y a dreſſé les honneurs des François.*
*Ce Godefroy ieune Duc de Lorraine,*
*D'hommes croiſez couurit toute leur plaine,*
*Print Cormoran le grand Gean, & fiſt*
*Si vaillamment qu'apres il deſconfiſt*
*Tous les Payens par la gent baptiſée:*
*Caſſa leur Sceptre, & leur gloire briſée*
*Deſſous ſes pieds en triomphe foula,*
*Et combatant ſe fiſt Seigneur delà.*
*Vous plus grand Roy deuez bien vous promettre*
*Les faits qu'vn Duc à fin a bien ſceu mettre,*

*Pauure de biens, & riche de bon-heur,*
*Qui par vertu s'acquist si grand honneur.*
*Là vous voirrez tant de villes hautaines*
*Fieres du nom de ces vieux Capitaines,*
*Alexandrie, Antioche, & aussi*
*Celle qui riche esleue le sourci*
*Du nom d'Auguste, & celle qui la gloire*
*Retient encor' d'vne heureuse victoire.*
*Là vous voirrez mille peuples diuers*
*D'habits, de mœurs, de langage, couuerts*
*L'vn de Laurier & l'autre de lierre,*
*Vous salüer le Seigneur de leur terre,*
*Et remerquant en vous cent Deitez*
*Vous presenter leurs cœurs & leurs citez.*
*De l'autre part la Grece qui est telle*
*Qu'onque en beauté terre ne fut plus belle,*
*Qui a conceu tant de peuples guerriers,*
*Et tant de fronts couronnez de Lauriers,*
*Mere des Arts, des Philosophes mere,*
*Dont l'ame viue ingenieuse & clere*
*Abandonna la terre (pesant lieu)*
*Et d'vn grand cœur s'en-vola iusqu'à Dieu,*
*Le voulut voir, le cognoistre & l'apprendre:*
*Puis se laissant par les Astres descendre*
*Leur fist des noms, & cognut leur vertu,*
*Vit le Soleil de flames reuestu,*
*De fin argent vit la Lune accoustrée,*
*Et son beau char qui conduit la Serée:*
*Cognut leurs tours distances & retours,*
*Cognut les ans, les heures, & les iours:*
*Sceut le Destin, & ce qu'on dit Fortune:*
*Cognut le haut & le bas de la Lune,*
*L'vn immortel, l'autre amy du trespas:*
*Sceut la raison pourquoy tombent çà bas*

*Flames, esclairs & foudres & tonnerres :*
*Cognut de l'air les accords & les guerres,*
*Cognut la pluye & la neige & le vent.*
*Puis tels secrets hautement escriuant*
*De main en main les fist à l'homme apprendre,*
*Et tout le ciel en terre fist descendre,*
*Ne laissant rien en la voute des cieux*
*Dont son labeur ne fust victorieux.*
*Bref ceste Grece, œil du monde habitable,*
*Qui n'eut iamais, ny n'aura de semblable,*
*Demande, helas! vostre bras tres-Chrestien*
*Pour de son col desserrer le lien,*
*Lien Barbare, impitoyable & rude,*
*Qui tout son corps geinne de seruitude*
*Sous ce grand Turc, qui presque de l'esprit*
*Du peuple Grec a chassé Iesus-Christ,*
*Et luy pillant ses enfans & ses villes*
*Le rend esclaue à choses tresseruiles.*
*Or si la Foy vous esmeut à pitié,*
*Si vous portez aux pauures amitié,*
*Vous deuez, Sire, armer vos mains fidelles*
*Pour racheter tant d'ames immortelles*
*Qui sous Mahom s'en-vont desia perir,*
*S'il ne vous plaist bien tost les secourir.*
*Ah! si ie puis iusqu'à tel âge viure*
*Que vos combats ma plume puisse suiure,*
*Tout au milieu de vos assauts diuers,*
*Fifres, tabours, ie chanteray mes vers*
*A l'enuy d'eux, si bien qu'on pourra dire*
*Que vos canons feront place à ma Lyre.*
*Alors d'Aurat qu'Apollon a nourry,*
*Belleau qui est des Muses tant chery,*
*Ne me vaincront, non pas Apollon mesme :*
*Car plein d'ardeur & d'vne enuie extreme*

*De bien chanter, comme tout furieux*
*Vostre beau nom i'enuoiray iusqu'aux Dieux.*
*Ie chanteray que la bonne Nature,*
*Et que le Ciel sur toute creature*
*Vous ont formé, & qu'à vous seul ils ont*
*Mis dedans l'ame, en l'esprit & au front,*
*Ce qu'ils auoient de mil ans en espergne,*
*Et que Vertu, non le Sort vous gouuerne.*
*Tandis la paix en voz terres florisse*
*Qui vostre peuple & vos Princes nourrisse:*
*Florisse aussi la Iustice & les lois*
*Iusques au iour que le puissant harnois*
*Pour le soustien de vos fertiles Gaules*
*Face vn grand bruit sur vos ieunes espaules:*
*Et que tenant les armes en la main*
*Soyez l'honneur de tout le genre humain,*
*Faisant marcher deuant vous la Iustice,*
*Pour corriger les meschans & le vice:*
*Et lors sera vostre Sceptre puissant*
*De iour en iour en vertu florissant,*
*Et serez dit comme le bon Auguste,*
*Non pas vn Roy, mais vn pere tres-iuste.*

## DISCOVRS,

à tres-illustre & tres-vertueuse Princesse,

Elizabeth, Royne d'Angleterre.

*Mon cœur esmeu de merueilleuse serre*
*Voyant venir vn François d'Angleterre,*
*Lors qu'il discourt combien vostre beauté*
*Donne de lustre à vostre Royauté:*

*Beauté qui eſt en grace ſi extréme*
*Que rien ne peut la veincre qu'elle meſme,*
*Pour eſtre ſeule exemple treſparfait*
*Sur qui le Ciel ſi grand miracle a fait:*
*Puis en rompit le moule eſmerueillable*
*Pour n'en refaire au monde de ſemblable,*
*Afin que telle en terre vous fuſſiez,*
*Et que pareille en beauté vous n'euſſiez:*
*Alors ie dy, ſi ceſte Royne Angloiſe*
*Eſt en beauté pareille à l'Eſcoſſoiſe,*
*On voit enſemble en lumiere pareils*
*Dedans vne Iſle eſclairer deux Soleils.*
*On dit qu'au temps que les Dieux viſitoient*
*Cà bas la terre, & preſens la hantoient,*
*Que l'Iſle voſtre alloit libre ſur l'onde,*
*Comme Delos errante & vagabonde,*
*Et que ſon pied par vn nouueau deſtin*
*N'eſtoit ſerré d'vn lien aimantin,*
*Mais ſans tenir à nulle chaiſne dure*
*Flot deſur flot erroit à l'auanture.*
*Souuentefois le nocher Hirlandois*
*L'a rencontrée au riuage Flandrois*
*Pres de ſa nef ſur la vague eſleuée,*
*Puis au retour bien loin l'a retrouuée:*
*Aucunefois ſautant comme vn mouton*
*S'alloit iouër au riuage Breton,*
*Puis en flottant où ſon pied luy commande,*
*Se blanchiſſoit de l'eſcume Normande:*
*Aucunefois s'en-venoit balloyer*
*Le flot qui vient à Boulongne ondoyer,*
*Puis tout ſoudain ſauteloit à la riue*
*Où l'Ocean à Graueline arriue:*
*Puis alloit voir les Orcades, apres*
*D'vn long chemin retournoit vers Calais.*

*Vn iour estant vers Calais arrestée,*
*Voicy venir le Dieu marin Protée,*
*Qui de son gré vagabond s'absentoit*
*Bien loin d'Egypte où Prophete habitoit,*
*Ayant laissé sa demeure fertille*
*Trop irrité contre sa propre fille,*
*Qui par present l'auoit mis dans les laz*
*(Comme il dormoit) du Prince Menelas.*
*Or il auoit par vn long nauigage*
*Desia passé d'Hercule le bornage,*
*Razé Marseille, & ia voyoit la mer*
*Contre les bords de Gascongne escumer:*
*Desia plus bas à la riue voisine*
*Voyoit flotter la vague Poiteuine,*
*Suiuant tousiours en noüant plus auant*
*Le flot qui va la Bretagne lauant.*
*Comme il estoit à la riue qui baigne*
*Le port Icin d'vne ondeuse campaigne,*
*Il veit vostre Isle, & si tost qu'il la veit*
*Flottant sur l'eau, sa beauté le rauit:*
*Lors abaissant contre la mer sa teste*
*Fist à Neptune vne telle requeste.*
*Pere Neptune, à qui le flot chenu*
*Par sort ietté en partage est venu,*
*Lors que vous trois, Saturnien lignage,*
*De ce grand Tout diuisiez l'heritage,*
*Aux autres Dieux ne laissans rien sinon*
*La seule peur d'vn si horrible nom:*
*O Pousse-terre, Embrasse-terre, ô Pere*
*Dont le sourcy la marine tempere,*
*Et qui trainé d'vn char à deux cheuaux*
*Voles leger sur la croupe des eaux,*
*Et des grands vents appaisant les haleines*
*Calmes le front de tant d'humides plaines:*

*Si de ton ſang, Pere, ie ſuis ſorty,*
*Et que vers toy ma Mere n'ait menty,*
*Donne à ma peine vne trêue meilleure,*
*Et me permets ceſte Iſle pour demeure.*
*A peine eut dit, que Neptune l'ouyt,*
*Et de la voix de ſon fils s'eſiouyt:*
*Puis fendant l'eau de ſon eſchine bluë*
*Mit ſur la mer ſa teſte cheuelue,*
*Et luy reſpond: Ce n'eſt pas toy mon fils*
*Qu'on doit nier, à qui pere ie fis*
*Don des troupeaux qui ronflent ſur l'arene*
*Dormans aux bords d'Egypte & de Palene:*
*Entre en ceſte Iſle, & en don la reçoy*
*Qui eſt, mon fils, aſſez riche pour toy.*
*Diſant ainſi, de toute la puiſſance*
*De ſon Trident frappa le bord de France,*
*Et tellement ſon bras il eſtendit,*
*Qu'en le frappant en deux parts le fendit:*
*Puis deſliant de la racine entorſe*
*Le fondement, le pouſſe à toute force,*
*Et le tirant en arrache vn morceau*
*Qu'il fiſt rouller bond à bond deſur l'eau*
*Iuſques à l'Iſle, & les vniſt enſemble:*
*Comme vn maçon qui de ſa chaux aſſemble*
*Pierre à la pierre, & à coups de marteau*
*De deux rochers fait ſortir vn château.*
*Puis en plongeant deſſous l'Iſle qui erre*
*Encor' ſous l'eau, la lia contre terre*
*D'vn eſtroit nœud, comme vn Tiſſeran fait*
*Quand en ouurant ſa trame ſe desfait:*
*Adonc il prend des deux trames enſemble*
*Les bouts rompus, & d'vn nœud les aſſemble*
*Fil contre fil, puis d'vn filet entier*
*Ourdiſt parfaite vne toile au meſtier:*

*Adonc Proté ioyeux en ſon courage*
*D'vn tel preſent, gaigne le bord à nage:*
*Baiza la riue, & la terre accolla,*
*Puis vray Prophete à l'Iſle ainſi parla.*
*Iſle qui fus ſolitaire & deſerte,*
*D'aſpres buiſſons & d'eſpines couuerte,*
*Haute maiſon des Sangliers eſcumeux,*
*Et des grands Cerfs au large front rameux,*
*Qui n'euz iamais la poitrine ferue*
*Du ſoc aigu de la croche charue:*
*Vn temps viendra (& le voicy venir)*
*Qu'on te doit voir triomphante tenir*
*Le premier rang entre toutes les Iſles*
*Qui ſont en biens & en peuples fertiles:*
*Et quand Neptun' de la mer gouuerneur*
*Appellera les Iſles par honneur,*
*Tu marcheras deuant l'Iſle de Crete,*
*Bien qu'elle ſoit la nourrice ſecrete*
*De Iupiter, & marcheras auſſi*
*Deuant Samos, de Iunon le ſouci,*
*Et deuant Rhode ingenieuſe, encore*
*Que le Soleil ſur toutes elle adore.*
*Bien loin bien loin les Orcades viendront*
*Apres ta queuë, & petites tiendront*
*Rang apres toy, & grande ſeras telle,*
*Que de ton ſein à la large mamelle*
*Alaicteras mille vaillans Artus,*
*Grands Rois armez de fer & de vertus:*
*Du ſang Tyran les mains auront trempées,*
*Et des grands coups de leurs grandes eſpées,*
*En combattant pour l'honneur de l'Amour*
*Feront ſonner les foreſts d'alentour.*
*De tels guerriers courra par tout le monde*
*L'honneur fameux, & de leur table ronde,*

*Grands Palladins de loüange animez,*
*Qui aux combats armez & desarmez*
*Pour le secours des pauures Damoiselles*
*Hardis feront des emprises si belles*
*Que le vieil temps n'en sera le veinqueur,*
*Tant vaut l'Amour espris en vn bon cœur.*
*De là viendront les Preux & les Gendarmes,*
*De là viendront les escolles des armes,*
*Combats, assauts, barrieres & tournois,*
*Et de briser le fer sur le harnois.*
*Entre ces Preux doit regner vn Prophete,*
*Qui vif & sain, vne femme parfaicte*
*En art magiq' enfermera dedans*
*Vn froid tombeau pour y finer ses ans.*
*En ce tombeau l'ame sera viuante,*
*Et dedans l'ame vne voix resonnante*
*Entre les os, qui dira les destins*
*Et les dangers aux nobles Palladins,*
*Oyant l'oracle en mainte & mainte sorte*
*De la despouille ensemble viue & morte.*
*De tous les Dieux tu seras en honneur:*
*Mesmes Iunon respandra le bon-heur*
*Dessus tes champs de sa pleine mammelle:*
*Vn seul Bacchus, helas! pour l'amour d'elle*
*Te hayra, & comme à tes voisins*
*N'enrichira tes coutaux de raisins.*
*Mais quelque iour Ceres la vagabonde*
*Ayant tourné les quatre parts du monde,*
*Cherchant sa fille au trauers des humains,*
*Tenant deux Pins allumez en ses mains*
*Doit arriuer lassée à ton riuage,*
*Qui pour du vin te doit faire vn breuuage*
*Non corrosif, ny violent, ny fort,*
*Trouble-cerueau, ministre de la mort,*

*Mais innocent à la prouince Angloiſe:*
*Et de Ceres ſera nommé Ceruoiſe,*
*Qui ſe pourra ſi gracieux trouuer*
*Que tes voiſins s'en voudront abreuuer.*
*Bien toſt verra ta terre fructueuſe*
*Eſtre en Palais ſuperbe & ſomptueuſe,*
*Et en citez & en ports ſpacieux,*
*Dont les ſommets voiſineront les cieux.*
*Ceſte Cerés d'Abondance compaigne,*
*Fera iaunir de froment ta campaigne,*
*Et tous tes champs auront le ventre plein*
*De mines d'or & d'argent & d'eſtain,*
*Qu'au plus profond de tes plus riches veines*
*Le grand troupeau des Nymphes ſouterraines*
*Iront cherchant, choiſiſſant, affinant,*
*Lauant, cuiſant, & d'vn marteau ſonnant*
*Deſur l'enclume, à la fournaiſe neuue*
*Feront d'argent ondoyer vn grand fleuue,*
*Qui doit ſeruir de monnoye à chacun:*
*Car à chacun l'argent ſera commun.*
*Bien toſt courant au trauers de la plaine*
*A crins eſpars, ſoufflant à groſſe haleine,*
*Bruſque, aſpre, allegre, au combat le premier*
*Verras hanir le beau cheual guerrier.*
*D'autre coſté le long de tes riuages,*
*Entre les fleurs au milieu des herbages,*
*Ou ſur les monts aux verdoyans coupeaux,*
*Verras errer mille ieunes troupeaux*
*Blancs comme laict, dont la Lune amoureuſe*
*De leurs toiſons ſeroit bien deſireuſe:*
*Car comme on dit, la Lune eut le cœur pris*
*D'vne toiſon blanche de riche pris.*
*Ainſi qu'on voit deſur l'arene blonde*
*De la grand mer, vne onde ſuiure vne onde,*

*Puis ſur vne autre vne autre s'eſleuer :*
*Ainſi verras à l'eſtable arriuer*
*Deuers le ſoir, ou à midy ſous l'ombre,*
*De grands troupeaux vne foulle ſans nombre*
*L'vn apres l'autre, & marchant en auant*
*D'vn ordre long iront s'entre-ſuiuant*
*Troupe ſur troupe empliſſant les eſtables :*
*Les vns ſeront d'âge & de poil ſemblables,*
*Les vns cornus, & les autres laineus,*
*Dont les toiſons creſpes de mille nœuds*
*Prendront le teint de cent couleurs diuerſes,*
*Iaune, incarnat, griſes, noires & perſes,*
*Que les grands Rois tourneront en habits*
*Ornez du don de tes riches brebis.*
*Bien toſt verras la Tamiſe ſuperbe*
*Maint Cygne blanc loger deſſus ſon herbe,*
*Hoſtes ſacrez, puis eſleuez aux cieux,*
*Tout à l'entour des bords delicieux*
*Ietter vn chant, pour ſigne manifeſte*
*Que maint Poëte, & la troupe celeſte*
*Des Muſes ſœurs y feront quelque iour,*
*Laiſſant Parnaſſe, vn gracieux ſeiour,*
*Pour enuoyer aux nations eſtranges*
*Des Rois Anglois les fameuſes loüanges.*
*Puis ſe tournant deuers le pied mangé*
*D'vn cheſne creux, aduiſe vn camp logé*
*De maints fourmis, qui dedans leur teſniere*
*Brilloient couuerts de paille & de fougere.*
*Change, Neptune, en peuple (ce dit-il)*
*Tout ce monceau diligent & ſubtil*
*A trauailler, & à mettre en reſerue*
*Le bien qui l'homme & la vie conſerue,*
*Pour eſtre actifs & ſoigneux tout ainſi*
*Qu'eſt le fourmy au labeur endurcy.*

*A peine eut dit, que le chesne remue*
*Sans aucun vent sa perruque menue,*
*Et en branlant ses rameaux, accorda*
*Ce que Protée en priant demanda.*
*Lors ces fourmis transmuez se trouuerent :*
*Vn plus grand corps sur deux pieds esleuerent :*
*Aux deux costez des espaules leur pend*
*Comme rameaux des grands bras : & plus grand*
*Deuint leur chef, & plus grande leur bouche :*
*Et pour le creux d'vne sauuage souche*
*Vont par les champs de rang, comme ils souloient*
*Aller l'esté quand les champs ils pilloient,*
*Lors qu'ils chargeoient sur le dos porte-proye*
*Les grains de bled par vne estroitte voye.*
*Ces animaux de nouueau transformez*
*De grands outils se virent tous armez :*
*L'vn plante aux champs vne forte charrue,*
*L'autre en ses mains porte vne bisague,*
*L'vn tient vn van, l'autre tient vn rateau,*
*L'autre vne fourche, & l'autre vn grand couteau :*
*Mais la plus-part branloit armes guerrieres,*
*Haches, poignars, piques, lances fresnieres,*
*De grands arcs d'Ifs, des fleches, des carquois,*
*Et sur le dos leur sonnoit le harnois,*
*Race de gens vaillante & magnanime,*
*Aspre au combat, & qui guerriere estime*
*L'homme estre heureux & comblé de bon-heur*
*Quand par la vie il achete l'honneur.*
*Adonc Proté voyant tant de gens d'armes*
*Qui desiroient de nature les armes,*
*Pareils en âge, en force & en vigueur,*
*De tel propos leur mollissoit le cœur.*
*Contentez vous, enfans, de vostre terre,*
*Et si ardans ne courez à la guerre :*

*Comme amoureux du ſang ne bataillez,*
*Et vos voiſins par armes n'aſſaillez :*
*Par vous ne ſoient en poignantes eſpées*
*Ny vos rateaux ny vos fauls detrampées,*
*Et ne creuſez vos ſapins en vaiſſeaux,*
*Et pour le gain ne tourmentez les eaux.*
*Soient vos eſprits amoureux de ſcience,*
*Du cours du Ciel, ayez experience*
*Des Arts humains qui ſont l'homme courtois :*
*Vos grand's Citez ornez de belles Lois,*
*Ne les changeant quand elles ſont receues*
*Pour autres Loix nouuellement conceuës :*
*Aimez les bons, chaſtiez les meſchans,*
*Et bien-heureux viuez parmy vos champs.*
*Las! i'ay grand peur que ce morceau de terre*
*Qui de la France eſt ioinct à l'Angleterre,*
*Cauſe ne ſoit de malheur auenir.*
*Comme eſtranger ne ſe pourra tenir*
*De retourner au lieu de ſa naiſſance,*
*Et vous apres auecq' forte puiſſance*
*Pour le r'auoir franchirez voſtre bord,*
*Mettant ſans fin vos terres en diſcord.*
*N'offenſez point par armes ny par noiſe,*
*Si m'en croyez, la prouince Gauloiſe :*
*Car bien qu'il fuſt deſtiné par les Cieux*
*Qu'vn temps ſeriez d'elle victorieux,*
*Le meſme Ciel pour elle a voulu faire*
*Autre deſtin au voſtre tout contraire.*
*Le Gaulois ſemble au Saule verdiſſant :*
*Plus on le coupe, & plus il eſt naiſſant,*
*Et re-iettonne en branches dauantage,*
*Prenant vigueur de ſon propre dommage :*
*Pource viuez comme amiables ſœurs :*
*« Par les combats les Sceptres ne ſont ſeurs.*

*Quand vous ferez enfemble bien-vnies,*
*L'Amour, la Foy, deux belles compagnies*
*Viendront çà bas le cœur vous efchaufer :*
*Puis fans harnois, fans armes & fans fer,*
*Et fans le doz d'vn corfelet vous ceindre,*
*Ferez vos noms par toute Europe craindre:*
*Et l'âge d'or verra de toutes pars*
*Fleurir les Lis entre les Leopars.*
*Tu ne feras, Ifle bien-accomplie,*
*Claire d'honneur & de vertu remplie,*
*Sinon au iour qu'vne Royne naiftra,*
*Qui comme vn Aftre icy apparoiftra :*
*Elle aura nom Elizabet, fi belle*
*Qu'autre beauté ne fera rien pres d'elle.*
*Cefte Princeffe au cœur Royal & haut,*
*Pleine d'vn fang tout magnanime & chaud,*
*Ieune de face & vieille de prudence,*
*Par grande ardeur fera la guerre en France :*
*Et couurira les efchines des eaux*
*De mafts, de fufts, de voiles, de vaiffeaux,*
*Qui de leurs creux, fur l'arene femee*
*Feront efpandre vne moiffon armée*
*D'hommes chargez de harnois fremiffans,*
*Et de cheuaux aux combats henniffans,*
*Et de pietons, dont les armes ferrées*
*Efclateront fur les eaux azurées,*
*Et fur les champs vn feu brillant & clair*
*Comme vne foudre, ou comme vn long efclair*
*Que Iupiter tout courroucé defferre*
*Sur vne ville en figne de la guerre,*
*Ou fur le maft d'vne nauire en mer,*
*Pour vn fignal qu'il la veut abyfmer.*
*Mais rencontrant vne Royne prudente*
*Qui des François fera fage regente,*

*Viue d'esprit & meure de conseil,*
*Retirera soudain son appareil,*
*Apres auoir sa gloire accompaignée*
*Au premier bord d'vne ville gaignée.*
*Puis sans auoir de Mars trop de souci,*
*Elle estant Royne, & l'autre Royne aussi,*
*Estimeront les Martiales flames*
*Duire plustost aux gendarmes qu'aux femmes,*
*Qui de nature ont le sexe plus doux,*
*Enclin à paix, ennemy de courroux.*
*Pource on verra bien tost fleurir entre elles*
*Des amitiez pour iamais eternelles,*
*Qui les feront plus craindre que les Rois*
*Qui sur le dos ont tousiours le harnois,*
*D'autant qu'on voit la paix estre meilleure*
*Que le discord qui en enfer demeure.*
*A tant se teut le Dieu marin Proté,*
*Qui du riuage en la mer est sauté:*
*La mer l'enferme. & l'eau qui piroüette,*
*Fist mille tours sur le chef du Prophete.*

## DISCOVRS,

à elle-mesme.

LES PAROLES QVE DIST MERLIN le Prophete Anglois esmerueillé de voir Artus en sa ieunesse accomply de toutes vertus.

*Quand Iupiter le grand pere des Rois*
*Feist naistre Artus ornement des Anglois,*

*Pour vn chef-d'œuure & merueille du monde*
*Il amaſſa toute la terre & l'onde,*
*Le feu leger, & les Aſtres qui ſont*
*A tous mortels porter deſur le front*
*(Comme il leur plaiſt) cent diuerſes fortunes,*
*Blanches tantoſt, tantoſt noires & brunes,*
*Verſant ſur nous ie ne ſçay quel deſtin*
*Qui nous maiſtriſe & ſuit iuſqu'à la fin.*
*Il choiſiſt l'eau la plus claire & luiſante,*
*La terre apres la moins dure & peſante:*
*Les miſt en maſſe, & en fiſt du leuain:*
*Il la paitriſt longuement en ſa main*
*L'amolliſſant de ſon doigt bien agile,*
*Comme vn potier amolliſt ſon argile.*
*Tournant la terre en homme la forma,*
*Souffla dedans vn feu qui anima*
*La maſſe rude, & de ſoy pareſſeuſe,*
*D'vne ame viue ardente & genereuſe,*
*Semblable au feu qui prompt, chaud & leger*
*Fuyant la terre au ciel ſe va loger.*
*En ce-pendant les trois Parques chenuës*
*Sont à l'entour de l'Image venuës*
*Ayant au col trois quenouilles d'airain,*
*Fuſeaux de fer: puis tirant de leur ſein*
*Vne fillace & blanche & deliée,*
*L'ont tout au rond des quenouilles liée.*
*Mouillant ſouuent de ſaliue leurs doigts*
*Pinçoient le fil d'vn accord toutes trois,*
*Et de la trame en tourbillons ſuiuie*
*D'vn beau fuſeau filoient ſa blanche vie,*
*La polliſſant d'vne mordante dent:*
*Puis pour durer contre tout accident*
*Qui va troublant des mortels le courage,*
*D'vn triple brin renforçoient tout l'ouurage,*

*Afin qu'ensemble il fust & blanc & fort,*
*Blanc en beauté, & dur contre l'effort*
*Que le malheur ou que l'enuie ameine,*
*Brisant le cours de nostre vie humaine.*
*Lors Iupiter qui seul presidoit là,*
*A haute voix tous les Dieux appella*
*Pour comtempler ceste Image parfaitte*
*Que pour miracle au ciel il auoit faitte,*
*Leur commandant d'vn front paisible & doux*
*Qu'elle receust vn beau present de tous.*
*Adonc Amour d'vne alaigre secousse*
*Luy renuersa tous les traits de sa trousse*
*Dedans les yeux: non seulement ses traits,*
*Mais ses douceurs, ses graces, ses attraits*
*Qui voletoient sur son chef, comme Auettes*
*Volent autour des plus douces fleurettes.*
*Venus, d'œillets & de roses a peint*
*La couleur viue & fresche de son teint:*
*Mars luy donna la taille & la proüesse,*
*Pallas prudence, & Iunon la richesse:*
*Phœbus luy fist le chef au sien pareil,*
*Et Promethé luy donna le conseil,*
*L'esprit Mercure, & Pithon la faconde:*
*Puis Iupiter le fist descendre au monde.*
*Si tost qu'à bas l'image descendit*
*La Renommée aux grands yeux l'entendit.*
*Lors ne souffrant que la belle venuë*
*D'vn homme tel fust long temps incognue,*
*Laissa couler comme les Nymphes font,*
*Ses longs cheueux à l'entour de son front*
*Et sur le dos: puis elle prist ses ailes*
*A cent couleurs, grandes, longues & belles,*
*Faites de rang à cerceaux inegaux,*
*Telles qu'on voit celles des Papegaux*

*(Present de l'Inde) estre toutes couuertes*
*D'azur, de rouge, & de peintures vertes,*
*Et se monstrer diuerses à nos yeux*
*Ainsi qu'Iris en vn temps pluuieux:*
*Elle cacha cent langues en sa bouche,*
*Print son cornet, que soudain elle embouche*
*A ioue enflée, & promptement de là*
*Sur le Palais d'Europe s'en-vola.*
*Europe auoit sur sa robe engrauée*
*Mainte prouince à fils d'or esleuée,*
*Mainte cité, maints fleuues & maints ports,*
*Et mainte mer seruant de frange aux bords*
*De son habit, mainte droite montaigne,*
*Mainte forest, maint lac, mainte campaigne,*
*Et maint sablon sur les plis iaunissant*
*De son habit en or resplendissant:*
*Son œil fut plein, tout son front & sa face*
*De maiesté, de douceur & de grace.*
*Desur son chef mainte couronne estoit:*
*Dedans la main maint sceptre elle portoit,*
*Et haute assise en vn throne d'yuoire*
*De toutes parts s'enuironnoit de gloire,*
*Et de ioyaux qui flambans à l'entour*
*De ses beaux doigts faisoient vn autre iour.*
*Comme elle veut, ceste Europe commande*
*Aux Rois sceptrez assis d'vne grand bande*
*Pres de son throne: vn a le front ioyeux,*
*L'autre marry fiche à terre les yeux,*
*L'autre ruzé discourt en sa pensée*
*De mettre à fin la guerre commencée,*
*L'vn vit en paix, l'autre ne veut sinon*
*Par le harnois acquerir du renom:*
*L'vn est heureux, & l'autre n'est prospere,*
*L'vn est Tyran, l'autre regne en bon pere,*

*L'vn eſt prudent, l'autre mal-auiſé :*
*L'vn ramaſſant de ſon ſceptre briſé*
*Les grands eſclats miſerable s'eſtonne,*
*Et l'autre voit à terre ſa couronne :*
*L'vn eſt vieillard & l'autre ieune enfant,*
*L'vn eſt veincu & l'autre triomphant.*
*Tout à l'entour ſont les Ducs & les Comtes,*
*Que toy Fortune en vn iour tu ſurmontes,*
*Et de pompeux les fais aller ſeulets,*
*De grands Seigneurs transformez en vallets.*
*Aupres du throne eſtoient grandes Princeſſes,*
*Roynes de nom, Marquiſes & Ducheſſes,*
*Qui venoient voir Europe bien ſouuent :*
*L'vne derriere & l'autre alloit deuant*
*Selon le rang, le ſang & le lignage.*
*Elles ouurant à l'eguille vn ouurage*
*Brodoient enſemble à traits longs & parfaits*
*De leur pays les geſtes & les faits*
*Et l'origine, & les longues Annales,*
*Grand ornement des dignitez Royales.*
*Or auſſi toſt que l'Europe entendit*
*La haute voix que la Fame eſpandit*
*Au ciel, en mer & çà bas en la terre,*
*Elle appella ſa mignonne Angleterre,*
*Luy commandant d'aller voir que c'eſtoit*
*Que ceſte voix publiquement chantoit.*
*Tout auſſi toſt qu'Angleterre eut ouye*
*Telle nouuelle, elle en fut reſiouye :*
*Et ſupplia la Fame de pouuoir*
*(Pour le redire à l'Europe) aller voir*
*Ceſte belle ame en beauté ſi parfaite*
*Qu'elle cornoit auecques ſa trompette.*
*La Renommée adonq ſe miſt deuant,*
*Et l'Angleterre apres l'alloit ſuiuant,*

*Toufiours parlant d'vn ſi plaiſant viſage*
*Dont ia le nom auoit pris ſon courage.*
*Incontinent que ceſte Nymphe eut veu*
*Ce nouueau corps de beauté ſi pourueu,*
*De qui la face & douce & genereuſe*
*Euſt pris les Dieux, elle en fut deſireuſe,*
*Et en dreſſant les yeux pleins de ſouci*
*Vers Iupiter, fiſt ſa requeſte ainſi:*
*Grand Iupiter qui habites les nuës,*
*A qui des cœurs les flames ſont cognuës,*
*Si i'ay ſuiuy ta haute maieſté,*
*Si i'ay fidele à ton ſeruice eſté,*
*Si tu m'as humble en tous lieux rencontrée,*
*De ſi belle ame honore ma contrée.*
*Ainſi priant la Nymphe demanda,*
*Et d'vn clin d'œil Iupiter l'accorda.*
*Incontinent cent mille courtoiſies,*
*Toutes vertus dedans le Ciel choiſies,*
*Et tout l'honneur qui ſert de luſtre aux Rois*
*Vint honorer le beau pays Anglois*
*Fils de Neptun, tout enuironné d'onde,*
*Et ſeparé des malices du monde.*
*Alors que l'âge aura de ton printemps*
*Vn peu meury les plaiſirs inconſtans,*
*Et que l'ardeur qui les guerres anime,*
*Te rendra Prince & fort & magnanime,*
*Toutes foreſts, tous rochers d'alentour*
*Ne parleront que d'armes & d'amour,*
*De palefrois, d'eſcuyers, de querelles,*
*Et de venger l'honneur des Damoiſelles,*
*De nains, combats, & de ponts perilleux,*
*D'enchantemens, de hazards merueilleux,*
*Le vray ſubiect de ceſte table ronde,*
*Qui de ſon nom doit couurir tout le monde:*

*Et de laquelle, ô tres-vaillant Artus,*
*Seras l'honneur pour tes hautes vertus,*
*Et de tous Rois, qui bouillans de ieunesse*
*Voudront vn iour imiter ta prouësse.*
*Aussi es-tu la facture des Dieux.*
*Ne sois pourtant d'vn tel heur glorieux:*
*Tant plus en haut les choses sont poussées,*
*Plus contre bas elles sont abaissées*
*Par la fortune, à qui n'est rien si cher*
*Que voir d'enhaut les Princes trebucher.*
*Mais toy, qui prens des Dieux mesmes la vie,*
*N'es point suiect, comme vn peuple, à l'enuie,*
*Plus puissant qu'elle, & la voirras mourir,*
*Et tes combats heroïques fleurir,*
*Sans que sa lime odieuse les ronge.*
*« Toute vertu mesprise la mensonge.*
*Ainsi Merlin d'Artus profetisoit,*
*Et vray deuint tout cela qu'il disoit.*

## DISCOVRS

### à tresillustre & vertueux Prince, Philebert Duc de Sauoye, & de Piemont.

*Vous Empereurs, vous Princes, & vous Rois,*
*Vous qui tenés le peuple sous vos lois,*
*Oyez ici de quelle prouidence*
*Dieu regit tout par sa haute prudence.*
*Vous apprendrez, tant soyez-vous appris:*
*Puis vous aurez vous mesmes à mespris,*
*Et cognoistrez par preuue manifeste*
*« Que tout se fait par le vouloir celeste,*

*« Qui seul va l'homme & haussant & baissant:*
*« Qui d'vn berger fist vn Roy trespuissant,*
*« Et vn grand Roy pour trop se mescognoistre*
*« Entre les bœufs permist longuement paistre.*
*C'est du grand Dieu le iugement treshaut,*
*C'est son aduis : murmurer il ne faut*
*Contre son vueil, & l'homme à bouche close*
*Doit approuuer tout ce que Dieu dispose.*
*Qui oseroit accuser vn potier*
*De n'estre expert en l'art de son mestier,*
*Pour auoir fait d'vne masse semblable*
*Vn pot d'honneur, l'autre moins honorable ?*
*D'en faire vn grand, l'autre plus estreci,*
*Plomber celuy, & dorer cestui-ci,*
*Ou les frester, ou bien si bon luy semble,*
*Quand ils sont faits, les casser tous ensemble ?*
*Les pots sont siens, le seigneur il en est,*
*Et de sa rouë il fait ce qui luy plaist.*
*Qui voudroit donc accuser d'iniustice*
*Le Tout-puissant, comme auteur de malice,*
*Si d'vne masse il fait vn Empereur,*
*Et de la mesme vn pauure Laboureur ?*
*S'il pousse en bas les Rois & leurs couronnes,*
*Et s'il fait Rois les plus basses personnes ?*
*S'il va tournant les honneurs comme il veut ?*
*« Il est agent, seule cause qui peut,*
*« Nous ses suiets qui receuons la forme*
*« Bonne ou mauuaise ainsi qu'il nous transforme:*
*« Aucunesfois il nous leue aux estats,*
*« Des hauts honneurs il nous deuale en bas,*
*« Nous fait fleurir & flestrir en mesme heure,*
*« Et changeant tout sans changement demeure.*
*Il ne faut point pour ma cause approuuer*
*Vn tesmoignage és histoires trouuer,*

*Ny rechercher les hiſtoires antiques*
*Ny des Romains ny des hommes Attiques.*
*Toy Philebert, Duc des Sauoiſiens,*
*M'en fourniras plus que les anciens.*
*Donques à toy ma parolle s'adreſſe,*
*Mettant à part les hiſtoires de Grece*
*Et des Romains, pour te chanter ici*
*Et ton bon-heur, & ton malheur auſſi,*
*Non tout du long, il faudroit vn Homere,*
*Mais diſcourant i'en diray le ſommaire.*
*Quand par fortune, ou par le vueil des Cieux*
*Le pere tien eut veu deuant ſes yeux*
*Tout ſon païs reduit ſous la puiſſance*
*De ſon neueu, vn puiſſant Roy de France:*
*Et d'autre-part qu'vn Empereur plus fort*
*Le maiſtriſoit ſous ombre de ſupport,*
*Et que ta terre en ce poinct occupée*
*Ne te reſtoit que la cape & l'eſpée,*
*Simple Seigneur, ayant de ta maiſon*
*Perdu le bien contre droit & raiſon,*
*Touſiours en doute eſpiant la fortune*
*Qui ne te fut qu'à regret opportune:*
*« (Car volontiers le ſort impetueux*
*« Rompt le deſſein de l'homme vertueux):*
*Qui euſt penſé qu'apres tant de trauerſes,*
*Que les beaux faits de tes guerres diuerſes*
*En ton païs plus grand t'euſſent remis,*
*Eſtant ami de tous tes ennemis?*
*Or quand Ceſar mit ſes gens en campagne*
*Pour chaſtier les Princes d'Allemagne,*
*Lors ta vertu qui faueur rencontra,*
*Plus que deuant illuſtre ſe monſtra:*
*Et fis ſi bien, que l'Empereur, qui ores*
*Ne t'auançoit en nulle charge encores,*

*Les faits guerriers de ta main approuua,*
*Et aux honneurs les plus hauts t'eleua :*
*Mais ton attente estoit desesperée*
*De regaigner ta terre desirée.*
*Quand des François François le Roy fut mort,*
*Son fils regna plus que le pere fort,*
*Qui de cheuaux, de pietons, de gendarmes*
*Remplit l'Itale, & mit l'Espaigne en armes,*
*Serra l'Anglois en son rempart marin,*
*Et courageux alla boire du Rhin :*
*Qui par prouësse & par ruze de guerre*
*Se fist Seigneur du reste de ta terre :*
*Qui fut assez pour perdre tout espoir*
*De plus iamais ton doux païs reuoir*
*Ny tes suiets, comme chose impossible,*
*Estant veincu d'vn veinqueur inuincible :*
*Et toutefois ta vertu tant osa,*
*Qu'à la grandeur du veinqueur s'opposa.*
*Car quand les Rois & d'Espaigne & de France*
*L'vn contre l'autre armerent leur puissance,*
*Par ton moyen l'Espaignol assembla*
*Premier son camp, dont la France trembla.*
*Lors tu rompis les murs comme vne foudre*
*De Teroüane, & mis Hedin en poudre,*
*Et comme vn feu qui s'apparoist és Cieux*
*Aux nautonniers, signe prodigieux,*
*Tu t'apparus, & brulant nos villages*
*Tu nous comblas de cent mille dommages :*
*Et monstras bien en te monstrant veinqueur,*
*Perdant ton bien, n'auoir perdu le cœur.*
*Long temps apres la Fortune ennemie*
*A tes desseins se voulut rendre amie*
*Pour te remettre en ton premier honneur,*
*Et pour ce faire appella le Bon-heur.*

*Bon-heur (dit-elle) il eſt temps de permettre*
*A ce grand Duc qu'il ſe puiſſe remettre*
*En ſon pays, ie l'ay trop offenſé:*
*Il faut qu'il ſoit par moy recompenſé*
*D'vn double honneur, l'vn de veincre à la guerre,*
*L'autre d'auoir par amitié ſa terre:*
*C'eſt vn guerrier lequel n'a ſon pareil*
*Ny en vertu, en combat, ny conſeil,*
*A qui ma main ſi long temps deſpitée*
*A deſrobé ſa gloire meritée:*
*Mais maintenant ie le veux eleuer.*
*Pource, Bon-heur, deſloge pour trouuer*
*En quelque part la Victoire, & la meine*
*Où ce grand Duc eſt campé dans la plaine.*
*Vous deux enſemble allez dedans ſon oſt,*
*Et le pouſſant dites luy, que bien toſt*
*Dreſſe ſes pas vers la forte muraille*
*De Saint-Quentin pour gaigner la bataille:*
*Faites qu'en ordre il guide les Germains,*
*Son plus grand heur doit venir de leurs mains:*
*Et que ſans crainte il combate l'armée*
*Que i'ay pour luy à la fuite animée.*
*De là ſon heur, de là ſon bien depend,*
*Par ce moyen il ſe doit faire grand,*
*Doit acquerir vne gloire eternelle,*
*Et recouurer ſa terre paternelle.*
*A-peine eut dit que Bon-heur s'eleua,*
*Et viſtement la Victoire trouua.*
*Victoire auoit de grans ailes dorées,*
*Bien peu s'en-faut des Princes adorées:*
*Son œil eſtoit douteux & mal-certain,*
*Son front ſans poil, inconſtante ſa main:*
*Elle & ce Dieu dedans le camp entrerent*
*Où ce grand Prince en armes rencontrerent.*

*Va (dit ce Dieu) la Victoire eſt pour toy,*
*Va viſtement, comba le camp du Roy:*
*Tu tourneras tes ennemis en fuite,*
*Ayant Victoire & moy pour ta conduite:*
*Car autrement ſans l'aide de nous deux*
*Le fait ſeroit de ta part hazardeux.*
*A-tant ſe teut le Bon-heur, qui à l'heure*
*Entra chez toy pour y faire demeure.*
*De tels propos lors toy eſpoinçonné,*
*Ayant ton camp brauement ordonné*
*Auſſi ſoudain qu'vn torrent des montagnes*
*A gros bouillons tombe ſur les campagnes*
*Perdant l'eſpoir du pauure Laboureur:*
*Auſſi ſoudain tout rempli de fureur,*
*D'ire, d'ardeur, de cœur & de prouëſſe*
*Tu renuerſas la Françoiſe ieuneſſe*
*La lance au poing, & pauas tous les champs*
*De morts occis ſous tes glaiues trenchans.*
*La Paix adonc, qui du throne celeſte*
*Veit les effets de la guerre moleſte,*
*Et que le monde erroit tout déveſtu*
*De foy, d'honneur, d'amour & de vertu,*
*En ſouſpirant s'adreſſa vers ſon pere,*
*Et de tels mots adoucit ſa colere.*
*Si des mortels tu as quelque ſouci*
*Pere eternel, ne les ſouffres ainſi*
*S'entre-tuer comme beſtes ſauuages,*
*Ains d'vn accord adouci leurs courages.*
*Le ſang verſé des meurtres mutuels*
*Sied aux Lyons & aux Tygres cruels:*
*Non aux humains conuiennent les querelles,*
*Que par le nom de tes fils tu appelles,*
*Et qui enſemble en fermeté d'eſprit*
*Sont baptiſez en ton fils* IESVS-CHRIST:

*Pource, Seigneur, en ma faueur te plaiſe*
*Flechir leurs Rois, & leurs guerres appaiſe.*
*Ainſi à Dieu ceſte Vierge parla,*
*Quand du haut Ciel en terre deuala*
*Pour y trouuer vn Charles venerable,*
*Vn Anne auſſi de France Conneſtable,*
*Auſquels ſa voix ainſi elle addreſſa,*
*Et dans leurs cœurs ſa parole laiſſa.*
*Ne ſouffre plus, toy Charles, qui as priſe,*
*Grand Cardinal, la charge de l'Egliſe,*
*Que les Chreſtiens de meurtres inhumains,*
*Oublians Dieu, enſanglantent leurs mains:*
*Tu en auras par les peuples eſtranges*
*De tous coſtez immortelles louanges,*
*Et des François ſeras en chacun lieu*
*Auec ton frere honoré comme vn Dieu.*
*Toy d'autre part Conneſtable de France,*
*Perdant la guerre ourdi vne alliance*
*Entre ces Rois, & les conioins amis:*
*« Souuent amis on voit les ennemis.*
*Ie ſuis la Paix du Ciel vers vous venue.*
*Et ce diſant elle rompit la nue*
*Qui la couuroit, & de rayons ardans*
*Leur enflama tout le cœur au dedans,*
*Encouragez du deſir de parfaire*
*Entre deux Rois vn accord neceſſaire.*
*Ce qui fut fait: car apres maint diſcord*
*Et maint debat ils ont eſtraint l'accord*
*Qui tient ſerrez en amitié nos Princes,*
*Donnant repos à toutes ſes Prouinces:*
*Et par lequel te fut auſſi rendu*
*Ton beau païs que tu auois perdu,*
*Eſtant ami maintenant de la France*
*Que tu voulois ſaccager par outrance:*

*Contre laquelle en fureur tu auois*
*Ceint ton espée & vestu le harnois*
*Pour la destruire: ô iugement des hommes!*
*Et maintenant tu aimes, & tu nommes*
*Le Roy ton frere, en lieu de le nommer*
*Ton ennemi, & ton courroux amer*
*En amitié pour tout iamais tu changes,*
*Et des François par la paix tu te vanges.*
*Or tu n'as pas comme par vn destin*
*Mis seulement ton entreprise à fin,*
*En regaignant tes terres detenues*
*Qui sous ta main volontiers sont venues,*
*Où tes ayeux vn peu moindres que Rois,*
*Par si long temps auoyent donné leurs lois:*
*Tu as aussi comme par destinée*
*La Sœur du Roy pour espouse emmenée,*
*La Marguerite, en qui toute bonté,*
*Honneur, vertu, douceur & maiesté,*
*Toute noblesse & toute courtoisie*
*Ont dans son cœur leur demeure choisie.*
*Et bien que mille & mille grans Seigneurs,*
*Riches de biens, de peuples & d'honneurs,*
*La Marguerite en femme eussent requise,*
*La destinée à toy l'auoit promise*
*Pour iouïr seul de ce bien desiré,*
*Pour qui maint Prince auoit tant souspiré.*
*Or ceste vierge en vertus consommée*
*D'vn cœur treshaut desdaignoit d'estre aimée,*
*Et comme vn roc qui repousse la mer,*
*Hors de son cœur poussoit le feu d'aimer.*
*Ainsi qu'on voit vne belle genice,*
*A qui le col n'est pressé du seruice,*
*Loing des toreaux par les champs se iouant,*
*Aller du pié l'arene secouant,*

*Hausser le front & marcher sans seruage*
*Où son pied libre a guidé son courage,*
*Sans point auoir encores alentour*
*Du cœur senti les aiguillons d'amour.*
*Ainsi marchoit & ieune & toute belle*
*Et toute à soy la royalle Pucelle:*
*Elle ignorant les faux allechemens*
*Du faux Amour & ses attouchemens,*
*Ses feux, ses arcs, ses fleches & sa trousse,*
*Et le doux fiel de Venus aigre-douce,*
*Suiuoit Minerue, & par elle approuuez,*
*Estoyent les arts que Pallas a trouuez.*
*Aucunefois auec ses Damoiselles,*
*Comme vne fleur assise au milieu d'elles,*
*Tenoit l'aiguille, & d'vn art curieux*
*Ioignoit la soye à l'or industrieux*
*Dessus la toile, ou sur la gaze peinte*
*De fil en fil pressoit la laine teinte,*
*Et d'vn tel soin son ouurage agençoit,*
*Que d'Arachné le mestier effaçoit.*
*Mais plus son cœur elle addonnoit au liure,*
*A la science, à ce qui fait reuiure*
*L'homme au tombeau, & les doctes mestiers*
*De Calliope exerçoit volontiers,*
*En attendant que Fortune propice*
*Eust ramené toy son futur Vlysse:*
*Seule en sa chambre au logis t'attendoit,*
*Et des amans chaste se defendoit.*
*Mais quand tu vis sauteler la fumée*
*De ton païs, elle in-accoustumée*
*Du feu d'aimer, par vn trait tout nouueau*
*Receut d'Amour tout le premier flambeau,*
*Qui deglaça sa froidure endormie,*
*Et de farouche il la rendit amie:*

*Flechit ſon cœur, lequel auoit appris*
*D'auoir Venus & ſes ieux à meſpris:*
*Et comme on voit vne glace endurcie*
*Sous vn Printemps s'eſcouler addoucie,*
*Ainſi le froid de ſon cœur s'eſcoula,*
*Et en ſa place vn Amour y vola:*
*Voyant celuy auquel ains qu'eſtre née,*
*Pour femme eſtoit par deſtin ordonnée.*
*Or viuez donc heureuſement viuez,*
*Et deuant l'an vn enfant conceuez*
*Qui ſoit à pere & à mere ſemblable,*
*D'vn beau pourtrait à tous deux agreable:*
*Viuez enſemble, & d'vn eſtroit lien*
*Ioignez tous deux le ſang Sauoiſien*
*Et de Valois en parfaite alliance:*
*Si qu'à iamais ſoupçon & desfiance*
*Soit loing de vous, & en toutes ſaiſons*
*La paix fleuriſſe entre vos deux maiſons*
*De ligne en ligne, & ſur les fils qui d'elle*
*Naiſtront apres d'vne race eternelle.*

## A TRESILLVSTRE PRINCE CHARLES,

Cardinal de Lorraine.

*I'ay procés, Monſeigneur, contre voſtre grandeur,*
*Vous eſtes defendeur & ie ſuis demandeur:*
*I'ay pour mon aduocat Calliope, & pour iuge*
*Phebus qui vous cognoiſt, & qui eſt mon refuge:*
*Et pour voſtre aduocat vous auez ſeulement*
*Il me plaiſt, ie le veux, c'eſt mon commandement.*

*Or deuant que plaider il ne faut penser estre*
*Prince ny Cardinal, Monseigneur, ny mon maistre,*
*Issu de Charlemagne, & de ce Godefroy*
*Qui par armes se fist de Palestine Roy,*
*Ny oncle de la Royne, ou celuy qui la gloire*
*Remporta sur Luther d'vne saincte victoire:*
*Ou celuy qui ce regne a purgé des mutins,*
*Acte plus grand que ceux des Empereurs Latins.*
*Mais il faut penser estre vn d'entre le vulgaire,*
*Et personne priuée: autrement mon affaire*
*Auroit mauuaise issue, & sans heureux succés*
*Ie serois en danger de perdre mon procés.*
*Pource ne venez point comme vn Dieu de la France,*
*Aduocat ne prendroit contre vous ma defense.*
*Ne parlez point aussi: car vostre docte vois*
*Qui sçait gaigner les cœurs des peuples & des Rois,*
*A qui la triple Grace, & Pithon où abonde*
*L'eloquence, ont versé le miel de leur faconde,*
*Vous faisant vn Nestor, trop diserte feroit*
*Que le tort eloquent du droict triompheroit.*
*« Toute mauuaise cause auec art bien plaidée*
*« Est plus que le bon droit souuent recommandée.*
*Donc sans vouloir par art la mienne desguiser,*
*Mon aduocat vous veut simplement accuser*
*Se fiant en son droit (tout iuge veritable*
*Donne pour l'innocent la sentence equitable:)*
*Et si vous ennuyez de vous voir surmonté,*
*I'en appelle à vous seul, & à vostre bonté.*
*Or de vous accuser il prend la hardiesse*
*De n'auoir vers Ronsard gardé vostre promesse.*
*« Tout homme qui ne veut sa promesse tenir,*
*« Se doit selon la Loy seuerement punir:*
*« Puis d'autant plus se doit tenir la foy promise,*
*« Qu'elle vient & d'vn Prince, & d'vn Pasteur d'Eglise:*

*« Ou ne promettre point : peu d'honneur eſt receu*
*« Quand par le grand ſeigneur le petit eſt deceu.*
*Il dit par ſes raiſons que dés la ſienne enfance*
*(Si cela peut ſeruir) eut de vous cognoiſſance,*
*Et en meſme College, & ſous meſme Regent :*
*Il dit qu'en croiſſant d'âge il eſt creu diligent*
*A vous faire ſeruice, & vous a quant au reſte*
*En tous lieux honoré comme choſe celeſte :*
*Puis quand les aiguillons d'Apollon & l'erreur*
*Dont s'eſchauffent les cœurs, le mirent en fureur,*
*Et que la Muſe Grecque, & la Muſe Latine*
*Luy eurent viuement enflamé la poitrine,*
*Il conceut vos honneurs, & en toute ſaiſon*
*N'a ceſſé de chanter vous & voſtre maiſon.*
*Quand voſtre frere aiſné, par ſuperbe entrepriſe*
*Engarda que de Mets la cité ne fuſt priſe,*
*Et que Ceſar enflé de vengence & d'orgueil*
*Vit en lieu d'vn trophee, vn horrible cercueil*
*De ſes hommes occis, qui plus ne remporterent*
*L'Aigle, que pour enſeigne en ſon camp ils planterent :*
*Il chanta la desfaite, & ſi haut il volla*
*Que ſon vers genereux la victoire egalla :*
*Et ſi voſtre frere eut vne belle victoire,*
*Ce Ronſard n'eut pas moins en ſon œuure de gloire.*
*Puis quand par la vertu que l'heur accompaigna,*
*Voſtre frere à Renti la bataille gaigna,*
*Et que tous les Flamans & les peuples d'Eſpaigne*
*A ſon bras foudroyant quitterent la campaigne,*
*Il celebra ſa gloire, & par ſon vers fut mis*
*La honte doublement au front des ennemis.*
*Puis quand les chiquaneurs ſe tourmentoyent d'enuie*
*Dequoy vous reformiez les procés & leur vie,*
*Sans craindre leur fureur, leur fraude & leur courroux,*
*Vous ſacra la Iuſtice, & la miſt dedans vous :*

*A Romme vous l'enuoye, où point ne fut deceuë,*
*Car elle fut de vous benignement receuë,*
*Comme en vn cœur gentil de vertus reparé,*
*Qui luy estoit du Ciel pour logis preparé.*
*Puis quand vostre parent le grand Duc d'Austrasie*
*Eut la fille du Roy pour espouse choisie,*
*Et que le palais veuf de procés & de plaids*
*Vit, en lieu d'aduocats, diuers peuples espais*
*Crier Hymen Hymen, & les fueilles sacrées*
*Orner de ses posteaux les superbes entrées :*
*Pasteur mena sa Muse au chasteau de Meudon,*
*Il celebra la Grotte, & vous en fist vn don.*
*Au son de son flageol danserent les Naiades,*
*Danserent les Syluains, danserent les Dryades,*
*Les Satyres cornus, les Faunes & les Pans,*
*Et les Cerfs sauteloyent à l'entour de leurs fans :*
*Tout Meudon tressauta sous les vers qui sonnerent*
*Le beau Chant nuptial, les forests l'entonnerent,*
*Echo les rechanta, & plus de mille fois*
*Vostre nom fut appris aux antres & aux bois :*
*Tant vaut le gentil son d'vne Muse sacrée,*
*Quand par vn bon destin aux Princes elle agrée.*
*Lors qu'il fallut changer & tourner le discord,*
*Discord hydre testu, en vn paisible accord,*
*Vous fustes enuoyé comme vn sage Mercure*
*A chasteau Cambresis, pour en prendre la cure,*
*Et vous faire apparoistre au milieu du Flamant,*
*De l'Anglois, de l'Ibere vn diuin truchemant :*
*Il composa vostre Hynne, & comme vne pucelle*
*Qui va parmi les prez en la saison nouuelle*
*Pour charger son panier & son giron de fleurs*
*Qui bigarrent les champs de diuerses couleurs :*
*Elle ne laisse fleur ny petite ny grande*
*Sans en faire vn bouquet, puis va trouuer sa bande*

*Qui l'attend sur la riue, & versant son giron*
*Monstre toutes les fleurs des iardins d'enuiron :*
*Ainsin il ne laissa ny grande ny petite*
*Vertu qui fust en vous, qu'elle ne fust descrite,*
*Il en ourdit vn Hynne, & sortant de ses mains*
*Vous en fist vn present, à fin que les Germains,*
*L'Espaignol, & l'Anglois, & toute l'assemblée*
*(Qui de diuisions erroit toute troublée)*
*Apprinssent vos vertus, & qu'il eust ce bonheur*
*D'estre aux peuples lointains chantre de vostre honneur.*
*Quand les François mutins, ains pestes de la France,*
*Armerent contre vous l'erreur & l'ignorance :*
*Quand le peuple incertain errant deçà-delà*
*Tenoit l'vn ceste foy, & l'autre ceste-là :*
*Et que mille placarts diffamoyent vostre race,*
*Il opposa sa Muse à leur felonne audace,*
*Les desfiant tout seul, & hardi tant osa,*
*Que sa poitrine nue à leurs coups opposa,*
*Bien peu se souciant de leur rage animée,*
*Pourueu qu'il fust fauteur de vostre renommée,*
*Vn chacun se taisant : car on ne sçauoit lors*
*Qui des deux camps auroit les destins les plus forts.*
*Il resueilla Baïf pour repousser l'iniure*
*Qu'on vous faisoit à tort, par sa docte escriture :*
*Des Autels & Belleau, & mille autres esprits*
*Furent par son conseil de vos vertus espris.*
*Il n'escriuit iamais qu'il n'eust la bouche pleine*
*Des illustres vertus de Charles de Lorraine,*
*Que mille & mille fois en mille & mille lieux*
*Esparses il sema comme estoiles aux Cieux.*
*Quand il auroit serui le plus cruel barbare,*
*Encore son seruice & sa plume assez rare*
*Eschaufferoit vn Scythe, & benin le voudroit*
*Fauoriser sur tous & luy garder son droit.*

*Adiouſtez d'autre part qu'il ne vous importune,*
*Et ſoit bien ou ſoit mal, il ſouffre ſa fortune,*
*Se confiant en vous ſans talonner vos pas,*
*Sans vous ſuiure au Chaſteau, à la chambre, au repas,*
*Comme ce vieil Prelat, las! qui ne ſe contente*
*De voir en ſa maiſon cent mille francs de rente,*
*Miſerable Prelat! ny ſon chef tout griſon,*
*Ny le repos aimable en la vieille ſaiſon,*
*Ne l'ont peu retirer que ſerf il ne ſe rende*
*Et au vouloir d'autruy ſa liberté ne vende.*
*Celuy pour qui ie plaide eſt d'autre naturel,*
*Bien peu ſe ſouciant de ce bien temporel*
*Qui s'enfuit comme vent, & n'eſtoit la contrainte,*
*Il ne feroit ici par ma bouche ſa plainte.*
*Il a le cœur ſi haut qu'il aime mieux mourir*
*Sans ſupport & ſans biens, que de les acquerir*
*Par importunité comme ceux qui vous preſſent,*
*Et iamais en repos vos oreilles ne laiſſent.*
*Et toutesfois, Seigneur, apres que ce Ronſard*
*A deſpendu pour vous ſon labeur & ſon art*
*A vous rendre immortel, pour toute recompance*
*Vn autre a pris le fruit de ſa vaine eſperance,*
*Vous ne l'ignorant point : car par voſtre moyen*
*(L'ayant mis en oubli) vn autre a pris ſon bien :*
*Il vous en aduertit & vous en fiſt requeſte :*
*Il tendit les filets, vn autre priſt la queſte.*
*Mais fortune & faueur, qui ont la plus grand'part*
*Du monde & de la Court, n'y eurent pas eſgard :*
*« Ainſi les gros toreaux vont labourant la plaine,*
*« Ainſi les gras moutons au dos portent la laine,*
*« Ainſi la mouſche à miel en ſon petit eſtuy*
*« Trauaille en ſe tuant pour le profit d'autruy.*
*Tout le bien qu'on amaſſe auecques trop de peine,*
*Iamais aucun profit au poſſeſſeur n'ameine,*

*Et ſe tourne en malheur, quand celuy qui le quiert,*
*Auecques trop de peine & de trauail l'acquiert :*
*Et meſme quand il voit que touſiours on differe,*
*Et qu'à la vertu meſme vn indigne on prefere.*
*« Auſſi trop cherement vn bien-fait eſt vendu*
*« Quand l'homme pour l'auoir ſon âge a deſpendu.*
*Hà! que vous fuſtes fols pauures peres de faire*
*Apprendre à vos enfans le meſtier literaire :*
*Mieux vaudroit leur apprendre vn publique meſtier,*
*Vigneron, laboureur, maçon ou charpentier,*
*Que celuy d'Apollon, ou celuy qui amuſe*
*Les plus gentils eſprits des bayes de la Muſe,*
*Titres ambicieux, qui ſans eſtre auancez*
*Les fait eſtimer fols, furieux, inſenſez.*
*Sainct Gelais qui eſtoit l'ornement de noſtre âge,*
*Qui premier des François nous enſeigna l'vſage*
*De ſçauoir chatouiller les oreilles des Rois*
*Par ſa lyre accordante aux douceurs de la vois,*
*Qui au Ciel egaloit ſa diuine harmonie,*
*Vit (mal-heureux meſtier!) vne tourbe infinie*
*De poltrons auancez, & peu luy profitoit*
*Son luth, qui le premier des mieux appris eſtoit.*
*Du Bellay qui auoit grimpé deſſus Parnaſe,*
*Qui auoit eſpuiſé toute l'eau de Pegaſe,*
*Et dedans meſme grotte auecques moy dancé,*
*Ne fut, ſiecle de fer! d'vn ſeul bien auancé.*
*O cruauté du Ciel, ô maligne contrée,*
*Où iamais la vertu qu'en fard ne s'eſt monſtrée!*
*Puis que les fols, les ſots, les ieunes courtiſans*
*Sont pouſſez en credit deuant les mieux diſans!*
*Il faut donner les biens à ceux qui les meritent,*
*Bien qu'ils ſoyent loin du Prince : ainſi les biens profitent*
*Quand ils ſont peu cherchez : de là vient le bon-heur,*
*Et par là ſe cognoiſt le vouloir du Seigneur.*

*Quand le Prince n'auance aux honneurs les Poëtes*
*Qui ſont du Dieu treshaut les ſacrez interpretes,*
*Qui ſçauent deuiner & ſonger & preuoir,*
*Qui ont l'ame gentile & prompte à s'eſmouuoir,*
*Comme venant du Ciel, par vengence diuine*
*Touſiours dans le royaume arriue ou la famine,*
*La peſte, ou le deſaſtre, ou la guerre y prend lieu*
*Pour n'auoir honoré les miniſtres de Dieu.*
*Ie penſois, ô Prelat, qui n'as point de ſemblable,*
*De qui l'eſprit eſt vif, ardent & admirable,*
*Que vous ſeriez fauteur de ce troupeau diuin:*
*Mais Phebus en cela me fut mauuais deuin,*
*Puis qu'en voſtre preſence & deuant voſtre veüe*
*Ceſte innocente troupe eſt par vous deſpourueüe.*
*Prelat, ne parlez point, taiſez voſtre oraiſon,*
*Dont Orateur facond abondez à foiſon:*
*Il ne faut point oüir voſtre docte eloquence,*
*Qui pourroit ſubuertir des Iuges la ſentence:*
*Il faut payer l'amende, autrement l'equité*
*Ne ſeroit qu'vn nom feint, ſans nulle autorité.*
*Ainſi dit Calliope, & Phebus vous fiſt taire*
*De peur d'eſtre veinqueur: puis conſultant l'affaire*
*Auec le bon Neſtor Cardinal de Tournon,*
*Et le docte Hoſpital immortel de renom,*
*Apres auoir tous trois la matiere eſpluchée,*
*Et d'vne & d'autre part la raiſon recherchée,*
*Vous fuſtes condamné à l'amende vers moy,*
*A payer mes deſpens, mon Prelat, & ie croy*
*Que vous acquiterez bien toſt de voſtre déte*
*Pour n'encourir l'aigreur d'vn meſdiſant Poëte.*

# DISCOVRS

à treſuertueux Seigneur François de Montmorenci, Mareſchal de France.

*Le petit Aigle, apres auoir eſté*
*Sans plume au nid tout le long de l'Eſté,*
*Incontinent que la faim & la mere*
*Le vont chaſſant, la naïue colere*
*Le fait ſortir hors de l'aire, & s'enfuit*
*Où le ſang chaud & le cœur le conduit,*
*Faire la guerre aux Cygnes de Meandre*
*Ou aux Canars, leſquels n'oſent attendre*
*La ieune ardeur de ce guerrier nouueau,*
*Ains froids de peur ſe cachent deſſous l'eau.*
*Le beau Poulain, yſſu de bonne race,*
*Bruſque & gaillard, laiſſant deſſus la face*
*Et ſur le col pendre ſes longs cheueux,*
*En deſnouant ſes jarrets bien nerueux,*
*Court de luy-meſme, & bruſque en ſa furie*
*Fait mille bonds le long d'vne prairie,*
*Se façonnant pour deuenir guerrier,*
*Et d'vn grand cœur s'eſlancer le premier*
*Sur l'ennemy, portant entre les armes*
*La barde aux flancs, & au dos l'homme d'armes:*
*Rendant ſon maiſtre & ſoy-meſmes appris,*
*Pour du Laurier enſemble auoir le pris.*
*A l'homme ſeul il faut plus d'artifice,*
*D'autant que l'art à l'honneur eſt propice.*
*Tous animaux, ſoit ceux qui vont noüant,*
*Ceux qui pendus en l'air ſe vont ioüant,*

*Ceux qui priuez, ceux qui ſauuages viuent,*
*Sans paſſion leur naturel enſuiuent.*
*L'homme ſans plus charpentier de ſes maux,*
*A ſa nature adiouſte des trauaux,*
*L'honneur, le gain, l'ambition, l'enuie,*
*Et luy-meſme eſt le tyran de ſa vie.*
*Vous mon grand Duc, mon grand Montmorenci,*
*Comme prudent ne viuez pas ainſi :*
*Car eſlongné des paſſions vulgaires,*
*Vous n'adiouſtez aux humaines miſeres*
*Les maux forains, que les ſoins temporels*
*Vont accouplant aux malheurs naturels.*
*L'ambition, le gain & l'auarice,*
*Et la vertu qui ſe farde du vice,*
*Menace, peur, ny meſme la priſon*
*N'ont esbranlé voſtre ſaine raiſon :*
*Et c'eſt pourquoy, Seigneur, ie vous admire*
*Plus du penſer que de l'oſer eſcrire.*
*Auſſi, mon Duc, de ſage pere yſſu,*
*Sage & vaillant auez eſté conceu,*
*Et de nature aimez les choſes grandes,*
*Cheuaux, ſoldats, aux champs mener les bandes,*
*Dont les harnois au Soleil flamboyans*
*Dardent les feux dedans l'air ondoyans.*
*Vous auez pris de luy la preuoyance,*
*Le iugement, le conſeil, la prudence,*
*Le meur aduis, la ſageſſe & l'honneur,*
*Et qui plus eſt, la grace & le bon-heur :*
*Puis vous auez la matiere aſſez ample*
*Pour vous former au paternel exemple,*
*Patron parfait, qui de luy-meſme fait*
*Pour ſes enfans vn exemple parfait.*
*Ainſi Chiron nourrit le ieune Achille,*
*Nourrit Iaſon : l'vn renuerſa la ville*

*Du vieil Priam, & remplit d'hommes morts*
*Xanthe escumant & sanglant iusqu'aux bords:*
*L'autre premier autheur de la Gallée,*
*De grands cueillers frappa l'onde salée,*
*Fist estonner les Nymphes de la mer*
*De voir ainsi des soliueaux ramer*
*Desur les eaux aux hommes incognues,*
*Et de verser tant d'escumes chenues.*
*Comme ces deux bien-appris & bien-nez,*
*Vn rang d'honneur pres du Roy vous tenez,*
*Grand gouuerneur de sa ville peuplée*
*Qui sous vos loix est conduite & reglée*
*C'est toy Paris admirable cité,*
*Grand ornement de ce monde habité,*
*De tes voisins la crainte & la merueille,*
*A qui le Ciel n'a donné de pareille,*
*Mere d'vn peuple abondant & puissant,*
*Heureux en biens, en lettres florissant.*
*Dedans le Ciel tu mets la teste fiere,*
*Tu as le doz fendu d'vne riuiere*
*Au large cours, aux grands ports fructueux:*
*Tu as le front superbe & somptueux,*
*Qui des voyans estonne les courages:*
*Ton ventre est plein de mestiers & d'ouurages*
*Qui acheuez ne trouuent iamais bout.*
*O grande en biens, en sçauoir & en tout,*
*Ie te salue & celuy qui te guide,*
*Laschant, serrant comme il te faut la bride.*
*Quand vn maçon, vn peintre, vn charpentier,*
*Vn menuisier, vn orféure, vn potier*
*Font vne erreur, pource la Republique*
*Ne se perd pas, ny l'Estat Politique:*
*Si vne veine ou vn muscle ne fait*
*Office au corps, le corps n'est pas desfait.*

*Mais quand le chef où la raiſon repoſe,*
*Sans y penſer faut en la moindre choſe,*
*Le peché marche, & la faute deſcend*
*Sur tout le corps, qui tout ſoudain ſe ſent*
*Morne ou perclus, ou tombe en lethargie,*
*Et tout d'vn coup perd la force & la vie :*
*Car par le chef le corps vit ſeulement,*
*Et du cerueau le corps a mouuement.*
*Ie m'esbahis des paroles ſubtiles*
*Du grand Platon, qui veut regir les villes*
*Par vn papier & non par action :*
*C'eſt vne belle & docte inuention,*
*Qui toutesfois ne ſçauroit ſatisfaire :*
*Elle eſt oiſiue, il faut venir au faire :*
*Ainſi que vous qui ſçauez contenter*
*Par l'effect ſeul, & non par l'inuenter,*
*Tenant Paris deſſous vos loix prudentes*
*Pleine d'humeurs & d'ames differentes,*
*D'hommes diuers : l'vn eſt fier, l'autre eſt doux,*
*L'vn eſt benin, l'autre plein de courroux,*
*L'vn qui veut tout, l'autre rien ne demande,*
*Et ſi à tous la ſeule loy commande.*
*Comme vn Pilote à ſon tillac aſſis*
*Voyant l'eſcueil, d'vn ſens froid & raſſis*
*Guide la nef parmi les vagues perſes,*
*Bien qu'elle ſoit de cent pieces diuerſes,*
*De voiles, maſts, de cordages diuers,*
*L'vn va tout droit, l'autre va de trauers,*
*Et toutesfois l'aduis d'vn homme ſage*
*Par artifice eſt maiſtre de l'orage :*
*Tant par-ſur tous on doit l'homme eſtimer*
*Qui eſt prudent en terre & ſur la mer,*
*Dont le ſouci bien moderé tempere*
*Sous luy le peuple, à la guiſe d'vn pere,*

*Non d'vn tyran de fureur allumé,*
*Craint de chacun & de perſonne aimé :*
*Car en tous lieux la douce courtoiſie*
*Du peuple accort gaigne la fantaiſie,*
*L'ame, le cœur, le courage & la main.*
*La cruauté engendre le deſdain*
*Et le meſpris, & l'ire qui bouillonne*
*D'vne fureur fantaſtique & felonne.*
*Pource vn tyran ne vit iamais bien ſeur :*
*» Le vray bouclier d'vn Prince eſt la douceur.*

# DISCOVRS

## à Monſieur de Foix.

*Ton bon conſeil, ta prudence & ta vie*
*Seront chantez du docte Outhenouie,*
*A qui la Muſe a mis dedans la main*
*L'outil pour faire vn vers Grec & Romain.*
*Il eſt bien vray que ſeul tu deurois prendre*
*Si beau trauail : mais tu n'y peux entendre :*
*Et toutefois la Nature t'a fait*
*En ce meſtier excellent & parfait :*
*Puis le labeur de ta charge publique*
*(Où ton eſprit ſoigneuſement s'applique)*
*Ne peut ſouffrir que tu penſes à toy,*
*Du tout penſif aux honneurs de ton Roy.*
*Ainſi ta peine heureuſe le demande,*
*Et mon deuoir qui eſt tien, me commande*
*De te louër, & d'vn mal-plaiſant ſon*
*Chanter ta gloire en ſi baſſe chanſon.*

*Hà, que les Glix ſont heureux qui ſommeillent*
*Six mois en l'an, & point ne ſe reſueillent!*
*Helas, de Foix, ie voudrois volontiers*
*Auoir dormi trois bons ans tous entiers:*
*Ie n'euſſe veu, ô vengence enragée!*
*Par ſes enfans la France ſaccagée:*
*Ie n'euſſe veu le tort bien debatu*
*Se deſguiſer du maſque de vertu:*
*Ie n'euſſe veu violer l'innocence,*
*Et toute choſe aller par impudence:*
*Ie n'euſſe veu les hommes tranſportez*
*De paſſion faillir des deux coſtez,*
*Sans plus auoir la raiſon pour leur guide,*
*Comme vn cheual qui gallope ſans bride.*
*Ie n'euſſe veu nos peuples eſtonnez*
*De cœur, de ſens, d'eſprit abandonnez,*
*Tous eſperdus comme attaints de l'orage,*
*Trembler de peur ſans force ny courage.*
*Ie n'euſſe veu les Miniſtres soufflez*
*D'vn nouueau vent & d'impudence enflez,*
*Pleins de douceur & de mignoterie,*
*Pouſſer le peuple en ardante furie,*
*Plus mitoüins auiourd'huy que ne ſont*
*Nos Mendians feneſtrez par le front.*
*Ie ne di pas que maint & maint Miniſtre*
*Ne ſoit ſçauant, ne face honneur au titre*
*Qui pour ſa ſecte a doctement eſcrit,*
*Car les premiers ont touſiours bon eſprit:*
*Leurs ſucceſſeurs ſeront d'vne autre ſorte,*
*De qui la voix & l'eſpaule peu forte*
*S'abaiſſera deuant qu'il ſoit dix ans,*
*Et ne ſeront ny prompts ny bien-diſans,*
*Tenant au peuple en chaire le langage*
*Qu'auiourd'huy font nos Preſtres de village:*

*« Car à la fin par vn commun malheur*
*« Toufiours le pire eſt maiſtre du meilleur.*
*Le Temps ailé en s'enfuyant ameine*
*La corruptele à noſtre race humaine :*
*Et bien qu'au guet ſoyons de tous coſtez,*
*Si ſommes-nous maugré nous emportez*
*Par le deſtin, qui toute choſe tire :*
*Ainſi qu'on voit la petite nauire*
*Au fil de l'eau ſe laiſſer entrainer,*
*Si l'auiron on ceſſe de mener.*
*Ie n'euſſe veu nos terres deſolées*
*De laboureurs, ny nos citez volées,*
*Nos bourgs deſerts, las ! & ſi n'euſſe veu*
*Ny rauager ny flamboyer le feu*
*Sur le ſommet des maiſons embrazées,*
*Ny nos autels profanez de riſées,*
*Où nos ayeux en la bonne ſaiſon*
*Souloyent à Dieu faire leur oraiſon.*
*Mais ſommeillant ſous la terre poudreuſe*
*I'euſſe dormi d'vne mort bien-heureuſe,*
*Et en ma part ie n'euſſe point ſenti*
*Le mal venu d'vn ſiecle peruerti.*
*De tels malheurs la nouuelle as bien ſceuë*
*Outre la mer, & preſent ie l'ay veuë :*
*I'ay veu le mal, & en maudi mes yeux*
*Triſtes teſmoins de faits ſi vicieux.*
*Hà, quantes fois ay-ie deſiré d'eſtre*
*Dedans vn bois vn gros cheſne champeſtre,*
*Ou vn rocher pendu deſur la mer,*
*Pour n'ouyr point ce vieil ſiecle nommer,*
*Siecle de fer qui la vertu conſomme :*
*Le hayſſant il me faſchoit d'eſtre homme,*
*Et maudiſſoy ma raiſon qui faiſoit*
*Que le malheur ſi vif me deſplaiſoit.*

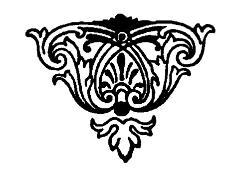
*Or le malheur d'vn si fascheux esclandre*
*S'est en tous lieux si loin laissé respandre,*
*Que toy qui fus en Ambassade absent,*
*As enduré autant comme present,*
*Ayant souffert dedans ceste isle Angloise*
*Beaucoup de mal pour la guerre Françoise,*
*Rigueurs, prisons : aussi est-ce, de Foix,*
*Bien la raison qu'vn parent de nos Rois*
*Comme tu es, coure mesme fortune,*
*Et qu'à la leur la tienne soit commune :*
*« Le plus souuent par vn mesme meschef*
*« Les membres ont la peine qu'a le chef.*
*Ie suis marri qu'vn si cruel naufrage*
*Vienne s'espandre au milieu de nostre âge,*
*Lors qu'on voyoit de maint homme sçauant*
*Et le labeur & le nom en auant,*
*Et la ieunesse assez proprement née*
*Estre du tout aux lettres addonnée :*
*Bien que tousiours les Monarques sceptrez*
*Soyent soupçonneux des peuples si lettrez.*
*On dit bien vray que lors qu'vn populaire*
*Est trop sçauant, que prompt il delibere*
*Vn fait hautain, pour du col secouër*
*Le ioug seruil qui trop le vient nouër,*
*Et pour le rompre il se bande & inuente*
*Mille moyens d'acheuer son attente.*
*Ce sont ceux-là qu'il faut craindre, & non ceux*
*Qui ont l'esprit grossier & paresseux,*
*Masse de plomb au Ciel non eleuée,*
*Et vrais chartiers à porter la coruée :*
*Toy bien ruzé aux affaires, sçais bien*
*Lisant ces vers, si ie di mal ou bien.*
*Or il est temps que ce propos ie change*
*Pour re-viser au blanc de ta louange,*

*Dont ie m'estois en tirant separé,*
*Plein de courroux qui m'auoit esgaré.*
*Toy le premier yssu de haute race,*
*Abandonnant du vulgaire la trace,*
*As embrassé, rempli d'authorité,*
*La Loy qui rend à chacun equité,*
*Fait Senateur de ceste Court supréme,*
*Qui en sçauoir n'a pareil qu'elle mesme,*
*Où tu luisois en vertu tout ainsi*
*Qu'vn beau Soleil de rayons esclarci,*
*Quand balançant d'vne main equitable*
*Le droit douteux, iuge non corrompable,*
*Faisois iustice, & sans egard d'aucun*
*Rendois la loy droituriere à chacun.*
*Puis te haussant par merites honnestes,*
*De Conseiller fus Maistre des requestes,*
*Puis enuoyé en Ambassade, à fin*
*Que ton esprit prompt & gaillard & fin*
*Ne se roüillast sans manier affaires*
*Qui sont au peuple & aux Rois necessaires.*
*Tu ne seras si soudain arriué,*
*Que ja ta place est au Conseil priué:*
*Et si ma Muse en ta faueur augure*
*Ie ne sçay quoy de la chose future,*
*Vn iour premier à l'entour de nos Rois*
*Auras les Seaux, & garderas leurs lois,*
*Quand l'Hospital despouillé de son voille*
*Dedans le ciel luira comme vne estoile:*
*Car ton esprit courtizan & subtil,*
*Accort, prudent, & courtois & gentil,*
*Est de ton heur la future trompete,*
*Et moy i'en suis le present interprete.*
*Il ne faut point l'Oracle desdaigner*
*Qu'Apollon veut par la Muse enseigner.*

*Quand vne terre eſt de nature bonne,*
*Elle produit le froment qu'on luy donne*
*Pleine d'vſure : auſſi tu as produit*
*A double grain fertilement le fruit,*
*Dont tu auois enſemencé ton âge*
*Par les leçons d'Ariſtote le ſage,*
*Et de Platon, qui te ſeruent de fort*
*Contre le heurt du Deſtin & du Sort.*
*Car en puiſant de leur claire fontaine*
*Tant de ſçauoir, tu en as l'ame pleine*
*Qui ſe deſgorge, & monſtre par effait*
*Aux yeux de tous la verité du fait.*
*Et c'eſt pourquoy noſtre Royne qui priſe*
*Les plus parfaits, d'vne meure entrepriſe*
*T'a bien choiſi pour te mettre en honneur*
*Et marier ta fortune au bon-heur.*
*« Toute vertu n'eſt que fable commune,*
*« S'elle n'eſt iointe à la bonne Fortune,*
*« Et la Fortune heureuſe ne peut rien*
*« Si la vertu ne luy ſert de ſouſtien :*
*Biens que le Ciel en peu d'hommes aſſemble,*
*Et que tout ſeul tu poſſedes enſemble.*

FIN

DV PREMIER BOCAGE ROYAL.





# SECONDE PARTIE

## DV BOCAGE ROYAL.

---

### A TRESILLVSTRE

& tresuertueuse Princesse, la Royne
Catherine de Medicis,
mere du Roy.

*Royne, qui de vertus passes Artemisie,*
*Et Porcie & Lucrece, à qui la Poësie*
*Et l'outil immortel des bons Historiens*
*Ont fait rauir l'honneur des siecles anciens,*
*Et femme surpasser les hommes de leur âge*
*En puissance, en conseil, en prudence, en courage,*
*Monstrant à leurs suiets de parole & de fait*
*La vertu de leur sexe inuincible & parfait.*
*Royne à qui nostre Roy comme fils obtempere,*
*Dessous qui le François s'entretient & tempere,*

*Qui sise au gouuernal par iugemens prudens*
*Sçais reculer la nef des perils euidens*
*Pour la conduire au port: car tant plus tu rencontres*
*D'erreurs, d'opinions, de sectes & de monstres,*
*(Que sage tu occis comme Hercule tua*
*L'Hydre qui contre luy cent testes remua)*
*Plus ta victoire est grande, & tant plus estofées*
*Tu verras tes vertus d'honneurs & de trofées:*
*Attendant que ton fils fauorisé des Cieux*
*Porte le sceptre en main que portoyent ses ayeux:*
*(Lequel croist dessous toy comme vne fleur nouuelle*
*Croist pour le passetemps d'vne ieune pucelle,*
*Que soigneuse elle arrose & la cultiue, à fin*
*Qu'vne gentille fleur croisse d'vn petit brin.)*
*Si à plus haut discours tu n'as presté l'oreille,*
*Entens vn peu mon conte & tu oirras merueille.*
*L'autre iour que i'estois (comme tousiours ie suis)*
*Solitaire & pensif (car forcer ie ne puis*
*Mon Saturne ennemi) si loin ie me promeine*
*Que seul ie m'esgaray desur les bords de Seine,*
*Vn peu dessous le Louure où les Bons-hommes sont*
*Enclos estroitement de la riue & du mont.*
*Là comme hors de moy i'accusois la Fortune*
*La mere des flateurs, la marastre importune*
*Des hommes vertueux, en viuant condamnez*
*A souffrir le malheur des Astres mal-tournez:*
*Ie blasmois Apollon, les Graces, & la Muse,*
*Et le sage mestier qui ma folie amuse:*
*Puis pensant d'vne part combien i'ay fait d'escris,*
*Et voyant d'autre part vieillir mes cheueux gris*
*Apres trente & sept ans, sans que la destinée*
*Se soit en ma faueur d'vn seul poinct enclinée,*
*Ie hayssois ma vie, & confessois aussi*
*Que l'antique vertu n'habitoit plus ici.*

*Ie pleurois du Bellay qui estoit de mon âge,*
*De mon art, de mes mœurs, & de mon parentage,*
*Lequel apres auoir d'vne si docte vois*
*Tant de fois rechanté les Princes & les Rois,*
*Est mort pauure chetif, sans nulle recompense,*
*Sinon du fameux bruit que luy garde la France.*
*Et lors tout desdaigneux & tout rempli d'esmoy,*
*Regardant vers le Ciel, ie disois à par-moy :*
*Quand nous aurions serui quelque Roy de Scythie,*
*Vn Roy Got ou Gelon, en la froide partie*
*Où le large Danube est le plus englacé,*
*Nostre gentil labeur seroit recompensé.*
*Ainsi versant de l'œil des fontaines ameres,*
*Dedans mon cerueau creux ie peignois des Chimeres,*
*Quand ie vy arriuer vn Deuin qui auoit*
*La face de Rembure à l'heure qu'il viuoit :*
*Son front estoit ridé, sa barbe mal-rongnée,*
*Sa perruque à gros poil ny courte ny peignée,*
*Ses ongles tous crasseux, lequel me regarda*
*Des pieds iusqu'à la teste, & puis me demanda :*
*D'où es-tu, où vas-tu, d'où viens-tu à ceste heure?*
*De quels parens es-tu? & où est ta demeure?*
*Ie luy respons ainsi : Ie suis de Vandomois,*
*Ie n'ay iamais serui autre maistre que Rois,*
*I'ay long temps voyagé en ma tendre ieunesse,*
*Desireux de louange, ennemi de paresse.*
*A la fin Apollon & ses Sœurs volontiers*
*En l'antre Thespien m'apprindrent leurs metiers,*
*A bien faire des vers, à bien pousser la lyre,*
*A sçauoir fredonner, à sçauoir dessus dire*
*Les louanges des Rois, & en mille façons*
*A sçauoir marier les cordes aux chansons :*
*Ils me firent dormir en leur grotte secrete,*
*Me lauerent trois fois & me firent Poëte,*

*M'enflamerent l'esprit de furieuse ardeur,*
*Et m'emplirent le cœur d'audace & de grandeur.*
*Lors ie n'eu pour suiet les vulgaires personnes,*
*Mais hardi ie me pris aux Rois porte-couronnes:*
*(O docte Roy François, si tu eusses vescu,*
*I'eusse par ta faueur mon noir destin veincu!)*
*Ie celebray Henry & ses œuures guerrieres,*
*Voire en tant de façons & en tant de manieres,*
*Que les plus nobles Preux qui viuent auiourd'huy*
*Par l'encre ne sont pas tant celebrez que luy:*
*Que me vaudroit ici ses louanges redire,*
*Puis qu'en mille papiers vn chacun les peut lire?*
*Apres ie celebray en mille chants diuers*
*La Royne son espouse, honneur de l'Vniuers,*
*Et fis de tous costez aux nations estranges*
*Par le vol de ma plume espandre ses louanges.*
*Ie chantay la grandeur de ses nobles ayeux,*
*Et de terre eleuez ie les mis dans les cieux:*
*Ie chantay les eaux d'Arne, & Florence sa fille,*
*Comme le beau Phebus nomma la Tusque ville*
*Du nom de la pucelle, apres auoir esté*
*Ardentement raui des rais de sa beauté,*
*Et comme Arne predit du milieu de son onde*
*Que Royne elle seroit la plus grande du monde,*
*Et que le nom de femme autrefois à mespris,*
*Par elle emporteroit sur les hommes le pris.*
*Mais ainsi que Vesper la Cyprienne estoile*
*De plus larges esclairs illumine le voile*
*De la nuit tenebreuse, & sur tous les flambeaux*
*Dont le Ciel est ardant, les siens sont les plus beaux:*
*Ainsi & la vertu, la grace & le merite*
*De la sainte & diuine & chaste Marguerite,*
*Fille du Roy François & la sœur de Henry,*
*Et du Duc d'Orleans qui ieune m'a nourri,*

*Me semblerent aux yeux sur les autres reluire.*
*Pource ie la choisi le suiet de ma lyre,*
*Laquelle ayant l'esprit de son pere, eut à gré*
*Le labeur que i'auois à ses pieds consacré:*
*Et comme vertueuse & d'honneur toute pleine,*
*S'opposant à mon mal, charitable mist peine*
*D'auancer ma fortune, & fille & sœur d'vn Roy*
*Daigna bien, ô bonté! se souuenir de moy:*
*Mais en perdant, helas! sa clairté coustumiere,*
*Comme aueugle ie suis demeuré sans lumiere.*
*Tousiours en sa faueur, soit Hyuer, soit au temps*
*De la chaude moisson, puisse naistre vn Printemps*
*Sur les monts de Sauoye, & quelque part qu'elle aille,*
*Tousiours dessous ses pieds vn pré de fleurs s'esmaille,*
*Dedans sa bouche naisse vne manne de miel,*
*Et luy soit pour iamais fauorable le Ciel.*
*Fleur & perle de pris Marguerite parfaite,*
*Apres que la bonté de nature t'eut faite,*
*Assemblant pour t'orner vne confection*
*De ce qui est plus rare en la perfection,*
*Elle en rompit le moulle, à fin que sans pareille*
*Tu fusses ici bas du monde la merueille.*
*Que te diray-ie plus? apres auoir vsé*
*Cordes & luth & fust, ie me suis abusé*
*A chanter les Seigneurs: aussi ie n'en rapporte*
*En lieu de son loyer qu'vne esperance morte.*
*» Si est-ce que les vers ont aux hommes mortels*
*» Iadis fait eriger & temples & autels.*
*Cerés n'a pas esté Deesse renommée*
*Pour auoir de son bled nostre terre semée,*
*Ny Pallas pour auoir monstré l'art de filer,*
*Escarder les toisons, ou l'huile distiler:*
*Les liures seulement, de mortelles Princesses*
*(Et non pas leurs mestiers) les ont faites Déesses.*

*Les liures ont à Mars les armes fait porter,*
*Le trident à Neptun, la foudre à Iupiter,*
*Les'ailes à Mercure, & leur belle memoire*
*Sans les vers periroit au fond de l'onde noire.*
*L'autre iour que i'estois au temple à sainct Denis,*
*Regardant tant de Rois en leurs cachottes mis,*
*Qui n'agueres faisoient trembler toute la France,*
*Qui tous enflez d'orgueil, de pompe & d'esperance*
*Menoient vn camp armé, tuoient & commandoient,*
*Et de leur peuple auoient les biens qu'ils demandoient,*
*Et les voyant couchez, n'ayans plus que l'escorce,*
*Comme buches de bois sans puissance ny force,*
*« Ie disois à par-moy : Ce n'est rien que des Rois :*
*D'vn nombre que voicy, à peine ou deux ou trois*
*Viuent apres leur mort, pour n'auoir esté chiches*
*Vers les bons escriuans & les auoir fait riches.*
*Puis me tournant, helas! vers le corps de Henry,*
*Ie disois, O mon Roy, qui viuant as chery*
*Les Muses, qui sont sœurs des armes valeureuses,*
*Ton ame puisse viure entre les bien-heureuses :*
*Au haut de ton cercueil soient tousiours fleurissans,*
*Les beaux œillets pourprez & les liz blanchissans,*
*Et leur souaue odeur iusqu'au ciel à toy monte,*
*Puis que de ton Ronsard tu as fait tant de conte!*
*Ie porterois mon mal beaucoup plus aisément,*
*Si en fraudant les bons, le sort incessamment*
*N'auançoit les meschans : mais quand en mon courage*
*Ie voy tout aller mal, de dueil presque i'enrage.*
*Ie me fasche de voir les hommes estrangers,*
*Changeurs, postes, plaisans, vsuriers, mensongers,*
*Qui n'ont ny la vertu ny la science apprise,*
*Posseder auiourd'huy tous les biens de l'Eglise :*
*De là sont procedez tant d'abus infinis,*
*Et tu les vois, ô Dieu, & tu ne les punis!*

*Et nous sacré troupeau des Muses, qui ne sommes*
*Vsuriers, ny trompeurs, ny assassineurs d'hommes,*
*Qui portons Iesus Christ dans le cœur arresté,*
*Ne sommes auancez sinon de pauureté :*
*Lambin, Daurat, Turneb, lumieres de nostre âge,*
*Doctes & bien-viuans en donnent tesmoignage.*
*Que vous estes trompez de vos intentions*
*O pauures trespassez! qui par deuotions*
*En fraudant vos parens fondastes de voz rentes*
*A nos riches Prelats les mitres opulentes :*
*Mieux eust vallu ietter vostre argent en la mer,*
*Que pour telle despense en vain le consumer!*
*Tels biens ne sont fondez pour estre recompense*
*De ceux qui en la guerre ont fait trop de despense,*
*Pour en pouruoir leurs fils : ou les donner à ceux*
*Qui sont aux Cours des Rois des pilliers paresseux.*
*Tels biens ne faut donner par faueur ny priere,*
*Ny à ceux qui plustost font voler la poussiere*
*Sous les cheuaux de poste, & haletant bien fort*
*Apportent les premiers nouuelles de la mort :*
*Mais à ceux que lon iuge estre de bonne vie,*
*A ceux qui dés enfance ont la vertu suiuie,*
*Et à ceux qui pourront viuement empescher*
*De ramper l'heresie à force de prescher.*
*Vn nombre bien petit esloigné d'auarice*
*Accomplist auiourd'huy sainement son office,*
*Presche, prie, admoneste, & prompt à son deuoir*
*Auec la bonne vie a conioint le sçauoir.*
*Ie me deuls quand ie voy ces ignorantes bestes*
*Porter comme guenons les mitres sur leurs testes,*
*Qui par faueur ou race ou importunité*
*Sont montez, ô vergongne! en telle dignité.*
*Bien que de Mahomet la loy soit vicieuse,*
*Si est-ce que du Turc la prudence soigneuse*

*Choisit entre les siens les plus gentils espris,*
*Et ceux qui ont sa loy plus dextrement appris,*
*Et sage les commet comme graues Prophetes*
*Pour contenir son peuple, & garder ses Musquetes.*
*Las! les Princes d'Europe au contraire de luy*
*Des Pasteurs ignorans commettent auiourd'huy*
*Sur le sacré troupeau de la Chrestienne Eglise*
*Que Iesus par son sang a remis en franchise.*
*De là Dieu se courrouce, & delà sont issus*
*Tant d'erreurs que l'abus a faussement conceus,*
*Enfantez par enfans qui sans mœurs ny sciences*
*Sont gardes de l'Eglise & de nos consciences.*
*Il faudroit les oster, & pour l'honneur de Dieu*
*En méttre de meilleurs sans faueur en leur lieu:*
*Car le bien de Iesus n'est pas vn heritage*
*Qui vient de pere en fils & retourne en partage:*
*Il est commun à tous, lequel on peut oster,*
*Tantost diminuer & tantost adiouster*
*Selon que le ministre en est digne & capable,*
*De mœurs non corrompu, de vices non coulpable.*
*Toy qui viens apres moy, qui voirras en meints lieux*
*De mes escrits espars le titre ambitieux*
*De Francus, Francion, & de la Franciade,*
*Qu'égaler ie deuois à la Grecque Iliade:*
*Ne m'appelle menteur, paresseux ny peureux,*
*I'auois l'esprit gaillard & le cœur genereux*
*Pour faire vn si grand œuure en toute hardiesse,*
*Mais au besoin les Rois m'ont failly de promesse:*
*Ils ont tranché mon cours au milieu de mes vers:*
*Au milieu des rochers, des forests, des deserts*
*Ils ont fait arrester par faute d'equipage*
*Francus qui leur donnoit Ilion en partage.*
*Pource i'ay resolu de m'en-aller d'icy*
*Pour trainer autre-part ma plume & mon soucy*

*En eſtrange pays, ſeruant vn autre Prince :*
*« Souuent le malheur change en changeant de prouince.*
*Car que feray-ie icy ſans aide & ſans ſupport ?*
*L'eſpoir qui me tenoit, ſe perdit par la mort*
*Du bon Prince Henry, lequel fut l'eſperance*
*De mes vers, & de moy, & de toute la France.*
*Alors le bon vieillard qui m'arreſta le pas,*
*Me meſura le front auecques vn compas,*
*Me contempla des mains les lignes qui ſont droites,*
*Celles qui ſont en croix, celles qui ſont eſtroites,*
*Celles d'autour le poulce, & celles des cinq mons,*
*Les angles malheureux, les angles qui ſont bons :*
*Trois fois me fiſt cracher ſur la ſeiche pouſſiere,*
*Trois fois eſternuer, & trois fois en arriere*
*Me retourna les bras, trois fois les ramena,*
*Et trois fois tout autour d'vn rond me promena :*
*Fiſt des poincts contre terre, apres il les aſſemble*
*En meres tout d'vn rang & en filles enſemble :*
*Il en fiſt vn ſommaire, & en roüant les yeux*
*Trois fois deuers la terre & trois fois vers les cieux,*
*Me dit à baſſe voix : Mon fils, la Poëſie*
*Eſt vn mal de cerueau qu'on nomme freneſie,*
*Ta teſte en eſt malade, il te la faut guarir,*
*Autrement tu ſerois en danger de mourir.*
*Tu reſembles aux chiens qui mordent en la ruë*
*La pierre qu'vn paſſant pour les fraper leur ruë :*
*Ainſi tu mors autruy comme fol inſenſé,*
*Et non toy pauure ſot qui t'es ſeul offenſé.*
*En quel âge, ô bons Dieux ! ores penſes-tu eſtre ?*
*Penſes-tu que le ciel pour toy face renaiſtre*
*Encor le ſiecle d'or, où l'Innocence eſtoit*
*Sur le haut de la faux que Saturne portoit ?*
*Ce beau ſiecle eſt perdu, & noſtre âge enrouillée*
*(Qui des pauures humains la poitrine a ſouillée*

*D'auarice & d'erreur) ne permet que le bien*
*Aux hommes d'auiourd'huy vienne ſans faire rien.*
*Pource auecques trauail il faut que tu l'acquieres,*
*Non en faiſant des vers qui ne ſeruent de guieres,*
*Non à prier Phœbus qui eſt deuenu ſourd :*
*Mais il te faut prier les grands Dieux de la Court,*
*Les ſuiure, les ſeruir, ſe trouuer à leur table,*
*Diſcourir dauant eux vn conte delectable,*
*Les courtizer, les voir, & les preſſer ſouuent :*
*Autrement ton labeur ne ſeroit que du vent,*
*Autrement ta ſcience & ta lyre eſtimée*
*(Pour n'vſer d'vn tel art) s'en iroit en fumée.*
*Le deſaſtre malin qui tourmenté t'auoit,*
*Se tourner deuers toy plus doux ne ſe deuoit*
*Que lors que Catherine auecques ſa prudence*
*Par naturelle amour gouuerneroit la France :*
*Ce qui eſt arriué pour faire reſlorir*
*L'ancienne vertu qui s'en alloit perir.*
*Sans elle & ſans ſa race en oubly fuſt Athenes,*
*Et tant de noms fameux ſacrez par tant de peines*
*Platon, Socrate, Homere euſſent eſté occis*
*D'vne eternelle mort ſans ceux de Medicis.*
*Ceſte Royne d'honneur de telle race iſſuë,*
*Ainçois que Calliope en ſon ventre a conceuë,*
*Pour ne degenerer de ſes premiers ayeux,*
*Soigneuſe a fait chercher les liures les plus vieux*
*Hebreux Grecs & Latins, traduits & à traduire :*
*Et par noble deſpenſe elle en a fait reluire*
*Son chaſteau de ſainct Maur, à fin que ſans danger*
*Le François fuſt veincueur du ſçauoir eſtranger.*
*Si ſa bonté non feinte, au plus beau du ciel née*
*Ne change comme Royne en mieux ta deſtinée,*
*Laiſſe l'ingrate France, & va chercher ailleurs*
*(Si tu les peux trouuer) autres deſtins meilleurs.*

## A elle-mesme.

*Comme vne belle & ieune fiancée*
*De qui l'amour resueille la pensée,*
*Souspire apres son amy nuict & iour,*
*Et triste attend l'heure de son retour:*
*Si chaude ardeur de le voir la transporte,*
*Qu'à la fenestre, au chemin, à la porte*
*Cent fois le iour & cent va regardant:*
*Mais en voyant que le temps ce-pendant*
*De sa promesse a ia passé son heure,*
*En s'enfermant dedans sa chambre pleure,*
*Gemit, souspire & mord le lict en vain.*
*Puis discourant d'vn iugement mal-sain*
*Sur ce qui peut retarder la presence*
*D'vn ieune amant, à toute chose pense,*
*Resue, discourt, & pleine d'amour fait*
*Que son penser n'est iamais satisfait*
*Par vn douter, qui mal-ferme chancelle,*
*Feignant tousiours quelque cause nouuelle.*
*De tel desir toute France qui pend*
*De vos vertus, vostre presence attend,*
*Et le retour de nos deux ieunes Princes,*
*Qui dessous vous cognoissent leurs Prouinces.*
*Mais quand on dit que Phebus aux grands yeux*
*Aura couru tous les Signes des cieux,*
*Et que la Lune à la coche attellée*
*De noirs cheuaux, sera renouuellée*
*Par douze fois sans retourner icy,*
*Paris lamente & languit en soucy,*

*Et ne sçauroit, quoy qu'il pense ou regarde,*
*Songer le poinct qui si loin vous retarde.*
*Seroit-ce point le Rhosne impetueux?*
*Le cours de Seine aux grands ports fructueux*
*Est plus plaisant. Seroit-ce point Marseille?*
*Non, car Paris est ville sans pareille:*
*Bien que Marseille en ses tiltres plus vieux*
*Vante bien-haut ses Phocenses ayeux,*
*Qui d'Apollon fuyans l'oracle & l'ire,*
*A son riuage ancrerent leur nauire.*
*L'air plus serein des peuples estrangers*
*Et le doux vent parfumé d'Orangers*
*De leur douceur vous ont-ils point rauie?*
*La peste helas! vous a tousiours suiuie.*
*De Languedoc les palles Oliuiers*
*Sont-ils plus beaux que les arbres fruitiers*
*De vostre Aniou? ou les fruits que Toureine*
*Plantez de rang en ses iardins ameine?*
*Ie croy que non. Y vit-on mieux d'accord?*
*Mars en tous lieux de vostre grace est mort.*
*Qui vous tient doncq' si loin de nous, Madame?*
*C'est le desir de consumer la flame*
*Qui peut rester des ciuiles fureurs,*
*Et nettoyer nos prouinces d'erreurs.*
*Vostre vouloir soit fait à la bonne heure:*
*Mais retournez en la saison meilleure,*
*Et faites voir au retour du Printemps*
*De vostre front tous vos peuples contents.*
*Vostre Monceaux tout gaillard vous appelle,*
*Sainct-Maur pour vous fait sa riue plus belle,*
*Et Chenonceau rend pour vous diaprez*
*De mille fleurs son riuage & ses prez:*
*La Tuillerie au bastiment superbe*
*Pour vous fait croistre & son bois & son herbe,*

*Et deſormais ne deſire ſinon*
*Que d'enrichir ſon front de voſtre nom.*
*Et toutefois par promeſſe aſſeurée*
*Ils ont enſemble alliance iurée*
*De leur veſtir de noir habit de dueil*
*Iuſques au iour que les raiz de voſtre œil*
*Leur donneront vne couleur plus neuue,*
*Changeant en verd leur vieille robe veuue,*
*Et que iamais ils ne ſeront ioyeux,*
*Beaux ny gaillards qu'au retour de vos yeux.*
*Si vous venez, vous verrez vos allées*
*Deſſous vos pas d'herbes renouuellées,*
*Et vos iardins plus verds & plus plaiſans*
*Se raieunir en la fleur de leurs ans:*
*Ou bien, Madame, ils deuiendront ſteriles,*
*Sans fleurs, ſans fruit, mal-plaiſans, inutiles,*
*Et peu vaudra de les bien diſpoſer,*
*Les bien planter, & bien les arroſer:*
*Le iardinier ne pourra faire croiſtre*
*Herbe ne fleur ſans voir l'œil de leur maiſtre.*
*Deſia le temps & la froide ſaiſon*
*Qui voſtre chef a fait demy-griſon,*
*Et les ſoucis vous commandent de faire*
*Honneſte chere, & doucement vous plaire.*
*Aſſez & trop ce Royaume puiſſant*
*A veu ſon Sceptre en ſon ſang rougiſſant:*
*A veu la mort de trois Rois en peu d'heure,*
*Et d'vn grand Duc que toute Europe pleure:*
*Aſſez a veu l'audace du harnois*
*Vous reſiſter, & corrompre vos lois,*
*Et vos citez l'vne à l'autre combatre.*
*Or maintenant il eſt temps de s'esbatre,*
*Et de ietter dedans l'air bien-auant*
*Tous vos ennuis ſur les ailes du vent.*

*Qui desormais vous ayant pour maistresse,*
*Craindra du Rhin l'effroyable ieunesse,*
*Les Espagnols aux guerres animez,*
*Ou les Anglois hors du monde enfermez?*
*Vostre grand nom que la grand' Renommée*
*Seme par tout, est plus fort qu'vne armée:*
*Car sans combattre, auecque la vertu*
*Vous auez tout doucement combatu.*
*Si m'en croyez, vous passerez le reste*
*De vos longs iours sans que rien vous moleste.*
*Il est bien vray que presidant au lieu*
*Que vous tenez dessous la main de Dieu,*
*Ne sçauriez estre vn quart d'heure sans peine:*
*Mais de plaisir il faut qu'elle soit pleine,*
*Entre-meslant le doux auec l'amer,*
*Et ne laisser vostre esprit consumer*
*Sous telle charge aucunement amere,*
*Si le plaisir le soucy ne tempere.*
*Quand voirrons nous quelque tournoy nouueau?*
*Quand voirrons nous par tout Fontaine-bleau*
*De chambre en chambre aller les mascarades?*
*Quand oirrons nous au matin les aubades*
*De diuers luths mariez à la vois,*
*Et les cornets, les fifres, les haut-bois,*
*Les tabourins, les flutes, espinettes*
*Sonner ensemble auecque les trompettes?*
*Quand voirrons nous comme balles voler*
*Par artifice vn grand feu dedans l'air?*
*Quand voirrons nous sur le haut d'vne scene*
*Quelque Ianin ayant la iouë pleine*
*Ou de farine ou d'ancre, qui dira*
*Quelque bon mot qui vous resiouyra?*
*Quand voirrons nous vne autre Polynesse*
*Tromper Dalinde, & vne ieune presse*

*De tous coſtez ſur les tapis tendus*
*Honneſtement aux girons eſpandus*
*De leur Maiſtreſſe, & de douces paroles*
*Flechir leurs cœurs & les rendre plus molles,*
*Pour ſainctement vn iour les eſpouſer,*
*Et chaſtement pres d'elles repouſer?*
*C'eſt en ce point, Madame, qu'il faut viure,*
*Laiſſant l'ennuy à qui le voudra ſuiure.*
*De voſtre grace vn chacun vit en paix:*
*Pour le Laurier l'Oliuier eſt eſpais*
*Par toute France, & d'vne eſtroitte corde*
*Auez ſerré les deux mains de Diſcorde.*
*Morts ſont ces mots Papaux & Huguenots,*
*Le Preſtre vit en tranquille repos,*
*Le vieil ſoldat ſe tient à ſon meſnage,*
*L'artizan chante en faiſant ſon ouurage,*
*Les marchez ſont frequentez des marchans,*
*Les laboureurs ſans peur ſement les champs,*
*Le paſteur ſaute aupres d'vne fontaine,*
*Le marinier par la mer ſe promeine*
*Sans craindre rien: car par terre & par mer*
*Vous auez peu toute choſe calmer.*
*En trauaillant chacun fait ſa iournée:*
*Puis quand au Ciel la Lune eſt retournée,*
*Le Laboureur deliuré de tout ſoing*
*Se ſied à table, & prend la taſſe au poing,*
*Il vous inuoque, & remply d'alegreſſe*
*Vous ſacrifie ainſi qu'à ſa Déeſſe,*
*Verſe du vin ſur la place: & aux cieux*
*Dreſſant les mains & ſouleuant les yeux,*
*Supplie à Dieu qu'en ſanté treſparfaite*
*Viuiez cent ans en la paix qu'auez faite.*

# ELEGIE.

Ie suis certain que vostre bon esprit
Dira soudain qu'il verra cest escrit,
Que ie resemble au marinier qui donne
Repos au Ciel quand la marine est bonne,
Et de ses vœux ne va point tourmenter
Neptune en l'eau, ny au Ciel Iupiter,
Lors que le vent em-poupe son nauire,
Faisant chemin où son cœur le desire.
Mais quand l'orage en la mer le surprend,
Et quand sa mort dessus la vague pend,
Palle & tremblant fait cent mille prieres
Pour eschapper, aux Nymphes marinieres :
Si qu'en si dure & fascheuse saison
Toute sa bouche est pleine d'oraison,
Croize ses bras, & en telle fortune
Promet en vœux de grands dons à Neptune :
Puis s'il se voit eschappé du danger,
S'enfuit gaillard, sans coulpable songer
Comme il doit rendre aux Dieux sur le riuage,
Ses vœux iurez au milieu de l'orage.
De telle erreur vous pourrez m'accuser,
Ie le confesse, & ne puis m'excuser :
Ie sens ma faute, & sçay bien qu'elle est grande
Et pour cela pardon ie vous demande.
Quand ie suis aise à mon repos icy,
Sans passion, affaires ou soucy,
Enflé de bruit & braue d'esperance,
Ie ne vous fais ny court ny reuerence,

*Ie ne vous cherche, & d'vn desir espoint*
*De vos honneurs, ie ne demande point*
*Si ma Muse est suffisante & propice*
*Comme elle doit, à vous faire seruice:*
*Ie ne vais point troubler vostre repos,*
*Rompre vostre aise, ou trancher vos propos:*
*Car sans mentir ie ferois conscience*
*D'abuser trop de vostre patience.*
*Et si ie faux, comme certe ie faux,*
*Du seul deuoir procedent mes defaux,*
*Et du respect trop grand que ie vous porte,*
*En vous craignant & honorant de sorte*
*Que ie ne puis de vos yeux approcher,*
*Tant ie les aime & crains de les facher.*
*Non que ie sois de nature grossiere:*
*I'ay l'esprit vif, l'ame prompte & legiere:*
*Tant seulement la crainte d'ennuyer*
*Me vient les pieds & la langue lier.*
*Mais quand fortune icy m'est aduersaire,*
*Quand ie ne puis despescher mon affaire,*
*Quand quelque ennuy me desrobe l'espoir,*
*Quand on ne veut ma Muse receuoir,*
*Quand vn fascheux Chrysophile rechine*
*A ma priere, ou me tourne l'eschine,*
*Ou parle à moy par fraude & par courrous,*
*Pour mon support ie me retire à vous,*
*Ie vous caresse & courtize & supplie,*
*Et par escrit, Déesse, ie vous prie*
*Comme mon tout, & ne suis abusé:*
*Aussi de vous ie ne suis refusé,*
*Tant vous auez l'ame gentille & pure*
*Qui les vertus aime de sa nature,*
*Et qui ne souffre, en despit du malheur,*
*Qu'vn vertueux soit veincu de douleur.*

*C'est la raison pourquoy ie ne confesse*
*Que des vertus la belle troupe espesse*
*Soit retournée (ainsi qu'on dit) aux cieux,*
*Abandonnant ce monde vicieux.*
*Car vous voyant, De Beaune, en terre suiure*
*Toutes vertus, on les peut dire viure*
*Toutes en vous, & en vous elles sont*
*Apparoissant toutes sur vostre front :*
*Si que celuy qui de pres y prend garde,*
*Vous regardant, en vous il les regarde.*
*En ceste Court la plus-part sont menteurs,*
*Trompeurs, causeurs, mesdisans, affronteurs :*
*Vous presque seule y estes veritable,*
*Phenix d'honneur qui n'a point de semblable.*

## DISCOVRS.

*Ou soit que les marests de l'Egypte feconde*
*Soient peres limonneux des hommes de ce monde,*
*Soit qu'ils soient engendrez des vieux chesnes plantez,*
*Ou soit que des rochers ils naissent enfantez :*
*Si est-ce, mon Sanzay, que sans faueur de race*
*Les hommes sont yssus d'vne pareille masse :*
*Ils eurent sang pareil & pareil mouuement,*
*Et furent tous egaux dés le commencement :*
*Sans point se soucier d'honneur ny de noblesse*
*Estoient sans nul mestier, sans art & sans adresse,*
*Et viuoient par les bois comme peu courageux,*
*Des glans tombez menu des chesnes ombrageux.*
*Si tost que les vertus les hommes esueillerent,*
*Espoinçonnez d'honneur à l'enuy trauaillerent :*

*L'vn creusa les sapins, & se donnant au vent*
*Alla trop conuoiteux d'Occident au Leuant :*
*L'autre pour agrandir les bornes de sa terre,*
*Fist des picques de fresne, & courut à la guerre :*
*Ils bastirent citez, ils choisirent des Rois,*
*Ils dresserent des camps, & chargez de harnois,*
*Les armes en la main, au combat se pousserent,*
*Et les grandes Citez à terre renuerserent.*
*Lors l'honneur qui voloit dessus les camps armez,*
*Les rendoit viuement aux armes animez,*
*De sorte que chacun auoit plus grande enuie*
*De la mort, que sauuer honteusement sa vie :*
*Et plustost desiroit à la guerre mourir,*
*Que viure en sa maison sans loüange acquerir.*
« *Nostre vie mondaine est caduque & mortelle,*
« *Et la belle loüange est tousiours eternelle.*
*Celuy qui desiroit de monstrer sa vertu,*
*Portoit sur le harnois dont il estoit vestu,*
*Ou dessus son bouclier, vne recognoissance,*
*Afin que par la presse on cognust sa vaillance.*
*L'vn auoit vn Serpent, l'autre auoit vn Lyon,*
*Vn Aigle, vn Leopard : ainsi vn million*
*Par les siecles passez d'Enseignes sont venues,*
*Que les races depuis pour signe ont retenues,*
*Escussons & Blasons de leurs premiers ayeux,*
*Que la guerre en-noblit par faits victorieux :*
*Aussi pour inciter leurs races à bien faire,*
*A pousser leur vertu outre le populaire,*
*Et à contregarder par noblesse de cœur*
*L'honneur que leurs parens ont acquis par labeur.*
*Mais tout ainsi qu'on voit la Fortune mondaine*
*Aller en decadance & n'estre point certaine :*
*Aussi ne voit-on pas en chacune saison*
*Tousiours en mesme estat vne mesme maison,*

*Ains souuent elle change & d'armes & de race :*
*« Car toute chose humaine en ce bas monde passe.*
*La tienne, mon Sanzay, sans auoir rien mué,*
*A tousiours son honneur en mieux continué,*
*Comme le vif surgeon d'vne race eternelle*
*Qui sans l'aide d'autruy re-uit tousiours en elle :*
*Tigē du noble sang des Comtes de Poitiers,*
*Dont tes predecesseurs furent vrais heritiers :*
*Qui aux siecles passez, en prenant alliance*
*Es plus riches maisons du Royaume de France,*
*Ont iusques auiourd'huy auecq' authorité*
*Maintenu leur noblesse & leur antiquité.*
*Or toy qui leurs vertus & leur gloire possedes,*
*Et qui de droite ligne à leurs armes succedes,*
*Tu n'as voulu souffrir que leur nom en-nobly*
*De tant de beaux honneurs fust pressé de l'oubly :*
*Mais tirant du tombeau leurs armes & leur gloire,*
*Tu as dedans vn liure ordonné leur histoire,*
*Portrait leurs Escussons & leurs Blasons, afin*
*Que ta noble maison ne prenne iamais fin,*
*Et que maugré les ans ta Ligne florissante*
*Croisse de fils en fils à iamais renaissante.*
*Tousiours puisse ta race augmenter en honneur,*
*Et tousiours ta maison soit pleine de bon-heur,*
*Illustre de vertus, & tousiours puisse viure*
*Auecques vn Sanzay vn Ronsard dans ce liure.*

## DISCOVRS A CECILLE
### Sicilien.

*Docte Cecille, à qui la Pieride*
*A fait gouster de l'onde Aganippide,*

*A descouuert les antres Cirrheans,*
*A fait danser sur les bords Pimpleans,*
*A mené voir baigner en la fontaine*
*Sur Helicon, ceste belle Neufuaine*
*Que Iupiter en Memoire conceut,*
*Et pour sa race en son Ciel la receut :*
*Ie te confesse heureux en mille sortes,*
*Non pour le nom si fameux que tu portes*
*Venant de l'Isle, où le Gean Typhé*
*Presque de souffre & de foudre estouffé*
*(Gean rebelle à souffrir indocile)*
*En se tournant esbranle la Sicile,*
*Estant lassé de porter d'vn costé*
*Le souspiral de Vulcan indonté :*
*Non pour autant que le grand fleuue Alphée,*
*Ayant d'amour la poitrine eschaufée,*
*Reuoit s'amie à cachettes, laissant*
*Son bord sacré d'Oliuiers pallissant,*
*Et sous la mer sans y mesler son onde*
*Coule leger d'vne voye profonde,*
*Ne se laissant à Neptune enfermer,*
*Afin que pur des vagues de la mer*
*Vienne embrasser son Arethuse chere,*
*Ses Oliuiers luy donnant pour doüaire*
*Et son sablon des Athletes cognu,*
*Estant de fleuue vn plongeon deuenu :*
*Non pour-autant que la Muse Latine,*
*La Muse Greque ont mis en ta poitrine*
*Ie ne sçay quoy de grand & de parfait,*
*Qui passe en France, & reuerer te fait*
*De ces esprits à qui rien ne peut plaire*
*S'il n'est du tout eslongné du vulgaire :*
*Non pour-autant que courtois & humain*
*Aux estrangers tu ne caches ta main,*

*Mais doucement les traites & caresses,*
*Les bien-veignant d'honneurs & de richesses :*
*Mais pourautant que tu vois de plus pres*
*Que nous le port & les yeux & les traicts*
*De la splendeur de ton Prince, qui passe*
*L'Honneur d'honneur, & les Graces de grace.*
*Cecille, on dit qu'apres que les Geans*
*Furent bruslez, l'vn sur l'autre cheans*
*Aux champs de Phlegre, & que l'ardente foudre*
*Leur triple eschelle eut brisé comme poudre,*
*Foudre que l'Aigle en son bec apportoit :*
*Que Iupiter pompeusement estoit*
*Hautain, d'auoir deschargé sa vengeance*
*Sur si meschante & malheureuse engeance.*
*Et toutefois comme vn veinqueur, douteux*
*Qu'il ne restast quelque racine d'eux,*
*Qui de nouueau troubleroit sa victoire :*
*Pour effacer la race & la memoire*
*De telle gent, du haut Ciel deualla,*
*Et bras à bras nostre Terre accolla,*
*La remplissant de sa semence heureuse,*
*Semence forte, ardente & vigoreuse,*
*Digne d'vn Dieu, que la Terre receut,*
*Dont tout soudain les Rois elle conceut,*
*Portraits sacrez de la haute Iustice,*
*Pour chastier les Geans, & leur vice*
*S'il en restoit : puis ce Dieu desiroit*
*De se mirer aux enfans qu'il auroit,*
*Et par les Rois cognoistre sa puissance :*
*« Car du grand* DIEV *les Rois sont la semblance.*
*Quand la douleur d'enfanter la pressa,*
*A corps preignant estendre se laissa*
*Sous vn grand Palme : & comme en sa gesine*
*Trois fois appelle à son secours Lucine,*

*Elle inuoqua Iupiter, qui des Cieux*
*Iettoit sur elle & son cœur & ses yeux:*
*Puis au milieu d'vne longue tranchée,*
*En s'efforçant des Rois est accouchée.*
*La Maiesté ses grandes mains auoit*
*Sous les enfans, la Fortune seruoit*
*De sage-femme, & la Vertu chenuë*
*Estoit du Ciel pour commere venuë.*
*Tous ces enfans ne se resembloient pas:*
*Les vns auoient petit corps petits bras*
*Petites mains: les autres au contraire*
*Auoient grands mains & grands bras, pour deffaire*
*Sous eux le peuple, & sous eux faire armer*
*D'hommes la terre, & de vaisseaux la mer.*
*L'vn en naissant estoit vieillard & sage,*
*L'autre n'auoit ny force ny courage,*
*Vn fait-neant, & l'autre genereux*
*Estoit de gloire & d'honneur amoureux,*
*Et presque enfant ne pensoit qu'à la guerre*
*Et d'abaisser sous luy toute la terre,*
*Comme le nostre, à qui les Cieux amis*
*Ont de grands dons dés naissance promis*
*Pour ioindre vn iour par fidele alliance*
*Vostre Sicille auecques nostre France.*
*Incontinent que Iupiter les vit,*
*L'ardante amour son courage rauit,*
*Et bouillonnant en son cœur de grand' aise,*
*Impatient les accolle & les baise*
*L'vn apres l'autre, & d'eux pere commun*
*Bailla sa foudre en presens à chacun,*
*Disant ainsi: Ma race, ie vous donne*
*(Outre l'honneur, le Sceptre & la Couronne*
*Que vous tiendrez dessous mon bras puissant)*
*Comme à mes fils le foudre punissant:*

*Non pour bleſſer ou pour tuer la race*
*De l'innocente & ſimple populace,*
*Mais pour punir les Geans ſerpens-piez*
*Si par audace enſemble r'alliez*
*Me guerroyoient, ou ſi gros d'arrogance*
*Ils conſpiroient contre voſtre puiſſance:*
*Lors n'eſpargnez la foudre & la ruez,*
*Et comme moy ſaccagez & tuez*
*D'vn feu ſouffré la race Titanine:*
*Renuerſez moy Briare ſous Arine,*
*Et derechef ſous Etne renfermez*
*Typhé couuert de charbons allumez,*
*Et rembarrez Porphyre en Tenarie.*
*Quand vous voirrez que leur ſotte furie*
*Sera dontée & ſerue deſſous vous,*
*A mon exemple arreſtez le courrous,*
*Et n'exercez d'vne rigueur felonne*
*Toute vengeance ainſi qu'vne Lyonne,*
*Ou comme vn Tygre aux grands ongles tranchans,*
*Qui d'Hyrcanie erre parmy les champs:*
*Croyez, enfans, que choſe tant n'approche*
*De ma bonté, que de ſauuer ſon proche,*
*Et pardonner à beaucoup qui auront*
*Sans y penſer trop haut dreſſé le front.*
*Si ie voulois toutes les fois qu'en terre*
*L'homme m'offenſe, eſlancer mon tonnerre,*
*Eſtant touſiours de courroux animé,*
*En peu de temps ie ſerois deſarmé.*
*Mais pour donner aux peuples vne crainte,*
*Souuent d'Athos ou la cyme eſt attainte*
*Ou du Ceraune, ou ie fais trebucher*
*Deſſous mon bras la teſte d'vn rocher,*
*Ou ie renuerſe vne tour qui menace*
*Mon Ciel moqué de ſa voiſine audace,*

*Ou les forests dont les arbres d'autour*
*Sont si espais qu'ils desrobent le iour.*
*Ce sont les buts, sur qui pere ie vise*
*Les traits armez de ma cholere esprise,*
*Ne respandant à tous coups de ma main*
*Mes dards de feu dessur le genre humain.*
*Et c'est à fin que le peuple qui tremble*
*De voir morceaux dessur morceaux ensemble*
*D'vn grand rocher par les champs renuersé,*
*Sache que Dieu est là haut courroucé,*
*Qu'il regne au Ciel, & qu'il darde la foudre*
*Et qu'en son lieu les rochers sont en poudre.*
*Et lors prenant exemple à ma pitié*
*S'entre-aimeront viuant en amitié,*
*Adoucissant l'ardeur de leurs courages*
*Sans se tuer comme bestes sauuages.*
*Disant ainsi il enuoya les Rois*
*Ses chers enfans regner en tous endrois,*
*Et sur leur chef espandant sa largesse,*
*Aux vns donnoit vne grande richesse,*
*Aux autres moindre, ainsi qu'il luy plaisoit :*
*Car à son gré son vouloir se faisoit.*
*Mais par sur tous sa faueur est monstree*
*Dessus la France, Espagne & ta contree*
*Qu'il couronna de gloire & de bon-heur,*
*Et iusqu'au ciel en enuoya l'honneur,*
*Sacré berceau de Cerés la tres-belle*
*Qui nourrist tout de sa grasse mammelle.*
*Tesmoins en sont Archimede, & celuy*
*Qui courtizan auoit vn double estuy,*
*L'vn plein de vent & l'autre de finance,*
*Et ce Pasteur qui fut dés son enfance*
*En Arcadie, & sur Menale vit*
*Pan qui fleutoit, dont le son le rauit.*

*Or comme on voit que les Rois en ce monde*
*Apres leur pere ont la place ſeconde,*
*Haut-eſleuez en grandeur & en pris :*
*Des puiſſans Rois les hommes fauoris*
*Par la vertu, ont la troiſieſme place*
*Haut-eſleuez deſſur la populace.*
*Ainſi que toy Cecille, dont le nom*
*N'eſt enfermé deſſous vn bas renom,*
*Mais en volant aux deux bouts de ton Iſle*
*A fait ta gloire abondante & fertille,*
*T'a fait du peuple & des grands bien-aimé :*
*Tant vaut l'honneur quand il eſt renommé.*
*Non ſeulement ta viue renommée*
*N'eſt chichement de ta mer enfermée,*
*Mais franchiſſant le rempart Sicilois*
*S'eſt apparue au grand peuple Gaulois,*
*Et fait cognoiſtre à mes Muſes ſacrées,*
*Pour te porter en diuerſes contrées,*
*Et faire aller ton nom par l'vniuers :*
*Car ta loüange eſt digne de mes vers.*

## A E. DE TROVSSILY

### Conſeiller du Roy en ſon grand Conſeil.

*Trouſſily, tous les arts appris en la ieuneſſe*
*Seruent à l'artizan iuſques à la vieilleſſe,*
*Et iamais le meſtier en qui l'homme eſt expert,*
*Abandonnant l'ouurier, par l'âge ne ſe pert.*
*Bien que le Philoſophe ayt la teſte chenue,*
*Son eſprit toutefois ſe pouſſe outre la nue :*

*Plus le corps eſt peſant, l'eſprit ardent & chaut,*
*Plus force la matiere, & s'en-vole là haut.*
*L'Orateur qui le peuple attire par l'oreille,*
*Celuy qui diſputant la verité reſueille,*
*Et le vieil Medecin plus il paſſe en auant,*
*Plus il a de pratique, & plus deuient ſçauant.*
*Mais ce bon-heur n'eſt propre à noſtre Poëſie,*
*Qui ne ſe voit iamais d'vne fureur ſaiſie*
*Qu'au temps de la ieuneſſe, & n'a point de vigueur*
*Si le ſang ieune & chaud n'eſcume dans le cœur :*
*Sang qui en bouillonnant agite la penſée*
*Par diuerſes fureurs bruſquement eſlancée,*
*Et pouſſe noſtre eſprit ore bas ore haut,*
*Selon que noſtre ſang eſt genereux & chaud,*
*Qui s'enfle dans nos cœurs, nous trouuant d'auanture*
*Au meſtier d'Apollon preparez de nature.*
*Comme on voit en Septembre aux tonneaux Angeuins*
*Bouillir en eſcumant la ieuneſſe des vins,*
*Qui chaude en ſon berceau à toute force gronde,*
*Et voudroit tout d'vn coup ſortir hors de ſa bonde,*
*Ardente, impatiente, & n'a point de repos*
*De s'enfler, d'eſcumer, de iallir à gros flots,*
*Tant que le froid Hyuer luy ait donté ſa force,*
*Rembarrant ſa puiſſance és priſons d'vne eſcorce :*
*Ainſi la Poëſie en la ieune ſaiſon*
*Bouillonne dans nos cœurs, qui n'a ſoin de raiſon,*
*Serue de l'appetit, & bruſquement anime*
*D'vn Poëte gaillard la fureur magnanime :*
*Il deuient amoureux, il ſuit les grands Seigneurs,*
*Il aime les faueurs, il cherche les honneurs,*
*Et plein de paſſions, en l'eſprit ne repoſe*
*Que de nuict & de iour ardant il ne compoſe :*
*Soupçonneux, furieux, ſuperbe & deſdaigneux,*
*Et de luy ſeulement curieux & ſongneux,*

*Se feignant quelque Dieu : tant la rage felonne*
*De son ieune desir son courage aiguillonne.*
*Mais quand trente cinq ans ou quarante ont perdu*
*Le sang chaud qui estoit és veines respandu,*
*Et que les cheueux blancs de peu à peu s'auancent,*
*Et que nos genous froids à tremblotter commencent,*
*Et que le front se ride en diuerses façons :*
*Lors la Muse s'enfuit & nos belles chansons,*
*Pegase se tarist, & n'y a plus de trasse*
*Qui nous puisse conduire au sommet de Parnasse,*
*Nos Lauriers sont sechez, & le train de nos vers*
*Se presente à nos yeux boiteux & de trauers :*
*Tousiours quelque mal-heur en marchant les retarde,*
*Et comme par despit la Muse les regarde.*
*Car l'ame leur defaut, la force & la grandeur*
*Que produisoit le sang en sa premiere ardeur.*
*Et pource si quelqu'vn desire estre Poëte,*
*Il faut que sans vieillir estre ieune il souhéte,*
*Prompt, gaillard, amoureux : car depuis que le temps*
*Aura dessus sa teste amassé quarante ans,*
*Ainsi qu'vn Rossignol tiendra la bouche close,*
*Qui pres de ses petits sans chanter se repose.*
*Au Rossignol muet tout semblable ie suis,*
*Qui maintenant vn vers desgoiser ie ne puis,*
*Et falloit que des Rois la courtoise largesse*
*(Alors que tout mon sang bouillonnoit de ieunesse)*
*Par vn riche bien-faict inuitast mes escrits*
*Sans me laisser vieillir sans honneur & sans pris :*
*Mais Dieu ne l'a voulu, ne la dure Fortune*
*Qui les poltrons esleue, & les bons importune.*
*Entre tous les François i'ay seul le plus escrit,*
*Et la Muse iamais en vn cœur ne se prit*
*Si ardant que le mien pour celebrer les gestes*
*De nos Rois, que i'ay mis au nombre des Celestes.*

*Par mon noble trauail ils ſont deuenus Dieux,*
*I'ay remply de leurs noms les terres & les cieux:*
*Et ſi de mes labeurs qui honorent la France,*
*Ie ne remporte rien qu'vn rien pour recompenſe.*

# DISCOVRS DV VERRE.

*Ceux que les Sœurs aimeront plus que moy,*
*Comme vn d'Aurat, d'vn vers digne de toy*
*Feront ſçauoir aux nations lointaines*
*De tes vertus les loüanges hautaines:*
*Quant eſt de moy, ie n'oſeroy, Brinon,*
*Sur mon eſpaule eſleuer ton renom*
*Pour engarder que la mort ne l'enterre:*
*Il me ſuffiſt ſi l'honneur d'vn ſeul verre*
*Lequel tu m'as pour eſtreines donné,*
*Eſt dignement en mes vers blaſonné.*
*O gentil verre, oſeroy-ie bien dire*
*Combien ie t'aime, & combien ie t'admire?*
*Tu es heureux, & plus heureux celuy*
*Qui t'inuenta pour noyer noſtre ennuy!*
*Ceux qui iadis les Canons inuenterent,*
*Et qui d'enfer le fer nous apporterent,*
*Meritoient bien que là bas Rhadamant*
*Les tourmentaſt d'vn iuſte chaſtiment:*
*Mais l'inuenteur, qui d'vn eſprit agile*
*Te façonna, fuſt-ce le grand Virgile,*
*Ou les Nochers qui firent ſans landiers*
*Cuire leur roſt ſur les bords mariniers,*
*Meritoient bien de bailler en la place*
*De Ganymede à Iupiter la taſſe,*

*Et que leur verre aussi transparent qu'eau*
*Se fist au ciel vn bel Astre nouueau.*
*Non, ce n'est moy qui blasme Promethée*
*D'auoir la flame à Iupiter ostée:*
*Il fist tres bien: sans le larcin du feu,*
*Verre gentil, iamais on ne t'eust veu,*
*Et seulement par les bois les Fougeres*
*Eussent seruy à nos vieilles Sorcieres.*
*Aussi vrayment c'estoit bien la raison*
*Qu'vn feu venant de si bonne maison*
*Comme est le ciel, fust la cause premiere,*
*Verre gentil, de te mettre en lumiere,*
*Toy retenant comme celestiel*
*Le rond, le creux, & la couleur du ciel:*
*Toy, dy-ie toy, le ioyau delectable*
*Qui sers les Dieux & les Rois à la table,*
*Qui aimes mieux en pieces t'en-aller*
*Qu'à ton Seigneur la poison receler:*
*Toy compagnon de Venus la ioyeuse,*
*Toy qui guaris la tristesse espineuse,*
*Toy de Bacchus & des Graces le soin,*
*Toy qui l'amy ne laisses au besoin,*
*Toy qui dans l'œil nous fais couler le somme,*
*Toy qui fais naistre à la teste de l'homme*
*Vn front cornu, toy qui nous changes, toy*
*Qui fais au soir d'vn Crocheteur vn Roy.*
*Aux cœurs chetifs tu remets l'esperance,*
*La verité tu mets en euidence,*
*Le laboureur songe par toy de nuict*
*Que de ses champs de fin or est le fruict:*
*Et le pescheur qui ne dort qu'à grand' peine,*
*Songe par toy que sa nacelle est pleine*
*De poissons d'or, & le dur Bucheron*
*Ses fagots d'or, son plant le vigneron.*

*Mais contemplons de combien tu ſurpaſſes,*
*Verre gentil, ces monſtrueuſes taſſes,*
*Et fuſt-ce celle horrible maſſe d'or*
*Que le vieillard Gerinean Neſtor*
*Boiuoit d'vn trait, & que nul de la bande*
*N'euſt ſceu leuer, tant ſa panſe eſtoit grande,*
*Premierement deuant que les tirer*
*Hors de leur mine, il faut plus deſchirer*
*L'antique mere, & cent fois en vne heure*
*Craindre le heurt d'vne voute mal-ſeure:*
*Puis quand ceſt or par fonte & par marteaux*
*Laborieux, s'arrondiſt en vaiſſeaux,*
*Tout cizelé des fables poëtiques,*
*Et buriné de medailles antiques,*
*O Seigneur Dieu! quel plaiſir ou quel fruict*
*Peut-il donner? ſinon faire de nuict*
*Couper la gorge à ceux qui le poſſedent,*
*Ou d'irriter quand les peres decedent,*
*Les heritiers à cent mille procez,*
*Ou bien à table, apres dix mille excez,*
*Lors que le vin ſans raiſon nous delaiſſe,*
*Faire caſſer par ſa groſſeur eſpaiſſe*
*Le chef de ceux qui n'agueres amis,*
*Entre les pots deuiennent ennemis?*
*Comme iadis apres trop boire firent*
*Les Lapithois, qui les monſtres desfirent*
*Demy-cheuaux: Mais toy verre ioly,*
*Loin de tout meurtre, en te voyant poly,*
*Net, beau, luiſant, tu es plus agreable*
*Qu'vn vaiſſeau d'or, lourd fardeau de la table:*
*Et ſi n'eſtois aux hommes ſi commun*
*Comme tu es, par miracle vn chacun*
*T'eſtimeroit de plus grande value*
*Qu'vn diamant, ou qu'vne perle eſlue.*

*C'eſt vn plaiſir que de voir r'enfrongné*
*Vn grand Cyclope à l'œuure embeſongné,*
*Qui te parfait de cendres de fougere,*
*Et du ſeul vent de ſon haleine ouuriere.*
*Comme l'eſprit enclos dans l'vniuers*
*Engendre ſeul mille genres diuers,*
*Et ſeul en tout mille eſpeces diuerſes,*
*Au ciel, en terre, & dans les ondes perſes:*
*Ainſi le vent par qui tu es formé,*
*De l'artizan en la bouche enfermé,*
*Large, petit, creux ou grand, te façonne*
*Selon l'eſprit & le feu qu'il te donne.*
*Que diray plus? par eſpreuue ie croy*
*Que Bacchus fut iadis laué dans toy,*
*Lors que ſa mere attainte de la foudre,*
*En auorta plein de ſang & de poudre:*
*Et que dés lors quelque reſte de feu*
*Te demeura: car quiconques a beu*
*Vn coup dans toy, tout le temps de ſa vie*
*Plus y re-boit, plus a de boire enuie,*
*Et de Bacchus touſiours le feu cruel*
*Ard ſon gozier d'vn chaud continuel.*
*Ie te ſaluë heureux Verre propice*
*Pour l'amitié, & pour le ſacrifice:*
*Quiconque ſoit l'heritier qui t'aura*
*Quand ie mourray, de long temps ne voirra*
*Son vin ne gras ne pouſſé dans ſa tonne:*
*Et tous les ans il voirra ſur l'Autonne*
*Bacchus luy rire, & plus que ſes voiſins*
*Dans ſon preſſouer gennera de raiſins:*
*Car tu es ſeul le meilleur heritage*
*Qui puiſſe aux miens arriuer en partage.*

# AMOVR LOGE'.

## A N. de Pougny.

*Amour auoit d'vn art malicieux*
*Surpris la foudre à Iupiter son pere :*
*Luy qui pardon à sa faute n'espere,*
*Pour eschapper abandonna les Cieux.*
*Dedans la main auoit vn pistolet*
*Bien esmorcé, la pierre bien assise :*
*L'air luy fait voye, & le vent fauorise*
*A ce grand Dieu qui s'enfuyoit seulet.*
*De l'Orient iusques à l'Occident*
*Vn iour entier erra de place en place :*
*La grande mer qui nostre terre embrasse,*
*Sentit combien son brandon est ardent.*
*La froide humeur les poissons ne defend,*
*Ny les forests les animaux sauuages :*
*Bois & rochers, riuieres & riuages*
*Sont enflamez d'vn si petit enfant.*
*Il n'espargnoit ny ieune ny grison :*
*Prompt à frapper, d'vn coup en blessa mille :*
*De bourg en bourg il va, de ville en ville,*
*Et peu seruoit aux hommes la raison.*
*Il estoit las d'errer & de tirer,*
*Et plus au vent ses ailes il n'allonge,*
*Quand sur le poinct que le Soleil se plonge,*
*Chercha logis voulant se retirer.*
*Trois quatre fois à l'embrunir du iour*
*Il fist sonner le marteau sur ma porte :*
*Soudain du lict vers le bruit ie me porte,*
*I'entr'ouure l'huis, lors ie cognus Amour.*

*Vne frayeur plus froide qu'vn glaçon*
*Saisit mes os, ie perdis contenance :*
*Car dés long temps i'auois eu cognoissance,*
*A mon malheur, de ce mauuais garçon.*
*N'est-ce pas toy qui fus long temps à moy,*
*Quand tout ton sang bouillonnoit de ieunesse,*
*Qui te donnay mainte belle Maistresse ?*
*Ouure, Ronsard, ie veux loger chez toy :*
*Qui te prestay mes fleches & mes dars,*
*Qui te baillay tous mes secrets en garde,*
*Qui le premier deuant mon auantgarde*
*Portois l'enseigne entre tous mes soldars ?*
*Ie luy respons, Tu ne m'es estranger :*
*Ie te cognois artizan de malice :*
*Malheureux est qui vit à ton seruice,*
*Et plus maudit qui te daigne loger.*
*Petites mains petits pieds petits yeux,*
*Oiseau leger qui voles d'heure en heure,*
*Sans foy, sans loy, sans arrest ny demeure,*
*Que la paresse a mis entre les Dieux :*
*Sorcier, charmeur, affeté, mesdisant,*
*Confit en miel & en fiel tout ensemble,*
*Ton coup de fleche au coup d'aiguille semble,*
*Petite playe, & le mal bien-cuisant.*
*Tes meilleurs biens ce sont souspirs & pleurs,*
*Larmes, sanglots, desespoir & la rage,*
*Vne langueur qui trouble le courage,*
*Prisons, regrets, complaintes & douleurs.*
*Tu perds le temps, finet, à me prier :*
*Va-t'en ailleurs, tel Dieu ie ne reuere :*
*Tu as besoin d'vn hoste plus seuere*
*Qui tous les iours te vueille chastier.*
*Ie suis trop doux, il te faut vn Seigneur*
*Qui te commande & qui foule ta teste,*

*Qui rudement ta ieunesse admoneste :*
*Tu ne vaux rien sans vn vieil gouuerneur.*
*Il me respond, Quelle ville est-ce cy ?*
*Est-ce pas Blois ? ie la pense cognoistre :*
*I'y pourroy bien pour vne nuict repaistre,*
*Quelque amoureux aura de moy soucy.*
*Vrayment, Amour, ie te voy bien puny*
*D'aller si tard & mendier ton giste :*
*Il est minuict : par-ce marche plus viste,*
*Monte au Chasteau, & demande Pougny.*
*Il est gaillard, courtois & genereux,*
*Il cognoist bien tes traits & ta nature :*
*Ce luy sera bien-heureuse auanture*
*Loger Amour comme estant amoureux.*
*Mon cher Pougny, puis que le sort fatal*
*Me fait errer, loge moy ie te prie :*
*Ainsi tousiours puisses-tu de t'amie*
*Auoir faueur sans crainte d'vn riual.*
*Pougny respond, Ie reuere ton nom,*
*Ie suis des tiens, il faut que ie t'enseigne*
*Place à loger : va-t'en où pend l'enseigne*
*Du Cheualier, le logis y est bon.*
*Tu trouueras en diuerse façon*
*Assez de lieux : car la Court n'est pas grande :*
*Chasque logis pour hoste te demande,*
*Mais le meilleur c'est l'Escu d'Alançon.*
*Si tout est plein, ie veux t'enseigner où*
*Tu logeras : & pource ne regrette*
*Le temps perdu, la meilleure retraitte*
*Qui soit icy, c'est à l'hostel d'Anjou.*
*Là tu auras, si tu es arresté,*
*Vn giste seur : mais si tu es sauuage,*
*Fier, desdaigneux, inconstant & volage,*
*N'y loge pas, tu serois mal traicté.*

*Ce bel hostel est enrichy d'esmail,*
*De perles sont les portes estofées,*
*Palmes, lauriers, couronnes & trofées*
*Pendent de rang sur le haut du portail.*
*D'vn tel logis le seigneur redouté*
*Va couronné d'honneur & de ieunesse:*
*Mars & Pallas, la vertu, la proüesse,*
*Pour compaignie honorent son costé.*
*Le vicieux en ce Palais ne fait,*
*Comme lieu sainct, ny entrer ny sortie:*
*Telle maison par le Ciel fut bastie*
*Pour y loger vn Prince tresparfait.*
*Il dist ainsi, & Amour s'en-alla*
*Vers vous Seigneur de la terre Angeuine:*
*C'est vn enfant de nature maline,*
*Qu'en lieu d'amer Amour on appella.*
*Il faut le battre & le faire crier,*
*Rompre son arc, luy oster toutes choses,*
*Et tant d'œillets, & de chaisnes de roses,*
*Iambes & bras esclaue le lier.*
*Et si Venus apportoit en sa main*
*Rançon pour luy, prens le fils & la mere,*
*Les punissant d'vne iuste colere*
*Comme ennemis de tout le genre humain.*
*Mais s'ils vouloient tous deux abandonner,*
*Craignant ton nom, leurs mauuaises pensées,*
*Pardonne, Prince, à leurs fautes passées:*
*Vn Prince doit les fautes pardonner.*

## DISCOVRS.

*Vous qui passez en tristesse le iour,*
*Assuiettis sous l'empire d'Amour,*

*Cruel tyran des humaines penſées:*
*Vous qui viuez d'eſperances caſſées,*
*Vous que Fortune, Amour, & la douleur*
*Vont abuſant, eſcoutez mon malheur,*
*Malheur eſtrange, autant eſmerueillable*
*Qu'en mon tourment ie n'ay point de ſemblable.*
*Mais par où dois-ie en mes vers commencer*
*Le mal qui vient grieuement m'offenſer?*
*Comme vn chemin qui en croix ſe trauerſe,*
*De mainte voye en carrefours diuerſe,*
*Fait le pieton du chemin eſgarer:*
*Ainſi le mal diuers me fait errer*
*De mon propos, ſi que ie ne puis dire*
*D'où, ny comment proceda mon martyre:*
*Et toutefois icy ie le diray,*
*Me declarant le mieux que ie pourray.*
*De mon malheur l'occaſion premiere*
*Fut la durté de ma cruelle mere,*
*Laquelle eſtant ſans cœur & ſans pitié,*
*Fit auorter ma nouuelle amitié,*
*Mere à ſon fils à tort mal-gracieuſe*
*Par le rapport d'vne vieille enuieuſe*
*Qui hayſſoit ma Maiſtreſſe, & faiſoit*
*Qu'à mes parens mon amour deſplaiſoit.*
*Quiconque ſoit ceſte vieille maudite,*
*Periſſe, ô Dieux! iuſtement interdite*
*Du feu & d'eau, & la clarté des Cieux*
*Ne ſoit iamais agreable à ſes yeux.*
*La pauureté touſiours luy face guerre,*
*Et ſans ſecours aille de terre en terre*
*Cherchant ſon pain, & treſpaſſe à la fin*
*Nuë, affamée, au milieu d'vn chemin,*
*Où ſans honneur d'aucune ſepulture*
*Soit des maſtins & des loups la paſture.*

*Son esprit aille errant par les tombeaux,*
*Ou reuestu de plumes de corbeaux*
*Sur les maisons toute nuict se lamente,*
*Et d'vn long cry les voisins espouuente,*
*Puis que par fraude elle a voulu blesser*
*L'honneste amour qu'on ne doit offenser.*
*De mon tourment ie fis certain mon pere:*
*Mais luy vieillard, qui du tout obtempere*
*Aux passions de celle qui me fit,*
*Parla pour moy, mais rien à mon profit:*
*Car remettant toute l'affaire à celle*
*Dont ie nasquis, la rendit plus cruelle*
*Contre mon mal, comme ayant seule à soy*
*Pouuoir de pere & de mere sur moy.*
*O cruauté d'vne mere obstinée,*
*Qui de son fils corrompt la destinée!*
*Ma mere donq' est cause du tourment*
*Que ie reçoy, & vous diray comment.*
*Ainsi qu'on voit qu'entre ceux d'vn lignage*
*La priuauté s'augmente d'auantage,*
*Et l'amitié s'enflame plus auant*
*Par le moyen de se voir bien souuent:*
*Ainsi voit-on qu'Amour qui tout dispense,*
*Souuent se mesle entre telle alliance,*
*Et tant il est gaillard & vigoureux,*
*Que des cousins il fait des amoureux.*
*Comme il aduint à moy qui me lamente,*
*Trouuant vn iour vne mienne parente*
*En vn festin (parente d'assez loin)*
*Qui fut depuis l'argument de mon soin.*
*Car estimant estre chose ciuile*
*D'entretenir vne Dame gentile*
*De qui i'estois vn petit allié,*
*Incontinent ie me senti lié,*

*Fait priſonnier de ſon deuis ſi ſage,*
*Qu'il euſt gaigné d'vn Scythe le courage.*
*Ie me vy prendre eſclaue de ſes yeux,*
*Où les Amours courtois & gracieux*
*Eſtoyent logez, armez de ſes œillades,*
*Qui d'vn ſeul coup mes ſens firent malades:*
*Si qu'en viuant en autruy loin de moy,*
*Plein de ſouci, de triſteſſe & d'eſmoy,*
*Autre penſer n'auois en la penſée*
*Que la beauté que i'auois enlacée*
*Au fond du cœur, qui ſuiuoit en tous lieux*
*Mon ſouuenir ſe monſtrant à mes yeux,*
*Et ne ſouffroit, tant me faiſoit de preſſe,*
*Que ſur l'amour la raiſon fuſt maiſtreſſe:*
*Pource ie fus long temps malade ainſi,*
*Sans rencontrer ny pitié ny merci.*
*Mais comme on voit que la premiere enuie*
*D'vn ieune amant eſt ſouuent aſſouuie*
*Ou par l'eſtude ou par autre moyen,*
*I'entre-rompi le nœu de ce lien,*
*Qui d'autre amour m'auoit ſerré la voye*
*Eſtant fort ieune, & auſſi que i'auoye*
*Vn frere aiſné en âge floriſſant,*
*Qui plus que moy eſtoit fort & puiſſant,*
*Et qui deuoit ſelon ſa deſtinée*
*Aller bien toſt ſous les loix d'Hymenée.*
*Or quand la Parque eut ce frere rauy,*
*Et que tout ſeul de mon nom ie me vy,*
*S'offrant à moy maint riche mariage,*
*L'amour premiere arreſta mon courage,*
*Dont ie gardois encores en l'eſprit*
*Le ſouuenir & le portrait eſcrit.*
*Pour tout remede vn iour ie delibere*
*De raconter mes amours à ſa mere,*

*La ſuppliant n'auoir le cœur marry*
*Si pour ami ie deuenois mary*
*De la beauté de ſa fille ſi belle,*
*Qu'autre deſir ie n'auois ſinon d'elle.*
*La mere adonq' qui mes propos ouit,*
*Les accordant tout mon cœur reſiouit:*
*Mais pour tel heur ne faillit ma miſere.*
*Car la rigueur de ma faſcheuſe mere*
*Fraudant mon cœur, ma peine & mon eſpoir,*
*Opiniaſtre oppoſa ſon vouloir*
*Au mien forcé, & pour mon mal accroiſtre*
*Ne voulut onq' les vertus recognoiſtre*
*Ne la famille où ie voulois parti,*
*Ayant ſon cœur de mon bien diuerti*
*Par les rapports d'vne vieille Megere*
*Contre m'amie infame menſongere:*
*Et toutesfois ardent ie ne laiſſé*
*D'entretenir mon deſſein commencé,*
*Faiſant entendre à mon pere la peine*
*De trop aimer, dont i'auois l'ame pleine.*
*Diſant ainſi: Pere s'il te ſouuient*
*Du premier feu qui en ieuneſſe vient*
*Bruſler les cœurs de ſa flame amoureuſe*
*(Heureux ſuiet d'vne ame bien-heureuſe)*
*Ie te ſupplie aide à mon amitié,*
*Et pere, pren de ton enfant pitié,*
*De moy qui meurs ſans tenir embraſſée*
*Celle qui vit Royne de ma penſée.*
*Ne ſois, mon pere, homicide à grand tort*
*De ton ſeul fils, qui n'attend que la mort,*
*S'il ne te plaiſt qu'il eſtaigne ſa flame*
*En ſi beau lieu qu'il deſire pour femme.*
*Las! ſi tu veux à mon bien conſentir,*
*Tu me feras vn tel aiſe ſentir,*

*Mettant à fin ma vertueuſe enuie,*
*Que doublement i'auray de toy la vie,*
*Et doublement ſeras mon pere ici*
*Me donnant vie & m'oſtant de ſouci.*
*De tels propos mon pere i'arraiſonne:*
*Luy qui eſtoit de nature tresbonne,*
*Me dit: Mon fils, i'ay pitié de ton mal,*
*Lequel ne trouue en amours ſon egal,*
*Louant beaucoup ta volonté conſtante,*
*Qui ne ſe doit fruſtrer de ſon attante.*
*Mais pour-autant que vieilleſſe m'a fait*
*Par maladie impotent & desfait,*
*Ie ne ſçaurois à ton vouloir complaire:*
*Car deſormais ce n'eſt plus mon affaire*
*De me meſler de nopces ny de rien:*
*Le ſeul vouloir de ta mere eſt le mien.*
*Pource mon fils, flechi-la par priere:*
*Son cœur n'eſt point d'vne Lionne fiere*
*Ny d'vn Sanglier, tu pourras par douceur*
*En ſouſpirant luy amollir le cœur.*
*Ainſi diſoit. Lors ie lamente & crie*
*Deuant ma mere, & la prie & reprie,*
*Et par douceur i'eſſaye d'arracher*
*En ſouſpirant ce fer & ce rocher*
*Qui luy armoit la poitrine ſi dure,*
*Pour n'eſcouter la peine que i'endure,*
*Mettant touſiours au deuant de ſes yeux*
*L'extreme ennuy de mon mal ſoucieux,*
*La nourriture & beauté de la fille,*
*Et les vertus de toute ſa famille.*
*Mais pourneant ie cuidois l'enflamer:*
*Car mille fois plus ſourde que la mer,*
*Qui par le vent ſe roulle ſur le ſable,*
*A ma priere eſtoit inexorable.*

*Alors me dit celle qui m'engendra:*
*Ton pere vieil fera ce qu'il voudra,*
*Car d'vn pere eſt la puiſſance bien forte:*
*Mais quant à moy, pluſtoſt mille fois morte*
*I'iray là bas, que te voir marié*
*En ſi bas lieu dont tu es allié.*
*Ce mot eſtoit le dernier coup d'eſpée*
*Dont ell' penſoit auoir du tout coupée*
*Mon eſperance, helas! qui floriſſoit*
*D'autant plus fort qu'elle la meurdriſſoit.*
*Moy reſolu de pourſuiure ma priſe,*
*Ie fi certains mes parens de l'empriſe,*
*Qui tous d'accord louerent mon conſeil,*
*Et mon amour qui n'a point de pareil,*
*Et la langueur veritable & non feinte*
*D'vne amitié ſi conſtante & ſi ſainte.*
*Adonq' penſant par le temps acquerir*
*Ce plaiſant mal lequel me fait mourir,*
*Touſiours cherchois occaſion expreſſe*
*D'aller aux lieux où eſtoit ma Maiſtreſſe.*
*Long temps apres tant de trauaux paſſez*
*(Par la douleur l'vn ſur l'autre amaſſez)*
*Preuoyant bien que ma peine dolente*
*Auroit plantée vne amour violente*
*Dedans le cœur de Madame, & qu'auſſi*
*Autant que moy elle auroit de ſouci,*
*Ie reſolu, pour ſoulager ma vie,*
*De viſiter vne ſi chere amie,*
*Dont le portrait dedans l'eſprit i'auois,*
*Et de luy ſeul en mourant ie viuois.*
*Or trouuant ſeule vn iour ma ſeule Aimée*
*(Car la maiſon ſouuent m'eſtoit fermée,*
*De peur helas! que ſi la priuauté*
*D'vne ſi douce & plaiſante beauté*

*M'estoit commune, vne enuieuse rage*
*Ne rallumast ma mere dauantage : )*
*Ie luy contay le feu qui me brusloit,*
*Dont la chaleur aux yeux m'estinceloit :*
*Ie luy contay que ie mourois sans elle,*
*Que sa beauté me sembloit seule belle,*
*Que de souspirs mon cœur ie nourrissois,*
*Que d'elle seule attristé ie pensois,*
*Qu'elle estoit seule & ma vie & mon ame,*
*Mon sang, mon tout, ma chaleur & ma flame,*
*Et que mon cœur n'auroit autre aliment*
*Que de songer en elle seulement,*
*Et maint propos ie disois, que fait dire*
*Amour alors qu'on conte son martyre.*
*En-ce-pendant à longs traits ie humois*
*De ses beaux yeux les beaus traits que i'aimois,*
*Ie m'enlaçois en ses tresses dorées,*
*Ie contemplois ses léures colorées*
*De frais œillets, & son front où estoit*
*Amour au guet qui mon cœur combatoit.*
*Ie contemplois son maintien & sa grace,*
*Et son beau teint qui les roses efface :*
*Ie desrobois de ses beautez vn peu,*
*Doux aliment pour en estre repeu*
*En son absence, ainsi que l'homme sage*
*Qui entreprend de faire vn long voyage,*
*Mainte viande amasse dans son sein*
*Pour resister longuement à la fain.*
*Sa mere adonq' suruenant fut ioyeuse*
*De telle amour si sainte & vertueuse,*
*Et approuuant ma longue passion,*
*De tous les deux loua l'affection,*
*Me descouurant sa volonté celée,*
*Dont i'eu depuis mon ame consolée.*

*Vn temps apres vne nopce suruint,*
*O iour heureux! où ma chere ame vint,*
*Qui paroissoit au milieu de la presse*
*Comme paroist Diane la Deesse*
*Par-sur le chœur de ses Nymphes sautant,*
*Quand pres d'Eurote elle va s'esbatant.*
*Là ne me pleut ny danse ny aubades,*
*Ny balladins aux dispostes gambades,*
*Fifres, cornets, ny les haubois qui font*
*Aller la danse egalement en rond :*
*Ny les festins, les vins, ny les viandes,*
*Sucres, douceurs, confitures friandes*
*Ne me plaisoyent : seulement me plaisoit*
*Ce corps diuin, qui chaste me faisoit*
*Viure & mourir, contemplant en presence*
*D'vn œil goulu toute mon esperance.*
*D'vn feu pareil nos soupirs embrasez,*
*Et nos desirs furent beaucoup prisez*
*Des assistans les plus grans de la bande,*
*Qui admiroyent vne amitié si grande,*
*Et de ma mere accusoyent la rigueur*
*Qui s'opposoit si cruelle à mon cœur.*
*La nuict suruint, & Amour qui me ronge,*
*Me presenta mes delices en songe,*
*Et parmi l'ombre en esprit me fist voir*
*Tant de beautez que i'auois veu le soir.*
*Lors ie disois, O songe qui m'abuses,*
*Me fortunant de si plaisantes ruses,*
*De tout mon bien ie suis tenu à toy,*
*Qui sans pitié as eu pitié de moy :*
*Si qu'en despit de la fiere rudesse*
*Qui tient ma mere, accollant ma Maistresse*
*Ie l'ay baisée, & seul tu m'as heuré*
*Quand plus mon fait estoit desesperé.*

*Le verd pauot ton propre ſacrifice*
*Sur ton autel à toute heure fleuriſſe,*
*Et puiſſes-tu euiter le courroux*
*De Iupiter, puis que tu m'es ſi doux.*
*Ainſi viuant en ſi douteuſe attente,*
*Des deux coſtez maint parti ſe preſente*
*De mariage, & nul ne vint à fin,*
*Eſtant rompu par vn heureux deſtin.*
*Hà! que ſerois-ie aupres d'vne autre femme*
*Sinon du plomb ſans vigueur & ſans ame?*
*Que ſeroit elle aupres d'vn autre auſſi*
*Que froide & morte & palle de ſouci*
*Loin de ſon cœur? Amour qui nous fait plaindre*
*Ne nous ſçauroit en autre part conioindre,*
*Tant le deſtin à tous les deux commun*
*De nos eſprits en naiſſant ne fiſt qu'vn.*
*Lors m'efforçant d'vne complainte amere*
*Ie retentay le vouloir de ma mere,*
*Luy declarant le danger où i'eſtois:*
*Qu'vn tel fardeau ſur le cœur ie portois,*
*Qu'en bref veincu ie laiſſerois la vie,*
*Et ſi ſoudain elle n'auoit enuie*
*De m'alleger ou me donner confort,*
*Qu'entre ſes bras elle auroit vn fils mort.*
*Mais pour-neant ie luy fais ma requeſte,*
*Tant de la vieille elle auoit en la teſte*
*Les faux rapports qu'elle luy racontoit,*
*Que mes propos ny mes pleurs n'eſcoutoit,*
*Eſtant ioyeuſe & braue de ma perte.*
*En-ce-pendant la foire fut ouuerte*
*De ſaint Germain, où ceux qui ont le cœur*
*Adoloré d'amoureuſe langueur,*
*Où ceux qui ont vne ardeur vehemente*
*D'eſtre butin d'vne nouuelle amante,*

*Où ceux qui ont vne ardeur de parler*
*A leur Maistresse où ils n'osent aller,*
*Où ceux qu'Amour à son conseil demande,*
*Vont amoureux d'vne gaillarde bande.*
*Là par bon-heur ma Deesse arriua:*
*Mon cœur deuant auecq' elle s'en-va,*
*Et puis mon pied me conduit par la presse*
*Où ie trouuay ma mortelle Deesse.*
*Là ie n'auois mon regard attaché*
*Ou sur la foulle ou desur le marché,*
*Ou sur le bien qui pendoit aux boutiques:*
*Mais contemplant tant de graces pudiques*
*Qui reluisoyent sur le front de mon tout,*
*Ie ne trouuois commencement ny bout*
*En sa beauté: beauté qu'Amour m'a peinte*
*Dedans le cœur comme chose tressainte.*
*Là deuisant de nos tristes malheurs,*
*Elle augmenta plus viues mes douleurs,*
*Se lamentant de ma mere cruelle,*
*Qui sans raison ne faisoit conte d'elle,*
*De ses vertus, de sa condition,*
*Et qu'elle auoit mauuaise affection*
*En son endroit, se monstrant insensée*
*D'offenser ceux qui ne l'ont offensée.*
*Lors son courroux i'appaisay doucement*
*Luy remonstrant son merite, & comment*
*Ma folle mere auoit tort de mesdire*
*De ses vertus que tout le monde admire.*
*Vn iour allant, comme souuent i'allois,*
*Voir vne Dame à qui parent i'estois,*
*Et elle aussi, la mere presque mise*
*En desespoir de courroux fut esprise:*
*Se lamentoit, pleuroit, & gemissoit,*
*Que les vertus de sa fille on passoit*

*Dessous silence, & que tel mariage*
*Estoit trop long & de trop de voyage.*
*Elle alleguoit en pleurant ne pouuoir*
*Sa ieune fille en autre lieu pouruoir,*
*Tant elle auoit à mon dire asseurance:*
*Que ses parens luy en faisoyent instance,*
*Et qu'asprement tousiours luy reprochoyent*
*De n'auoir soin de ceux qui luy touchoyent.*
*Pource elle estant d'ennuy attenuée,*
*Et de vouloir presque à demi muée,*
*Aux champs alla, menant auecques soy*
*Mon tout, mon cœur, ma promesse & ma foy:*
*Où ie couru d'vne course hastée*
*Reconforter ceste desconfortée,*
*Aussi pour voir les yeux de ceste-là*
*Au feu desquels mon cœur se re-brula.*
*A son retour par heureuse rencontre*
*En quelque nopce encor' ie la rencontre,*
*Où pour sçauoir si du temps la longueur*
*Ne m'auoit point effacé de son cœur,*
*De maint propos en propos ie l'attire*
*Pour la tenter, ne me voulant rien dire,*
*Ains retirée en vn penser profond,*
*Ny bien ny mal froide ne me respond.*
*Mais à la fin de mon dire esbranlée,*
*Rendit du tout mon ame consolée*
*En m'asseurant de sa fidelle amour.*
*Lors tout raui ie sens naistre à l'entour*
*De mon esprit vne ioye incognue*
*Qui par sa bouche au cœur m'estoit venue.*
*Donq' pour tousiours à mon aise la voir,*
*Soudain ie fis à sa mere sçauoir*
*(Pour consommer mon œuure proposée)*
*Qu'elle seroit ma future espousée,*

*La choisissant pour femme desormais,*
*Et que pour Dame autre n'aurois iamais:*
*Ie luy contay le danger de ma vie,*
*Et la rigueur de ma mere, & l'enuie*
*Qu'vne flateuse auoit d'vn tel parti,*
*Dont tout le mal, helas! estoit sorti.*
*La mere adonq' de mes raisons esmeuë,*
*Sage permit qu'vne si douce veuë*
*Entre nous deux desormais se feroit:*
*Que de sa part meurement penseroit*
*Au mariage & à ma foy promise,*
*Pour mettre fin à si belle entreprise.*
*Voila comment, Maistresse, i'ay vescu*
*Depuis le iour que mon œil fut veincu*
*De vos beaux yeux: & soit que la iournée*
*Fust au matin des ondes retournée,*
*Fust vers le soir quand le Soleil couchant*
*Va dans la mer ses cheuaux destachant,*
*Ou quand la Lune errante se promeine,*
*Pour vostre amour ie n'ay languy qu'en peine.*
*O grand Amour, grand oiseau par le dos,*
*Qui t'es logé au profond de mes os,*
*Ayant choisi pour maison ma mouëlle,*
*Qui es armé d'vne flesche cruelle,*
*Et d'vn flambeau que ie sens dans le sein,*
*Oy ma priere & me sois plus humain:*
*Fay ie te pri' que ma Maistresse voye*
*D'vn œil benin ce papier que i'enuoye,*
*Où sont depeints la plus part de mes maux:*
*Qu'elle ne mette en oubli mes trauaux,*
*Et que tousiours elle ait en sa pensée*
*Nostre amitié saintement commencée,*
*Tousiours mettant au deuant de ses yeux*
*De son ami les ennuis soucieux,*

*Et que sa mere autre part ne flechisse,*
*Et que le Ciel mon dessein accomplisse.*
*Fay que la mienne au courroux endurci,*
*En mon endroit ait le cœur adouci,*
*Et qu'en lieu d'estre à tort insupportable,*
*S'amollissant deuienne plus traitable,*
*Sans croire plus les malheureux propos*
*De ce vieil chien contraire à mon repos,*
*Qui porte enuie aux vertus de la belle*
*Qui n'a semblable en tout ce monde qu'elle,*
*Parfaite autant que mon mal bien-heureux*
*Passe l'ennuy de tous les amoureux.*
*Et si, ô Dieu, tu parfais ma requeste,*
*Ie t'appendray sur le haut de la teste*
*Comme en trophée vn rameau de Laurier,*
*Pour le loyer de sauuer ton guerrier.*

## DISCOVRS.

*C'estoit au poinct du iour (quand les plumes du Somme*
*Ne sillent qu'à demi les yeux lassez de l'homme,*
*Qui veille tout ensemble, & tout ensemble dort,*
*Ne pris ny retenu du frere de la Mort)*
*Lors que raui d'esprit, comme vne idole vaine*
*Qui sans corps sur le bord d'Acheron se promeine,*
*Ie me vy transporté sur le haut d'vn Rocher,*
*Duquel on ne sçauroit sans ailes approcher,*
*Ou bien sans vn esprit qui vaut mieux que des ailes,*
*Quand gaillard il se pousse aux choses immortelles.*
*Au plus haut du sommet de ce Rocher pointu,*
*Est vn temple d'airain qu'a basti la Vertu:*

*D'airain en est la porte, & par grand artifice*
*D'airain plus clair que verre est parfait l'edifice.*
*Là de tous les costez de ce grand Vniuers*
*Les peuples sont assis en des sieges diuers:*
*L'vn bas & l'autre haut en son rang y habite,*
*Et chacun a son lieu selon qu'il le merite.*
*Aupres d'elle est assise à son dextre costé*
*L'Estude, la Sueur, le Labeur indonté,*
*L'Honneur, la Preud'hommie, & ont pour leur voisine*
*Andronique & Phronese, & leur sœur Sophrosyne.*
*Ce peuple à l'enuiron de la Nymphe espandu,*
*De corps, d'esprit & d'ame en elle est esperdu,*
*Qui ne se peut souler de la voir: & l'appelle*
*Son cœur, ses yeux, son sang, sa maistresse & sa belle,*
*Luy offre corps & biens, & tasche à desseruir*
*Sa grace pour l'aimer & pour la bien seruir.*
*La Deesse n'est pas de corps effeminée*
*Comme celle qui est des flots de la mer née:*
*Son œil est doux & fier, son sourcil vn peu bas,*
*Son regard est semblable à celuy de Pallas*
*Quand sa main est paisible, & l'horrible Bellonne*
*Contre les fiers Geans n'irrite sa Gorgonne.*
*Tant plus elle est aimée, & tant plus elle prend*
*Plaisir à contr'aimer, & iamais ne se rend*
*Que par honnesteté, douceur & courtoisie*
*N'ait de ses poursuiuans gaigné la fantaisie,*
*Et ne leur ait par signe & par preuue monstré*
*Qu'en la queste d'amour ils ont bien rencontré.*
*Aucunefois sur l'vn son regard elle iette,*
*Sur l'autre aucunefois: car elle est tant suiette*
*Aux passions d'amour, que son cœur ne pourroit*
*Viure à son aise vn iour s'il ne s'enamouroit.*
*Quand elle aime quelcun, comme maistresse douce*
*Le souleue aux honneurs, aux richesses le pousse,*

*Luy donne entre les Rois vn honorable lieu,*
*Et le fait du vulgaire admirer comme vn Dieu :*
*Mais à ceux qu'elle hait, comme fiere ennemie,*
*Leur promet deshonneur, prison & infamie.*
*Sur tous ses poursuiuans d'vn œil vif & ardant,*
*Courtoise elle t'alloit doucement regardant*
*Mon tresdocte Rouuere, & comme amour la touche,*
*Tout ainsi que le cœur elle t'ouurit la bouche,*
*Te flattant de ces mots : Ami, que le troupeau*
*Des Muses allaita cherement au berceau*
*De leurs propres tetins pour future merueille :*
*Puis quand tu deuins grand, l'industrieuse abeille*
*De son miel amassé sur les fleurs du Printemps,*
*En l'antre Thespien te nourrit bien long temps,*
*Où Phebus, & Python, & la belle Cythere,*
*Et Mercure qui est des bons esprits le pere,*
*Ont si bien ton mortel en diuin transformé,*
*Que tu fus dés enfance vn miracle estimé,*
*Ayant choisi Morel pour vertueuse guide,*
*Qui surmonte Chiron le maistre d'Eacide.*
*Tu n'auois pas dix ans, qu'oyant publiquement*
*Tes propres oraisons sonner si doctement*
*Et t'oyant disputer outre ton âge tendre*
*Des Arts qu'on ne sçauroit qu'en la vieillesse apprendre,*
*Ie fus toute rauie, & dés le mesme iour*
*Que ie te vy, ie mis dedans toy mon amour.*
*Tu t'en apperceus bien : car tousiours depuis l'heure*
*Songneux, tu as cherché la place où ie demeure,*
*Où tu es arriué par cent mille trauaux,*
*Par rochers, par torrens, par plaines & par vaux,*
*Par halliers & buissons, qui les autres retiennent,*
*Et recreus du chemin à mon Palais ne viennent*
*Ainsi que tu as fait, à fin d'y seiourner :*
*Car le souci mondain les en fait retourner.*

*Au bas de ce Rocher au milieu d'vne prée*
*Demeure vne Deesse en drap d'or accoustrée,*
*Ses bras sont chargez d'or, & son col d'vn carcan,*
*Labeur ingenieux des feuures de Vulcan :*
*Son front est attrayant, sa peau tendre & douillette,*
*Son œil traistre & lascif, sa face vermeillette,*
*Et ses cheueux ondez, annelez & tressez*
*Sont de fueilles de Myrte & de rose enlacez :*
*Sa main est molle & grasse, & son œil n'abandonne*
*Le sommeil paresseux que midi ne rayonne :*
*Au reste elle est en danse, en festins & deduit,*
*Et rien fors le plaisir, indiscrete, ne suit,*
*Braue, en-poinct, decoupée, & pour estre apparente*
*Elle a desia vendu le meilleur de sa rente.*
*Tousiours aux grans chemins en cent mille façons*
*Elle ourdist des filets, & tend des hameçons*
*Appastez de delice, & elle en mainte sorte*
*Aux gestes, à la voix, & aux yeux elle en porte*
*Pour prendre les passans, si bien que le plus fin*
*(Sans l'aide de raison) s'y empestre à la fin :*
*Elle prend bien souuent ma robbe, & si transforme*
*Son masque desguisé en ma naïue forme.*
*On dit qu'vn iour Venus sans pere la conceut,*
*Monstre fier & cruel, du dueil qu'elle receut*
*Qu'Hebé ieune Deesse espousoit en lieu d'elle*
*Hercule despouillé de sa robbe mortelle :*
*Et auorta du part, en opprobre & desdain*
*Qu'Hercule de-sur elle auoit mise la main,*
*Et luy auoit laissé au front la cicatrice*
*Qui descouure à chacun son nom & sa malice.*
*Or ceste Volupté (ainsi se fait nommer*
*Celle qui veut sa vie en plaisirs consommer)*
*M'arreste les passans, & tant elle est mignarde,*
*Qu'enyurez de plaisirs, de tels mots les retarde :*

*O pauures abuſez, que le nom de Vertu*
*A fauſſement ſeduits! pauure peuple veſtu*
*D'vne robbe de bouë, à laquelle Nature*
*Trop chiche n'a donné ſinon la pourriture!*
*Vous penſez-vous, mortels, faire de nouueaux Dieux,*
*Et de terre chargez voler iuſques aux cieux?*
*Laiſſez moy ces deſſeins qui ne ſont que menſonges,*
*Que Chimeres, en l'air, que fables & que ſonges,*
*Et mortels n'eſperez ſinon que le treſpas*
*Qui eſt voſtre heritage, & vous ſuit pas à pas.*
*Quelle fureur, humains, quelle ardente manie*
*Voſtre ſotte raiſon ſi follement manie,*
*Que vouloir par trauail en cheueux blancs chercher*
*Ie ne ſçay quelle femme aſſiſe en vn Rocher,*
*De qui le nom eſt vain & vaine l'entrepriſe?*
*Hé! qu'en rapportez-vous ſinon la barbe griſe*
*Pour toute recompenſe, ou quelque mal ſoudain*
*Qui vous fait treſpaſſer du iour au lendemain?*
*En-ce-pendant les ans de la ieuneſſe tendre*
*Que vous deuriez en jeux & en plaiſirs deſpendre,*
*Se perdent comme vent, & ne r'animent plus*
*Vos corps de longue eſtude impotens & perclus.*
*Si Vertu ne ſilloit vos yeux de piperie,*
*Vous cognoiſtriez bien toſt quelle eſt ſa menterie.*
*La Nature y repugne, & vous monſtre combien*
*Vertu pipe vos cœurs ſous ombre d'vn faux bien:*
*Celuy qui ſuit Nature eſt ſage, & ne ſe laiſſe*
*Seduire des appas de telle enchantereſſe.*
*Qu'acquiſt iadis Socrate, Ariſtote & Platon,*
*Pythagore, Thales, Theophraſte & Criton*
*Pour aimer la Vertu, fors vne renommée*
*Qui ſera par les ans, comme ils ſont, conſommée?*
*Dequoy ſert le renom au mort qui ne ſent rien?*
*Malheureux eſt celuy ce-pendant qu'il eſt ſien,*

*Qu'il sent, qu'il voit, qu'il oyt, qui ne fait bonne chere*
*Sans consumer sa vie en penible misere*
*Apres ie ne sçay quoy qu'on ne peut acquerir*
*Que par longue tristesse, en danger d'en mourir.*
*Que voirrez-vous là haut que ronces & qu'orties?*
*Ici vous ne voirrez que fleurettes sorties*
*Du sein du Renouueau : ici le beau Printemps,*
*La ieunesse & l'amour habitent en tous temps :*
*Ici l'homme vieillist en plaisir delectable,*
*Et s'en-va soul de vie ainsi que d'vne table.*
*De tels mots Volupté arreste les passans,*
*Qui mal-sains du cerueau, ne sont assez puissans,*
*Ainsi que tu as fait, de se boucher l'oreille*
*Pour iouyr du plaisir qu'ici ie t'appareille.*
*Pource mon cher ami, dés enfance cognu,*
*Tu sois en mon Palais le plus que bien-venu,*
*Il faut que ie t'embrasse, & que ie te caresse,*
*Puis que tu as donté l'ocieuse Paresse,*
*Et sans auoir ouy les chants de Volupté*
*Tu es sur mon Rocher par estude monté.*
*Ceste ieune rusée est si fort cauteleuse,*
*Qu'en lieu de te souler d'vne douceur mielleuse,*
*T'eust presenté du fiel, & comme à son amant*
*Donné vn fresle verre en lieu d'vn Diamant.*
*Doncques tu m'as aimé pour l'amour de moy-mesme*
*Sans espoir de loyer : aussi d'amour extrême*
*Ie t'aime en recompense, & n'auras en retour*
*De m'aimer de bon cœur sinon que mon amour.*
*Tousiours mes amoureux ont de moy iouïssance :*
*« Les mondains amoureux viuent en indigence*
*« Desirant la beauté, & l'homme desireux*
*« Pour n'auoir son souhait, est tousiours malheureux.*
*Mais mon fidelle amant sans ardeur inconstante*
*Se contente de moy, de luy ie me contente :*

*Et ſans plus deſirer il a tant de plaiſir,*
*Que ie ſuis pour iamais la fin de ſon deſir.*
*Pour me faire l'amour il ne faut qu'on ſe farde,*
*Qu'au miroir pareſſeux la face on ſe regarde,*
*Qu'on ſoit bien parfumé, ou qu'on ſoit bien veſtu*
*D'vn drap d'or par rayons à la ſoye battu,*
*Qu'on face des tournois, qu'on ſorte à la campaigne,*
*Qu'en armes on galope vn beau genet d'Eſpaigne,*
*Qu'on ſoit bien gaudronné : Ie ne veux point cela,*
*Mon amour ſeulement ſe donne à celuy-là*
*Qui m'aime plus que luy, qui me ſuit à la trace,*
*Et de rien n'eſt ſoigneux que de ma bonne grace.*
*Tel amant eſt heureux admirable & parfait :*
*Il ne penſe iamais ny ne dit ny ne fait*
*Rien dont il ſe repente, & en ſoy-meſme ferme*
*Il eſt ſon but, ſa fin. ſon limite & ſon terme,*
*Son parfait & ſon tout : quand le Ciel tomberoit,*
*L'eſclat ſans l'effroyer ſa teſte frapperoit.*
*Tous humains accidens il deſdaigne & meſpriſe,*
*Il deſdaigne la flame en ſa maiſon eſpriſe,*
*Priſon, terre & argent, trahiſons de valets,*
*Perte d'habillemens, de biens & de Palais,*
*De femmes & d'enfans, & conſtant il ſe ioüe*
*De l'aueugle Fortune, & des tours de ſa roüe.*
*Il n'a iamais ſouci du change des ſaiſons :*
*Car tout enuelopé d'immobiles raiſons*
*S'enferme d'vn rampart clos de Philoſophie,*
*Qui meſpriſe le Temps & Fortune desfie.*
*Il eſt riche ſans biens, il vit heureuſement,*
*Et parfait de tous poincts il a contentement :*
*Il ſçait tout, il voit tout, & la lourde ignorance*
*Dedans ſon eſtomac ne fait point demeurance :*
*Il ſe cognoiſt ſoy-meſme, & ne doute de rien :*
*Sans ailleurs s'eſgarer il demeure tout ſien,*

*Et nulle passion soit d'ire, ou soit d'enuie,*
*De douleur ou de peur ne tourmente sa vie.*
*En ceste terre basse il n'estime rien grand :*
*Car son esprit au Ciel à toute heure se pend,*
*Où la grandeur de Dieu de si pres il aduise,*
*Que toute chose humaine en son cœur il meprise :*
*Et rien tant soit estrange, ou douteux, ou nouueau,*
*Present ou aduenir n'offense son cerueau.*
*Il a chassé de soy toute sorte de vice,*
*L'ardante ambition, la vilaine auarice,*
*Luxure dissolue, & s'est fait pour m'aimer,*
*Vn homme tout parfait qu'on ne sçauroit blasmer.*
*Ainsi rien n'apparoist au monde miserable,*
*Qui soit fors mon amour eternel & durable.*
*La richesse se perd, la force & la beauté,*
*Faueur, credit, honneur, noblesse, royauté,*
*Comme neige au Soleil, ou comme la fumée*
*Qui par le vent soufflée en l'air est consumée :*
*Sans plus mon amoureux ne s'esbranle iamais,*
*Plus ferme que le roc sur lequel ie le mets.*
*L'infame pauureté ne ronge sa poitrine,*
*Indigence ne faim desur luy ne domine :*
*Le monde est son pays, il n'est point estranger,*
*Il va iusques à l'Inde, & reuient sans danger :*
*Et quand le Sort malin ou la Fortune dure*
*Luy menace le chef, ie m'oppose à l'iniure,*
*Et plus est enfondré, plus ie le tire en haut,*
*Et iamais mon secours au besoin ne luy faut.*
*Ie le fais de doctrine & d'honneur l'exemplaire,*
*Ie le tire bien loin des tourbes du vulgaire,*
*Ie l'auance en credit, ie le pousse aux honneurs,*
*Et discret ie le rens entre les grans Seigneurs :*
*Ainsi que ie t'ay fait, amiable Rouuere,*
*Qui peux entremesler le doux & le seuere,*

*Et qui sçais par vn art gracieux & courtois*
*Pratiquer les faueurs des Princes & des Rois.*
*Tes mœurs & ta prudence ont fait que lon te voye*
*Choisi pour seruiteur du grand Duc de Sauoye*
*Et de sa chere espouse (ame heureuse) qui fait*
*Nostre âge plus poli, plus diuin & parfait,*
*Qui sur toute Princesse a franchement suiuie*
*Moy qui suis la Vertu dés le iour de sa vie.*
*Or sus embrassez-moy, tant pour auoir cest heur*
*Que d'estre d'vn tel Duc fidelle seruiteur,*
*Que d'estre seruiteur de telle Marguerite :*
*Et pour-autant aussi que ta foy le merite,*
*Qui ne pourra iamais se separer de moy :*
*Car iamais vn bon cœur ne viole sa foy.*
*Ainsi te dist Vertu de sa bouche vermeille :*
*A-tant le iour fut grand, & sur ce ie m'esueille.*

# DISCOVRS

## A MONSIEVR DE CHEVERNY,

### Garde des Seaux de France.

*Celuy qui le premier du voile d'vne fable*
*Prudent enueloppa la chose veritable,*
*A fin que le vulgaire au trauers seulement*
*De la nuict vist le iour & non realement,*
*Il ne fut l'vn de ceux qu'vn corps mortel enserre,*
*Mais des Dieux qui ne vit des presens de la terre.*
*Les mysteres sacrez du vulgaire entendus,*
*Resemblent aux bouquets parmi l'air espandus,*
*Dont l'odeur se consomme au premier vent qui s'offre,*
*Et ceux durent long temps qu'on garde dans vn coffre.*

*Noſtre mere Nature entre les Dieux & nous*
*Que fiſt Deucalion du get de ſes caillous,*
*Miſt la Lune au milieu qui nous ſert de barriere,*
*A fin que des mortels l'imbecille lumiere*
*S'exerce à voir la terre, & d'art audacieux*
*N'aſſemble plus les monts pour eſpier les Cieux.*
*Pource nos deuanciers ont dit par artifice,*
*Qu'autrefois Iupiter receut à ſon ſeruice*
*Deux hommes differents de mœurs & de deſtin,*
*Dont la diuerſe vie eut differente fin.*
*Il les repeut tous deux de celeſte ambroſie :*
*Ils auoyent à ſa table vne place choiſie :*
*Rien n'eſtoit bon aux Cieux qu'ils n'euſſent approuué,*
*Et premiers Conſeillers de ſon Conſeil priué*
*Participoyent enſemble à la grandeur royale.*
*L'vn auoit nom Minos, l'autre auoit nom Tantale,*
*L'vn ſage, l'autre fol : ce Tantale effronté*
*Aux hommes reuela des Dieux la volonté,*
*Pource celuy qui l'air de ſes foudres ſepare,*
*Le fiſt tomber du Ciel au profond du Tartare,*
*Mourant de ſoif en l'eau, de faim entre le fruict.*
*Au contraire, Minos fut ſagement inſtruit,*
*Il eut la bouche ſobre : & iuge veritable*
*S'aſſit de Iupiter par neuf ans à la table.*
*Puis reuenu çà bas fonda de bonnes loix,*
*Fut Prince droiturier : ſi bien que les Cretois*
*Le voyant abonder en Iuſtice ſupreſme,*
*Le penſoyent eſtre fils du grand Iupiter meſme.*
*Voila comme les vieux ont dextrement taſché*
*D'emmanteler le vray d'vne fable caché.*
*Iupiter ne fut onc ny Minos en la ſorte*
*Que nos peres l'ont feint : tout cela ſe rapporte*
*Aux Rois, aux Magiſtrats & à leurs Conſeillers*
*Qui gouuernent l'oreille, & ſont leurs familiers.*

*Ta prudence, Hurault, ton ſeruice fidelle,*
*Ta bonne conſcience, & ton Roy qui t'appelle*
*A l'honneur ſouuerain (l'ayant bien merité)*
*T'ont donné des François l'extreme authorité.*
*La France maintenant qui tes actes regarde,*
*Te baille noſtre Prince & ſa Couronne en garde :*
*Tu l'as comme en depoſt, & de luy ce-pendant*
*Aux peuples ſes ſubiets tu t'es fait reſpondant.*
HENRY *ne faudra pas, Hurault fera la faute :*
*Pource tu dois preuoir d'vne prudence caute*
*Quelle Ourſe doit ſa nef conduire par la mer.*
*La vague en ſa faueur ne ſe veut plus calmer,*
*La tempeſte l'a prinſe, & faut beaucoup d'vſage*
*Pour la mener au port entiere du naufrage.*
*Il faut pour gouuerner vn peuple diuiſé*
*Auoir comme tu as, l'eſprit bien aduiſé,*
*Non pas à faire pendre ou rompre ſur la rouë,*
*Getter vn corps au feu dont la flamme ſe iouë,*
*A faire vne Ordonnance, à baſtir vn Edit,*
*Qui ſouuent eſt du peuple en grondant contredit :*
*C'eſt la moindre partie où pretend la Iuſtice.*
*La Iuſtice (croy moy) c'eſt de punir le vice,*
*Se chaſtier ſoy-meſme, eſtre iuge de ſoy,*
*Eſtre ſon propre maiſtre & ſe donner la loy.*
*I'aime les gens de bien qui ont ce qu'ils meritent,*
*Qui vers eux, vers le peuple & vers le Roy s'acquitent,*
*Qui au conſeil d'eſtat ne viennent apprentifs,*
*Qui donnent audience aux grans & aux petits.*
*Ie n'aime point ces Dieux qui font trop grans leurs temples,*
*Qui de ſimples mortels (trompez par faux exemples)*
*Veulent, auant purger leurs propres paſſions,*
*Commander aux humeurs de tant de nations,*
*Et ſans ceſſer de boire ainſi qu'vn hydropique,*
*S'en-graiſſer ſeulement, & non la Republique,*

*Harpyes de Phinée, & qui ne font qu'vn iour*
*De Caftor & Pollux attendre le retour.*
*Ie ne fçaurois aimer l'impudente entreprife*
*D'vn qui cherche fortune en vne barbe grife,*
*Et moins vn affetté, vn bateleur de Court,*
*Qui la faueur mendie & fuit le vent qui court:*
*Mais i'aime vn homme droit, non feruiteur du vice,*
*Qui preffe fous les pieds la Court & l'auarice,*
*Qui mieux voudroit mourir que corrompre la Loy,*
*Qui aime plus l'honneur qu'vn mandement de Roy,*
*Qui laiffe à fa maifon la bonne renommée,*
*Et non pas la richeffe en vn coffre enfermée:*
*Au refte galland homme, & qui prend fon plaifir*
*Quand fa charge publique en donne le loifir,*
*Sans vouloir par faueur aux autres faire croire*
*Que la corne d'vn Buffle eft vne dent d'yuoire.*
*Les fables ont chanté que iadis Phaëthon*
*D'vn petit poil folet fe couurant le menton,*
*Deceu d'vn ieune cœur qui toute chofe efpere,*
*Entreprift de guider le coche de fon pere:*
*Mais esblouy des rais qui fortoyent du Soleil,*
*Veincu de trop de feu perdit force & confeil,*
*Les brides luy coulant de fes mains efperdues,*
*Tombant à bras efpars, à iambes eftendues,*
*A cheueux renuerfez, hauffé de trop d'orgueil,*
*Tomba dedans le Po fon humide cercueil.*
*Autant en eft d'Icare, & de ceux dont l'audace*
*Trop pres du grand Soleil font eleuer leur face.*
*S'ils n'attrempent leur vol, toufiours mal à propos*
*Leur plumage ciré s'efcoule de leur dos.*
*Bien meilleure eft fouuent la mediocre vie*
*Sans pompe, fans honneur, fans embufche d'enuie,*
*Que de vouloir paffer en grandeur le commun,*
*Pour fe faire la fable & le ris d'vn chacun,*

*Et en penſant ſiller tous les Argus de France,*
*Eux-meſmes s'aueugler en leur propre ignorance.*
*I'ay veu depuis trente ans vn nombre d'impudens*
*Rapetaſſeurs de loix courtizans & ardens,*
*Qui ſans honte, ſans cœur, ſans ame & ſans poitrine*
*Abboyent les honneurs à faire bonne mine.*
*Ie les ay veus depuis de leur maiſtre mocquez,*
*Et des peuples au doigt notez & remarquez.*
*Car bien que la faueur qui n'a point de ceruelle,*
*Les pouſſaſt en credit, le peuple qui ne celle*
*Iamais la verité, ſiffloit de tous coſtez*
*Le port imperieux de leurs fronts eshontez:*
*« C'eſt autre choſe d'eſtre, & vouloir aparoiſtre.*
*« L'eſtre giſt en ſubſtance, apparoir ne peut eſtre*
*« Qu'imagination: mais en la vanité*
*« Souuent l'imaginer corrompt la verité.*
*Beaucoup de Phaëthons ſe ſont monſtrez en France,*
*Dont le vol trop hautain a fraudé l'eſperance.*
*Des vieux ſiecles la fable eſt hiſtoire auiourd'huy.*
*La fortune (croy moy) n'eſt pas certain appuy,*
*Mais la ſeule vertu qui les malheurs desfie,*
*Qui s'arme des couteaux de la Philoſophie,*
*Qui monſtre que la vie eſt le iouët du ſort,*
*Et que le vray bonheur ne vient qu'apres la mort.*
*Ne vois-tu la plus part des hommes qui te ſuiuent*
*A ta table au chaſteau? c'eſt pour autant qu'ils viuent*
*Sous ton authorité, non pour l'amour de toy.*
*La faueur a touſiours tels corbeaux pres de ſoy.*
*D'vn viſage hypocrite en mentant ils t'adorent:*
*Où ceux qui de bon cœur t'eſtiment & t'honorent,*
*Ne te preſſent iamais, & ne veulent ſinon*
*Qu'vn accueil de ta face, & celebrer ton nom.*
*Or toy qui es nourri par la meſme prudence,*
*Aux affaires rompu dés ta premiere enfance,*

*Ne ſeras Phaëthon, volant ainſi qu'il faut*
*Moyen entre deux airs ny trop bas ny trop haut :*
*Et ſçauras diſcerner qui plus d'honneur merite*
*Ou l'homme non fardé, ou le faux hypocrite,*
*Ou celuy que la Muſe allaite en ſon giron,*
*Ou celuy qui s'engendre ainſi qu'vn potiron,*
*Qui force ſon deſtin, & d'vne ame eshontée*
*Tantoſt à face baſſe, & tantoſt remontée.*
*Ils ont de tous coſtez des Palais diaprez,*
*Riches en leurs maiſons de rentes & de prez,*
*Mangeant en vaiſſeaux d'or : mais ils ne peuuent faire*
*Qu'ils ne ſoyent (ce qu'ils ſont) remarquez du vulgaire.*
*Le peuple ne voit pas telles gens de bon gré :*
*Car ils ne ſont montez de degré en degré*
*Ainſi que tu as fait, qui as dés ton ieune âge*
*Au conſeil des grans Rois fait ton apprentiſſage,*
*Sans deſrober l'honneur, d'où bien ſouuent il faut*
*Que le ieune ignorant trebuche d'vn grand ſault.*
*Voy par nos Rois paſſez les dignitez données,*
*Et voy leurs officiers depuis quarante années :*
*Tu n'en verras vn ſeul qui ait long temps duré,*
*Ou le peuple contre eux a touſiours murmuré,*
*Ou bannis de la Court ont ſenti la diſgrace.*
*« Quand la faueur ne rit, la fortune ſe paſſe.*
*Il ne faut pour cela comme vn faux citoyen*
*Perdre force ny cœur, mais mettre tout moyen,*
*Artifice & ſçauoir, meſme la propre vie*
*Pour aider, ſecourir & ſeruir ſa patrie :*
*Et des preſens des Rois ne ſe faut retirer*
*Quand ils nous ſont donnez, ſans trop les deſirer.*
*La France s'eſiouiſt qui tes vertus admire,*
*Dequoy tu veux guider le cours de ſon Nauire,*
*En lieu de voir l'orage & les vagues s'armer*
*Elle eſpere ſaint Herme apparoiſtre en la mer :*

*Elle eſpere ſous toy ſe ſoulager de tailles,*
*Et plus de ſes citez ne voir les funerailles,*
*Et que l'Egliſe en paix, ſans payer tant de fois,*
*Prira comme elle doit pour l'ame de nos Rois:*
*Que les gens de ſçauoir auront les benefices,*
*Les hommes vertueux les grades des offices.*
*Car noſtre Prince eſt bon, treſ-iuſte & treſchreſtien,*
*Qui ſera touſiours bien s'on le conſeille bien,*
*Seul bon pere & bon Roy de ſa France loyale.*
*Lors repeu d'ambroſie à la table royale,*
*Tu ſeras le Commis de noſtre Iupiter,*
*Son prudent conſeiller pour luy faire euiter*
*Parmi les flots mondains les rades perilleuſes,*
*Et le mener au port des choſes bien-heureuſes:*
*Puis comme vray Minos, par la ſplendeur des lois*
*Tu ſeras auſſi dit le Phare des François.*
*Les eſprits Demi-dieux des Huraults tes anceſtres,*
*Qui ont eu comme toy nos Princes pour leurs maiſtres,*
*Seront tous reſiouis, quand ils oyront là bas*
*Que tu ſuis leurs vertus, leurs geſtes & leurs pas.*
*Blois s'en reſiouira, & ton fleuue de Loire,*
*Et moy qui des François celebre la memoire,*
*Chanteray nouueau Cygne en mes vers ta grandeur,*
*Comme celuy qui vit ton humble ſeruiteur.*

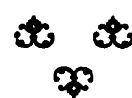
FIN

DV SECOND BOCAGE ROYAL.



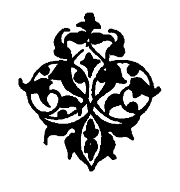
LES

# ECLOGVES ET MA-SCARADES DE PIERRE DE RONSARD.



A

TRESILLVSTRE ET TRESVERTVEVX PRINCE FRANCOIS DE FRANCE DVC D'ANIOV, FILS ET FRERE DE ROY.





# A TRESHAVT ET TRESVERTVEVX

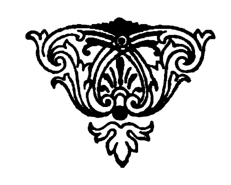
## PRINCE FRANÇOIS DE FRANCE,

### Duc d'Anjou, fils & frere de Roy.

*Tandis que la vaillance, ame d'vn bon courage,*
*Vous pousse à regaigner l'ancien heritage*
*Des Princes vos ayeuls, & qu'ami du harnois*
*Vous marquez plus auant les bornes des François,*
*Aimant mieux la sueur, la poudre & la prouësse,*
*Que roüiller au* Plessis vos beaux ans de paresse:*
*Paris me tient ici, où par l'impression*
*I'enuoye mes enfans en toute nation*
*Conceus de mon esprit par vne ardente verue,*
*Ainsi que Iupiter du sien conceut Minerue,*
*M'ouurant (sans emprunter de Vulcan le couteau)*
*Par peine & par trauail mon fertile cerueau.*
*Les enfans de l'esprit vn long siecle demeurent,*
*Ceux des corps iournaliers ainsi que les iours meurent.*
*Ie vous ay consacré mes Eclogues, à fin*
*Que vostre beau renom ne prenne iamais fin,*
*Non plus que les Pasteurs le suiet de mon liure.*
*Les Rois & les Pasteurs ont mesme estat de viure:*

* Plessis est la maison où se tient son Altesse, quand il demeure à Tours.

*L'vn garde les troupeaux, par l'autre ſont conduits*
*Les peuples ſous la loy de leurs ſceptres reduits.*
*Pource Homere, qui vit par longues renommées,*
*Appelloit les grans Rois les Paſteurs des armées.*
*Dauid d'vn ſimple Paſtre, & de bas ſang iſſu,*
*Par les Prophetes oingt, au thrône fut receu :*
*Puis deſirant l'honneur où tout Monarque aſpire*
*Plus outre par la guerre augmenta ſon Empire.*
*Moyſe d'vn Bergerot deuint Legiſlateur,*
*Deuint grand Capitaine, & comme vn grand paſteur*
*Guida par les deſerts ſes troupes vagabondes,*
*Et fiſt paſſer ſon peuple entre les murs des ondes.*
*Pource ne dedaignez ce vulgaire preſent :*
*Et croyez, mon grand Duc, que rien n'eſt ſi duiſant,*
*Ny qui tant ſe conforme aux grandes ſeigneuries,*
*Que l'eſtat des Bergers & de leurs Bergeries.*



# BERGERIE.

## LES PERSONNAGES.

Le premier joueur de lyre dira le Prologue.
S'enfuit apres le Chœur des Bergeres.

## ENTREPARLEVRS.

Orleantin, Angelot, Nauarrin, Guiſin, Margot.

PVIS

Le premier Paſteur voyageur. Le ſecond Paſteur voyageur.

PVIS

Le ſecond ioueur de lyre.

PVIS

Deux Paſteurs dedans vn antre,
l'vn repreſentant la Royne,
l'autre Marguerite, Ducheſſe de Sauoye.



# LE PREMIER IOVEVR DE LYRE

## COMMENCE.

*Les chesnes ombrageux, que sans art la Nature*
*Par les hautes forests nourrist à l'auanture,*
*Sont plus doux aux troupeaux, & plus frais aux Bergers*
*Que les arbres entez d'artifice és vergers:*
*Des libres oiselets plus doux est le ramage*
*Que n'est le chant contraint du Rossignol en cage,*
*Et la source d'vne eau saillante d'vn rocher*
*Est plus douce au passant pour sa soif estancher,*
*(Quand sans art elle coule en sa riue rustique)*
*Que n'est vne fontaine en marbre magnifique,*
*Iallissant par effort en vn tuyau doré*
*Au milieu de la court d'vn Palais honoré.*
*Plus belle est vne Nymphe en sa cotte agrafée,*
*Aux coudes demy-nuds, qu'vne Dame coifée*
*D'artifice soigneux, toute peinte de fard:*
*Car tousiours la nature est meilleure que l'art.*
*Pource ie me promets que le chant solitaire*
*Des sauuages Pasteurs doit d'auantage plaire*
*(D'autant qu'il est naïf, sans art & sans façon)*
*Qu'vne plus curieuse & superbe chanson*

*De ces maiſtres enflez d'vne Muſe hardie,*
*Qui ſont trembler le ciel ſous vne tragedie,*
*Et d'vn vers ampoullé d'vne effroyable vois*
*Redoublent le malheur des Princes & des Rois.*
*Eſcoutez donc, lecteurs, les muſettes ſacrées*
*De nos Princes ſeigneurs de diuerſes contrées,*
*Qui ſont diuerſement tout ainſi qu'il leur plaiſt*
*D'amoureuſes chanſons ſonner ceſte foreſt.*
*Ce ne ſont pas Bergers d'vne maiſon champeſtre*
*Qui menent pour ſalaire aux champs les brebis paiſtre,*
*Mais de haute famille & de race d'ayeux:*
*Qui portant en la main le Sceptre en diuers lieux*
*Ont defendu l'Europe, & en toute aſſeurance*
*Engreſſé leurs troupeaux par les herbes de France.*

Le Chœur des Bergeres compoſé de douze, aſſiſes dedans vn Antre, ſix d'vne part, & ſix de l'autre.

La premiere partie du coſté dextre commence en chantant.

*Si nous voyons entre fleurs & boutons*
*Paiſtre moutons,*
*Et nos chéureaux pendre ſus vne roche,*
*Sans que le loup ſur le ſoir en approche*
*De ſa dent croche:*
*Si liz florir & roſes nous ſen[illegible]*
*Voyans mourir toute herbe ſerpentine:*
*Si nous voyons les Nymphes à minuit*
*En leur ſimple vaſquine*
*Mener vn bruit*
*Danſant aux bords d'vne ſource argentine:*
*Si nous voyons le ſiecle d'or refait,*
*C'eſt du bienfait*
*De la Bergere Catherine.*

L'autre partie fort de l'Antre du costé gauche en chantant.

*Quand nous irons baigner les grasses peaux*
*De nos troupeaux*
*Pour leur blanchir ergots, cornes & laines,*
*Semant par tout les roses à mains pleines*
*Sur les fontaines*
*Et les ruisseaux :*
*Quand nous ferons aux Nymphes le seruice,*
*Et d'humble office*
*Irons versant le sang d'vn aignelet*
*Dedans du laict*
*Pour sacrifice :*
*Lors nous ferons de gazons vn autel*
*Tout couuert de branche myrtine,*
*Et par vn vœu solennel,*
*De la Nymphe Katherine*
*Inuoquerons le renom eternel :*
*Puis d'âge en âge*
*En humble hommage*
*Dedans son temple espandrons mille fleurs,*
*Honorant son visage.*
*Car tant qu'Amour se nourrira de pleurs*
*Et de douleurs,*
*Deuant nos yeux nous aurons son image.*

Le Chœur des Nymphes toutes ensemble se prend par la main, & dit ceste Chanson en dansant : puis se retirent en l'Antre d'où elles estoient sorties.

*Nous auons veu d'vn Prince la ieunesse,*
*D'vn Prince fils d'vne grande Déesse,*

*Dont la beauté, la grace & les valeurs*
*Ornent nos champs, comme au matin l'Aurore*
*Orne le ciel, quand ſon beau front colore*
*Tout l'Orient de perles & de fleurs.*
*Puiſſent ſes ans croiſtre comme la roſe*
*Qu'vne pucelle en diligence arroſe*
*Soir & matin pour s'en faire vn bouquet,*
*Afin qu'vn iour ſi hautement il croiſſe,*
*Que ſur les Rois autant il apparoiſſe*
*Qu'vne foreſt par-deſſus vn boſquet.*
*Au bon Carlin le ciel face la grace*
*De voir çà bas les enfans de ſa race*
*Tout courbé d'ans des peuples adoré:*
*C'eſt ce Carlin promis des deſtinées,*
*Sous qui courront les meilleures années*
*Du vieil Saturne & du ſiecle doré.*

Les quatre Bergers & la Bergere ſe preſentent enſemble ſortans d'vn Antre à part.

Orleantin commence.

*Puis que le lieu le temps la ſaiſon & l'enuie*
*Qui s'eſchauſent d'amour, à chanter nous conuie,*
*Chanton donques, Bergers, & en mille façons*
*A ces grandes foreſts apprenon nos chanſons.*
*Icy de cent couleurs s'eſmaille la prairie,*
*Icy la tendre vigne aux ormeaux ſe marie,*
*Icy l'ombrage frais va ſes fueilles mouuant*
*Errantes çà & là ſous l'haleine du vent:*
*Icy de pré en pré les ſoigneuſes auettes*
*Vont baiſant & ſuçant les odeurs des fleurettes:*
*Icy le gazouillis enroué des ruiſſeaux*
*S'accorde doucement aux plaintes des oyſeaux,*

*Icy entre les pins les Zephyres s'entendent.*
*Nos flutes ce-pendant trop pareſſeuſes pendent*
*A nos cols endormis, & ſemble que ce temps*
*Soit à nous vn Hyuer, aux autres vn Printemps.*
*Sus donques en ceſt Antre ou deſſous ceſt ombrage*
*Diſons vne chanſon: quant à ma part, ie gage*
*Pour le prix de celuy qui chantera le mieux,*
*Vn cerf appriuoiſé qui me ſuit en tous lieux.*
*Ie le deſrobay ieune au fond d'vne vallée*
*A ſa mere au dos peint d'vne peau martelée,*
*Et le nourry ſi bien que ſouuent le gratant,*
*Le chatouillant touchant le peignant & flatant*
*Tantoſt aupres d'vne eau tantoſt ſur la verdure,*
*En douce ie tournay ſa ſauuage nature.*
*Ie l'ay touſiours gardé pour ma belle Thoinon,*
*Laquelle en ma faueur l'appelle de mon nom:*
*Tantoſt elle le baiſe, & de fleurs odoreuſes,*
*Enuironne ſon front & ſes cornes rameuſes,*
*Et tantoſt ſon beau col elle vient enfermer*
*D'vn carquan enrichy de coquilles de mer,*
*Où pend vne grand' dent de ſanglier, qui reſemble*
*En rondeur le Croiſſant qui ſe reïoint enſemble.*
*Il va ſeul & penſif où ſon pied le conduit:*
*Maintenant des foreſts les ombrages il ſuit,*
*Maintenant il ſe mire aux bords d'vne fontaine*
*Ou s'endort ſous le creux d'vne roche prochaine:*
*Puis il retourne au ſoir, & gaillard prend du pain*
*Tantoſt deſſus la table, & tantoſt en ma main,*
*Saute à l'entour de moy, & de ſa corne eſſaye*
*De coſſer bruſquement mon maſtin qui l'abaye.*
*Fait bruire ſon cleron, puis il ſe va coucher*
*Au giron de Thoinon qui l'eſtime ſi cher.*
*Il ſouffre que ſa main le cheueſtre luy mette*
*Plein de houpes de ſoye, & ſi douce le traite*

*Que ſur le dos priué le baſt elle luy met.*
*Elle monte deſſus & ſans crainte le fait*
*Marcher entre les fleurs, le tenant à la corne*
*D'vne main, & de l'autre en cent façons elle orne*
*Sa croupe de bouquets & de petits rameaux:*
*Puis le conduit au ſoir à la fraiſcheur des eaux,*
*Et de ſa blanche main ſeule luy donne à boire.*
*Or quiconques aura l'honneur de la victoire,*
*Sera maiſtre du cerf, bien-heureux & contant*
*De donner à s'amie vn preſent qui vaut tant.*

Angelot.

*Ie gage mon grand bouc, qui par mont & par plaine*
*Conduit ſeul vn troupeau comme vn grand Capitaine:*
*Il eſt fort & hardy, corpulent & puiſſant,*
*Bruſque, prompt, eſueillé, ſautant & bondiſſant,*
*Qui grate en ſe ioüant de l'ergot de derriere*
*(Regardant les paſſans) ſa barbe mentonniere:*
*Il a le front ſeuere & le pas meſuré,*
*La contenance fiere & l'œil bien aſſuré:*
*Il ne doute les loups tant ſoient ils redoutables,*
*Ny les maſtins armez de colliers effroyables,*
*Mais planté ſur le haut d'vn rocher eſpineux*
*Les regarde paſſer, & ſi ſe mocque d'eux.*
*Son front eſt remparé de quatre grandes cornes:*
*Les deux proches des yeux ſont droites comme bornes*
*Qu'vn pere de famille eſleue ſur le bord*
*De ſon champ qui eſtoit n'agueres en diſcord:*
*Les deux autres qui ſont prochaines des oreilles,*
*En douze ou quinze plis ſe courbent à merueilles*
*Comme ondes de la mer, & en tournant ſe vont*
*Cacher deſſous le poil qui luy pend ſur le front.*

*Dés la poincte du iour ce grand bouc ne ſommeille,*
*N'attend que le Paſteur tout le troupeau reſueille,*
*Mais il fait vn grand bruit dedans l'eſtable, & puis*
*En pouſſant le crouillet de ſa corne ouure l'huis,*
*Et guide les chéureaux qu'à grands pas il deuance*
*Comme de la longueur d'vne moyenne lance,*
*Puis les rameine au ſoir à pas contez & longs,*
*Faiſant ſous ſes ergots poudroyer les ſablons.*
*Iamais en nul combat n'a perdu la bataille,*
*Ruzé dés ſa ieuneſſe en quelque part qu'il aille*
*D'emporter la victoire: auſſi les autres boucs*
*Ont crainte de ſa corne, & le reuerent tous.*
*Ie le gage pourtant: voy comme il ſe regarde,*
*Il vaut mieux que le cerf que ta Thoinon te garde.*

Nauarrin.

*I'ay dans ma gibbeciere vn vaiſſeau fait au tour*
*De racine de buis, dont les anſes d'autour*
*Par artifice grand de meſme bois ſont faites,*
*Où maintes choſes ſont diuerſement portraittes.*
*Preſque tout au milieu du gobelet eſt peint*
*Vn Satyre cornu, qui de ſes bras eſtreint*
*Tout au trauers du corps vne ieune bergere*
*Et la veut faire choir deſſous vne fougere.*
*Son couurechef luy tombe, & a de toutes pars*
*A l'abandon du vent ſes beaux cheueux eſpars:*
*Dont elle courroucée, ardante en ſon courage*
*Tourne loin du Satyre arriere le viſage*
*Eſſayant d'eſchapper, & de la dextre main*
*Luy arrache le poil du menton & du ſein.*
*Et luy froiſſe le nez de l'autre main ſeneſtre,*
*Mais en vain: car touſiours le Satyre eſt le maiſtre.*

*Trois petits enfans nuds de iambes & de bras*
*Taillez au naturel tous potelez & gras*
*Sont grauez à l'entour: l'vn par viue entreprise*
*Veut faire abandonner au Satyre sa prise,*
*Et d'vne infante main par deux & par trois fois*
*Prend celle du Bouquin, & luy ouure les doits.*
*L'autre plus courroucé, d'vne dent bien aigue*
*Tient ce Dieu rauisseur par la cuisse peluë,*
*Se tient contre sa gréue, & si fort l'a mordu*
*Que le sang sur la cuisse est par tout espandu,*
*Faisant signe du pouce à l'autre enfant qu'il vienne,*
*Et que par l'autre iambe à belles dents le tienne:*
*Mais cest autre garçon pour-neant supplié*
*Se tire à dos courbé vne espine du pié,*
*Assis sur vn gazon de verte pimpernelle,*
*Sans se donner soucy de l'autre qui l'appelle.*
*Vne Genisse aupres luy pend sur le talon,*
*Qui regarde tirer le poignant aiguillon*
*De l'espine cachée au fond de la chair viue,*
*Et tellement est toute à ce fait ententiue*
*Que beante elle oublie à boire & à manger:*
*Tant elle prend plaisir à ce petit berger,*
*Qui en grinsant des dents, tire à la fin l'espine,*
*Et tombe de douleur renuersé sur l'eschine.*
*Vn houbelon rampant à bras longs & retors,*
*De ce creux gobelet passemente les bors,*
*Et court en se pliant à l'entour de l'ouurage:*
*Tel qu'il est toutesfois, ie le mets pour mon gage.*

Guisin.

*Ie mets vne houlette en lieu de ton vaisseau.*
*L'autre iour que i'estois assis pres d'vn ruisseau,*

*Radoubant ma Musette auecques mon alesne,*
*Ie vy desur le bord le tige d'vn beau fresne*
*Droit sans nœuds & sans plis: lors me leuant soudain*
*I'empoignay d'alegresse vn goy dedans la main,*
*Puis couppant par le pied le tige armé d'escorce,*
*Ie le fis chanceler & trebucher à force*
*Desur le pré voisin estendu de son long:*
*En quatre gros cartiers i'en fis fier le tronc,*
*Au Soleil ie seichay sa verdeur consumée,*
*Puis i'endurcy le bois pendu à la fumée.*
*A la fin le baillant à Iean, ce bon ouurier*
*M'en fist vne houlette, & si n'y a chéurier*
*Ny berger en ce bois, qui ne donnast pour elle*
*La valeur d'vn Toreau, tant elle semble belle.*
*Elle a par artifice vn million de nouds*
*Pour mieux tenir la main, tous marquetez de clous:*
*Et afin que son pied ne se gaste à la terre,*
*Vn cercle fait d'airain de tous costez le serre:*
*Vne poincte de fer le bout du pied soustient,*
*Rempart de la houlette, où le Pasteur se tient*
*Desur la iambe gauche, & du haut il appuye*
*Sa main, quand d'entonner sa Musette s'ennuye:*
*L'anse est faite de cuiure, & le haut de fer blanc*
*Vn peu long & courbé, où pourroient bien de ranc*
*Deux mottes pour ietter au troupeau qui s'esgare,*
*Tant le fer est creusé d'vn artifice rare.*
*Vne Nymphe y est peinte, ouurage nompareil,*
*Essuyant ses cheueux aux rayons du Soleil*
*Qui deçà qui delà desur le col luy pendent,*
*Et desur la houlette à petits flots descendent.*
*Elle fait d'vne main semblant de ramasser*
*Ceux du costé senestre & de les retrousser*
*En frisons sur l'oreille, & de l'autre elle allonge*
*Ceux du dextre costé mignotez d'vne esponge*

*Et tirez fil à fil, faiſant entre ſes doits*
*Sortir en preſſurant l'eſcume ſur le bois.*
*Aux pieds de ceſte Nymphe eſt vn garçon qui ſemble*
*Cueillir des brins de ionc, & les lier enſemble*
*De long & de trauers courbé ſur le genou:*
*Il les preſſe du pouce, & les ſerre d'vn noud,*
*Puis il fait entre-deux des feneſtres egales,*
*Façonnant vne cage à mettre des Cigales.*
*Loin derriere ſon dos eſt giſante à l'eſcart*
*Sa panetiere enflée en laquelle vn Renard*
*Met le nez finement, & d'vne ruze eſtrange*
*Trouue le deſieuner du garçon & le mange:*
*Dont l'enfant s'apperçoit ſans eſtre courroucé,*
*Tant il eſt ententif à l'œuure commencé.*
*Si mettray-ie pourtant vne telle houlette*
*Que i'eſtime en valeur autant qu'vne muſette.*

Margot.

*Ie mettray pour celuy qui gaignera le prix,*
*Vn Merle qu'à la glus en nos foreſts ie pris:*
*Puis vous diray comment il fut ſerf de ma cage,*
*Et comme il oublia ſon naturel ramage.*
*Vn iour en l'eſcoutant ſifler dedans ce bois*
*Ie receu grand plaiſir du iargon de ſa vois,*
*Et de ſa robbe noire & de ſon bec qui ſemble*
*Eſtre peint de ſafran, tant iaune il luy reſemble:*
*Et pource i'eſpiay l'endroit où il buuoit*
*Quand au plus chaut du iour ſes plumes il lauoit.*
*Or' en ſemant le bord de vergettes gluées,*
*Où les premieres eaux du vent ſont remuées,*
*Ie me cachay ſous l'herbe au pied d'vn arbriſſeau,*
*Attendant que la ſoif feroit venir l'oiſeau.*

*Auſſi toſt que le chaud eut la terre enflamée,*
*Et que les bois fueilluz heriſſez de ramée*
*N'empeſchoient que l'ardeur des rayons les plus chaux*
*Ne vinſſent alterer le cœur des animaux,*
*Ce Merle ouurant la gorge, & laiſſant l'aile pendre*
*Comme matté de ſoif, en volant vint deſcendre*
*Deſſus le bord glué, & comme il allongeoit*
*Le col pour s'abreuuer (pauuret qui ne ſongeoit*
*Qu'à prendre ſon plaiſir!) ſe vit outre couſtume*
*Engluer tout le col & puis toute la plume,*
*Si bien qu'il ne faiſoit en lieu de s'en-voler*
*Sinon à petit bonds ſur le bord ſauteler.*
*Incontinent ie cours, & prompte luy deſrobbe*
*Sa douce liberté, le cachant ſous ma robbe:*
*Puis repliant d'oſier vn petit laberint,*
*De ma cage ſeulet priſonnier il deuint.*
*Et fuſt que le Soleil ſe plongeaſt dedans l'onde,*
*Fuſt qu'il monſtraſt au iour ſa belle treſſe blonde,*
*Fuſt au plus chaud midy, alors que nos troupeaux*
*Eſtoient en remaſchant couchez ſous les ormeaux,*
*Si bien ie le veillay parlant à ſon oreille,*
*Qu'en moins de quinze iours il fut vne merueille:*
*Et luy fis oublier ſa ruſtique chanſon*
*Pour retenir par-cœur mainte belle leçon*
*Toute pleine d'amour: i'ay ſouuenance d'vne,*
*Bien que l'inuention en ſoit aſſez commune,*
*Ie la diray pourtant: car par là ſe verra*
*Si l'oiſeau ſera cher à celuy qui l'aura.*

Xandrin mon doux ſoucy, mon œillet, & ma roſe,
Qui peux de mes troupeaux & de moy diſpoſer:
Le ſoleil tous les ſoirs dedans l'eau ſe repoſe,
Mais Margot pour t'amour ne ſçauroit repoſer.

*Il en sçait mille encore & mille de plus belles*
*Qu'il escoute en ces bois chanter aux pastourelles :*
*Car il apprend par-cœur tout cela qu'il entend,*
*Et bien qu'il me soit cher, ie le gage pourtant.*

## Les Chansons des Pasteurs.

### Orleantin.

*Quel poignant creue-cœur, quelle amere tristesse*
*Vous tenoit, ô forests, quand la blonde ieunesse*
*Qui sent tousiours la Bise entrer en son harnois,*
*Sans crainte briganda le Sceptre des François ?*
*Et s'enflant de l'espoir d'une fausse victoire*
*Vint boire en lieu du Rhin les eaux de nostre Loire*
*Contre vn ieune orfelin, dont le pere indonté*
*Auoit leur nation remise en liberté ?*
*En ce temps coniuré la France en despit d'elle*
*Portoit desur l'eschine vne gent si cruelle,*
*Et voyant contre soy tant de guerriers nouueaux*
*Soustenoit par despit les pieds de leurs cheuaux.*
*Phœbus se recula, & la saison chargée*
*De neiges apperceut ceste troupe enragée*
*Saccager nos maisons au milieu de l'Hyuer :*
*Car iamais le Soleil ne voulut approuuer*
*Si cruel brigandage, abhorrant que le vice*
*Allast le front leué sans crainte de Iustice.*
*Le peuple auoit perdu toute fidelité,*
*Le citoyen estoit bany de sa cité,*
*Les autels despouillez de leurs Saincts Tutelaires,*
*Les temples resembloient aux deserts solitaires*
*Sans feu, sans oraison, & les Prestres sacrez*
*Seruoient de proye aux loups sur l'autel massacrez.*

*Nul tant maigre troupeau ne se trainoit sur l'herbe*
*Qu'il ne fust egorgé par l'ennemy superbe,*
*Qui d'vne main barbare emportoit pour butin*
*Gras & maigre troupeau, & Pasteur & mâtin.*
*Les Faunes & les Pans, & les Nymphes compagnes*
*Se cacherent d'effroy sous le creux des montagnes,*
*Abominans le sang & les glaiues tranchans,*
*Et nulle Deité n'habitoit plus aux champs.*
*La honte de mal-faire erroit entre les armes,*
*Et les harnois craquans sur les doz des gendarmes*
*Luisoient de tous costez : bref il n'y auoit lieux,*
*Tant fussent eslongnez ny reculez des yeux,*
*Il n'y auoit montagne, ou pendante vallée,*
*Ou desert, ou forest de verd emmantelée,*
*Ou rocher si pointu, qui ne sentist la main*
*Et la barbare voix de l'auare Germain.*
*Les herbes commençoient à croistre par les rues,*
*Oisiues par les champs se roüilloient les charues :*
*Car la terre irritée & dolente de voir*
*Ses fils s'entre-tuer, leur nioit son deuoir,*
*Et en lieu de donner des moissons abondantes,*
*Ne poussoit que chardons & qu'espines mordantes :*
*Voire & si du haut ciel quelque bon Dieu n'eust mis*
*Vn remors vergongneux au cœur des ennemis,*
*La France estoit perdue, & sa terre couuerte*
*De tant de gras troupeaux fust maintenant deserte,*
*Et banis de nos champs eussions esté contraints*
*Aller en autre part implorer autres Saints.*
*Mais vn Bourbon qui prend sa celeste origine*
*Du tige de nos Rois, & vne Catherine*
*Ont rompu le discord, & doucement ont fait*
*Que Mars, bien que grondant, se voit pris & desfait.*
*Ceste Nymphe & Royale, & digne qu'on luy dresse*
*Des autels, tout ainsi qu'à Palés la Déesse,*

*La premiere nous dit : Pasteurs, comme deuant*
*Entonnez vos chansons & les ioüez au vent,*
*Et aux grandes forests si longuement muettes*
*R'apprenez les accords de vos vieilles musettes,*
*Et menez desormais par les prez vos toreaux,*
*Et dormez seurement sous le frais des ormeaux.*
*Elle nous rebailla nos champs & nos bocages,*
*Elle nous fist rentrer en nos premiers herbages,*
*En nos premiers courtils, & d'vn front adoucy*
*Chassa loin de nos parcs la peur & le souci.*
*Et pource tous les ans à iours certains de festes*
*Donnans repos aux champs, à nous & à nos bestes,*
*Luy ferons vn autel tout pareil qu'à Iunon,*
*Et long temps par les bois sera chanté son nom.*
*Les bois le chanteront & les creuses vallées,*
*Et les eaux des rochers contre-bas deuallées*
*Le diront à l'enuy, & Echo qui l'oirra*
*Si souuent rechanter, souuent le redira.*
*Il n'y aura forest où son nom sur l'escorce*
*Des chesnes les plus beaux ne soit escrit à force,*
*Et qu'à l'entour du nom ne pendent mille fleurs*
*En mille chapelets de diuerses couleurs.*
*Il n'y aura Berger, soit qu'au matin il meine,*
*Soit qu'il rameine au soir son troupeau porte-laine,*
*Qui songeant & pensant & tramant vn discours*
*Que d'elle seulement est venu son secours,*
*Ne luy verse du miel, & qu'il ne luy nourrisse*
*A part dans vne prée vne blanche Genisse :*
*Ne luy sacre aux iardins vn Pin le plus espais,*
*Vn ruisseau le plus clair, vn Antre le plus frais,*
*Et luy offrant ses vœux, hautement ne l'appelle*
*La mere de nos Dieux la Françoise Cybelle.*
*O Bergere d'honneur, les saules ne sont pas*
*Aux aignelets séurez si gracieux repas,*

*Ny le Printemps n'est point si plaisant aux fleurettes,*
*Ny la rosée aux prez, ny les blondes auettes*
*N'aiment tant à baiser les Roses & le Thin,*
*Que i'aime à celebrer les honneurs de Catin.*

Angelot.

*Quand le bon Henriot par fiere destinée*
*Auant la nuict venuë accomplist sa iournée,*
*Nos troupeaux preuoyans quelque futur danger*
*Languissoient par les champs sans boire ny manger:*
*Et bestans & crians & tapis contre terre*
*Gisoient comme frappez de l'esclat du tonnerre.*
*Toutes choses ça bas pleuroient en desconfort:*
*Le Soleil s'en-nua pour ne voir telle mort,*
*Et d'vn crespe rouillé cacha sa teste blonde,*
*Abominant la terre en vices si feconde.*
*Les Nymphes l'ont gemy d'vne piteuse vois,*
*Les Antres l'ont pleuré, les rochers & les bois:*
*Vous le sçauez, forests, qui vistes és bocages*
*Les loups mesme le plaindre, & les Lions sauuages.*
*Ce fut ce Henriot qui remply de bon-heur*
*Remist des Dieux banis le seruice en honneur,*
*Et se monstrant des arts le parfait exemplaire,*
*Esleua iusqu'au ciel la gloire militaire.*
*Tout ainsi que la vigne est l'honneur d'vn ormeau,*
*Et l'honneur de la vigne est le raisin nouueau,*
*Et l'honneur des troupeaux est le Bouc qui les meine,*
*Et comme les espics sont l'honneur de la plaine,*
*Et comme les fruicts meurs sont l'honneur des vergers,*
*Ainsi ce Henriot fust l'honneur des Bergers.*
*Quantesfois nostre soc depuis sa mort cruelle*
*A fendu les guerets d'vne peine annuelle!*

*Qui n'ont rendu ſinon en lieu de bons eſpics*
*Qu'Yuraie, qu'Aubifoin, que Ponceaux inutils!*
*Les herbes par ſa mort perdirent leur verdure,*
*Les roſes & les lis prindrent noire teinture,*
*La belle Marguerite en priſt triſte couleur,*
*Et l'œillet ſur ſa fueille eſcriuit ſon malheur.*
*Paſteurs, en ſa faueur ſemez de fleurs la terre,*
*Ombragez les ruiſſeaux de pampres & de lierre*
*Et de gazons herbus en toute ſaiſon verts*
*Dreſſez luy ſon ſepulcre & y grauez ces vers :*

L'ame qui n'eut iamais en vertu ſon egale,
Icy laiſſa ſon voile allant à ſon repos :
Cheſnes faites ombrage à la tombe Royale,
Et vous Manne du ciel tombez deſſus ſes os.

*O Berger Henriot, en lieu de viure en terre*
*Toute pleine de peur, de fraudes & de guerre,*
*Tu vis là haut au Ciel, où mieux que parauant*
*Tu vois deſſous tes pieds les aſtres & le vent,*
*Tu vois deſſous tes pieds les aſtres & les nues,*
*Tu vois l'air & la mer & les terres cognues,*
*Comme vn Ange parfait deſlié du ſoucy*
*Et du fardeau mortel qui nous tourmente icy.*
*O belle ame royale au Ciel la plus hauſſée.*
*Qui te mocques de nous & de noſtre penſée,*
*Et des appas mondains qui touſiours font ſentir*
*Apres vn court plaiſir vn tres-long repentir.*
*Ainſi qu'vn beau Soleil entre les belles ames*
*Enuironné d'eſclairs, de rayons & de flames*
*Tu reluis dans le Ciel, & loin de toute peur*
*Fait Ange, tu te ris de ce monde trompeur.*
*Où tu es, le Printemps ne perd point ſa verdure,*
*L'orage n'y eſt point, le chaud ny la froidure,*

*Mais vn air pur & net, & le Soleil au ſoir*
*Comme icy ne ſe laiſſe en la marine choir.*
*Tu vois autres foreſts, tu vois autres riuages,*
*Autres plus hauts rochers, autres plus verds bocages,*
*Autres prez plus herbus, & ton troupeau tu pais*
*D'autres plus belles fleurs qui ne meurent iamais.*
*Et pource nos foreſts, nos herbes & nos plaines,*
*Nos ruiſſeaux & nos prez, nos fleurs & nos fontaines*
*Se ſouuenant de toy, murmurent en tout lieu*
*Que le bon Henriot eſt maintenant vn Dieu.*
*Sois propice à nos vœux : Ie te feray d'yuoire*
*Et de marbre vn beau temple au riuage de Loire*
*Où ſur le mois d'Auril aux iours longs & nouueaux*
*Ie feray des combats entre les Paſtoureaux*
*A ſauter, à luter ſur l'herbe nouuellete,*
*Pendant au prochain Pin le prix d'vne muſette.*
*Là ſera ton Ianot qui chantera tes faits,*
*Tes guerres, tes combats, tes ennemis desfaits,*
*Et tout ce que ta main d'inuincible puiſſance*
*Oza pour redreſſer la houlette de France.*
*Or adieu grand Berger : tant qu'on verra les eaux*
*Souſtenir les poiſſons, & le vent les oiſeaux,*
*Nous aimerons ton nom, & par ceſte ramée*
*D'âge en âge ſuiuant viura ta renommée.*
*Nous ferons en ton nom des autels tous les ans*
*Verds de gazons de terre, & comme aux Egipans,*
*Aux Faunes, aux Satyrs, te ferons ſacrifice :*
*Ton Perrot le premier chantera le ſeruice*
*En long ſourpelis blanc, couronné de cyprés,*
*Et au ſon du cornet nous ferons aux foreſts*
*Apprendre tes honneurs, afin que ta loüange*
*Redite tous les ans, par les ans ne ſe change,*
*Plus forte que la mort, fleuriſſante en tout temps*
*Par ces grandes foreſts comme fleurs au Printemps.*

Nauarrin.

*Que ne retourne au monde encore ce bel âge*
*Simple, innocent & bon, où le meſchant vſage*
*De l'acier & du fer n'eſtoit point en valeur,*
*Trop en prix maintenant à noſtre grand malheur!*
*Hà! bel âge doré, où l'or n'auoit puiſſance!*
*Mais doré pour-autant que la pure innocence,*
*La crainte de mal-faire, & la ſimple bonté*
*Permettoient aux humains de viure en liberté.*
*Les Dieux viſiblement ſe preſentoient aux hommes,*
*Et Paſteurs de troupeaux par ces champs où nous ſommes*
*Au milieu du beſtail ne faiſoient que ſauter,*
*Apprenant aux mortels le bel art de chanter.*
*Les bœufs en ce temps là paiſſans parmy la plaine,*
*L'vn à l'autre parloient, & d'vne voix humaine,*
*Quand les malheurs venoient, prediſoient les dangers,*
*Et ſeruoient par les champs d'oracles aux Bergers:*
*Il ne regnoit alors ny noiſe ny rancune,*
*Les champs n'eſtoient bornez, & la terre commune*
*Sans ſemer ny planter, bonne mere, apportoit*
*Le fruit qui de ſoy-meſme heureuſement ſortoit:*
*Les procez n'auoient lieu, la guerre ny l'enuie.*
*Les vieillards ſans douleur ſortoient de ceſte vie*
*Comme en ſonge, & leurs ans doucement finiſſoient,*
*Ou mangeant de quelque herbe ils ſe raieuniſſoient:*
*Iamais du beau Printemps la ſaiſon eſmaillée*
*N'eſtoit (ainſi qu'elle eſt) par l'Hyuer deſpouillée.*
*Touſiours du beau Soleil les rayons ſe voyoient,*
*Et touſiours par les bois les Zephires s'oyoient:*
*Touſiours le Roſſignol chantoit par la verdure:*
*Tous ces vilains oiſeaux d'abominable augure,*

*Orfrayes & Choüans qui sont cornus au front,*
*Sur le haut des maisons ne chantoient comme ils sont.*
*La terre par le ciel encor' n'estoit maudite :*
*Son sein ne produisoit encores l'Aconite,*
*Vitriol, Arsenic, ny tous ces vegetaux,*
*Ny le pront Argent-vif, principe des metaux,*
*Ny tout ce que Pluton cache en son patrimoine,*
*Ny des fortes poisons l'execrable Antimoine :*
*Mais Myrrhe precieuse & l'Amome qui sent*
*Si doucement au nez, & le Basme & l'Encent :*
*Chacun se repaissoit dessous les frais ombrages*
*Ou de laict ou de glan ou de fraizes sauuages.*
*Car le bœuf laboureur, apres auoir sué*
*Comme il fait sous le ioug, pour lors n'estoit tué,*
*Ny la douce brebis qui les robbes nous donne,*
*Sa gorge ne tendoit au couteau de personne.*
*O saison gracieuse! helas, que n'ay-ie esté*
*En vn temps si heureux en ce monde alaité?*
*Maintenant on ne voit que Circes, que Medées,*
*Que Cacus eshontez aux mains outrecuidées,*
*Que Busirs, Geryons, que Vertomnes nouueaux*
*Qui se changent en Tygre, en Serpens, en oiseaux,*
*Et coulent de la main tout ainsi qu'vne Anguille,*
*Et aux moissons d'autruy ont tousiours la faucille.*
*Il me souuient vn iour qu'aux rochers de Beart*
*I'allay voir vne vieille ingenieuse en l'art*
*D'appeller les esprits hors des tombes poudreuses,*
*D'arrester le Soleil & les sources ondeuses,*
*Et d'enchanter la Lune au milieu de son cours,*
*Et changer les Pasteurs en Tygres & en Ours :*
*Elle preuoyant bien par magique figure*
*Que la bonté faudroit en la saison future,*
*Me conduit dans vn antre, où elle me montra*
*Vn tableau qu'à main dextre attaché rencontra*

*Et le lisant m'apprist dés enfance à cognoistre*
*Le grand Pan des Bergers de toutes choses maistre :*
*Me monstra mille maux en ceste table escrits,*
*Dont les hommes seroient en peu de temps surpris :*
*La Guerre, le Discord, mainte Secte diuerse,*
*Et le monde esbranlé tomber à la renuerse.*
*Mais pren cœur (ce disoit :) car tant que les grands* Rois
*De la Gaule aimeront les Pasteurs Nauarrois,*
*Tousiours leurs gras troupeaux paistront sur les montagnes,*
*Le froment iaunira par leurs blondes campagnes,*
*Et n'auront iamais peur que les proches voisins*
*Emportent leurs moissons, ou coupent leurs raisins.*
*Pource, ieune Berger, il te faut dés enfance,*
*Aller trouuer Carlin le grand Pasteur de France,*
*Ta force vient de luy. Lors suiuant mon destin*
*En France ie vins voir le grand Pasteur Carlin,*
*Carlin que i'aime autant qu'vne vermeille rose*
*Aime la blanche main de celle qui l'arrose,*
*Que les prez les ruisseaux, les ruisseaux la verdeur :*
*Car de son amitié procede ma grandeur.*

Guisin.

*Houlette qui soulois és plaines Idumées*
*Comme troupeaux rangez conduire les armées,*
*Qui as regi Sicile & les monts Calabrois,*
*Et la ville, tombeau de la serene vois,*
*Maintenant ie te tiens de pere en fils laissée,*
*Qui dure n'as esté par les guerres cassée,*
*Et qui dois gouuerner encores dessous moy*
*Les troupeaux de Carlin mon Pasteur & mon Roy.*
*Icy les grands forests que les ans renouuellent,*
*Icy, Carlin, icy les fontaines t'appellent,*

*Les Rochers & les Pins, & le Ciel qui plus beau*
*Se tourne pour complaire à ton regne nouueau :*
*Toute chose s'esgaye à ta belle venuë,*
*L'air n'est plus attristé d'vne fascheuse nuë,*
*La mer rit en ses flots, sans soufles est le vent,*
*Et les Astres au Ciel luisent mieux que deuant.*
*O grand Pasteur Carlin ornement de nostre âge,*
*Haste toy d'aller voir ton fertil heritage,*
*Enuironne tes champs & conte tes Toreaux,*
*Et entens desormais les vœuz des Pastoureaux.*
*Katerine ta mere à ta main dextre assise*
*D'vn voyage si beau conduira l'entreprise,*
*Et te sera passer par tes villes, ainsi*
*Que passe par le Ciel vn bel Astre esclarci.*
*L'honneur & la vertu iront deuant ta face,*
*Les fleuues, les rochers, les bois te feront place,*
*Et le peuple ioyeux en chantant semera*
*Tous les chemins de fleurs où ton pied passera :*
*Car tu es ce grand Roy que tant de destinées*
*Nous promettoient venir apres longues années*
*Pour gouuerner ta France, & pour estre le Roy,*
*Mais plustost le recteur des peuples & de toy,*
*On dit quand tu nasquis, que les Parques fatales*
*Ayans fuseaux egaux & quenouilles egales,*
*Et non pas le filet & la trame qui est*
*De diuerse façon tout ainsi qu'il leur plaist,*
*Iettant sur ton berceau à pleines mains decloses*
*Des œillets & des lis, du safran & des roses,*
*Commencerent ainsi : Charles qui dois venir*
*Au monde, pour le monde en repos maintenir,*
*Et qui par le destin en France deuois naistre*
*Pour estre des grands Rois le Seigneur & le maistre,*
*Entens ce que le Ciel immuable en sa loy,*
*Et nos fuseaux d'airain ont deuidé de toy.*

*Deſſous ton nouueau regne (auant que l'âge tendre*
*Laiſſe autour de ta léure vn creſpe d'or eſpandre)*
*L'ambition, l'erreur, la guerre, & le diſcord*
*Par les peuples courront images de la mort:*
*On fera pour tenir les villes aſſeurées*
*Des foſſez, des rampars, des ceintures murées,*
*Et l'horrible canon par le ſoulfre animé*
*Vomira de ſa bouche vn tonnerre allumé.*
*On fera de rateaux des poignantes eſpées,*
*Les faucilles ſeront en lames detrampées,*
*L'auantureux Nocher d'auarice conduit*
*Ira voir ſous nos pieds l'autre Pole qui luit.*
*D'autres Tiphys naiſtront, qui pleins de hardieſſe*
*Eſliront par la France encore vne ieuneſſe*
*De Cheualiers errans dans Argon enfermez:*
*Encores on voirra des Achilles armez*
*Combatre deuant Troye, & les riuieres pleines*
*De carcaſſes de morts, rougir parmy les plaines.*
*Mais ſi toſt que les ans en croiſſant t'auront fait*
*En lieu d'vn iouuenceau, homme entier & parfait:*
*Lors la guerre mourra, les harnois & les armes,*
*Les querelles mourront, les plaintes & les larmes,*
*Et tout ce qui depend du vieil Siecle ferré*
*S'enfuira, donnant place au bel âge doré.*
*Les hommes reuoirront les Dieux venir en terre:*
*Le Ciel ſans plus s'armer d'vn grommelant tonnerre,*
*Sans plus faire la greſle & la neige couler,*
*Fera deſur les champs la manne diſtiler.*
*Les Pins, vieux compagnons des plus hautes montagnes,*
*En nauires creuſez ne voirront les campagnes*
*De Neptune venteux: car ſans voguer ſi loin*
*La terre produira toute choſe ſans ſoin,*
*Mere qui ne ſera comme deuant ferüe*
*De rateaux aiguiſez ny de ſoc de charüe.*

*Car les champs de leur gré, ſans toreaux mugiſſans*
*Sous le ioug, ſe voirront de froment iauniſſans.*
*Les moiſſons n'auront peur des faucilles voutées,*
*Ny l'arbre de Bacchus des ſerpettes dentées:*
*Car touſiours par les prez l'ondoyant ruiſſelet*
*Ira coulant de vin, de nectar & de laict.*
*Le miel diſtillera de l'eſcorce des cheſnes,*
*Et les roſes croiſtront ſur les branches des freſnes:*
*Le belier en paiſſant au milieu d'vn pré vert*
*Se voirra tout le dos d'eſcarlate couuert,*
*De pourpre l'aignelet, & la barbe des chéures*
*Deuiendra fine ſoye à l'entour de leurs léures:*
*Les cornes des toreaux de perles, & encor*
*Le rude poil des boucs iaunira de fin or.*
*Bref tout ſera changé, & le monde difforme*
*Des vices du iourd'huy, prendra nouuelle forme*
*Deſſous toy, qui croiſtras pour auoir ce bonheur,*
*O Prince bien-heureux, d'eſtre ſon gouuerneur.*
*Ainſi ſur ton berceau ces trois Parques chenuës*
*Chantoient, qui tout ſoudain s'en-volerent és nues:*
*Et alors les Paſteurs en l'eſcorce des bois*
*Grauerent leur chanſon, afin que tous les mois*
*Aux flutes des bergers elle fuſt accordée,*
*Et parmy les foreſts dans les arbres gardée.*

Margot.

*Soleil ſource de feu, haute merueille ronde,*
*Soleil, l'ame, l'eſprit, l'œil, la beauté du monde,*
*Tu as beau t'eſueiller de bon matin, & choir*
*Bien tard dedans la mer, tu ne ſçaurois rien voir*
*Plus grand que noſtre France: & toy Lune qui erres*
*Maintenant deſur nous, maintenant ſous les terres,*

*En allant & venant tu ne vois rien ſi grand*
*Que nos Rois, dont le nom par le monde s'eſpand.*
*Il ne faut point vanter ceſte vieille Arcadie,*
*Ses rochers, ny ſes Pins: encore qu'elle die*
*Que ſes Paſteurs ſont naiz auant que le Croiſſant*
*Fuſt au Ciel, comme il eſt, de nuict apparoiſſant.*
*La France la ſurpaſſe en autres plus ſauuages,*
*En rochers, en foreſts, en ſources, en riuages,*
*En Nymphes & en Dieux, qui benins ſont contents*
*De ſe monſtrer à nous & nous voir en tout temps.*
*O bien-heureuſe France abondante & fertile!*
*Si l'encens & le baſme en tes champs ne diſtile,*
*Si l'Amome Aſien ſur tes riues ne croiſt,*
*Si l'Ambre ſur les bords de ta mer n'apparoiſt:*
*Auſſi le chaud extrême & la poignante glace*
*Ne corrompt point ton air: & la meſchante race*
*Des Dragons, des Lions ſi fierement marchans*
*Comme ils font autre part, ne gaſte point tes champs.*
*Que dirons-nous icy de la haute montagne*
*D'Auuergne, & des moiſſons de la graſſe Champagne,*
*L'vne riche en troupeaux, & l'autre riche en blé*
*Au vœu des laboureurs d'vſure redoublé?*
*Que dirons nous d'Anjou & des champs de Touraine,*
*De Languedoc, Prouence, où l'abondance pleine*
*De ſillon en ſillon fertile ſe conduit*
*Portant ſa riche Corne enceinte de beau fruit?*
*Que dirons-nous encor de cent mille riuieres*
*Qui arroſent les pieds de tant de villes fieres,*
*Dont le front nous fait peur en allant au marché,*
*Tant il eſt dans le Ciel ſuperbement caché?*
*C'eſt elle, dont le ventre en ſemence feconde*
*A prodigue enfanté les miracles du monde,*
*Ces braues Cheualiers aux armes prompts & chauds,*
*Ces Triſtans, ces Ogers, ces Rolands, ces Renauds,*

*Et ce grand Charlemagne & Martel qui deuore*
*Les ans par ſon renom : & toy Charles encore*
*Qui crois pour deuenir la ſplendeur de nos Rois,*
*A fin que toute Europe aille deſſous tes lois.*
*C'eſt la mere fertile abondante en la race*
*D'hommes maſles eſprits, qui dedaignant la maſſe*
*De la terre brutale, ont pouſſé iuſqu'aux cieux*
*Non ſeulement le cœur, mais le ſoin & les yeux*
*Aux Aſtres attachez par la Philoſophie,*
*Et du grand Iupiter ont gouſté l'Ambroſie:*
*Vn Turnebe, vn Budé, vn Vatable, vn Tuſan,*
*Et toy diuin Dorat, des Muſes artizan,*
*Qui premier anobly de l'honneur de ta peine,*
*As aux peuples François detoupé la fontaine*
*D'Helicon, & premier par tes vers as tourné*
*Permeſſe en l'eau de Seine au bord non couronné*
*De lauriers comme Eurote, ains d'hommes, dont l'enclume*
*A forgé tant d'eſcrits par l'outil de la plume.*
*Adiouſtez à ſon los tant de palais dorez,*
*Tant de marbres polis, à force elabourez,*
*Entrailles des rochers, qui ſont par artifices*
*Maintenant l'ornement des royaux edifices.*
*Ioignez à ſa richeſſe & l'vne & l'autre mer*
*Qui viennent aux deux bords de la France eſcumer,*
*Et groſſes de batteaux apportent des Sauuages*
*La nouuelle Amerique à nos premiers riuages.*
*Adiouſtez d'autre part tant d'arts qui ſont meilleurs,*
*Engraueurs & fondeurs, imagiers & tailleurs.*
*Adiouſtez la Muſique, adiouſtez la peinture,*
*Voire tous les preſens que la riche nature*
*Et le ciel plus benin ont verſé de leurs mains*
*Pour embellir la terre & les pauures humains.*
*Quelle Muſe pourroit egaler tes merites?*
*C'eſt toy qui as nourry deux belles Marguerites,*

*Qui passent d'Orient les perles en valeur :*
*L'vne vit dans le Ciel exempte du malheur*
*Que ce siecle a rouillé de sectes & de noises,*
*Ayant regi long temps les terres Nauarroises.*
*L'autre prudente & sage & seconde Pallas*
*Fidele à son grand Duc, embellist de ses pas*
*Les hauts monts de Sauoye, & comme vne Déesse*
*Marche par le Piedmont au milieu d'vne presse*
*Qui court à grande foule, afin de faire honneur*
*A ce sang de Vallois qui cause leur bon-heur.*
*Que dirons-nous encor de la maison de France?*
*Si vn pauure Pasteur se lamente en souffrance,*
*S'il a perdu ses Bœufs, s'il est mangé des Ours,*
*Ceste noble maison est seule son secours,*
*Luy chasse loin de luy sa honte miserable,*
*Luy redonne ses bœufs, ses champs & son estable,*
*Ou le fait d'estranger domestique Pasteur,*
*Luy oste de l'esprit la sombre pesanteur,*
*Le rend riche & gaillard, & luy apprend à dire*
*Par les hautes forests les chansons de Tityre.*
*Là fleurist la vertu, l'honneur & la bonté,*
*La douceur y est iointe auec la grauité,*
*Le desir de loüange & la peur d'infamie,*
*Et tout ce qui depend de toute preud'hommie.*
*Là les peres vieillards en barbe & cheueux gris*
*Conduisent leurs enfans pour y estre nourris,*
*Et pour mettre vne bride à leur ieunesse folle :*
*Car de toute vertu la France est vne escolle.*
*Ie te saluë heureuse & feconde maison*
*Qui fleuris en tout temps sans perdre ta saison,*
*Mere de tant de Rois, mere de tant de villes,*
*De haures & de ports & de terres fertilles.*
*Le bon-heur te conduise, & iamais le discord*
*Ne pousse tes Bergers au peril de la mort :*

*Mais vnis d'amitié puissent desur leur teste*
*Des ennemis veincus r'apporter la conqueste,*
*Et puissent en tous lieux se monstrer seruiteurs*
*De leur Prince Carlin le maistre des Pasteurs :*
*Afin que pour iamais nostre France resemble*
*Aux troupeaux bien vnis qui se serrent ensemble.*
*Tousiours ta terre soit abondante en froment :*
*La Nielle que l'air en Esté va formant,*
*Ne ronge tes espics, & iamais la gelée*
*N'enuoye à tes brebis ny tac ny clauelée :*
*La famine & la peste aille bien loin de toy,*
*Et bien-heureuse vy dessous vn si bon Roy.*

Le premier Pasteur voyageur.

*L'ardeur qui la ieunesse échause de loüange,*
*M'a fait errer long temps en mainte terre estrange,*
*Pour voir si le merite egaloit le renom*
*Des Rois, dont i'ay cognu les faces & le nom.*
*I'ay pratiqué leurs mœurs, leurs grandeurs, leurs altesses,*
*Leurs troupeaus infinis, leurs superbes richesses,*
*Leurs peuples, leurs citez, & les diuerses lois*
*Dont se font obeir les Princes & les Rois.*
*Ie vy premierement le grand Pasteur d'Espagne :*
*Assise à son costé i'apperceu sa compagne,*
*Qui prend sa noble race & son estre ancien*
*Des Vallois descendus du noble sang Troyen,*
*Fille de Henriot, sœur de Carlin, & fille*
*De Catin, le sourjon de si noble famille.*
*Ie vy ce demy-Dieu en Espagne adoré,*
*Ie le vy d'Orient tellement honoré,*
*Que pour riche present son Inde luy enuoye*
*Cent vaisseaux tous les ans chargez de iaune proye.*

*Ie le vy craint, aimé, reueré, redouté,*
*Plein d'vne ame gaillarde & d'vn cœur indonté,*
*Roy de tant de troupeaux que ie n'en sçay le conte :*
*Car vn nombre si grand la memoire surmonte.*
*Mais le plus grand plaisir dont ie repeu mon cœur,*
*Ce fut quand ie cognu que ce Prince veinqueur*
*Des hommes & de soy, aimoit tant nostre France,*
*Qu'il soustenoit Carlin appuy de son enfance,*
*Et qu'en lieu de surprendre ou de rauir ses biens,*
*Bon frere luy gardoit ses suiects anciens,*
*Luy prestoit ses guerriers, le couuoit sous son aile,*
*Tant vaut vne amitié quand elle est fraternelle.*
*Iamais pour ce bien-fait ne puisses-tu grand Roy*
*Sentir se rebeller tes peuples contre toy,*
*Et iamais en ton lict ne puisse arriuer noise,*
*Puisque tu es si bon à la terre Françoise!*
*Passant d'autre costé i'allay voir les Anglois,*
*Region opposée au riuage Gaulois :*
*Ie vy leur grande mer en vagues fluctueuse,*
*Ie vy leur belle Royne honneste & vertueuse :*
*Autour de son Palais ie vy ces grands Mylords*
*Accorts, beaux & courtois, magnanimes & forts :*
*Ie les vy tous aimer la France leur voisine :*
*Ie les vy reuerer Carlin & Catherine,*
*Ayant iuré la paix, & ietté bien-auant*
*La querelle ancienne aux vagues & au vent.*
*Ie vy des Escossois la Royne sage & belle,*
*Qui de corps & d'esprit resemble vne immortelle :*
*I'approchay de ses yeux, mais bien de deux Soleils,*
*Deux Soleils de beauté qui n'ont point leurs pareils :*
*Ie les vy larmoyer d'vne claire rosée,*
*Ie vy d'vn beau crystal sa paupiere arrosée*
*Se souuenant de France, & du Sceptre laissé,*
*Et de son premier feu comme vn songe passé.*

*Qui voirroit en la mer ces deux Roynes fameuses*
*En beauté, trauerser les vagues escumeuses,*
*Certes on les diroit, à bien les regarder,*
*Deux Venus qui voudroient au riuage aborder.*
*Face bien tost le Ciel que leur ieunesse esclose*
*Comme vne belle fleur, ne resemble à la rose*
*Qui fanist sur l'espine, & languissante pend*
*Sa teste, & son parfum inutile respand,*
*Perdant odeur & teint & grace printaniere*
*Pour n'estre point cueillie en sa saison premiere.*
*Quand vne tendre vigne est pendante aux ormeaux,*
*En force & en vigueur elle estend ses rameaux,*
*Fait ombrage aux Pasteurs : mais si rien ne la serre,*
*Sans force & sans vigueur elle languist à terre,*
*Rampe desur la place, & d'vn bras flestrissant*
*En soy-mesme languist, le mespris du passant.*
*Soient doncques à deux Rois leurs ieunesses liées*
*D'vn amour eternel, afin que mariées,*
*Roynes sans perdre temps enfantent d'autres Rois,*
*Puis que leurs Maiestez aiment tant les François.*

Le second Pasteur voyageur.

*La mesme ardeur de gloire, & la bouillante enuie*
*De voir les estrangers, m'a fait voir l'Italie,*
*Terre grasse & fertile, où Saturne habitoit*
*Quand le peuple innocent de glan se contentoit.*
*I'ay veu le grand Pasteur de tant d'ames Chrestiennes,*
*I'ay veu dedans vn lac les barbes anciennes*
*De ces peres Bergers qui gouuernent sous eux*
*Par prudence & vertu vn peuple si heureux.*
*I'ay veu le grand Berger de la belle Florence,*
*Florence qui se dit de Catin la naissance :*

*I'ay veu le fleuue d'Arne & le Mince cornu,*
*Qui est par le berceau de Tityre cognu,*
*Où le Duc Mantouan ennemy de tout vice*
*Aux peuples ses suiets administre Iustice.*
*De là m'en retournant contre-mont, i'allay voir*
*Le beau Palais d'Vrbin, escolle de sçauoir.*
*Ie vy des Ferrarois le Pasteur & le maistre,*
*Qui se vante d'auoir de Roger pris son estre :*
*Ie vy sa forte ville & le Pau menaçant,*
*Qui va comme vn Toreau par les champs mugissant :*
*Grands Pasteurs, grands Bergers, qui ont la foy iurée*
*Au grand Prince Carlin d'eternelle durée,*
*Qui aiment sa grandeur, & qui d'vn cœur loyal*
*Redressent sa Couronne & son Sceptre Royal.*
*De là m'en retournant ie pris ma droite voye*
*Par les champs de Piedmont, par les monts de Sauoye,*
*Où ie vy ce grand Duc qui n'a point de pareil*
*Sous la voute du Ciel, en armes ny conseil,*
*Animé d'vne force & prompte & vigoreuse,*
*Ayant pris des Saxons sa race genereuse,*
*Et du Ciel son esprit, qui magnanime & chaut*
*A tousiours pour suiet vn penser grand & haut.*
*A son dextre costé ie vy sa femme assise,*
*Fleur & perle d'honneur que nostre siecle prise,*
*La tante de Carlin que la Grace a nourry,*
*La fille de François, & la sœur de Henry,*
*La mere des vertus qui iustement merite*
*D'estre ensemble vne perle & vne Marguerite.*
*Bien loin de sa maison soit malheur & meschef :*
*Le doux miel sous ses pieds, la manne sur son chef*
*Puisse tousiours couler, & les lis & les roses*
*Au plus froid de l'hyuer soyent pour elles décloses*
*Aux buissons de Piedmont : & en lieu d'vn Torrent*
*Le laict par la Sauoye aille tousiours courant*

*Murmurant son renom, puis que tant elle estime*
*Les chansons des Pasteurs, leurs flutes & leur rime.*

L'autre Berger voyageur.

*Que faites-vous ici, Bergers qui surmontez*
*Les Rossignols d'Auril quand d'accord vous chantez?*
*Que faites-vous ici? vous perdez ce me semble*
*La parole & le temps à rioter ensemble:*
*L'vn sur l'autre n'aura le pris victorieux,*
*Estans egalement les chers mignons des Dieux.*
*Apollon & Palés & Pan vous fauorisent,*
*Et tous à qui mieux mieux vous honorent & prisent:*
*Et pource abandonnez vos prix & vos discords,*
*Et venez escouter les merueilleux accords*
*De deux peres Bergers, qui dessous vne roche*
*Vont dire vne chanson dont Tityre n'approche.*
*Tous les Bergers des champs y courent d'vn grand pas:*
*Tous les chéuriers des monts en descendent à bas,*
*Et les plus grans rochers abaissent les oreilles*
*Sur l'Antre pour ouyr de si douces merueilles.*
*Maintenant en cherchant mon Belier adiré,*
*I'ay veu les deux Bergers dans l'Antre retiré,*
*Qui ont desia la flute à la léure pour dire*
*Ie ne sçay quoy de grand qu'Apollon leur inspire.*
*Venez donq' les ouir sans disputer en vain,*
*Ostez de vos flageols & la bouche & la main:*
*Vous estes tous vnis d'amitié mutuelle,*
*Puis la paix entre vous vaut mieux que la querelle.*

Le Chœur des Bergeres.

*I'ay ſongé ſur la mi-nuit*
*Ceſte nuit*
*Quand le doux ſommeil nous lie,*
*Que mille Cygnes chantoyent,*
*Qui ſortoyent*
*Du coſté de l'Italie.*
*I'en ay veu d'autres apres*
*Plus eſpais*
*Venir du coſté d'Eſpagne*
*Et d'autres forts & puiſſans*
*Blanchiſſans*
*Du coſté de l'Allemagne:*
*Puis en volant tout en rond*
*Sur le front*
*De Carlin luy faire feſte,*
*Et doucement le flatant*
*En chantant*
*Luy predire vne conqueſte.*
*I'ay veu preſque en meſme temps*
*Le Printemps*
*Florir deux fois en l'année:*
*Dieu ces ſonges nous permet,*
*Qui promet*
*Quelque bonne deſtinée.*

Le ſecond ioueur de Lyre.

*Vn iour au meſme lieu où nous ſommes ici,*
*Deux Bergeres ayans de leur race ſouci,*

*Bergeres de renom, de famille excellente,*
*L'vne mere du Roy, l'autre du Roy la tante,*
*L'vne venant de France & l'autre de Piemont,*
*Se trouuant en ceſt Antre où ces deux Paſteurs ſont,*
*Apres auoir long temps diſcouru de grans choſes,*
*Qui aux entendemens de tous hommes ſont cloſes,*
*Appellerent Carlin leur petit nourriçon,*
*Et luy firent par ordre vne belle leçon.*
*Or d'autant que leurs mots contenoyent la doctrine*
*Qu'il faut qu'vn ieune Roy retienne en ſa poitrine,*
*Portant dedans le cœur leur precepte imprimé,*
*S'il veut eſtre des ſiens bien craint & bien aimé :*
*Les Paſteurs d'ici pres, pour ne perdre la gloire*
*De tels enſeignemens ſi dignes de memoire,*
*Par vn vœu ſolennel aux Dieux ont ordonné*
*Qu'en ce mois tous les ans à iour determiné*
*Couurant l'Antre de fleurs & les prez de carolles,*
*Deux Paſteurs rediroyent mot à mot les parolles,*
*Qu'autrefois à Carlin ces Bergeres ont dit,*
*Et que la viue Echo par ces bois reſpandit :*
*A fin que des Paſteurs la ieuneſſe nouuelle*
*Apprenne tous les ans vne leçon ſi belle.*
*Or ils vont commencer, s'il vous plaiſt les ouir,*
*D'enſeignemens ſi beaux vous pourrez reſiouir,*
*Et vous couchant au ſoir pres du feu les redire*
*A vos ieunes enfans à fin de les inſtruire :*
*« Car ny large moiſſon, ny troupeaux engraiſſez,*
*« Ny bleds dans les greniers l'vn ſur l'autre amaſſez*
*« Ne vallent le ſçauoir, de l'eſprit l'heritage :*
*« Par la ſeule leçon le Paſteur deuient ſage.*

### Le premier Pasteur.

*Puis-que tu es, mon fils, de tant de Pasteurs maistre,*
*Que Dieu dans ton herbage a mis tant de troupeaux,*
*Il ne faut seulement sçauoir les mener paistre,*
*Sçauoir les engraisser, sçauoir tondre leurs peaus.*

### Le second Pasteur.

*Ce n'est rien de guider mille bœufs en pasture,*
*Il faut les conseruer & en auoir souci,*
*Il faut de ton bestail cognoistre la nature,*
*Corriger tes Bergers, te corriger aussi.*

I.

*Quand les petits Bergers font aux champs vne faute,*
« *Petite elle ne tire vn repentir apres :*
« *Mais des maistres Pasteurs elle deuient si haute,*
« *Qu'elle passe en grandeur les plus hautes forests.*

II.

*Et pource, mon Nepueu, il faut dés ta ieunesse*
*Apprendre la vertu, pour guide la suiuant :*
« *C'est vn ferme tresor qui les hommes ne laisse,*
« *Les autres biens mondains s'en-volent comme vent.*

I.

*Pour viure bien-heureux, crain Dieu sur toute chose :*
*Seul il faut l'adorer & au cœur l'imprimer,*
*Et le prier au soir quand le Soleil repose,*
*Et dés l'Aube du iour quand il sort de la mer.*

II.

*« Le ſeul commencement & la fin de ſcience,*
*« Eſt craindre le Seigneur, & maintenir la foy*
*Des peuples eſpandus ſous ton obeïſſance,*
*Qui ſont enfans de Dieu auſſi bien comme toy.*

I.

*Sois paré de vertu, non de pompe Royale :*
*« La ſeule vertu peut les grans Rois decorer.*
*« Sois Prince liberal : toute ame liberale*
*« Attire à ſoy le Peuple, & ſe fait honorer.*

II.

*Porte deſſur le front la honte de mal-faire,*
*Aux yeux la grauité, & la clemence au cœur,*
*La Iuſtice en la main, & de ton aduerſaire,*
*Fuſt il moindre que toy, ne ſois iamais moqueur.*

I.

*Rens le droit à chacun, c'eſt la vertu premiere*
*Qu'vn Roy doit obſeruer : ſois courageux & fort :*
*« La force du courage eſt la viue lumiere*
*« Qui nous fait meſpriſer nous-meſmes & la mort.*

II.

*Ne ſois point arrogant, vanteur ne temeraire,*
*Yurongne, opiniaſtre & ſuperbe à la main,*
*« Mutin, chagrin, deſpit : le Prince debonnaire*
*« Doit eſtre gracieux amiable & humain.*

I.

*Mesprise la richesse, & toutesfois desire*
*Comme Roy valeureux d'augmenter ton bonheur,*
*Et par armes vn iour agrandis ton Empire*
*Moins pour auoir du bien que pour auoir honneur.*

II.

*Sois ferme en ta parole, & de vaine promesse*
*N'abuse tes suiets, & aux trompeurs ne croy:*
*Celuy qui par le nez ainsi qu'vn Ours se laisse*
*Mener par les flateurs, n'est digne d'estre Roy.*

I.

*Sois tardif à courroux, & point ne te conseille*
*Par ieunes esuentez qui n'ont appris le bien:*
*Mais honore les vieux & leur preste l'oreille,*
*Et seul de ton cerueau n'entreprens iamais rien.*

II.

*Sois constant & hardi aux fortunes pressées,*
*Magnanime au peril, pront d'esprit & de main:*
*Et iugeant l'auenir par les choses passées*
*Serre le temps present, n'attens au lendemain.*

I.

*Chasse l'Oisiueté la mere de tout vice,*
*Et grand Seigneur appren les mestiers d'vn soldart:*
*Sauter, luter, courir, est honneste exercice,*
*Bien manier cheuaux & bien lancer le dart.*

II.

*Exerce ton eſprit aux choſes d'importance,*
*Aux affaires qui ſont de ton priué Conſeil,*
*« L'eſprit en eſt plus ſain : l'oiſeuſe negligence*
*« Sille les yeux des Rois d'vn malheureux ſommeil.*

I.

*Tu dois cognoiſtre ceux qui te font du ſeruice,*
*Les aimer les cherir pour leur fidelité :*
*Et à fin qu'apres toy honorer on les puiſſe,*
*Hauſſe-les aux honneurs comme ils ont merité.*

II.

*Par flateurs, par menteurs & par femmes ne donne*
*Ny preſens ny eſtats, malheur s'en eſt ſuiui :*
*Que la ſeule vertu ſeulement on guerdonne :*
*Si tu le fais ainſi, tu ſeras bien ſerui.*

I.

*Ne renuerſe iamais l'ancienne police*
*Du pays où les loix ont fleuri ſi long temps :*
*Ce n'eſt que nouueauté qui couue vne malice :*
*Si vn s'en reſiouiſt, mille en ſont mal-contens.*

II.

*Iamais, ſi tu m'en crois, ne ſouffre par la teſte*
*De ton peuple ordonner tes ſtatuts ny tes lois :*
*« Le peuple variable eſt vne eſtrange beſte,*
*« Qui de ſon naturel eſt ennemi des Rois.*

I.

*N'offenſe le commun pour aider à toy-meſme,*
*Des grans & des petits ſois touſiours le ſupport :*
*« La propre conſcience eſt vne genne extrême,*
*« Quand nous auons peché, qui touſiours nous remord.*

II.

*Et bref, mon cher Nepueu, pour regner prens exemple*
*Aux Rois tes deuanciers, Princes cheualeureux :*
*Si leurs faits pour patron ta ieuneſſe contemple,*
*Tu ſeras non pas Roy, mais vn Dieu bien-heureux.*

Le Chœur des Bergeres.

*Tout ainſi qu'vne prairie*
*Eſt portraite de cent fleurs,*
*Ceſte neuue Bergerie*
*Eſt peinte de cent couleurs.*
*Le Poëte ici ne garde*
*L'art de l'Eclogue parfait :*
*Auſſi la Muſe regarde*
*A traiter vn autre fait.*
*Pource Enuie ſi tu pinces*
*Son nom de broquars legers,*
*Tu faux : car ce ſont grans Princes*
*Qui parlent, & non Bergers.*
*Il meſpriſe le vulgaire,*
*Et ne veut point d'autre loy*
*Sinon la grace de plaire*
*A ſes Muſes & au Roy.*

# ECLOGVE II.

## LES PASTEVRS.

Aluyot & Fresnet.

*Paissez douces brebis, paissez ceste herbe tendre,*
*Ne pardonnez aux fleurs : vous n'en sçauriez tant prendre*
*Par l'espace d'vn iour, que la nuict ensuiuant*
*Humide n'en produise autant qu'au-parauant.*
*De là vous deuiendrez plus grasses & plus belles,*
*L'abondance de laict enflera vos mammelles,*
*Et suffirez assez pour nourrir vos aigneaux,*
*Et pour faire en tout temps des fromages nouueaux.*
*Et toy mon chien Harpaut seure & fidele garde*
*De mon troupeau camus, leue l'œil & pren garde*
*Que ie ne sois pillé par les loups d'alentour,*
*Ce-pendant qu'en ce bois ie me plaindray d'Amour.*
*Or-sus mon Aluyot, allon ie te supplie*
*Soulager en chantant le soin qui nous ennuye,*
*Allon chercher le frais de cet antre moussu,*
*Creusé dedans le flanc de ce tertre bossu :*
*Et là nous souuenans de nos cheres amies,*
*Qui sont de nos langueurs doucement ennemies,*
*Tous deux en deuisant par ordre nous dirons*
*Nos plaintes aux rochers qui sont aux enuirons,*
*A fin que quelque vent rapporte à leurs oreilles*
*Les soucis que nous font leurs beautez nompareilles.*

*Nous sommes arriuez dedans l'Antre sacré :*
*Ie m'en vay le premier (s'ainsi te vient à gré)*
*Te chanter ma complainte : ayant ouy la mienne,*
*Secondant ma douleur, tu me diras la tienne.*

Fresnet.

*Ma belle Marion, de qui le souuenir*
*Me fait comme Niobe en rocher deuenir,*
*Pour l'absence de toy ie hay ma propre vie,*
*Qui desdaignant mon cœur, maugré moy t'a suiuie,*
*Pour loger en tes yeux, qui ores de si loin*
*Me remplissent le cœur de tristesse & de soin.*
*Rien ne m'est agreable apres si longue absence,*
*I'espere sans espoir : la peur & l'esperance*
*Combatent ma raison, mais l'amoureuse peur*
*Assaut ma patience, & veinc tousiours mon cœur.*
*Rien ne me resiouist : soit que la belle Aurore*
*De roses & d'œillets l'Orient recolore,*
*Ou soit que le Soleil pende en bas ses cheuaux,*
*Il voit mes yeux en pleurs & mon cœur en trauaux.*
*Quand le soir est venu, ie conte ma fortune*
*Maintenant aux forests, maintenant à la Lune :*
*I'erre de bois en bois, car en lieu de dormir*
*Impatient d'amour ie ne fais que gemir :*
*Ou si le long trauail de fortune m'assomme,*
*Et me fait par contrainte aux yeux couler le somme,*
*Cent fantosmes diuers s'apparoissent à moy,*
*Qui me font en dormant trembler le cœur d'effroy :*
*Ie resue, ie discours, ie bâille, ie m'allonge :*
*Tantost son beau portrait qui me reuient en songe,*
*Me fuit, me suit, me tient, & en le poursuiuant*
*Pour le prendre en mes bras, ie ne pren que du vent.*

*C'eſt grand cas que d'aimer! vne amoureuſe playe*
*Ne ſe guariſt iamais pour choſe qu'on eſſaye:*
*Plus on la veut guarir, & plus le ſouuenir*
*La fait touſiours plus viue en nos cœurs reuenir.*
*I'ay beau me promener au trauers d'vn bocage,*
*I'ay beau paiſtre mes bœufs le long d'vn beau riuage,*
*I'ay beau voir le Printemps deſur les arbriſſeaux,*
*Ouyr les Roſſignols, gazouiller les ruiſſeaux,*
*Et voir entre les fleurs par les herbes menues*
*Sauter les aignelets ſous leurs meres cornuës,*
*Voir les boucs ſe choquer, & tout le long du iour*
*Voir les beliers ialoux ſe battre pour l'amour.*
*Ce plaiſir toutefois non-plus ne me contente*
*Que ſi du froid Hyuer la ſifflante tourmente*
*Auoit terni les champs, & en mille façons*
*Rué deſſus les fleurs la neige & les glaçons,*
*Et que les ſaints troupeaux de cent Nymphes compaignes*
*Ne vinſſent plus de nuict danſer en nos montaignes.*
*Bien que mon parc foiſonne en vaches & toreaux,*
*Et que ſous ma faueur viuent cent paſtoureaux*
*Qui ſçauent tous iouër des douces Cornemuſes,*
*Des Nymphes les mignons, des Faunes & des Muſes:*
*Bien que mon doux Flageol ſur tous le mieux appris,*
*Quand il me plaiſt chanter, ſeul emporte le pris:*
*Bien qu'en nulle ſaiſon le doux lait ne me faille,*
*L'vne part deuient creſme, & l'autre part ſe caille,*
*L'autre deuient fromage, vn mol, l'autre ſeiché,*
*Le mol eſt pour manger, le ſec pour le marché:*
*Et bien que mes brebis ne ſoyent iamais brehaignes,*
*Bien que mille troupeaux beſlent par les campaignes,*
*Ie voudrois n'auoir rien, Marion, ſinon toy*
*Que ie voudrois pour femme en mon antre chez moy,*
*Et parmi les foreſts loin d'honneur & d'enuie,*
*Vſer en te baiſant le reſte de ma vie.*

*L'orage eſt dangereux aux herbes & aux fleurs,*
*La froideur de l'Autonne aux raiſins qui ſont meurs,*
*Les vents aux bleds d'Auril: mais l'abſence amoureuſe*
*A l'amant qui eſpere eſt touſiours dangereuſe.*
*I'ay pour maiſon vn antre en vn rocher ouuert,*
*De Lambrunche ſauuage & d'Hierre couuert,*
*Qui deçà qui delà leurs grans branches eſpandent,*
*Et droit ſur le milieu de la porte les pendent.*
*Vn Meſlier noüailleux ombrage le portail,*
*Où ſans crainte du chaud remaſche mon beſtail:*
*Du pié naiſt vn ruiſſeau, dont le bruit delectable*
*S'enrouë entre-caſſé des cailloux & du ſable,*
*Puis au trauers d'vn pré ſerpentant de maint tour,*
*Arrouſe doucement le lieu de mon ſeiour.*
*De là tu pourras voir Paris la grande ville,*
*Où de mes paſtoureaux la brigade gentille*
*Porte vendre au marché ce dont ie n'ay beſoin,*
*Et touſiours argent frais leur ſonne dans le poing.*
*Là s'il te plaiſt venir, tu ſeras la maiſtreſſe,*
*Tu me ſeras mon tout, ma Nymphe & ma Deeſſe,*
*Nous viurons & mourrons enſemble, & tous les iours*
*Vieilliſſant nous verrons raieunir nos amours:*
*Tous deux nous eſtendrons deſſous vn meſme ombrage,*
*Tous deux nous menerons nos bœufs en paſturage*
*Dés la pointe du iour, les remenant au ſoir*
*Quand le Soleil tombant en l'eau ſe laiſſe choir:*
*Tous deux les menerons quand le Soleil ſe couche,*
*Et quand de bon matin il ſort hors de ſa couche:*
*A toute heure en tous lieux enſemble nous irons,*
*Et deſſous meſme loge enſemble dormirons.*
*Puis au plus chaud du iour, eſtans couchez à l'ombre,*
*Apres auoir conté de mes troupeaux le nombre,*
*Pour chaſſer le ſommeil, ie diray des chanſons*
*Que pour toy ie compoſe en diuerſes façons.*

*Alors toy doucement ſur mes genoux aſſiſe,*
*Maintenant tu ferois d'vne douce feintiſe*
*Semblant de ſommeiller, maintenant tu ferois*
*Semblant de t'eſueiller, puis tu me baiſerois,*
*Et preſſerois mon col de tes bras, en la ſorte*
*Qu'vn orme eſt enlacé d'vne vigne bien forte:*
*Maintenant tu romprois de ton baiſer mon chant,*
*Maintenant tu irois de tes léures cherchant*
*A m'oſter le flageol hors de la léure mienne,*
*Pour y mettre en ſon lieu le coural de la tienne:*
*Puis tu me baiſerois, & me voulant flater*
*Tu voudrois quelquefois auecque moy chanter:*
*Quelquefois toute ſeule, & comme languiſſante*
*Ie te verrois mourir en mes bras palliſſante,*
*Puis te reſuſciter, puis me faire mourir,*
*Puis d'vn petit ſou-ris me venir ſecourir,*
*Puis en mille façons de tes léures vermeilles*
*Me rebaiſer les yeux, la bouche & les oreilles,*
*Et coup ſur coup ietter des pommes dans mon ſein,*
*Que i'aurois & d'œillets & de roſes tout plein,*
*Pour reietter au tien qui maintenant pommelle*
*Comme fait au Printemps vne pomme nouuelle:*
*Sein où logeoit Amour, qui le trait me tira*
*Au cœur, qui autre nom depuis ne ſouſpira*
*Que le tien Marion, teſmoin en eſt ce Cheſne,*
*Où ces vers l'autre iour i'engrauay d'vne aleſne:*

Les ondes refuiront contremont les ruiſſeaux,
Sans fueilles au Printemps ſeront les arbriſſeaux,
Venus ſera ſans torche, & Amour ſans ſagette,
Quand le Paſteur Freſnet oubli'ra Mariette.

*Sus troupeau deſlogeon, i'ay d'eſcliſſe & d'oſier,*
*Acheuant ma chanſon, acheué mon panier:*

*Voici la nuict qui vient, il me faut mener boire*
*Mon grand bouc escorné qui a la barbe noire.*
*Or adieu Marion, ma chanson, & le iour:*
*Le iour me laisse bien, mais non pas ton amour.*
*Ainsi disoit Fresnet: Aluyot au contraire*
*Pour l'amour de sa Dame vne chanson va faire.*

Aluyot.

*Ma Ianette, mon cœur, dont ie n'ose approcher,*
*Tant les yeux sont ardans, plus polie à toucher*
*Que la plume d'vn Cygne, & plus fresche & plus belle*
*Que n'est au mois d'Auril vne rose nouuelle,*
*Plus douce que le miel, plus blanche que le lait,*
*Plus vermeille en couleur que le teint d'vn œillet:*
*Voici (il m'en souuient) le mois & la iournée*
*(O douce souuenance heureuse & fortunée!)*
*Où premier ie te vey peigner tes beaux cheueux,*
*Ainçois filets dorez, mes liens & mes nœuds.*
*Ie vy de sa main propre Amour les mettre en ordre,*
*Et filet à filet en deux tresses les tordre:*
*I'en coupay les plus blons & les plus crespelets:*
*Les tournant en cordons i'en fy des brasselets*
*Que ie porte à mes bras, signe que tu tiens prise*
*En tes crespes cheueux mon cœur & ma franchise:*
*Ie les garde bien cher, car en nulle saison*
*Ie ne veux eschapper de si belle prison.*
*Mainte fille en voyant ma face ieune & tendre,*
*Où la barbe commence encores à s'estendre,*
*M'a choisi pour amy: hier mesme Margot*
*Qui fait sauter ses bœufs au son du harigot,*
*Tu la cognois, Ianette, enuoya Iaqueline*
*Vers moy, pour me donner de sa part vn beau Cygne,*

*Et me dist, Ceste-là qui te donne ceci,*
*Auecque son present à toy se donne aussi:*
*Pren son present & elle, assez elle merite,*
*Ayant les yeux si beaux, d'estre ta fauorite.*
*Mais ie la refusay: car plustost que d'aimer*
*Autre que toy, mon cœur, douce sera la mer,*
*Le doux miel coulera de l'escorce d'vn Fresne,*
*Et les roses croistront sur les branches d'vn Chesne,*
*Les buissons porteront les œillets rougissans,*
*Et les haliers ronceux les beaux lis blanchissans.*
*D'autant que du Printemps la plaisante verdure*
*Est plus douce aux troupeaux que la triste froidure,*
*D'autant qu'vn arbre enté rend vn iardin plus beau*
*Que le tige espineux d'vn rude sauuageau,*
*D'autant qu'vn Oliuier surpasse en la campaigne*
*D'vn saule pallissant la perruque brehaigne,*
*Et d'autant qu'au matin la belle Aube qui luit,*
*Surmonte de clarté les ombres de la nuict:*
*D'autant, ma Ianeton, desur toute pucelle*
*Tu sembles à mes yeux plus gentille & plus belle:*
*Ces Houx m'en sont tesmoins, & ces Pins que tu vois*
*Surmonter en hauteur la cyme de ces bois,*
*Où m'esbatant vn iour i'engrauay sur l'escorce*
*D'vn Chesne non ridé, cest Epigrame à force.*

Quand Aluyot viura sans aimer Ianeton,
Le Bouc se vestira de la peau d'vn Mouton,
Et le Mouton prendra la robbe d'vne Chéure
Et aura comme vn Bouc barbe dessous la léure

*I'ay l'ame toute esmeüe & le cœur tout raui,*
*Quand ie pense en ce iour où premier ie te vy*
*Porter vn beau panier (ainsi qu'vne bergere)*
*Allant cueillir des fleurs au iardin de ma mere:*

*Si toſt que ie te vy, ſi toſt ie fu deceu,*
*Ie me perdi moy-meſme, & depuis ie n'ay ſceu*
*Soulager ma douleur : tant l'amoureuſe flame*
*Deſcendant iuſqu'au cœur m'auoit embraſé l'ame.*
*Tu auois tes cheueux ſans ordre deſliez,*
*Frizez creſpez retors, primes & deliez*
*Comme filets de ſoye : & de houpes garnie*
*Te pendoit aux talons ta belle ſouquenie.*
*Ta ſœur alloit apres, i'allois apres auſſi :*
*Et comme ie voulois te conter mon ſouci,*
*Las ! ie m'eſuanouy, & l'amoureux martyre*
*Qui me preſſoit le cœur, ne me laiſſa rien dire.*
*A la fin reuenu de telle paſmaiſon,*
*Le bouillant appetit ſurmonta la raiſon,*
*Ie te contay mon mal : mais toy ſans eſtre attainte*
*De ma triſte douleur, te moquas de ma plainte.*
*Or comme tu cueillois vne fleur de ta main*
*Par feintiſe, vn bouquet te tomba de ton ſein*
*(Où mainte fleur eſtoit l'vne à l'autre arrengée)*
*Lié de tes cheueux & de ſoye orengée :*
*Ie l'amaſſe & l'attache au bord de mon chapeau,*
*Et bien qu'il ſoit fany, touſiours me ſemble beau,*
*Comme ayant la couleur de ma face bleſmie,*
*Qui maugré mon Printemps ſe fleſtriſt pour m'amie.*
*Ainſi que ie pleurois pour mon mal appaiſer,*
*Tu ſautes à mon col, me donnant vn baiſer :*
*Ha ie meurs quand i'y penſe ! & de ta bouche pleine*
*De roſes, me verſas dans l'ame ton haleine :*
*Ce doux baiſer paſſa (dont i'ay veſcu depuis)*
*Soudain de nerfs en nerfs, de conduis en conduis,*
*De veine en veine apres, de mouëlle en mouëlle,*
*M'allumant tout le ſang d'vne chaleur nouuelle,*
*Si bien qu'en toutes parts, en toute place & lieux*
*I'ay touſiours ton baiſer au deuant de mes yeux :*

*I'en sens tousiours l'haleine, & depuis ma Musette*
*N'a peu chanter sinon le baiser de Ianette.*
*Doux est du Rossignol la rustique chanson,*
*Et celle du Linot & celle du Pinçon:*
*Doux est d'vn clair ruisseau le sautelant murmure,*
*Bien doux est le sommeil sur la douce verdure:*
*Mais plus douce est ma flute, & les vers que de toy*
*Ie chante, quand tu es assise aupres de moy.*
*I'oy tousiours dans mon Antre vne belle fontaine,*
*Mon lit d'herbes est fait, ma place est toute pleine*
*De toisons de brebis, que le vent fist broncher*
*L'autre iour contre bas du feste d'vn rocher.*
*De l'ardeur du Soleil autant ie me soucie,*
*Qu'vn Amant enchanté des beautez de s'amie*
*Se soucie d'ouir son pere le tanser:*
*Car Amour ne le fait qu'en sa Dame penser.*
*Autant qu'on peut songer en dormant de richesses,*
*Autant i'ay de troupeaux: sur leurs toisons espesses*
*Tous les iours ie m'endors sans me donner esmoy*
*Du froid: car la froideur ne vient pas iusqu'à moy.*
*Mais ce-pendant qu'ici ie chante ma Ianette,*
*Vesper reluit au Ciel d'vne clarté brunette:*
*Le temps coule si tost que ie ne le sens point,*
*Le Soleil est couché: mais l'ardeur qui me poingt,*
*Ne se couche iamais, & iamais ne s'alente*
*(Donnant tréue à mon cœur) tant elle est violente.*
*Remede contre Amour ie ne sçaurois trouuer,*
*Voire eussé-ie auallé tous les torrens d'Hyuer,*
*Et beu tous les glaçons des montaignes Rifées,*
*Tant i'ay de sa chaleur les veines eschaufées.*
*Ie ne puis qu'en chantant ma douleur contenter:*
*Mon confort seulement ne vient que de chanter.*
*La Cigale se plaist du chant de la Cigale,*
*Et Pasteur i'aime bien la chanson pastorale:*

*L'Aigneau ſuit l'herbe courte, & le doux Chéurefueil*
*Eſt ſuiui de la Chéure, & le bois du Chéureil:*
*Chacun ſuit ſon deſir, & i'aime ma Muſette*
*Pour y chanter deſſus les amours de Ianette.*
*Or adieu Ianeton, le iour & ma chanſon:*
*D'vn ruiſſeau murmurant ſi plaiſant n'eſt le ſon,*
*Le ſommeil n'eſt ſi doux, ny les ieunes fleurettes*
*Du Printemps ne ſont pas ſi douces aux Auettes,*
*Que les vers me ſont doux, voire autant que tes yeux*
*Qui font touſiours Amour de moy victorieux.*

# ECLOGVE III.

OV

# CHANT PASTORAL

ſur les nopces de Monſeigneur Charles Duc de Lorraine, & Madame Claude, fille deuxieſme du Roy Henry II.

## LES PASTEVRS.

Bellot, Perrot, & Michau.

*Vn Paſteur Angeuin & l'autre Vandomois,*
*Bien cognus des rochers, des fleuues & des bois,*
*Tous deux d'âge pareils, d'habit & de houlette,*
*L'vn bon ioüeur de flute & l'autre de muſette,*
*L'vn gardeur de brebis & l'autre de chéureaux,*
*S'eſcarterent vn iour bien loin des Paſtoureaux.*

*Tandis que leur bestail paissoit parmi la plaine*
*Vn peu dessous Meudon au riuage de Seine,*
*Laisserent leurs mastins pour la crainte des loups,*
*Bien armez de colliers tous herissez de clous :*
*Et montant sur le dos d'vne colline droite*
*Au trauers d'vne vigne, en vne fente estroite,*
*Gaignerent pas à pas la Grotte de Meudon,*
*La Grotte que Charlot (Charlot de qui le nom*
*Est saint par les forests) a fait creuser si belle*
*Pour estre des neuf Sœurs la demeure eternelle :*
*Sœurs qui en sa faueur ont mesprisé les eaux*
*D'Eurote & de Permesse, & les tertres iumeaux*
*Du cheuelu Parnasse, où la fameuse source*
*Prist du Cheual volant & le nom & la course,*
*Pour venir habiter son bel Antre esmaillé,*
*Vne loge voutée en vn roc entaillé.*
*Si tost que ces Pasteurs du milieu de la rotte*
*Apperceurent le front de la diuine Grotte,*
*S'enclinerent à terre, & craintifs honoroyent*
*De bien loin le repaire où les Sœurs demeuroyent.*
*Apres l'oraison faite, arriuent à l'entrée*
*(Nuds de teste & de pieds) de la Grotte sacrée :*
*Car ils auoyent tous deux & sabots & chapeaux,*
*Reuerant le saint lieu, pendus à des rameaux.*
*Eux deuots arriuez au deuant de la porte*
*Saluerent Pallas qui la Gorgonne porte,*
*Et le petit Bacchus, qui dans ses doigts marbrins*
*Tient vn rameau chargé de grappes de raisins :*
*Se lauent par trois fois de l'eau de la fontaine,*
*Se serrent par trois fois de trois plis de veruene,*
*Trois fois entournent l'Antre, & d'vne basse vois*
*Appellent de Meudon les Nymphes par trois fois,*
*Les Faunes, les Syluains, & tous les Dieux sauuages*
*Des prochaines forests, des monts & des bocages :*

*Puis prenant hardiesse ils entrerent dedans*
*Le saint horreur de l'Antre, & comme tous ardans*
*De trop de Deité, sentirent leur pensée*
*De nouuelle fureur brusquement insensée.*
*Ils furent esbahis de voir le partiment*
*En vn lieu si desert, d'vn si beau bastiment:*
*Le plan, le frontispice, & les piliers rustiques,*
*Qui effacent l'honneur des colonnes antiques:*
*De voir que la Nature auoit portrait les murs*
*De grotesque si viue en des rochers si durs:*
*De voir les cabinets, les chambres & les salles,*
*Les terrasses, festons, guillochis & ouales,*
*Et l'esmail bigarré, qui resemble aux couleurs*
*Des prez quand la saison les diapre de fleurs:*
*Ou comme l'Arc-en-ciel qui peint à sa venuë*
*De cent mille couleurs le dessus de la nuë.*
*Lors Bellot & Perrot (de tels noms s'appelloyent*
*Les Pasteurs qui par l'Antre en reuerence alloyent)*
*Ne se peuuent garder de rompre le silence,*
*Et le premier des deux Bellot ainsi commence.*

Bellot.

*Printemps, naissez, croissez, & de mille façons*
*Couurez les prez nouueaux de fleureuses moissons,*
*A fin qu'en les cuillant fraischement ie façonne*
*Pour le front de Charlot vne belle couronne.*
*Pasteurs, puis que Charlot nous daigne regarder,*
*Comme nous soulions faire, il ne faut plus garder*
*Pour la crainte des loups, nos brebis camusettes,*
*Qui sans crainte paistront au bruit de nos musettes.*
*Nos chéures sans danger les Saules brouteront,*
*Et nos toreaux sous l'ombre assis remascheront*

*L'herbage à ſeureté ſous les ſons de Tityre :*
*Et nous autres bergers ne ferons plus que rire,*
*Que iouer, que fluter, que chanter & dancer,*
*Comme ſi l'âge d'or vouloit recommencer*
*A regner deſſous luy, comme il regnoit à l'heure*
*Que Saturne faiſoit en terre ſa demeure.*
*Nous luy baſtirons d'herbe vn autel comme Pan,*
*Nous chommerons ſa feſte, & au retour de l'an,*
*Tout ainſi qu'à Palés, ou à Cerés la grande,*
*Trois pleins vaiſſeaux de laict luy verſant pour offrande,*
*Inuoquerons ſon nom : & boiuant à l'entour*
*De l'autel, nous ferons vn banquet tout le iour,*
*Où Ianot Limoſin pendra la chalemie*
*A tous Bergers venans pour l'amour de s'amie :*
*Car c'eſt vn demi-Dieu, à qui plaiſent nos ſons,*
*Qui fait cas des Paſteurs, qui aime leurs chanſons,*
*Qui garde leurs brebis de chaud & de froidure,*
*Et en toutes ſaiſons les fourniſt de paſture.*
*Quelque part que tu ſois, Charlot, pour ta vertu*
*En tes léures touſiours ſauourer puiſſes-tu*
*Le doux ſuccre & la manne, & manger tout enſemble*
*Le miel, qui en douceur à tes propos reſemble,*
*Et touſiours quelque part que tu voudrois aller*
*Puiſſent deſſous tes pieds les fontaines couler*
*De vin & de nectar, & loin de ton herbage*
*Le Ciel puiſſe ruer ſa foudre & ſon orage :*
*Les cornes de tes bœufs ſe puiſſent iaunir d'or,*
*D'or le poil de tes boucs, & la toiſon encor*
*De tes brebis ſoit d'or, & les peaux qui heriſſent*
*De tes chéures le dos de fin or ſe iauniſſent.*
*Pan le Dieu chéure-pied des Paſteurs gouuerneur,*
*Augmente ta maiſon, tes biens & ton honneur :*
*Touſiours puiſſe d'aigneaux peupler ta bergerie,*
*De ruiſſeaux argentins arrouſer ta prairie,*

*Et toufiours d'herbe efpaiffe emplir tes gras herbis,*
*De toreaux ton eftable, & ton parc de brebis,*
*Puis que tu es fi bon & que tu daignes prendre*
*Quelque foin des Pafteurs & leurs flutes entendre.*
*A-tant fe teut Bellot, & à peine auoit dit,*
*Qu'en pareille Chanfon Perrot luy refpondit.*

Perrot.

*Nymphes filles des eaux, des Mufes les compagnes,*
*Qui habitez les bois, les monts, & les campagnes,*
*Permettez moy chanter voftre Antre de Meudon,*
*Que des mains de Charlot vous receuftes en don.*
*Comme Amphion tira les gros cartiers de pierre*
*Pour emmurer fa ville au fon de fa guiterre:*
*Ainfi ce beau feiour Charlot vous a conftruit*
*De rochers qui fuiuoyent de fa voix le doux bruit.*
*Ceux qui viendront, Charlot, ou boire en ta fontaine,*
*Ou s'endormir aupres, fe voirront l'ame pleine*
*De fainčte Poëfie, & leurs vers quelquefois*
*Pourront bien refiouir les oreilles des Rois.*
*Ici comme iadis en ces vieux tabernacles*
*De Delphe & de Delos, fe rendront les oracles:*
*Et à ceux qui voudront à la Grotte venir,*
*Phebus leur apprendra les chofes à venir.*
*Charlot ie te fuppli' ne rougis point de honte*
*De nous fimples Bergers faire vn petit de conte:*
*Apollon fut Berger, & le Troyen Pâris:*
*Et le ieune amoureux de Venus, Adonis,*
*Ainfi que toy porta au flanc la panetiere,*
*Et par les bois fonna l'amour d'vne Bergere:*
*Mais nul des Paftoureaux en l'antique faifon*
*Comme toy, n'a bafti des Mufes la maifon.*

*Toufiours tout à l'entour la tendre mouffe y croiffe,*
*Le poliot fleuri en tout temps y paroiffe:*
*Le lierre tortu recourbé de maint tour*
*Y puiffe fus fon front grimper tout à l'entour,*
*Et la belle lambrunche enfemble entortillée*
*Laiffe efpandre fes bras tout du long de l'allée:*
*L'auette en lieu de ruche agence dans les troux*
*Des ruftiques piliers, fa cire & fon miel roux,*
*Et le freflon armé qui les raifins moiffonne,*
*De fon bruit enroüé par l'Antre ne bourdonne:*
*Mais les beaux grefillons, qui de leurs cris trenchans*
*Salu'ront les Pafteurs à leur retour des champs.*
*Mainte gentille Nymphe, & mainte belle Fée,*
*L'vne aux cheueux pliez, & l'autre defcoifée,*
*Auecque les Syluains y puiffe toute nuit*
*Fouler l'herbe des pieds au fon de l'eau qui bruit.*
*Toufiours cefte maifon puiffe auoir arrofée*
*Le bas d'vne fonteine, & le haut de rofée:*
*Toufiours foit aux Pafteurs fon taillis ombrageux,*
*Sans crainte de la foudre ou du fer outrageux:*
*Et iamais au fommet quand la nuict eft obfcure,*
*Les Choüans annonceurs de mauuaife aduenture*
*Ne s'y viennent percher, mais les Roffignolets*
*Voulant chanter plus haut que tous nos flageolets,*
*Y desgoifent toufiours par la verte ramée*
*Du bon Pafteur Charlot la belle renommée,*
*A fin que tous les vents l'emportent iufqu'aux Cieux,*
*Et du Ciel puiffe aller aux oreilles des Dieux.*
*Ainfi finift Perrot, & l'vn & l'autre enfemble*
*(A qui tout le pied droit par bon augure tremble)*
*Sortent hors de la Grotte, & à fin de pouuoir*
*Mieux chanter à loifir s'en-allerent affoir*
*L'vn defur vn gazon, l'autre fur vne fouche:*
*Et lors de tels propos Bellot ouurit fa bouche.*

Bellot.

*Perrot, tous les Pasteurs ne te sont que louer,*
*Te vantent le premier, soit que vueilles iouer*
*Du Cistre ou du Rebec, & la Musette tienne,*
*Tant ils sont abusez, comparent à la mienne:*
*Ie voulois dés long temps seul à seul te trouuer*
*Loin de nos compagnons, à fin de t'esprouuer,*
*Pour maistre te monstrer qu'autant ie te surpasse*
*Qu'vne haute montagne vne colline basse.*

Perrot.

*Mon Bellot, il est vray que les Pasteurs d'ici*
*M'estiment bon Poëte, & ie le suis aussi:*
*Mais non tel qu'est Michau, ou Lancelot qui sonne*
*Si bien de la Musette aux riues de Garonne,*
*Et mon chant au prix d'eux est pareil au Pinçon,*
*Qui veut du Rossignol imiter la chanson.*
*Toutesfois, mon Bellot, ie ne te veux desdire:*
*Si tu es bon Thyrsis, ie seray bon Tityre.*
*Commence, ie n'ay point le courage failli:*
*L'assailleur bien souuent vaut moins que l'assailli.*
*Il faut pour le veinqueur que nous mettions vn gage:*
*Quant à moy, pour le prix ie depose vne cage*
*Que ie fis l'autre iour voyant paistre mes bœufs,*
*Deuisant à Thoinet qui s'egale à nous deux:*
*Les barreaux sont de Til, & la perchette blanche*
*Qui trauerse la cage, est d'vne Coudre franche:*
*De pelures de Ionc i'ay tissu tout le bas:*
*A l'vn des quatre coings la coque d'vn Limas*
*Pend d'vn crin de cheual, voire de telle sorte*
*Qu'on diroit à la voir qu'elle mesme se porte.*

26.

*I'ay creusé d'vn Sureau l'auge bien proprement,*
*Et les quatre pilliers du petit bastiment*
*Sont d'vne grosse ronce en quatre parts fendue:*
*Et le cordon tressé duquel elle est pendue,*
*Belin me l'a donné, houpé tout à l'entour*
*Des couleurs qu'il gaigna de Caton l'autre iour.*
*I'ay dedans prisonniere vne ieune Aloüette,*
*Qui desgoise si bien, qu'hier ma Cassandrette*
*Que i'aime plus que moy, m'en offrit vn veau gras*
*Au front desia cornu, voire & si ne l'eut pas:*
*Toutesfois tu l'auras si tu me gaignes ores,*
*Mais ie t'asseure bien que tu ne l'as encores.*

Bellot.

*Pour la cage & l'oiseau ie veux mettre vn panier*
*D'artifice enlacé de vergettes d'ozier,*
*Large & rond par le haut, qui tousiours diminüe*
*En tirant vers le bas d'vne pointe menüe:*
*L'anse est faite d'vn hous qu'à force i'ay courbé:*
*En voulant l'atenuir le doigt ie me coupé*
*Auecque ma serpette: encores de la playe*
*Ie me deuls, quand du doigt mon flageollet i'essaye.*
*Tout ce gentil panier est portrait par-dessus*
*De Mercure & d'Io, & des cent yeux d'Argus:*
*Io est peinte en vache, & Argus en vacher:*
*Mercure est tout aupres, qui du haut d'vn rocher*
*Roulle le corps d'Argus, apres auoir coupée*
*Son col du fer courbé de sa trenchante espée:*
*De son sang naist vn Paon, qui ses ailes ouurant*
*Va deçà & delà tout le panier courant.*
*Il me sert à serrer des fraizes & des roses,*
*Il me sert à porter au marché toutes choses:*

*Mon Oliue, mon cœur, desire de le voir,*
*Elle me veut donner son mastin pour l'auoir,*
*Et si ne l'aura pas : ie te le mets en gage,*
*I'en refuse trois fois la vente de ta cage.*
*Mais qui nous iugera? qui en prendra le soin?*
*Vois-tu ce bon vieillard qui vient à nous de loin?*
*A luy voir au menton la barbe venerable,*
*Le chef demi couuert d'vn poil gris honorable,*
*La houlette en la main d'vn noüailleux cormier,*
*Le hauqueton d'vn Daim, c'est Michau le premier*
*Des Pasteurs en sçauoir, auquel font reuerence*
*Quand il vient en nos parcs, tous les Bergers de France.*

Perrot.

*Ie le cognois, Bellot, ie l'ay ouy chanter:*
*Autant comme tu fais, ie l'ose bien vanter:*
*Car il a bien souuent daigné prendre la peine*
*De louër mes chansons à Charlot de Lorraine.*

Michau.

*Que dites-vous, garçons, des Muses le souci?*
*Ici le bois est verd, l'herbe fleurist ici,*
*Ici les petits monts les campagnes emmurent,*
*Ici de toutes parts les ruisselets murmurent:*
*Ne soyez point oisifs, Enfans, chantez tousiours,*
*Mais comme auparauant ne chantez plus d'amours,*
*Eleuez vos esprits aux choses bien plus belles,*
*Qui puissent apres vous demeurer immortelles.*
*N'auez-vous entendu comme Pan le grand Dieu,*
*Le grand Dieu qui preside aux Pasteurs de ce lieu,*

*Par mariage assemble à sa fille Claudine*
*Le beau Pasteur Lorrain, de telle fille digne?*
*C'est le ieune Charlot, tige de sa maison,*
*Parent de ces Pasteurs qui portent la Toison,*
*Et cousin de Charlot le bon hoste des Muses,*
*Duquel tousiours le nom enfle vos cornemuses:*
*Et de ce grand Francin, qui à coups de leuiers,*
*De fondes, & de dars a chassé les bouuiers*
*Qui venoyent d'outre-mer manger nos pasturages,*
*Et menoyent maugré nous leurs bœufs en nos riuages.*
*Là ne se doit dresser vn vulgaire festin:*
*Depuis le soir bien tard iusqu'au premier matin*
*La feste durera, & les belles Naiades,*
*Les Faunes, les Syluains, Dryades, Oreades,*
*Les Satyres, les Pans tout le iour balleront,*
*Et de leurs pieds fourchus l'herbette fouleront.*
*De ce beau mariage entonnez vos Musettes,*
*Monstrez-vous auiourd'huy tels sonneurs que vous estes,*
*Chantez ceste alliance, & ce bon-heur sacré:*
*Les deux freres Lorrains vous en sçauront bon gré.*
*Pan y tiendra sa Court en Maiesté Royale,*
*Aupres de luy sera son espouse loyale,*
*Et son fils desia Roy, & sa diuine Sœur*
*Qui passe de son nom & la perle & la fleur.*
*Sus donc chante, Bellot, commence quelque chouse:*
*Tu diras l'espousé, Perrot dira l'espouse:*
*Car il vaut mieux, Enfans, celebrer ce beau iour,*
*Qu'vser vos chalumeaux à chanter de l'Amour.*

Bellot.

*O Dieu qui prens le soin des nopces, Hymenée,*
*Laisse pendre à ton dos ta chape ensafranée,*

*Ton pied ſoit enlacé d'vn beau brodequin bleu,*
*Et portes en ta main vn clair flambeau de feu :*
*Eſternue trois fois, & trois fois de la teſte*
*Fay ſigne de bon-heur à la nociere feſte*
*De Claudine & Charlot, à fin que deſormais*
*Le mariage ſoit heureux pour tout iamais.*
*Ameine auecques toy la Cyprienne ſainte*
*D'vn demi-ceint tiſſu deſſus les hanches ceinte,*
*Et ſon enfant Amour tenant l'arc en ſes mains,*
*Pour ſe cacher és yeux du Prince des Lorrains.*
*Ce n'eſt pas vn Berger, qui vulgaire & champeſtre*
*Meine aux gaiges d'autruy vn maigre troupeau paiſtre :*
*Mais qui a cent troupeaux de vaches & de bœufs,*
*De boucs & de beliers paiſſans les prez herbeus*
*De Meuſe & de Moſelle, & la fertile plaine*
*De Bar, qui ſe confine aux terres de Lorraine.*
*Il s'eleue en beauté ſur tous les paſtoureaux*
*Comme vn braue toreau ſur les menus troupeaux,*
*Ou comme vn Pin gommeux au reſonnant fueillage*
*Tient ſon chef pommelu par-deſſus vn bocage.*
*Qui plus eſt, ſon menton en ſa ieune ſaiſon*
*Ne ſe fait que creſper d'vne blonde toiſon.*
*Bergers, faites ombrage aux fontaines ſacrées,*
*Semez tous les chemins de fleurettes pourprées,*
*Deſpandez la Muſette, & de branles diuers*
*Chantez à ce Charlot des chanſons & des vers.*
*Qu'il te tarde beaucoup que Veſper ne t'ameine*
*La nuict où tu mettras vne fin à ta peine !*
*Soleil, haſte ton cours, accourci ton ſeiour,*
*Charlot a plus beſoin de la nuict que du iour.*
*L'amitié, la beauté, la grace, & la ieuneſſe*
*Appreſteront ton lict, & par grande largeſſe*
*Vne pluye d'œillets deſſus y ſemeront,*
*Et d'ambre bien-ſentant les draps parfumeront :*

*Mille gentils Amours ayant petites ailes*
*Voleront ſur le lict, comme és branches nouuelles*
*Des arbres au Printemps reuolent les oiſeaux,*
*Qui ſe vont eſgayant de rameaux en rameaux:*
*Iamais vigne aux ormeaux ſi fort ne ſoit liée*
*Comme autour de ton col ta ieune mariée*
*Qui d'vn baiſer permis ta bouche embaſmera,*
*Et d'vn autre plaiſir ton cœur allumera.*
*C'eſt vne prime fleur encores toute tendre:*
*Eſpoux, garde toy bien bruſquement de la prendre,*
*Il la faut laiſſer croiſtre, & ne faut ſimplement*
*Que tenter ceſte nuict le plaiſir ſeulement.*
*Comme tes ans croiſtront, les ſiens prendront croiſſance:*
*Lors d'elle à plein ſouhait tu auras iouyſſance,*
*Et trouueras meilleur mille fois le plaiſir:*
*Car l'attente d'vn bien augmente le deſir.*
*Or le ſoir eſt venu, entrez en voſtre couche,*
*Dormez bras contre bras, & bouche contre bouche:*
*La concorde à iamais habite en voſtre lit:*
*Chagrin, diſſenſion, ialouſie & deſpit*
*Ne vous troublent iamais, ains d'vn tel mariage*
*Puiſſe naiſtre bien toſt vn genereux lignage*
*Meſlé du ſang Lorrain & du ſang de Valois,*
*Qui Partenope vn iour remette ſous ſes lois,*
*Et puiſſe couronner ſes royales armées*
*Sur le bord du Iourdain de palmes Idumées.*
*A-tant ſe teut Bellot, & Perrot tout gaillard*
*Enflant ſon chalumeau, luy reſpond d'autre part.*

Perrot.

*O Lucine Iunon, qui aux nopces preſides,*
*Et de Paons couplez, où il te plaiſt, tu guides*

*Ton coche comme vent sur terre & dans les Cieux,*
*Braue de Maiesté, comme Royne des Dieux,*
*Amene Pasithée & la Muse diuine*
*Qui preside aux banquets, aux nopces de Claudine.*
*Comme vne belle rose est l'honneur du iardin,*
*Qui aux rais du Soleil est esclose au matin,*
*Claudine est tout l'honneur de toutes les Bergeres,*
*Et les passe d'autant qu'vn Chesne les fougeres :*
*Nulle ne l'a gaignée à sçauoir façonner*
*Vn chapelet de fleurs pour son chef couronner :*
*Nulle ne sçait mieux ioindre au lis la fraische rose,*
*Nulle mieux sur la Gaze vn dessein ne compose*
*De fil d'or & de soye, & nulle ne sçait mieux*
*L'aiguille demener d'vn pouce ingenieux.*
*Comme parmi ces bois volent deux tourterelles*
*Que ie voy tous les iours se caresser des ailes,*
*Se baiser l'vne l'autre, & ne s'entre-eslongner,*
*Mais constantes de foy tousiours s'accompagner,*
*Qui de leur naturel iusqu'à la mort n'oublient*
*Les premieres amours qui doucement les lient :*
*Ainsi puisses-tu viure en amoureux repous*
*Iusqu'à la mort, Claudine, auecque ton espous.*
*Ie m'en-vay sur le bord des riues plus secrettes*
*Cueillir en mon panier vn monceau de fleurettes,*
*A fin de les semer sur ton lict genial,*
*Et chanter à l'entour ce beau Chant nuptial.*
*D'vne si belle fille est heureuse la mere,*
*Ton pere est bien-heureux, bien-heureux est ton frere,*
*Mais plus heureux cent fois & cent encor sera,*
*Qui d'vn masle heritier enceinte te fera :*
*Heureux sera celuy qui aura toute pleine*
*Sa bouche de ton ris, & de ta douce haleine,*
*Et de tes doux baisers, qui passent en odeur*
*Des prez les mieux fleuris la plus souaue fleur :*

*Heureux qui dans ſes bras preſſera toute nüe*
*Toy Claudine aux beaux yeux du ſang des Dieux venüe,*
*Qui hardi taſtera tes tetins verdelets*
*Qui ſemblent deux boutons encore nouuelets:*
*Et qui licencié d'vne liberté franche,*
*Rebaiſera ton front, & ta belle main blanche,*
*Et qui démeſlera fil à fil tes cheueux*
*Follaſtrant toute nuict, & faiſant mille ieux:*
*Celuy prira la nuit que cent nuits dure encore,*
*Ou bien que de cent iours ne s'eſueille l'Aurore,*
*A fin que pareſſeux long temps puiſſe couuer*
*Ses amours en ton lict, & point ne ſe leuer.*
*Mais le ſoir eſt venu, & Veſper la fourriere*
*Des ombres, a verſé par le ciel ſa lumiere:*
*Il faut s'aller coucher. Quoy? tu trembles du cœur*
*Ainſi qu'vn petit Fan qui tremble tout de peur*
*Quand il a veu le loup, ou quand loin de ſa mere*
*Il s'effroye du bruit d'vne fueille legere.*
*Il ne ſera cruel: car vne cruauté*
*Ne ſçauroit demeurer auec telle beauté.*
*Demain apres auoir ſon amitié cognue,*
*Tu voudrois mille fois que la nuict fuſt venue*
*Pour retourner tenter les amoureux combas,*
*Et pour te rendormir dans le pli de ſes bras.*
*Sus des-habille toy, & comme vne pucelle*
*Qui de bien loin ſa mere à ſon ſecours appelle,*
*N'appelle point la tienne, & vien pour te coucher*
*Pres du feu qui te doit tes larmes deſecher.*
*Celuy puiſſe conter le nombre des arenes,*
*Les eſtoiles des cieux & les herbes des plaines,*
*Qui contera les ieux de vos combats ſi dous,*
*Deſquels pour vne nuict vous ne ſerez pas ſaouls.*
*Or ſus esbatez-vous & en toute lieſſe*
*Prenez les paſſe-temps de la bréue ieuneſſe*

*Qui bien toſt s'enfuira, & au nombre des ans*
*Qui vous ſuiuent tous deux egalez vos enfans.*
*Ton ventre deſormais ſi fertile puiſſe eſtre,*
*Que d'vn ſang ſi diuin puiſſe en bref faire naiſtre*
*Des filles & des fils : des fils qui porteront*
*Les vertus de leur Pere empreintes ſur le front,*
*Et qui dés le berceau donneront cognoiſſance*
*Que d'vn Pere tres-fort auront pris leur naiſſance :*
*Les filles en beautez en grace & en douceur*
*Par ſignes donneront vn teſmoignage ſeur*
*De la pudicité de leur mere diuine,*
*Qui de noſtre grand Pan reçoit ſon origine.*
*Ainſi diſoit Perrot, qui retenant le ſon*
*De ſon pipeau d'auoine acheua ſa chanſon.*
*Echo luy reſpondoit : les bois qui rechanterent*
*Le beau chant nuptial, iuſqu'au ciel le porterent.*
*Lors Michau s'eſcriant s'aſſeit au milieu d'eux,*
*Puis diſt en approuuant la chanſon de tous deux.*

Michau.

*Voſtre fleute, garſons, à l'oreille eſt plus douce*
*Que le bruit d'vn ruiſſeau qui iaze ſur la mouſſe,*
*Ou que la voix d'vn Cygne, ou d'vn Roſſignolet*
*Qui chante au mois d'Auril par le bois nouuelet.*
*De Manne à tout iamais vos deux bouches ſoient pleines,*
*De roſes vos chapeaux, vos mains de marjolaines :*
*Iamais en vos maiſons ne vous defaille rien,*
*Puis que les chalumeaux vous entonnez ſi bien.*
*Que chacun par accord s'entre-donne ſon gage :*
*Perrot, pren le panier, & toy Bellot la cage :*
*Retournez, mes enfans, conduire vos toreaux,*
*Et viuez bien-heureux entre les Paſtoreaux.*

# CHANT PASTORAL,

## à tres-illuſtre & vertueuſe Princeſſe Madame Marguerite de France Ducheſſe de Sauoye.

*Ie me faſchois de la pompe des Rois,*
*Et pour la Court ie viuois par les bois*
*Seul à par-moy ſauuage & ſolitaire,*
*Loin des Seigneurs, des Rois & du vulgaire:*
*Plus me plaiſoit vn Rocher bien pointu,*
*Vn Antre creux de mouſſe reueſtu,*
*Vn long deſtour d'vne ſeule valée,*
*Vn vif ſourjon d'vne onde reculée,*
*Vn bel eſmail qui bigarre les fleurs,*
*Voir vn beau pré tapiſſé de couleurs,*
*Ouir iazer vn ruiſſeau qui murmure,*
*Et m'endormir ſur la ieune verdure,*
*Qu'eſtre à la Court, & mendier en vain*
*Vn faux eſpoir qui coule de la main.*
*Au mois de May que l'Aube retournée*
*Auoit eſcloſe vne belle iournée,*
*Et que les voix d'vn million d'oiſeaux*
*Comme à l'enuy du murmure des eaux,*
*Qui haut qui bas contoient leurs amourettes*
*A la rouſée aux vents & aux fleurettes,*
*Lors que le ciel au Printemps ſe ſou-rit,*
*Quand toute plante en ieuneſſe fleurit,*
*Quand tout ſent bon, & quand la douce terre*
*Ses riches biens de ſon ventre deſſerre*
*Toute ioyeuſe en ſon enfantement:*
*Errant tout ſeul tout ſolitairement*

*I'entre en vn pré, du pré en vn bocage,*
*Et du bocage en vn desert sauuage,*
*Où i'auisay vn Pasteur qui portoit*
*Dessus le dos vn habit qui estoit*
*De la couleur des plumes d'vne Gruë:*
*Sa panetiere à son costé pendue*
*Estoit d'vn loup, & l'effroyable peau*
*D'vn ours pelu luy seruoit de chapeau.*
*Lors appuyant vn pied sur sa houlette,*
*De son bissac aueind vne Musette,*
*La met en bouche, & ses léures enfla,*
*Puis coup sur coup en haletant soufla*
*Et resoufla d'vne forte halenée*
*Par les poumons reprise & redonnée,*
*Ouurant les yeux & dressant le sourcy:*
*Mais quand par tout le ventre fut grossy*
*De la Chéurette, & qu'elle fut egalle*
*A la rondeur d'vne moyenne balle,*
*A coups de coude en repousse la vois,*
*Puis çà puis là faisant saillir ses doits*
*Sus les pertuis de la Musette pleine,*
*Comme saisi d'vne angoisseuse peine,*
*Palle & pensif auec le triste son*
*De sa Musette ourdit telle chanson.*
*Petits aigneaux qui paissez sous ma garde,*
*Plus que deuant il vous faut prendre garde*
*De vostre peau pour la crainte des loups,*
*Et de bonne heure au soir retirez vous:*
*Plus ne verrez sauter parmy les prées*
*Ny les Syluains, ny les Muses sacrées:*
*Tous nos pastis ne sont plus habitez*
*Comme ils souloient des sainctes Deitez.*
*Plus ne paistrez poliot ny lauande,*
*Le dur chardon sera vostre viande:*

*Et ſi verrez en toutes les ſaiſons*
*La ronce aiguë eſcarder vos toiſons.*
*Et toy Harpaut, qui te ſoulois defendre*
*Contre les loups, maintenant faut apprendre*
*D'eſtre humble & doux, & ne plus abboyer:*
*Il faut apprendre à flechir & ployer,*
*Et te couchant (puis qu'il n'y a plus d'ordre)*
*Flatter les loups quand ils te voudront mordre.*
*Et toy Muſette, à qui preſque i'auois*
*Par ſept conduits donné la meſme vois*
*Qu'à ſon flageol auoit donné Tityre,*
*Plus tu n'auras ce plaiſir d'ouir dire,*
*La belle Nymphe a fait cas de tes chants,*
*Car ſa grandeur abandonne nos champs.*
*Plus ne voudra ceſte Nymphe diuine*
*A ſon grand Pan qui la France domine,*
*Comme autres fois, tes chanſons celebrer.*
*Que tardes-tu? va-t'en te démembrer*
*De piece à piece, & ſi tu peux, transforme*
*Ton corps venteux en ſa premiere forme:*
*(Tu fus iadis ſur la riue d'vne eau,*
*S'il m'en ſouuient, de pucelle vn roſeau:)*
*Et là touſiours, quand tu ſeras attainte*
*De quelque vent, ne ſonne que ma plainte.*
*Dedans le creux d'vn rocher tout couuert*
*De beaux Lauriers, eſtoit vn Antre vert,*
*Où au milieu ſonnoit vne fontaine*
*Tout à l'entour de violettes pleine.*
*Là s'eſleuoient les œillets rougiſſans,*
*Et les beaux liz en blancheur fleuriſſans,*
*Et l'ancolie en ſemences enflée,*
*La belle roſe auec la giroflée,*
*La paquerette & le paſſe-velours,*
*Et ceſte fleur qui a le nom d'Amours.*

*Ceste fontaine en ruisseaux separée*
*Baignoit les fleurs d'vne course esgarée*
*S'entre-lassant en cent mille tortis,*
*Que ny chéureaux, ny vaches, ny brebis*
*D'ergots fourchus n'auoient iamais foullée,*
*Ny les Pasteurs de leurs léures souillée.*
*Vn iour d'Esté qu'encores le Soleil*
*N'a ses cheuaux deuallez au sommeil,*
*Et qu'il se monstre encor plus haut qu'vne aulne*
*Dedans le ciel tout bigarré de iaulne,*
*De pers, de bleu: ie vey pres d'vn rocher*
*Vn grand troupeau de Nymphes approcher,*
*Toutes ayans en leurs belles mains blanches*
*Vn beau cosin tissu de ieunes branches.*
*En ce-pendant que l'vne se baignoit,*
*L'autre sautoit, & l'autre se peignoit,*
*Ie veis venir vne belle Charite,*
*Que les humains appelloient Marguerite,*
*Des immortels Pasithée auoit nom,*
*Toute diuine en faicts & en renom.*
*Elle marchant à tresses descoiffées*
*Apparoissoit la Princesse des Fées:*
*Vn beau surcot de lin bien replié,*
*Frangé, houpé, luy pendoit iusqu'au pié:*
*Et ses talons qui fouloient la verdure,*
*Deux beaux patins auoient pour couuerture:*
*Vn Carquan d'or son col enuironnoit,*
*Et son beau sein sans branler se tenoit*
*Pressé bien haut d'vne boucle azurée,*
*Telle qu'on voit la belle Cytherée.*
*Elle cent fois d'vn seul trait de ses yeux*
*Auoit flechy les hommes & les Dieux*
*Sans se flechir: car la fleche poussée*
*De l'arc d'Amour ne l'auoit point blessée,*

*Et sienne & franche auoit tousiours esté*
*Parmy les fleurs en toute liberté.*
*A peine auoit dans les ondes voisines*
*Laué ses bras & ses iambes marbrines,*
*Que tout soudain (ou soit qu'il vinst des cieux,*
*Ou soit qu'il fust vn Faune de ces lieux)*
*Ie veis venir par estrange auenture*
*Vn Dieu caché sous mortelle figure,*
*Qui resembloit le pasteur Delien*
*Gardant les bœufs au bord Amphrysien,*
*Ou le Troyen, dont l'ardente ieunesse*
*Donna la pomme à Venus la Déesse.*
*Ses beaux cheueux sous vn Zephire mol*
*En petits flots ondoyoient à son col:*
*Ses yeux, son front, son allure & son geste*
*Estoit pareil à celuy d'vn celeste:*
*Comme vn Pasteur portoit dedans sa main*
*Vne houlette à petits cloux d'airain,*
*Où sur le bout dessus l'escorce dure*
*De deux beliers se monstroit la figure*
*Qui se choquoient, & aupres d'eux estoit*
*Vn loup portrait qui les chiens aguettoit.*
*Si tost qu'il veit ceste belle Dryade,*
*Blessé d'amour il en deuint malade:*
*Et comme vn feu qui aux espics se prend,*
*Et de petit apres se fait plus grand,*
*Puis tout à coup trouuant matiere preste*
*Vient aux forests, & enflame leur teste:*
*Ainsi l'amour tellement l'embrasa,*
*Que ceste Nymphe à la fin il osa*
*Rauir au dos, l'emportant en Sauoye*
*Comme vn Lyon le doux suc d'vne proye.*
*Tant seulement i'en entendy la vois*
*Esuanouye au milieu de ces bois,*

*Qui paruenoit à mon oreille à peine,*
*Comme la voix de quelque Nymphe en peine.*
*Or en voyant dans ces champs l'autre iour*
*Vn pigeon blanc empieté d'vn Autour,*
*Qui l'emportoit pour luy seruir de proye*
*Dessus les monts de la haute Sauoye,*
*Ie preuy bien l'infortune futur,*
*Et l'engrauay dedans le tige dur*
*De ce coudrier : encor l'escorce verte*
*De l'engraueure apparoist entre-ouuerte :*
*Y adioustant ces vers pleins de soucy*
*Qu'encore vn coup ie vais redire icy :*
*A ton depart les gentilles Naiades,*
*Faunes, Syluains, Satyres & Dryades,*
*Pans, Deitez de ces Antres reclus*
*Sont disparus, & n'apparoissent plus.*
*Loin de nos champs Flore s'en est allée,*
*D'vn habit noir Pomone s'est voilée,*
*Et Apollon qui fut iadis berger,*
*Dedans nos champs ne daigne plus loger,*
*Et le troupeau des neuf Muses compaignes*
*Ainsi qu'en friche ont laissé nos montaignes*
*Pour le regret de leur dixieme Sœur*
*Qui les passoit de chant & de douceur :*
*Bref de nos bois toutes Deitez saintes,*
*Cypris la belle, & ses Graces desceintes*
*En nous laissant pour si piteux depart*
*La larme à l'œil, habitent autre part.*
*Plus les rochers ny les Antres rustiques*
*Ne seront pleins de fureurs Poëtiques :*
*Echo se taist, & ne veut plus parler,*
*Tant a regret de te voir en-aller.*
*Las ! maintenant en ta fascheuse absence*
*Le champ ingrat trompera la semence*

*Se démentant, & en lieu de moiſſons*
*Ne produira que ronces & buiſſons :*
*Si que ie crains que malheur ne vous vienne,*
*Qu'en autre fleur vn Aiax ne deuienne,*
*Et que Narciſſe encor' ne ſoit mué,*
*Et d'Apollon Hyacinthe tué,*
*Et qu'en Soulſy ne iauniſſe Clytie,*
*Et que la peau du Satyre Marſye*
*Ne ſaigne tant, que du dos eſcorché*
*Ne ſe reface vn grand fleuue eſpanché,*
*Puis que Manto & la Nymphe Egerie*
*N'ont plus le ſoin de noſtre bergerie.*
*O demy-Dieux, ô gracieux eſprits*
*Qui de pitié le cœur auez eſpris,*
*O monts, ô bois, ô foreſts cheueluës,*
*O rouges fleurs, iaunes, palles & bluës,*
*O terre, ô ciel, ô fontaines & vens,*
*Faunes, Syluains, & Satyres, & Pans,*
*Et toy Clion, qui fus iadis ma Muſe,*
*Entre mes mains caſſe ta Cornemuſe,*
*Puis qu'auſſi bien ſans faueur & ſans los*
*Pendroit en vain vne charge à mon dos.*
*Paſteurs François, n'enflez plus les Muſettes,*
*Pour ſon depart elles ſeront muettes :*
*Dedans le ciel leur chant eſuanouy,*
*Comme il ſouloit, ne ſera plus ouy :*
*Si m'en croyez, allons en Arcadie,*
*Et flechiſſons de noſtre melodie*
*Roches & bois, tygres, lyons & loups,*
*Puis que la France eſt ingrate vers nous :*
*Puis que la Nymphe en qui fut l'eſperance*
*Des bons ſonneurs, s'eſcarte loin de France,*
*Allons nous-en, ſans demourer icy*
*Pour y languir en peine & en ſoucy.*

*Qui sera plus d'vn annuel office*
*Parmy les bois aux Muses sacrifice?*
*Qui plus de fleurs les ruisseaux semera?*
*Qui plus le nom de Palés nommera*
*Parmy les champs? & qui plus aura cure*
*De nos troupeaux & de nostre pasture?*
*Qui plus à Pan daignera presenter*
*Les Pastoureaux pour les faire chanter?*
*Qui de leur flute appaisera les noises?*
*Qui iugera de leurs chansons Françoises?*
*Qui donnera le prix aux mieux disans,*
*Et sauuera leurs vers des mesdisans?*
*Adieu troupeau qui pres moy soulois viure,*
*Adieu Vandome, adieu, ie la veux suiure*
*Par les rochers, les antres & les bois,*
*Sauoisien en lieu de Vandomois.*
*Dans le pays où la belle Atalante*
*Mettra les pieds, tousiours dessous sa plante,*
*Fust-ce en hyuer, les roses s'esclouront,*
*Et de laict doux les fontaines courront,*
*Les chesnes creux parleront les oracles,*
*Plus que iamais on voirra de miracles.*
*Car les rochers nostre langue apprendront,*
*Et les pinçons rossignols deuiendront:*
*Tous les Pasteurs au retour de l'année*
*Luy dedi'ront vne feste ordonnée,*
*Feront des vœuz, & donneront le pris*
*A qui sera de chanter mieux appris:*
*Si qu'à iamais comme vne colombelle*
*Par les Pasteurs volera toute belle*
*De bouche en bouche, & par mille beaux vers*
*Son nom croistra dedans les arbres verds,*
*Qui garderont dans l'escorce entamée*
*A tout iamais sa viue renommée,*

*Pour deuenir plus vieille quelque iour*
*Que ces rochers plantez tout à l'entour.*
*Tant qu'on voirra ſur les Alpes chenuës*
*Ou s'appuyer ou degouter les nuës :*
*Tant qu'en hyuer on voirra les torrans*
*Auec grand bruit encontre-val courans :*
*Tant que les cerfs aimeront les bocages,*
*L'air les oiſeaux, les poiſſons les riuages :*
*Tant que mon ſang mon corps animera,*
*Tant que ma main ma Muſette aimera,*
*Touſiours par tout ſans repos & ſans ceſſe*
*Ie chanteray ceſte belle Déeſſe*
*La* MARGVERITE, *honneur de noſtre temps,*
*Dont la vertu fleuriſt comme vn Printemps.*
*Et toy Chanſon ſi rudement ſonnée,*
*Demeure icy où ie t'ay façonnée*
*Dedans ce bois, au pied de ce rocher :*
*Il ne faut plus de la Court approcher,*
*Où ſans appuy tu rougirois de honte,*
*Et de ta voix on feroit peu de conte.*
*Or ſus paiſſez paiſſez pauures brebis,*
*Allez par l'herbe, empliſſez-vous le Pis,*
*Broutez broutez ceſte douce verdure*
*Pour emporter aux aigneaux nourriture,*
*Qui en beſlant dans le toiƈt ont deſir*
*De vous ſucer le laiƈt tout à loiſir.*
*Et quoy troupeau! tu es inſatiable,*
*La nuiƈt arriue, il faut gaigner l'eſtable :*
*Voicy les loups qui ont accouſtumé*
*De brigander quand le iour eſt fermé,*
*Ils font le guet, & plus de rien n'ont crainte,*
*Car la bonté par les champs eſt eſtainte.*
*A tant le iour peu à peu s'embrunit,*
*Et le Paſteur comme le iour finit*

*Son chant rural : destendit sa Musette,*
*Dedans sa main empoigna sa houlette,*
*Chassant deuant le troupelet menu*
*Harpaut son chien & son belier cornu.*

# ECLOGVE IIII.

## OV

## DV-THIER.

### LES PASTEVRS.

Bellot, Perrot, Bellin.

*De fortune Bellot & Perrot dessous l'ombre*
*D'vn vieil chesne touffu auoient serré par nombre,*
*L'vn à part ses brebis, & l'autre ses chéureaux.*
*Et tous deux sur la léure auoient les chalumeaux:*
*L'vn & l'autre tenoit son eschine appuyée*
*Sur l'escorce d'vn chesne, & la iambe pliée*
*En croix sur la houlette, & leur mastin estoit*
*Couché pres de leurs pieds, qui les loups aguettoit.*
*Ce-pendant que Bellot chantoit sa Dianette,*
*Et que Perrot faisoit apprendre à sa Musette*
*Le saint nom de Charlot, & d'Annot, que les bois,*
*Les fleuues & les monts ont ouy tant de fois*
*Redire à son flageol, que ces Dieux le cognoissent*
*Mieux que les gras troupeaux le Thim dont ils se paissent:*
*Voicy venir Bellin, qui seul auoit erré*
*Tout vn iour à chercher son belier adiré,*
*Qu'à peine il ramenoit, ayant lié sa corne*
*A vn lasset coulant d'vn tortis de viorne.*

*Or ce Bellin estoit de chanter bon ouurier,*
*D'habits & de façons resembloit vn chéurier,*
*Il auoit en la main vne houlette dure:*
*Sa Musette pendoit au long de sa ceinture,*
*De moëlle de ionc il portoit vn chapeau,*
*En lieu d'vn paletoc se vestoit d'vne peau*
*D'vn chéureau marqueté de couleur noire & blanche,*
*Qu'vne boucle d'airain luy serroit sur la hanche:*
*D'vn chéureul auorté vn baudrier il auoit:*
*Son mastin à gros poil pas à pas le suiuoit,*
*Qui abayoit son ombre, & mordoit à la fesse*
*Le belier qui trainer par la corne se laisse.*
*Si tost que ie le vy, si tost ie le cognu,*
*Et luy criay de loin: Tu sois le bien-venu,*
*Couche toy pres de nous, ou si le mol ombrage*
*Du chesne te desplaist, voy cest Antre sauuage,*
*Au fond de ce vallon nous irons si tu veux,*
*Et là tu chanteras le tiers auec nous deux.*
*Au bout de l'Antre sonne vne viue fontaine,*
*Ses bords sont pleins de mousse, & le fond d'vne arene*
*Que l'onde en sautelant fait iallir çà & là,*
*Et dit-on qu'autrefois la fontaine parla.*
*Vne vigne sauuage est rampant sur la porte,*
*Qui en se recourbant sur le ventre se porte*
*D'vne longue trainée, & du haut iusqu'à bas*
*D'infertiles raisins laisse pendre ses bras.*
*Les sieges sont de tuf, & autour de la pierre*
*Comme vn passement verd court vn sep de lierre.*
*L'Antre n'est guiere loin, tu le verras d'ici*
*Si tu veux t'ergotter, ou te tenir ainsi*
*Debout comme ie suis, ou grimper à ce saule,*
*Ou bien d'vn sault leger monter sur mon espaule.*
*Mais ne bougeon d'icy, cest ombrage est bien frais,*
*Et bien frais est le vent qui vient de ces forés:*

*Bien doux eſt ce ruiſſeau, bien douces ces Bergeres*
*Qui deſgoiſent leur chant aupres de ces fougeres:*
*Ton belier les oit bien, qui ne fait qu'eſcouter,*
*Et depuis leur chanſon n'a pas daigné brouter.*

Bellin.

*Ne bougeon, mon Perrot, l'ombre du cheſne eſt bonne:*
*Icy parmy les prez la belle herbe fleuronne,*
*Icy les papillons peints de mille couleurs,*
*Et les mouſches à miel volletent ſur les fleurs:*
*Icy ſur les ormeaux ſe plaint la tourterelle,*
*Icy le colombeau baiſe la colombelle,*
*Philomele ſe deult, & d'vn gentil babil*
*Progné d'vne autre part lamente ſon Ityl.*
*De vous deux vne Eclogue à l'enuy ſoit ioüée:*
*Perrot, les Loups m'ont veu, ma voix eſt enroüée,*
*Ie ne ſçaurois chanter, & quand ie le voudrois*
*(Ie iure par ton bouc) encor ie ne pourrois:*
*Car on m'a deſrobé à ceſte matinée*
*L'anche de mon bourdon que tu m'auois donnée.*
*I'ay bien veu le larron qui s'enfuyoit de moy,*
*Et tant plus à Thenot ie le monſtrois au doy,*
*Plus il gaignoit le bois, & ſe cachoit derriere*
*(Afin qu'on ne le viſt) d'vne eſpeſſe ronciere.*

Perrot.

*Ce n'eſt pas d'auiourd'huy qu'on voit force larrons*
*Entre les Paſtoureaux: par tous les enuirons*
*De ces prochains taillis on ne voit autre choſe:*
*C'eſt pourquoy mon maſtin toute nuict ne repoſe,*

*Et ne fait qu'abayer. Bellot encores hier,*
*Comme il dormoit ſeulet ſous l'ombre d'vn coudrier,*
*Perdit ſa chalemie, & ſon pipeau d'auaine,*
*Qui valoient bien d'achat quatre toiſons de laine.*
*Depuis ie vy Thoumin, qui dans le carrefour*
*Où tu vois ceſt ormeau, enfloit tout à l'entour*
*Les veines de ſon col, pour vouloir contrefaire*
*Bellot: mais le pipeau ne le vouloit pas faire,*
*Ains d'vn ſon miſerable irritoit par les champs*
*Les Geais & les Piuers à reſpondre à ſes chants.*
*Et moy, i'ay bien perdu ma Loure toute entiere,*
*Que Pernet deſroba dedans ma panetiere.*
*Ie haſtay mon maſtin apres le larronneau,*
*Qui ſi pres le ſuiuit, qu'il le priſt au manteau:*
*Il ſe ſauua pourtant, & de la Loure mienne*
*Touſiours ſonne depuis, & iure qu'elle eſt ſienne.*
*Ianot ſçait bien que non: car il me la bailla,*
*Et de nuict & de iour curieux trauailla*
*Pour m'en faire iouër, contrefaiſant la Muſe*
*Qui chanta les Bergers ès bois de Syracuſe.*
*Ne laiſſe pour cela, mon Bellot, de chanter:*
*Les bois ne ſont pas ſourds, ils pourront t'eſcouter.*
*Echon nous reſpondra, & nous ferons egales*
*Nos ruſtiques chanſons à la voix des Cygales.*
*Chanton l'vn apres l'autre, & en ceſte façon*
*Que Phœbus aime tant, diſons vne chanſon.*

Bellot.

*Mes vers au nom de Pan il faut commencer, Muſes:*
*Pan eſt Dieu des Paſteurs, il a de moy ſouci,*
*Il daigne bien danſer deſſous mes cornemuſes,*
*Il a ſoin de la France & de mes vers auſſi.*

Perrot.

*Au sainct nom de Palés il faut que ie commence :*
*Palés ainsi que Pan aime les Pastoureaux,*
*Au bruit de mon flageol bien souuent elle danse,*
*Elle a soin de mes vers, & de tous mes toreaux.*

Bellot.

*Diane, qui les cerfs va suiuant à la trace,*
*A qui tout le beau front en Croissant apparoist,*
*Ne cognoist pas si bien en courant à la chasse*
*La meute de ses chiens, comme elle me cognoist.*

Perrot.

*Phœbus le cheuelu, Dieu qui preside à Cynthe,*
*M'aime plus que son Luth : ie fais sa volonté,*
*Tousiours ses dons ie porte, au sein son Hyacinthe,*
*Son Laurier sur le front, sa trousse à mon costé.*

Bellot.

*Deux petits ramereaux ie porte à mon Oliue,*
*Denichez d'vn grand orme à grauir mal-aisé,*
*Afin de la baiser s'elle veut que ie viue :*
*Autrement ie mourray si ie n'estois baisé.*

Perrot.

*Ie portay l'autre iour deux tourtres à Cassandre,*
*Et mon present & moy beaucoup elle prisa :*
*De sa blanchette main l'oreille me vint prendre*
*Et plus de mille-fois doucement me baisa.*

Bellot.

*Il ne faut comparer ma Bergere à la tienne,*
*Non plus qu'vne fleur viue à des boutons faniz:*
*La tienne est toute brune, & tu sçais que la mienne*
*(Tu la vis l'autre iour) est plus blanche que liz.*

Perrot.

*La couleur blanche tombe, & la couleur brunette*
*Est tousiours en saison, & ne se flestrit pas:*
*On cueult du Baciet la fleur toute noirette,*
*Le liz qui est tout blanc, bien souuent tombe à bas.*

Bellot.

*Ie ne veux plus aller où ma Nymphe seiourne,*
*I'y pers tousiours mon cœur esgaré qui la suit,*
*Comme vn bouc adiré qui le soir ne retourne*
*A l'estable & d'amour s'esgare toute nuit.*

Perrot.

*Ie n'ose voir la mienne, elle m'a fait malade*
*Plus de trois iours entiers en extreme langueur:*
*Ie ne sçay quels amours sortoient de son œillade,*
*Qui de cent mille traits me percerent le cœur.*

Bellot.

*Mon mastin, garde bien de mordre ma mignonne*
*Si elle vient me voir, ains baise luy les pieds:*
*Mais abaye de loin, si de quelque personne*
*Au milieu de nos jeux nous estions espiez.*

Perrot.

*I'aime bien mon maſtin, par luy ie vy m'amie*
*L'autre iour que le chaut me faiſoit ſommeiller:*
*Elle iettoit des fleurs ſur ma bouche endormie,*
*Mon maſtin abayoit à fin de m'eſueiller.*

Bellot.

*Que touſiours Auanſon maugré l'âge fleuriſſe:*
*Car il aime les vers, & tous ceux qui les font.*
*Ie pais à ſon honneur vne belle Geniſſe,*
*Qui de blanche couleur porte vne eſtoile au front.*

Perrot.

*Mon Du-thier dans le Ciel puiſſe prendre ſa place,*
*Il aime ceux qui vont les Muſes pourſuiuant:*
*Ie luy pais vn Toreau qui les Paſteurs menace*
*De la corne, & du pied pouſſe l'arene au vent.*

Bellot.

*Quiconque aime Auanſon, par ſes champs toutes choſes*
*Luy puiſſent à ſouhait venir de toutes pars:*
*Quelque part qu'il ira, les œillets & les roſes,*
*Et fuſt-ce aux iours d'hyuer, luy naiſſent ſous les pas.*

Perrot.

*Quiconque aime Du-thier, qu'il flechiſſe les marbres,*
*Qu'en parlant le doux miel luy coule de la vois,*
*Le Regelice ſoit racine de ſes arbres,*
*De ſucre ſes rochers, de canelle ſes bois.*





Bellot.

*S'il eſt vray que ie chante auſſi bien qu'ès montaignes*
*Chantent au mois de May les doux Roſſignolets,*
*Nymphes ie vous ſuppli', paiſſez par ces campaignes*
*D'herbettes & de fleurs mes petits aignelets.*

Perrot.

*S'il eſt vray que ie chante auſſi bien que Tityre,*
*Et que du premier rang touſiours vous m'auez mis,*
*Nymphes ie vous ſuppli', que mon troupeau n'empire,*
*Paiſſez-le de bonne herbe, & luy enflez le Pis.*

Bellot.

*De laiɛ̃t puiſſent couler les ondes de mon Loire,*
*Ses bords ſoient pour iamais d'hyacinthes ſemez,*
*Et de ces belles fleurs qui gardent la memoire*
*Et le beau nom des Rois en elles transformez.*

Perrot.

*Mon Loir coule de miel, ſon arene ſoit pleine*
*De perles & rubis, & ſa riue d'eſmail,*
*Ses couſtaux de raiſins, & de froment ſa plaine,*
*De manne ſes foreſts, & ſes prez de beſtail.*

Bellot.

*Mais d'où vient que mon bouc, qui ſautoit ſi alaigre,*
*Qui gaillard dans ces prez coſſoit contre mes bœufs,*
*Depuis qu'il vit ta chéure, eſt deuenu ſi maigre?*
*Ie ne ſçay qu'il auroit, s'il n'eſtoit amoureux.*

Perrot.

*La chéure que tu dis, ſur vne pierre dure*
*Auorta l'autre iour, depuis elle ne paiſt*
*Ny ſaule ne fouteau, c'eſt vn mauuais augure:*
*Bellot, ſi tu le ſçais, dy le moy s'il te plaiſt.*

Bellot.

*Ie cognois des Paſteurs, qui nos bœufs enſorcellent*
*De regards enchantez: puiſſent ils arriuer*
*Auecques leur troupeau quand les fleurs renouuellent,*
*Au Printemps en Afrique, en la Thrace l'Hiuer.*

Perrot.

*De ce taillis prochain deux vieilles ſont ſorties,*
*Qui m'ont enſorcellé mon pauure toreau blanc:*
*Puiſſent elles dormir au milieu des orties,*
*Apres auoir gratté leurs corps iuſques au ſang.*

Bellot.

*Si i'auois mon Oliue, & les barbes des léures*
*De mes boucs eſtoient d'or, & ſi tant d'or i'auois*
*Que de poil ſe heriſſe en la peau de mes chéures,*
*Ie ne voudrois pas eſtre vn Faune de ces bois.*

Perrot.

*Si mes brebis portoient vne toiſon dorée,*
*Si i'auois ma Caſſandre, & mes beliers cornus*
*Auoient les ergots d'or, au cœur de ceſte prée*
*Ie baſtirois vn Temple à la belle Venus.*

Bellot.

*Ia la chaleur se passe, & le Soleil s'abaisse,*
*Les vents sont abaissez, les bois dorment sans bruit:*
*Mais la flame d'amour qui iamais ne me laisse,*
*Plus s'allume en mon cœur, plus s'approche la nuict.*

Perrot.

*La nuict nourrit le mien que ie ne puis esteindre,*
*Aualler toute l'eau de la mer me faudroit:*
*Mais pour boire la mer il ne seroit pas moindre,*
*Plus ie l'arrouserois & plus il reuiendroit.*

Bellot.

*Desur deux chesneteaux hier à toute force*
*Auanson ie grauay auecques vn poinçon:*
*Les deux chesnes croistront, & la nouuelle escorce*
*Portera iusqu'au Ciel le nom de d'Auanson.*

Perrot.

*A la Déesse Echon qui par les bois resonne*
*I'apprens le nom Du-thier si souuent & si bien,*
*Que parmy les forests ceste Nymphe ne sonne*
*Ny entre les rochers, autre nom que le sien.*

Bellot.

*Hou mastin! va chasser mon bouc que ie voy pendre*
*Sur le haut de ce roc, il pourroit trebucher:*
*Fay-le icy venir paistre, où l'herbe est la plus tendre.*
*Si ie prens ma houlette! il se fait bien chercher.*

Perrot.

*Pres des meres paiſſez, paiſſez parmy l'herbette*
*Petit troupeau d'aigneaux, pour la crainte des loups:*
*Touſiours deuers le ſoir la beſte vous aguette,*
*Ne vous eſlongnez pas, elle courra ſur vous.*

Bellot.

*Dy moy quelle herbe fait les hommes inuiſibles*
*Miſe deſur la langue, à fin de l'eſprouuer,*
*De qui Ianne faiſoit des choſes impoſſibles:*
*Tu me feras vn Dieu, ſi tu la peux trouuer.*

Perrot.

*Mais deuine toy-meſme, & tu ſeras Prophete*
*Le plus grand des Paſteurs, de quelle herbe eſt changé*
*Le cœur d'vne pucelle, & de cruelle eſt faite*
*Plus douce à ſon amy, quand elle en a mangé?*

Bellin.

*Il ne faut point entrer en ſi longue diſpute.*
*Mon Bellot mon amy, prens de moy ceſte Flute:*
*Fredel, ce bon ouurier, de Buis la façonna,*
*Et par quatre pertuis le vent il luy donna.*
*Toy, Perrot, prens auſſi ceſte belle Chéurette:*
*Son ventre eſt fait de Cerf, ſon anche de Coudrette,*
*Son bourdon de Prunier: iamais ne perd le vent:*
*Car elle eſt bien cirée & derriere & deuant.*
*Perrot priſt la Chéurette, & ſeul par les valées*
*Et les bords plus ſecrets des riues reculées*

*Alloit ſonnant Du-thier: Du-thier ſonnoit ſa vois,*
*Et Du-thier reſpondoient les antres & les bois.*
*Il le ſonnoit au ſoir quand le Soleil ſe couche,*
*Le ſonnoit au matin quand il ſort de ſa couche,*
*Le ſonnoit à midy alors que les troupeaux*
*Remaſchent leur viande à l'ombre des ormeaux.*
*Car il aimoit Du-thier, autant que les Auettes*
*Aiment au mois d'Auril les odeurs des fleurettes,*
*Les brebis la roſée: & dés ceſte heure-là*
*Perrot laiſſa les bois, & aux Rois s'en-alla.*

# ECLOGVE V.

## LES PASTEVRS.

Carlin, Xandrin, Lanſac.

*Deux freres Paſtoureaux, qui auoient pris naiſſance*
*De Pan qui commandoit nagueres à la France,*
*Tous deux d'âge pareils, ſe rencontrant vn iour*
*Apprindrent aux foreſts à parler de l'amour:*
*Tous deux auoient appris d'enfler les cornemuſes,*
*L'vn deſſous Amyot le grand amy des Muſes,*
*Et l'autre deſſous Selue, à qui Phebus donna*
*Sa Lyre & ſon Laurier quand il le couronna.*
*Tous deux eſtoient ſçavans, bien appris à ſemondre,*
*Bien appris à chanter, bien appris à reſpondre:*
*Tous deux apparoiſſoient miracle de leur temps,*
*Faiſans naiſtre des fleurs pluſtoſt que leur printemps.*
*Comme Carlin vn iour retournoit de la chaſſe*
*(L'vn auoit nom Carlin, l'autre Xandrin) il paſſe*
*Aupres d'vne fontaine, où ſon frere Xandrin*

*Paissoit ses gras aigneaux de verd tresle & de thim:*
*Aussi tost que Carlin l'apperceut, il s'escrie.*

Carlin.

*Xandrin gentil Pasteur, chanton ie te supplie:*
*Tous les Bergers d'icy ont estimé de toy*
*Que tu es plus sçauant à bien chanter que moy:*
*Ie viens pour t'essayer, & te faire cognoistre*
*Qu'en l'art de bien chanter ie ne trouue mon maistre.*

Xandrin.

*Carlin gentil Berger, ie suis prest de chanter:*
*Mais auant le combat il ne faut se vanter,*
*Approche, me voicy: ie te feray cognoistre*
*Qu'en l'art de bien chanter ie ne trouue mon maistre.*
*Mais que veux-tu gager?*

Carlin.

*Tout ce que tu voudras:*
*Ie gage deux aigneaux, gage deux chéureaux gras.*

Xandrin.

*En lieu de tes aigneaux ie veux mettre vne tasse*
*Qui quatre fois le prix de ton gage surpasse,*
*Nouuellement tournée: encores elle sent*
*La cire & le burin: vne vigne descent*
*Tout à l'entour des bords, qui de raisins chargée*
*Est de quatre ou de cinq pucelles vendangée,*
*L'vne tient vn panier, l'autre tient vn couteau,*
*Et l'autre de ses pieds presse le vin nouueau*
*Qui semble s'escouler en sa voute profonde.*
*A l'ombre de la vigne est vne Nymphe blonde*
*A cheueux deliez, qui se couure le flanc*

*Et le corps ſeulement d'vn petit linge blanc :*
*Deux Satyres cornus ſont aupres de la belle,*
*Qui ont les yeux enflez de trop veiller pour elle,*
*Bleſſez de ſon amour : mais peu ſe challant d'eux,*
*Quelquefois deſur l'vn, quelquefois ſur les deux*
*Mignarde ſon regard, & ſe prend à ſou-rire*
*Leur donnant le martel, & ne s'en fait que rire.*
*Vn Peſcheur eſt aſſis au bord du Gobelet,*
*Qui courbé fait ſemblant de ietter vn filet*
*Dans la mer pour peſcher, puis de toute ſa force*
*Et de mains & de nerfs & de veines s'efforce*
*De le tirer ſur l'eau : ſes muſcles grands & gros*
*S'enflent depuis ſon chef iuſqu'au bas de ſon dos :*
*Tout le front luy degoutte, & bien qu'il ſoit vieil homme,*
*Le labeur toutefois ſes membres ne conſomme :*
*Son ret eſt deſſous l'eau, & diriez à le voir*
*Qu'en tirant il ahanne, & ne le peut r'auoir.*
*Ma léure au Gobelet n'a touché pour y boire :*
*Tu l'auras toutefois ſi tu as la victoire.*

Carlin.

*Ie gage vne Muſette au lieu de ton vaiſſeau,*
*Qui me couſte en argent la valeur d'vn Toreau,*
*Que d'vn ligneul ciré au genouil i'ay fait coudre :*
*Son ventre eſt peau de Cerf, ſes anches ſont de Coudre,*
*Son bourdon eſt de Buis, ſon pipeau de Prunier.*
*C'eſt vn chef-d'œuure grand ! Seluin ce bon ouurier*
*En ces bois l'autre iour me la vendit bien chere :*
*Ie la voulois donner à Margot la Bergere,*
*Margot qui par les bois garde icy comme nous*
*Les troupeaux de Catin, & fait la guerre aux Loups.*
*Ou bien ſi tu ne veux, ie mets ma panetiere :*
*D'vn auorton de Biche eſt la peau toute entiere :*

*Et te diray comment i'ay receu ce bon-heur*
*Que de l'auoir pour mienne & d'en estre seigneur.*
*L'autre iour en gardant mes bœufs en ce bocage,*
*Ie vy qu'vn Loup suiuoit vne Biche sauuage,*
*Et la pressoit si fort que desia la tenoit,*
*Et d'haleine & de pouls moindre elle deuenoit:*
*Elle battoit des flancs, sa langue estoit tirée,*
*Comme estant ja du Loup la proye desirée:*
*Quand en prenant mon arc ie le banday soudain,*
*Ie le courbe en Croissant de la senestre main,*
*Ie l'eslongne du front, puis comme bien adextre,*
*De l'autre ie l'approche à la mammelle dextre:*
*L'arc soudain se desbande, & le trait fait vn son,*
*Qui passant vistement de buisson en buisson,*
*Siflant & fendant l'air, entama d'auenture*
*La biche sous le cœur de mortelle ouuerture*
*Vn peu dessous l'espaule: elle tombe à genoux,*
*Et le Loup s'enfuit fremissant de courroux.*
*I'approche & la decoupe, & comme ie m'arreste*
*A vouloir décercler les tripes de la beste,*
*Ie vy trembler vn Fan, lequel me sembla beau,*
*De taches marqueté: i'en escorchay la peau,*
*I'en fis ma panetiere, où quatre ou cinq cachettes*
*Se trouuent là dedans comme belles chambrettes,*
*L'vne à mettre le pain, l'autre à mettre des nois,*
*L'autre à mettre la fonde & mon vaisseau de bois.*
*Or tienne elle sera, si Pan te fauorise,*
*Estant victorieux de si belle entreprise.*

Xandrin.

*Qui sera nostre iuge, & voudra sans faueur*
*Donner au mieux-disant la victoire & l'honneur?*
*Appellon ce Pasteur qui est docte en Musique,*
*Qui de tels differents entend bien la pratique:*

*C'est celuy que mon chien abbaye : vois-tu pas*
*Comme gaillard il vient deuers nous le grand pas ?*
*A voir sa panetiere & sa grise iaquette,*
*Son chapeau fait de ionc, sa fonde & sa houlette,*
*C'est le Pasteur Lansac, des Muses le soucy,*
*Dont le renom s'honore en autre part qu'icy :*
*Le Tybre l'a cognu, & les eaux argentines*
*De la Touure qui court toute blanche de Cygnes.*

Carlin.

*Iuge-nous sans faueur, donne à celuy le prix*
*Qui sera de nous deux à chanter mieux appris :*
*Nostre combat ne vient pour noise ny querelle,*
*C'est pour voir qui aura Maistresse la plus belle.*
*« Tous deux ne sommes qu'vn ; bien souuent l'amitié*
*« Par vn ioyeux combat renforce de moitié.*

Lansac.

*Or-sus assisez-vous, icy l'herbe est fleurie,*
*Icy la vigne tendre aux ormeaux se marie,*
*Icy l'ombrage est frais, icy naissent les fleurs,*
*Icy le Rossignol rechante ses douleurs,*
*Icy l'onde murmure, & le gentil Zephire*
*Au trauers de ce bois par les fueilles souspire.*
*Carlin, chante premier, & toy Xandrin apres*
*Fais en luy respondant retentir ces forests.*

Carlin.

*Du puissant Iupiter les Princes ont leur estre,*
*Les Rois au temps passé estoient des Pastoureaux :*
*Apollon & Mercure autrefois ont fait paistre*
*(Fils de Dieux comme nous) icy bas les troupeaux.*

Xandrin.

*Pan preside aux Pasteurs, du ciel il me regarde,*
*Il entend ma priere, il escoute mes chants :*
*Sur la France & sur moy de bon œil il prend garde,*
*Il nourrist mes troupeaux & augmente mes champs.*

Carlin.

*Depuis le mortel coup, qui (tout le cœur me serre*
*Làs ! quand il m'en souuient, d'angoisses & de pleurs)*
*Enuoya Pan au ciel, la plus fertille terre*
*N'a produit que chardons en lieu de belles fleurs.*

Xandrin.

*En lieu de bon Froment est sorty la Nielle,*
*Chardons pour Artichaux, Chenarde pour Safran :*
*Toute chose est changée, & la Rose nouuelle*
*Et les Lis sont flestris aux plus beaux iours de l'an.*

Carlin.

*Que vous estes heureux d'auoir pris accroissance,*
*Chesnes qui faites ombre à ces bois d'icy prés !*
*Les petits buissonnets n'ont force ny puissance :*
*Ie voudrois estre grand comme ces grands forests.*

Xandrin.

*L'âge ne sert de rien, pourueu que le courage*
*Soit grand & genereux : ces buissons que tu vois*
*Qui ne sont auiourd'huy sinon vn peu d'ombrage,*
*Deuiendront quelque fois aussi hauts que ces bois.*

Carlin.

*Paiſſez douces brebis, paiſſez en ceſte plaine*
*Bonne herbe, & toy mon chien garde bien mon troupeau :*
*Quand i'auray le loiſir, toutes en la fontaine*
*Ie vous iray lauer pour vous blanchir la peau.*

Xandrin.

*Bouc qui frappes du pied, & de la corne pouſſes*
*Le front de mes chéureaux, ſois deſormais plus doux :*
*Il ne faut irriter mes chéures qui ſont douces,*
*Autrement tu ſerois la paſture des Loups.*

Carlin.

*Ne reuiendra iamais ceſte ſaiſon dorée*
*Où les Paſteurs Charlots par les champs fleuriſſoient ?*
*Quand la terre portoit ſans eſtre labourée*
*Les bleds qui de leur gré par les champs iauniſſoient ?*

Xandrin.

*Entre les hommes vifs touſiours vit l'eſperance,*
*Pren courage Carlin, ce bon temps reuiendra :*
*Les eaux courront de laict, le miel prendra naiſſance*
*Des Cheſnes, & l'Hyuer le Printemps deuiendra.*

Carlin.

*Fleuues, enfans de l'Air, & vous fleurs bien-aimées,*
*Si chantant vos honneurs quelque honneur ie reçoy,*
*Paiſſez à mon ſouhait mes brebis affamées,*
*Et ſi Xandrin y vient, faites luy comme à moy.*

Xandrin.

*Herbes qui fleurissez, douces plantes sacrées,*
*Si au son de mes vers ie vous vais esbatant*
*Paissez à mon souhait mes aigneaux par ces prées,*
*Et si Carlin y vient qu'il en reçoiue autant.*

Carlin.

*Nymphes, mon cher soucy, permettez que ie face*
*Des vers tels que Francin ce grand Pasteur diuin :*
*Ou bien s'il ne vous plaist me faire ceste grace,*
*En vœu ie luy pendray mon flageol à ce Pin.*

Xandrin.

*Bergers, d'vn verd Laurier faites vne couronne*
*Pour honorer mon chef : car si le Ciel ialous*
*De l'honneur des Pasteurs beaucoup d'âge me donne,*
*I'espere quelque iour estre maistre de vous.*

Carlin.

*De mon flageol vn iour puissé-ie tant apprendre,*
*Que ie chante à l'enuy les honneurs de Catin*
*Qui douce m'a nourry, comme vne mere tendre*
*Son enfant le plus cher nourrist de son tetin.*

Xandrin.

*Ainsi que toy ie veux chanter les honneurs d'elle,*
*I'espere de sa main des Lauriers triomphans :*
*Douce elle m'a nourry, comme autrefois Cybelle*
*Sur les monts Ideans nourrissoit ses enfans.*

Carlin.

*Ie veux de gazons verds, pour mieux luy faire hommage,*
*Luy dresser vn Autel couuert de Poliot,*
*Où de Cormier taillé ie mettray son image,*
*Celle des deux Francins, celle de Henriot.*

Xandrin.

*Ie veux chanter deux vers sur mon tuyau d'auéne:*
*Le vent les portera le long de ces pastis:*

Catin temporisant souffrit beaucoup de peine
Pour garder nos troupeaux quand nous estions petits.

Carlin.

*Que ne tiens-ie en mes bras la douce Pastourelle*
*Qui le cœur m'a rauy d'vn regard gracieux?*
*Qui de corps & de taille & de face est si belle,*
*Que ie suis trop heureux de languir pour ses yeux?*

Xandrin.

*Ie ne voudrois auoir les troupeaux d'Arcadie,*
*Ny des plus riches Rois les tresors plantureux:*
*Si i'auois seulement vn baiser de m'amie*
*Dessous ces verds coudriers, ie serois trop heureux.*

Carlin.

*Si tost que dans ces champs arriue Galatée,*
*Les herbes & les fleurs naissent par tout icy:*
*Mais si tost qu'autre part sa veuë est escartée*
*Pour s'en-aller de moy, les fleurs s'en-vont aussi.*

Xandrin.

*Si tost que dans ces champs arriue Pasithée,*
*Par tout où elle va le beau Printemps la suit:*
*Mais si tost qu'autre part sa veuë est escartée*
*Pour s'enfuir de moy, le beau Printemps s'enfuit.*

Carlin.

*Ie garde à Galatée vn bel essein d'abeilles,*
*Qui bruyant doucement la belle endormiront:*
*Ie luy garde vn Chéureau qui desia fait merueilles*
*De bondir desur l'herbe, & de cosser du front.*

Xandrin.

*Ie garde à Pasithée vne Linote en cage,*
*Que i'ay prise à la glus, & si bien l'autre iour*
*Ie luy fis oublier en vn soir son ramage,*
*Que maintenant son chant n'est sinon que d'amour.*

Carlin.

*Bouc, le mary barbu de mon troupeau champestre,*
*Va dire à Galatée à fin de l'enflamer,*
*Que le diuin Protée a souuent mené paistre*
*Du grand Prince Neptun les troupeaux sous la mer.*

Xandrin.

*Belier, fidele guide à mes brebis fertiles,*
*Va dire à Pasithée (elle chante icy pres)*
*Que Pallas toute seule aille habiter les villes,*
*Ie veux auecque Pan habiter les forests.*

Carlin.

*C'eſt vne choſe triſte au bois que la froidure,*
*Aux Merles l'Eſpreuier, aux Riuieres l'Eſté,*
*Au Paſteur amoureux vne Maiſtreſſe dure*
*Qui garde apres la mort à Pluton ſa beauté.*

Xandrin.

*Seul ie ne ſens d'Amour les fleches trop cruelles:*
*O pere Iupiter, ô Déeſſes & Dieux,*
*Vous auez tous aimé, & les beautez mortelles*
*Vous ont fait autrefois abandonner les Cieux.*
*Xandrin auoit finy, quand Carlin qui s'auance*
*D'enfler vne autre Flute, à chanter recommence.*

Carlin.

*Loups amis de ces bois, qui de iour & de nuit*
*Aguettez le troupeau qui par l'herbe me ſuit,*
*Pardonnez à mes bœufs, pardonnés à mes chéures*
*Et à mes boucs cornus qui portent barbe aux léures.*
*Et quoy mon chien Harpaut, te faut-il ſommeiller*
*Eſtant pres d'vn enfant quand tu deuſſes veiller?*
*Brebis, ne vous feignez brouter tout mon herbage:*
*Tant plus il eſt tondu il reuient d'auantage.*
*Paiſſez-vous de bonne herbe & vous enflez le Pis:*
*Le laict que vous aurez, ſera pour vos petits*
*Qui beſlent dans le tait. Quoy? vous ne faites conte*
*De les aller penſer? n'auez-vous point de honte*
*De vouloir tout le iour par les prez ſeiourner?*
*Voicy la nuict qui vient, il s'en faut retourner.*
*Carlin vouloit partir, quand Xandrin qui entonne*
*Vn autre Chalumeau, telle Chanſon luy ſonne.*

Xandrin.

*Tout ainſi qu'vn beau fruit eſt l'honneur d'vn verger,*
*Et vn troupeau bien gras eſt l'honneur du Berger :*
*Ainſi, frere Carlin, l'honneur de noſtre enfance*
*C'eſt noſtre Catherine, ainçois de toute France.*
*Le miel puiſſe couler deſſus elle en tout temps,*
*Naiſſe deſſous ſes pieds à iamais vn Printemps,*
*Que iamais le malheur ſa hauteſſe n'abaiſſe,*
*Qu'elle ſoit des François la nouuelle Déeſſe,*
*Qu'elle eſcoute du ciel nos plaintes & nos vœux,*
*Et ſoit garde à iamais de France & de nous deux.*

Lanſac.

*C'eſt plaiſir que d'ouyr gemir vne Geniſſe,*
*D'ouyr le Roſſignol, d'ouyr l'onde qui gliſſe*
*A val d'vn haut rocher, d'ouyr contre les bords*
*Les flots de la grand mer quand les vents ne ſont forts :*
*Mais c'eſt plus grand plaiſir d'entendre vos Muſettes,*
*Qui paſſent en douceur les douceurs des Auettes.*
*Vos bouches à iamais ſe rempliſſent de miel,*
*Et touſiours ſains & gais vous maintienne le ciel*
*En honneurs, en vertus, & en forces egales,*
*Puiſque vos deux Chanſons ſurmontent les Cigales.*
*Que l'vn donne ſon gage à l'autre de bon cœur,*
*Car l'vn n'a point eſté deſſus l'autre veinqueur :*
*Viuez par les foreſts ſans haine & ſans reproche,*
*Adieu Gentils Paſteurs, adieu, la nuit s'approche.*

---

# LE CYCLOPE AMOVREVX.

*Contre le mal d'amour qui tous les maux excede,*
*L'artifice n'inuente vn plus certain remede*
*Que se plaindre de luy & des Sœurs emprunter*
*La voix qui peut du cœur les soucis enchanter.*
*Mais il se trouue à peine vn homme entre cent mille*
*Qui puisse se guarir: car Phebus n'est facile,*
*Et ne preste l'oreille à tous les importuns:*
*Puis des sçauantes Sœurs les arts ne sont communs,*
*Autrement on voirroit leurs chansons triuiales,*
*Si de leurs dons à tous se monstroient liberales.*
*Ie sçay bien, d'Espinay, que vous sçauez comment*
*On se peut alleger d'vn si gaillard tourment:*
*Apollon vous honore, & ceste belle trope*
*Qui suit par les rochers les pas de Calliope:*
*Puis vous estes courtois, & ie sçay bien aussi*
*Que rien ne vous plaist tant qu'vn amoureux souci:*
*Vous ne fustes conceu dans vn desert rustique*
*D'vn tigre d'Hyrcanie, ou d'vn lion d'Afrique.*
*C'est pourquoy de Sicile au riuage Breton*
*I'enuoy ce Polyfeme, à qui tout le menton*
*Rude s'espaississoit d'vne noire filace,*
*Qui luy couuroit le front, les temples & la face.*
*Car Amour qui resueille en nous les appetits,*
*Domte aussi bien les grands comme il fait les petits,*
*Par luy vous apprendrez que les Rois & les Princes*
*Et les grands Gouuerneurs des Royales prouinces,*
*Qui ont le cœur hautain & le sang genereux,*
*Ne sont pas seulement des beautez amoureux:*

*Mais ceux qui les troupeaux conduisent en pasture,*
*Les pauures idiots, les monstres de Nature*
*Cachent en la poitrine au plus profond du cœur*
*L'vlcere qui prouient d'amoureuse langueur:*
*Comme vn Cyclope fist, qui l'ame auoit dontée*
*De l'amour qu'il portoit à vne Galathée.*
*Naiade de la mer, dont il estoit espoint,*
*Et pour sa recompense elle ne l'aimoit point.*
*Or ce grand Polyseme, horreur de la Sicile,*
*Enfant Neptunien, cruel & difficile,*
*Pour se faire plus beau, d'vn rateau se peignoit,*
*Et d'vne large faulx la barbe se rongnoit,*
*La mer fut son mirouër, sa main estoit pelue,*
*Et de poil herissé sa poitrine velue:*
*Son corps estoit geant, & au milieu du front*
*Il portoit vn grand œil comme vn grand boucler rond:*
*Il tenoit en son poing au lieu d'vne houlette*
*Vn sapin esbranché, il auoit sa Musette*
*Bruyante à cent tuyaux, & du haut du collet*
*Iusqu'au bas des genoux pendoit son flageolet,*
*Dans lequel il flutoit iour & nuict, menant paistre*
*Sur le bord de la mer son gras troupeau champestre.*
*Sa Maistresse il n'aimoit comme pour des bouquets,*
*Pour des petits anneaux, pour vn tas d'affiquets*
*Que donne le berger simplement à s'amie:*
*Mais comme forcené & tout plein de manie*
*Apres elle enrageoit: mais Amour le plus fin*
*Par l'aide des beaux vers le guarit à la fin.*
*Vn iour voyant du bord sa cruelle Maitresse*
*Qui se peignoit sur l'onde ainsi qu'vne Deesse,*
*S'assist sus vn rocher, & d'vn larmoyant son*
*Tourné deuers la mer chanta ceste chanson.*
*O belle Galathée ensemble fiere & belle,*
*Pourquoy ieune beauté m'estes-vous si cruelle?*

*Pourquoy me tuez-vous? ne vaudroit-il pas mieux*
*Me tuer de cent morts qui viennent de vos yeux*
*Mourant aupres de vous, que languir en seruage*
*Banny de voſtre grace, au bord de ce riuage?*
*Vos yeux dedans les miens ont verſé tant d'amour*
*Que pour eux ie ſouſpire & pleure nuict & iour,*
*Et tant ſuis allumé d'vne ardeur incurable,*
*Que mon troupeau tout ſeul s'en retourne à l'eſtable*
*Quand le ſoir eſt venu, & ſans conduite auſſi*
*S'en reuient au matin ſeulet repaiſtre ici.*
*Les grans vaiſſeaux chargez, qu'en mer ie ſoulois prendre*
*En mes bras qu'au deuant de bien loin i'allois tendre,*
*Font voile au gré du vent ſans plus me craindre rien,*
*Qui ſuis empriſonné dedans voſtre lien,*
*Puis qu'il vous plaiſt, Maiſtreſſe, & ſi n'auez enuie*
*D'vn ſeul petit baiſer me ſoulager la vie,*
*A qui ja la vigueur & la force defaut:*
*Et ce qui plus me deult, c'eſt qu'il ne vous en chaut!*
*O montaigne d'Etna que d'ici ie regarde*
*Bruſler inceſſamment d'vne flame qui garde*
*Sa nourriture en ſoy! comme vous au dedans*
*Amour m'a tout bruſlé de ſes flambeaux ardans,*
*Dont on peut la chaleur par mes ſouſpirs comprendre.*
*Helas! voſtre braſier ſe couure d'vne cendre*
*Qui par fois ſe rallume, & couurir ie ne puis*
*D'vne cendre le feu dont embraſé ie ſuis.*
*O fontaine Arethuſe, amoureuſe ancienne*
*De ce Dieu qui preſide à l'onde Alpheïenne,*
*Ie ſuis eſmerueillé qu'en boiuant de voſtre eau,*
*Et me baignant dedans, ie n'eſteins le flambeau*
*Qu'Amour dedans le cœur ſi chaudement m'allume,*
*Et que voſtre froideur ma chaleur ne conſume!*
*O rochers endurcis au bord de ceſte mer,*
*Ie voudrois me pouuoir en pierre transformer*

*Pour ne sentir plus rien, comme chose inutile,*
*Non plus que fait Niobe au rocher de Sipyle!*
*O forests, que ie porte enuie à vostre bien!*
*Et d'autant, ô forests, que vous ne sentez rien,*
*Et d'autant que tousiours vostre chef renouuelle*
*De Printemps en Printemps sa perruque nouuelle:*
*Mais ie ne puis changer mon amoureux esmoy*
*Qui tousiours m'accompaigne & se vieillist en moy.*
*O mer, bien que soyez & cruelle & amere,*
*Ie ne vous puis haïr: car vous estes la mere*
*De celle qui m'occist: on chante que Venus*
*Nasquit d'escume blanche entre vos flots chenus,*
*Toutefois elle est douce: & par nulle priere*
*Ie ne sçaurois flechir ceste autre mariniere,*
*Ceste Venus seconde, en qui la cruauté*
*De la mer apparoist auecques la beauté.*
*I'aime pour mon confort de voir la pierre ponce*
*Qui nage dessus l'eau & iamais ne s'enfonce*
*Non plus que mon penser, qui çà qui là noüant*
*Ainsi que Galatée en l'eau se va ioüant.*
*I'aime bien des Daufins la gentille nature,*
*Qui mal-gardez des flots, ont senti la pointure*
*D'aimer ainsi que moy: mais leur sort amoureux*
*Est trop plus que le mien en amour bien-heureux.*
*I'aime l'esponge aussi, d'autant qu'elle est vtile*
*A m'essuyer le pleur qui de mes yeux distile.*
*I'aime aussi le coural, d'autant qu'il est pareil*
*Aux léures de m'amie & à son teint vermeil:*
*Seulement ie me hay, desesperé, pour n'estre*
*Aimé de ce bel œil qui du mien s'est fait maistre.*
*O Nymfe qui m'auez tout le cœur embrasé,*
*Tendez moy vostre bouche à fin d'estre baisé.*
*On dit qu'au ciel là haut vn grand Iupiter tonne,*
*Qui de ses feux ardens tous les peuples estonne:*

*Vostre œil m'est Iupiter, qui tout m'a foudroyé*
*D'vn regard que m'auez dans le cœur enuoyé,*
*Et si n'auez souci d'esteindre en nulle sorte,*
*Non d'vn petit sou-ris la flame que ie porte.*
*Las! vous venez ici pour iouer sur les bors*
*Quand seule vous voyez que tout seul ie m'endors,*
*Et pour me resueiller vous me tirez l'oreille,*
*Puis en l'eau vous fuyez si tost que ie m'esueille:*
*Tant seulement les chiens qui gardent mon troupeau,*
*Courent apres vostre ombre & la suiuent sur l'eau.*
*Que maudit soit le iour que ie vous veis premiere*
*Cueillir parmi ces prez des fleurs auec ma mere!*
*Ie vous seruois de guide, & ie n'ay sceu depuis*
*Moy-mesme me guider, tant esgaré ie suis.*
*De teste & d'estomac ie deuins tout malade,*
*Mon œil deuint terni, ma couleur deuint fade:*
*Ma mere sceut mon mal, qui iamais ne voulut*
*Tant seulement vous dire vn mot pour mon salut.*
*S'elle vous eust conté ma passion nouuelle,*
*Peut estre qu'eussiez fait quelque chose pour elle.*
*Hà que ie suis marri qu'en naissant ie ne pris*
*La forme d'vn poisson, à fin d'auoir appris*
*A bien nager pour voir dessous les eaux profondes*
*Quel plaisir vous auez à iouer sous les ondes!*
*Tousiours à pleines mains ie vous eusse porté*
*Des roses au Printemps, des œillets en Esté,*
*Du safran en Autonne, & non pas tout ensemble,*
*Mais comme la saison diuerse les assemble:*
*Au-moins i'eusse baisé vostre main & vos bras:*
*Car baiser vostre bouche il ne m'appartient pas.*
*Sortez de l'eau, Maistresse, & sortant qu'on oublie*
*De plus s'en retourner, comme Amour qui me lie*
*Me fait ici pour vous sur ce bord seiourner,*
*Oubliant vers le soir de plus m'en retourner:*

*Et ſouffrez deſormais que ſans vous le riuage*
*De ceſte grande mer ſoit battu de l'orage.*
*Mieux vaudroit en mon Antre auec moy demeurer*
*Pour faire du fromage & le laict preſſurer,*
*Tirer deuers le ſoir le Pis aux vaches pleines,*
*Conduire les aigneaux par les herbeuſes plaines,*
*Voir ſauter les chéureaux, coſſer les bouuillons,*
*Qu'habiter de la mer les ſteriles ſillons.*
*Sortez donc de voſtre Antre, & venez dés ceſte heure*
*Habiter le ſeiour de ma douce demeure :*
*Vous ſerez à mon œil plus blanche que les lis,*
*Plus vermeille qu'œillets nouuellement cueillis,*
*Plus droite que le ionc, plus verte & plus fleurie*
*Que n'eſt au mois d'Auril vne ieune prairie,*
*Plus douce que l'ombrage au paſteur repoſé,*
*Et plus plaiſante à voir qu'vn iardin arroſé.*
*Sinon vous me ſerez plus dure, ô Galatée,*
*Que n'eſt vne genice encores non dontée,*
*Plus ſuperbe qu'vn Paon, plus volage que vent,*
*Plus fuyarde qu'vn Cerf que les chiens vont ſuiuant,*
*Plus aſpre que le feu, & plus fauſſe & menteuſe*
*Que n'eſt de voſtre mer l'apparence venteuſe :*
*Si vous me cognoiſſiez, vous viendriez de bon gré*
*Vous-meſmes habiter en mon Antre ſacré.*
*Ie ſuis riche en troupeaux, ſoit à corne ou à laine,*
*Les vns errent aux bords, les autres en la plaine,*
*Les autres plus legers grimpent ſur le rocher,*
*Et les autres s'en-vont ſur les fleurs ſe coucher,*
*L'vn repoſe à l'eſtable, & l'autre deſſous l'ombre:*
*Bref i'ay tant de troupeaux que ie n'en ſçay le nombre,*
*Auſſi ſans les conter ie ſçay que tout eſt mien:*
*« Pauure eſt celuy qui ſçait le nombre de ſon bien.*
*Ie trouuay l'autre iour le cauerneux repaire*
*D'vne Ourſe bien pelue, & dedans vne paire*

*De petits ourſelets, qui deſia pourront bien*
*Se iouer auec vous ſans auoir peur de rien:*
*Ils ſont fort eſueillez, peu farouches, & ſemblent*
*Eſtre freres beſſons, tant fort ils ſe reſemblent:*
*Ie les trouuay pour vous, ie les vous garde auſſi*
*S'il vous plaiſt de venir deſſus ce bord ici*
*M'embraſſer en vos bras, & pouſſer hors de l'onde*
*De voſtre chef marin la belle treſſe blonde.*
*Venez donques à moy ſans vouloir deſtourner*
*Vos yeux du beau preſent que ie vous veux donner:*
*Certes ie me cognois, ie ne ſuis ſi difforme*
*Que plaiſir ie ne prenne à contempler ma forme:*
*Ma face l'autre iour ſur l'onde i'eſprouuay*
*Quand la mer eſtoit calme, & beau ie me trouuay.*
*Si mon chef heriſſé de ſes cheueux ombrage*
*Mon eſpaule & mon dos comme vn fueillu bocage,*
*Et ſi velu de crins mon eſtomac eſt plein,*
*Ne penſez s'il vous plaiſt, que cela ſoit vilain:*
*Vn arbre n'eſt point beau ſans eſpaiſſe fueillée,*
*Vn cheual ſans longs crins, la laine entortillée*
*Fait belle la brebis, les plumes les oiſeaux,*
*Longue barbe & long crin font les hommes plus beaux.*
*Ie n'ay qu'vn œil au front: le Soleil qui nous darde*
*Le iour de ſes rayons, d'vn ſeul œil nous regarde.*
*La Lune n'a qu'vn œil, ie n'ay qu'vn œil auſſi:*
*Compaignon du Soleil i'allege mon ſouci.*
*Adiouſtez d'autre part que Neptune eſt mon pere*
*Qui commande à vos eaux: vous l'aurez pour beau-pere*
*S'il vous plaiſt m'eſpouſer, & ſi par amitié*
*De ce pauure Cyclope auez quelque pitié,*
*Qui ne trouue allegeance au mal qui le tourmente,*
*Sinon quand il vous voit, ou bien quand il vous chante.*
*Pauure Cyclope helas! quelle fureur a pris,*
*Fureur de trop aimer, follement tes eſprits?*

*Il vaudroit mieux penſer à ton petit affaire,*
*Allaiter tes aigneaux & tes genices traire,*
*Et lacer tes paniers ſur ce bord tout le iour,*
*Que d'eſtre ſans rien faire à chanter de l'amour:*
*Ou en aimer vne autre, ou feindre dans toy-meſmes*
*Que tu es bien aimé de celle que tu aimes.*
*Car feindre d'eſtre aimé (puis que mieux on ne peut)*
*Allege bien ſouuent l'amoureux qui ſe veut*
*Soy-meſmes ſe tromper, ſe guariſſant la playe*
*Auſſi bien par le faux que par la choſe vraye.*





# LES MASCARADES,

## COMBATS ET CARTELS, FAITS A PARIS

## & au Carnaval de Fontaine-bleau.

### CARTEL I.

*Apres auoir pour l'Amour combatu,*
*Suiuant le train d'honneur & de vertu,*
*Et fait sçauoir d'vne main valeureuse*
*Que peut l'ardeur d'vne flame amoureuse :*
*Apres auoir les Dames sceu vanger*
*Et trauersé maint pays estranger :*
*Plein de ieunesse & d'amitié loyale*
*Ie viens d'Irlande en ceste Court Royale,*
*Où de tout temps on voit de toutes pars*
*Des Cheualiers aussi vaillans que Mars.*
*Amour qui peut les plus vaillans contraindre,*
*Ne m'a conduit ici pour me complaindre,*
*Pour accuser ses traits ou sa rigueur :*
*Car son bel arc n'offense point mon cœur,*
*Ny le souci qui fait naistre les larmes*
*De larges pleurs ne baigne point mes armes.*

*Vertu qui eſt nourrice de mon feu,*
*M'a tellement d'vne Dame pourueu,*
*Qu'en la ſeruant ie ne veux autre attente:*
*De ſes beaux yeux ſans plus ie me contente.*
*En deſirant ie ne deſire rien,*
*Ne iouiſſant ie iouïs de mon bien,*
*Tout mon parfait habite en ma parfaite,*
*Ma volonté de ſon vouloir eſt faite.*
*Ie vis en elle, elle vit dedans moy,*
*Ce n'eſt qu'vn cœur, qu'vne ame & qu'vne foy*
*Et qu'vn eſprit qui tient liez enſemble*
*Vn double corps qui du tout ſe reſemble:*
*Elle eſt heureuſe, & ie ſuis bien-heureux,*
*Et bien-aimé, ie ſuis bien amoureux.*
*En ſon penſer vit touſiours ma penſée,*
*Son ame en moy, la mienne en ſoy paſſée*
*Fait que cherchant ie me trouue en ſes yeux,*
*Et m'y trouuant ie ne cherche pas mieux.*
*Ainſi Amour qui a toute puiſſance,*
*Fait de nos cœurs & de nous vne eſſence,*
*Car ie ne veux pour mon contentement*
*Sinon l'aimer & la voir ſeulement,*
*Et l'honorer comme choſe treſſainte.*
*Et c'eſt pourquoy ie n'ay point l'ame attainte*
*De triſte ennuy comme vn tas d'amoureux*
*Qui ſans eſpoir ſont touſiours langoureux.*
*Donc ſi quelqu'vn de la troupe veut dire*
*Que la beauté dont la grace m'attire,*
*Toutes beautez ne ſurpaſſe d'autant*
*Que deſur tous ie m'eſtime contant,*
*Vienne au combat tenter ma hardieſſe:*
*Auant partir il faudra qu'il confeſſe*
*Que rien n'approche au pris de ſa beauté,*
*Ny nulle foy pres de ma loyauté.*

# CARTEL II.

*Ayant l'œil triste & pesant le sourci,*
*I'ay mille fois tout rempli de souci,*
*Entre les bois, les monts & les riuages*
*Conté ma plainte aux bestes plus sauuages,*
*Eschaufant l'air de souspirs amoureux,*
*Pensant au bien qui me fait malheureux.*
*Il n'y a bois ny roche tant soit dure,*
*Antre, desert, ny ruisseau ny verdure*
*Las! qui ne soit tesmoin bien-asseuré*
*Du mal que i'ay si long temps enduré.*
*Mais cognoissant que les roches desertes,*
*Antres & monts, & hautes forests vertes*
*(Comme n'ayans ny cœur ny sentiment)*
*N'auoyent pouuoir d'entendre mon tourment:*
*Ie viens des bois aux hommes, pour me faire*
*Entendre d'eux, qui seuls de mon affaire*
*Peuuent iuger, blasmant la cruauté*
*D'vne si ieune & parfaite beauté.*
*Quelle asseurance est seure entre les Dames,*
*Si leur donnant le sang, le corps, les ames,*
*Si leur prestant & faueur & support,*
*Pour recompense on n'a rien que la mort?*
*O sexe ingrat & rempli de malice,*
*Indigne helas qu'on luy face seruice!*
*O fier destin! ô ciel infortuné!*
*Pourquoy m'as-tu dés ieunesse donné*
*Pour me tuer, vne Dame si belle?*
*Elle sçait bien que ie languis pour elle,*

*Que ie l'adore, & que ie l'aime mieux*
*Cent mille fois que ie ne fais mes yeux,*
*Mon cœur, mon ſang : car ie n'aime ma vie*
*Sinon d'autant qu'elle en ſera ſeruie.*
*Douce beauté qui fais honte au Soleil,*
*Regarde vn peu mon trauail nompareil,*
*Ne ſois enſemble & ſi belle & ſi fiere :*
*« Toute rigueur s'amollit par priere :*
*« Tout gentil cœur s'eſchauffe d'amitié :*
*Sois donc plus douce & prens de moy pitié.*
*C'eſt aux Serpens & aux beſtes felonnes,*
*Aux Tigres fiers, aux Ours & aux Lionnes*
*D'eſtre cruels, & non pas à tes yeux*
*Qui ſont ſi beaux, ſi doux & gracieux.*
*Garde toy bien que Dieu ne te puniſſe :*
*« L'ingratitude eſt vn horrible vice,*
*« Vice cruel, mechant & malheureux,*
*« Et non logeable en vn cœur genereux.*
*Las! ſi ma foy, ſi ma douleur extrême,*
*Si t'aimer plus mille fois que moy-meſme,*
*Si mes ſouſpirs, mes plaintes & mes pleurs*
*Pour recompenſe ont cent mille douleurs,*
*Mauuaiſe chere, eſperances trop vaines,*
*Refus, dédains, paroles incertaines,*
*Et vn propos non iamais aſſeuré,*
*Et vn eſpoir qui eſt deſeſperé :*
*Si i'ay ſenti les ruſes dont les femmes*
*Sçauent tromper les plus gentilles ames,*
*Ie veux mourir, pour ne nourrir au cœur*
*Si longuement vne telle langueur :*
*« Car par la mort l'ennuy ſe peut desfaire.*
*Et toutesfois la mort ne ſçauroit faire*
*Que ie n'honore & priſe mon treſpas,*
*Et qu'aux eſprits ie ne conte là bas*

*Que la beauté pour qui ie meurs eſt telle*
*Qu'on n'en voit point au monde de plus belle.*
*Donq' ſi quelqu'vn veut ſouſtenir ici*
*Que la douleur où ie ſuis endurci,*
*Ne vaille mieux que toute iouyſſance,*
*Vienne au combat eſprouuer ma puiſſance:*
*Ie ſouſtiendray que telle cruauté*
*Me rend heureux pour ſi grande beauté.*

## CARTEL III.

*Si le renom des Cheualiers François,*
*Et la vertu des magnanimes Rois*
*Dont vous tirez voſtre race ſi belle,*
*N'euſſent voulu de tout temps ſouſtenir*
*Les affligez, vous ne voirriez venir*
*Vers vous ici ceſte humble Damoiſelle:*
*Laquelle vient, Sire, vous requerir*
*De nous vouloir au beſoin ſecourir,*
*Nous redonnant la liberté rauie:*
*Et pour auoir de nous compaſſion,*
*Vous plaiſe ouir de quelle oppreſſion*
*Vn fier Tyran tourmente noſtre vie.*
*D'illuſtre ſang & d'antique maiſon*
*Fuſmes deux ſœurs, qui viuons en priſon,*
*En bonne grace & en vertus parfaites:*
*Heureuſes las! ſi nous n'euſſions porté*
*Deſur le front tant de ieune beauté,*
*Et ſi le Ciel plus laides nous euſt faites!*
*Noſtre beauté nous a fait vn grand tort:*
*Car pour auoir trop de beautez, trop fort*
*D'vn grand Tyran helas! ſommes aimées,*

*Qui ne pouuant nos chaſtetez forcer,*
*Son trop d'amour en haine a fait paſſer*
*Nous retenant en priſon enfermées.*
*Ce glorieux d'Arcalaüs yſſu,*
*Par artifice edifier a ſceu*
*Vne grand tour inacceſſible & forte,*
*Où il nous fait cent mille maux ſentir,*
*Et pour n'auoir liberté de ſortir,*
*Deux Cheualiers a mis deuant la porte.*
*Or nous auons par Vrgande entendu*
*Que le malheur deſſus nous deſcendu,*
*Et la miſere où noſtre vie abonde,*
*Ne ſe perdra ſinon par les efforts*
*De deux guerriers ieunes, courtois & forts,*
*Enfans d'vn Roy le plus vaillant du monde.*
*Et pour-autant, Sire, que la vigueur*
*Qui de prouëſſe allume voſtre cœur,*
*Et celle auſſi de Henry voſtre frere*
*Vous font enſemble & vaillans & courtois,*
*Nous eſperons qu'en veſtant le harnois*
*Tous deux pourrez l'entrepriſe parfaire:*
*Et ne pourront ces deux grans Cheualiers,*
*Bien qu'on les vante aux armes les premiers,*
*Vous reſiſter que n'ayez la victoire*
*Digne du lieu dont vous eſtes venus:*
*Ainſi ſerez par le monde cognus*
*Deux grans guerriers pleins de force & de gloire.*

## CARTEL IIII.

*Demeure, Cheualier, & en la meſme place*
*Arreſte ton cheual & retiens ton audace:*

*Car ſoit que la fortune ou ſoit que le malheur,*
*Ou ſoit que le deſir d'eſprouuer ta valeur*
*Te meine à ce Chaſteau, entens les auentures*
*Que tu dois acheuer, difficiles & dures.*
*Encores que tu ſois vaillant & martial,*
*Si tu n'es Cheualier à ta Dame loyal,*
*Tu ne pourras paſſer vne arche qui ſe treuue,*
*Où la fidele amour des Cheualiers s'eſpreuue.*
*Donques de paſſer outre eſſayer il ne faut*
*Si la ferme amitié dans le cœur te defaut,*
*Et ſi parfaitement celle tu n'as ſeruie*
*Que tu deuois tenir plus chere que ta vie.*
*Ce Chaſteau que tu vois, n'a ſeulement le mur*
*Sauuage, ſolitaire, inacceſſible & dur,*
*Mais il eſt par dedans encores plus terrible,*
*Plein de peur & d'effroy, & d'vne crainte horrible*
*De fantômes, d'eſprits & de braſiers ardans :*
*Toutefois agreable à ceux qui ſont dedans*
*Autant que par dehors à tous il eſt eſtrange.*
*Six vaillans Cheualiers d'eternelle louange,*
*Fauoriſez de Mars, ieunes, auantureux,*
*Magnanimes & forts & loyaux amoureux,*
*Le gardent nuict & iour, & d'vne eſtrange ſorte*
*Contre tous aſſaillans en defendent la porte.*
*Or toy quiconque ſois animé de vertu,*
*Qui as en mille lieux pour l'amour combatu,*
*Regarde en quel danger follement tu te iettes,*
*Et au pris de ta vie vn repentir n'achettes.*
*Regarde, Cheualier, auant que t'eſprouuer,*
*Le moyen d'en ſortir ſi tu en peux trouuer.*
*Voy le camp plein de ſang de tant de forts gen-d'armes,*
*Bordé de tous coſtez de toutes ſortes d'armes,*
*Piques, haches, poignards : de toutes tu prendras*
*Pour venir au combat celle que tu voudras,*

*A cheual & à pied esprouuant ta prouësse*
*Contre vn des six armé d'amour & de ieunesse.*
*Or si tu es veincu, l'Amant victorieux*
*Portera pour trophé hautain & glorieux*
*Ta despouille à sa Dame : & si ton bras surmonte,*
*Tu porteras la sienne à celle qui te donte :*
*Et ton corps enchaisné prisonnier demourra,*
*Qui sans pouuoir mourir, cent mille fois mourra.*
*I'ay veu maints Cheualiers, dont la fiere asseurance,*
*Les gestes & le port donnoyent quelque esperance*
*D'efforcer le Chasteau, qui en fin s'en reuont*
*Remportans pour l'honneur la honte sur le front,*
*Et en lieu de la gloire, hà! recompense rude,*
*De libres Cheualiers sont mis en seruitude,*
*Et tousiours abaissant vers la terre les yeux*
*N'osent plus regarder leur Dame ny les cieux.*
*Ce Chasteau que tu vois, par armes n'est forçable,*
*Par fraude ou par surprinse : il est inuiolable,*
*Il l'a tousiours esté, & le sera tousiours,*
*Comme estant le seul fort des fidelles amours.*
*Pource, mon Cheualier, arreste ta furie,*
*Et par le sang d'autruy sois sage ie te prie :*
*Ne combas point, à fin que n'estant le plus fort*
*T'achetes vne honte aux despens de la mort,*
*Ou pense bien deuant qu'essayer l'entreprise :*
*« Trop tard on se repent quand la faute est commise.*

## LE TROPHEE D'AMOVR

### à la Comedie de Fontaine-bleau.

*Ie suis Amour le grand maistre des Dieux,*
*Ie suis celuy qui fait mouuoir les Cieux,*

*Ie ſuis celuy qui gouuerne le monde,*
*Qui le premier hors de la maſſe eſclos*
*Donnay lumiere & fendi le Chaos*
*Dont fut baſti ceſte machine ronde.*
*Rien ne ſçauroit à mon arc reſiſter,*
*Rien ne pourroit mes fleches euiter,*
*Et enfant nud ie fais touſiours la guerre:*
*Tout m'obeyſt, les oiſeaux eſmaillez,*
*Et de la mer les poiſſons eſcaillez,*
*Et les mortels heritiers ſur la terre.*
*La paix, la tréue, & la guerre me plaiſt,*
*Du ſang humain mon appetit ſe paiſt,*
*Et volontiers ie m'abreuue de larmes:*
*Les plus hautains ſont pris à mon lien,*
*Le corſelet au ſoldart ne ſert rien,*
*Et le harnois ne defend les gend'armes.*
*Ie tourne & change & renuerſe & desfais*
*Ce que ie veux, & puis ie le refais,*
*Et de mon feu toute ame eſt eſchauſée:*
*Ie ſuis de tous le Seigneur & le Roy:*
*Rois & Seigneurs vont captifs deuant moy,*
*Et de leurs cœurs i'enrichis mon trofée.*
*De Iupiter le Sceptre i'ay donté,*
*Iuſqu'aux enfers i'ay Pluton ſurmonté,*
*Et de Neptune ay bleſſé la poitrine:*
*De rien ne ſert aux ondes la froideur,*
*Que les Tritons ne ſentent mon ardeur,*
*Et que mon feu n'embraſe la marine.*
*La volupté, la ieuneſſe me ſuit,*
*L'oiſiueté en pompe me conduit,*
*Ie ſuis aueugle, & ſi ay bonne veuë,*
*Ie ſuis enfant & ſuis pere des Dieux,*
*Foible, puiſſant, ſuperbe, gracieux,*
*Et ſans viſer ie frappe à l'impourueüe.*

*L'homme eſt de plomb, de rocher & de bois,*
*Qui n'a ſenti les traits de mon carquois:*
*Seul ie le fais & courtois & adeſtre:*
*Les cœurs ſans moy languiſſent refroidis,*
*Ie les rends chauds, animez & hardis,*
*Et bref ie ſuis de toute choſe maiſtre.*
*Qui ne me voit, au monde ne voit rien:*
*Ie ſuis du monde & le mal & le bien,*
*Ie ſuis le doux & l'amer tout enſemble,*
*Ie n'ay patron ny exemple que moy,*
*Ie ſuis mon tout, ma puiſſance & ma loy,*
*Et ſeulement à moy ſeul ie reſemble.*

## LE TROPHEE DE LA CHASTETE'

en la meſme Comedie.

*Pour mon Trophée en ce char triomphant*
*Pris & captif ie meine ceſt Enfant*
*Qui des mortels a ſurmonté la gloire:*
*Ie vous diray comme ie l'ay veincu*
*Par la vertu d'vn merueilleux eſcu*
*Qui de ce Dieu m'a donné la victoire.*
*Amour voyant que ſeule entre les Dieux*
*I'auois vn trait du ſien victorieux,*
*Et que du tout ie n'eſtois ſa ſuiette,*
*Pour me donter priſt l'arc en vne main,*
*Le feu en l'autre, & m'aſſaillant en vain,*
*Perdit d'vn coup ſa flame & ſa ſagette.*
*Pour reſiſter à ce Prince animé,*
*D'vn fort bouclier l'eſtomac ie m'armé,*

*Fait de conſtance & de perſeuerance,*
*Où l'Amoureux au trauers ſe miroit,*
*Et tellement iuſqu'en l'ame eſclairoit,*
*Qu'il cognoiſſoit d'vn regard ſon offenſe.*
*Voulant ſon arc contre moy deſcocher,*
*Trouua l'eſcu auſſi dur qu'vn rocher*
*Tout à l'entour enuironné de glace,*
*Qui de ſon arc la puiſſance amortit,*
*Et ſon ardeur en froideur conuertit,*
*Et tous ſes traits briſa deſur la place.*
*Lors le voyant ſans armes & tout nu,*
*Pour priſonnier ie l'ay depuis tenu,*
*En le menant deuant mon char en pompe :*
*Et par deſpit i'ay caſſé ſon carquois,*
*Eſteint ſon feu, rompu ſon arc Turquois :*
*C'eſt bien raiſon que le trompeur on trompe.*

## MASCARADES

faites à Bar-le-Duc.

## LES QVATRE ELEMENS

parlent au Roy.

### La Terre.

*Ie t'ay donné, Charles Roy des François,*
*Non pas vn fleuue, vne ville, ou vn bois,*
*Mais en t'ouurant ma richeſſe feconde,*
*De tous les biens que i'auois eſpargné*
*Depuis mille ans, ie t'ay accompagné*
*Pour eſtre fait le plus grand Roy du monde.*

La Mer.

*Autant que i'ay d'escumes & de flos*
*Lors que les vents cheminent sur mon dos,*
*Et que le Ciel à Neptune fait guerre,*
*Autant de force & d'honneur i'ay donné*
*A ce grand Prince heureusement bien-né,*
*Pour estre Roy le plus grand de la terre.*

L'Air.

*Ie nourris tout, toutes choses i'embrasse,*
*Et ma vertu par toute chose passe:*
*Ie contrains tout, ie tiens tout en mes mains:*
*Et tout ainsi que de tout ie suis maistre,*
*Pour commander au monde i'ay fait naistre*
*Ce ieune Roy le plus grand des humains.*

Le Feu.

*Ce que i'auois de clair & de gentil,*
*De prompt, de vif, de parfait, de subtil,*
*Ie l'ay donné à Charles Roy de France,*
*Pour illustrer son Sceptre tout ainsi*
*Qu'on voit le Ciel de mes feux esclairci,*
*Et que Dieu mesme a de moy son essence.*

## LES QVATRE PLANETES

respondent.

Le Soleil.

*Ce n'est pas toy, Terre, qui ce grand Roy*
*As tant rempli de puissance, c'est moy*

*De qui l'aspect aux Rois donne la vie,*
*Et peut leur Sceptre en gloire maintenir:*
*Donc si tu veux ton dire soustenir,*
*Vien au combat, ici ie te desfie.*

Mercure.

*Ie donne aux Rois l'aduis & la prudence,*
*Et le conseil qui passe la puissance,*
*Comme i'ay fait à Charles ce grand Roy*
*Pour gouuerner la terre vniuerselle:*
*Et si la Mer veut dire que c'est elle,*
*Ie dy que non, soustenant que c'est moy.*

Saturne.

*Ie fais long temps les Royaumes durer,*
*Et les grands Rois longuement prosperer,*
*Quand d'vn bon œil i'esclaire à leur naissance,*
*Comme à ce Roy que i'ay fait de ma main,*
*Et non pas l'Air, mol, variable & vain:*
*S'il le soustient, qu'il se mette en defense.*

Mars.

*Ie fais les Rois valeureux & guerriers,*
*Et sur leur front ie plante les Lauriers,*
*Quand en naissant mon flambeau leur esclaire:*
*Le Feu n'a fait vn Prince si gentil:*
*Car le Feu est de nature infertil,*
*Et s'il le dit ie soustiens le contraire.*

---

# LE IVGEMENT DE IVPITER.

*Appaiſez-vous, ne iouez plus des mains*
*Vous Elemens, & vous quatre Planetes*
*Qui ſous mon Sceptre auſſi humbles vous eſtes*
*Que deſſous vous ſont humbles les humains.*
*I'ay, non pas vous, par mes propres deſſains*
*Mis en ce Roy tant de vertus parfaites*
*Pour gouuerner les terres que i'ay faites :*
*« Car du grand Dieu les œuures ne ſont vains.*
*Et bien qu'il ſoit encore ieune d'âge,*
*Dés maintenant ie veux faire vn partage*
*Auecques luy de ce monde diuers :*
*I'auray pour moy les cieux & le tonnerre,*
*Et pour ſa part ce Prince aura la Terre :*
*Ainſi nous deux aurons tout l'Vniuers.*

# STANCES

à chanter ſur la lyre, pour l'auant-venue
de la Royne d'Eſpaigne à Bayonne.

I.

*Soleil, la vie & la force du monde,*
*Grand œil de Dieu, Soleil pere du iour,*
*Monte à cheual, & tire hors de l'onde*
*Ton char qui fait pour nous trop de ſeiour :*
*Haſte ton cours, & en France accompagne*
*L'autre beau iour qui reluit en Eſpagne.*

II.

*Lune, ornement & l'honneur du ſilence,*
*Qui par le Ciel erres en cent trauaux,*
*Retien la nuict, & arreſte la dance*
*Des Aſtres clairs conduits par tes cheuaux:*
*Fay place au iour dont le bon-heur aſſemble*
*Fils, mere & fille, & deux Sceptres enſemble.*

III.

*Il ne faut point qu'au iour de la venue*
*Le Soleil luiſe, vn autre iour viendra*
*Qui de l'Europe eſclaircira la nue,*
*Et tout le monde en lumiere tiendra:*
*Tant les vertus du fils & de la mere*
*Et de la fille eſpandront de lumiere.*

IIII.

*O ſiecle heureux, & digne qu'on l'appelle*
*Le ſiecle d'or, ſi oncque en fut aucun,*
*Où l'Eſpagnol d'vne amitié fidelle*
*Aime la France, & les deux ne ſont qu'vn:*
*C'eſt vn plaiſir qu'en l'eſprit il faut prendre,*
*Le corps n'eſt pas digne de le comprendre.*

V.

*Le Ciel deſpit de ſi belle aſſemblée,*
*Comme ialoux s'en vouloit irriter:*
*Ayant de l'air la fureur redoublée,*
*Faiſoit greſler & pleuuoir & venter:*
*Le mois de Iuin qui deſire la gloire*
*De telle veuë, a gaigné la victoire.*

VI.

*Parmi les champs croiſſent les fleurs décloſes,*
*Car telle veuë eſt digne du Printemps :*
*Entre les lis, les œillets & les roſes*
*Elle doit eſtre, & non en autre temps.*
*Comme les fleurs croiſſent en nos prouinces,*
*Ainſi croiſtra l'amitié de ces Princes.*

VII.

*L'autre Printemps la Royne vit ſa fille,*
*Et ce Printemps ſon autre elle verra :*
*Vne eſt deſia la mere de famille,*
*L'autre bien toſt d'vn beau fils le ſera :*
*En-ce-pendant ſa France elle viſite,*
*Et par exemple à bien faire l'incite.*

VIII.

*Vn Aſtre heureux, ô Royne, te fiſt naiſtre,*
*Car ſeulement tu n'es mere d'vn Roy*
*Qui des François tient le Sceptre en la deſtre,*
*Et d'vn grand Duc qui promet tant de ſoy :*
*Mais tu es ſeule entre tant de Princeſſes*
*Mere de Rois, de Roynes & Ducheſſes.*

IX.

*Par les chemins où paſſeront les Dames,*
*Naiſtront les fleurs, & les ruiſſeaux prendront*
*Le gouſt de miel, les odeurs & les bâmes*
*Et les parfums par les champs s'eſpandront :*
*Deſſous leurs pieds la campagne arroſée*
*S'eſiouïra de manne & de roſée.*

30.

X.

*Le vent tiendra ſon haleine endormie,*
*Vulcan és mains n'aura point de marteaux :*
*Tant ſeulement auec Flore s'amie*
*Zephyre ira parmi les prez nouueaux :*
*Tout ſera plein de ioye & d'allegreſſe*
*A l'arriuer d'vne telle Princeſſe.*

XI.

*La charité & l'amour maternelle*
*Se desfi'ront d'vn combat genereux,*
*La mere ayant ſes enfans autour d'elle,*
*Et les enfans leur mere à l'entour d'eux :*
*C'eſt paſſion qui ſi fort nous enflame,*
*Qu'on ne peut dire & qu'on ſent dedans l'ame.*

XII.

*Si le Lion & le Tigre effroyable*
*Par les rochers deſirent voir leurs fans,*
*Hà, combien donc l'homme plus raiſonnable*
*Doit deſirer de reuoir ſes enfans!*
*Qui fuit les ſiens, eſt digne qu'on le nomme*
*Vn monſtre fier ſous la forme d'vn homme.*

XIII.

*Chaſſe la nuict, & te monſtres, Aurore,*
*Et de la mer apportes en ton ſein*
*Le iour heureux, que par penſer i'honore*
*Comme propice à tout le genre humain :*
*Puis vole au Ciel, & d'vne aile legere*
*De ce beau iour ſois aux Dieux meſſagere.*

XIIII.

*Hà le voici, ja voici la barriere*
*Du iour déclose & le ciel s'espanir.*
*Sus enuieux reculez-vous arriere,*
*Ce n'est pour vous que ce iour doit venir,*
*Qui d'vn nœud ferme estreindra l'alliance*
*Plus que iamais de Castille & de France.*

## LES SEREINES

representees au Canal de Fontaine-bleau.

La premiere parle.

*De l'immortel les Rois sont les enfans,*
*Ils ont par luy leurs Lauriers triomphans,*
*Ils sont par luy reuerez en la terre,*
*Ils ont de Dieu le portrait sur le front:*
*Dieu les inspire, & tout cela qu'ils font*
*Vient du grand Dieu qui darde le tonnerre.*
*Or ce grand Dieu à l'exemple de soy*
*Fist pour miracle en France naistre vn Roy,*
*Dont la semence à nulle autre seconde*
*Estoit parfaite, & comme le Soleil*
*Qui de clarté ne trouue son pareil,*
*Vesquit sans pair, tant qu'il vesquit au monde.*
*Ce fut Henry de tous biens accompli,*
*D'vne ame viue ayant le corps rempli,*
*Semblable aux Dieux de façons & de gestes:*
*Son esprit fut embelli de vertu:*
*Car en naissant du Ciel il auoit eu*
*Tout le bon-heur des lumieres celestes,*

*Il fut en guerre vn Prince tres-vaillant,*
*Soigneux, actif, diligent & veillant,*
*Voire & sembloit que Mars luy fist seruice :*
*En temps de paix son peuple corrigeoit,*
*Chassoit le mal de sa terre, & logeoit*
*Par les citez la crainte de Iustice.*
*Or tout ainsi comme il estoit parfait,*
*Tel comme luy son peuple s'estoit fait :*
*Vertu regnoit par toute sa contrée,*
*Qui d'vn chacun le rendoit honoré :*
*Et bref c'estoit le bel âge doré*
*Où fleurissoit Saturne auec Astrée.*
*Pour faire honneur à vn siecle si beau*
*(Qui resembloit à ce monde nouueau*
*Quand nos ayeuls n'estoyent tels que nous sommes)*
*Apparoissoyent les Nymphes & les Dieux,*
*Et sans auoir vn voile sur les yeux,*
*Ne desdaignoyent la presence des hommes.*
*Par les forests les Syluains habitoyent,*
*Faunes & Pans aux bocages chantoyent,*
*Et sur les monts dansoyent les Oreades :*
*La mer auoit son Glauque & son Neptun,*
*Desur les bords venoit iouer Portun,*
*Et les ruisseaux abondoyent des Naiades.*
*Mais quand le Ciel qui ne se peut flechir*
*Par nos souspirs, se voulut enrichir,*
*O Ciel cruel! de la mort d'vn tel Prince,*
*Le monde fut despouillé de bon-heur,*
*Fut déuestu d'ornement & d'honneur,*
*Et la Vertu laissa nostre prouince.*
*En lieu de paix, d'amour & de bonté*
*Vint la malice au visage eshonté,*
*Haines, discords & factions de villes :*
*Desir de sang les hommes fist armer,*

*L'ambition apres vint allumer*
*Le grand brazier des querelles ciuiles.*
*Le peuple adonc transporté d'appetit,*
*Tout insensé d'armes se reuestit :*
*Lors la raison dessous les pieds fut mise :*
*Bref le François par sa desloyauté*
*De son pays arracha la beauté,*
*Comme vn iardin sacagé de la Bise.*
*Alors les Dieux d'vn tel fait desplaisans,*
*Voyans la Royne & ses fils en bas ans*
*De tous costez tourmentez de la guerre,*
*Pour ne souiller leurs yeux en regardant*
*Le sang versé dessous le fer ardant,*
*Par grand despit se cacherent sous terre.*
*L'vn s'enferma dans le creux d'vn rocher,*
*L'autre s'alla dans vn arbre cacher,*
*L'autre en vn antre, & l'autre sous les ondes :*
*Ainsi que nous, qui depuis ce temps-là*
*Que le malheur d'ici nous exila,*
*N'auions au Ciel monstré nos tresses blondes :*
*Sinon ce iour de long temps attendu,*
*Où Charles Roy de Henry descendu,*
*Vray heritier des vertus de son pere*
*Desur son peuple a maintenant pouuoir :*
*Et c'est pourquoy nous venons ici voir*
*Ce ieune Prince en qui la France espere.*
*Nous venons donc, ô Roy, selon raison*
*Te saluer en la belle maison*
*Que ta largesse à ton frere a donnée :*
*Où s'il te plaist, pour te rendre plus seur*
*De l'aduenir, oy les vers de ma Sœur,*
*Qui va chanter toute ta destinée.*

---

# PROPHETIE

## de la feconde Sereine.

*O Prince heureufement bien-né,*
*Qui fus beni dés ta naiffance*
*Par l'Eternel, qui t'a donné*
*Toutes vertus en abondance :*
*Crois crois, & d'vne maiefté*
*Monftre toy le fils de ton pere,*
*Et porte au front la chafteté*
*Qui reluit aux yeux de ta mere.*
*Car en eftant comme tu es*
*Aux vertus nourri dés ieuneffe,*
*Tu pafferas tous les mortels*
*De bon efprit & de prouëffe.*
*La France fe peut affeurer*
*De fe voir foudain eftrenée*
*Des honneurs qu'on doit efperer.*
*D'vne Royauté fi bien-née.*
*Et bien qu'on puiffe apperceuoir*
*Par les rayons de ta lumiere,*
*L'heureufe fin que doit auoir*
*Vn fils nourri de telle mere :*
*Si veux-ie encor pour l'auenir*
*(Des deftins Prophetes nous fommes)*
*T'ouurir ce qui ne peut venir*
*En la cognoiffance des hommes.*
*Non feulement pacifiras*
*Du tout la France difcordante,*
*Mais plus que iamais la feras*
*De biens & d'honneurs abondante.*

*Et menant en guerre auec toy*
*Ton frere appuy de tes louanges,*
*Veinqueur des Rois, le feras Roy*
*De maintes nations estranges.*
*Sous toy la malice mourra,*
*L'erreur, la fraude & l'impudence,*
*Et la mensonge ne pourra*
*Resister deuant ta prudence.*
*Puis ayant vescu comme il faut,*
*Despouilleras le mortel voile,*
*Et pres de ton pere là haut*
*Tu seras vne belle estoile.*
*Et toy mere resiouy toy,*
*Mere sur toutes vertueuse,*
*Qui as nourri ce ieune Roy*
*D'vne prudence si soigneuse.*
*Bien tost auras de tes trauaux*
*La recompense seure & bonne,*
*Quand tu verras tous ses vassaux*
*S'humilier sous sa Couronne.*
*Et toy son frere, en qui respand*
*Le Ciel son heureuse influence,*
*Ta force & grandeur ne depend*
*Qu'à luy porter obeyssance.*
*Ton auantage vient du sien,*
*Ta gloire sans la sienne est vaine,*
*Ton bien procede de son bien*
*Comme vn ruisseau de sa fontaine.*
*Viuez donc amiablement*
*Faisans vos noms par tout espandre,*
*Viuez tous trois heureusement*
*Charles, Catherine, Alexandre.*

## CHANSON

### recitee par les Chantres.

*A Dieu resemblent les Rois,*
*Qui sous l'ordre de ses lois*
*Le cours des Astres enserre,*
*Parfait, sans fin, sans milieu:*
*A l'exemple du grand Dieu*
*Les Rois gouuernent la terre.*
*Ils ne sont egaux d'honneurs:*
*Les vns sont pauures Seigneurs*
*Ou d'vne isle infructueuse,*
*Ou d'vn lieu chaud & mal-sain:*
*Mais le nostre est souuerain*
*D'vne terre bien-heureuse.*
*Sous luy sont mille citez,*
*Peuples en guerre vsitez,*
*Forests, campagnes, valées,*
*Et fleuues au large front,*
*Qui bruyant Charles, s'en-vont*
*Fendre les plaines salées.*
*Luy chassant les estrangers,*
*Sauuant les siens des dangers*
*A rendu sa France viue,*
*A tué Mars son meurdrier,*
*Faisant naistre d'vn Laurier*
*Les beaux rameaux de l'Oliue.*
*Charles des Rois est le grand,*
*C'est le grand Roy qui respand*
*Sur la France sa lumiere,*
*Qui croist ieune, fort & beau*

*Comme vn clair Soleil nouueau*
*Qui va prendre ſa carriere.*
*Quand Iupiter maria*
*Sa Thetis, il conuia*
*Les plus grans Dieux à la feſte,*
*Pallas, Mercure, Apollon,*
*Neptune & Mars tout felon*
*Que mur ny ville n'arreſte.*
*Tout ce que les Cieux pouuoyent,*
*Tout ce que les Dieux auoyent*
*D'honneur, richeſſe, excellence,*
*Fut ce iour en appareil :*
*Mais rien ne ſe veit pareil*
*Au grand Monarque de France.*
*Io la paix nous chantons,*
*Et de Charles nous vantons*
*Le Sceptre inuincible & riche :*
*Nous rechantons ſa douceur,*
*Sa mere, freres & ſœur,*
*Et ſon eſpouſe d'Auſtriche.*

## COMPARAISON

du Soleil & du Roy, recitee par deux ioueurs de lyre.

1.

*Le Soleil & noſtre Roy*
*Sont ſemblables de puiſſance :*
*L'vn gouuerne deſſous ſoy*
*Le Ciel, & l'autre la France.*





II.

*L'vn du Ciel tient le milieu,*
*Des Aſtres clairté premiere :*
*Et l'autre comme vn grand Dieu*
*Aux terres donne lumiere.*

I.

*L'vn n'eſt iamais offenſé*
*D'orages ny de tempeſte :*
*L'obſcur eſt touſiours percé*
*Des beaux rayons de ſa teſte.*

II.

*L'autre a touſiours combatu*
*Les guerres & les enuies,*
*Et fait ſentir ſa vertu*
*Aux puiſſances ennemies.*

I.

*L'vn eſt autheur de la paix*
*Chaſſant le diſcord du monde,*
*Illuſtrant de ſes beaux rais*
*La terre, le ciel & l'onde.*

II.

*Et l'autre ayant du diſcord*
*La puiſſance rencontrée,*
*A mis les guerres à mort,*
*Et la paix en ſa contrée.*

I.

*Tout Aſtre prend du Soleil*
*Sa lumiere tant ſoit haute:*
*Car c'eſt l'Aſtre nompareil*
*Liberal ſans auoir faute.*

II.

*Du Roy vient force & vigueur,*
*Honneur & grandeur royale,*
*Et tout homme de bon cœur*
*Cognoiſt ſa main liberale.*

I.

*Le Soleil eſt couronné*
*De feux qu'en terre il nous darde,*
*Et tout Aſtre bien tourné*
*Noſtre bon Prince regarde.*

II.

*De noſtre Roy la grandeur*
*Pareil au Soleil reſſemble,*
*Qui iette plus de ſplendeur*
*Que les eſtoiles enſemble.*

I.

*Bref le Soleil eſclairant*
*Par tout, qui point ne repoſe,*
*De Charles n'eſt differant*
*Seulement que d'vne choſe.*

II.

*C'est que le Soleil mourra*
*Apres quelque temps d'espace,*
*Et Charles au Ciel ira*
*Du Soleil prendre la place.*

# CARTEL

pour le Roy Charles IX, habillé en forme de Soleil.

*Comme le feu surmonte toute chose*
*Qui deuant luy pour resister s'oppose,*
*Ainsi du fer de mon glaiue pointu*
*Tout Cheualier à terre est abatu :*
*Les plus vaillans redoutent ma puissance,*
*Et la mort pend sur le bout de ma lance.*
*Amour me pousse errant de toutes pars*
*Pour essayer les fortunes de Mars,*
*Et de mon nom remplir la terre & l'onde,*
*Pour auoir place en ceste Table ronde,*
*Où les vieux Preux autrefois auoient eu*
*Vn lieu d'honneur, loyer de leur vertu.*
*Or desdaignant les hazards de la guerre*
*Comme donteur des monstres de la terre,*
*Par haut desir au Ciel ie suis monté,*
*Où du Soleil i'ay l'habit emprunté,*
*Afin de faire aux estoiles celestes*
*Comme aux mortels mes vertus manifestes.*
*Donc si quelqu'vn, soit d'enhaut ou d'embas,*
*Veut esprouuer ma puissance aux combas,*

*S'adresse à moy, ie luy feray cognoistre*
*A coups serrez combien poise ma destre,*
*En l'vnivers ne trouuant mon pareil.*
*Qui passeroit de vertu le Soleil?*

# CARTEL

## fait pour vn combat que fist le Roy en l'Isle du Palais.

*Le fort Soleil ne s'offense des nuës,*
*Ny mes vertus par la terre cognuës*
*N'ont iamais peur des combats outrageux :*
*C'est mon desir, mes esbats, & mes jeux*
*Que de porter sur le dos la cuirace,*
*Mon ennemy renuerser sur la place,*
*Et bien brosser le destrier aux tournois,*
*En cent façons esclater le long bois,*
*Et de gaigner le prix à la carriere,*
*Et d'estre seul veinqueur en la barriere.*
*Et si quelqu'vn par vn combat noueau*
*Veut essayer ma puissance sur l'eau,*
*Il sentira qu'autant ie sçay de guerre*
*Dessus les eaux comme dessus la terre.*
*Ie suis errant, vagabond, estranger,*
*Qui vais cherchant en tous lieux le danger,*
*Afin qu'au monde en armes on me voye*
*Suiure vertu par toute honneste voye :*
*Mon ennemy (auant que le Soleil*
*Tombe en la mer) de son sang tout vermeil,*
*A son malheur me pourra bien cognoistre,*
*Portant au dos les marques de ma destre.*

*Il ne verra mon courage faillir,*
*Et l'assaudray en lieu de m'assaillir*
*Pour retrancher par le fer son audace :*
*« Tel a grand peur qui bien souuent menace.*

## CARTEL

### contre l'Amour.

*De deux Amours on voit la terre pleine,*
*L'vn est sans mal, sans trauail & sans peine,*
*Prompt & soudain, qui loin de ce bas lieu*
*Nos cœurs esleue aux mysteres de Dieu :*
*Si que laissant les terres & les nuës,*
*Cherche du Ciel les traces incognuës,*
*Et par vn vol à l'esprit coustumier*
*Reloge l'ame en son logis premier,*
*Et la ioignant à sa premiere essence,*
*De ce grand Tout luy donne cognoissance,*
*Si bien que l'homme en contemplant se fait*
*Non plus terrestre, ains Celeste parfait.*
*Telle amour est aux vertueux tres-belle,*
*Qui d'autant plus toutes amours excelle,*
*Que l'esprit est de son bien iouyssant,*
*Et que le Ciel la terre va passant.*
*De telle ardeur comme chainons dependent*
*Mille autre' ardeurs, qui çà bas se respandent*
*Dedans nos cœurs, & nous seruent de loy,*
*Comme de craindre & reuerer son Roy,*
*Bon citoyen defendre sa patrie,*
*Et pour les siens abandonner la vie,*

*Son compagnon en armes ſecourir,*
*Pour le renom les Lauriers acquerir,*
*Et meſpriſer toute fortune extrême,*
*Et le publiq' aimer mieux que ſoy-meſme.*
*Or ie n'appelle Amour, ſinon celuy*
*Qui nous maintient & nous tire d'ennuy,*
*Nous pouſſe au ciel, nous fait aimer nos Princes,*
*Et d'vn grand cœur ſecourir nos prouinces,*
*Pour les amis ſe monſtrer hazardeux,*
*Afin d'auoir le meſme ſecours d'eux*
*Quand quelque mal outrageux nous offence:*
*Pour tel effet l'amitié ſe commence.*
*Or l'autre Amour qui maiſtriſe les cœurs,*
*Eſt l'artiſan de toutes nos douleurs,*
*Aueugle enfant, que l'humaine malice*
*A mis au ciel pour fauteur de ſon vice.*
*Mille combats au monde ſont venus*
*Par le moyen de la folle Venus:*
*Thebes & Troye en furent ſaccagées.*
*Car de l'Amour les fureurs enragées*
*Par vn deſpit s'attizans peu à peu,*
*D'vn petit bois allument vn grand feu.*
*L'homme bien-né ſe ſouille de diffame,*
*Idolatrant les beautez d'vne femme*
*Ieune auiourd'huy, demain vieille, & qui n'eſt*
*Belle ſinon d'autant qu'elle nous plaiſt,*
*Et par vn teint qui pipe noſtre veuë:*
*Au reſte elle eſt de bon ſens deſpourueuë,*
*Prompte, legere, inconſtante, & ſuiuant*
*Le naturel des vagues & du vent.*
*Malheureux eſt & digne de miſere,*
*Qui fait appuy de choſe ſi legere,*
*Qui momentaine en rien s'eſuanouiſt,*
*Et de ſa fleur vn printemps ne iouiſt.*

*Toute beauté n'eſt que choſe fardée,*
*Haie autant comme elle eſt demandée.*
*L'homme groſſier les femmes aimera,*
*L'homme gaillard ne les eſtimera,*
*Sans valeter vne ſotte Maiſtreſſe,*
*Sinon d'autant que l'affaire le preſſe :*
*Pour la contrainte il aura d'elle ſoin*
*Comme cherchant le remede au beſoin,*
*Se ſouciant de ſoy-meſme & non d'elle,*
*Laiſſer la vieille, & prendre vne nouuelle,*
*Sans paſſion : car c'eſt vn grand plaiſir*
*En n'aimant rien de changer & choiſir.*
*Donq cheualiers pour choſe malheureuſe*
*Nous deteſtons vne flame amoureuſe,*
*Et ſouſtiendrons contre tous aſſaillans*
*(Quand ce ſeroient de ces fameux Rolands)*
*Que Cupidon eſt vn Dieu d'iniuſtice,*
*Qui la ieuneſſe apaſte de tout vice,*
*Et qu'on le doit comme pernicieux*
*Banir bien loin de la terre & des cieux.*

## AVTRE CARTEL

### pour l'Amour.

*L'homme qui n'aime eſt vn Scythe ſauuage,*
*Viuant ſans cœur, ſans ame & ſans courage :*
*On ne ſçauroit ſe paſſer de l'Amour*
*Non plus qu'on fait du Soleil & du iour.*
*Ainſi que l'ame en noſtre corps entrée*
*Eſmeut le corps, ainſi l'amour ſacrée*

*Entrée en l'ame esmeut l'ame par soy*
*Pour luy seruir de patron & de loy,*
*Et la pousser aux plus parfaites choses*
*Qui soient en terre ou dans le ciel encloses.*
*Or cest Amour qui gouuerne les cieux,*
*Comme esloigné de l'homme & de ses yeux,*
*Visiblement ne se donne à cognoistre*
*Au sens humain : car il est trop grand maistre.*
*De sa grandeur on ne sçauroit parler :*
*Si haut que luy l'homme ne peut voler*
*Pour conceuoir ses diuines puissances :*
*Mais de l'Amour autheur de nos naissances,*
*Terrestre & bas, qui nostre humanité*
*Rend presque egale à la Diuinité,*
*De pere en fils conceuant nos semblables :*
*Pour reparer les siecles perdurables :*
*De ce grand Dieu pere de volupté,*
*Par qui le peuple est doucement donté,*
*Qui nous chatouille & se mesle en nos veines,*
*Maistre & seigneur des affaires humaines,*
*Ie veux parler, & dire que sans luy*
*L'homme mourroit plein de soin & d'ennuy.*
*Vn plus grand bien ne se trouue en la vie,*
*De soy fascheuse & bouillante d'enuie,*
*D'ambition & d'honneur importun,*
*Que de trouuer entre mille quelqu'vn*
*Auquel on puisse auecques confiance*
*Dire sans fard cela que l'ame pense.*
*Amour nous fait tel plaisir esprouuer :*
*L'amitié fait le bon amy trouuer.*
*Comme pourroit vn homme sociable*
*Auoir party qui luy fust agreable*
*Pour viure ensemble en toute loyauté,*
*Sans s'allier à la douce beauté*

*D'vne tresſage & vertueuſe Dame?*
*Pour n'eſtre plus que deux corps en vne ame,*
*Vn ſeul eſprit, qui ſe laiſſe enflamer*
*Tant ſeulement du ſeul honneur d'aimer,*
*Ne cherchant point de ſon ardeur extréme*
*Autre loyer ſinon que l'amour meſme,*
*Qu'en bien aimant de ſe voir bien aimé?*
*Qui autrement a le cœur allumé*
*Ou d'auarice ou d'autre conuoitiſe,*
*Indigne il eſt qu'Amour le fauoriſe:*
*Telle amour eſt pleine de paſſion,*
*Qui ne cognoiſt que la perfection*
*D'amour n'eſt rien qu'vne amour mutuelle,*
*Qui ſe commence & ſe finiſt en elle.*
*Pource, Seigneurs, qui les armes ſuiuez,*
*Et aux Palais des grands Princes viuez,*
*Si m'en croyez, apprenez dés ieuneſſe*
*A bien choiſir vne belle Maiſtreſſe:*
*« N'en prenez point de laides: la laideur*
*« Cache touſiours vne lente froideur*
*« Qui hors du cœur la chaleur nous arrache:*
*« Vn corps difforme vne ame laide cache.*
*Or tout ainſi qu'vn viſage ſans fard,*
*Courtois & beau, tout gentil & gaillard,*
*Eſt le miroüer d'vne ame bien parfaite:*
*Ainſi la face horrible & contrefaite*
*Eſt le miroüer où l'on voit par dehors*
*Eſtre vn eſprit auſſi laid que le corps.*
*Pource autrefois les Muſes immortelles*
*Ont les Vertus peintes en Damoiſelles,*
*Pour faire voir clairement à chacun*
*Que les Vertus & les Dames n'eſt qu'vn.*
*Les Dames ſont des hommes les eſcolles:*
*Les chaſtians de leurs ieuneſſes folles,*

*Les ſont courtois vertueux & vaillants.*
*Tels ont veſcu ces ſuperbes Rolands,*
*Renauds, Triſtans, pleins d'vne ame amoureuſe,*
*Qui deſireux de gloire auantureuſe,*
*Comme les Dieux s'acquirent des autels,*
*Faiſant par tout des geſtes immortels.*
*Ce fut Amour autheur de telle affaire:*
*Car ſans ce Dieu ils n'euſſent ſceu rien faire.*
*Qui voudra donq ſoy-meſme ſe donter,*
*Et iuſqu'au ciel par loüange monter,*
*Et qui voudra ſon cœur faire paroiſtre*
*Grand par-ſur tous, de ſoy-meſme le maiſtre,*
*Soit amoureux d'vne Dame qui ſçait*
*Rendre l'Amant vertueux & parfait.*
*L'homme mal-né qui les Amours meſpriſe,*
*N'acheuera iamais belle entrepriſe,*
*Ains tout perclus de ſens & de raiſon*
*Ne bougera poltron de ſa maiſon.*
*Aux temps paſſez & Iaſon & Theſée*
*De mainte affaire eſtrange & mal-aiſée*
*Sont retournez enuironnez d'honneur,*
*Ayant Amour pour guide & gouuerneur.*
*Les Dames ſont pleines de courtoiſie,*
*Ont le cœur haut, haute la fantaiſie.*
*On voit touſiours la femme de moitié*
*Surpaſſer l'homme en parfaite amitié:*
*Teſmoin en eſt la vertueuſe Alceſte*
*Qui ſe tua pour ſon eſpoux Admete,*
*Où nul Amant ne ſe ſçauroit trouuer*
*Mort de ſa main pour ſa Dame ſauuer.*
*Tout cœur de femme eſt armé de fiance:*
*Celuy de l'homme eſt plein d'impatience,*
*Menteur, pariure, incertain & leger,*
*Double, fardé, trompeur & menſonger.*

*Or s'il ſe trouue vne amitié bien faite,*
*D'âge, de mœurs, en loyauté parfaite,*
*C'eſt vn treſor qui bien-heureux ſe doit*
*Garder, d'autant que bien rare on le voit,*
*Et que chacun contemple en ſa partie*
*La ſainƈte amour dont la leur eſt ſortie,*
*Qu'on ne voit plus comme on ſouloit icy*
*Depuis le temps que le peuple obſcurcy*
*D'erreur, de fraude & de vices infames*
*Ainſi qu'il doit, n'honore plus les Dames :*
*Car touſiours regne au monde le malheur,*
*Quand plus n'y ſont les Dames en honneur.*
*Donq ſi quelqu'vn ennemy de ſa vie,*
*Ou trop ſuperbe ou trop enflé d'enuie*
*Veut ſouſtenir comme preſomptueux,*
*Qu'aimer n'eſt point vn aƈte vertueux,*
*Et qu'on ne doit ſeruir les Damoiſelles,*
*Ou les ſeruant en prendre de nouuelles,*
*Vienne au combat : ie luy feray ſentir*
*Que le meſdire apporte vn repentir,*
*Et vergongneux confeſſer par contrainte*
*Que bien aimer eſt vne choſe ſainƈte.*

## POVR LE ROY

habillé en Hercule, & Pluton trainé deuant luy.

*Ce Cheualier d'inuincible puiſſance*
*Eſt Hercules, qui venant aux Enfers*
*A mis ma porte & mon Sceptre à l'enuers,*
*Et moy Pluton ſous ſon obeyſſance.*

*Luy tout ardant de triomphe & de gloire,*
*Le triple chef de Cerbere enchainé*
*Met ſous le ioug, par lequel eſt trainé*
*Son chariot en ſigne de victoire.*
*Il a tiré de l'abyſme profonde*
*Ces Cheualiers que voyez à l'entour,*
*Et du Tartare où ne luit point le iour,*
*(En me forçant) les rameine en ce monde.*
*Leſquels pour rendre eſpoinçonnez d'enuie*
*Graces au Dieu qui les a rendus francs,*
*Tous Cheualiers qui ſeront ſur les rancs*
*Veulent combatre aux deſpens de leur vie:*
*Et ſi leur force au combat ne ſurmonte*
*Tous aſſaillans, luy-meſme ſa vertu*
*Veut employer pour mettre au combatu*
*Deſſus le front la vergongne & la honte.*

## CARTEL POVR LE ROY

### HENRY III.

*Ceſt habit blanc que ie porte, Madame,*
*Eſt pour monſtrer la blancheur de mon ame*
*Et ceſte foy parfaite en loyauté*
*Qu'au cœur ie porte aimant voſtre beauté.*
*Toute vertu, tant ſoit elle admirable,*
*De ſoy n'eſt point à la mienne ſemblable,*
*D'autant qu'on voit aſſez d'autres vertus.*
*« L'homme loyal icy ne ſe voit plus*
*Si ce n'eſt moy, qui dans le cœur rencontre*
*Telle vertu que par dehors ie montre*

*A la couleur qui reſemble à la foy*
*Que pour ſuiet en l'ame ie reçoy.*
*Que l'incarnat tant qu'il voudra ſe vante,*
*Le iaune auſſi qui l'amoureux contante,*
*Et le verd-gay que Venus aime tant :*
*Telles couleurs ne me plaiſent, d'autant*
*Qu'vn teint fardé leurs beautez a ſouillées*
*L'vne dans l'autre eſtrangement meſlées.*
*Comme le ſimple en tout eſt plus parfait*
*Que le meſlé qui de pluſieurs ſe fait :*
*Ainſi le blanc comme ſimple ſurpaſſe*
*Toute couleur où la meſleure paſſe.*
*Simple eſt le blanc, le reſte eſt compoſé,*
*Où l'artifice a le fard apposé :*
*Car en tombant de ſa ſimple nature*
*S'eſt corrompu par diuerſe teinture,*
*Et n'eſt plus beau par la mutation,*
*Comme eſlongné de ſa perfection.*
*Donq qui voudra, pour accouſtrement porte*
*Vn habit peint de mainte eſtrange ſorte,*
*Soit bigarré du corps comme du cœur,*
*Toute couleur ſans la blanche couleur*
*N'eſt à bon droit parfaite ny loüable :*
*Le blanc naïf ſeulement eſt capable*
*De receuoir toutes couleurs, & peut*
*Changer ſa forme en tout cela qu'il veut,*
*Où l'accident des autres n'a puiſſance*
*De retourner en vne blanche eſſence.*
*Le Ciel eſt blanc, la lune, & le flambeau*
*Du grand Soleil pour eſtre blanc, eſt beau :*
*Pour eſtre blanche eſt belle la lumiere :*
*La couleur blanche eſt touſiours la premiere.*

---

# DIALOGVE

## pour vne Mascarade.

### AMOVR ET MERCVRE.

Amour.

*Heraut des Dieux, qu'vne fille d'Atlas*
*Conceut leger, pren tes ailes cognuës,*
*Et trauersant le long chemin des nuës*
*Laisse le ciel, & t'en-vole là bas.*

Mercure.

*Fils de Venus, qui portes en tes mains*
*L'arc qui aux Dieux & aux hommes commande,*
*Pourquoy veux-tu que du ciel ie descende*
*Pour aller voir la troupe des humains?*

Amour.

*Iupiter veut par le conseil des Dieux,*
*Qu'ailles trouuer le plus grand de la race*
*Des trois commis à conquerir la place*
*Et tous les forts du Chasteau perilleux.*

Mercure.

*Quelle contrée a produit ce bon-heur?*
*Qui mettra fin à si haute entreprise?*
*Qui est celuy que le ciel fauorise*
*Sur tous les trois, de proüesse & d'honneur?*

Amour.

*Ie te diray le pays & le nom*
*De ce guerrier qui a tant de puissance:*
*Charle est son nom, son pays est la France,*
*Dont les vertus surpassent le renom.*

Mercure.

*C'est assez dit: tu me donnes la loy,*
*Ie vais partir, il faut que i'obeysse,*
*Il faut, Amour, qu'on te face seruice,*
*Les plus grands Dieux obeyssent à toy.*

## MONOLOGVE

### de Mercure aux Dames.

*Dames, ie suis le courrier Atlantide,*
*Qui trauersant le grand espace humide*
*Comme vn oiseau de son vol soustenu,*
*Porté du vent suis en France venu*
*Par le conseil de ce Dieu qui tempere*
*Hommes & Dieux, de toute chose Pere,*
*Pour enuoyer vn Cheualier François*
*Aspre à la guerre, & le plus fort des trois,*
*A qui le Ciel sous bonne destinée*
*A dés long temps la conqueste ordonnée*
*Du fort Chasteau perilleux, que l'Amour*
*Tient remparé de perils à l'entour.*
*Il ne faut point qu'vn Cheualier s'appreste*
*Au long labeur d'vne telle conqueste,*

*S'il n'est aimé des Dieux & du Destin :*
*Quiconque soit qui la doit mettre à fin,*
*Sera chery des Cieux & de Nature,*
*Et reserué pour si haute auanture.*
*Premierement d'vn courage indonté*
*Voirra l'Enfer qui flamboye à costé,*
*Et baignera ses armes homicides*
*Au tiede sang des fieres Eumenides,*
*Et des fureurs des Gorgonnes, qui ont*
*Vn œil farouche enfoncé sous le front.*
*Rien de Pluton ne vaudra la proüesse,*
*Soulfre, fumée, & grosse flame espesse*
*Contre celuy, dont le puissant bouclair*
*Ne craint ny feu ny flame ny esclair.*
*Victorieux du peril de la destre,*
*L'autre peril l'attend à la senestre :*
*Ce sont trauaux & labeurs vehemens,*
*Gennes, horreurs, la maison des tourmens :*
*Où mainte voix en souspirs estendue*
*Horriblement de loin est entendue.*
*Des malheureux qui autrefois n'auoient*
*Gardé la foy qu'aux Dames ils deuoient.*
*Pource, Amoureux, gardez l'amour fidelle*
*De peur d'entrer en peine si cruelle.*
*Ayant forcé ce danger par vertu*
*Et par l'effort de son glaiue pointu,*
*Se couronnant de louange & de gloire,*
*D'vn tel Chasteau gaignera la victoire :*
*Puis il doit voir vn beau iardin, ainçois*
*Vn Paradis, des delices le chois,*
*Où fleurs & fruicts en abondance naissent,*
*Et à l'enuy l'vne sur l'autre croissent :*
*Où les plaisirs & les Amours iumeaux*
*Vont voletant de rameaux en rameaux.*

*Là le troupeau des Nymphes & des Fées,*
*D'œillets, de liz & de roses coiffées,*
*Le feront digne au regard de leurs yeux*
*Et de la table & de la voix des Dieux,*
*En luy donnant entiere iouyssance*
*De tous les biens qui sont en leur puissance,*
*Voire de ceux que ce grand Vniuers*
*Fait naistre au iour, pour ses tourmens souffers:*
*Tant vne fin de tout plaisir est pleine,*
*Quand la vertu l'achete par la peine.*

## POVR VNE MASCARADE.

### IVPITER.

*Ie suis des Dieux le Seigneur & le pere,*
*Tout element à mon Sceptre obtempere,*
*Le cours du Ciel ma reigle va suiuant:*
*Dedans la nuë armé de mon tonnerre*
*Ie fais trembler les ondes & la terre,*
*Haut-esleué sur les ailes du vent.*
*Bas à mes pieds les peuples ie regarde,*
*Rois, Empereurs sont en ma sauuegarde,*
*Et par sur tous Charles que i'aime mieux:*
*Entre nous deux pour suprême auantage*
*Du monde entier auons fait vn partage,*
*A luy la terre, & à moy tous les Cieux.*
*De ma maison, sans me le faire entendre,*
*Mars & Amour ont bien osé descendre,*
*Accompagnant trois Cheualiers de nom,*
*Qui estrangers sont abordez en France*

*Pour le cognoiſtre, & voir ſi ſa puiſſance*
*Eſtoit pareille au bruit de ſon renom.*
*Or ie cognois ce Prince magnanime*
*Qui les combats plus que la vie eſtime:*
*Il leur voudra ſon bras faire ſentir,*
*D'vn braue cœur aſſaillant ces gendarmes,*
*Et par l'effort de toutes ſortes d'armes*
*Leur attacher au front le repentir.*
*Pource ie vien le ſouſtien de ce Prince,*
*Sans endurer qu'en ſa meſme Prouince,*
*Des eſtrangers puiſſe eſtre combatu.*
*Pour ſon ſecours Pallas ie luy ameine,*
*Qui punira de vengeance ſoudaine*
*Mars par la lance, Amour par la vertu.*

PALLAS.

*Du haut du Ciel ie ſuis icy venuë*
*Deſſus le dos d'vne legere nuë,*
*Traçant en l'air vn voyage nouueau,*
*Par la priere en courroux animée*
*De ce grand Dieu, qui me fiſt toute armée,*
*Malgré Iunon, naiſtre de ſon cerueau.*
*Moy ſœur des Rois en armes ie proteſte*
*Donner ſecours à ma race celeſte,*
*Et d'enfermer mon corps de toutes pars*
*De deux harnois: l'vn eſt fait de ſageſſe,*
*L'autre trempé d'ardeur & de prouëſſe,*
*L'vn contre Amour, & l'autre contre Mars.*
*Mars furieux tout allumé de rage*
*A mille fois prouoqué mon courage,*
*Et meſpriſé ma force en ſe brauant:*
*Mais quand ma lance au combat le menace,*

*Il perd le cœur, & s'enfuit de la place*
*Loin de mes bras comme vne poudre au vent.*
*Quand Cupidon par blandice ou cautelle*
*Me veut blesser de sa fleche cruelle,*
*Ou de mon corps finement approcher,*
*Deuant ses yeux ie monstre ma Gorgonne,*
*Qui d'vn regard telle crainte luy donne,*
*Que tout sur l'heure il deuient vn rocher.*
*Ces ieunes Dieux contre Charles mon frere*
*Ont fait armer vne force contraire :*
*Seule ie puis empescher leur moyen,*
*En luy donnant & secours & remede,*
*Comme ie fis au vaillant Diomede*
*Qui combattoit deuant le mur Troyen.*
*Ie veux ruer ainsi que d'vne foudre*
*Ce gentil Mars terrassé sur la poudre,*
*Et en despit de ses trois Combatans*
*Le desarmer au milieu de la guerre,*
*Ou l'enuoyer là bas dessous la terre*
*Bien loin du Ciel auecques les Titans.*
*Et si Amour approche de ma lance,*
*A ses despens cognoistra ma vaillance,*
*Bien qu'autre part mon bras il ait cognu :*
*Ie briseray ses cordes & ses fleches,*
*Rompray son arc, esteindray ses flameches,*
*Prendray sa trousse, & l'enuoyray tout nu.*

---

# CARTEL

fait promptement, enuoyé à leur Maiesté par le Nain des huict Cheualiers estranges.

*Huict Cheualiers de nation estrange,*
*Autant vaillans qu'amoureux de louange,*
*Rauis du nom qui par le monde court*
*De vos vertus, Sire, & de vostre Court,*
*Estoient partis espoinçonnez de gloire*
*De remporter des combats la victoire :*
*Mais le chemin & le trop long seiour*
*Les a trompez : car ne venant au iour*
*De vos Tournois, ont perdu l'esperance*
*De plus monstrer en armes leur vaillance,*
*S'il ne vous plaist leur faire ouurir le Pas,*
*Et commander autres nouueaux combas.*
*Donques, grand Roy, que tout le peuple estime*
*Enfant de Mars, si l'honneur vous anime,*
*Si la vertu vous eschauffe le cœur,*
*Ne permettez que leur ieune vigueur*
*Se refroidisse, & leur chaude proüesse*
*Sans l'employer se rouille de paresse :*
*Ils sont tous prests aux combats de montrer*
*Que plus vaillans on ne peut rencontrer.*
*Ils combatront comme hardis gendarmes*
*Iusqu'à la mort de toutes sortes d'armes*
*Et à cheual & à pied : car ils ont*
*La force en main, l'audace sur le front.*
*Ils sont vestus d'vne diuerse sorte :*
*L'vn du haut Ciel la riche couleur porte*

*Le bleu, qui est signe certain aux yeux*
*Que son esprit est fauory des Cieux.*
*L'vn la couleur d'vne Colombe a prise,*
*Pour tesmoigner qu'Amour le fauorise:*
*L'autre acoustré d'vn habillement blanc,*
*Apparoist iuste & magnanime & franc:*
*L'autre qui prend la noire couuerture*
*Se monstre ferme & constant de nature:*
*Le Cheualier paré d'vn habit verd,*
*Est d'esperance & d'amitié couuert:*
*L'autre acoustré de couleur grise, monstre*
*Qu'en bien aimant toute peine on rencontre:*
*Celuy qui a l'incarnat dessus soy,*
*Monstre du cœur la constance & la foy:*
*Et le dernier qui l'habit iaune porte,*
*D'vn bon espoir son amour reconforte.*
*Voyla les huict qui veulent batailler,*
*S'il vous plaist, Sire, en armes leur bailler*
*Lieu de Tournoy, & ne vouloir defendre*
*Que dessous vous la guerre on puisse apprendre.*
*Or pour-autant que les ieunes soudars*
*Sans Cupidon ne sont cheriz de Mars,*
*Ie suppliray les Dames fauorables*
*A ce besoin leur estre secourables:*
*Car bien souuent le plus fort est donté,*
*Alors qu'Amour n'est pas de son costé.*

## MASCARADE.

*Las! pour auoir aimé trop haut*
*Et n'auoir seruy comme il faut,*

*Amour ce tourment nous accorde*
*De nous battre le ſein de coups,*
*Et vous crier à deux genous*
*Mercy, pardon, miſericorde.*

## CARTEL POVR LE ROY

### HENRY III.

*I'ay par actes laborieux*
*Rendu mon nom ſi glorieux,*
*Si riche de mainte victoire,*
*Que ie veux auiourd'huy montrer*
*Que ie ſuis bien digne d'entrer*
*Dedans le beau Temple de Gloire.*
*Ie ſuis ſeur qu'on n'en doute pas,*
*Tant les honneurs de mes combats*
*M'appellent à telle entrepriſe:*
*Sans plus il faut ce meſme iour*
*Ioindre mon Mars auec Amour,*
*Et que ſon arc me fauoriſe.*
*Mars rend vn Prince genereux,*
*Amour le fait auantureux:*
*Heureux qui tous deux les aſſemble.*
*Mes dames, ſoyez mon ſupport,*
*Le cœur d'vn guerrier eſt plus fort*
*Quand Mars & Amour ſont enſemble.*

---

# AVTRE CARTEL.

*Trois guerriers incognus, de nation eſtrange,*
*Ont laiſſé leur pays deſireux de louange,*
*Pour venir eſprouuer auecque le harnois*
*La force & la vertu des Cheualiers François:*
*Afin qu'en acquerant honneur par leurs prouëſſes*
*Soient dignes d'eſtre aimez de leurs belles Maiſtreſſes.*
*Chacun courra trois coups en maſque, & qui mettra*
*Plus de fois en la bague, Amour luy permettra*
*De gaigner ſeul le pris, n'eſtant pour rien contées*
*Les attaintes qui ſont ſans effect emportées:*
*Et quand les aſſaillans & les tenans ſeront*
*Egaux & non veincus, derechef ils pourront*
*Recommencer la courſe & retenter la gloire,*
*Tant que l'vn deſſus l'autre emporte la victoire.*
*Premier que de courir, ces guerriers bien appris*
*Iront autour du camp, & toucheront les pris*
*Tels qu'ils voudront choiſir ſans reſpect de perſonne,*
*Qui ſeront attachez au haut d'vne Colonne:*
*La main victorieuſe aura le pris touché,*
*Que le veincu payra honteux de ſon peché:*
*Suppliant humblement que le Roy nous ordonne*
*Des Iuges pour garder noſtre droict, & qu'il donne*
*Faueur à la valeur du Cheualier veinqueur:*
*La faueur d'vn grand Prince eſt l'ame d'vn bon cœur.*

# MASCARADE.

## Aux Dames.

*Ie voirrois à regret la lumiere du iour,*
*I'aurois ingrat ſoldat combatu ſous Amour,*
*Porté ſes eſtendars, & ſuyui ſes armées,*
*Si voyant maintenant ſes armes diffamées,*
*Et luy fait priſonnier, lié contre vn rocher,*
*Ie ne venois icy ſes liens détacher,*
*Et luy rendre auiourd'huy ſa liberté paſſée,*
*Comme Andromede l'euſt par les mains de Perſée.*
*C'eſt bien fait de domter ces cruels animaux,*
*Et ces monſtres qui font aux hommes tant de maux,*
*Qui de ſang & de meurtre ont ſanglanté la face:*
*Mais d'outrager Amour pere de noſtre race,*
*Le mener en trofée, & luy ſerrer les mains,*
*C'eſt enſemble offenſer les Dieux & les humains.*
*Celuy ſucce le laict d'vne fiere Lionne,*
*Qui Venus iniurie, & ſon fils empriſonne,*
*Sans reſpecter ce Dieu, qui vengeur doit venir*
*Bien toſt l'arc en la main à fin de le punir.*
*Dés le premier regard ſans autre teſmoignage,*
*Voyant ſon poil, ſon front, ſes yeux & ſon viſage,*
*Il deuoit bien penſer qu'vne diuinité*
*Eſtoit en ceſt enfant: mais trop de vanité*
*Aueugla ſa raiſon pour ſes fautes accroiſtre,*
*Comme aux Tyrrheneans qui ne peurent cognoiſtre*
*Bacchus en leur nauire, & depuis en la mer*
*Se veirent par leur faute en daufins transformer.*
*Ainſi Niobe appriſt par ſon orgueil funeſte*
*Qu'on ne doit offenſer la puiſſance celeſte.*

*Eſt-ce pas faire au ciel iniure & des-honneur*
*De dire que l'Amour, du monde gouuerneur,*
*Soit meſchant & cruel & autheur de tout vice?*
*Et luy attribuer noſtre propre malice?*
*Contre ſa deïté Geans nous bataillons:*
*Amour ne faut iamais, nous ſommes qui faillons.*
*C'eſt luy qui de groſſiers nous a rendus honneſtes,*
*Qui nous appriuoiſant nous ſepara des beſtes,*
*Et de ſes beaux deſſeins rempliſſant nos raiſons,*
*Nous appriſt à baſtir bourgades & maiſons.*
*C'eſt luy qui des vertus nous enſeigne la voye,*
*C'eſt luy qui par eſprit aux Démons nous enuoye,*
*Qui nous rauiſt de nous, & qui nous loge aux cieux,*
*Et nous repaiſt de manne à la table des Dieux.*
*De ſon aile porté, eſclairé de ſes flames,*
*Deſſous voſtre faueur, ie viens icy, mes Dames,*
*Pour venger ſon iniure, & l'oſter hors d'eſmoy.*
*Le deuoir d'vn ſujet c'eſt aider à ſon Roy.*

## CARTEL

### pour le combat à cheual, en forme de Balet.

*Ces nouueaux Cheualiers par moy vous ſont entendre*
*Que leurs premiers ayeuls furent fils de Meandre,*
*A qui le fleuue apprit à tourner leurs cheuaux*
*Comme il tourne & ſe vire & ſe plie en ſes eaux.*
*Pyrrhe en celle façon ſur le tombeau d'Achille*
*Feit vne danſe armée: & aux bords de Sicile*
*Enée en decorant ſon pere de tournois,*
*Feit ſauter les Troyens au branle du harnois,*

*Où les ieunes enfans en cent mille manieres*
*Meslerent les replis de leurs courses guerrieres.*
*Pallas qui les conduit, a de sa propre main*
*Façonné leurs cheuaux, & leur donna le frein,*
*Mais plustost vn esprit, qui sagement les guide*
*Par art, obeissant à la loy de la bride.*
*Tantost vous les voirrez à courbettes danser,*
*Tantost se reculer, s'approcher, s'auancer,*
*S'escarter, s'esloigner, se serrer, se reioindre*
*D'vne pointe allongée, & tantost d'vne moindre,*
*Contrefaisant la guerre au semblant d'vne paix,*
*Croizez, entrelassez de droit & de biais,*
*Tantost en forme ronde, & tantost en carrée,*
*Ainsi qu'vn Labyrinth, dont la trace esgarée*
*Nous abuse les pas en ses diuers chemins.*
*Ainsi qu'on voit danser en la mer les Dauphins,*
*Ainsi qu'on voit voler par le trauers des nuës*
*En diuerses façons vne troupe de Grues.*
*Or pour voir nostre siecle, où preside Henry,*
*En toute discipline honnestement nourry,*
*Où la perfection de tous mestiers abonde,*
*Autant qu'il est parfaict & le plus grand du monde,*
*Ces Centaures armez à nostre âge incognus,*
*Au bruit d'vn si haut Prince en France sont venus*
*Pour les peuples instruire, & les rendre faciles*
*Autant que sous le frein leurs cheuaux sont dociles,*
*Et faire de son nom tout le monde rauir,*
*Afin que toute chose apprenne à le seruir.*

# CARTEL

## pour les Cheualiers celeftes, ou Diofcoures.

*Nous fommes ces Gemeaux, dont la valeur extrefme*
*Nous fait eftimer fils du grand Iupiter mefme,*
*Qui fendifmes premiers, compagnons de Iafon,*
*Neptune d'auirons, allant à la Toifon:*
*Qui par terre & par mer veinquifmes les brauades*
*Des Colchiens en terre, en mer des Symplegades,*
*Et qui fuyans le peuple & fon chemin battu,*
*Fufmes aftres du ciel conduits par la vertu,*
*Dont les rayons pour marque encore fur nos teftes*
*Reluifent, redoutez des vents & des tempeftes.*
*Tous deux memoratifs de nos premiers meftiers,*
*Le ciel pour cefte nuict nous quittons volontiers,*
*Et defirons encore, immortels que nous fommes,*
*R'effayer les combats & les trauaux des hommes.*
*Donc fi quelcun vouloit en armes maintenir*
*Que les ieunes guerriers que le temps fait venir,*
*Paffaffent de valeur ceux à qui l'âge antique*
*Imprimoit dedans l'ame vne ardeur heroïque,*
*Et vueille les mortels fur les Dieux efleuer,*
*Qu'il vienne fur les rangs : nous voulons luy prouuer*
*A combat de cheual, par lance & par efpée,*
*Que fon opinion fauffement eft trompée,*
*Et que les demy-Dieux par la vertu nourris,*
*Sur tous les Cheualiers doiuent gaigner le pris,*
*Leur faifant confeffer par preuue manifefte*
*Que l'homme doit ceder à la race celefte.*

# CARTEL

## pour les Cheualiers de la Renommée.

*Et ce char triomphant, & sa Dame habillée*
*D'azur, qui de cent yeux est tousiours esueillée,*
*Et ce courrier eslé qui seul marche dauant,*
*Qui enfle la trompette, & la fait bruire au vent,*
*De langues ceste robbe & d'oreilles semée,*
*Vous enseignent assez que c'est la Renommée,*
*Et que ces Cheualiers qui d'elle ont pris le nom,*
*Ont par toute l'Europe espandu leur renom.*
*Voyez comme du chef elle frappe la nue,*
*Voyez comme son pied presse la terre nue:*
*Cela dit que l'honneur des cœurs victorieux*
*Se commence en la terre, & se finit aux cieux.*
*La gloire mendiée à l'aide de fortune*
*Ne dure pas long temps comme chose commune:*
*Mais celle qui s'acquiert par la seule vertu,*
*Ne vit iamais son bruit par le temps abbatu.*
*L'vne a pour fondement la force du courage,*
*Et l'autre vne esperance incertaine & volage.*
*Ces vaillans Cheualiers, des combats desireux,*
*Et de la Renommée immortels amoureux,*
*Ont suiuant la vertu, la mere des loüanges,*
*Fait sentir leur prouësse aux nations estranges,*
*Sectateurs de Thesé, d'Hercule & de Iason,*
*Et de ces premiers preux de l'antique saison.*
*Aussi ceste Déesse à sa suite les meine,*
*D'honneurs & de faueurs recompensant leur peine.*

*Et de l'amour du peuple, ayant bien merité*
*Que leur nom ſoit eſcrit auecq' l'eternité.*
*Deſirans conſumer aux faicts d'armes leur vie,*
*Pouſſez d'vne feruente & genereuſe enuie,*
*Ils viennent ſur les rangs pour la bague courir,*
*Et le prix & l'honneur tout enſemble acquerir,*
*Et faire en ce tournoy preuue de leur ieuneſſe.*
*Mars aime l'action, les armes, la proüeſſe.*

## CARTEL

### pour les Chevaliers des Flammes.

*Si les yeux penetroient au profond de nos ames,*
*Nous n'aurions point beſoin d'habits chargez de flammes:*
*Dés le premier regard ils voiroient qu'au dedans*
*Nous ne ſommes que feux & que braziers ardens:*
*Mais puis que l'œil ne peut noſtre accident cognoiſtre,*
*Il faut par le dehors le vous faire apparoiſtre.*
*Nos penſers, qui touſiours tournent tout à l'entour*
*De la perſonne aimée, & ſe meuuent d'Amour*
*(Comme tout mouuement eſt chaud de ſa nature)*
*Nous enflamment le cœur d'vne flamme ſi pure*
*Et ſi belle, qu'en lieu de nous faire mourir*
*Nous ſentons ſon ardeur doucement nous nourrir.*
*Il ne faut s'esbahir, ſi noſtre char ſe pare*
*D'artifices de feu : ſi Veſuue & Lipare*
*Semblent bruler dedans : chacun ſuit ſon deſir,*
*Et nous ſuiuons le feu comme noſtre plaiſir.*
*On dit qu'en Cypre eſtoit iadis vne fournaiſe,*
*En qui la Pyralide au milieu de la braiſe*

*Entretenoit ſa vie, & ſe mouroit alors*
*Que la flamme ſa mere abandonnoit ſon corps.*
*Nous en ſommes de meſme: ainſi vit & s'engendre*
*Aux fourneaux les plus chauds la froide Salemandre.*
*Ainſi ſe paiſſent d'air maintes ſortes d'oiſeaux,*
*De terre la Couleuure, & les poiſſons des eaux.*
*Animaux qui prenez du feu vos origines,*
*Venez viure en nos cœurs, venez en nos poictrines,*
*Paiſſez vous des ardeurs que l'Amour verſe en nous,*
*Et viuez comme nous, d'vn aliment ſi dous,*
*D'vn ſi doux aliment, que meſme l'Ambroſie*
*Si doucement au ciel les Dieux ne reſſaſie,*
*Viuans de noſtre feu, dont nous ſommes contens,*
*Comme mouſches à miel des moiſſons du Printemps.*
*Celuy qui fiſt d'Amour la premiere peinture,*
*Luy donnant des brandons, ne fiſt à l'auenture,*
*Mais par raiſon, voyant que ce Dieu de ſa main*
*Bruloit & mer & terre, & tout le genre humain.*
*Eſcoute, grand Amour, grand Daimon chargé d'ailes,*
*Quand la mort rauira nos deſpouilles mortelles,*
*Par ta ſaincte faueur deuenus transformez*
*Nous voulons luire au Ciel deux flambeaux allumez.*
*Tu n'auras pas grand'peine à nous changer en flammes,*
*Puis que les yeux ardens de nos cruelles Dames,*
*Et ton traict embrazé qu'au cœur auons receu,*
*Auoit nos corps viuaus deſia tournez en feu.*

FIN

DES ECLOGVES ET MASCARADES.





# NOTES

1. La Franciade, p. 1.

L'édition originale de *La Franciade* forme un volume in-4° comprenant 14 feuillets non chiffrés et 229 pages. Elle est imprimée en caractères italiques. Le titre, ainsi conçu, porte la marque de Buon, avec la devise : *Omnia mea mecum porto.*

LES

QVATRE PREMIERS

LIVRE *(sic)* DE LA FRANCIADE.

AV ROY

*TRES-CHRESTIEN, CHARLES,*

*NEVFIEME DE CE NOM.*

PAR PIERRE DE RONSARD,

GENTILHOMME VANDOMOIS.

*A PARIS,*

*Chez Gabriel Buon, demeurant au Cloz bruneau, à l'enseigne sainct Claude.*

1572.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Au verso du titre on trouve l'extrait du privilège général donné à Ronsard « le xx. iour de Septembre, l'an mil cinq cens soixante. » Il est suivi d'une cession que fait le poète à Gabriel Buon, de ses droits sur « *la Franciade, iusques au terme de six ans... à commencer du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer.* » Après cette déclaration vient la mention : « Acheué d'Imprimer le 13. de Septembre. » Les feuillets 2-5 et le recto du 6e sont occupés par l'épître suivante qui a disparu des éditions ultérieures :

AV LECTEVR.

Encore que l'hiftoire en beaucoup de fortes fe conforme à la Poëfie, comme en vehemence de parler, harangues, defcriptions de batailles, villes, fleuues, mers, montaignes, & autres femblables chofes, où le Poëte ne doibt non plus que l'Orateur falfifier le vray, fi eft-ce quand à leur fuiet ils font auffi eflongnez l'vn de l'autre que le vrayfemblable eft eflongné de la verité. L'Hiftoire reçoit feulement la chofe comme elle eft, ou fut, fans defguifure ny fard, & le Poëte s'arrefte au vrayfemblable, à ce qui peut eftre, & à ce qui eft defia receu en la commune opinion: Ie ne veux conclure qu'on doiue effacer du rang des Poëtes vn grand nombre de Grecs & Latins, pour honnorer d'vn fi venerable tiltre Homere, Virgile, & quelques autres pareils d'inuention & de fuiet: i'ofe feulement dire (fi mon opinion a quelque poix) que le Poëte qui efcrit les chofes comme elles font, ne merite tant que celuy qui les feint, & fe recule le plus qu'il luy eft poffible de l'Hiftorien: non toutefois pour feindre vne Poëfie fantaftique comme celle de l'Ariofte, de laquelle les membres font aucunement beaux, mais le corps eft tellement contrefaict & monftrueux qu'il reffemble mieux aux refueries d'vn malade de fieure continue qu'aux inuentions d'vn homme bien fain. Il faut que l'Hiftorien, de poinct en poinct, du commencement iufqu'à la fin, deduife fon œuure, où le Poëte s'acheminant vers la fin, & redeuidant le fuzeau au rebours de l'Hiftoire, porté de fureur & d'art (fans toutesfois fe foucier beaucoup des reigles de Grammaire) & fur tout fauorifé d'vne preuoyance & naturel iugement, face que la fin de fon ouurage par vne bonne liaifon fe raporte au commencement. Ie dy cecy pource que la meilleure partie des noftres penfe que la Franciade foit vne hiftoire des Rois de France, comme fi i'auois entrepris d'eftre Hiftoriographe & non Poëte : Bref ce liure eft vn Roman comme l'Iliade & l'Æneide, où par occafion le plus brefuement que ie puis ie traitte de nos Princes, d'autant

que mon but eſt d'eſcrire les faicts de Francion, & non de fil en fil, comme les Hiſtoriens, les geſtes de nos Rois: & ſi ie parle de nos Monarques plus longuement que l'art Virgilien ne le permet: Tu dois ſçauoir, Lecteur, que Virgile (comme en toutes autres choſes) en cette-cy, eſt plus heureux que moy, qui viuoit ſous Auguſte ſecond Empereur, tellement que n'eſtant chargé que de peu de Rois & de Ceſars, ne deuoit beaucoup allonger le papier, où i'ay le faix de ſoixante & trois Rois ſur les bras. Et ſi tu me dis que d'vn ſi grand nombre ie ne deuois eſlire que les principaux: Ie te reſponds que Charles noſtre Seigneur & Roy par vne genereuſe & magnanime candeur, n'a voulu permettre que ſes ayeulx fuſſent preferez les vns aux autres, à fin que la bonté des bons, & la malice des mauuais, luy fuſſent comme vn exemple domeſtique, pour le retirer du vice, & le pouſſer à la vertu. Au reſte, i'ay patronné mon œuure (dont ces quatre premiers liures te ſeruiront d'eſchantillon) pluſtoſt ſur la naïue facilité d'Homere, que ſur la curieuſe diligence de Virgile, imitant toutesfois à mon poſſible de l'vn & l'autre l'artifice & l'argument plus baſty ſur la vrayſemblance que ſur la verité: Car pour ne diſſimuler ce qu'il m'en ſemble ie ne ſçaurois croire qu'vne armee Grecque aye iamais combatu dix ans deuant Troye: le combat euſt eſté de trop longue duree, & les cheualiers y euſſent perdu le courage, abſents ſi long temps de leurs femmes, enfans & maiſons: auſſi que la couſtume de la guerre ne permet qu'on combate ſi longuement deuant vne forte ville, en vn païs eſtranger. Et dauantage ie ne ſçaurois croire que Priam, Hector, Polydame, Alexandre, & mille autres tels ayent iamais eſté, qui ont tous les noms Greqs, inuentez par Homere: Car ſi cela eſtoit vray, les cheualiers Troyens euſſent porté le nom de leur païs Phrygien, & eſt bien aiſé à cognoiſtre, par les meſmes noms, que la guerre Troyenne a eſté feinte par Homere, comme quelques graues auteurs ont fermement aſſuré: les fables qui en ſont ſorties depuis ſont toutes puiſees de la ſource de ceſt Homere, lequel comme fils d'vn Dæmon, ayant l'eſprit ſurnaturel, voulant s'inſinuer en la faueur & bonne grace des Æacides, & auſſi (peut eſtre) que le bruit de telle guerre eſtoit receu en la comune opinion des hommes de ce temps là, entreprit vne ſi diuine & parfaite Poëſie pour ſe rendre & enſemble les Æacides par ſon labeur à iamais tres honorez. Ie ſçay bien que la plus grande partie des Hiſtoriens & Poëtes ſont du coſté d'Homere, mais quand à moy, ie penſe auoir dit la verité, me ſoumetant touiours à la correction de la meilleure opinion. Autant en faut eſtimer de Virgile, lequel liſant en Homere, qu'Ænee ne deuoit mourir à la guerre Troyenne, & que ſa poſterité

releueroit le nom Phrygien, & voyant que les vieilles Annales de son temps portoyent qu'Ænee auoit fondé la ville d'Alba, où depuis fut Rome, pour gaigner la bonne grace des Cesars, qui se vantoyent estre sortis d'Iüle fils d'Ænee, conceut ceste diuine Æneide qu'aueq toute reuerence nous tenons encores auiourd'huy entre les mains: Suiuant ces deux grands personnages i'ay fait le semblable: car voyant que le peuple François tient pour chose tresasseuree selon les Annales, que Francion fils d'Hector, suiuy d'vne compagnie de Troyens, apres le sac de Troye, aborda aux palus Mæotides, & de là plus auant en Hongrie: i'ay allongé la toille, & l'ay fait venir en Franconie, à laquelle il donna le nom, puis en Gaule, fonder Páris, en l'honneur de son oncle Páris: Or' il est vray-semblable que Francion a fait tel voyage, d'autant qu'il le pouuoit faire, & sur ce fondement de vray semblance, i'ay basti ma Franciade de son nom: Les esprits conçoiuent aussi bien que les corps. Ayant donc vne extreme enuie d'honorer la maison de France, & par sur tout le Roy Charles neufiesme mon Prince, non seulement digne d'estre loué de moy, mais des meilleurs escriuains du monde pour ses heroïques & diuines vertus, & dont l'esperance ne promet rien de moins aux François que les heureuses victoires de Charlemaigne son ayeul, comme sçauent ceux qui ont cet honeur de le cognoistre de pres, & ensemble desirant de perpetuer mon renom à l'immortalité: fondé sur le bruit commun, & sur la vieille creance des Chroniques de France, ie n'ay sceu trouuer vn plus excellent suiet que cestui-cy. Or' comme les femmes qui sont prestes d'enfanter choisissent vn bon air, vne saine maison, vn riche parrain pour tenir leur enfant, ainsi i'ay choisi le plus riche argument, les plus beaux vers & le plus insigne parrain de l'Europe pour honorer mon liure, & soutenir mon labeur: Et si tu me dis, Lecteur, que ie deuois composer mon ouurage en vers Alexandrins, pource qu'ils sont pour le iourd'huy plus fauorablement receuz de nos Seigneurs & Dames de la Court, & de toute la ieunesse Françoise, lesquels vers i'ay remis le premier en honeur, ie te responds qu'il m'eust esté cent fois plus aisé d'escrire mon œuure en vers Alexandrins qu'aux autres, d'autant qu'ils sont plus longs, & par consequent moins suiets, sans la honteuse conscience que i'ay qu'ils sentent trop leur prose. Or tout ainsi que ie ne les aprouue du tout, si ce n'est en tragedies ou versions, aussi ie ne les veux du tout condamner, i'en laisse à chacun son libre iugement pour en vser comme il voudra: Ie reuien seulement à ce qui touche mon fait: Ie ne doute pas qu'on ne m'accuse de peu d'artifice en ce que la harangue de Iupiter au commencement de mon premier liure est trop longue, & que ie ne deuois commencer par là, Tu dois sçauoir

que trente lignes de Latin en vallent plus de foixante de noftre François, & auffi qu'il failloit que ie me feruiffe de l'induftrie des Tragiques, où quand le Poëte ne peut defmefler fon dire, & que la chofe eft douteufe, il fait touiours comparoiftre quelque Dieu pour efclaircir l'obfcur de la matiere : les hommes ne fçauoient comme Francion auoit efté fauué du fac de Troye, vn feul Iupiter le fçauoit : Pource, i'ay efté contraint de l'introduire pour mieux defnouër la doute, & donner à comprendre le fait, & mefmes à Iunon laquelle eft prinfe icy comme prefque en tous autres Poëtes pour vne maligne neceffité qui contredit fouuent aux vertueux, comme elle fit à Hercule : mais la prudence humaine eft maitreffe de telle violente fatalité. Si tu vois beaucoup de Feintes en ce premier liure comme la defcente de Mercure, l'ombre d'Hector, la venüe de Cybele, Mars transformé, i'ay efté forcé d'en vfer, pour perfuader aux exilez de Troye que Francion eftoit fils d'Hector, lefquels autrement ne l'euffent creu, d'autant qu'ils penfoient que le vray fils d'Hector eftoit mort, & auffi que Francion auoit touiours efté affez pauurement nourri, fans autorité Royalle, ny aucun degré de mediocre dignité. Quelque autre curieux en l'œuure d'autruy me reprendra dequoy ie n'ay fuiuy la perfecte reigle de Poëfie, ne commenceant mon liure par la fin, comme faifant embarquer Francion encore ieune, & mal experimenté : celuy doit entendre qu'Helenin fon oncle l'auoit defia enuoyé en plufieurs beaux voyages, pratiquer les mœurs des peuples, & des Rois : & qu'à fon retour en Cahonie où fon Oncle & fa mere habitoyent, fut preffé de partir par la contrainte du deftin, imitant en cecy pluftoft Apolloine Rhodien que Virgile, d'autant qu'il m'a femblé meilleur de le faire ainfi : & fi tu me dis qu'il combat trop toft, & en trop bas aage le Tyran Phouere, ie te refponds qu'Achille combatit en pareil aage, & renuerfa les forteresses des alliez de Troye, ayant à peine laiffé la robbe de femme qu'il portoit : fon fils Pyrrhe fit de mefme, & beaucoup dauantage fi nous voulons croire à Quinte Calabrois. Or, Lecteur, pour ne te vouloir trop vendre ma marchandife, ny auffi pour la vouloir trop meprifer, ie te dy qu'il ne fe trouue point de liure parfait, & moins le mien, auquel ie pourray felon la longueur de ma vie, le iugement, & la fyncere opinion de mes amis, adiouter ou diminuer, comme celuy qui ne iure en l'amour de foy mefmes, ny en l'opiniaftreté de fes inuentions. Ie te fupliray feulement d'vne chofe, lecteur, de vouloir bien prononcer mes vers & accommoder ta voix à leur paffion, & non comme quelques vns les lifent, pluftoft à la façon d'vne miffiue, ou de quelques lettres Royaux que d'vn Poëme bien prononcé : & te fuplie encore derechef où tu verras cette merque !

vouloir vn peu esleuer ta voix pour donner grace à ce que tu liras: Bref quand tu auras acheté mon liure ie ne te pourray empescher de le lire ny d'en dire ce qu'il te plaira comme estant chose tienne, mais deuant que me condamner, tu pourras retenir ce Quatrin par lequel i'ay fermé ce preface pour fermer la bouche à ceux qui de nature sont enuieux du bien & de l'honneur d'autruy.

*Vn list ce liure pour aprendre,*
*L'autre le list comme enuieux:*
*Il est aisé de me reprendre*
*Mais malaisé de faire mieux.*

Tu excuseras les fautes de l'Imprimeur: car tous les yeux d'Argus n'y verroient assez clair: mesme en la premiere impression.

Au verso du 6ᵉ feuillet, immédiatement après cette épitre, vient un SONNET EN FAVEVR DE MONSIEVR DE RONSARD, *& de sa Franciade,* signé : RENE BELLET ANGEVIN.

Feuillets 7, 8 et 9 (recto) : LES ARGVMENS DES QVATRE PREMIERS LIVRES DE LA FRANCIADE, *par Am. Iamyn.* (Voyez p. 3-9 du présent volume.)

Feuillet 9 (verso) : IN FRANCIADA P. RONSARDI AD CAROLVM REGEM G. Valens Guellius (Germain Vaillant de la Guerle).

Feuillet 10 (recto) : AV SEIGNEVR DE RONSARD. Sonnet, signé *PP.* initiales de l'auteur précédent qui était abbé de Pimpont.

Feuillet 10 (verso) : IN P. RONSARDI FRANCIADA. Signé *PP.* suivi d'un distique latin signé I. DE LAVARDIN.

Feuillet 11 (recto) : IN PETRI RONSARDI FRANCIADA IO. AVRATVS Poëta Regius.

IN P. RONSARDI FRANCIADA. Signé : I. PASSERATIVS.

Feuillet 11 (verso) : SONNET, signé AMADIS IAMIN.

Feuillet 12 (recto) : autre SONNET, signé AMADIS IAMIN.

Feuillet 12 (verso) : Quatrain sans titre, signé : SI. NICOLAS *segretaire du Roy.*

Feuillet 13 (recto) : SONNET. A P. DE RONSARD, signé DE TROVSSILH.

Feuillet 13 (verso) : Portrait de Ronsard, suivi d'un quatrain.

Feuillet 14 (recto) : SONNET. A P. DE RONSARD.

*Tes beaux vers animez de la sainéte fureur*
*Qui roule de Permesse, au ciel ont fait querelle :*
*Amour se dit seigneur de la source immortelle*
*Dont premier tu puisois vne si douce humeur.*
*Mars armé de ta main, & de la viue ardeur*
*Qui fait viure les Rois malgré l'onde cruelle,*
*Iure l'œuure estre sien, comme la trouppe belle*
*Des vierges d'Helicon, ne s'en iuge l'auteur.*
*Quant le Dieu Delien, le pere de ta lyre,*
*Et pere de tes vers, humain, apaise l'ire*
*De ces Dieux mutinez : C'est bien & vous & moy,*
*Dist-il, qui luy donnons cette aleine diuine,*
*Mais autre Dieu là bas n'échauffe sa poitrine,*
*Que la sainte faueur de* CHARLES *son grand Roy.*

R. BELLEAV.

Ce sonnet, qui aurait dû prendre place dans les *Œuvres* de Belleau, n'a été recueilli ni par Gouverneur ni par nous. Nous réparons cet oubli en le réimprimant ici en entier, au lieu de nous contenter d'en faire mention.

Feuillet 14 (verso) : Portrait de Charles IX, avec quatrain signé A. I. (Voyez p. 10 du présent volume.)

La pagination du volume est très fautive en certains endroits. Au verso de la page 229 on trouve : *Fautes suruenues à l'impression...*

En 1573, édition, de format in-16, publiée chez Buon et comprenant 8 feuillets liminaires et 103 feuillets chiffrés.

En 1574, édition, également in-16, publiée à Turin par Jean-François Pico et comprenant 7 feuillets et 204 pages. On en trouve des exemplaires dont le frontispice n'est point daté.

Dans la plupart des éditions collectives des *Œuvres* de Ronsard faites de son vivant, l'épître placée d'abord par lui en tête de *La Franciade* a été supprimée. Dans celle qui a été publiée en 1623, elle a été remplacée par la *Préface* suivante, qui se trouve aux pages 581-590 du tome I :

# PREFACE SVR LA FRANCIADE,

## TOVCHANT LE POEME HEROIQVE.

### AV LECTEVR APPRENTIF.

*Carmen reprehendite quod non*
*Multa dies & multa litura coërcuit, atque*
*Præfectum decies non caſtigauit ad vnguem.*

Il ne faut t'eſmerueiller, Lecteur, dequoy ie n'ay compoſé ma Franciade en vers Alexandrins, qu'autrefois en ma ieuneſſe, par ignorance, ie penſois tenir en noſtre langue le rang des carmes Heroïques, encores qu'ils reſpondent plus aux ſenaires des Tragiques qu'aux magnanimes vers d'Homere & de Virgile, les eſtimant pour lors plus conuenables aux magnifiques argumens & aux plus excellentes conceptions de l'eſprit, que les autres vers communs. Depuis i'ay veu, cogneu, & pratiqué par longue experience, que ie m'eſtois abuſé: car ils ſentent trop la proſe tresfacile, & ſont trop eneruez & flaques, ſi ce n'eſt pour les traductions, auſquelles, à cauſe de leur longueur ils ſeruent de beaucoup pour interpreter les ſens de l'Autheur qu'on entreprend. Au reſte, ils ont trop de caquet, s'ils ne ſont baſtis de la main d'vn bon artiſan, qui les face autant qu'il luy ſera poſſible hauſſer comme les peintures releuees, & quaſi ſeparer du langage commun, les ornant & enrichiſſant de Figures, Schemes, Tropes, Metaphores, Phraſes & Periphraſes eſlongnees preſque du tout, ou pour le moins ſeparees de la Proſe triuiale & vulgaire (car le ſtyle Proſaïque eſt ennemy capital de l'eloquence poëtique) & les illuſtrant de comparaiſons bien adaptees, de deſcriptions florides, c'eſt à dire enrichies de paſſemens, broderies, tapiſſeries & entrelaſſemens de fleurs poëtiques, tant pour repreſenter la choſe, que pour l'ornement & ſplendeur des vers, comme ceſte braue & tres-excellente deſcription du Sacerdote de Cybele, Chloreus, en l'onzieſme liure des Æneides: & le catalogue des Capitaines enuoyez à la guerre: puis la fin du ſeptieſme liure des Æneides: & ceſte inueteree querelle de ces deux bonnes Dames Iunon & Venus au dixieſme. Reliſant telles belles conceptions, tu n'auras cheueu en teſte qui ne ſe dreſſe d'admiration. Et encore d'auantage, ſi tu lis

attentiuement le huictiesme du mesme Autheur, quand Venus flatte & enjole son mary Vulcan pour le persuader de forger des armes à son fils Ænee :

*Dixerat, & niueis hinc atque hinc diua lacertis :*

iusques au vers,

*Hæc pater Æoliis properat dum Lemnius oris.*

Et d'auantage si tu lis ceste oraison indignée & farouche de Iarbas à Iupiter son pere, où tu verras vn *fœmina*, vn *littus arandum*,

*Et nunc ille Paris cum semiuiro comitatu :*

& ceste lamentation miserable de la pauure vieille mere d'Euryale voyant la teste de son fils fichee sur le haut d'vne lance, il n'y a cœur si dur qui se peust contenir de pleurer. Et ceste braue vanterie de Numanus, beaufrere de Turne qui se commence, *Is primam ante aciem,* iusques à ce vers, *Talia iactantem dictis:* & la colere d'Hercule tuant Cacus: & ceste lamentable plainte de Mezence sur le corps mort de son fils Lausus, & mille autres telles ecstatiques descriptions, que tu liras en vn si diuin Autheur, lesquelles te feront Poëte, encores que tu fusses vn rocher, t'imprimeront des verues, & t'irriteront les naïfues & naturelles scintilles de l'ame que dés la naissance tu as receuës, t'inclinant plustost à ce mestier qu'à cestuy-là: car tout homme dés le naistre reçoit en l'ame ie ne sçay quelles fatales impressions, qui le contraignent suiure plustost son Destin que sa volonté.

Les excellens Poëtes nomment peu souuent les choses par leur nom propre. Virgile voulant descrire le iour ou la nuict, ne dit point simplement & en paroles nues, Il estoit iour, Il estoit nuict: mais par belles circonlocutions,

*Postera Phœbea lustrabat lampade terras,*
*Humentémque Aurora polo dimouerat vmbram.*

Puis,

*Nox erat, & placidum carpebant fessa soporem*
*Corpora per terras, syluæque & sæua quierant*
*Æquora, cùm medio voluuntur sidera lapsu,*
*Cùm tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres.*

& mille autres.

Cefte Virgiliane defcription de la nuict eft prife prefque de mot à mot d'Apolloine Rhodien. Voy comme il defcrit le Printemps :

*Vere nouo gelidus canis cùm montibus humor*
*Liquitur, & Zephyro putris fe gleba refoluit.*

Labourer, *vertere terram.* Filer, *tolerare vitam colo, tenuique Minerua.* Le pain, *Dona laboratæ Cereris.* Le vin, *Pocula Bacchi.* Telles femblables chofes font plus belles par circonlocutions, que par leurs propres noms : mais il en faut fagement vfer : car autrement tu rendrois ton ouurage plus enflé & boufi que plein de majefté. Tu n'oubliras les defcriptions du leuer & coucher du Soleil, les Signes qui fe leuent & couchent auec luy, ny les ferenitez, orages & tempeftes :

*Ipfe pater media nimborum in nocte corufca*
*Fulmina molitur dextra.* Puis,

*... ille flagranti*
*Aut Athon aut Rhodopen aut alta Ceraunia telo*
*Dejicit. ingeminant Auftri & denfiffimus imber.*

Tu enrichiras ton Poëme par varietez prifes de la Nature, fans extrauaguer comme vn frenetiq. Car pour vouloir trop éuiter, & du tout te bannir du parler vulgaire, fi tu veux voler fans confideration par le trauers des nues & faire des grotefques, Chimeres & monftres, & non vne naïfue, & naturelle poëfie ; tu feras imitateur d'Ixion, qui engendra des Phantofmes au lieu de legitimes & naturels enfans. Tu dois d'auantage, Lecteur, illuftrer ton œuure de paroles recherchees & choifies & d'argumens renforcez, tantoft par fables, tantoft par quelques vieilles Hiftoires, pourueu qu'elles foient briefuement efcrites & de peu de difcours, l'enrichiffant d'Epithetes fignificatifs & non oififs, c'eft à dire qui feruent à la fubftance des vers, & par excellentes, & toutefois rares, fentences : Car fi les fentences font trop frequentes en ton œuure Heroïque, tu le rendras monftrueux, comme fi tout ton corps n'eftoit compofé que d'yeux & non d'autres membres, qui feruent beaucoup au commerce de noftre vie : fi ce n'eftoit en la Tragedie & Comedie, lefquelles font du tout didafcaliques & enfeignantes, & qu'il faut qu'en peu de paroles elles enfeignent beaucoup, comme miroüers de la vie humaine, d'autant qu'elles font bornées & limitées de peu d'efpace, c'eft à dire d'vn iour entier.

Les plus excellens maiftres de ce meftier les commencent d'vne

minuict à l'autre, & non du poinct du iour au Soleil couchant, pour auoir plus d'estenduë & de longueur de temps.

Le Poëme Heroïque, qui est tout guerrier, comprend seulement les actions d'vne année entiere, & semble que Virgile y ait failly, selon que luy-mesme l'escrit :

> *Annuus exactis completur mensibus orbis,*
> *Ex quo relliquias diuinique ossa parentis*
> *Condidimus terra.*

Il y auoit desia vn an passé quand il fit les jeux funebres de son pere en Sicile, & toutefois il n'aborda de long temps apres en Italie.

Tous ceux qui escriuent en Carmes, tant doctes puissent-ils estre, ne sont pas Poëtes. Il y a autant de difference entre vn Poëte & vn Versificateur, qu'entre vn bidet & vn genereux coursier de Naples ; & pour mieux les accomparer, entre vn venerable Prophete & vn Charlatant vendeur de triacles. Il me semble quand ie les voy armez de mesmes bastons que les bons maistres, c'est à dire des mesmes vers, des mesmes couleurs, des mesmes nombres & pieds, dont se seruent les bons autheurs, qu'ils ressemblent à ces Hercules desguisez és Tragedies, lesquels acheptent la peau d'vn Lion chez vn peletier, vne grosse massue chez vn charpentier, & vne fausse perruque chez vn attiffeur : mais quand ce vient à combatre quelque Monstre, la massue leur tombe de la main, & s'enfuyent du combat comme couards & poltrons. Ces versificateurs se contentent de faire des vers sans ornement, sans grace & sans art, & leur semble auoir beaucoup fait pour la Republique, quand ils ont composé de la prose rimée. Au contraire le Poëte heroïque inuente & forge argumens tous nouueaux, fait entreparler les Dieux aux hommes & les hommes aux Dieux, fait haranguer les Capitaines comme il faut, descrit les batailles & assauts, factions & entreprises de guerre : se mesle de coniecturer les augures, & interpreter les songes : n'oublie les expiations & les sacrifices que l'on doit à la diuinité : tantost il est Philosophe, tantost Medecin, Arboriste, Anatomiste & Iurisconsulte, se seruant de l'opinion de toutes sectes, selon que son argument le demande : Bref, c'est vn homme, lequel comme vne mouche à miel delibe & succe toutes fleurs, puis en fait du miel & son profit selon qu'il vient à propos. Il a pour maxime tres-necessaire en son art, de ne suiure iamais pas à pas la verité, mais la vray-semblance, & le possible : Et sur le possible, & sur ce qui se peut faire, il bastit son ouurage, laissant la veritable narration aux Historiographes, qui pour-

fuiuent de fil en efguille, comme on dit en prouerbe, leur fubiect entrepris du premier commencement iufques à la fin. Au contraire, le Poëte bien aduifé, plein de laborieufe induftrie, commence fon œuure par le milieu de l'argument, & quelquefois par la fin: puis il deduit, & pourfuit fi bien fon argument par le particulier accident & euenement de la matiere qu'il s'eft propofé d'efcrire, tantoft par perfonnages parlans les vns aux autres, tantoft par fonges, propheties & peintures inferées contre le dos d'vne muraille & des harnois, & principalement des boucliers, ou par les dernieres paroles des hommes qui meurent, ou par augures & vol d'oifeaux & phantaftiques vifions de Dieux & de démons, ou monftrueux langages des cheuaux naurez à mort: tellement que le dernier acte de l'ouurage fe cole, fe lie & s'enchaifne fi bien & fi à propos l'vn dedans l'autre, que la fin fe rapporte dextrement & artificiellement au premier poinct de l'argument. Telles façons d'efcrire, & tel art plus diuin que humain eft particulier aux Poëtes, lequel de prime face eft caché au Lecteur, s'il n'a l'efprit bien rufé pour comprendre vn tel artifice. Plufieurs croyent que le Poëte & l'Hiftorien foient d'vn mefme meftier: mais ils fe trompent beaucoup, car çe font diuers artifans, qui n'ont rien de commun l'vn auecques l'autre, finon les defcriptions des chofes, comme batailles, affauts, montaignes, forefts & riuieres, villes, affietes de camp, ftratagemes, nombre des morts, confeils & pratiques de guerre: en cela il ne faut point que le Poëte faille, non plus que l'Hiftorien. Au refte, ils n'ont rien de commun (comme i'ay dit) finon que l'vn ne l'autre ne doit iamais mentir contre la verité de la chofe, comme a failli Virgile au temps, c'eft à dire en la Chronique, lequel a faict Didon fille de Belus eftre du temps d'Ænée, encore qu'elle fuft cent ans deuant pour le moins: mais il inuenta telle rufe pour gratifier Augufte & le peuple Romain vainqueur de Carthage, donnant par les imprecations de Didon, commencement de haine & de difcorde mortelle entre ces deux floriffantes nations. La plus grande partie de ceux qui efcriuent de noftre temps, fe trainent eneruez à fleur de terre, comme foibles chenilles qui n'ont encor la force de grimper aux faiftes des arbres, lefquelles fe contentent feulement de paiftre la baffe humeur de la terre, fans affecter la nourriture des hautes cymes, aufquelles elles ne peuuent atteindre à caufe de leur imbecillité. Les autres font trop empoulez, & prefque creuez d'enflures comme hydropiques, lefquels penfent n'auoir rien fait d'excellent, s'il n'eft extrauagant, creux & bouffy, plein de fonges monftrueux & de paroles piafées, qui reffemblent pluftoft à vn jargon de gueux ou de Boëmiens qu'aux paroles d'vn citoyen honnefte & bien appris. Si tu veux demembrer leurs

carmes, tu n'en feras fortir que du vent, non plus que d'vne veffie de pourceau pleine de pois, que les petits enfans creuent pour leur feruir de iouët.

Les autres plus rufez tiennent le milieu des deux, ny rampans trop bas, ny s'efleuans trop haut au trauers des nues, mais qui d'artifice & d'vn efprit naturel, elabouré par longues eftudes, principalement par la lecture des bons vieux Poëtes Grecs & Latins, defcriuent leurs conceptions d'vn ftyle nombreux, plein d'vne venerable Majefté, comme a faict Virgile en fa diuine Æneïde. Et n'en cherche plus d'autres, Lecteur, en la langue Romaine, fi ce n'eftoit de fortune Lucrece: mais parce qu'il a efcrit fes frenaifies, lefquelles il penfoit eftre vrayes felon fa fecte, & qu'il n'a pas bafti fon œuure fur la vray-femblance & fur le poffible, ie luy ofte du tout le nom de Poëte, encore que quelques vers foient non feulement excellens, mais diuins. Au refte, les autres Poëtes Latins ne font que naquets de ce braue Virgile, premier Capitaine des Mufes, non pas Horace mefmes, fi ce n'eft en quelques-vnes de fes Odes; ny Catulle, Tibulle, & Properce, encore qu'ils foient tref-excellens en leur meftier: fi ce n'eft Catulle en fon Atys, & aux Nopces de Peleus: le refte ne vaut la chandelle. Stace a fuiui la vray-femblance en fa Thebaïde. De noftre temps Fracaftor s'eft monftré tref-excellent en fa Syphillis, bien que fes vers foient vn peu rudes. Les autres vieils Poëtes Romains comme Lucain & Silius Italicus, ont couuert l'hiftoire du manteau de Poëfie: ils euffent mieux fait, à mon aduis, en quelques endroits d'efcrire en profe. Claudian eft Poëte en quelques endroits, comme au Rauiffement de Proferpine: le refte de fes œuures ne font qu'Hiftoires de fon temps, lequel comme les autres s'eft plus eftudié à l'enflure qu'à la grauité. Car voyans qu'ils ne pouuoient égaler la Majefté de Virgile, fe font tournez à l'enflure, & à ie ne fçay quelle poincte, & argutie monftrueufe, eftimans les vers eftre les plus beaux, ceux qui auoient le vifage plus fardé de telle curiofité. Il ne faut s'efmerueiller, fi i'eftime Virgile plus excellent & plus rond, plus ferré, & plus parfait que tous les autres, foit que dés ma ieuneffe mon Regent me le lifoit à l'efcole, foit que depuis ie me fois fait vne Idée de fes conceptions en mon efprit (portant toufiours fon liure en la main) ou foit que l'ayant appris par cœur dés mon enfance, ie ne le puiffe oublier.

Au refte, Lecteur, ie te veux bien aduertir, que le bon Poëte jette toufiours le fondement de fon ouurage fur quelques vieilles Annales du temps paffé, ou renommée inueterée, laquelle a gagné credit au cerueau des hommes. Comme Virgile fur la commune renommée, qu'vn certain Troyen nommé Ænée, chanté par Homere, eft venu

aux bords Lauiniens, luy, ses nauires & son fils, où depuis Rome fut bastie, encores que ledit Ænée ne vinst iamais en Italie: mais il n'estoit pas impossible qu'il n'y peust venir. Sur telle opinion desia reçeuë du peuple il bastit son liure de l'Eneïde. Homere auparauant luy en auoit fait de mesme, lequel fondé sur quelque vieil conte de son temps de la belle Heleine & de l'armée des Grecs à Troye, comme nous faisons des contes de Lancelot, de Tristan, de Gauuain & d'Artus, fonda là dessus son Iliade. Car les propres noms des Capitaines & soldats Troyens qui parloyent Phrygien, & non Grec, & auoient les noms de leur nation, monstrent bien comme euidemment ce n'est qu'vne fiction de toute l'Iliade, & non verité: comme de Hector, Priam, Polydamas, Antenor, Deïphobus, Cassandre, Helenus, & presque tous les autres forgez au plaisir d'Homere.

Or imitant ces deux lumieres de Poësie, fondé & appuyé sur nos vieilles Annales, i'ay basty ma Franciade, sans me soucier si cela est vray ou non, ou si nos Roys sont Troyens ou Germains, Scythes ou Arabes: si Francus est venu en France ou non: car il y pouuoit venir, me seruant du possible, & non de la verité. C'est le fait d'vn Historiographe d'esplucher toutes ces considerations, & non aux Poëtes qui ne cherchent que le possible: puis d'vne petite scintille font naistre vn grand brazier, & d'vne petite cassine font vn magnifique Palais, qu'ils enrichissent, dorent & embellissent par le dehors de Marbre, Iaspe & Porphire, de guillochis, oualles, frontispices & pieds-destals, frises & chapiteaux, & par dedans de Tableaux, tapisseries esleuées & bossées d'or & d'argent, & le dedans des tableaux cizelez & burinez, raboteux & difficiles à tenir és mains, à cause de la rude engraueure des personnages qui semblent viure dedans. Apres ils adjoustent vergers & iardins, compartimens & larges allées, selon que les Poëtes ont vn bon esprit naturel & bien versé en toutes sciences, & digne de leur mestier: car la plus part ne fait rien qui vaille, semblables à ces apprentifs qui ne sçauent que broyer les couleurs, & non pas peindre. Souuienne-toy, Lecteur, de ne laisser passer sous silence l'Histoire ny la fable appartenant à la matiere, & la nature, force & proprietez des arbres, fleurs, plantes & racines, principalement si elles sont anoblies de quelques vertus non vulgaires, & si elles seruent à la medecine, aux incantations & magies, & en dire vn mot en passant par quelque demi vers, ou pour le moins par vn Epithete. Nicandre autheur Grec t'en monstrera le chemin: & Columelle en son Iardin, ouurage autant excellent que tu le sçaurois desirer. Tu n'oubliras aussi ny les montaignes, forests, riuieres, villes, republiques, haures & ports, cauernes & rochers, tant pour embellir ton œuure, par là, & le

faire groſſir en vn iuſte volume, que pour te donner reputation & ſeruir de marque à la poſterité. Quant aux Capitaines & conducteurs d'armées & ſoldats, tu en diras les peres & les meres, ayeux, villes, & habillements, & leurs naiſſances, & feras vne fable là deſſus, s'il en eſt beſoin, comme,

*Hic Ammone ſatus rapta Garamantide Nympha.*

Puis en vn autre lieu parlant d'Hippolyte,

*Inſignem quem mater Aricia miſit*
*Eductum Egeriæ lucis Hymettia circum*
*Littora.*

Puis autre part, parlant d'Helenor qui eſtoit tombé de la tour demy-bruſlé :

*Quorum primæuus Helenor,*
*Mæonio regi quem ſerua Licymnia furtim*
*Suſtulerat, vetitiſque ad Troiam miſerat armis.*

Quant aux habillemens, tu les veſtiras tantoſt de la peau d'vn Lion, tantoſt d'vn Ours, tantoſt

*Demiſſa ab Læua Pantheræ terga retorquens.*

Tu n'oubliras à fortifier & aſſeurer ton eſprit (s'il eſt en doute) ou par vn augure, ou par vn oracle, comme,

*At rex ſollicitus monſtris oracula Fauni*
*Fatidici genitoris adit.* Puis,

*Aſpice bis ſenos lætantes agmine Cycnos.*

Et en vne autre part,

*Ecce leuis ſummo de vertice viſus Iuli*
*Fundere lumen apex.*

Il ne faut auſſi oublier les admoneſtemens des Dieux transformez en vulgaires.

*Forma tum vertitur oris*
*Antiquum in Butem : hic Dardanio Anchiſæ*
*Armiger ante fuit.*

Tu ne tranſpoſeras iamais les paroles ny de ta proſe ny de tes

vers : car noſtre langue ne le peut porter, non plus que le Latin vn ſolecifme. Il faut dire, Le Roy alla coucher de Paris à Orleans, & non pas, A Orleans de Paris le Roy coucher alla.

I'ay eſté d'opinion en ma ieuneſſe, que les vers qui eniambent l'vn ſur l'autre, n'eſtoient pas bons en noſtre poëſie; toutefois i'ay cognu depuis le contraire par la lecture des Autheurs Grecs & Romains, comme,

*Lauinia venit*
*Littora.*

I'aurois auſſi penſé, que les mots finiſſans par voyelles & diphthongues, & rencontrans apres vn autre vocable commençant par vne voyelle ou diphthongue, rendoient le vers rude : i'ay appris d'Homere & de Virgile, que cela n'eſtoit point mal-ſeant, comme, *ſub Ilio alto. Ionio in magno.* Homere en eſt tout plein. Ie m'aſſeure que les enuieux caqueteront, dequoy i'allegue Virgile plus ſouuent qu'Homere qui eſtoit ſon maiſtre, & ſon patron : mais ie l'ay fait tout exprés, ſçachant bien que nos François ont plus de cognoiſſance de Virgile, que d'Homere & d'autres Autheurs Grecs. Ie ſuis d'aduis de permettre quelque licence à nos Poëtes François, pourueu qu'elle ſoit rarement priſe. De là ſont venuës tant de belles figures que les Poëtes en leur fureur ont trouuées, franchiſſant la Loy de Grammaire, que depuis les Orateurs de ſens raſſis ont illuſtrées, & leur ont quaſi baillé cours & credit, faiſans leur profit de la folie d'autruy.

Quant aux comparaiſons dont i'ay parlé au commencement aſſez briefuement, tu les chercheras des artiſans de fer & des veneurs, comme Homere, peſcheurs, architectes, maſſons, & brief de tous meſtiers dont la nature honore les hommes. Il faut les bien mettre & les bien arranger aux lieux propres de ta Poëſie : car ce ſont les nerfs & tendons des Muſes, quand elles ſont placées bien à propos, & ſeruantes à la matiere : ſinon, elles ſont du tout ridicules & dignes du foüet. Ne ſois iamais long en tes diſcours, ſi ce n'eſt que tu vueilles faire vn liure tout entier de ce meſme ſubjet. Car la Poëſie Heroïque qui eſt dramatique, & qui ne conſiſte qu'en action, ne peut longuement traicter vn meſme ſujet, mais paſſer de l'vn à l'autre en cent ſortes de varietez. Il ne faut oublier de faire, à la mode des anciens, des courtoiſies aux eſtrangers, des magnifiques preſens de Capitaine à Capitaine, de ſoldat à ſoldat, tant pour commencer amitié, que pour renouueler l'ancienne, & pour auoir de pere en fils logé les vns chez les autres. Tu embelliras de braues circonſtances tes dons, & ne les preſenteras tous nuds ny ſans ornement, comme le preſent du Roy Latin à Ænee :

*Stabant ter centum nitidi in præsepibus altis.*
*Omnibus extemplo Teucris iubet ordine duci*
*Instratos ostro alipedes, pictisque tapetis.*
*Aurea pectoribus demissa monilia pendent,*
*Tecti auro fuluum mandunt sub dentibus aurum.*
*Absenti Æneæ currum, geminósque iugales*
*Semine ab æthereo spirantes naribus ignem,*
*Illorum de gente, patri quos dædala Circe*
*Supposita de matre nothos furata creauit.*

Et au cinquiéme :

*Ipsis præcipuos ductoribus addit honores,*
*Victori chlamydem auratam.*

Vn mediocre Poëte se fust contenté de cela, & n'eust pas adiousté,

*Purpura Mæandro duplici Melibæa cucurrit.*

Encore moins,

*Intextúsque puer frondosa regius Ida*
*Veloces iaculo ceruos cursúque fatigat,*
*Acer anhelanti similis.*

Encore iamais vn mauuais Poëte ne se fust souuenu de ce diuin hemistiche,

*...Sæuitque canum latratus ad auras.*

Tu n'oubliras à faire armer les Capitaines comme il faut, de toutes les pieces de leurs harnois, soit que tu les appelles par leur nom propre, ou par periphrases: car cela apporte grand ornement à la Poësie Heroïque.

Tu n'oubliras aussi la piste & battement de pied des cheuaux, & representer en tes vers la lueur & la splendeur des armes frappées de la clarté du Soleil, & à faire voler les tourbillons de poudre soubs le pied des Soldats & des cheuaux, courants à la guerre, le cry des Soldats, froissis de picques, brisement de lances, accrochement de haches, & le son diabolique des canons & harquebuses, qui font trembler la terre, & froisser l'air d'alentour. Si tu veux faire mourir sur le champ, quelque Capitaine ou Soldat, il le faut naurer au plus mortel lieu du corps, comme le cerueau, le

cœur, la gorge, les aines, le diaphragme: & les autres que tu veux feulement bleffer, és parties qui font les moins mortelles: & en cela tu dois eftre bon Anatomifte. Si quelque excellent homme meurt, tu n'oubliras fon Epitaphe en vne demie ligne, ou vne au plus, engrauant dans tes vers les principaux outils de fon meftier, comme de Mifene qui auoit efté trompette d'Hector, puis auoit tiré la rame de bonne volonté foubs Ænee: car c'eftoit anciennement l'exercice de grands Heros & Capitaines, & mefme de ces quarante Cheualliers qui allerent auec Iafon en Colchos. Tu feras induftrieux à efmouuoir les paffions & affections de l'ame, car c'eft la meilleure partie de ton meftier, par des carmes qui t'efmouuront le premier, foit à rire ou à pleurer, afin que les Lecteurs en facent autant apres toy.

Tu n'oubliras iamais de rendre le deuoir qu'on doit à la Diuinité, oraifons, prieres, & facrifices, commençant & finiffant toutes tes actions par Dieu, auquel les hommes attribuent autant de noms qu'il a de puiffances & de vertus, imitateur d'Homere & de Virgile qui n'y ont iamais failli.

Tu noteras encores, Lecteur, ce poinct qui te menera tout droict au vray chemin des Mufes : c'eft que le Poëte ne doit iamais prendre l'argument de fon œuure, que trois ou quatre cens ans ne foient paffez pour le moins, afin que perfonne ne viue plus de fon temps, qui le puiffe de fes fictions & vray-femblances conuaincre, inuoquant les Mufes qui fe fouuiennent du paffé, & prophetifent l'aduenir, pour l'infpirer & conduire plus par fureur diuine que par inuention humaine. Tu imiteras les effects de la nature en toutes tes defcriptions, fuiuant Homere. Car s'il fait boüillir de l'eau en vn chauderon, tu le verras premier fendre fon bois, puis l'allumer & le foufler, puis la flame enuironner la panfe du chauderon tout à l'entour, & l'efcume de l'eau fe blanchir & s'enfler à gros boüillons auec vn grand bruit: & ainfi de toutes les autres chofes. Car en telle peinture, ou pluftoft imitation de la Nature, confifte toute l'ame de la Poëfie Heroïque, laquelle n'eft qu'vn enthoufiafme & fureur d'vn ieune cerueau. Celuy qui deuient vieil, matté d'vn fang refroidy, peut bien dire adieu aux Graces & aux Mufes.

Donc, Lecteur, celuy qui pourra faire vn tel ouurage, & qui aura vne bouche fonnant plus hautement que les autres, & toutefois fans fe perdre dans les nuës, qui aura l'efprit plus plein de prudence & d'aduis, & les conceptions plus diuines, & les paroles plus rehauffées & recherchées, bien affifes en leur lieu par art & non à la volée, donne-luy nom de Poëte, & non au verfificateur, compofeur d'Epigrammes, Sonnets, Satyres, Elegies, & autres tels menus fatras,

où l'artifice ne se peut estendre: la simple narration enrichie d'vn beau langage, est la seule perfection de telles compositions.

Veux-tu sçauoir, Lecteur, quand les vers sont bons & dignes de la reputation d'vn excellent ouurier? Suy le conseil d'Horace: il faut que tu les desmembres & desassembles de leur nombre, mesure & pieds, que tu les transportes, faisant les derniers mots les premiers, & ceux du millieu les derniers. Si tu trouues apres tel desassemblement de la ruine du bastiment, de belles & excellentes paroles, & phrases non vulgaires, qui te contraignent d'enleuer ton esprit outre le parler commun, pense que tels vers sont bons & dignes d'vn excellent Poëte. Exemple des mauuais vers:

*Madame, en bonne foy, ie vous donne mon cœur:*
*N'vsez point enuers moy s'il vous plaist de rigueur.*

Efface *cœur*, & *rigueur*, tu n'y trouueras vn seul mot qui ne soit vulgaire ou triuial: Où si tu lis ceux-cy,

*Son harnois il endosse, & furieux aux armes*
*Profendit par le fer vn scadron de gensd'armes:*

tu trouueras au desmembrement & desliaison de ces deux carmes, qui te seruent d'exemple pour les autres, toutes belles & magnifiques paroles, *Harnois, endosse, furieux, armes, profendit, fer, scadron, gensd'armes*. Cela se doit faire tant que l'humain artifice le pourra: car bien souuent la matiere ny le sens ne desirent pas telle hausseure de voix, & principalement les narrations & pourparlers des Capitaines, conseils & deliberations ès grandes affaires, lesquelles ne demandent que parole nue & simple, & l'exposition du faict: car tantost il doit estre orné, & tantost non: car c'est vn extreme vice à vn Orféure de plomber de l'or. Il faut imiter les bons mesnagers, qui tapissent bien leurs sales, chambres & cabinets, & non les galetas, où couchent les valets. Tu auras les conceptions grandes & hautes, comme ie t'ay plusieurs fois aduerti, & non monstrueuses ny quintessencieuses comme sont celles des Espagnols. Il faudroit vn Apollon pour les interpreter, encor y seroit bien empesché auec tous ses oracles & Trepieds.

Tu n'oubliras les noms propres des outils de tous mestiers, & prendras plaisir à t'en enquerre plus que tu pourras, & principalement de la Chasse. Homere a tiré toutes ses plus belles comparaisons de là. Ie veux bien t'aduertir, Lecteur, de prendre garde aux lettres, & feras iugement de celles qui ont plus de son, & de celles qui en ont

le moins. Car A, O, V, & les confones M, B, & les SS, finiffants les mots, & fur toutes les RR, qui font les vrayes lettres Heroïques, font vne grande fonnerie & batterie aux vers. Suy Virgile qui eft maiftre paffé en la compofition & ftructure des carmes: regarde vn peu quel bruit font ces deux icy fur la fin du huictiefme de l'Æneide :

*Vnà omnes ruere, ac totum fpumare reductis*
*Conuulfum remis, roftris ftridentibus æquor.*

Tu en pourras faire en ta langue autant que tu pourras. Tu n'oublieras auffi d'inferer en tes vers ces lumieres, ou pluftoft petites ames de la Poëfie, comme,

*Italiam metire iacens,*

qui eft proprement vn Sarcafme : c'eft à dire, vne mocquerie, que le vainqueur fait fur le corps nauré à mort de fon ennemy :

*Et fratrem ne defere frater.*
*Et dulces moriens reminifcitur Argos,*
*Seminecéfque micant digiti, ferrúmque retractant.*

Au refte, Lecteur, fi ie te voulois inftruire & t'informer de tous les preceptes qui appartiennent à la Poëfie Heroïque il me faudroit vne rame de papier: Mais les principaux que tu as leu auparauant, te conduiront facilement à la cognoiffance des autres. Or venons à nos vers communs de dix à onze fyllabes, lefquels pour eftre plus courts & preffez, contraignent les Poëtes de remafcher & ruminer plus longuement: & telle contrainte en meditant & repenfant, fait le plus fouuent inuenter d'excellentes conceptions, riches paroles & phrafes elabourées : tant vaut la meditation, qui par longueur de temps les engendre en vn efprit melancholique, quand la bride de la contrainte arrefte & refraint la premiere courfe impetueufe des fureurs & monftrueufes imaginations de l'efprit, à l'exemple des grandes riuieres qui boüillonnent, efcument & fremiffent à l'entour de leurs remparts : où quand elles courent la plaine fans contrainte, elles marchent lentement & pareffeufement, fans frapper les riuages ny d'efcumes ny de bruit. Tu n'ignores pas, Lecteur, qu'vn Poëte ne doit iamais eftre mediocre en fon meftier, ny fçauoir fa leçon à demy, mais tout bon, tout excellent & tout parfait : la mediocrité

eſt vn extréme vice en la Poëſie, il vaudroit mieux ne s'en meſler iamais, & apprendre vn autre meſtier.

D'auantage ie te veux bien encourager de prendre la ſage hardieſſe, d'inuenter des vocables nouueaux, pourueu qu'ils ſoient moulez & façonnez ſus vn patron deſia reçeu du peuple. Il eſt fort difficile d'eſcrire bien en noſtre langue, ſi elle n'eſt enrichie autrement qu'elle n'eſt pour le preſent, de mots & de diuerſes manieres de parler. Ceux qui eſcriuent iournellement en elle, ſçauent bien à quoy leur en tenir: car c'eſt vne extreme geine de ſe ſeruir touſiours d'vn mot.

Outre ie t'aduerti de ne faire conſcience de remettre en vſage les antiques vocables, & principalement ceux du langage Vvallon & Picard, lequel nous reſte par tant de ſiecles l'exemple naïf de la langue Françoiſe, i'enten de celle qui eut cours apres que la Latine n'eut plus d'vſage en noſtre Gaule, & choiſir les mots les plus preguants & ſignificatifs, non ſeulement dudit langage, mais de toutes les Prouinces de France, pour ſeruir à la Poëſie lors que tu en auras beſoin.

Malheureux eſt le debteur, lequel n'a qu'vne ſeule eſpece de monnoye pour payer ſon creancier. Outre-plus ſi les vieux mots abolis par l'vſage ont laiſſé quelque reietton, comme les branches des arbres couppez ſe raieuniſſent de nouueaux drageons, tu le pourras prouigner, amender & cultiuer, afin qu'il ſe repeuple de nouueau: exemple de *Lobbe,* qui eſt vn vieil mot François qui ſignifie mocquerie & raillerie. Tu pourras faire ſur le nom le verbe *Lobber,* qui ſignifiera mocquer & gaudir, & mille autres de telle façon. Tu te donneras de garde, ſi ce n'eſt par grande contrainte, de te ſeruir des mots terminez en ion, qui paſſent plus de trois ou quatre ſyllabes, comme abomination, teſtification: car tels mots ſont languiſſants, & ont vne trainante voix, & qui plus eſt, occupent languidement la moitié d'vn vers. C'eſt autre choſe d'eſcrire en vne langue floriſſante qui eſt pour le preſent reçeuë du peuple, villes, bourgades & citez, comme viue & naturelle, approuuée des Rois, des Princes, des Senateurs, marchands & trafiqueurs, & de compoſer en vne langue morte, muette & enſeuelie ſous le ſilence de tant d'eſpaces d'ans, laquelle ne s'apprend plus qu'à l'eſcole par le foüet & par la lecture des liures, auſquelles langues mortes il n'eſt licite de rien innouer, diſgraciées du temps, ſans appuy d'Empereurs, ny de Rois, de Magiſtrats ny de villes, comme choſe morte, laquelle s'eſt perduë par le fil des ans, ainſi que ſont toutes choſes humaines, qui periſſent vieilles, pour faire place aux autres ſuiuantes & nouuelles: car ce n'eſt la raiſon que la nature ſoit touſiours ſi prodigue de ſes biens

à deux ou trois nations, qu'elle ne vueille conferuer fes richeffes auffi bien pour les dernieres comme les premieres. En telles langues paffées & defunctes (comme i'ay dit) il ne faut rien innouer, comme enfeuelies, ayant refigné leur droict aux viuantes qui floriffent en Empereurs, Princes & Magiftrats, qui parlent naturellement, fans maiftre d'efcole, l'vfage le permettant ainfi: lequel vfage le permet en la mefme façon que le commerce & trafic des monnoyes pour quelque efpace de temps; ledit vfage les defcrie quand il veut. Pource il ne fe faut eftonner d'oüir vn mot nouueau, non plus que de voir quelque nouuelle Iocondalle, nouueaux Tallars, Royales, Ducats de fainct Eftienne, & Piftolets. Telle monnoye, foit d'or ou d'argent, femble eftrange au commencement: puis l'vfage l'adoucit & domeftique, la faifant receuoir, luy donnant authorité, cours, & credit, & deuient auffi commune que nos teftons & nos efcus au Soleil.

Tu feras tres-aduifé en la compofition des vocables, & ne les feras prodigieux, mais par bon Iugement, lequel eft la meilleure partie de l'homme, quand il eft clair & net, & non embaboüiné ny corrompu de monftrueufes imaginations de ces robins de Cour qui veulent tout corriger.

Ie te confeille d'vfer indifferemment de tous dialectes, comme i'ay defia dit: entre lefquels le Courtifan eft toufiours le plus beau, à caufe de la Majefté du Prince: mais il ne peut eftre parfait fans l'aide des autres: car chacun iardin a fa particuliere fleur, & toutes nations ont affaire les vnes des autres: comme en nos haures & ports, la marchandife bien loin cherchée en l'Amerique, fe debite par tout. Toutes Prouinces, tant foient-elles maigres, feruent aux plus fertiles de quelque chofe, comme les plus foibles membres, & les plus petits de l'homme, feruent aux plus nobles du corps. Ie te confeille d'apprendre diligemment la langue Grecque & Latine, voire Italienne & Efpagnole, puis quand tu les fçauras parfaitement, te retirer en ton enfeigne comme vn bon foldat & compofer en ta langue maternelle, comme a fait Homere, Hefiode, Platon, Ariftote, & Theophrafte, Virgile, Tite-Live, Sallufte, Lucrece, & mille autres, qui parloient mefme langage que les laboureurs, valets & chambrieres. Car c'eft vn crime de leze Majefté d'abandonner le langage de fon pays, viuant & floriffant, pour vouloir deterrer ie ne fçay quelle cendre des anciens, & abbayer les verues des trefpaffez, & encore opiniaftrement fe brauer là deffus, & dire, l'attefte les Mufes que ie ne fuis point ignorant, & ne crie point en langage vulgaire comme ces nouueaux venus, qui veulent corriger le Magnificat: encores que leurs efcrits eftrangers, tant foient-ils parfaits, ne fcau-

roient trouuer lieu aux boutiques des Apothicaires pour faire des cornets.

Comment veux-tu qu'on te lise, Latineur, quand à peine lit-on Stace, Lucain, Seneque, Silius & Claudian, qui ne seruent que d'ombre muette en vne estude; ausquels on ne parle iamais que deux ou trois fois en la vie, encore qu'ils fussent grands maistres en leur langue maternelle? & tu veux qu'on te lise, qui as appris en l'escole à coups de verges le langage estranger, que sans peine & naturellement ces grands personnages parloient à leurs valets, nourrices & chambrieres. O quantesfois ay-ie souhaité que les diuines testes & sacrées aux Muses de Iosephe Scaliger, Daurat, Pimpont, D'Emery, Florent Chrestien, Passerat, voulussent employer quelques heures à si honorable labeur,

*Gallica se quantis attollet gloria verbis!*

Ie supplie tres-humblement ceux, ausquels les Muses ont inspiré leur faueur, de n'estre plus Latineurs ni Grecaniseurs, comme ils sont plus par ostentation que par deuoir: & prendre pitié, comme bons enfants, de leur pauure mere naturelle: ils en rapporteront plus d'honneur & de reputation à l'aduenir, que s'ils auoient, à l'imitation de Longueil, Sadolet, ou Bembe, recousu ou rabobiné ie ne sçay quelles vieilles rapetasseries de Virgile & de Ciceron, sans tant se tourmenter: car quelque chose qu'ils puissent escrire, tant soit-elle excellente, ne semblera que le cry d'vne Oye, au prix du chant de ces vieils Cygnes, oiseaux dediez à Phebus Apollon. Apres la premiere lecture de leurs escrits, on n'en tient non plus de conte que de sentir vn bouquet fani. Encore vaudroit-il mieux, comme vn bon bourgeois ou citoyen, rechercher & faire vn Lexicon des vieils mots d'Artus, Lancelot & Gauuain, ou commenter le Romant de la Rose, que s'amuser à ie ne sçay quelle Grammaire Latine qui a passé son temps. D'auantage qu'ils considerent comme le Turc en gaignant la Grece, en a perdu la langue du tout. Le mesme Seigneur occupant par armes la meilleure partie de toute l'Europe, où on souloit parler la langue Latine, l'a totalement abolie, reduisant la Chrestienté, de si vaste & grande qu'elle estoit, au petit pied, ne luy laissant presque que le nom, comme celle qui n'a plus que cinq ou six nations, où la langue Romaine se debite: & n'eust esté le chant de nos Eglises, & Psalmes, chantez au lutrin, longtemps y a que la langue Romaine se fust esuanouye, comme toutes choses humaines ont leurs cours; & pour le iourd'huy vaut autant parler vn bon gros Latin, pourueu que l'on soit entendu, qu'vn affetté langage de Ciceron.

Car on ne harangue plus deuant Empereurs, ne Senateurs Romains; & la langue Latine ne sert plus de rien que pour nous truchementer en Allemaigne, Pologne, Angleterre, & autres lieux de ce pays-là. D'vne langue morte l'autre prend vie, ainsi qu'il plaist à l'arrest du Destin & à Dieu qui commande, lequel ne veut souffrir que les choses mortelles soient eternelles comme luy, lequel ie supplie tres-humblement, Lecteur, te vouloir donner sa grace, & le desir d'augmenter le langage de ta nation.

Quant à nostre escriture, elle est fort vicieuse & corrompuë, & me semble qu'elle a grand besoin de reformation: & de remettre en son premier honneur, le K, & le Z, & faire des charácteres nouueaux pour la double N, à la mode des Espagnols ñ, pour escrire Monseigneur, & vne L, double, pour escrire, orgueilleux. Ie t'en diray d'auantage, quand i'en auray le loisir. A Dieu, candide Lecteur.

---

Descriptas seruare vices operûmque colores
Cur ego, si nequeo, ignoróque, Poeta salutor?
Cur nescire pudens praué quàm discere malo?

Res gestæ regûmque, ducûmque & tristia bella
Quo possint scribi numero, monstrauit Homerus.

HOR.

*Homere, de science & de nom illustré,*
*Et le Romain Virgile assez nous ont monstré*
*Comment & par quel art, & par quelle pratique*
*Il falloit composer vn ouurage Heroïque:*
*De quelle sorte haleine, & de quel ton de vers*
*Varié d'argumens & d'accidens diuers.*
*I'ay suyui leur patron: à genous, Franciade,*
*Adore l'Æneide, adore l'Iliade:*
*Reuere leurs portraits, & les suy d'aussi loing*
*Qu'ils m'ont passé d'esprit, d'artifice & de soing:*
*Miracle non estrange à celuy qui contemple*
*Ces deux grands Demy-dieux, dignes chacun d'vn Temple,*
*L'vn Romain, l'autre Grec, à qui les Cieux amis*
*Et les Muses auoient tout dit & tout permis,*
*Et non à moy François, dont la langue peu riche,*

*Couuerte de balliers tous les iours se desfriche,*
*Sans mots, sans ornemens, sans honneur & sans pris,*
*Comme vn champ qui fait peur aux plus gentils esprits*
*Des laboureurs actifs à nourrir leurs mesnages,*
*Qui tournent les guerets pleins de ronces sauuages*
*Et d'herbes aux longs pieds, retardement des bœufs,*
*A faute d'artisans qui n'ont point deuant eux*
*Desfriché ny viré la campagne ferue,*
*Qui maintenant reuesche arreste leur charrue,*
*Luittant contre le soc d'herbes enuironné.*
*Mais quoy? prenons en gré ce qui nous est donné,*
*Acheuons nostre tasche, & croyons d'asseurance*
*Que ces deux estrangers pourront loger en France,*
*Si la Parque me rit, reschaufant la froideur*
*Des hommes bien adroits à suiure mon ardeur,*
*Sans craindre des causeurs les langues venimeuses,*
*Pourueu que nous rendions nos Prouinces fameuses,*
*Non d'armes, mais d'escrits: car nous ne sommes pas*
*De nature inclinez à suiure les combas,*
*Mais le bal des neuf Sœurs, dont la verue nous baille*
*Plus d'ardeur, qu'aux soldarts de vaincre à la bataille.*
*Ils ne sont vlcerez sinon par le dehors,*
*Aux iambes & aux bras, & sur la peau du corps:*
*Nous au fond de l'esprit & au profond de l'ame,*
*Tant l'aiguillon d'honneur viuement nous entame.*
*La Muse en telle part de son traict va poignant:*
*Et encor que le coup n'apparoisse saignant,*
*Si est-ce qu'il nous blesse, & nous rend fantastiques,*
*Chagrins, capricieux, hagards, melancholiques,*
*Vaisseaux dont Dieu se sert, soit pour prophetizer,*
*Ou soit pour enseigner, soit pour authoriser,*
*Vestus d'habits grossiers, par paroles rurales*
*Les arrests de Nature & les choses fatales.*
*Tels du vieil Apollon les Ministres estoient,*
*Ou fust sur le trepied, ou fust lors qu'ils chantoient:*
*Et tels ceux d'auiourd'huy: car l'antique Cybelle*
*(La Nature i'enten) n'a tary sa mammelle*
*Pour maigre n'allaiter les Siecles auenir,*
*Ny ne fera iamais: ce seroit deuenir*
*Vne mere brehaigne en lieu d'estre feconde.*
*Tout tel qu'auparauant sera tousiours le Monde.*
*Or comme il plaist à Dieu les siecles & les ans*

*Apportent à nos vers richesses & presans,*
*Credit entre les rois, ou souuent par fortune*
*Vn prend le bien acquis à toute vne commune.*
*Cela s'est tousiours fait, & tousiours se fera,*
*Tant que le monde entier en ses membres sera.*
*Maint court aux ieux d'Olympe, vn seul le prix emporte :*
*La chance des mortels roule de telle sorte.*

On connaît encore deux autres éditions séparées de *La Franciade:* 1573, Paris, Buon, in-16, 8 et 103 feuillets; — 1574, Turin, I.-F. Pico, in-16, 7 feuillets et 204 p. Il y a des exemplaires sans date de cette même édition.

Ce poème devait avoir vingt-quatre livres, comme *L'Iliade*. Colletet dit à ce sujet : « Il est si vray que Ronsard en nous donnant cet eschantillon d'vn poëme épique, auoit l'intention de nous donner la piece entiere que Claude Binet rapporte, en quelque endroict de sa vie, qu'il luy en auoit monstré les argumens des douze premiers liures, ce que Claude Garnier m'a confirmé depuis, lorsqu'il me dict que feu Iean Gallandius les gardoit encore parmy ses papiers. » Ronsard a expliqué lui-même la cause de l'interruption de son poème. (Voyez p. 294 du présent volume.)

Divers poètes ont entrepris de donner à *La Franciade* des suites qu'ils n'ont pas poussées jusqu'au bout : Jacques Guillaut a publié un cinquième livre à Paris en 1606 et un sixième à Bourges, chez M. Levet, en 1615, in-8°; Cl. Garnier, l'un des commentateurs de Ronsard, a donné aussi, en 1604, un livre de *La Franciade,* in-8°.

*La Franciade* a été mise par les critiques du XVIe siècle au même rang que les plus grands poèmes de l'antiquité. Estienne Pasquier s'exprime ainsi dans le chapitre de ses *Recherches de la France* intitulé : *Que nos Poëtes Francois, imitant les Latins, les ont souuent esgalez, & quelques-fois surmontez* (liv. VII, c. X de l'édit. de 1643) : « Ia Dieu ne plaise que ie mette facilement nostre Ronsard au parangon du grand Virgile : Car ce seroit blasphemer (si ainsi voulez que ie die) contre l'ancienneté, toutes-fois ie vous prie ne trouuer mauuais si ie vous apporte icy des pieces de l'vn & de l'autre sur mesmes suiets, par lesquelles vous verrez que s'il emprunta quelques belles inuentions de Virgile, il les luy paya sur le champ à si haut interest, qu'il semble que Virgile luy doiue du retour. »

Nous nous contenterons de signaler ces curieux rapprochements que leur étendue ne nous permet pas de rapporter ici.

Dans la *Précellence du langage françois,* Henri Estienne en a fait d'autres du même genre. Il dit (édit. de 1579, p. 22) : « Entre les tra-

ductions des paſſages de Virgile, Ouide, ou autre, faictes par les plus excellens poetes François de ce temps (dont ie feray comparaiſon auec les Italiennes) ne ſera oubliee celle de Pierre Ronſard, d'vn lieu que Virgile a pris d'Apollonius Rhodius. » Un peu plus loin (p. 24) il rapproche du morceau du IIe livre de *L'Énéide* (v. 469) qui commence par :

> *Veſtibulum ante ipſum primòque in limine Pyrrhus*
> *Exultat...*

et de l'imitation que l'Arioste en a faite (ch. XVII, st. 11) :

> *Sta ſu la porta il re d'Algier...*

ces vers de Ronsard :

> *Deuant la porte eſtoit ceſte race Hectoree,*
> *Luiſante en vn harnois, dont la clarté ferree*
> *Du ſoleil rebatue, esblouiſſoit les yeux*
> *D'vn tremblant emeri, volant iuſques aux cieux.*
> *Elle creſpoit vn dard en ſa dextre ſuperbe,*
> *Semblable à ce ſerpent, qui pu de mauuaiſe herbe*
> *Sort du creux de la terre, & au printemps nouueau,*
> *Son vieil habit changé, reprend nouuelle peau.*
> *Droit deuers le ſoleil il dreſſe ſa poitrine,*
> *Eſchaufant les replis de ſa gliſſante eſchine :*
> *Bragard de ſa ieuneſſe, & en cent nœus retors*
> *Accourcit & alonge & enlace ſon cors,*
> *Reliche & repolit ſes eſcailles bien iointes,*
> *Sifflant à col enflé de ſa langue à trois pointes.*

« La comparaiſon dont vſe Virgile parlant de Pyrrhus, & Arioſte, parlant de ſon Rodomont, eſt ici par Ronſard accommodee à ſon Francus : & miſe en paroles ſi propres & ſi graues, qu'il ſemble, en ſurmontant Arioſte, quant & quant combatre Virgile. »

Léon Feugère, parlant des vers que nous venons de rapporter, dit : « Je les ai cherchés en vain... On remarquera d'ailleurs que ce sont des alexandrins, tandis que les vers de *La Franciade* sont de dix syllabes. » (*La Précellence du Langage François*, p. 53. Éd. de 1850). Faut-il croire qu'Estienne a rapporté ici quelques vers appartenant à un essai du Poëme en vers alexandrins ? Cela paraît d'autant plus

vraisemblable qu'il déclare, dans son *Abbregé de l'Art poetique,* n'avoir employé d'autres vers pour *La Franciade*, que contre son gré « esperant vn iour la faire marcher à la cadence Alexandrine. »

2. ...*ie desrobay*..., p. 14.

Dans l'édition de 1623, qui contient les commentaires de Marcassus et de Richelet, on trouve, mêlées au texte de *La Franciade,* un certain nombre de notes évidemment de Ronsard lui-même ; nous reproduirons les plus curieuses :

« I'ay esté contraint de representer Iupiter à la mode des Poëtes tragiques, lesquels font parler vn Dieu, quand la chose est du tout desesperée & hors de la cognoissance des hommes. Pource homme viuant n'eust sçeu sçauoir comment Francus auoit esté sauué, si Iupiter mesmes, qui l'auoit garanti, ne l'eust raconté. »

3. *Cachant l'enfant dans les plis de mon sein,* p. 15.

« C'est ce que disent les Latins *sinus :* c'estoit vne piece de drap, ou d'autre semblable matiere, large & longue, pliée, cousue, & entée à la robe, en la partie qui est deuant l'estomac, qu'ils retroussoient par dessus l'espaule dextre, & du bout s'en couuroient la teste : car ils ne portoient point de bonnet. I'ay veu des vieilles medailles de telle sorte. »

4. ...*foudrier*..., p. 17.

La note de Ronsard sur ce mot, que nous avons reproduite en manchette, se termine ainsi dans l'édition de 1623 : « Sur tels mots desia vsitez & reçeus, i'ay forgé Foudrier, suyuant Horace.

*Licuit, sempérque licebit*
*Signatum præsente nota producere nomen.*

Cela est permis aux langages vifs, dont les peuples vsent auiourd'huy, non aux langues mortes, comme la Grecque & Romaine, lesquelles ne peuuent plus rien innouer : comme celles qui ont fait leur temps, ensevelies & du tout esteintes. »

5. ...*commande*..., p. 38.

Dans l'édition de 1623, la note se termine ainsi : « Les Grecs l'appellent πρυμνήσιον, les Latins *rudens.* »

6. Le second livre de la Franciade, p. 41.

La Bibliothèque nationale possède, sous le n° 19,141 du fonds français, un manuscrit in-folio de ce second livre provenant du fonds Saint-Germain.

7. *Alloit à force...*, p. 90.

Dans l'édition de 1623 :

*Alloit mehaigne...*

On y lit à l'occasion de ce mot : « Mehaigne, perclus, ce que les Grecs appelloient πηρός. Nos critiques ſe moqueront de ce vieil mot François : mais il les faut laiſſer caqueter. Au contraire, ie ſuis d'opinion que nous deuons retenir les vieux vocables ſignificatifs, iuſques à tant que l'vſage en aura forgé d'autres nouueaux en leur place. »

8. *Puis en ſoufflant ſur les fueilles vn peu*, p. 139.

Tout ce qui précède et ce qui suit est assez différent dans l'édition de 1623.

Ici on lit :

*Que l'alumette au bec de ſoulfre adonq*
*Prompte reçeut : la flame vole en-long ;*
*Puis eſlargie auiua ſa paſture*
*Des pins gommeux qui ſont ſecs de nature.*

Cela donne lieu pour le mot *aviva* à cette note : « rendit viue, » qui semble indiquer qu'il était nouveau dans cette acception.

9. Elegie svr le livre de la chasse dv fev Roy Charles IX..., p. 177.

Ce livre a été imprimé pour la première fois en 1625. Les vers de Ronsard n'y ont pas été joints. M. Chevreul les a recueillis le premier dans son édition publiée en 1857.

10. Response avx vers precedens du feu Roy Charles neufieme, p. 179.

Cette réponse et celle qu'on lit aux pages 182-184, ont paru pour la première fois dans un petit recueil intitulé :

LES

# ESTOILLES A MON-
## SIEVR DE PIBRAC,

*ET DEVX RESPONSES A DEVX*

*Elegies enuoyées par le feu Roy Charles à Ronſard, Outre, vne Ode à Phœbus, pour la ſanté dudit ſeigneur Roy.*

Puis Vn diſcours au Roy Henry troiſieſme à ſon arriuée en France.

*Par P. de Ronſard Gentilhomme Vandomois.*

*A PARIS,*

*Chez Gabriel Buon, au cloz Bruneau, à l'enſeigne de ſainct Claude.*

*1575.*

*Auec priuilege du Roy.*

in-4° de 14 feuillets non chiffrés.

Dans cette édition les deux élégies de Charles IX sont seulement indiquées par leurs premiers vers. Il existe une troisième élégie beaucoup plus connue, mais d'une authenticité fort douteuse:

*L'art de faire des vers, deut on s'en indigner,*
*Doit eſtre à plus haut prix que celuy de regner.*
*Tous deux egalement nous portons des Couronnes;*
*Mais, roy, ie les reçois, & Poëte, tu les donnes.*
*Ton eſprit, enflammé d'vne celeſte ardeur,*
*Eſclatte par ſoy-meſme, & moy par ma grandeur.*
*Si du coſté des Dieux ie cherche l'auantage,*
*Ronſard eſt leur Mignon & ie ſuis leur Image.*
*Ta lire, qui rauit par de ſi doux accords,*
*T'aſſeruit les eſprits dont ie n'ay que les corps;*
*Elle t'en rend le maiſtre, & te fait introduire*
*Où le plus fier Tyran ne peut auoir d'Empire.*

Cette pièce se trouve à la page 548 de l'*Hiſtoire de France depuis Pharamond iuſqu'à Louys XIIII...* Paris, Antoine de Sommaville, M DC LII, in-4°. Il y a lieu de supposer que Jean Royer, auteur de ce livre et de plusieurs tragédies, s'est amusé à composer ces vers. Ils sont meilleurs que ceux qu'il écrivait d'ordinaire; mais qui sait si son ami Rotrou, qui lui a consacré une pièce de vers assez étendue, en tête de son *Trophée d'armes Héraldiques* (1655, 4°), n'y a pas mis la main? Dans les recueils où la pièce attribuée à Charles IX a été insérée, on a ajouté en tête les quatre derniers vers de l'élégie de la page 181 :

> *Ton eſprit eſt Ronſard...* etc.

et à la fin :

> *Elle amollit les cœurs & ſoumet la beauté :*
> *Ie puis donner la mort, toi l'immortalité.*

11. LE BOCAGE ROYAL, p. 185.

L'édition originale des Odes de Ronsard publiée en 1550 a pour titre : *Les quatre premiers liures des Odes de Pierre de Ronſard, enſemble ſon Bocage* (voyez Tome II, p. 471, note 45). Quatre ans plus tard a paru :

> LE BOCAGE
> DE P. DE RONSARD
> VANDOMOYS, DEDIE' A
> P. de Paſchal, du bas païs
> de Languedoc.
>
> A PARIS,
> *Chez la Veuue Maurice de la Porte, au cloz Bruneau, a l'enſeigne ſainct Claude.*
> Auec priuilege du Roy.
> 1554.

Ce volume, de format in-8°, se compose de quatre feuillets non chiffrés et de cinquante-six feuillets chiffrés. Au verso du titre se trouve le portrait de Ronsard; les feuillets 1, 2, 3 et le recto du

quatrième feuillet sont remplis par le privilège général accordé au poète « le quatriesme iour de Ianuier, L'an de grace 1553, » et par le transport de ce privilège fait par Ronsard à la veuve Maurice de la Porte, pour les quatre premiers livres des *Odes* et *Le Bocage*, au terme de six ans. On lit au verso du quatrième feuillet :

ACHEVE D'IMPRI-
mer le vingtseptième
iour de Nouembre,
mil cinq cens cin-
quante qua-
tre.

Il importe d'ailleurs de remarquer que malgré l'identité du titre le contenu de ces divers recueils est fort différent.

Dans l'édition de 1623 au verso du titre du *Bocage* (t. I, p. 678) on lit les vers suivants :

*Comme vn Seigneur praticq & soigneux du mesnage*
*Regarde en sa forest ou dedans son bocage*
*Mille arbres differents de fueilles & de fruict :*
*L'vn pour l'ouurage est bon, l'autre indocile fuit*
*La main de l'artizan; l'autre dur de racine,*
*Tantost va voir la guerre, & tantost la marine :*
*L'autre est gresle & chancelle, & l'autre spacieux,*
*Ses bras durs & fueillus enuoye iusqu'aux Cieux :*
*Ainsi dans ce Bocage on voit de toutes sortes*
*D'arguments differents, comme tu les apportes,*
*O Muse ! au laboureur qui sçait bien défricher*
*Ton domaine, & suant le cercler & becher,*
*Prodiguant tes presens à celuy qui s'employe.*
*Stace entre les Romains nous en monstra la voye,*
*Combien qu'il fust sans art, de fureur transporté,*
*Beaucoup plus ampoullé que plein de Majesté :*
*Car tous ceux qu'on oyt braire, & heurter à la porte,*
*Des Muses, n'entrent pas en leur Temple, de sorte*
*Qu'il faut par long trauail se purger & lustrer*
*De nuict en leur fontaine auant que d'y entrer,*
*S'initier nouice en leur dance priuée :*
*« Le labeur assidu force toute couruée.*

12. ... *vous louastes l'Hymne & l'apprisles par cueur*, p. 199.

Il s'agit de l'Hymne IX du livre I, qui a pour titre : *Du Roy Henry III. Roy de France, pour la victoire de Montcontour*, et qui commence par :

*Tel qu'vn petit aigle sort.*

13. *Alors d'Aurat qu'Apollon a nourry,*
*Belleau*... p. 241.

L'édition de 1623 porte *Amyot* au lieu de *d'Aurat* et *Saule* au lieu de Belleau.

14. DISCOVRS, à... Elizabeth, Royne d'Angleterre, p. 242.

Cette pièce a paru d'abord, en 1565, sous ce titre : *Elegie à la mageslé de la Royne d'Angleterre*, au premier feuillet du recueil décrit dans la note 16.

15. DISCOVRS A CECILLE, p. 306.

Cette pièce a paru en 1565 au feuillet 48 du recueil décrit dans la note suivante.

16. LES ECLOGVES ET MASCARADES, p. 350.

*La Bergerie* (éclogue I) et les *Mascarades* ont paru d'abord dans le recueil suivant :

ELEGIES,

MASCARADES

ET BERGERIE,

Par P. de Ronsard Gentilhomme Vandomois.

*A la Maiesté de la Royne d'Angleterre.*

A PARIS,

Chez Gabriel Buon, au clos Bruneau,

à l'enseigne S. Claude.

1565.

*Auec priuilege du Roy.*

Ce recueil in-4° se compose de quatre feuillets non chiffrés et de quatre-vingt-sept feuillets chiffrés. Il commence par une curieuse dédicace en prose à la reine Élisabeth, qui, bien que signalée par Gandar, n'a pas été reproduite par Blanchemain. On la trouvera dans notre *Appendice*. Les pièces qui composent ce volume ont passé depuis dans les divisions diverses des œuvres de Ronsard. Plusieurs sont entrées dans *Le Bocage Royal*. Voyez ci-dessus les notes 14-16. Dans ce recueil la *Bergerie* est « Dediée à la maiesté de la Royne d'Escosse. » La Bibliothèque nationale en possède un exemplaire, sur le titre duquel on lit l'envoi manuscrit suivant :

*Pour Monsieur de Fictes*

*Ronsard.*





# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

## LES QVATRE PREMIERS LIVRES DE LA FRANCIADE.

LE BOCAGE ROYAL DE P. DE RONSARD.

## SECONDE PARTIE DV BOCAGE ROYAL.



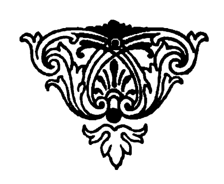
## LES ECLOGVES ET MASCARADES

### DE PIERRE DE RONSARD.

LES MASCARADES, COMBATS ET CARTELS,

FAITS A PARIS & AV CARNAVAL DE FONTAINE-BLEAV.

FIN DE LA TABLE.



*Achevé d'imprimer*

LE QUINZE MAI MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-DIX

PAR ALPHONSE LEMERRE

25, rue des Grands-Augustins

*A PARIS*

35.

